

# **REVUE SPIRITE JOURNAL D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES**

## **CONTENANT**

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

## **FONDÉ PAR ALLAN KARDEC**

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.  
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de  
l'effet.

**ANNÉE 1875**

## Janvier 1875

### Partout on travaille

Le capital moral du spiritisme s'augmente sans cesse, car chaque jour apporte sa pierre à l'édifice dont la pierre fondamentale fut posée par Allan Kardec ; de toute part ce bon travail s'effectue avec une sage patience, et les hommes intelligents des quatre parties du monde, qui ont compris la portée civilisatrice de cette œuvre, qui en apprécient la puissance par les résultats obtenus, veulent régénérer l'humanité par la propagation d'une philosophie supérieure, qui embrasse la généralité des lois connues.

Infatigables travailleurs spirites, multipliez vos labeurs et vos peines, et vous hâterez assurément le sort d'une récolte, fruit de longues années d'attente. Au soir de votre vie, accoudés et pensifs, vous rêverez à vos luttes passées en voyant s'amasser dans les intelligences ce capital moral si difficile à conquérir, et vous vous préparez à des luttes futures pour le conserver intact et l'augmenter sans cesse. Ce qui est fait ici-bas, ne doit pas se défaire dans l'erraticité, car partout on travaille, partout on s'épuise en efforts pour constituer la richesse morale des Esprits incarnés, à l'aide d'institutions généreuses, à l'aide de ces libertés intelligentes acquises par de sages réformes et par la conquête de libertés progressives qui répondent à notre avancement.

Les hommes généreux propageront ces vérités, et des voix plus autorisées ; celles des Esprits supérieurs que jadis on appelait « *les voix puissantes et sincères de la nature,* » conseilleront la justice ; elles diront que le repos vrai existe dans le travail bien accompli, lorsqu'on peut, dans une méditation prolongée, faire de sages dialogues entre la conscience et l'état actuel des choses.

Oui, une force irrésistible entraîne le monde vers des idées nouvelles ; l'homme se sent emporté par cette force indomptable, patiente et tranquille, résumée en une philosophie nouvelle qui n'appartient pas à un seul auteur, puisqu'elle est le résultat du travail intelligent de tous les peuples. La vieille psychologie est morte, et nous ne voulons plus de ces préoccupations monotones, où le penseur passe sa vie à s'écouter, où son Esprit devient infécond ; nous rejetons ces exaltations arides où le cœur est sourd à la peine d'autrui. Pour entrer plus grandement dans l'essence de l'univers et ne plus confiner notre âme dans le *moi* de la scolastique, nous préparons notre Esprit par une étude constante du monde organisé, nous le rendons plus solidaire avec tout ce qui végète, sent et respire, et c'est ainsi que l'harmonie vitale de chaque être se présente à nous avec sa divine simplicité.

L'homme n'est pas un être isolé, sans points d'attaches avec la création malgré son immensité ; venu avec elle, son Esprit la conçoit, il l'analyse et se sent irrésistiblement attiré vers elle. Renier ce fait, appartient aux conceptions mesquines d'un esprit étroit et hautain, celui d'un réincarné, tout à la fois glorieux et humilié d'être seul dans l'univers, au milieu d'êtres indignes dont il veut user et mésuser, idée malheureuse et maladive qui doit disparaître devant l'Esprit nouveau apporté par le Spiritisme.

L'homme est éternel ; les théologiens en le créant roi de la nature, comme un être privilégié sorti tout à coup, à l'état complet, de la baguette magique d'un Dieu vindicatif, partial et jaloux, lui ont fait perdre le sens du juste et de l'injuste. Avec la doctrine d'Allan Kardec, l'homme édifie l'avenir et, comme le Spiritisme a des assises puissantes, qu'elles sont indestructibles puisqu'elles sont étayées par des vérités éternelles, l'incarné ne trébuchera plus devant le moindre obstacle ; en retrouvant sa voie, l'Esprit acquerra de la force, et petite partie du tout universel, il sera mieux en

accord avec l'harmonie générale des choses ; il y aura communion intime entre lui et toutes les créatures, et recouvrant son équilibre moral, la paix sera le fruit de ses études. Dès lors, les incarnés ne seront plus des passagers momentanés, pleins de terreurs puériles, mais bien des prédestinés éternels qui gravitent sans cesse à l'aide de la réincarnation, et des êtres appelés à un héritage commun, naturel et légitime.

Nous marchons ainsi dans l'ordre infini, et comme toutes les études spirites sincères et consciencieuses amènent la régénération de l'individu et conséquemment la régénération du milieu, de la cité, de la nation et de l'humanité, il est rationnel que cette lumière si ancienne et pourtant si nouvelle, nous prouve que l'ordre des cieux se reproduit aussi bien dans notre structure que dans les couches géologiques de notre sphère. Oui, cette vérité donne à notre âme des perceptions inconnues jusqu'ici, elle illumine l'être devenu homme et le fait marcher en compagnie des soleils et des tourbillons d'étoiles ; la loi qui dirige le mouvement de ces mondes innombrables se retrouve aussi bien dans les couches stratifiées de la terre, dans la succession des espèces animales liées entre elles par un lien intime, par un but progressif, que dans la Genèse de tous les peuples et dans la formation si lente et si pénible de la conscience humaine. Cette lumière est celle de la vérité que les sourds et les aveugles volontaires n'entendent et ne voient pas, malgré sa trace évidente inscrite sur toutes choses en lettres de feu.

Spirites, sachons honorer les grands travailleurs, tous ceux qui, dès les premières étapes humanitaires, surent donner à leurs frères les vérités trouvées, celles que Dieu nous révèle dans la création, celles que les Esprits nous aident à conquérir ; ces hommes virils ont lutté contre la peur universelle qui domina tous les gouvernements théocratiques, et pour établir une idée nécessaire, ils ont fait le sacrifice de leur vie à tout ce qui est vrai et soutient l'homme et l'univers. Lisez ce long martyrologe, et si vous avez bien saisi l'ensemble de ce mouvement paisible mais formidable de l'idée qui devait changer le cours des choses, vous arriverez à cette conclusion : à un moment donné, *toutes les vérités acquises se sont rencontrées et centralisées* ; elles se fussent annihilées s'il ne s'était trouvé un homme préparé à cette mission : réunir en faisceau ces divers rayonnements de l'intelligence pour les faire concourir au progrès humain en leur ouvrant une nouvelle voie.

Allan Kardec est l'un de ces vaillants travailleurs ; il a dû faire l'anatomie de l'Esprit, et à l'aide des amis invisibles de l'erraticité porter l'attention des philosophes et des savants de tous ordres, celle des rois comme celle du simple artisan, vers cette lumière nouvelle qui éclaire vivement la conscience humaine et lui donne ce but grandiose : *conquérir l'infini*. Désormais, nous ne sommes plus isolés, et si de grands visionnaires ont relié la terre à l'ensemble des cieux, Allan Kardec relie notre âme à toutes les âmes, et nous sommes ainsi en communion de pensées avec les grands ouvriers du passé, qui ont combattu avec tant d'énergie pour nous faire ce que nous sommes.

Et la mort est vaincue, malgré les pharisiens de tous ordres qui voudraient en perpétuer la sainte peur, la séculaire horreur ; quand nous nous éloignons des nôtres parce que le corps est terrassé par le mal, le principe immatériel reconquiert sa liberté, il laisse le vêtement terrien pour entrer dans la lumière et rendre compte de ses actes ; son corps peut être abandonné par les siens, oublié dans le fond d'un hospice, sans un seul compagnon pour l'accompagner au cimetière, mais son Esprit trouve à l'heure suprême un cortège que nulle puissance humaine ne peut détourner de sa voie ; l'âme oubliée sur la terre peut selon son avancement, se faire dans la lumière, une renaissance à la vie de l'erraticité qui éclipse le clinquant de nos sottes et orgueilleuses vanités humaines ; l'humilité resplendit divinement de l'autre côté de la vie.

Spirites, par nos actes travaillons à nous faire une glorieuse entrée dans l'erraticité ; puisque la décomposition nécessaire du corps doit tenir si peu de place dans notre pensée, que la preuve de

notre immortalité active nos perceptions et nous protège contre cette opinion accréditée par des hommes égarés, que la fin de la vie corporelle doit être notre pensée unique. Si nous employons bien les heures de l'épreuve, que peuvent être pour nous ces spéculations séniles qui atrophient l'énergique initiative des nations, les ruinent au profit des préconiseurs de la mort, et rendent ignorants, craintifs et féroces les peuples qui ont courbé la tête dans la *crainte de l'anéantissement*.

Si la grandeur et la puissance de Dieu nous font croire à l'immutabilité de ses lois, la foi inébranlable est celle qui peut regarder la raison face à face, à tous les âges de l'humanité, et veut que la science constitue la Genèse selon les lois de la nature ; comme tout a ses limites marquées, que les soleils et les êtres doivent vivre et mourir pour revivre, travaillons hardiment à notre régénération personnelle, à celle de tous nos frères en épreuves. Fuyons la sécheresse morale des scolastiques de toutes les églises, et ranimons-nous aux vérités rayonnantes données par les Esprits.

L'année passée, au 1<sup>er</sup> janvier, nous avons prouvé l'énorme vitalité du Spiritisme, son extension, son acceptation par les hommes studieux, et nous ne renouvellerons pas cette statistique ; mais nous voulons rendre hommage aux travailleurs intelligents, à tous les partisans de la doctrine d'Allan Kardec, à tous les spiritualistes qui, sous le patronage de Davis et une foule d'hommes distingués, s'efforcent de généraliser la grande et généreuse idée des rapports directs entre les incarnés et les désincarnés. Chaque siècle, un génie a demandé de la lumière et toujours plus de lumière. Aujourd'hui nous sommes entrés à pleines voiles dans cet avenir resplendissant, et les hommes, désormais seront élevés avec ces pensées si fécondes qui portent en elles l'avenir et ne craignent ni la vie ni la mort ; le Spiritisme apprend à bien employer le temps de l'épreuve terrestre, à recevoir le souffle des hautes régions, à posséder cette conversation intérieure qui nous rapproche de Dieu et nous donne le sentiment de la fraternité et de la solidarité.

Oui, dans une infinité de familles de tous les pays et chez un nombre illimité de groupes, dans les journaux, dans la conscience des savants et des jurisconsultes, le Spiritisme a déposé son germe bienfaisant ; il y a un mouvement inappréciable pour les indifférents, mais appréciable pour les penseurs et les hommes de bonne volonté. Nous pouvons, en connaissance de cause, affirmer que si l'aide des amis de l'erraticité ne nous fait jamais défaut, celle de nos frères en croyance des quatre parties du monde a une action similaire ; *sur la terre et dans le ciel, partout on travaille*.

P.-G. Leymarie.

La Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec envoie l'accolade fraternelle à tous les groupes de la France et de l'étranger, à ses correspondants et à tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la philosophie spirite ; je suis heureuse, au premier jour de l'année 1875 d'être l'interprète de ce message ami, qui a toute ma sympathie.

Amélie, veuve Allan KARDEC.

### **Correspondance et faits divers**

*Les corps n'ont que la couleur qu'ils reflètent.*

Le 23 novembre 1874.

Monsieur,

Depuis que j'ai eu connaissance des photographies spirites exécutées par M. Buguet, et que je me suis assuré, en suivant toutes les opérations, qu'il ne pouvait y avoir aucune supercherie, j'ai bien souvent réfléchi et cherché à expliquer un phénomène qui bouleverse la raison humaine. En effet, quoi de plus mystérieux ? Je pose seul devant une chambre noire, et l'épreuve qui en sort donne

non-seulement mon portrait mais encore celui d'un être à moitié vaporeux, étendant sur une partie de moi-même et jusque sur mon visage son voile transparent ! Je parle de ce que j'ai obtenu moi-même, car beaucoup de personnes disent obtenir infiniment mieux, puisque ces personnes affirment reconnaître les êtres qui leur furent les plus chers.

Qui a pu donner cette seconde image ? Je suis bien certain qu'on n'a fait poser personne près de moi, et que la chambre noire ne recèle aucun mécanisme. Je le répète, toutes les opérations ont été faites devant moi, et M. Buguet m'a offert gracieusement d'opérer moi-même, soit avec ses instruments, soit avec d'autres m'appartenant, sa présence seule étant nécessaire comme médium. Aucun doute ne m'était donc permis, et je me creusais la cervelle pour expliquer comment des êtres que nous ne voyons pas peuvent se faire photographier.

Dernièrement, en relisant un ouvrage de M. Flammarion (*l'Atmosphère*, p. 305 et 306), je m'arrêtai un instant à voir la manière ingénieuse de montrer, à l'aide de figures, le phénomène de la dispersion, c'est-à-dire la décomposition de la lumière blanche à l'aide du prisme. Là, il fait voir combien est compliquée cette lumière blanche, qui est pour nous le principe de la vision. Après avoir traversé le prisme, voici cette lumière décomposée, étalant à nos yeux les sept couleurs primitives en un merveilleux ruban.

Mais là ne s'arrête pas le phénomène.

Une partie seulement peut frapper notre vue ; l'autre, qui est peut-être aussi importante, ne nous a été révélée en partie, pour certains effets, que par l'étude et peut-être un peu par hasard. Au-delà du rouge d'autres rayons existent, nos yeux ne les peuvent voir, mais ils se révèlent par le calorique.

Le plus important pour nous est de voir ce qui se passe au-delà du violet. Là, non plus, nous ne voyons rien, et cependant il y existe aussi d'autres rayons, car l'iodure d'argent y noircit (ce qu'il nous importe de savoir), et les décompositions chimiques continuent à s'y opérer.

Je me rappelai alors la théorie de Newton sur la composition de la lumière et la couleur des corps : *les corps n'ont que la couleur qu'ils reflètent*. Voilà le trait de lumière, toute l'explication des photographies spirites est là ! Si nous ne voyons pas les Esprits qui viennent se faire photographier en notre compagnie, c'est qu'ils ne reflètent que les rayons qui nous sont invisibles, et qui cependant produisent tous les effets chimiques de ceux qu'il nous est permis de voir.

Les Esprits dont nous obtenons les photographies viennent donc, comme nous, poser devant la chambre noire ; le corps fluide qu'ils se créent pour cette circonstance, en combinant le fluide universel avec celui du médium, est là, devant nos yeux, dont la rétine ne peut voir que ce qui est matériel et reflète les couleurs visibles du prisme.

Mais la glace du photographe, collodionnée et imprégnée d'iodure d'argent, est bien plus sensible, rien ne lui échappe, et les corps fluidiques qui reflètent seulement les rayons chimiques s'y photographient comme les corps matériels.

Je ne sais, Monsieur, si cette explication satisfera tout le monde, mais les quelques personnes auxquelles je l'ai donnée, dans une petite réunion spirite intime, l'ont comprise. Je puis bien vous dire aussi, à vous, Monsieur, sans exciter votre hilarité, que mes auditeurs invisibles ont approuvé ce que je disais, et m'ont engagé à donner cette explication à la *Revue spirite*. C'est donc pour leur obéir que je vous adresse ces quelques lignes, ce à quoi je ne pensais guère ; vous autorisant, du reste, à en faire ce que bon vous semblera.

Agréez, Monsieur, mes civilités sincères et amicales.

Loiseau.

5, rue de Lancry.

*Dégagement du périsprit, à l'aide d'un anesthésique.*

Saint-Pourçain (Allier), 15 novembre 1874.

Messieurs,

A propos de l'anesthésie, relatée dans le numéro de novembre 1874 de la *Revue Spirite*, p. 340 ter, je me permets de vous faire connaître un fait qui m'est personnel.

En 1847, âgé de vingt et un ans, ayant à subir une opération chirurgicale, mon père eut l'idée de me faire anesthésier par l'éther. Il se produisit alors un tel dégagement de l'âme, que j'eus conscience de moi dans l'espace.

L'effet anesthésique ayant dû diminuer graduellement, je me sentis (mon âme) rapproché peu à peu de mon corps, par une espèce de brouillard, de vapeur, tenant à mon corps, à travers laquelle je vis (mon âme) mon propre corps, le docteur, les assistants ; jusqu'à ce qu'enfin, entraîné par ce brouillard, je rentrai (mon âme) dans mon corps et je revins à l'état normal,

Ce fait, dont j'ai gardé un souvenir très précis, s'explique : Cette espèce de brouillard, de vapeur, n'était autre que le fluide périsprital attachant mon âme à mon corps ; ce qui est conforme à l'enseignement des Esprits :

« D. Y a-t-il dans l'homme autre chose que l'âme et le corps ?

– R. Il y a le lien qui unit l'âme et le corps. » (*Le Livre des Esprits*, p. 58.)

« D. Comment l'Esprit absent du corps est-il averti de la nécessité de sa présence ?

– R. L'Esprit d'un corps vivant n'en est jamais complètement séparé ; à quelque distance qu'il se transporte, il y tient par un lien fluïdique qui sert à l'y rappeler quand cela est nécessaire ; ce lien n'est rompu qu'à la mort. » (*Le Livre des Médiûms*, p. 378.)

J'ai l'honneur de vous saluer, Simonnet.

### *Photographie.*

S'il m'est permis de parler de la photographie spirite, je dirai :

« D. Comment l'âme constate-t-elle son individualité, puisqu'elle n'a plus son corps matériel ?

– R. Elle a encore un fluide qui lui est propre, qu'elle puise dans l'atmosphère de sa planète, et qui représente l'apparence de sa dernière incarnation : son périsprit. » (*Le Livre des Esprits*, p. 66.)

« D. Comment l'Esprit peut-il se rendre visible ?

– R. Le principe est le même que celui de toutes les manifestations, il tient aux propriétés du périsprit, qui peut subir diverses modifications au gré de l'Esprit. »

« D. Pourrait-on dire que c'est par la condensation du fluide du périsprit que l'Esprit devient visible ?

– R. Condensation n'est pas le mot ; c'est plutôt une comparaison qui peut aider à vous faire comprendre le phénomène, car il n'y a pas réellement condensation. Par la combinaison des fluides, il se produit dans le périsprit une disposition particulière qui n'a pas d'analogue pour vous, et qui le rend perceptible. » (*Le Livre des Médiûms*, p. 125.)

« Donc photographiable ; » ceci doit s'entendre ainsi : donc, par la combinaison des fluides (de l'Esprit et du médium photographe), il se produit dans le périsprit une disposition particulière qui n'a pas d'analogue pour nous, et qui le rend photographiable.

Simonnet.

### *Réponse au feuilleton de la République française, du 2 Octobre 1874*

Nous avons reçu plusieurs réponses, faites à cet article scientifique intitulé : *Le passé, le présent et l'avenir du Spiritisme* ; nous en insérerons deux. Notre vieil ami Tournier, ce rude champion de la doctrine d'Allan Kardec, celui qui lutte toujours pour la bonne cause, a chez nous le droit de priorité ; ne mérite-t-il pas l'estime et le respect de tous ?

Carcassonne, le 14 novembre 1874.

Messieurs et chers coreligionnaires,

Un vieil ami, député de l'extrême gauche, qui sait que je suis spirite, signala, il y a quelque temps, à mon attention, le feuilleton du 2 octobre dernier du journal *la République française*. Ce feuilleton a pour titre : *Le passé, le présent et l'avenir du Spiritisme*.

Quoique, comme vous le savez, mes yeux soient très malades et ne me permettent presque plus de lire, je fis un effort et je lus ce feuilleton. J'étais curieux d'apprendre comment un journal que j'aime et qui représente la fraction la plus importante du parti démocratique, traitait la question. Je pensais que loin de juger le phénomène spirite – vieux comme le monde, mais toujours nouveau – à la façon des rétrogrades, c'est-à-dire en vertu de certains principes tenus pour indiscutables et au moyen du syllogisme, ni plus ni moins que les vieux scolastiques, il s'était donné la peine d'examiner longuement, scrupuleusement, avec soin, les faits, avant de se prononcer. Je croyais, en un mot, que les républicains éclairés étaient gens de progrès en philosophie comme en politique. Je me trompais : sur ce terrain, républicains et rétrogrades se rencontrent et peuvent se tendre fraternellement la main. Mon amour-propre de vieux républicain a, je l'avoue, beaucoup souffert de cette découverte.

Le feuilletoniste dont, du reste, j'envie l'érudition, débute par dire que « *certaines symptômes de ramollissement cérébral en notre pays et à notre époque ne laissent pas que d'être sensibles et inquiétants*. C'est, continua-t-il, *par millions que se comptent les spirites*. »

Cet écrivain est matérialiste : Démocrite, Epicure, Lucrèce, sont pour lui les seuls vrais penseurs que l'humanité ait produits. Tout homme donc qui croit à autre chose que la matière a un commencement de ramollissement du cerveau : Socrate, Platon, Jésus, Leibnitz, Newton, étaient des ramollis.

Mais pourquoi celui qui ne croit qu'à ce qui est visible et tangible fait-il preuve d'un cerveau plus ferme que celui qui croit à autre chose, à la force invisible à notre œil, visible seulement à notre raison ? Je serais fort reconnaissant à l'auteur s'il voulait me le dire d'une façon claire, simple, facile à saisir.

Pour moi, je crois, au contraire, que celui qui ne s'arrête pas à ce que les organes des sens nous donnent, mais va au-delà, fait preuve d'un Esprit plus robuste, plus hardi, plus élevé, dans ce cas particulier, que celui qui s'y arrête, quoique sur d'autres points il puisse lui être inférieur. *Je le prouve*.

Que nous donnent les organes des sens ? Les corps, la matière, le multiple, les apparences, les phénomènes, ce qui n'a qu'une existence d'emprunt, précaire, fugitive, caduque, ce qui, par le fait, n'existe pas ; car ce n'est pas exister, dans la rigoureuse acception du mot, que de ne pas puiser en soi sa raison d'être, d'avoir une existence dépendante. C'est sans doute ce que voulait signifier l'école d'Elie quand elle niait l'existence des corps.

Mais la raison, cet œil intérieur, ce sens de l'invisible, découvre sous la matière l'élément qui la constitue ; sous le multiple, l'un ; sous les apparences, les réalités ; sous les phénomènes, les causes qui les produisent.

Il est impossible, en effet, que le composé existe sans le composant, le divisible sans l'indivisible, le multiple sans l'un, le simple. Et il suit de là cette conséquence, étrange au premier abord, mais toute naturelle, que la matière divisible, composée, multiple, est formée d'éléments qui, étant nécessairement d'indivisibles unités, ne sont pas de la matière. Donc, celui qui ne croit qu'à la matière saisissable à nos sens et nie l'élément insaisissable et immatériel qui la constitue, est bien loin de faire preuve de plus de force de cerveau que celui qui, tout en ne niant pas l'existence contingente de cette matière, croit à l'existence nécessaire de ses éléments, de quelque nom qu'on

les nomme, atomes ou monades. Il se montre au contraire plus faible, puisqu'il croit à l'apparence seule, tandis que l'autre croit à la réalité.

L'atome, qu'on y réfléchisse, n'est et ne peut être qu'une force comme la monade, puisqu'ils sont tous les deux également simples, et par conséquent immatériels.

Ils ne peuvent, en un mot, former qu'un seul et même être désigné sous deux noms différents, suivant le point de vue auquel on se place.

Eh bien ! ce que nous entendons par âme, n'est-ce pas une force, un être simple, immatériel ? Dès lors, pourquoi serait-il si absurde de croire à l'existence d'un tel être, puisque nous venons de voir qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir d'êtres réellement existants, c'est-à-dire jouissant d'une existence indépendante, que les êtres simples, immatériels, que les forces ?

Mais les matérialistes ne veulent pas que la sensibilité, que la pensée, que la volonté soient les attributs de l'être simple. Ils veulent qu'ils ne soient qu'une résultante de l'harmonie des organes, ou qu'une sécrétion du cerveau. De telle sorte que la personnalité humaine, que vous, que moi, nous ne sommes qu'un néant ; car, qu'est-ce qu'une résultante, une sécrétion ? Et, conséquence non moins étrange ! C'est l'atome insensible, inconscient, incapable de penser et de vouloir, qui, de lui-même, se met en mouvement, se détermine, s'arrange, se coordonne avec un art, une science qui nous confondent d'admiration, et produit ce surprenant non-être qui sent, pense, veut, qui juge le travail de celui qui l'a fait, l'approuve ou le critique ! En un mot, voilà un être qui, sans intelligence, fait des êtres intelligents ; et nous ne pourrions pas, avec Voltaire, nous écrier : « Cela peut-il se concevoir ? » sans faire preuve d'un commencement de ramollissement cérébral ? Vraiment, c'est à se demander si l'on est dans le rêve ou dans la réalité.

L'auteur ne comprend pas que les spiritualistes répugnent au Spiritisme, et, en cela, il a raison. Croire que l'âme survit au corps, et repousser comme absolument impossible toute communication d'une âme dégagée des étreintes du corps avec une âme qui y est encore engagée, n'est pas raisonnable. Alors même que les faits ne viendraient pas prouver la possibilité d'une semblable communication, il serait difficile de fournir *à priori* un argument sérieux pour la nier.

Mais où l'auteur se trompe, c'est lorsqu'il dit *qu'un des signes les plus caractéristiques du premier âge de l'humanité, âge d'ignorance et par suite de foi aveugle, est la croyance aux Esprits*. Non, il y a entre l'animalité et l'humanité une période que l'être doit traverser et pendant laquelle, quoiqu'il ne soit plus animal, il n'est pas encore tout à fait homme. Il a de plus que la brute, l'intelligence, ce degré supérieur de l'instinct, et de moins que l'homme, la raison, ce degré supérieur de l'intelligence. Et, seule, la raison lui permet de croire à l'invisible et, par conséquent, aux Esprits. Cette période est le véritable premier âge de l'humanité, celui qui correspond à l'âge où l'homme est encore au berceau et où il ne diffère guère de la bête que par les formes extérieures.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire l'intéressant ouvrage de Baker, intitulé : *Découverte de l'Albert N'yanza*. On y verra que les sauvages Latoukas n'ont aucune idée de Dieu, de l'âme, d'un monde invisible, et que, chose curieuse ! ils combattent le spiritualisme par les mêmes arguments que nos savants matérialistes.

Donc, la croyance aux Esprits, même mêlée, comme c'est inévitable, de puérides superstitions, loin d'être un signe d'infériorité dans l'homme, est au contraire une marque de progrès.

Est-ce que les meilleures choses ne produisent pas toujours entre des mains inexpérimentées de fâcheux résultats ? et Jean-Jacques Rousseau n'a-t-il pas pu soutenir avec quelque apparence de raison que les arts et les sciences ont corrompu l'humanité ?

Du reste, nier le phénomène spirite, à cause des superstitions et des pratiques ridicules, déplorables même, qu'il enfante ou a pu enfanter, n'est pas plus raisonnable que nier le feu, à cause des incendies. Existe-t-il ou n'existe-t-il pas ? Voilà la question. Et on ne peut la résoudre



que par l'observation, l'expérience. C'est ce que ne font pas, quoi qu'ils en disent, ceux qui le combattent.

Est-ce observer, est-ce expérimenter que d'aller une fois, par hasard, chez un médium, qui peut être un farceur ou un étourdi, que d'y aller, dis-je, avec le parti-pris de le trouver en défaut ? Est-ce raisonner que d'un fait particulier, mal observé, tirer une conséquence générale ?

Ou le phénomène ne vous intéresse pas, et alors n'en parlez pas ; ou bien il vous intéresse, et alors n'en parlez qu'après l'avoir consciencieusement étudié, sans quoi vous pourrez bien réussir à faire rire les esprits légers, mais, à coup sûr, vous attristerez les gens sérieux qui vous liront.

Quoi ! On brave mille dangers, on supporte des fatigues et des privations longues et douloureuses, pour découvrir une route qui mène au pôle nord, et quand il s'agit de la découverte la plus importante pour l'homme, celle du monde où il était avant sa naissance et où il va après sa mort, on refuse de se soumettre au moindre effort !

Oui, on aime mieux dire – ce qui est faux, du moins pour la généralité des cas que nous avons observés – qu'il faut croire au phénomène pour être admis à le constater ou à le produire ; que la présence d'un sceptique gêne considérablement le médium ; que ces faits ne peuvent se produire qu'en pleines ténèbres ou à une lumière douteuse. Cela est sans doute plus commode et moins fatigant que d'expérimenter longuement et avec soin ; cela même peut vous attirer les applaudissements de la galerie, mais cela vous fait tourner le dos à la vérité.

Quand, vers la fin de 1859, rentrant d'exil, un ancien ami m'invita à aller voir un guéridon qui dictait des vers, je crus qu'il était fou ou qu'il se moquait de moi. Grand admirateur de Voltaire, de Montaigne, de Rabelais, j'étais peu disposé à croire au merveilleux. Cependant, mon ami insistant, j'acceptai son invitation. Le lendemain, chez un magistrat que vous connaissez bien, je vis des choses qui ne me convainquirent pas, mais qui m'ébranlèrent fort. Je résolus de m'occuper de ce phénomène, dans lequel, s'il était vrai, j'entrevois le moyen le plus puissant de ruiner la superstition. Nier, en effet, n'est rien ; expliquer vaut mieux. Qu'importe le rire ou la persécution ? Ni l'un ni l'autre n'a le pouvoir de faire que ce qui est ne soit pas. Pendant que l'Église de Rome tenait Galilée en prison, la terre continuait son mouvement de rotation autour du soleil, et le phénomène spirite continuera à se produire pendant que nos beaux esprits se moqueront de ceux qui l'affirment, après l'avoir constaté.

Pour arriver à me convaincre, je pris le parti que je crois le meilleur, parce qu'il exclut toute mystification, toute jonglerie. Je m'adressai à des incrédules comme moi. Avec les uns, je n'obtins rien de bien concluant ; avec d'autres, je fus plus heureux : le phénomène s'affirma d'une façon telle qu'il n'était pas possible de le nier, à moins de nier toute réalité objective. Mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est avec la personne la plus acharnée à nier et à se moquer, la plus difficile à amener à s'en occuper, qu'à force de patience, de persévérance, j'arrivai à des résultats aussi extraordinaires que les faits attribués à nos médiums les plus en renom. Coups frappés et objets lancés par des mains invisibles ; meubles s'agitant, se déplaçant d'eux-mêmes, table s'élevant dans l'espace et s'y soutenant sans point d'appui ; conversations par la typtologie ; miracle de saint Cupertin, provoqué par moi et accompli par ladite personne, laquelle n'avait aucune disposition à la sainteté ; enfin, réponse à une question mentale, adressée à un Esprit mentalement évoqué, et écrite par cette même personne qui ne soupçonnait pas même l'expérience à laquelle je la soumettais. Et tout cela, en pleine lumière, sans affiches préalables, sans autre public que les personnes de la maison, au nombre de quatre, moi compris. Le médium exerçait une profession délicate, et n'aurait pas voulu qu'on sut dans le public qu'il s'occupait *de tables tournantes*, de peur de perdre sa clientèle.

Voilà ce que j'ai personnellement obtenu de plus capable de former une conviction. Seulement, j'ai dû poursuivre mes études pendant trois à quatre années. Il m'a fallu beaucoup de constance,

de persévérance. J'ai frappé longtemps à la porte, et l'on a fini par m'ouvrir. Que nos spirituels critiques y frappent avec le même désir d'entrer, la même bonne foi, la même patience, et il me semble à peu près certain qu'on leur ouvrira aussi.

Quant à la doctrine, je ne comprends vraiment pas qu'un républicain ait le courage de s'en moquer. Y a-t-il une doctrine plus démocratique ? Mieux faite pour porter les hommes à se traiter en égaux et en frères ? Y en a-t-il une qui fasse reposer le devoir sur une base plus large, plus solide, plus rationnelle ? Et le républicain n'est-il pas surtout l'homme du devoir ? Comment commander le sacrifice à celui qui n'était pas il y a quelques jours, et qui dans un instant peut-être ne sera plus ? Comment l'intéresser aux générations passées et aux générations à venir, si aucun lien ne l'unit à elles ? Comment dès lors développer en lui l'amour de la patrie, de l'humanité ?

Je ne sais pas s'il existe des spirites assez niais pour se féliciter d'avoir été dans le passé *Alcibiade ou Socrate, Aristote ou Platon, César ou le Paysan du Danube*, mais on m'accordera que ce ne serait pas faire preuve d'un Esprit bien sérieux, que de juger de la doctrine spirite d'après de telles gens. Autant vaudrait juger de l'art scénique d'après une représentation d'acteurs de la foi.

Tournier.

*Remarque.* Cet article, lu dans l'une de nos réunions spirites à laquelle assistait un député de l'extrême droite, provoqua de sa part la réponse suivante : « Loin des entraînements de la politique et des passions qui nous agitent, tous les hommes peuvent se railler sur le terrain philosophique et spirite si bien préparé par Allan Kardec. » Nous lui donnons acte de sa réserve, et si nous sommes heureux de connaître bon nombre de députés spirites, appartenant à tous les côtés de la représentation nationale, nous ne le sommes pas moins en constatant nos relations fraternelles avec des membres de toutes les assemblées politiques de l'Europe et de l'Amérique.

*A propos de la crémation.*

On nous écrit de Cherchell (Algérie), en date du 11 novembre 1874 :

Vous avez donné, dans votre numéro de novembre, un extrait du journal anglais *The Medium and Daybreak*, relatif au sermon prononcé à l'abbaye de Westminster par l'évêque de Lincoln contre la crémation. Je trouve à ce sujet ce qui suit dans le journal *l'Illustration* du 15 août dernier :

« Les adversaires les plus ardents de la crémation en Angleterre sont les membres du clergé, qui craindraient, si une telle mesure était adoptée, de perdre une des plus belles parties de leurs revenus. Bien que pour la ville de Londres les frais d'inhumation s'élèvent chaque année à plus de vingt-cinq millions de francs, somme énorme sur laquelle le clergé anglican prélève à peu près un tiers. Tout récemment l'évêque de Lincoln a fait un long sermon pour démontrer à l'aide de l'Écriture et des Évangiles, que la crémation est œuvre païenne, incompatible avec la doctrine chrétienne et par suite condamnée par Dieu lui-même. Entre autres choses, il a dit aux partisans de la crémation que leur but n'est pas une entreprise de salubrité publique, mais que leur rêve est de faire servir comme engrais les cendres de leurs pères. »

Il est vraiment inconcevable que le clergé soit assez ignorant pour soutenir que la crémation serait dangereuse pour la doctrine de la résurrection du corps ; puisque l'évêque de Lincoln croit qu'à une époque quelconque tous les êtres humains qui auront habité la terre ressusciteront avec leur corps actuel, il devrait savoir que provisoirement les éléments de tous ces corps se désagrègent, que la majeure partie de ces éléments passent dans l'atmosphère à l'état de gaz et vont servir à d'autres organismes, et que les parties solides restent dans la terre.

Ainsi, en prenant pour point de départ un corps humain pesant 74 kilogrammes, la chimie nous enseigne que ce corps ne contient qu'un *sixième de son poids* de matières solides (phosphates et carbonates de chaux, etc.), et que les *cinq autres sixièmes* consistant en gaz (oxygène, 750 mètres

cubes, pesant 55 kilogrammes ; hydrogène, 3 000 mètres cubes, pesant 7 kilogrammes ; azote, 1 mètre cube et demi), retournent dans l'atmosphère.

Il faut être doué d'une remarquable étroitesse de vues pour soutenir qu'il y a quelque chose d'irreligieux à rendre immédiatement à la nature, *par la combustion*, ces 3 751 mètres cubes de gaz, qui doivent inmanquablement y retourner, mais qui aujourd'hui, *par l'enterrement*, n'y retourneront qu'à la suite d'une lente décomposition putride, cause inaperçue, dans bien des cas, de maladies de morts.

Si, depuis un millier d'années, la crémation était d'un usage général et exclusif en Europe, et que quelqu'un vînt proposer de remplacer cet usage par l'enterrement, et par conséquent par la pourriture des cadavres, cette proposition serait sans doute fort mal accueillie, et les arguments en faveur de la crémation et contre l'enterrement abonderaient. Pourquoi donc, dans l'état actuel des choses, se refuser à admettre ces arguments ?

Quant au clergé, croit-il que Dieu aurait plus de peine à retrouver les éléments des corps humains disséminés dans l'espace à la suite de la crémation qu'à la suite de la pourriture ? Ce qui lui serait, peut-être difficile, ce serait de faire que des éléments qui auraient, successivement constitué des milliers de corps différents, fussent rendus à leurs premiers propriétaires, au détriment des derniers, qui, dans ce cas, se trouveraient incomplets.

M. l'évêque de Lincoln me fait l'effet de s'occuper beaucoup trop de la matière et pas assez de l'Esprit. Dans quelques années, il changera sans doute d'avis.

Dr Wahu.

*Extraits du Brittan's Journal.*

(N° 3 du deuxième volume paru à New-York.)

*Lettre de M. Leymarie. La Revue spirite envoie un reporter à New-York.*

« Nous avons reçu la lettre ci-jointe de M. Leymarie, de la *Revue spirite*, et grâce à M. Agramonte, nous avons aussi plusieurs magnifiques photographies spirites, faites par M. Buguet, à Paris. Ces portraits sont, à tous les points de vue, les meilleurs qui aies jamais été soumis à notre appréciation ; aussi adressons-nous nos sincères remerciements au rédacteur et administrateur de la *Revue* et à son noble agent, pour leur gracieuseté, que nous serons heureux d'imiter à l'occasion.

Nos lecteurs sauront que M. Agramonte vient habiter notre pays, afin d'y pouvoir lui-même observer et noter les faits courants du Spiritisme, et communiquer à la *Revue* les dernières nouvelles ayant rapport au progrès des idées spirites dans ce pays. La France a l'honneur de l'initiative en cette entreprise, et nous donne en cela un bien bel exemple. Pourquoi ne le suivrions-nous pas, pourquoi aussi ne pourrions-nous pas établir des relations plus intimes et des rapports plus réguliers entre nous et les autres pays.

Personnellement, nous aurons un grand plaisir à faire ce qui nous sera possible pour favoriser les projets dont M. Agramonte doit être l'instrument, et pour qui nous demandons un cordial accueil et une généreuse hospitalité. Nous espérons que nos médiums, à quelque genre qu'ils appartiennent, se feront un plaisir de faire profiter de toutes les occasions qui se présenteront le représentant ainsi accrédité de la *Revue spirite*. »

Suit la traduction de la lettre de M. Leymarie :

« Comme on le voit, les idées spirites font de rapides progrès en France. On y est constamment témoin des phénomènes du caractère le plus convaincant. Il y a quelque temps, les incrédules avaient dogmatiquement déclaré que l'apparition des Esprits était purement subjective, et devait être attribuée à quelque action anormale du cerveau ou à un dérangement de l'organe visuel. Mais

maintenant que les rayons solaires et la lumière électrique révèlent leurs formes et fixent leur image dans la chambre noire (démontrant ainsi scientifiquement leur existence *objective*), les sceptiques se taisent et attendent les résultats de cette phénoménalité.

Le journal est régulièrement expédié à la *Revue spirite*, rue de Lille, 7, à Paris. »

*La Magie. La Thérapeutique magnétique par le Baron Du Potet.*

M. le baron du Potet fait réimprimer son livre célèbre : *la Magie*, qui jadis fut tiré à cent exemplaires grands formats, texte et gravures de choix ; cet ouvrage coûtait 100 francs, il sera vendu le même prix. (On nous proposait dernièrement un exemplaire au prix de 320 francs.) Nous sommes heureux de prévenir les amateurs de livres rares, édités et reliés avec luxe et avec portrait de l'auteur.

Nous avons lu son dernier livre : la *Thérapeutique magnétique*, ouvrage précieux que tous les magnétiseurs devraient avoir ; nous en extrayons les lignes suivantes si remarquables, qui terminent le résumé de ce volume ; il se vendait 10 francs et nous le cédon à 7 francs :

« *Aimez-vous les uns et les autres ; faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fit.* La science, la politique, pas plus que la médecine, n'ont point, à la rigueur, besoin de ces formules ; mais l'humanité ne saurait trop en comprendre la portée. Elles indiquent qu'il est des choses essentielles au bonheur des hommes et à leur santé, et que la vie s'entretient et se prolonge lorsque nous sommes entourés d'êtres rayonnants ; leur désir et leur pensée échauffent à notre insu notre cœur, et nous nous soutenons tous contre les agents destructeurs qui nous menacent sans cesse. C'est ce que le magnétisme dévoile aux yeux pénétrants et ce qui nous lie d'ailleurs à ceux qui ne sont plus de ce monde.

Le magnétisme est plein de merveilleux ; il est la seule route qui permette de toucher aux choses surnaturelles, de les apercevoir ou plutôt de les *sentir*. Lorsqu'en ce moment tous les écrivains, récapitulant les connaissances humaines, concluent contre l'existence du pouvoir de l'âme en dehors de la matière, et ne voient rien au-delà de l'action des sens, le magnétisme est là pour troubler leur entendement et faire revivre la vérité qu'ils semblent vouloir étouffer. Ce n'est point le premier exemple que nous offre l'histoire, et ce qu'on a pris aujourd'hui et jadis pour le triomphe de la raison n'est au contraire que la marque la plus manifeste de l'usure des facultés de l'esprit, une dégradation morale qui place sur la même ligne le crime et la vertu, et replonge, par conséquent, l'humanité dans l'abjection. Ah ! si les dindons et les oisons pouvaient, s'arrachant une plume de leurs ailes, la tailler et écrire sur la nature, ils diraient de même : « Nous ne voyons rien au-delà de la mare où nous barbotons, du pré où nous pâtureons ; boire, manger, dormir et reproduire, c'est là tout ce que nous concevons : il n'y a rien au-delà. Et si, dans leurs écrits, se trouvait cette sorte d'éloquence bavarde qui consiste en phrases sans idées, ce qu'on rencontre enfin dans des ouvrages qui sont sous nos yeux, et qui ont mérité les faveurs de l'Institut, les oisons et les dindons y auraient des titres, car leur mérite serait égal. Mais c'est en vain qu'on prétend détruire l'immortalité et les destinées de l'âme humaine ; c'est en vain qu'on cherche à prouver que notre raison suffit pour expliquer les mystères de la création, et qu'au-delà des sens il n'y a rien pour la science ; car il se trouvera toujours, pour démentir ces assertions, les aspirations de l'âme humaine, le sentiment du juste et de l'injuste, les phénomènes du magnétisme, du somnambulisme et de l'extase, les faits inouïs de la magie feront toujours une opposition victorieuse à une si mesquine philosophie. Il restera toujours ce principe, de l'existence des êtres qui agit en dehors de notre raison et qui ne cesse de contrarier celle-ci en en brisant les jugements. Il restera ce que Dieu a fait pour rappeler les hommes aux principes de la sagesse, à l'étude de cette lumière pure qui est en nous, lumière dont nous pouvons bien altérer pour un temps la clarté, mais qui ne cesse de nous avertir qu'étant supérieurs à tout ce qui vit et respire,

nos destinées sont aussi placées plus haut. Il me suffit de savoir que le hasard n'a point présidé à la formation des mondes, et qu'en moi se trouve un sens qui n'a rien de matériel et qui me fait apercevoir plein de vie ce que l'on croyait mort, une puissance qui domine la matière et le destin, pour croire au surnaturel et à un enchaînement inouï propre à transporter l'esprit du sage dans l'ordre miraculeux. Je pardonne de grand cœur à tous ces écrivains, car ils n'ont vu que ce qu'ils cherchaient et ne se sont jamais approchés de ce qui pouvait déterminer en eux d'autres idées et d'autres principes. Mais s'il arrivait qu'un génie d'un autre temps se révélât de nos jours, il y a assez de faits inscrits pour que, s'en emparant, il change bientôt ce courant des Esprits qui les porte à ne voir qu'une partie des choses ; il jetterait les fondements de la science morale sans laquelle tout n'est plus qu'abjection. J'ai assez fait pour inciter les hommes ; j'ai, par mes colères, assez cherché à les animer contre l'enseignement des écoles en leur montrant qu'il ne pouvait rien pour le bonheur de l'homme.

### **Quid divinum**

De l'essence de l'irritabilité et de la sensibilité. (*Suite.*)

Voir la Revue de novembre 1874, p. 342.

Pourrons-nous avec ce qui précède, nous faire une idée de ce qu'il faut entendre par essence de l'irritabilité ?

Ici encore, pour résoudre ce problème, il faut faire un détour ; car on ne peut l'étudier directement sur la cellule élémentaire.

Il faut voir ce qui se passe sur un organisme complet, il convient même de choisir parmi les plus élevés dans l'échelle ; donc, prenons l'homme.

Nous savons que chaque organisme, quelque compliqué qu'il soit, peut être considéré comme une cellule, - puisque organisme et cellule sont deux individualités vitales, - cette cellule, comme toutes les autres, a sa sensibilité et son irritabilité. Pour étudier leur nature, il n'y a qu'à observer ce qui les impressionne, ce qui les développe, ce qui les transforme. Le moyen est très scientifique, c'est le même qu'on emploie en chimie pour distinguer un corps d'un autre. Mais ici, les réactifs ne sont pas à notre disposition dans un laboratoire, il faut voir l'organisme lui-même à l'œuvre dans son milieu, et se demander : Qu'est-ce qui l'impressionne ?

La certitude que nous avons que cet organisme est composé de plusieurs organes qui ont tous leur irritabilité et leur sensibilité propres, nous amène à dire : 1° elle est impressionnée par toutes les sensibilités et irritabilités spéciales des organes qui concourent à former l'individualité complexe ; 2° les besoins inhérents à la cellule complexe entière : la faim, la soif, le froid, le chaud, le sens génésique, la motilité ; 3° tout ce qui, en dehors d'elle, est susceptible de l'impressionner par les sens de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du toucher.

N'est-il pas vrai que toutes ces sensations, internes et externes, indiquent la nature de la sensibilité et de l'irritabilité ? Ce n'est certes pas tout ! L'étude de la vie de l'homme, ses progrès scientifiques, sa civilisation, prouvent que sa sensibilité est susceptible d'acquiescer, de conserver des notions ; ses idées religieuses, vraies ou fausses, démontrent jusqu'à l'évidence, que cette sensibilité est susceptible d'être impressionnée par des idées de cause, bien supérieures par leur nature, malgré leur incertitude, à celles de relation malgré leur exactitude. Ses idées de vie future, alors que tout meurt et se transforme autour de lui, prouvent bien que cette sensibilité se sent vivre d'une vie différente de l'organisme, si bien que, malgré ce qu'il y a d'impérieux dans les besoins du corps, la sensibilité les fait taire pour poursuivre ses besoins de vie éternelle.

Ces notions de vie éternelle, différentes de la vie de l'organisme, font voir que la sensibilité, que le fluide harmonique, issus de la vie organique, vivent d'une vie différente, sont deux êtres distincts de l'organisme : que l'un vit de pain, et l'autre de vérités. Ces vérités font passer dans les Esprits la prédominance de l'intérêt général sur l'intérêt particulier. On voit successivement apparaître la solidarité, la fraternité, l'amour. D'après ces faits, qu'on ne peut contester, il est permis de conclure que la sensibilité et l'irritabilité, qui, à leur apparition dans les cellules et les premiers organismes, semblent être une propriété de la cellule et des organismes, peuvent être considérés, quant à leur essence, comme des propriétés vitales d'une nature supérieure à la nature des propriétés physiques et chimiques de la cellule, des organes et des organismes qu'elles concourent à former.

Maintenant, si je vous demande ce que c'est que la vie, me répondrez-vous : C'est ce qui est manifesté par les propriétés vitales des cellules qui constituent les tissus dont un organisme est composé ? Auriez-vous une définition vraie de la vie ? Dieu n'a-t-il fait les organismes que pour manifester les propriétés vitales des cellules qui les composent ? Assurément non ; si vous faites attention que le rayon de la sensibilité de la cellule est très petit, qu'il s'étend de plus en plus à mesure que les organismes se compliquent ; si vous vous rappelez que chez l'homme ce rayon, non-seulement se prolonge au-delà de notre sphère terrestre, comme étude de relation, mais qu'il s'élève à des notions de cause, il est bien naturel de penser que les organismes sont pour quelque chose dans le prolongement de ce rayon de sensibilité.

Dieu, après avoir créé la sensibilité et l'irritabilité, c'est-à-dire le phénomène élémentaire de la vie dans les cellules, aurait manifesté une autre pensée par les organismes.

#### *De la pensée manifestée par les organismes.*

Essayons de préciser cette pensée. En examinant cette infinie variété d'êtres vivants sur notre globe, on parvient à découvrir, - les savants l'ont déjà constaté bien des fois, - une série progressive par le nombre et la disposition des organes, et par le développement intellectuel correspondant ; - chaque partie de la série prépare en quelque sorte à la partie suivante. Le passage de l'une et l'autre se fait par des modifications presque insensibles, l'irritabilité et la sensibilité vont s'accroissant de plus en plus à chaque degré, et le développement intellectuel est aussi correspondant à la sensibilité et à l'irritabilité. Arrivé au haut de l'échelle, on dirait que la série animale n'a qu'un but, celui de développer l'irritabilité et la sensibilité élémentaire de la cellule, la rendre de plus en plus libre et indépendante du sol, du milieu et des variations de ce milieu, de les dominer, de les faire servir à son bien-être ; c'est ce qui nous montre l'homme, qui est le couronnement de la série. L'étude de la série animale a donc une valeur, elle montre un but de la Création ; le but n'est atteint ni par la vie des cellules, ni par la vie des organismes, mais par la notion acquise par la sensibilité et l'irritabilité. Cette notion est susceptible de s'emparer de tout ce que Dieu a mis d'intelligence, de sagesse, de puissance, de bonté, de justice et d'amour dans son œuvre.

Maintenant, si vous comparez la sensibilité et l'irritabilité avec le fluide animal et le fluide harmonique, vous verrez qu'ils se comportent tout à fait de la même manière.

La sensibilité se développe dans la série comme le fluide harmonique ; après avoir suivi les relations du milieu et constitué l'instinct, elle arrive à établir les notions de relations, elle les étend et s'élève à des notions de cause. Elle est donc en rapport avec ce que j'ai appelé le fluide divin.

L'irritabilité est de la même nature que le fluide animal, c'est elle qui donne le tempérament, et du rapport de la sensibilité et de l'irritabilité naît le caractère.

Le siège anatomique du fluide animal et du fluide harmonique est donc le même que celui de la sensibilité et de l'irritabilité : c'est la cellule.

L'organisme ne vit pas d'une vie différente de la cellule qui sert à former les tissus et les organes, sa vie est purement un échange physico-chimique entre les éléments qui le constituent et le milieu. La série organique sert à développer d'abord une vie instinctive et intellectuelle, puis intellectuelle et morale. C'est ainsi qu'elle nous fait entrevoir un plan et un but dans la création.

*Comparaison d'une cellule à une nomade.*

J'ouvre le *Dictionnaire* de Littré au mot monade, et au synonyme, je lis : « La monade, dans l'hypothèse de Leibnitz, est l'être simple et actif des corps, capable de dire moi dans ce qui a vie. »

Les phénomènes de sensibilité et d'irritabilité que nous avons démontré scientifiquement exister dans la cellule, ne sont-ils pas ce qui constitue le moi ? Ne saut-ils pas ce par quoi la vie se détermine dans une unité ? N'est-ce pas ce qui manifeste les impressions produites par ce qui entoure cette unité ? La somme de ces impressions et réactions, n'est-ce pas ce qui caractérise cette unité, ce moi ? L'irritabilité et la sensibilité sont, par rapport à la cellule, ce qu'est le moi dans ce qui a vie.

Si, comme nous l'avons démontré, la sensibilité et l'irritabilité sont le phénomène initial de la vie, les premières et vraies et uniques propriétés vitales de la cellule, celles qui disent moi, n'est-ce pas vrai que nous pourrions dire que la cellule est une monade ?

S'il y a une différence, elle est en ce que la monade est une vue de l'Esprit, tandis que la cellule est un corps composé d'une *membrane contenant* et visible à l'œil armé d'un microscope, et d'un *contenu liquide* accessible aux réactifs chimiques.

J'ai démontré que les propriétés physico-chimiques du contenant et du contenu de la cellule n'étaient pour rien dans le phénomène de la sensibilité et de l'irritabilité ; il est incontestable qu'elles servent à les manifester, mais ne les possèdent pas ; ce serait du matérialisme.

La sensibilité et l'irritabilité sont des noms donnés à des phénomènes manifestés par des êtres vivants, mais indépendants de l'organisme qui les manifeste. Ils sont donc aussi, malgré leur réalité, une vue de l'Esprit, parce qu'ils ne sont saisissables que par lui : voilà le vrai spiritualisme. Précisons notre pensée par un exemple : J'ai un bâton à la main, il me sert pour ma défense, il me sert pour attaquer, il m'aide à marcher, il peut me servir de levier pour soulever un fardeau, je puis avec lui improviser une balance. TOUS ces faits sont-ils dans le bâton ou dans mon Esprit ? La réponse n'est pas douteuse, ils sont dans mon Esprit qui utilise les propriétés physiques du bâton. Ce qu'il y a dans la cellule a quelque chose d'équivalent à mon Esprit pour utiliser ces propriétés physico-chimiques, et c'est ce quelque chose qui est le moi, qui est l'irritabilité et la sensibilité, et qui se développe à travers la série animale.

Leibnitz dit de la monade : « Eléments des choses, substances simples, incorruptibles, nées avec la création, différentes de qualités, inaccessibles à toutes les influences du dehors, mais sujettes à des changements internes, qui ont pour principe l'appétition et pour résultat la perception. »

N'est-ce pas là une description exacte de l'irritabilité et de la sensibilité, du fluide animal et du fluide harmonique ?

Et si petite que soit la cellule, si limitée que soit la vie, il est impossible de ne pas comprendre qu'un appétit et une perception y sont contenus ? Il n'y a qu'à voir ce qui est indiqué par la génération par segmentation, soit par la génération exogène ou par bourgeonnement, et la génération endogène ou par division du contenu seul. N'est-ce pas un appétit, une perception ? Cet appétit et cette perception ne peuvent pas être la monade selon la définition de Pythagore, c'est-à-dire « une unité qui renferme l'Esprit et la matière sans aucune division. » C'est vouloir faire du panthéisme.

Il me semble que le fluide harmonique développé par l'organisme est en rapport, d'un côté, avec les besoins de l'organisme qu'il perçoit, de l'autre, avec le milieu dans lequel il prend ce qui doit satisfaire le besoin. Voilà un être sensible créé par Dieu, libre dans son développement, mais soumis aux lois que Dieu a mises dans l'organisme et dans le milieu. Ce fluide harmonique est quelque chose de saisissable à l'Esprit, son existence et son action sont démontrées par le magnétisme dans toute l'échelle organique animale et végétale, par l'odorat des animaux qui, par ce moyen, reconnaissent leur maître, leur proie et leurs ennemis dont le fluide, nous l'avons dit, s'évapore et s'empreint de tout ce qu'il touche, sans perdre ses propriétés caractéristiques ; tout cela est très compréhensible et parle aux sens et à l'Esprit.

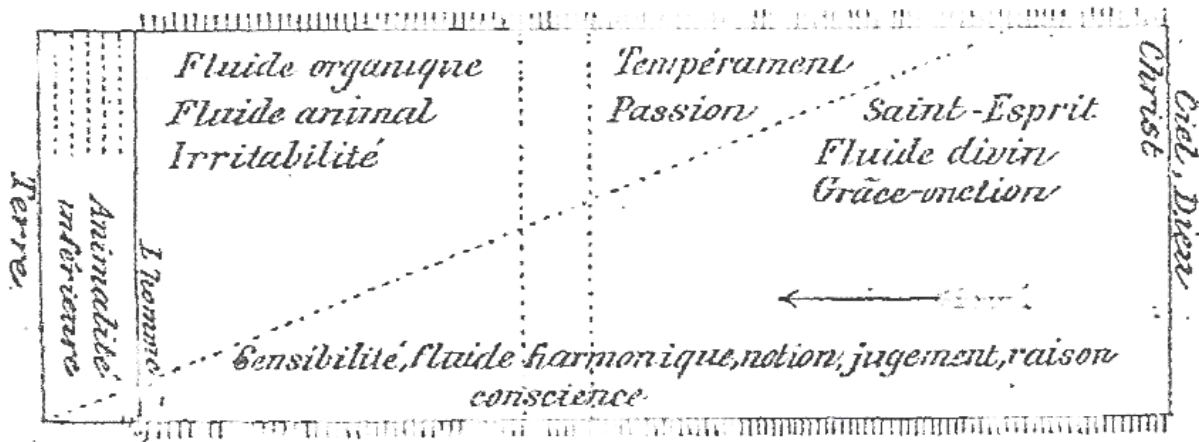
Voltaire, dans une étude sur Leibnitz (Littre, *Monadologie*), dit qu'il admettait quatre espèces de monades : « 1° Les éléments de la matière, qui n'ont aucune pensée claire ; 2° les monades des bêtes, qui ont quelques idées et n'en ont aucune de distincte ; 3° les monades des Esprits finis, qui ont des idées confuses des choses ; enfin, 4° la monade de Dieu, qui n'a que des idées adéquates. » N'est-ce pas là le développement fourni par les organismes ? Nous pouvons donc conclure : le moi de la monade est l'irritabilité et la sensibilité. Le fluide animal et le fluide harmonique sont des expressions différentes pour exprimer le même phénomène ; elles sont l'expression de la science et de la synthèse de leur époque.

Celles de fluide animal et de fluide harmonique me paraissent mieux appropriées aux données fournies par le Spiritisme. Voilà pourquoi je m'en suis servi. Je n'ai pas voulu inventer un mot nouveau ni un phénomène nouveau. J'ai voulu seulement l'étudier aux lieux du Spiritisme venues jusqu'à moi.

On me dira : Le moi est une unité ; irritabilité et sensibilité forment une dualité ; fluide animal et fluide harmonique forment aussi une dualité, cette dualité n'est qu'apparente. Si vous assistiez au développement embryonnaire de la sensibilité et de l'irritabilité, si vous les suiviez à travers tous les organismes, passant de l'un à l'autre et acquérant la notion instinct par ses différentes incarnations, puis la notion intellectuelle, puis morale, puis jugement, puis raison, vous comprendriez que le premier organisme mort, la sensibilité seule a survécu, ainsi de suite, à chaque organisme qu'elle a habité et quitté. La différence qui existe entre la sensibilité qui se réincarne et qui a vécu, et la sensibilité de l'organisme qui vient de naître, devient de plus en plus sensible à mesure qu'on avance dans l'échelle et que la notion grandit. De là, l'idée qu'on a eue d'appeler irritabilité, celle du corps, et sensibilité, celle de l'Esprit en formation. C'est ce que j'ai indiqué par le fluide animal, qui est toujours le même dans chaque espèce, et le fluide harmonique, qui va toujours s'épurant par les notions nouvelles acquises en passant à travers les organismes. Autant la sensibilité était peu apparente au début où l'irritabilité prédominait, autant elle s'accroît à la fin et domine l'irritabilité. Mais irritabilité et sensibilité sont un seul et même phénomène.

Dans ma prochaine étude, nous examinerons, si vous le voulez, la loi d'évolution de la sensibilité. On peut déjà, par une figure, représenter les phases de cette évolution et en donner une image qui en facilitera la compréhension et résumera ce que nous avons dit :





Les petites divisions, simulées transversalement au tableau ci-dessus, indiquent l'échelle du progrès : le tempérament, la passion, diminuent ; la raison, le jugement, la conscience, la notion, augmentent.

*Un traitement par feinte.*

Saint-Pierre-Martinique, juillet 1874.

Monsieur Leymarie,

Voici un fait qui m'a paru digne de vous être communiqué :

Dans la campagne, un individu est piqué par un serpent ; il est pris de fièvre et se couche : quelqu'un de la famille, ou un ami, va trouver un vieux noir, espèce de sorcier, auquel il indique la place et l'étendue de la plaie. Ce dernier dit au commissionnaire : « Vous pouvez dire au malade d'aller à ses affaires, je vais me soigner. » Il se soigne et l'autre guérit (dit-on). Cette manière d'opérer s'appelle : *le traitement par feinte*.

Plusieurs personnes m'ont assuré que c'était parfaitement exact, et je serais curieux de savoir ce que les Esprits pensent de cette médication, si toutefois ils veulent répondre à pareille demande.

Il m'a été promis une relation exacte de l'un de ces faits, par une personne de l'intérieur témoin de ces guérisons.

Nous partons le 22 pour la Guadeloupe (Pointe-à-Pitre) ; j'aurai l'honneur de vous adresser les renseignements touchant le Spiritisme qui viendront à ma connaissance.

Lambert.

*Remarque.* Notre correspondant est à Paris, il nous a remis quelques lettres et des communications obtenues par des spirites de Saint-Pierre (Martinique) et de la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe). Ces documents nous ont vivement intéressés, et nous remercions nos frères d'outre-mer au nom de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Atlan Kardec. Qu'ils étudient et persévèrent, ils pourront ainsi propager la philosophie qui nous console et nous fait envisager l'avenir avec calme et sérénité.

Les Esprits nous ont répondu que « le traitement par feinte était opéré par un médium inconscient ; que dans nos groupes, il y avait des médiums qui guérissaient souvent, à distance, à la demande d'un intermédiaire. » Ce phénomène est vrai ; comme il a lieu à des distances considérables et sous des noms différents, c'est une preuve que cette puissance guérissante est une force latente en nous, que nous devons éveiller pour l'employer au bénéfice de nos frères atteints

par la maladie. « Cherchez et vous trouverez » a dit le Christ ; écoutons le Précurseur et prouvons par des actes que nous sommes tous capables, à un degré relatif, de donner la santé sous les effluves de notre volonté intelligentée par la prière.

### *Les indiens patagons.*

Nouvelle preuve à l'appui de la réincarnation.

Il est remarquable de trouver chez ces êtres qui nous semblent primitifs, qui sont privés de civilisation, qui vivent sans livres, sans lois, sans prêtres, sans religion, une foi aussi grande en un être suprême ; du reste, cela nous prouve que notre planète n'est ni la plus avancée ni la plus arriérée dans la création, et que les êtres qui s'y incarnent ont déjà vécu et vivront encore pour habiter des mondes meilleurs. Voici un exemple frappant, puisé dans un ouvrage publié par la librairie hachette :

*Trois ans de captivité chez les Indiens patagons*, par M. A. Guinnard, de 1856 à 1859.

« Leurs idées ne pouvant provenir que d'eux-mêmes, puisqu'ils n'ont aucune relation avec les êtres civilisés, on ne peut admettre que leur croyance soit l'œuvre d'un dogme appris, mais tout simplement, une foi innée. »

On lit dans cet ouvrage : « Les Indiens patagons croient à l'existence de deux Esprits supérieurs : celui du bien et celui du mal. – Ils admirent et respectent la puissance du bon *Vitaouentrou*, sans avoir aucune idée fixe du lieu où il peut résider. – Quant à celui du mal, *Houacouvou*, ils disent que c'est lui qui rôde à la surface de la terre et commande aux Esprits malfaisants ; ils le nomment aussi *Gualichu* (la cause des maux de l'humanité).

Ils n'ont pas de prêtres, la religion y est transmise de père en fils. – Jamais un de ces indigènes ne mange sans avoir offert à Dieu une partie de sa nourriture. – Ils se tournent vers le soleil (envoyé de Dieu, disent-ils), et déchiquetant un peu de viande, ils renversent un peu d'eau et prononcent les paroles suivantes, dont la formule varie très peu :

« *O chachai, vita ouentrou, reyne mapa, frénéan votrez fille enteux, comé que hiloto comé qué ptoco, comé qué amaoutou, pavré laga intché hilo to élaésny ? Téfa quinié vous a hilo, hiloto tu fignay.* »

« O père, grand homme roi de cette terre, fais-moi faveur, cher ami, tous les jours d'une bonne nourriture, de la bonne eau, d'un bon sommeil, je suis pauvre moi, as-tu faim ? Tiens, voilà un pauvre manger, mange si tu veux. »

Cette prière ressemble un peu au pater.

De plus, lorsqu'un des leurs meurt, ils immolent des animaux sur sa tombe et les laissent pour la nourriture du défunt, qu'ils prétendent, selon leur croyance, n'avoir renoncé à la terre que pour aller vivre dans un monde inconnu. »

27 novembre 1874, Vailly.

## **Dissertation Spiritistes**

*Le Spiritisme et le dogme des tourments éternels au point de vue protestant.*

*The Review of progress*, octobre 1874.

Le principe fondamental du Spiritisme est que les rapports entre le monde invisible et le monde visible, entre les Esprits désincarnés et incarnés, est non-seulement possible, mais a existé de tout temps, chez tous les peuples. Ce fait démontre l'erreur du dogme qui assigne à chaque âme qui quitte son enveloppe terrestre, l'une de ces deux conditions : « *Monter au ciel ou descendre dans l'enfer.* » Le témoignage de tous les Esprits venus pour s'entretenir avec leurs frères qu'ils ont

quittés sur cette terre, nous apprend qu'il n'y a pas de *peines éternelles*. Cette pensée s'accorde mieux avec l'idée d'un Dieu infiniment bon, et quelques chiffres viennent appuyer cet enseignement des esprits : « Dieu punit pour que la faute soit réparée. » La population du globe est de 1 274 000 000. On compte 793 000 000 de païens ; 120 000 000 de mahométans ; 8 000 000 de Juifs ; ce qui donne 924 000 000 d'âmes condamnées, selon la doctrine de l'Eglise, à souffrir éternellement. Mettons-les de côté comme *perdues* ; il reste 350 000 000 qui se disent chrétiens, c'est-à-dire le tiers des païens.

Mais l'orthodoxie exige que de ce nombre, nous déduisions d'abord : les 182 422 000 catholiques romains ; et les 74 620 000 grecs orthodoxes, ce qui réduit le nombre des âmes qui peuvent être sauvées, à 95 000 000.

Il faut encore, de par l'égalité, abstraire de ce nombre : 183 000 unitariens ; 100 000 mormons ; 12,000 disciples de Swedenborg ; 650 000 universalistes ; ce qui réduit les protestants à 95 000 000. Mais sous cette appellation, sont compris : les Luthériens, les Calvinistes, les Presbytériens, les Anabaptistes, les Méthodistes, les Quakers, les Moraviens, les Morisonniens et d'autres sectes moins importantes. Chez toutes, excepté chez les personnes les plus avancées, l'opinion professée est qu'il n'y pas de salut possible en dehors de la communauté ; et, s'il était possible de déterminer le nombre exact de ceux qui suivent réellement la religion du Christ, nous verrions que les millions se changeraient en quelques milliers. Un calcul identique, au point de vue catholique romain, nous conduit au même résultat.

Assurément, cette assertion se passe de commentaire, et pas un penseur n'admettra que le plan de la création puisse ainsi être manqué. Comme les Esprits nous enseignent qu'il n'y a ni le diable ni l'enfer imaginés par l'orthodoxie, nous devons bannir pour toujours ces doctrines qui, semblables à un cauchemar archi-séculaire, ont toujours affligé l'humanité.

Un ami.

### *La réincarnation aux États-Unis.*

(Extrait du *Banner of Light*, du 12 septembre 1874, journal le plus répandu aux Etats-Unis.)

*Questions adressées à l'Esprit de Théodore Parker et réponses à ces questions par l'Esprit.*

**D.** A l'état d'Esprit, a-t-on conscience de ses diverses pérégrinations terrestres ?

– **R.** Pas toujours, mais quelquefois.

**D.** Si Platon, ou une autre individualité marquante, devient, en se réincarnant, un simple ouvrier sans éducation, à son retour dans le monde des Esprits, se retrouvera-t-il dans la sphère qu'il occupait avant sa réincarnation, ou devra-t-il progresser comme un simple ouvrier ? En d'autres termes, l'Esprit connu précédemment sous le nom de Platon l'est-il encore sous le même nom ? Enfin, un blanc peut-il devenir un sauvage de l'Afrique ?

– **R.** L'âme, dans ses passages à travers la matière, s'approprie constamment de nouvelles qualités, une nouvelle force. Ces qualités, cette force nouvelle, ne se perdent jamais. Elles peuvent momentanément rester sans action, et même dans un état complet d'inertie pendant des milliers d'années, mais néanmoins, elles ne sont pas perdues. Platon, en tant que Platon, peut sommeiller dans les organes d'un gros fermier (*yeoman*), et être absolument incapable de manifester, au moyen de ces organes, les belles idées qu'il avait acquises pendant qu'il était Platon ; mais qu'il puisse se défaire de ce corps grossier, et alors l'Esprit retrouvera ces éléments intacts et pourra s'en servir, s'il le veut.

**D.** Dans le livre de saint Jean, ch. VIII, vers 56, 57, 58, nous trouvons ces mots : « Votre père Abraham se réjouissait de voir mon avènement, il l'a vu et il en a été heureux ». Les Juifs lui dirent alors : « Vous n'avez pas cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? » Jésus leur répondit : «

En vérité, en vérité, je vous le dis, j'existais avant Abraham. » L'Esprit veut-il bien nous expliquer ce passage.

– R. C'est tout simplement la reconnaissance d'une première incarnation, et pas autre chose.

Boston. Évocation du 21 avril 1874.

*Souvenez-vous.*

7, rue de Lille. – Médium, M. P.-G. Leymarie.

Souvenez -vous. – Oui, souvenez-vous. – Celui qui dans la vie oublie les leçons reçues, celui-là est marqué par le mal. – Celui-là doit souffrir par la mort, cet inconnu qui le terrifie ; il devra se réincarner dans des conditions détestables, car sans souvenir point de salut, point de progrès.

La vie est un grand livre où tout doit être classé par doit et avoir. Une vie bien ordonnée est une vie heureuse, dans ce sens que les heures n'ont jamais été perdues. – Avec de l'ordre, on envisage froidement les choses, tout se fait à son heure, sans soubresaut, sans fièvre, matériellement et moralement. – Il y a là une règle nécessaire qui avance l'intelligence, qui lui donne la juste notion du temps, cette monnaie que trop souvent on gaspille avec folie.

Oui, vous qui venez à la vie, prenez une décision sérieuse, faites que tout ce qui frappera votre entendement, votre raison, votre conscience, soit classé avec méthode ; que votre tête, casier parfaitement organisé, soit pour ainsi dire semblable au répertoire d'un négociant, afin de pouvoir, à volonté, y retrouver sans recherches vaines, les archives du passé.

Enfants, écoutez les leçons de vos professeurs, classez vos idées, aimez ce qui peut préparer vos futures aspirations. – Adultes, sachez comme conséquence, après avoir appris théoriquement, demander aux grandes conceptions ce baptême de l'avenir qui consiste à saisir l'ensemble de l'œuvre divine, et à lire la pensée du Créateur dans l'engendrement successif de toutes ses lois, qui, en définitive, sont toutes mues par une seule et unique volonté.

Une fois entrés dans cette voie, vous voudrez vous connaître vous-mêmes, vous vous aimerez mutuellement, la fraternité ne sera plus un vain mot. – Les lois humaines, au lieu d'être préventives, se mouleront sur les idées générales des hommes ; elles seront, non un principe absolu, mais une conséquence de votre avancement moral.

Oui, souvenez-vous, et votre famille prospérera, et vous serez de bons pères, de bons fils, des époux fidèles, d'honnêtes citoyens. – Lorsque les cheveux blancs seront arrivés, ils ne couvriront plus des vieillards décrépits, courbés, couverts de rides et de douleurs, ils abriteront un front joyeux, un œil vif, une intelligence saine, et les vieillards devenus honorables, seront désormais vénérés et respectés.

Le bien découlera de cette manière d'envisager l'existence, et Allan Kardec, en vous enseignant que la réincarnation était la sauvegarde de l'humanité, n'avait en vue que ce principe suprême. Souvenez-vous ; oui, souvenez-vous ! Ne soyez pas spirites avec les lèvres seulement, mais dans tous vos actes, et la société transformée entrera désormais dans l'ère de l'Harmonie. – Souvenez-vous !

Baluze.

### **Poésie : Après la mort, la chute des anges**

*Premier Esprit.*

Quelle chute profonde, horrible, inattendue !

Hélas ! Il est bien vrai que nous t'avons perdue,

O planète, et qu'il faut abandonner l'espoir,

Si doux à notre cœur, de jamais te revoir.  
Si belle, et si longtemps tu fus notre domaine !  
Notre bande sur toi régnait en souveraine ;  
Tout pliait devant nous, et les grands envoyés  
D'en haut, vaincus, rentraient chez eux humiliés.  
Notre orgueil se berçait de la ferme espérance  
De pouvoir conserver toujours cette puissance,  
Et pourtant chaque jour de nouveaux adhérents  
Allant de l'ennemi battu grossir les rangs,  
La défaite pour nous était inévitable.  
Sans cet aveuglement fatal, inexplicable,  
Nous l'aurions tous pu voir. Et maintenant chassés  
Dans un monde au début, nous nous voyons forcés  
Par le réveil soudain de l'occulte puissance  
Dont nous pensions avoir détruit toute influence,  
De nous réincarner dans des conditions  
Affreuses, au milieu de populations  
Stupidites, dans un monde où règne la détresse,  
Le dénuement, l'horreur, on l'homme doit sans cesse,  
Faible et nu, sans outils, sans armes, disputer  
Sa vie aux éléments, aux bêtes, et lutter,  
Sans avoir un instant de tranquille assurance,  
De sommeil non troublé, de calme jouissance.  
La défaite est venue et non la grande mort ;  
La mer nous ressaisit, nous voyons fuir le port.  
Si tu n'es point néant, l'âme est donc immortelle ;  
Nous nous sommes trompés, et sous ta main cruelle,  
O Dieu que nous avons nié, nous nous trouvons.  
Ta vengeance commence et nous en ressentons  
Les terribles effets. Mais quels sont donc nos crimes ?  
De l'erreur, après tout, nous sommes les victimes ;  
Et si, comme les bons, nous sommes tes enfants,  
Pourquoi les fis-tu bons et nous fis-tu méchants ?  
Est-ce ma faute à moi si mon penchant m'entraîne.  
Du côté de l'orgueil, des plaisirs, de la haine,  
Au lieu de me porter vers cette humilité  
Cet amour du prochain et cette austérité  
Qui, comme on le prétend, ont seuls le privilège  
De te plaire ? Pourquoi dans mon cœur mettre un piège ?  
Pourquoi toi, juste et bon, trouves-tu ton plaisir  
A provoquer le crime afin de le punir ?  
O justice ! O bonté ! Quand tu veux perdre un être.  
Tu l'aveugles, dit-on. Mais cet acte est d'un traître !  
Et tu nous frappes, nous, lorsque nous t'imitons !  
Tu devrais nous aimer, car nous te ressemblons.

*Second Esprit.*

Pourquoi nous obstiner à faire fausse route ?  
Ami, de ma pensée a disparu le doute :  
Le devoir, je le vois aujourd'hui clairement,  
Seul peut de nos efforts nous payer largement.  
La passion aveugle et conduit à l'abîme ;  
La servir est honteux, la dompter est sublime.  
C'est elle qui nous fit jadis croire au néant ;  
C'est elle qui le fait croire en un Dieu méchant.  
Le néant est absurde et Dieu parfait nous aime.  
Libre, de ton malheur n'accuse que toi-même.  
Dieu ne fit ni méchants ni bons : l'être éternel,  
N'a d'autre créateur que lui-même ; il est tel  
Que par la volonté ferme, persévérante,  
Avec le temps, l'effort, il se fait, il s'enfante.  
Si nous l'avions voulu, nous aurions été bons,  
Et nous le deviendrons un jour, si nous voulons.  
Nous avons combattu toujours cette doctrine  
Que tout bas nous prêchait en nous la voix divine.  
Il faut à la lumière enfin ouvrant les yeux,  
Comprendre que l'amour peut seul nous rendre heureux ;  
Car l'amour est forcé, tout être étant partie  
De l'être universel dont il reçoit la vie.  
Que s'aimer dans autrui soit donc pour nous la loi :  
On se déteste, au fond, quand on n'aime que soi.  
L'égoïsme nous a conduits au précipice,  
Et nous n'en sortirons que par le sacrifice.  
Nous sommes dans un monde où tout est au début ;  
De l'améliorer proposons-nous le but.  
Soyons les conducteurs de ces races nouvelles ;  
Comme on souffrit pour nous, sachons souffrir pour elles.  
Faisons pour être bons des efforts aussi grands  
Que nous en avons faits pour devenir méchants,  
Et nous pourrons un jour, quand notre âme, épurée  
De tout mauvais levain, sera transfigurée,  
Espérer de nous voir triomphants, glorieux,  
Par nos vainqueurs d'hier accueillis dans leurs Cieux.  
V. Tournier.

## Bibliographie

### *Répertoire du Spiritisme.*

Nous offrirons le *Répertoire du Spiritisme* pour les premiers jours de l'année. Ce précieux et utile travail, qui facilitera toutes les recherches il faire dans tous les livres d'Allan Kardec et dans la *Revue spirite* depuis 1858, est imprimé jusqu'à la lettre X ; les dernières lettres sont en main ; comme toutes les lignes exigent une minutieuse attention, que les chiffres doivent être exacts, nous devons procéder avec ordre et trop lentement à notre gré, mais les corrections le demandent. Il faut que tous les spirites possèdent ce volume indispensable, cette œuvre de patience de notre

vénéré ami M. Crouzet, avocat, membre de la Société *pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec*.

Le prix du *Répertoire*, volume du format d'une revue de l'année, sera vendu 5 francs, port payé. Nous parlerons, en février prochain, de ce travail important, qui a pris cinq années à notre ami M. Crouzet, nos abonnés s'en rendront facilement compte. La Société a voulu faire œuvre de propagande et rendre un service indispensable aux possesseurs de la collection de la *Revue*, en ne vendant l'ouvrage nouveau qu'au prix de revient. Déjà, toutes les années avant 1874 se vendent 5fr. port payé, au lieu de 7fr., ce qui prouve le désintéressement des sociétaires et indique leur ligne de conduite.

Nous aurons, dans le courant de 1875, à imprimer une œuvre de notre collaborateur et ami Marc-Baptiste, auteur des *Lettres aux paysans* et des *Lettres à Marie*, ouvrages si appréciés de nos lecteurs. Notre ami Céphas nous a donné aussi des pages bien belles et bien utiles que nous imprimerons.

La *Revue* du mois de décembre avait 50 pages ; la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, a voulu ainsi remercier les nombreux abonnés qui l'ont obligé à augmenter le tirage de la *Revue*. Nous donnons aussi, mensuellement, une feuille supplémentaire avec une photographie spirite reconnue.

### **Avis importants**

La Revue Spirite commencera sa dix-huitième année au mois de janvier prochain. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard et recevoir leurs cahiers mensuels, doivent renouveler leur abonnement avant le 31 janvier 1875. Pour éviter à l'administration de la *Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec* l'obligation de cesser le service de la *Revue* à des frères avec lesquels elle est en communication de pensées, il serait urgent, de la part de nos amis, d'adresser un mandat-poste ou une valeur à vue sur Paris, à l'ordre de M. Leymarie, 7, rue de Lille.

*La Fraternité spirite et littéraire*, directeur, M. Malvezin, 35, rue Molière, à Paris. - Abonnement : un an, 6 frs. ; six mois, 3fr. 50. On fractionne l'abonnement par trimestre. - Parait tous les dimanches, une feuille de 4 pages.

Le *Petit Dictionnaire de morale*, par madame Méline Coutanceau, ouvrage instructif, édité par la Librairie spirite, 7, rue de Lille. - 2fr. 50.

Madame Firman ouvre un cours de *développement de médiumnité*, 14, rue de Castellane ; ces études auront lieu deux fois par semaine.

M. Augustin Babin, auteur de la *Trilogie spirite*, fera paraître un *Petit Catéchisme psychologique et moral*, dans les premiers jours de janvier. Nous reparlerons de ce petit et utile volume.

L'ouvrage, *Entre deux mondes*, par madame Antoinette Bourdin, sera complètement imprimé fin janvier 1875. Envoyer 3fr. par la poste à madame Bourdin, glacis de Rives, 11, maison Junod.

Nous avons lu les premières feuilles ; elles promettent un bien intéressant et utile travail. Que chacun aide notre sœur dans sa mission.



## Février 1875

### Un fait spirite à l'île de Java, infailibilité de la science

.... Puisque je suis en train de parler de choses aussi étranges, il faut que je fasse mention d'un événement énigmatique qui se passa il y a plusieurs années à Java, et qui fit tant de sensation, qu'il provoqua même l'attention du gouvernement. (Revue de 1859.)

Il y avait dans la résidence de Cheribon une maisonnette dans laquelle, au dire du peuple, il revenait des Esprits. A la chute du jour, les pierres commençaient à pleuvoir de *tous côtés* dans la chambre, et *partout* on crachait du siri. Les pierres, aussi bien que les crachats, tombaient tout près des personnes qui se trouvaient dans la pièce, mais sans les atteindre, ni les blesser. Il paraît que c'était surtout *contre un petit enfant* qu'étaient dirigés les crachats et les pierres. On parla tant de cette affaire inexplicable, qu'à la fin le gouvernement chargea un officier supérieur qui méritait sa confiance du soin de l'examiner. Celui-ci fit poster autour de la maison des hommes sûrs et fidèles, avec défense de laisser entrer ou sortir qui que ce fût, examina tout scrupuleusement, et, prenant sur ses genoux l'enfant désigné, il s'assit dans la pièce fatale. Le soir, la pluie de pierres et de siri commença comme de coutume. Tout tomba près de l'officier et de l'enfant, sans atteindre ni l'un ni l'autre. On examina de nouveau chaque coin, chaque trou, mais on ne découvrit rien. L'officier n'y put rien comprendre. Il fit ramasser les pierres, les fit marquer et cacher à un endroit bien éloigné. Ce fut en vain : les mêmes pierres tombèrent de nouveau dans la pièce, à la même heure. Enfin, pour mettre un terme à cette histoire inconcevable, le gouvernement fit abattre la maison<sup>1</sup>.

En nous envoyant cet extrait, notre correspondant nous écrit ce qui suit :

J'achevais de transcrire la petite note que je vous adresse, lorsqu'un de mes amis, M N..., entra ; quand je dis un de mes amis, j'entends de ceux qu'on perd et qu'on retrouve assez facilement.

J'ajoute qu'il est de ces gens pour qui le Spiritisme n'est, de deux choses l'une, ou qu'une variété de la démente ou une exploitation charlatanesque. Tout spirite, à ses yeux, est un illuminé, s'il n'est pas un pitoyable farceur, - au choix. L'ami N... ne sort pas de là ; c'est son dilemme ; il y tient, le garde et a juré de ne pas le lâcher, assuré qu'il est, avec cet argument topique, d'avoir réponse à tout et le dernier mot. Faits, récits, raisonnements, témoignages, doctrine, il fait du tout un bloc qu'il qualifie d'insanités, car il sait à quoi s'en tenir sur cette nouvelle aberration de l'esprit humain, destiné à être éternellement dupe ou dupeur. Sur ce point, ses idées sont arrêtées et son siège est fait une fois pour toutes, comme celui de M. de Vertot.

A-t-il observé, étudié, analysé ou seulement cherché à voir un seul des faits qu'il traite si cavalièrement d'absurdités ? Pas un. A quoi bon !

A-t-il pris connaissance des pièces du procès ? Certainement, comme tant d'autres de la même école. Il a parcouru un certain nombre de réquisitoires en règle ou d'articles de journaux fabriqués sur commande, tous concluant à la condamnation capitale du Spiritisme. Articles lancés par les plus spirituels gavroches de la petite presse ; réquisitoires signés : Babinet, Foucault, Alfred Maury, A.-S. Morin, Emile Deschanel, et autres noms plus ou moins académiques. La brochure

---

<sup>1</sup> *Mon second Voyage autour du monde*, par madame Ida Pfeiffer, page 324. Troisième édition, Paris, Hachette. Il est à remarquer que l'auteur exécutait ce voyage à une époque (1851) où il n'était pas question, assurément, de Spiritisme en Océanie.

de M. A. Chevillard, professeur à l'Ecole des beaux-arts, a d'ailleurs achevé de l'édifier, en le mettant au courant des tours inattendus que peuvent nous jouer « les condensations désordonnées du fluide nerveux ».

Qu'importe dès lors les répliques adressées aux uns et aux autres, aux docteurs comme aux pasquins ? Qu'importent le nombre et la nature des faits, la multiplicité et l'honorabilité des témoignages qui les certifient ? Qu'importe au fond qu'ils justifient et les principes sur lesquels la doctrine s'appuie et les ouvrages où elle est exposée ?

Mon ami N... n'en sait mot et n'en veut pas entendre parler. Tout cela, chimères ou charlatanisme ; c'est assez dire et cela suffit. Quant aux journaux spirites, il va de soi que ce sont affaires industrielles plus ou moins habilement montées et exploitées. La crédulité humaine n'est-elle, pas une mine inépuisable ?

Mais, me direz-vous, vous nous faites là le portrait d'un bonhomme que nous rencontrons tous les jours ; les dix-neuf vingtièmes des adversaires du Spiritisme sont façonnés sur ce type. D'accord ; mais avouez que l'ami N... n'en est pas moins curieux à étudier comme tous les gens qui ont une marotte. La sienne est de trouver étrange qu'on puisse voir ou penser autrement que lui ou que les chefs de file dont il a pris le mot d'ordre.

*A priori*, telle chose lui semble-t-elle impossible ? Donc elle est impossible. Un monsieur diplômé ou n'importe quel gagiste de la presse, dont le nom a quelque résonance, a-t-il opposé son *veto* à telle idée ou à telle doctrine ? *Magister dixit* ; l'idée est absurde et la doctrine un contre-sens.

Feu M. Babinet (de l'Institut)<sup>2</sup> a posé en principe que les tables ne sauraient tourner ou se soulever que sous l'impulsion que leur imprimant à leur insu, de naïfs opérateurs peu au courant de l'irrésistible puissance des *mouvements naissants*. Donc, sans coups de pouce, pas de rotations ni de soulèvements possibles.

M. le Dr Jobert de Lamballe a attribué *au muscle craqueur* les bruits qu'émettent certains meubles sous l'influx des médiums, tandis que M. A. Chevillard, professeur à l'École des beaux-arts, en rend responsables « les condensations désordonnées du fluide nerveux ». Donc, le muscle craqueur, de complicité avec lesdites condensations, est l'évident et unique auteur de ces bruits insolites, à moins qu'ils ne soient dus, toujours d'après M. Chevillard « aux inégales dilatations des fibres du bois résultant de la chaleur des mains » ; ou bien encore qu'ils ne soient un effet du mouvement vibratoire, propagatif particulier communiqué par la volonté à une substance inconnue qui traverserait les corps animés ». C'est « saisissable *à priori* » et clair comme de l'eau de roche. Chevillard *dixit*.

Des objets de toute nature, en mille circonstances et lieux différents, ont été déplacés ou apportés de loin, ou projetés à longue distance, sans que ni les intéressés, ni le public, ni la police aux aguets, ni personne ne soit jamais parvenu à découvrir les insaisissables auteurs de ces actes. Des milliers de témoins, qui ont constaté de visu et les faits et l'étrangeté des circonstances dans lesquelles ils se sont produits, en affirment sur l'honneur la réalité. Mais MM. A. Maury (de l'Institut) et L.-S. Morin (je prends la fleur du panier) certifient que les causes productrices de ces faits, pour être demeurées absolument invisibles, n'en sont pas moins les plus simples du monde. Il ne s'agissait que d'avoir de bons yeux pour les découvrir ; soutenir le contraire, c'est soutenir une sottise.

---

<sup>2</sup> Voir, dans la *Revue des deux mondes*, 1852, page 408, l'article de M. Babinet sur les tables tournantes. Ce morceau est un curieux spécimen, des puérités auxquelles peut se laisser entraîner même un savant de bon aloi, lorsque de parti pris, il prétend trancher une question controversée. Nous reviendrons sur ce sujet dans l'occasion. Tout en rendant aux savants respectables le respect qui leur est dû, nous croyons qu'il est bon de ne pas s'en faire des fétiches.

Donc affaire jugée : ou les faits sont apocryphes, ou les circonstances inadmissibles. Quant aux témoins, tous aveugles ou compères.

- Lui objectez-vous que pour juger en connaissance de cause,
- Il faut, en tout débat, tour à tour des parties
- Ecouter les motifs, raisons et réparties ;
- Qui n'entend qu'une cloche aussi n'entend qu'un son
- Et risque de juger comme feu Brid'oison.

Il répond carrément :

- Que c'est perdre son temps de les écouter toutes,
- Et vouloir à plaisir multiplier ses doutes.
- Bref, il est du bois dont on fait certains professeurs à l'Ecole des beaux-arts.

Je ne sais quel Esprit facétieux me souffla l'idée de pousser mon homme dans ses derniers retranchements, et de me donner un quart d'heure de récréation. L'occasion était bonne ; je la saisis au passage et lui mis sous les yeux l'ouvrage de madame Pfeiffer, à la page indiquée.

- Lecture faite, qu'en pensez-vous, lui dis-je ?
- Qu'en penser, sinon que c'est un conte bleu à ajouter à la pacotille de ces braves spirites, et que ce serait leur réjouir le cœur de leur envoyer cette aubaine à tambouriner dans leurs journaux.
- Admettons. Convenez cependant que des faits de cette nature sont pour le moins étranges, comme le dit l'auteur, j'ajoute pour mon compte, mériteraient plus d'attention que nos savants ne leur en accordent, ne serait-ce que pour en démêler les véritables causes. Ils se reproduisent si souvent, en tant de lieux divers et si distants les uns des autres, ils sont affirmés par des témoins si nombreux et en partie si dignes de confiance, que vraiment il y a de quoi se sentir ébranlé et disposé à croire....
- A croire à l'intervention d'agents impalpables, invisibles, aux Esprits inventés par le bonhomme Kardec ? Vous voulez rire j'imagine.
- Révoqueriez-vous en doute la véracité de madame Pfeiffer ?
- En doute, pas précisément ; mais je fais mes réserves. A-t-elle vu ? Non ; elle a entendu raconter, rien de plus. Qui peut me garantir qu'elle n'a pas accommodé ce oui-dire de façon à lui donner une tournure fantastique et à piquer la curiosité de ses lecteurs ? On est auteur, après tout. Puis, vous savez le proverbe : A beau mentir qui vient de loin. Allez donc vérifier l'authenticité d'une histoire qui se raconte sous le 107<sup>e</sup> degré de longitude, au fin fond de la Malaisie !
- Le proverbe est inapplicable ici, et vous seriez le premier à suspecter le caractère de cette femme supérieure, à la sincérité de laquelle ses contemporains, en particulier tous ses amis, l'illustre auteur du *Cosmos* en tête, se sont plu à rendre hommage, sans parler des voyageurs qui depuis ont repris son itinéraire. Jugement droit, esprit sagace mais positif, et rien moins qu'accessible au merveilleux, par-dessus tout antipathique à tout ce qui ressemble à l'amplification et à la fioriture, madame Pfeiffer réunissait précisément les qualités qui permettent d'ajouter foi....
- D'ajouter foi, n'est-ce pas, à ce qu'elle a entendu dire ! Plaisantez-vous ? A le prendre ainsi, on devrait tenir pour paroles d'Evangile tous les récits merveilleux dont nous gratifient les voyageurs au long cours et les spirites. Pourquoi pas aussi les *Mille et une Nuits* de cet excellent M. Galand ?
- J'admets qu'ici nous n'avons qu'une histoire en seconde main. Quoi qu'il en soit, encore doit-on tenir compte des particularités qui s'y rattachent, à moins de supposer que madame Pfeiffer les a puisées dans son imagination. Cette pluie de pierres et de siri, constamment dirigée contre un enfant qui n'est pas atteint ; la persistance du phénomène ; l'émotion qui s'ensuit et gagne toute une ville, jusqu'au gouvernement lui-même - hollandais, notez, et composé de gens de

tempérament peu enclin au mysticisme ; cette escouade d'agents fidèles et sûrs qui prennent toutes les précautions imaginables sans parvenir à rien empêcher ni à rien découvrir ; cet officier supérieur qui fait ramasser, marquer et cacher les pierres dans un lieu éloigné et voit les mêmes pierres tomber de la même façon, aux mêmes heures, que les jours précédents ; enfin la nécessité reconnue de raser la maison pour mettre un terme à cette grêle de projectiles, n'y a-t-il pas dans cette réunion de circonstances matière à réflexion ? Si ce fait était isolé, unique, s'il ne s'était pas maintes fois renouvelé dans d'autres localités et dans des conditions presque identiques, il serait permis de supposer que, à Java, la police a la vue basse et que les officiers supérieurs ont la cataracte. Mais, je le répète, comme en une foule de cas analogues la police n'a pas été plus heureuse dans ses recherches, pas plus en France qu'en Allemagne, en Belgique, en Russie, en Amérique et ailleurs, il est difficile de ne pas se demander...

- Bravo ! De ne pas se demander si de mauvais plaisants de l'autre monde ne sont pas les auteurs de ces farces enjolivées de tuiles et de cailloux. Ah çà ! Voyons, sérieusement, est-ce que vous aussi, vous auriez bu à la coupe du Spiritisme et que le breuvage vous aurait porté à la tête ? Un conseil d'ami alors : prenez deux grains d'ellébore et, entre temps, lisez attentivement, je dis attentivement, les réfutations publiées par nos premiers savants à propos de ces déplorables chimères qui n'ont malheureusement troublé que trop de cervelles. Je vous recommande, entre autres, celles de MM. Maury et Morin, et par-dessus tout, celle de M. Chevillard qui vaut son pesant d'or, sa brochure s'entend. Une fois remis dans votre assiette, vous serez le premier à confesser que toute cette misérable fantasmagorie n'a pas d'autre source que l'imagination dévoyée de ses inventeurs. J'admets à la rigueur, avec M. Chevillard, les effets « du mouvement vibratoire propagatif particulier, communiqué par la volonté à une substance quelconque » ; mais le reste, rêveries, billevesées, lubies, sornettes, balivernes. Là-dessus le débat est clos, la cause entendue, le procès jugé. L'on n'a déjà que trop perdu de temps à argumenter sur ces sottises. La vie est courte, et vous savez : *Time is money*. En un mot, ce qu'il y avait à dire sur cette matière a été dit ; la science a prononcé son verdict sans appel ; il n'y a plus à y revenir.

Vous souriez ; je comprends ; vous trouviez plaisant de me laisser présumer que vous donniez dans le panneau spirite.

- Oui et non. En tout cas, j'avoue qu'il m'est impossible de ne pas sourire quand j'entends parler des verdicts sans appel de la science.

- Franchement, je commence à craindre pour vous....

- Rassurez-vous. En attendant, dites-moi, je vous prie, ce que vous entendez par la science. Ne serait-ce pas par hasard la science des savants ?

- La chose va de soi.

- Très bien ; mais alors si vous admettez l'infailibilité de la science, vous voilà forcé d'admettre celle des savants, je dis plus, de chaque savant en particulier. Qu'en dira le Pape, qui s'est réservé le monopole des décrets irréfutables ?

- Permettez, je distingue entre la science elle-même et les savants. Il est évident que...

- Permettez aussi, je crois que la question s'embrouille. Tirons-la au clair ; l'opération est simple : étant donné que tout savant, pris à part, est et ne peut pas ne pas être sujet à se tromper, additionnez ensemble autant de savants qu'il vous plaira, et, si vous obtenez pour résultat une infailibilité, vous vaudrez à vous seul tout un concile.

- Où voulez-vous en venir ?

- A ceci, que la science infailible s'est déjugée plus d'une fois et même assez souvent. Je n'en veux pour preuves que quelques-uns de ses jugements *en dernier ressort* pris çà et là, en remontant du passé jusqu'à nos jours.

La science avait jadis décidé qu'il n'existait pas de montagnes dans la lune, et que la dimension du Soleil était à peine la cent millièmes partie de celle du Péloponnèse. Mal en prit au philosophe

Anaxagore, pour avoir osé insinuer que cet axiome ne devait être accepté que sous bénéfice d'inventaire. Il fut hué, persécuté, et, s'il ne fut pas juridiquement et scientifiquement écharpé, peu s'en fallut.

Et pourtant la lune possède des montagnes (proportion gardée en plus grand nombre que notre globe) dont quelques-unes rivalisent d'altitude avec les plus hauts pics de la chaîne des Andes (de 7,000 à 7,600 mètres) ; et décidément la surface du soleil est reconnue un peu plus grande que celle du Péloponnèse, la différence, en prenant ce dernier pour unité de mesure, se chiffrant par centaines de milliards... ou de trilliards ; je n'ai pas fait le calcul.

La science avait décidé que la terre, composée de quatre éléments, n'était qu'un vaste plateau entouré par un océan infranchissable et reposait sur un appui assez solide pour l'empêcher de choir au fond de l'abîme. Et pourtant, chose certaine, la terre composée de plus de quatre éléments (s'il faut en croire la chimie), n'est point circonscrite par le fleuve Océanus et ne repose pas plus sur le dos d'Atlas que sur les quatre éléphants créés *ad hoc* par Brahma. Elle se contente d'être un des innombrables sphéroïdes roulant dans l'éther, sans dévier de la route déterminée à l'origine des choses par la volonté qui les a lancés dans l'espace.

La science avait décidé, au premier mot qui fut dit des antipodes, que ce mot était une énormité, attendu qu'il impliquait l'idée d'hommes marchant la tête en bas. Et pourtant il y a des antipodes ; bien mieux, chaque point du globe, nul n'en doute, a son antipode correspondant, et personne ne marche la tête en bas par la raison que la terre, relativement au ciel qui l'enveloppe de toutes parts, n'a ni haut ni bas.

La science avait décidé que notre globe, centre de l'univers, était le noyau d'une série de sphères concentriques artistement emboîtées les unes dans les autres ; que les étoiles et les planètes étaient tout ce qu'on voudra, hormis des mondes, soit des clous d'or ou des boutons de cristal fixés au dais céleste, soit des pierres ponces allumées pour récréer les regards de l'homme et lui donner une idée de l'habileté et de la munificence de l'architecte. Et pourtant la chinoiserie des sphères emboîtées nous fait sourire aujourd'hui, et nous savons que la terre n'est point le centre de l'univers qui n'a point de centre ; que les étoiles sont autant de soleils versant aux systèmes qu'ils régissent la lumière et la chaleur ; que les planètes sont des mondes vis-à-vis desquels le nôtre fait assez petite figure, et que cette poussière de soleils et de mondes révèle avec autant d'éclat au moins que des bouchons de carafe ou des pierres ponces la puissance et la gloire de leur auteur.

N'avait-elle pas décidé aussi que la terre, reine fainéante de la Création, passait son temps à contempler, immobile, le chœur des constellations célestes exécutant en son honneur une ronde éternelle dans l'azur ? Et pourtant, qui donc ignore, à ce jour, que cette prétendue reine n'est qu'une humble sujette, et des plus pauvres parmi ses innombrables sœurs, cheminant jour et nuit, sans repos et sans trêve, pour obtenir du soleil, son souverain, l'aumône quotidienne d'un rayon de vie, certaine, l'infortunée mendicante, qu'un instant d'arrêt dans sa course serait pour elle la mort foudroyante ? *E pur se muove !* Elle marche ! Elle marche ! N'en déplaise à la science des péripatéticiens du seizième siècle ; n'en déplaise à la Congrégation de *l'index*, digne héritière de l'Inquisition papale qui condamna Galilée à rétracter à genoux, pieds nus, en chemise, sa damnable hérésie du mouvement terrestre<sup>3</sup> ; hérésie menaçant de disloquer de fond en comble le majestueux échafaudage de commentaires élevé à la gloire de Josué par soixante générations de théologiens, par conséquent attentatoire à toutes les lois divines et humaines.

---

<sup>3</sup> Voir dans l'ouvrage du Dr Parchappe, intitulé : *Galilée, sa vie, etc., la Sentence de l'inquisition.*

La science (philosophique, théologique, politique) n'avait-elle pas décrété que l'esclavage était de droit naturel ? Platon lui-même et son école, et à leur suite le catholicisme <sup>4</sup> (ne pas confondre avec le christianisme), n'avaient-ils pas durant une longue série de siècles confirmé l'arrêt ? Et pourtant, désormais, à part les derniers rebuts de l'espèce humaine, qui donc, je ne dis pas consentirait à pratiquer, mais se refuserait à flétrir cette monstrueuse iniquité ?

La science, jusqu'au seizième siècle, n'admettait pour bonne qu'une méthode d'investigation lorsqu'il s'agissait de la recherche des causes, celle qui consiste à poser des principes *à priori* et à en déduire des conséquences, au risque, si les principes sont faux, d'en extraire une succession d'erreurs telles que la diablerie, la sorcellerie, l'alchimie, l'astrologie, etc., etc. Et pourtant depuis Bacon on a commencé à reconnaître que la méthode qui procède par l'étude préalable des faits, - tout juste l'opposé de l'autre, - est la seule qui offre des garanties de succès aux chercheurs ; en raison de quoi, la chimie et l'astronomie ont remplacé l'alchimie et l'astrologie, qui sont allées rejoindre les vieilles lunes ; on ne brûle plus les sorciers, on se contente de les applaudir quand leurs tours de gobelets sont amusants, et le diable, en pleine déconfiture, est réduit pour vivoter à se réfugier à l'Ambigu, où il se fait siffler outrageusement, pour peu qu'il manque ses entrées.

La science avait déclaré que la seule horreur du vide obligeait l'eau à monter dans les tubes privés d'air. Et pourtant, depuis Torricelli, le premier écolier venu sait que l'eau éprouve si peu d'antipathie pour le vide que, dès qu'il se manifeste, elle se précipite à sa suite, non plus haut que trente-deux pieds, il est vrai, limite de son bon vouloir et de la force ascensionnelle que lui communique la pression atmosphérique.

La science avait tour à tour déclaré que la lumière, l'électricité et la chaleur étaient ceci, puis cela, puis encore autre chose ; également, que les rayons solaires ne produisaient la plupart des phénomènes du monde organique que par le concours de deux agents : lumière et chaleur. Et pourtant, elle en est encore à chercher ce qu'est en réalité la lumière, l'électricité, la chaleur. Fluides ou mouvements ? Elle l'ignore, comme elle ignorait naguère la présence en tout rayon solaire d'un troisième agent, le plus puissant, le plus actif, *l'agent chimique*, cet auteur d'une foule de merveilles qui lui crevaient les yeux.

En 1718, la science personnifiée dans l'Institut ne trouvait mieux, pour qualifier la découverte de la condensation et de la manipulation des gaz, dont venait de lui faire hommage un modeste chercheur, Moitrel d'Elément, que de proclamer officiellement qu'une telle chimère n'avait pu germer que dans le cerveau d'un futur pensionnaire de Bicêtre. Quelque soixante ans plus tard, elle affirmait que la propagation de la pomme de terre équivalait à l'inoculation de la lèpre, et que, si l'on n'y mettait ordre, l'Europe serait bientôt transformée en une vaste maladrerie ; quelques années après, que la proposition faite par le Français Cugnot, puis par l'Américain Fulton, d'employer la force incalculable de la vapeur à doubler la vitesse de nos vaisseaux et à régler leur direction, n'était ni plus ni moins qu'une absurdité, une aberration, une idée folle.

Dans le premier quart de ce siècle, toujours représentée par l'Institut, elle démontrait par  $A + B - z$ , résultat condensé des lois de la statique et de la dynamique, que la prétention de faire rouler sur ses rails une locomotive remorquant son convoi de wagons, était aussi insensée que celle d'établir un pont suspendu de Brive-la-Gaillarde au cratère de Possidonius dans la lune.

Enfin, vers la même époque, elle ne trouvait pas d'épithètes assez sévères à administrer à Messmer, qui n'était à ses yeux qu'un illuminé doublé d'un charlatan.

---

<sup>4</sup> Un certain nombre de conciles ont fait plus que consacrer l'esclavage en principe, ils ont décrété, pour diverses transgressions des lois ecclésiastiques, la vente à l'encan *des coupables et de leurs enfants*. Voir entre autres, les troisième, quatrième, huitième, et neuvième concile de Tolède, canons 5, 43, 4 et 10 (*Collection des Conciles*, par Labbe). Nous pourrions citer d'autres conciles, canons, bulles et encycliques, etc.

Et pourtant, à l'heure qu'il est, un élève en chimie condense et manipule des gaz sans plus de peine que n'en exige la façon d'une paire de sabots ou la confection de certains académiciens qu'il est superflu de nommer, les susdits jouissant pour le moment d'une immortalité suffisante.

D'autre part, la reconnaissance publique a élevé une statue à Parmentier l'empoisonneur, et nul n'ignore que la parmentière, *vulgo* la pomme de terre, a sauvé de la famine des millions de familles qui, sans cette ressource, n'auraient eu d'autres réconfortant que l'amère et maigre substance des factums de ses doctes calomniateurs.

D'autre part encore, grâce à la Marine à vapeur et aux Chemins de fer, les distances sont en quelque sorte supprimées, les idées circulent en tous sens et à grande vitesse, les germes de progrès sont semés dans tous les sillons ; les peuples se rapprochent et tout homme de bonne volonté peut déjà entrevoir dans l'avenir, l'ère, inespérée jusqu'ici, de la fraternelle communion des enfants de Dieu dans la paix et de l'unification de la race humaine.

Pour en finir, le mesmérisme, qui n'était considéré que comme une piperie ridicule, a désormais pris rang parmi les problèmes les plus complexes qui s'imposent de droit aux investigations de la psychologie, de la physiologie et de la thérapeutique.

Pardon, j'oubliais que, hier à peine, par décision du sanhédrin de nos savants, toute vie était bannie des couches supérieures de l'atmosphère en même temps que des profondeurs extrêmes de l'Océan vouées à la stagnation, à la stérilité et à la nuit éternelles. Qui donc eut osé contredire à des conclusions déduites de données fournies par la physique, la chimie, la biologie en parfait accord sur ce point ? Et pourtant, à cette heure, que reste-t-il de cette décision ? ce qui reste de toutes les théories scientifiques auxquelles il n'a manqué, pour prendre rang parmi les vérités acquises, que de n'avoir pas négligé quelque facteur inaperçu dont l'absence suffisait à annuler la série de calculs sur lesquels elles étaient basées. Le microscope d'un côté, de l'autre la sonde de Brooke, sont venus presque simultanément nous révéler, dans les plus hautes régions de l'air explorées par l'aérostation, aussi bien que dans les plus profonds abîmes des mers, la présence de myriades d'organismes vivants. Bien plus, en ces domaines sous-marins que la science avait immobilisés dans les ténèbres et dans la mort, le souverain dispensateur de la vie a semé à profusion la lumière (phosphorescente), le mouvement est une faune et une flore dont l'intarissable fécondité et la variété infinie obligent le penseur à se demander s'il est permis de concevoir des limites à l'expansion de la vie dans l'univers ; en un mot, si en supposer quelque part et quelque reculées qu'elles soient, fût-ce au fond de ces déserts interplanétaires où notre courte vue n'embrasse que le vide et où toute forme lui échappe, ce n'est pas en quelque sorte vouloir assigner aussi des bornes à la nuisance créatrice.

Notez que j'en passe et des plus curieuses, de ces sentences irrévocables, formulées par la science. L'histoire en fourmille et je n'aurais qu'à la feuilleter pour en extraire un volume... à dédier à la confrérie de ces pseudo-docteurs pour qui, faits ou idées, tout ce qui dépasse leur capacité mentale ou dérange l'ordonnance de leur petit bagage intellectuel, mérite d'être relégué parmi les impossibilités ou les non-sens.

- Tant n'en fallait et vous pouviez, à votre tour, abréger votre réquisitoire. Que prouve-t-il ? Qu'il est arrivé à plus d'un savant de passer à côté de la vérité sans la reconnaître ou sans la voir. Personne ne le conteste.

- Dites à beaucoup de savants, à tous les savants, sans excepter les plus hautes sommités de l'intelligence, pas plus Aristote que Leibniz ni que Newton, ni même M. Chevillard Arthur ? Arnolphe ? Agamemnon ou Agapet ?... En tout cas plus que jamais professeur à l'Ecole des beaux-arts. Il suffit de lire pour s'en convaincre, la *Physique* et la *Psychologie* d'Aristote, *l'Harmonie préétablie* de Leibniz, les *Commentaires* de Newton sur l'Apocalypse. Quant à M. A. Chevillard, s'il est permis de risquer un jugement sur cet illustre conférencier, je soupçonne que

toutes ses découvertes, y compris celle de « l'absurdité saisissable à priori des doctrines spirites », pourraient bien n'être, selon le mot de l'auteur des *Lettres persanes*, que des *juvenilia*, comme qui dirait des joyusetés.

De tout quoi, j'infère qu'il est de prudence élémentaire, en toute question controversée, de ne pas compromettre la science, un grand nom et une grande chose, en la confondant avec les savants. La science est le résumé, l'ensemble, le système des connaissances acquises par toutes les générations humaines depuis l'éclosion de la pensée dans le cerveau de l'homme. De là à la science absolue, il y a loin. Un savant, si savant soit-il, n'est jamais qu'un chétif bipède, sans plumes comme vous et moi, à cette différence près qu'il a emmagasiné dans sa tête une portion de ce total, un peu plus considérable que celle que vous et moi sommes parvenus à loger dans la nôtre. Une portion, ai-je dit, non la somme entière. Et cette somme entière des connaissances humaines, qu'est-ce d'ailleurs ? Une parcelle infinitésimale, j'en suis fâché pour nos académiciens ; rien de plus, en comparaison de ce qui nous reste à chercher, à découvrir, à comprendre, à connaître, ce surplus n'ayant de limites que l'absolu, qui n'a pas de limites.

Aussi, quand je vois *l'inventeur* de la loi de gravitation et du calcul différentiel se comparer, dans sa recherche des inconnues de la création, à un enfant jouant avec des coquillages au bord de l'Océan, je m'incline avec respect devant cette humilité et j'admire cette confession du génie. Mais que des docteurs de contrebande viennent poser en principe, que tout ce qui ne sort pas de leur officine et n'est pas revêtu de leur estampille n'a pas de raison d'être, je n'en tiens compte et je passe outre, me réservant de vérifier, s'il m'est possible, convaincu que la foi aveugle dans la parole de qui que ce soit de mes congénères est le dernier degré du servilisme intellectuel.

- Le tout pour en venir à conclure....

- A conclure, en appliquant au Spiritisme ce que F. Arago, une autorité que vous ne récusez pas, j'imagine, disait à propos du magnétisme, hué, conspué, anathématisé, lui aussi, en ce temps par nos savants et nos docteurs en droit canon, ceci : « En face de certains faits et d'un monde entièrement nouveau, le doute est une preuve de modestie et a rarement nuit au progrès des sciences. On n'en pourrait dire autant de *l'incrédulité*. Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de prudence <sup>5</sup>.

A conclure que si le Spiritisme a donné cours à des aberrations, suscité des enthousiasmes ridicules, fait éclore des pratiques absurdes, provoqué des exploitations frauduleuses, il n'a fait que subir les destinées de tout ce qui passe par la filière humaine. Quelle est donc la doctrine religieuse, le système philosophique ou scientifique, la constitution politique qui n'ait pas été défigurée par les excès de zèle, frisant parfois la démence, ou exploité par le charlatanisme ? Une exception, trouvez-m'en une seule et je me rends, et je passe condamnation sur le Spiritisme et sur bien d'autres choses. L'humanité n'est-elle plus l'humanité ?

Un savant <sup>6</sup> à qui ses travaux et sa réputation faite comme chimiste (pas en France !!! il est vrai) a donné le droit de prononcer son mot dans le procès, M. William Crookes, a dit, après quatre années consacrées à l'étude des phénomènes spirites : « *Là il y a quelque chose... J'ai la certitude que, d'ici à peu de temps, ce sujet sera sérieusement étudié par des hommes de science.* » Ces simples paroles donnent plus à réfléchir que toutes les réfutations, négations, diatribes, sarcasmes, injures, sermons et mandements débités depuis vingt ans contre le Spiritisme et ses adhérents.

- Que ne disiez-vous cela plus tôt !

---

<sup>5</sup> Voir *Notice sur Bailly*, par F. Arago.

<sup>6</sup> Voir la brochure récemment publiée par M. William Crookes (membre de la Société royale de Londres), sous ce titre : *Notes sur des recherches faites dans le domaine des phénomènes appelés spirites*. (Librairie spirite, Paris.)



- A la bonne heure, vous commencez à comprendre que, pour juger en connaissance de cause, il est indispensable...

- Je commence à comprendre, mon cher, que depuis une heure vous perdiez votre temps à chercher à endoctriner un homme dont l'opinion est faite sur le sujet qui vous tient au cœur, et qui sait à quoi s'en tenir sur tous ces contes à dormir debout.

Que répondre à cela ? Rien, sinon peut-être ce que je me suis dit après le départ de mon ami N... : qu'il n'est pires aveugles et pires sourds que ceux qui ne veulent ni voir ni entendre... de peur d'avoir à conclure. La crainte d'avoir à conclure ! ne serait-ce point-là, au fond, la véritable cause qui a fait dépenser à la plupart des doctes ou des pieux adversaires du Spiritisme tant de bonne encre et de belles paroles dont, à coup sûr, ils auraient pu faire meilleur emploi.

*A suivre.*

T. Tonoeph.

### Correspondance et faits divers

*Les bons Esprits guident les médiums.*

Nous traduisons du numéro de novembre 1874 *Degli Annali dello Spiritismo in Italia*, les lignes suivantes qui, nous l'espérons, intéresseront vivement nos lecteurs :

« Qu'on me permette une digression, afin de rappeler aux catholiques qui n'admettent point qu'un Esprit bon puisse guider un médium et le faire écrire, le fait suivant que j'emprunte à Baronius (*Annales*, t. V, p. 259) qui, à son tour, le reproduit d'après le livre *De Imaginibus Oratio*, de saint Jean Damascène :

Un des employés du palais avait été condamné à mort, pour offense envers l'empereur (de Constantinople). Dans cette situation critique, il s'adresse à l'évêque (saint Jean Chrysostome), le priant de lui permettre d'aller chez lui et de lui exposer son malheur. L'évêque consent et ordonne à Proclus (attaché à la personne de Chrysostome en qualité de secrétaire pour la composition de ses œuvres, comme l'écrit Niceforo Callisto, au livre XIV, ch. XXXVIII, de son histoire (*Ἐυνερός, ἰπορφεός, τῶν ἐξείνου λόγων*)) de le lui amener de nuit, afin que l'empereur ne le sache pas.

Proclus donc, la nuit suivante, se trouva au palais épiscopal avec le suppliant. Pourtant, avant d'entrer chez le saint, il regarde à travers une fente de la porte et le voit assis, selon sa coutume, occupé à écrire ses *Commentaires*. (Il écrivait précisément le plus admirable de tous, son chef-d'œuvre, celui de l'Épître aux Galates.) Mais en même temps, ô spectacle terrible pour qui en eût été moins digne ! Il aperçoit l'apôtre saint Paul penché derrière la chaise de l'évêque, la bouche près de son oreille, lui parler avec assiduité. A cette vue, Proclus est saisi d'étonnement et d'admiration. Ne sachant que faire, il prie le suppliant d'attendre quelques instants. Puis il regarde, regarde encore, et voit toujours la même chose. Alors, le malheureux impatienté lui adresse des reproches ; « Comment ! Vous savez que la mort me tient à la gorge et vous avez introduit auprès du saint une autre personne au lieu de moi ? » Proclus affirme qu'il n'y a pas même pensé. En ce moment, le son de la crécelle annonce l'heure de matines, et le solliciteur se retire, espérant d'être plus heureux la nuit suivante. Mais la seconde nuit et une troisième les choses ne changent pas. Toujours plus surpris, Proclus, s'apercevant que lui seul voit le prodige, en conclut que ce mystérieux personnage est un envoyé du ciel. C'est pourquoi, se tournant vers sort compagnon : « Ami, lui dit-il, c'est Dieu lui-même qui résiste à tous nos efforts ; il est inutile de persister. Prie-le de prendre en main ton affaire. »

Toutefois, saint Jean Chrysostome se rappela le pauvre condamné, et, comme le jour fatal approchait, il en demanda des nouvelles. « Il est bien venu, lui répondit Proclus ; mais parce que pendant ces trois dernières nuits il y a toujours eu quelqu'un auprès de vous, il n'a pas eu le courage de vous importuner. » Et comme Chrysostome lui demandait qui il voulait qui eût été avec lui, Proclus lui montra du doigt le portrait de saint Paul et lui dit : « Pardonnez-moi, père, mais, si j'ai bonne mémoire, celui qui vous parlait ressemble beaucoup à ce portrait, ou plutôt c'est lui-même (*ipse est*). »

Et saint Jean Damascène ajoute : « En effet, pendant tout le temps qu'il traduisait, saint Jean Chrysostome ne détournait jamais les yeux de cette image, et, en même temps qu'il la contemplait, il parlait avec elle. »

V. Tournier.

*Note.* - M. Jaubert, vice-président du tribunal civil de Carcassonne, fait paraître un nouveau livre de poésies, dictées par l'Esprit frappeur ; nous insérerons le prologue dans la *Revue* de mars.

Nous avons reçu une telle quantité, de lettres, que l'administrateur ne peut leur répondre immédiatement ; elles sont classées, et la Société, tout en remerciant ses correspondants dont le nombre se multiplie, fera droit à toutes leurs demandes ; qu'ils veuillent bien patienter.

*Souvenir d'une ancienne existence chez un enfant de trois ans.*

Vevey, 18 décembre 1874.

Figurez-vous quelle curieuse expérience je viens de faire avec mon deuxième petit garçon, âgé de trois ans. Quelque temps avant sa naissance, les Esprits me l'avaient annoncé comme devant apporter avec lui de grandes facultés médianimiques, et plusieurs manifestations physiques très singulières qui, à différentes époques, ont eu lieu près de lui, m'ont confirmé dans la foi que j'ai en leur parole. Il aurait, il y a plusieurs siècles, été incarné en Angleterre, où il se serait livré, à des pratiques de nécromancie, d'alchimie et d'astrologie, au moyen desquelles il aurait fait beaucoup de mal et qui l'auraient enfin fait périr misérablement. Son incarnation actuelle serait une occasion donnée à lui pour réparer (au moyen des facultés médianimiques qu'il apporterait avec lui comme legs de sa dernière incarnation) le mal qu'il aurait fait jadis, en contribuant à l'édification du temple spirite auquel nous travaillons. - Tout ceci est logique et répond entièrement à nos notions sur le but de la réincarnation. - Or, il y a quelques semaines, l'enfant était à jouer et à bavarder dans mon cabinet, quand tout à coup je l'entends parler de l'Angleterre, dont, à mon su, on ne l'avait jamais entretenu. Je dresse l'oreille et lui demande s'il sait ce qu'est l'Angleterre. Il me répond : « Oh oui c'est un pays où j'ai été il y a bien, bien, bien longtemps. »

**D.** Y étais-tu petit comme maintenant ? - **R.** Oh non ! J'étais grand, plus grand que toi, et j'avais une longue barbe !

**D.** Est-ce que maman et moi y étions aussi ? - **R.** Non, j'avais un autre papa et une autre maman.

**D.** Et qu'y faisais-tu ? - **R.** Je jouais beaucoup avec le feu, et une fois je me suis brûlé si fort, que j'en suis mort.

Convenez que, même si tout ceci n'est que l'effet d'une rêverie d'enfant, la coïncidence est assez étrange pour faire croire qu'il y a de la réminiscence en jeu.

Il y a quelques semaines, le même petit garçon vint le matin chez ma femme, lui disant que sa grand-mère (qu'il n'avait vue qu'à l'âge de quelques mois et dont il ne pouvait avoir gardé souvenir) était venue chez elle et avait passé toute la nuit à causer avec elle ; que *lui* l'avait bien vue et entendue. Or, il se trouva que ma femme avait très vivement rêvé de sa mère, morte il y a quelques mois. Que pensez-vous de tout ceci ?

Mille amitiés, en attendant, de la part de votre cordialement dévoué,

Emile de W...

Nous remercions notre correspondant au nom de la Société, et tous les spirites auxquels nous avons soumis ces faits de réminiscence y trouvent des arguments pour combattre les antiréincarnationnistes ; si tous nos amis imitaient M. Emile de W..., nous aurions bientôt une série de remarques importantes qui mettraient à néant les réfutations et les objections des spiritualistes et de tous ceux qui ont la très sainte horreur de la réincarnation ; espérons-le, notre conseil sera mis en pratique, car il faut des démonstrations constantes pour ouvrir les yeux et les oreilles à qui ne veut point voir et entendre.

Le fils de M. Emile de W... sera un médium parfait, des médiums voyants et parlants nous l'ont affirmé plusieurs fois.

### *Ce qu'est le Spiritisme ?*

On lit dans *l'Echo du Nord* du 19 octobre 1874 :

Nous avons invité les adeptes du Spiritisme à nous adresser autre chose que de vaines protestations ; nous recevons de l'un d'eux l'article qu'on va lire. Malheureusement, cet article ne nous fournit pas ce que nous désirions présenter à nos lecteurs : une analyse concise et démonstrative des doctrines spiritistes. La personne qui nous l'envoie et qui signe « Cyrano de Bergerac, » nous promet, en cas d'insertion, un nouvel article où elle citera des faits ; c'est ce qui nous engage surtout à publier celui-ci :

Bien des personnes lisent dans les journaux des articles sérieux ou bouffons, de bonne ou mauvaise foi, sur le Spiritisme, et se demandent « ce que cela peut bien être » Le Spiritisme est une doctrine fondée sur l'existence des Esprits, leurs manifestations et leur enseignement aux humains.

Une dépêche télégraphique vous arrive, elle annonce un fait que vous ignorez, vous concluez qu'un agent intelligent vous l'expédie, mais vous ne voyez point l'expéditeur, et, à moins d'être télégraphiste ou savant, vous ne comprenez même pas comment il a pu sous l'envoyer au moyen d'un fil. Eh bien ! Ceux qui nient le Spiritisme ne comprennent pas plus comment l'Esprit peut se manifester ; mais s'ils se donnaient la peine et d'étudier, car il faut de l'étude, et de pratiquer même, les adversaires de bonne foi seraient bien vite réduits au silence. Ce n'est pas ainsi que la critique procède ; elle nie de prime abord, et dit : « C'est impossible, c'est absurde, ce sont des fous, des illuminés, des extatiques, des charlatans, » etc., etc. Pas un fait négatif à opposer à des milliers de faits positifs : voilà la critique anti-spirite d'aujourd'hui dans les grands et les petits journaux. - Nous, spirites, nous prouvons l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme par une méthode nouvelle qui laisse loin derrière elle la philosophie scolastique. Nous annonçons depuis vingt ans que l'on peut communiquer avec ceux que nous pleurons comme morts, nous prouvons que la matière corporelle est animée d'un souffle divin, ce que nient les matérialistes purs ; nous réduisons à leur juste valeur les mots « diable, enfer, tourments éternels, » etc., etc. ; nous portons sur notre bannière : « Charité, » qui renferme tout, et l'on nous traite d'extatiques, de fous, d'imbéciles ou de charlatans. Nous ne répondons jamais aux injures : c'est notre règle. Nous annonçons que nos adeptes se recrutent parmi la classe intelligente et lettrée, et si l'on affirme qu'il y a trois ou quatre millions de Spirites en Europe, nous garantissons que le quart de ce nombre est en France, où le *Livre des Esprits*, d'Allan Kardec, s'est vendu à plus de deux cent mille exemplaires. Les matérialistes nous combattent, les dévots de toute religion nous font une guerre acharnée, n'admettant aucun raisonnement et fermant volontairement les yeux, quand nous leur montrons des faits indéniables. Les prêtres de toute école sont assez embarrassés, parce que nous en comptons parmi nous et que leur présence gêne les autres. Au confessionnal, quelques-

uns disent : « Prenez garde, c'est le diable que les Spiritites évoquent ? » Mais la femme ne craint pas toujours le prétendu diable ; la curiosité, l'occasion de le voir et de l'entendre en ont tenté plus d'une qui est devenue, par la suite, fervente Spirite.

On nous dit encore : « Mais cette croyance est vieille comme le monde, bien des gens ont vu ou cru voir des revenants..., on a parlé de sorciers dans les temps antédiluviens.

Nous savons cela, aussi bien que la critique, et nous répondons que tous ces faits incomplètement observés ont toujours été interprétés suivant les superstitions et l'ignorance du moment.

Depuis qu'il y a des hommes, il y a des Esprits ; le Spiritisme ne les a pas inventés, et s'ils se manifestent à nous, c'est par une loi naturelle ; ils ont dû le faire de tout temps, et si les religions innombrables parlent de certains phénomènes inexplicables jusqu'ici, ce n'est pas la faute des Spiritites actuels.

Nous expliquons logiquement les faits. Donnez-nous, si vous le pouvez, d'autres versions plus rationnelles. Nous ne disons pas : « Croyez-nous sur parole ; » nous engageons à expérimenter et nous enseignons le meilleur mode pour arriver à la vérité, tout à fait comme le médecin digne de ce nom qui n'écrit que pour le bien-être général un traité d'hygiène populaire ou un traité de diagnostique pour ses élèves.

Autrefois on brûlait ; l'envie n'en est pas tout à fait passée encore, car si l'on ne torture plus au physique, on torture au moral ; c'est pourquoi l'on n'entend point souvent crier tout haut : « Je suis Spirite. » La prudence en ceci s'explique, et nous n'insistons pas.

Les Indiens, les Egyptiens, les Grecs, les Chinois ont enseigné le principe. Nous, modernes, qui connaissons les détails, nous confirmons leur témoignage, nous démontrons par des faits des vérités méconnues ou mal comprises, et nous rétablissons les textes mal interprétés.

Le secret de la rapide propagation du Spiritisme consiste en ce qu'il adoucit l'amertume des chagrins terrestres, calme les désespoirs, dissipe les terreurs de l'avenir, fait supporter la vie et rend plus heureux, plus moral, plus charitable.

Le Spiritisme est indépendant de tout culte ; il n'en prescrit ni n'en préfère.

Le Spiritisme combat l'éternité des peines, incompatible avec la justice de Dieu, rejette le feu de l'enfer et l'existence du démon qui ont fait et font encore tant d'incrédules.

Le Spiritisme prouve par des faits matériels que les âmes ou Esprits de nos parents ou amis morts peuvent se manifester à nous. Quatre millions de Spiritites intelligents témoignent de la vérité de nos affirmations, et pas un seul d'entre eux ne se rétracterait devant le bûcher ou devant l'échafaud.

Cyrano De Bergerac.

*Les frères Eddy, médiums remarquables.*

Vevey, hôtel Monnet, 18 décembre 1874.

Mon cher monsieur Leymarie,

Voici la traduction ainsi que l'original d'un article de journal américain non spiritualiste. Il est question des célèbres frères Eddy, dont ont à souvent parlé, dans le courant de l'automne dernier, *le Spiritualist et le Medium*.

« Le témoignage de Brown, *le lecteur de la pensée*, qui vient de visiter la demeure des frères Eddy à Vermont, semble épaissir encore les ténèbres dont s'enveloppent les manifestations de spectres qui s'y produisent.

Brown franchit le seuil de la maison sous l'impression que les Eddy étaient des charlatans : il la quitta en avouant qu'il y avait là un mystère dont lui ne pouvait se rendre compte.

Brown, supposant que les soi-disant Esprits entraient par une fenêtre du cabinet, obtint la permission de visiter le fond la localité. Il recouvrit donc la fenêtre d'une gaze à moustiques, dont

il scella les coins avec de la cire d'Espagne, à laquelle il apposa le cachet de sa bague. Il examina ensuite minutieusement le cabinet lui-même, qu'il trouva n'être qu'une sorte de cadre en bois et terre glaise, sans porte de dégagement ni trappe aucune. Il plaça encore, dans toutes les fentes du plancher, des épingles qu'il recouvrit de poussière, de façon à ce que les planches ne pussent être déplacées sans les déranger.

William Eddy entra alors dans ce cabinet, et, cinq minutes après, une figure se montra à l'entrebâillement de la porte, immédiatement après, une autre parut, à la suite de laquelle un vieux monsieur, vêtu à l'ancienne mode, émergea sur la plate-forme, pour se retirer l'instant d'après. Puis sa femme, une petite vieille, sortit du cabinet ; puis un beau jeune homme à épaisses moustaches.

Plusieurs autres personnes parurent encore avant la fin de la séance, et finalement madame Eddy, feu la mère des frères Eddy, vint pour parler longuement, déplorant l'impuissance où se trouvaient ses fils de convaincre le monde de leur bonne foi, et exprimant l'espoir de voir un jour les incrédules se rendre à l'évidence et comprendre la grande Vérité.

Brown lui-même est à bout d'argument pour expliquer des *productions* pareilles.

Vevey, hôtel Monnet, 29 décembre 1874.

Je trouve, à l'appui de ce que je vous écrivais il y a quelques jours relativement aux frères Eddy, ces puissants médiums dont les facultés merveilleuses remuent aujourd'hui le monde spiritualiste de l'Amérique, - je trouve, dis-je, dans le *Spiritualist* du 25 décembre, le compte rendu suivant, daté de New-York et signé du nom d'*H. Blavatsky*, une dame russe que j'ai connue jadis au Caucase et dont le mari occupait, il y a environ vingt-quatre ans, le poste de gouverneur civil d'Erivan, dans l'ancienne Arménie. Je me rappelle que madame de Blavatsky parlait couramment plusieurs des idiomes de la Transcaucasie, et puis vous garantir l'authenticité, et de sa signature et de la *couleur locale*, saisissante d'actualité, dont abonde la description des fantômes reconnus par elle chez les frères Eddy.

L'article en question a paru dans le *New-York Graphic*. En voici la traduction exacte :

« J'ai passé quinze jours chez les frères Eddy. - J'ai reconnu en plein, durant ce court laps de temps, sept Esprits, dans le nombre de cent dix-neuf apparitions diverses. J'admets avoir été la seule à les reconnaître, le reste de l'assistance ne m'ayant point suivie dans mes nombreuses pérégrinations en Orient ; mais leurs différents costumes furent clairement vus et minutieusement examinés par toutes les personnes présentes.

*Le premier* qui apparut fut un garçon géorgien, vêtu du costume historique du Caucase. Je le reconnus et l'interrogeai en géorgien, sur des questions connues de moi seule, il me comprit et y répondit. L'ayant, à la prière du colonel Olcott, prié dans sa langue maternelle de nous jouer la *Lesghinka* (une danse du Caucase), il le fit de suite, sur la guitare.

*Deuxième*. Un petit vieillard. Il est vêtu à la manière des marchands persans ; son costume est exact au possible ; aucun détail n'y manque, jusqu'aux babouches, qu'il a quittées pour entrer, chaussé seulement de bas, ainsi que l'exige l'étiquette orientale. Il me dit son nom en chuchotant : c'est Hassan-Aga, un vieil homme que moi et ma famille avons, pendant vingt ans, connu à Tiflis. Il me dit, moitié en persan, moitié en géorgien, *qu'il a un gros secret à me confier*, et revient trois fois de suite, essayant en vain d'achever sa phrase.

*Troisième*. Un homme gigantesque, dans l'attirail pittoresque des guerriers du Kurdistan. Il ne parle pas, mais il salue à l'orientale, brandissant, d'un air joyeux de bienvenue, sa lance ornée de plumes. Je le reconnais à l'instant pour être Saffar-Ali-Bek, un jeune chef de tribu kurde, qui m'accompagnait souvent dans les excursions que je faisais à cheval aux alentours de l'Ararat, en Arménie et qui, une fois, me sauva la vie. Plus encore : il se baisse à terre, comme s'il ramassait

une poignée de poussière et semble l'éparpiller autour de lui, en pressant sa main sur sa poitrine, pantomime familière aux peuplades kurdes seulement.

*Quatrième.* Un Circassien. Je me crois être encore à Tiflis, tant est exact son costume de *moukèrè* (sorte d'homme-lige qui vous suit ou vous précède à cheval.) Celui-ci parle ; bien plus, il me reprend quand, le reconnaissant, je prononce mal son nom. En m'entendant le répéter, il salue en souriant et dit, dans le tartare guttural le plus pur, cette langue à moi si familière : *Tschokh yakhschi* ! (Très-bien !) Puis il nous quitte.

*Cinquième.* Une vieille femme en coiffure russe. Elle m'adresse la parole dans ma langue natale, en me donnant le nom d'affection dont elle m'interpellait lors de ma jeunesse. C'est une ancienne servante de ma famille, qui a été la bonne de ma sœur.

*Sixième.* Un nègre, grand et puissant, qui se dresse sur la plate-forme. Sa tête est ornée d'une coiffure singulière, pareille à des cornes entourées de blanc et d'or. Ses traits me semblent familiers, mais je ne me rends pas compte d'abord des circonstances dans lesquelles je l'ai vu. Il fait alors quelques vives contorsions, qui m'aident à le reconnaître pour un sorcier de l'Afrique centrale. Il grimace un sourire et disparaît.

*Septième et dernier.* Un grand monsieur à cheveux gris, vêtu du costume noir de convention. Il porte au cou la décoration russe de Sainte-Anne, attachée par le ruban moiré rouge à liseré jaune, que tout le monde en Russie connaît. Je manque de me trouver mal, croyant reconnaître mon père, quoique ce dernier ait été beaucoup plus grand encore. Dans mon émotion je lui demande en anglais si c'est lui. Il fait de la tête signe que non et répond en russe, aussi nettement que possible : *Non, je suis ton oncle* ! Le mot de *diadia* (qui, en russe, signifie oncle) a été entendu distinctement par chacun et tous se le rappellent. »

Mes hommages respectueux à madame Allan Kardec. - Comme la photographie que vous avez publiée dans la *Revue* du 1<sup>er</sup> janvier est belle !

Recevez, mon cher monsieur Leymarie, avec mes meilleurs vœux pour la nouvelle année, une cordiale, poignée de main de la part de votre tout dévoué,

Prince Emile Wittgenstein.

Les conférences si intéressantes de M. Jacolliot (*le Spiritisme dans l'Inde*) auront lieu désormais le jeudi soir, à huit heures, au lieu du vendredi. L'éminent conférencier a bien voulu changer son jour habituel, pour être agréable aux nombreux spirites qui tiennent leurs séances le vendredi. Nous donnons rendez-vous à nos amis, le jeudi 4 février 1875, à la salle des Conférences du boulevard des Capucines.

*Une photographie spirite.*

Paris, le 18 janvier 1875.

Messieurs,

Comme spirite convaincu, j'ai voulu tenter d'obtenir une photographie spirite ; M. Buguet me reçut avec une grande affabilité et me fit poser immédiatement. Sur l'épreuve, il y avait deux Esprits. Je fus tout d'abord un peu désappointé de n'avoir pu obtenir les traits de l'Esprit de mon père, évoqué mentalement avant et pendant la pose : mais en jetant de nouveau les yeux sur la plaque, je reconnus avec joie, dans l'un des deux Esprits, un de mes oncles, frère de mon père, mort corporellement depuis plus de vingt ans.



L'autre Esprit doit être sa fille, que j'ai vue toute petite, comme l'Esprit a une ressemblance marquée avec la femme de mon oncle, tout me porte à croire que ce sont les traits de ma cousine. C'est avec une satisfaction réelle que je vous autorise à faire paraître ma photographie spirite dans un numéro de la *Revue*,  
Blanckeman, Sous-chef de musique au 72<sup>e</sup> de ligne.

Genève, 31 janvier 1874.

Messieurs,

Les photographies spirites que vous m'avez envoyées pour mesdames L... et mesdames X... ont toutes été reconnues ; ces personnes ne pouvant donner leurs noms dans votre *Revue*, mettez une initiale.

Ces réussites émeuvent nos Genevois.

Antoinette, Bourdin.

Sur les quatre photographies spirites, madame Goujat, place Croix-Poquet, à Lyon, a reconnu trois Esprits : sa mère, le grand-père d'un jeune homme qui se préparait à demander une épreuve à M. Buguet, et l'un de ses neveux, mort il y a quelques années ; cette dame nous promet une relation intéressante à ce sujet.

Madame Villhem-Leue (de Constantinople) nous écrit, le 31 décembre 1874, que Chef-Ket Pacha, gouverneur d'une province, a obtenu par M. Buguet la photographie de son père reconnue par plusieurs personnes ; la ressemblance est frappante. - Méhemet Pacha a de même obtenu l'Esprit demandé. - Ces Esprits qui, de leur vivant, ne sont jamais venus à Paris, et que le médium envoie aux demandeurs, à Constantinople, donnent beaucoup à réfléchir et, dit madame Villhem-Leue : « La doctrine marche à pas de géant ; un grand nombre de familles s'en occupent en secret, car elles craignent d'être ridiculisées par les matérialistes, etc. »

M. A. Lardière, à Vienne (Autriche), nous écrit, le 10 janvier 1875, que M. Buguet lui a renvoyé le portrait de son bien-aimé père, Jean Lardière, mort depuis trente-cinq ans, dont on n'avait aucun portrait. Madame Lardière, âgée de soixante-dix ans, et plusieurs amis et parents de La Roche-sur-Yon (Vendée) ont reconnu immédiatement le mari, le parent et l'ami. Madame Lardière a été malade de saisissement, ainsi qu'une sœur et une ancienne amie. Si le médium ne peut satisfaire toutes les espérances, au moins il recueille les bénédictions d'un grand nombre de familles, il aide puissamment la propagation de la doctrine.

M. Lacour, à Rumilly (Aube), a reconnu un Esprit bien-aimé, demandé en décembre 1874. Sa lettre du 18 janvier 1875 exprime sa profonde satisfaction.

M. Laspeyres Etienne, jardinier à Béziers (Hérault), route de Narbonne, médium guérisseur de premier ordre et chef de groupe important, qui, avec M. Fouzes, autre médium guérisseur, s'occupe de la diffusion de notre doctrine écrit, le 25 janvier 1875, que M. Buguet lui envoie le portrait de son père, Jean Laspeyres, président du groupe, mort l'année dernière. – Il nous autorise à mettre cette photographie dans la *Revue spirite*.

### *Souvenirs de voyages.*

Extraits de quelques croyances religieuses particulières aux naturels des îles Sandwich.  
(Voir la *Revue* du mois d'août 1874.)

Les cérémonies pratiquées près de ceux qui allaient mourir étaient très variées, selon la caste à laquelle appartenait le moribond. La plus commune était assez semblable à celle pratiquée pour la recherche des voleurs. Un grand feu de braise était allumé pour découvrir si la maladie était due à une cause naturelle ou si elle était l'effet de quelque maléfice. Le feu était allumé dans la case près du malade. Les parents étaient éloignés, le prêtre seul restait près du moribond. Un chien, un cochon, un poulet étaient tués. Après en avoir retiré les entrailles, on plaçait ces animaux sur le brasier. Le prêtre murmurait alors des prières. Une petite portion de la viande grillée était mangée par lui, et le reste se consumait. Le prêtre s'endormait alors, et dans une vision il recevait une réponse à ses prières, et informait le malade, pendant ce sommeil, de ce qui causait sa mort ou sa maladie.

Si la maladie était l'effet d'un maléfice, d'autres prières étaient dites pour reporter le mal sur son auteur ou apaiser la colère des dieux. Si le prêtre ne recevait aucune révélation, une autre épreuve était recommencée. Le prêtre échouait quelquefois quand un rival faisait de son côté d'autres invocations pour exercer sur lui son influence.

La forme d'enterrement était aussi très variée. Les gens du commun étaient enterrés dans la position assise, que l'on retrouve chez tous les peuples primitifs. Les prêtres et les chefs étaient enterrés debout. Tous les morts avaient dans leur tombe leurs armes et de la nourriture pour la route qu'ils avaient à faire jusqu'au royaume des Esprits.

Parfois, on enterrait ses parents sous le sol de sa propre demeure, pour que l'ombre du mort, que l'on supposait ne pas quitter le lieu de sépulture, protégéât la demeure par sa présence.

Nul étranger n'y serait entré avec de mauvais desseins.

Les adorateurs de Pellé jetaient dans le cratère du volcan une portion des os du mort, afin de rendre la déesse favorable à la famille, et que dans ses éruptions les laves du volcan ne vinsent pas détruire les récoltes et les biens des parents du décédé.

Les pêcheurs qui croyaient à la transmigration jetaient leurs morts aux requins. Ils croyaient que, l'âme du mort animant ensuite le requin, celui-ci ne chercherait plus à dévorer les hommes tombés en son pouvoir.

Les fous étaient respectés. On les supposait inspirés par quelque dieu.



Dr Ollivier.

*Un Esprit matérialisé qui apparaît à son frère.*

Paris, 24 décembre 1874.

Monsieur Leymarie,

Les temps promis sont arrivés ; avec la prière et la persévérance, on obtient de Dieu le bonheur d'entrer en relation avec les habitants de l'erraticité, avec des parents bien-aimés qui se matérialisent et se présentent tels qu'on les connut sur la terre. Je relate mes impressions, celles d'une conviction acquise actuellement à Paris par l'expérience.

Arrivé à Paris, j'ai fait connaissance avec M. le comte de Bullet par votre intermédiaire. Je garde de lui le plus agréable souvenir, car j'éprouve à son égard la plus sincère amitié.

Depuis quelques mois, le comte va journellement chez le médium Firman ; peu à peu, c'est-à-dire à la suite de séances continues, et le salon étant éclairé, il a pu obtenir la matérialisation complète de cinq personnes de sa famille qui viennent lui serrer la main, parler de leurs relations, de tout ce qui les intéresse, et même lui présenter des bouquets de fleurs naturelles matérialisées pour ces entrevues.

Avec lui, j'ai assisté à plusieurs séances, et voyant combien sa persévérance lui avait donné de résultats touchants et imprévus, j'ai voulu suivre son exemple en allant chez M. Firman. Pendant quinze jours consécutifs, j'ai pu suivre toutes les manifestations, et je suis heureux de le constater, Dieu m'a permis de voir l'Esprit matérialisé de ma chère sœur, d'embrasser ses mains et ses joues qui possédaient une chaleur normale, de sentir sa respiration. Il me serait impossible de peindre ces nouvelles impressions, mon bonheur et ma grande émotion en voyant ma sœur, je versais des larmes et remerciais Dieu de m'accorder une aussi grande joie ; elle pressait *sa joue contre la mienne* et tâchait de calmer ma joie qui était presque devenue une douleur.

Je n'écris que ces quelques mots et à la hâte, car je suis encore sous le poids de trop fortes émotions pour en dire davantage ; puis je suis pressé d'annoncer aux spirites et les résultats que nous avons obtenus avec M. le comte de Bullet, et cette vérité essentielle : que ces faits ne sont pas exceptionnels ni miraculeux, puisque Dieu les accorde à tous ceux qui veulent prier et persévérer.

N. De Lvoff (Moscou).

*Séance du groupe des Quatre-Chemins (Firman)*

Paris, 6 janvier 1875.

Monsieur Leymarie,

Nous soussignés, vous prions de présenter nos remerciements bien sincères à M. Firman et de vouloir bien aussi les agréer, ainsi que M. Vautier, pour avoir eu la bonté de l'accompagner, dans sa visite du 2 de ce mois, à notre petit groupe des Quatre-Chemins-Villette, Paris, chez M. Ladrosse, rue Cambrai, 1.

O vous, frères spirites de tous pays qui lisez ce journal, permettez-nous de vous raconter les faits dont nous avons été les témoins.

Nous étions assis autour d'une grande table, les mains du médium étaient unies à celles de deux mères de famille, assurément étrangères l'une à l'autre ; elles formaient la chaîne avec les assistants. La lumière éteinte, nous entendîmes le bruit d'objets et les sons produits par les instruments placés sur la table, que plusieurs de nous avaient apportés ; parmi eux il y avait un éventail, et son agitation était si grande qu'elle produisait un souffle très fort senti sur toutes les

figures qu'on éventait l'une après l'autre ; flûte, accordéon, flageolet, sifflet, grelot et sonnette électrique, etc., furent entendus avec des sons fortement accentués et cadencés à la mesure de l'air que l'on chantait ; puis, accompagnement du chant par la voix de l'Esprit qui l'avait demandé et qui manifestait sa joie en nous parlant très distinctement et avec une grande vivacité ; il nous disait qu'il était un petit Indien et voulait nous prouver tout le plaisir qu'il avait d'être au milieu de nous ; chacun ressentit ses câlineries enfantines et ses attouchements parfois légers et brusques. Il donnait des coups violents sur la table, et avec le sifflet il produisait des sons aigus et prolongés. Avec sa bouche, parfois, il accompagnait le chant en y ajoutant des variations comme le ferait un musicien. Madame Lambert sentit des caresses sur les doigts et puis des petits coups d'ongle sur la figure, près de l'œil gauche, coups donnés avec un objet rond qui l'obligeait à baisser la tête pour s'en garantir, ce que l'Esprit voyant, il lui siffla dans l'oreille à la rendre sourde ; M. Maugis sentit un bras nu et froid glisser sur ses lèvres et reçut un léger coup de la sonnette sur l'œil ; M. Carré se sentit souffler sur la figure, il eut, ainsi que M. Cannot, des caresses légères et furtives sur les mains ; M. Lanet eut l'impression de quelque chose de froid sur les mains, pendant une minute au moins ; à la demande, s'il reviendrait « Oui, oui, dit-il, une autre fois, avec plaisir. »

Une charmante fillette, mademoiselle Léonie Ladrosse, que ses parents avaient l'intention d'éloigner de notre cercle, fut retenue à la prière de l'Esprit, qui la désigna comme devant être un jour un bon médium à effets physiques. Particularité assez étrange : après la cessation du phénomène spirite et au retour de la lumière, on s'aperçut que les instruments étaient déposés devant leurs propriétaires ; ainsi : M. Cannot reçut sa flûte entre ses mains ; M. Carré, son grelot ; M. Maugis, son sifflet ; la petite demoiselle eut le flageolet dans son tablier, etc., etc.

M. Firman, très fatigué ce jour-là, ne put à son grand regret nous procurer la partie intéressante de l'apparition de l'Esprit en pleine lumière ; il nous a promis, avec son bon sourire, que ce serait pour une autre fois, prochainement.

Ont signé : MM. Maugis père et fils, la famille Ladrosse : cinq personnes ; madame Lambert, MM. Carré, Lanet, Cannot et Régimbart ; tous vos frères en Spiritisme.

Un groupe se formait à Saint-Maur, sous l'initiative de notre ami M. Michel, de Joinville-le-Pont ; MM. Firman et Gillard, mesdames Leymarie et Aymés ont, bien voulu nous seconder dans cette circonstance. Nous avons obtenu une soirée charmante, et nous laissons à notre frère Michel la petite mission dont il a bien voulu se charger, celle d'une relation de cette séance intéressante que nous insérerons en mars prochain.

### **Dissertations spirites**

*Murmure et blasphème contre l'épreuve.*

L'incarnation nous est accordée pour accomplir un progrès.

Les épreuves de l'existence sont la conséquence de notre passé ; et plus nous nous sommes enfoncés dans le mal, plus grand doit être l'effort à tenter pour pouvoir atteindre le degré de pureté fluïdique voulu.

Les épreuves étant en raison des fautes que nous avons commises, c'est nous qui avons été nous-mêmes les artisans de nos douleurs. Se révolter contre les épreuves, c'est donc se révolter contre soi-même ; ce qui est assez inutile, et ce qui est contraire à l'intérêt. Le mal a été fait, la réparation doit avoir lieu ; se rebuter devant l'épreuve, c'est en nécessiter une nouvelle qui sera plus dure encore. Ces épreuves de la vie, il faut les recevoir comme une tâche, pénible sans aucun doute, mais nécessaire, et les supporter avec résignation et le désir d'en retirer tout le profit possible.

Voici deux exemples de morts qui, sans aller jusqu'à tenter de fuir les épreuves par le crime, n'en ont pas moins mené une existence presque inutile, faute de résignation et d'efforts vers l'amélioration.

*Vrignaut.* Un mort.

« Quelles fautes avez-vous commises ?

- J'ai subi avec découragement et murmure les épreuves de ma vie.

Une souffrez-vous ?

- Je suis mou d'esprit, faible de fluide, sans énergie, sans courage.

Ce n'est pas une très grande souffrance ?

- Si, c'est un état très pénible.

Les mauvais Esprits interviennent-ils dans votre souffrance ?

- Non ; elle est propre à moi.

Il faut prier Dieu, lui demander de vous éprouver et de vous aider en même temps à subir l'épreuve avec amour pour lui. Prions ensemble. (*Après la prière.*)

- Merci ; je prierai et je me résignerai.

Vous n'avez plus rien à me dire ? - Non ; prie pour moi.

*Le guide.* - Cet Esprit n'a pas tout dit.

*A l'Esprit.* - Vous entendez ? - Oui ; mais quel soulagement m'apportera d'en dire plus long ? Le soulagement qui résulte de savoir ce qu'il y a à faire pour guérir plus rapidement. - Eh bien ! Je suis dans un milieu navrant, composé d'êtres faibles, sans courage, éternellement désespérés, sans énergie pour essayer de sortir de là, sans espérance, et ne faisant entendre que des murmures contre leur destinée ou des plaintes de ce qu'ils souffrent. Ces découragements de la vie sont punis dans l'autre monde. Les fluides que l'on s'est fait sous leur influence ont donné à l'Esprit un pli que des efforts constants et surhumains peuvent seuls faire passer. Tout, tout sans exception, se présente avec l'idée préconçue du découragement et du manque de confiance et d'espoir. Dois-je te le dire ? Que de temps il a fallu pour me faire venir à toi ; et que de doutes sur l'efficacité de tes conseils vont surgir dans mon esprit, dès que je me serai éloigné ! C'est qu'une faute de l'Esprit, commise d'une façon continue dans la vie, devient après la mort, plus puissante que la volonté. Ce n'est qu'après des luttes longues et pénibles que l'on peut espérer prendre le dessus.

« Il faut prier. Il faut essayer d'encourager et de consoler ces êtres avec lesquels vous êtes en relation. Ces luttes longues et pénibles, il faut les entreprendre résolument, elles deviendront de moins en moins difficiles. »

*Ourrel.* Un mort.

« Quelles fautes avez-vous commises ? - J'ai blasphémé ; j'ai maudit ; je me suis révolté contre ma destinée.

Cette révolte contre votre destinée vous a-t-elle conduit à changer celle-ci ou à essayer de la changer, soit par un crime, soit par le vol, soit en refusant de remplir vos devoirs ? - Non ; ma destinée, je l'ai subie jusqu'au bout ; j'ai bu le breuvage jusqu'à la lie ; hélas ! Que n'ai-je su ! Que n'ai-je employé l'énergie que j'ai mise dans mes colères et dans la violence de mes protestations à m'incliner devant le destin, c'est-à-dire devant la volonté du Seigneur ! J'eusse moins souffert et j'eusse utilement souffert ; les épreuves de mon existence passée ne seraient pas à recommencer en partie.

Quel est votre état ? - Regret d'une vie presque inutilement subie ; état d'Esprit pénible en ce sens que tout ce qui se présente à moi détermine d'une façon presque invincible un sentiment de révolte et de colère. C'est un état très pénible que celui de sentir son désir de s'améliorer, être emporté par des sentiments spontanés d'une violence irrésistible.

Il faut prier Dieu ; et chaque fois que ces impressions s'emparent de vous, il faut immédiatement élever votre âme vers lui, en lui demandant de vous accorder votre pardon. Prions ensemble. (*Après la prière.*) - Merci de ta prière ; elle calme comme un breuvage bienfaisant ; merci, prie pour moi, aide-moi ; tu peux être sûr que de mon côté je ne resterai pas sans tenter de grands efforts.

*Le guide.* - Ces Esprits sont des rebelles à leur destinée. L'un a reçu ses épreuves, les épreuves qui lui avaient été données pour son bien et qu'il avait acceptées avant de vivre, avec découragement. Il s'est laissé balloter par les événements, et ce sont eux qui ont dirigé sa vie, plutôt que sa propre volonté. Il n'a jamais subi ses épreuves avec courage, avec la résignation chrétienne ; il n'a montré que murmures contre Dieu et faiblesse contre lui-même. Il souffre de la tournure d'esprit qu'il s'est faite et de l'état fluïdique dans lequel il se trouve. Son découragement, sa mollesse, sa tendance à murmurer plutôt que de prier, sont si puissants en lui, qu'il en est dominé, qu'il éprouve ces sentiments pour toutes choses, qu'il ne peut les vaincre et qu'il en est tyrannisé.

L'autre a plus d'énergie, il y a plus de ressource en lui ; et, s'il est plus coupable, si sa souffrance revêt un caractère plus vif et plus sensible, il y a du moins chez lui plus d'éléments pour lutter et revenir dans la voie. Lui, il éprouve les sentiments de colère et d'exaspération, au lieu de ceux du découragement et du désespoir. Ce n'est plus, dans son cas, la révolte contre la résignation ; c'est la révolte contre l'épreuve même. Cela pouvait le conduire jusqu'au crime ; heureusement pour cet Esprit que d'autres qualités ont apporté un bienfaisant contrepoids.

L'être qui, durant sa vie, s'est laissé absorber par un défaut, qui a cédé d'une façon continue à une tendance mauvaise, se retrouve en face d'elle après la mort. Dans ce nouvel état d'existence et dans ce nouveau milieu, cette tendance se trouve développée de telle façon qu'elle domine et gouverne l'Esprit. Elle est devenue une idée fixe, poussée jusqu'à l'impossibilité pour le mort de la vaincre. L'aide des prières des bons, la prière propre et le repentir guérissent ces Esprits et finissent par leur permettre de refaire en eux l'équilibre de fluïde qui leur fait défaut, et de reprendre la direction de leurs pensées et leur force morale. Prie pour eux.

*Remarque.* - Les épreuves que nous subissons ne sont pas une punition arbitraire ; le Dieu des spirites n'est pas un Dieu vengeur, c'est un Dieu qui ne punit pas, car la punition, c'est le coupable qui se l'inflige à lui-même. La loi de Dieu est la loi d'amour et de progrès ; enfreindre cette loi, c'est courir à la conséquence logique de ce qui résulte d'avoir violé une loi de la nature. Ainsi, dans l'ordre physique, la loi de Dieu, c'est la sobriété ; eh bien ! L'homme qui a mené une existence de vice est-il puni par Dieu et d'une façon arbitraire, parce qu'il est atteint des infirmités que ses excès ont déterminées ? Non ; il éprouve la conséquence logique et obligatoire de sa conduite, et il souffrira physiquement jusqu'à ce qu'il se soit guéri complètement par une sobriété rigoureuse et une médication sévère et pénible. Dans l'ordre fluïdique, la situation est analogue. Un défaut, un vice, une faute, constituent mal ou vicient le périsprit ; et il faut alors, et vaincre l'imperfection et assainir le fluïde, pour obtenir la santé morale et le bien-être spirituel. Les efforts doivent nécessairement être en raison du degré de mauvais état fluïdique dans lequel on se trouve, et les douleurs des épreuves dureront jusqu'à ce que la guérison s'en soit suivie. - Murmurer contre sa destinée, c'est donc une sottise ; autant vaudrait murmurer contre le mal de tête que l'on s'est donné par suite d'un excès ; ne pas accepter avec résignation et courage les épreuves, ne pas chercher à en tirer les enseignements qu'elles comportent pour les mettre à profit, c'est exactement imiter le malade qui refuse les remèdes sans lesquels il ne pourra jamais guérir, et préfère continuer à végéter dans une souffrance qui devient peu à peu de plus en plus considérable. Dieu ne punit pas, c'est nous qui nous punissons nous-mêmes. Notre Dieu est un Dieu d'amour ; il n'intervient pas pour châtier, mais seulement pour consoler dans les épreuves et donner du courage dans la souffrance ; il aide ceux qui prient. Nos malheurs sont les

conséquences d'un passé mauvais ; ils ne cesseront que lorsque les efforts destinés à purifier les fluides auront été satisfaits ; chercher à échapper par de mauvais moyens aux épreuves, c'est donc faire fausse route, car c'est accroître les douleurs de l'avenir et surcharger l'expiation future, sans apporter de soulagement réel dans le présent.

V....

### *Entre deux mondes*

Nos lecteurs trouveront un certain charme à lire, avant l'impression définitive de l'ouvrage de madame Antoinette Bourdin, quelques chapitres inédits dus à sa médiumnité si remarquable. Spiritisme et Magnétisme est pris au hasard, dans l'ensemble des dictées intéressantes et instructives de ce roman spirite dont la portée est grande. Puisse, ce passage engager nos amis à demander : *Entre deux mondes*, à notre sœur.

### Chapitre XXVII. - Spiritisme et magnétisme.

Mon guide, avant notre excursion journalière, nous parla ainsi :

Puisque rien n'est indifférent aux Esprits qui s'intéressent au bien et au progrès des mortels, cherchons ce qui peut être propre à adoucir les épreuves et les douleurs.

La maladie est bien de tous les maux le plus terrible à supporter.

Il y a sur la terre des êtres instruits des vérités spirituelles, ils sont en communication avec des Esprits supérieurs qui les assistent par l'inspiration ; ces Esprits ont reçu la mission de contribuer, par leur influence et ce qu'ils ont acquis par l'étude de la propriété des fluides, à aider les hommes dans leur œuvre de charité.

Je vais vous conduire dans un de ces sanctuaires dépouillé de tous les ornements qui rappellent encore le besoin du culte extérieur. Là sont réunies des personnes qui correspondent avec les Esprits par le moyen d'interprètes doués des facultés nécessaires pour en recevoir les communications.

- O ma mère, il est bien utile, dit Ludovic, que je t'entretienne de ce moyen d'entendre encore les paroles consolantes de ceux que l'on a aimés et qui nous ont précédés dans le monde spirituel : les liens qui m'unissent à la vie sont si faibles !...

- O mon fils ! Viens-tu donc m'annoncer un malheur ? Me prépares-tu doucement à une séparation ? Je m'abandonnais avec tant de confiance à mon bonheur !...

- Je ne puis, ma mère, te préciser le moment de ma délivrance, mais je m'aperçois que je ne puis plus m'élever, comme par le passé, dans les régions supérieures, il faut que j'entoure mon corps avec plus de sollicitude, et mon guide ne permet plus que je sorte de l'atmosphère terrestre. Ah ! cependant, ce n'est pas là que je dois rencontrer Marie !...

Mais je reviens à te faire le récit de ce que j'ai vu. Mon guide nous a conduits au milieu d'une réunion composée de mortels et d'Esprits, et l'ange qui présidait à cette réunion forma avec sa pensée un arbre immense au milieu d'une vaste campagne, c'est là qu'il fit grouper son auditoire. Ce tableau n'était visible que pour les personnes qui possédaient la vie spirituelle. Cet Esprit se plaça près de l'arbre et donna l'instruction suivante

« Mes amis, la source de toute science réside principalement dans la combinaison des fluides. Le fluide végétal a fourni d'abord son contingent, parce qu'il a facilité la croissance des plantes et le maintien de cette terre où vous posez vos pieds.

Ce travail est immense et invisible à vos yeux ; peut-être aussi négligez-vous de l'étudier, mais vous verrez plus tard qu'il sera d'un enseignement salutaire, pour vous surtout qui vous préoccupez avec raison des différentes qualités des fluides, parce qu'ils sont appropriés suivant la constitution physique des hommes et des plantes. Observez d'abord que la vigne n'aspire pas les

fluides de la même manière que l'épi de blé ; que les fleurs dans leur simple graine jetée au sein de la terre ont chacune un mécanisme différent pour se nourrir, se développer et recevoir les qualités qui leur sont propres. La création est un grand tout, mais chaque insecte, chaque pépin, chaque graine sont des personnalités.

Cherchez maintenant au fond de la mer, ce vaste abîme où les gaz de la terre s'échappent par flots au milieu de sa masse liquide ; cherchez ses habitants, vous les voyez tous divisés par familles ; il y en a de monstrueux qui se nourrissent des faibles, il y en a aussi qui font la richesse de vos parures, et cependant tous ces êtres vivent dans le même élément, dans le même réservoir.

Remontez maintenant, et voyez les oiseaux, depuis l'alouette matinale jusqu'à l'aigle dans son aire, depuis la poule qui couve ses poussins jusqu'au vautour qui les dévore, vous verrez encore ces êtres vivre et respirer ensemble le même air, les mêmes fluides, et pourtant comme ils sont différents de nature !

Voyez les hommes, depuis le sauvage dans ses épaisses forêts, jusqu'à l'homme civilisé qui respire à grands traits les effets bienfaisants d'une intelligence avancée ; tous ces êtres ont le même ciel, le même soleil, le même Dieu, et cependant un abîme les sépare.

Rapprochons-nous maintenant de vos études. Voyez ces malades que l'on apporte à vos pieds, ils souffrent beaucoup, mais chacun d'une manière différente ; ils attendent de vous, hommes sérieux et compatissants, le fluide qui guérit. Eh quoi ! La médecine serait supprimée, les études de ces savants deviendraient nulles, et cependant ils ont fait leur possible pour appliquer tel remède à telle maladie ! C'est que la routine s'était établie sans façon dans leur cabinet de travail, ce qui n'a pas empêché bien des mortels de mourir forcément, parce que la routine n'a jamais connu la science ; la science de guérir par le magnétisme ne peut devenir routine, sous peine de tomber dans l'abus.

Chaque maladie doit être traitée séparément, c'est-à-dire que le magnétiseur ne peut avoir une méthode, et pratiquer sur tous ses malades de la même façon. Il faut, lorsqu'on magnétise un malade, le dégager d'abord des fluides malsains qui l'entourent, s'appliquer à bien connaître son mal, le pénétrer par la pensée, mais surtout par une pensée charitable et sympathique. Puis imposez-lui les mains en priant, ou regardez-le, car vous avez des sens qui dégagent plus facilement que d'autres les fluides, surtout le regard et le toucher. Pénétrez-vous de l'idée que vous êtes le récipient ou les Esprits déversent le fluide spirituel approprié à telle ou telle maladie. Lorsque vous avez un guide familier attaché à votre mission, c'est lui qui doit choisir, préparer, condenser les fluides propices au malade que vous soignez ; il faut donc tout à la fois vous identifier avec le mal que vous voulez guérir, et, par la confiance que vous devez aux Esprits, prêter votre corps à la transmission du remède fluidique ; par ce moyen votre corps deviendra un alambic qui distillera les remèdes invisibles, mais il faut avant tout, que vous chassiez de votre cœur toutes les passions qui l'assiègent.

Ne me parlez pas d'un fluide guérisseur qui escaladerait une montagne d'ambition, qui franchirait un précipice d'orgueil, qui se vautrerait dans des passions impures : cherchez d'abord à balayer votre maison avant de l'orner, et vous obtiendrez des résultats qui dépasseront vos espérances.

Voyez les plantes, elles contiennent toutes ou la mort ou la vie : si elles sont mal constituées, elles aspirent dans le sein de la terre, par leurs nombreuses racines, un fluide empoisonné, parce qu'elles sont comme les égoïstes, elles ne visent qu'à vivre pour elles, et cependant, à leurs côtés, poussent des plantes bienfaisantes qui soulagent les douleurs et rendent le calme à ceux qui ont perdu le sommeil ; le bien et le mal se coudoient dans toute la création et dans tous les éléments. Vous en voyez la preuve. Eh bien ! dans le monde des Esprits, et dans l'atmosphère qui enveloppe votre terre, il y a des gaz, des fluides impurs qui sont attirés par les passions. Il y a dans l'espace des Esprits qui en sont saturés, ils descendent parmi les mortels comme le vautour descend sur la couvée, et là, goutte à goutte, molécule par molécule, ils vous pénètrent de mal dans votre corps

et de mauvaises passions dans votre Esprit ; c'est pour cela que les messagers de Dieu remplissent en ce moment une mission admirable que vous comprendrez par la suite, parce que vous y coopérez par votre dévouement.

Les Esprits supérieurs se dispersent dans toutes les directions de la terre et groupent autour d'eux les Esprits errants qui prennent plaisir à revenir parmi vous pour satisfaire des passions vives et que la mort n'a pu éteindre ; ces Esprits aux pensées charnelles excitent leurs propres passions en vous, et ceux-ci sont plus dangereux que les criminels qui gémissent dans les prisons du remords. Ceux dont je parle sont libres, mais ils souffrent de leur passion dominante, telle que l'ambition qu'ils viennent inspirer à des hommes disposés à subir leur influence, l'ivrognerie à d'autres, parce qu'ils ont soif, toujours soif, et qu'en s'assimilant à un homme disposé à recevoir cette influence, ils assouviennent encore cette passion lorsque cet homme boit. Les paresseux inspirent la paresse, les avares inspirent l'avarice, et votre société serait toujours infectée de ces passions terribles si les Esprits ne retiraient charitablement ces malheureux pour les instruire et les perfectionner.

Vous, de votre côté, secondez leurs efforts, travaillez de concert pour purifier votre humanité, parce qu'en défrichant le chemin que vos enfants doivent suivre, vous savez bien que vous préparez le vôtre pour l'avenir.

La grande loi de la solidarité commence dans les régions supérieures des mondes, et cette chaîne non interrompue vient se fixer profondément dans la terre ; tout se lie, tout doit s'unir, c'est-à-dire que le mal doit disparaître de ce globe, et il disparaîtra seulement lorsque les hommes et les Esprits travailleront d'un commun accord pour détruire les mauvaises passions.

Le Spiritisme est la racine de ce grand arbre, sa sève doit circuler dans toutes les branches de la science, et nous n'aurons de découvertes sérieuses que par lui, parce qu'il ne reste pas stationnaire, il monte toujours, toujours, à la découverte de nouveaux prodiges, il ouvre la porte à tous les horizons, c'est par lui que vous guérissez les souffrances de vos frères, et c'est par lui que vous avez vaincu la mort.

Il n'y a plus d'inconnu, plus de néant, plus de doute, il comble ces abîmes dans lesquels venaient se jeter tête baissée des quantités innombrables de matérialistes ; il a fait un pont qui correspond de votre terre au monde des Esprits, il fait venir à vous ceux que vous pleurez, ceux que vous aimez, et pour que la part soit égale, il donne à des Esprits incarnés le droit de passage sur ce pont.

Par des visions spirituelles, il leur montre ces brillantes sphères habitées par des Esprits supérieurs, il les promène pour un instant au milieu de cette patrie que vous devez tous habiter, puis ils reviennent ensuite vous rapporter ce qu'ils ont vu et entendu afin de vous maintenir dans la foi, de vous donner l'espérance et surtout cette vertu surnaturelle qui confond en soi toutes les autres : la charité. »

*Nota.* - Envoyer à madame Antoinette Bourdin, un mandat de 3 francs, poste restante, à Genève. Le volume sera expédié *franco*.

## Bibliographie

*Répertoire du spiritisme, dédicace-introduction, à M<sup>me</sup> Allan Kardec.*

Madame,

Quelques mois après le départ de notre vénéré Maître pour le monde des Esprits, je fus un jour invité à prendre un parti dans un débat qui avait pour prétexte l'honneur du Spiritisme. Bien que mon opinion fût fixée, je voulus la contrôler par l'étude des enseignements qu'Allan Kardec nous a laissés ; je me mis à feuilleter la collection de la *Revue spirite*, cherchant avec soin tout ce qu'il

avait pu dire qui se rattachât plus ou moins directement à la question, et je trouvai dans de nombreux passages de cette riche collection de précieux enseignements, et la confirmation de mon opinion.

La satisfaction que j'éprouvai avait été achetée au prix de longues et patientes recherches ; car, sachant bien que les titres des nombreux articles publiés dans la *Revue spirite* sont bien loin de donner une idée complète de tout ce qu'on peut trouver d'utile dans chacun d'eux, j'avais fouillé partout où je croyais pouvoir trouver un renseignement. Allan Kardec qui, dès le principe, avait pour but essentiel d'élaguer du Spiritisme tout ce qui pourrait le vicier, qui tenait à fixer avec précision les principes de la doctrine ainsi que les mobiles qui devaient diriger ses adeptes, saisissait toutes les occasions de revenir sur certains points importants, surtout en ce qui touche la vérité, les avantages et les conséquences du Spiritisme, l'esprit qui doit animer les spirites, les médiums, les groupes et les sociétés spirites, etc. Par suite, la recherche de tout ce qu'il a dit sur des questions vitales est extrêmement longue et ardue.

Après ma pénible exploration dans cette mine si riche de précieux enseignements qui a pour titre *Revue spirite*, je me dis que je pourrais, par la suite, avoir d'autres recherches à faire pour étudier d'autres points, et je regrettai de me voir exposé à recommencer ma longue excursion dans ce vaste domaine. Que faire pour éviter cet inconvénient ? la réponse à cette question qui se posait dans mon esprit, fut la résolution de rédiger une table analytique des matières contenues dans la *Revue spirite*, et je me mis aussitôt à l'œuvre. Comme à ce moment je pensais ne travailler que pour moi, je prenais ma tâche à mon aise, quoique dès le commencement elle m'intéressât déjà plus fortement que je ne l'avais cru d'abord ; car plus on pénètre vers le fond des pensées d'Allan Kardec, plus on se sent entraîné vers de nouvelles investigations.

Quelque temps après, me trouvant au burgau de la *Revue spirite*, je me plaignais de l'absence d'une table analytique de cette collection qui facilitât à ses possesseurs la recherche des pensées du Maître sur mille questions qui pouvaient être posées chaque jour à chacun de nous. Il me fut répondu qu'Allan Kardec avait eu l'intention de faire exécuter un résumé de ce genre, embrassant non-seulement la *Revue spirite*, mais encore les six ouvrages fondamentaux qu'il nous a laissés ; mais qu'il n'avait pas eu le temps de réaliser ce projet. Je répliquai qu'à défaut de la table que le Maître n'avait pu laisser après lui, j'en faisais une pour mon usage personnel, restreinte à la *Revue spirite* dont il m'importait le plus de classer les enseignements.

Mon interlocuteur m'ayant alors engagé à donner ce travail, à l'institution que vous avez fondée, en exécution des plans conçus par le Maître et si loyalement exécutés par vous, Madame, la fidèle continuatrice de son œuvre, je promis de donner mon manuscrit à la Société de la rue de Lille, sauf à le compléter plus tard par une table analytique des ouvrages fondamentaux. Dès ce moment je poursuivis mes études avec d'autant plus de soin et de minutieuses recherches, qu'il ne s'agissait plus pour moi de satisfaire un besoin exclusivement personnel, et j'ai pu vous faire hommage de leur résultat le 15 mars 1871 ; puis j'ai entrepris l'exécution de la table analytique des six ouvrages Fondamentaux de la doctrine.

Pendant le cours de ce second travail, je me suis aperçu qu'il avait une si grande connexité avec celui que j'avais terminé, que j'étais obligé de répéter souvent dans celui-là ce que j'avais déjà consigné dans celui-ci, et j'ai été conduit par-là à penser qu'en fondant les deux en un seul Répertoire les répétitions inévitables dans deux tables se réduiraient, dans une table unique, à l'indication, par des signes abrégatifs, des volumes et pages ou chapitres et numéros d'ordre, des divers livres du Maître dans lesquels se trouvent consignés la même pensée, le même fait, le même principe, la même observation le même enseignement. En conséquence, j'ai dû reprendre mon premier manuscrit, et, après avoir terminé l'analyse des six ouvrages fondamentaux, j'ai réuni en un seul Répertoire le sommaire de toutes les matières contenues dans ces six ouvrages et dans les 13 volumes de la *Revue spirite* de 1858 à 1870 inclusivement. J'ai pensé qu'il convenait



de comprendre dans ce travail les années 1868 et 1869 et 1870, parce que les volumes de ces deux années, outre que celui de 1869 est pour les quatre premiers cahiers l'ouvrage personnel du Maître, il contient dans les dernières livraisons, ainsi que le volume de 1870, un certain nombre d'articles puisés par les continuateurs de la *Revue* dans les œuvres posthumes d'Allan Kardec.

De plus, en continuant jusqu'à la fin du volume de 1870, j'indique un point de départ rationnel pour les tables décennales de la *Revue* qui pourront être successivement publiées plus tard.

Si j'ai acquiescé à la demande qui m'a été faite de mon travail par les continuateurs de l'œuvre d'Allan Kardec, ce n'est pas sans être pénétré de l'insuffisance de mes moyens d'exécution, dans une tâche qui devenait lourde pour moi, dès l'instant, où au lieu de travailler pour moi seul, j'allais exécuter une œuvre destinée à mes frères en croyance ; mais, bien convaincu de cette idée que les disciples du Maître doivent tous et chacun apporter leur concours à l'achèvement de l'édifice dont il a posé les larges et solides assises, espérant d'ailleurs être secondé par ce grand Esprit et par ses disciples de l'erraticité, je n'ai pas cru qu'il me soit permis de repousser cette proposition ; j'ai pensé aussi que mon étude ainsi secondée par mes guides spirituels pourrait contribuer à établir l'unité de la doctrine, qui était l'un des *desiderata* à l'accomplissement desquels le Maître attachait le plus d'importance.

Je me suis appliqué à n'omettre dans ce répertoire aucun fait, aucun principe, aucune pensée ; cependant, il ne peut servir à lui seul à enseigner la doctrine. Ce n'est qu'un résumé synthétique sur chaque point particulier de la doctrine. J'ai dû, d'ailleurs, me borner très fréquemment à poser les questions sans y ajouter la solution qui m'eût entraîné plus loin que mon but, qui est seulement de fournir aux spirites désireux de s'instruire les indications propres à leur éviter des recherches toutes les fois qu'ils voudront connaître, sur tel point que ce puisse être de la doctrine, la pensée de son vénéré fondateur.

Vous, Madame, qui avez suivi avec une si vive sollicitude les travaux de celui qui fut votre mari bien cher, qui pour tous ses adeptes reconnaissants, et pour votre serviteur et ami dévoué, en particulier, est un Maître vénéré, vous savez que lorsqu'il a commencé la publication de la *Revue spirite*, il avait déjà publié le *Livre des Esprits* et un petit volume intitulé : *Instruction pratique sur les manifestations spirites*, auquel succéda bientôt le *Livre des médiums*, qui traite la partie expérimentale du Spiritisme avec une ampleur beaucoup plus large que l'*Instruction* qu'il était destiné à remplacer. A cette époque le Spiritisme était bien près de l'enfance. Les adeptes auxquels il suffit, pour être convaincus, des lumineuses clartés qui rayonnent autour du *Livre des Esprits*, étaient moins nombreux que de nos jours, et beaucoup d'autres avaient besoin, pour être fortifiés dans leur foi nouvelle, de la vue des phénomènes physiques qui frappaient les sens, et, dans leur ardeur de prosélytisme, ils les provoquaient pour aider à la conviction de parents ou d'amis qu'ils voulaient rallier aux idées nouvelles.

Le Maître, comprenant les nécessités du moment, dut s'attacher dans la *Revue spirite* naissante à satisfaire ces tendances, bien que son but principal fût d'y développer les principes de la philosophie spirite et d'y étudier les questions nouvelles que les voix d'outre-tombe posaient dans toutes les parties du monde. Il dut par suite, pendant un certain temps, réserver une place considérable dans la *Revue* à la relation des faits curieux et aux observations auxquelles ils pourraient donner lieu. Il alla même jusqu'à insérer dans ce recueil le bulletin des séances de la Société parisienne des études spirites, qui mentionnait de nombreux faits recueillis soit au sein de cette Société, soit par chacun de ses membres, soit par la correspondance. Ces bulletins avaient excité un tel intérêt chez quelques abonnés, que deux d'entre eux demandèrent que tout ce qui était dit ou lu dans les séances de la Société parisienne fût inséré dans la *Revue*.

A ce moment, le Maître avait déjà compris que l'enfant avait besoin d'une nourriture plus substantielle, et que le temps était venu de lui ôter ses jouets et d'exercer et développer les

intelligences par des études sérieuses ; il ne pouvait donc, pour satisfaire quelques abonnés avides de faits, négliger les questions qui intéressaient les esprits mûrs pour le progrès ; peut-être même entrevit-il un danger qu'il a prudemment écarté.

Dès lors, Allan Kardec traita avec plus d'ampleur les principes et les grandes questions que les temps et les circonstances pouvaient soulever, ne laissant aux faits qu'une importance relative et ne les mentionnant qu'autant qu'ils pouvaient offrir des sujets d'études.

La partie philosophique du Spiritisme est traitée dans le *Livre des Esprits*, et la partie expérimentale est enseignée dans le *Livre des médiums*. Les conséquences morales de la doctrine ont été développées dans *L'Évangile selon le Spiritisme* et dans *Le Ciel et l'Enfer*, et enfin les déductions scientifiques sont exposées dans *La Genèse*. Le livre intitulé : *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* outre l'exposé sommaire des principes du Spiritisme, contient une réponse claire et nette à une foule d'objections.

La *Revue spirite* traite une foule de questions de principe, de pratique, de morale et de sciences, au jour le jour, et, ainsi que je l'ai déjà dit, à mesure que les circonstances les font naître. Elle est donc un complément indispensable des livres fondamentaux, pour les adeptes qui veulent connaître tous les développements donnés par le Maître sur une infinité de points.

Dans mon Répertoire, j'ai respecté les titres des divers articles publiés dans la *Revue spirite* ; néanmoins, dans beaucoup de cas, tout en conservant ces titres, j'ai dû en employer de nouveaux dans le but de faciliter les recherches et indiquer des renvois des nouveaux titres aux anciens. J'ai composé quelques articles spéciaux en recueillant et réunissant à la suite les uns des autres, sous un même titre, des pensées, des phrases extraites de plusieurs volumes et relatives à la même idée résumée dans le titre. Dans tous les cas, j'ai mis le plus grand soin à indiquer l'origine de chaque extrait par des signes abrégatifs désignant les volumes, chapitres, numéros d'ordre ou pages dans lesquels j'ai recueilli ces documents.

Le lecteur aura quelquefois à lire une page entière indiquée par les signes de renvoi pour y trouver la pensée, le texte que j'y ai recueilli. Pour justifier l'attention que je lui recommande dans cette recherche, je dois lui dire que moi-même, en vérifiant l'exactitude de mes indications, j'ai maintes fois cru m'être trompé, et cependant, en redoublant d'attention, j'ai reconnu que l'indication était exacte. Ainsi : un détail sur *l'Esprit de Castelnau*, qui fait le sujet d'un article de la *Revue* de 1860, page 50, se trouve perdu à la page 85 du même volume, au milieu d'un article sur *l'Esprit des personnes vivantes*. Une indication du lieu où a été commencé et fait en grande partie le *Livre des Esprits* se trouve au commencement d'un article intitulé : *La Sorcière de Manouza*, dans la *Revue* de 1858 ; là aussi, en vérifiant mes indications, j'ai cru avoir commis une erreur, et il en devait être souvent ainsi, car le Maître, dans maints articles, a semé une foule d'observations accessoires, mais utiles, que l'on ne croirait pas y rencontrer sous la foi des titres des articles qui les contiennent, mais qu'un scrupuleux collectionneur ne pouvait y laisser enfouies inaperçues.

Plusieurs extraits des livres fondamentaux et l'analyse d'articles entiers de la *Revue spirite* ont été réunis sous des titres généraux tels que : *Esprit* (L'), *les Esprits*, - *Médiums* (Des), - *Phénomènes spirites*, - *Réincarnation* (La), - *Spiritisme* (Le), etc., et j'ai dû distribuer les matières composant ces articles en chapitres, paragraphes et numéros, dans l'ordre qui m'a semblé le plus méthodique. Enfin, pour un très petit nombre d'articles (quatre ou cinq au plus), que j'ai craint de rendre d'une manière trop incomplète en les abrégant, j'ai renvoyé les lecteurs aux articles mêmes.

Ce résumé n'étant qu'un Répertoire des enseignements donnés par Allan Kardec dans ses écrits sur le Spiritisme, sa principale utilité est dans l'exactitude et la précision des indications qu'il fournit, pour trouver aisément sur chacune des matières qu'il a traitées les pensées fécondes que le Maître a formulées.

Ma tâche est remplie, Madame, et je viens vous prier d'accepter l'hommage de ce travail que vous avez bien voulu encourager, lorsque je me sentais défaillir, sous le poids de la crainte que m'inspirait la conviction de mon insuffisance. Cet hommage vous est dû non-seulement à cause des sentiments de respect et d'affection que je vous ai voués, mais aussi à cause de l'estime et de la reconnaissance que je vous dois et que vous doivent tous les disciples de votre vénéré mari, dont vous réalisez si loyalement les plans que son rappel à la vie spirituelle l'a empêché d'exécuter lui-même.

Veillez agréer, Madame, l'expression de mon profond respect et de ma sincère amitié.  
Crouzet Ainé.

*Remarque.* Le Répertoire du Spiritisme a le format d'une année de la *Revue* ; imprimé avec des caractères plus petits, il contient assez de matières pour composer une année et demie du texte de notre *Revue spirite*. Néanmoins, la Société pour - la continuation des *Œuvres spirites d'Allan Kardec*, n'ayant en vue que la diffusion de la doctrine, ne vendra le Répertoire que 5 frs, port payé ; elle a jugé, avec raison, que ce livre indispensable devait être dans les mains de tous les adeptes qui veulent sérieusement étudier et se rendre compte ; c'est l'opinion de l'auteur, M. Crouzet, avocat, membre de notre société.

Les années de la *Revue*, de 1858 à 1873, ayant été mises, prix de vente, pour Paris, à 4,50 frs ; pour la province, port payé, à 5,25 frs, chacun pourra désormais posséder cette collection remarquable, sa lecture étant facilitée par le Répertoire, qui permet immédiatement de saisir l'ensemble d'une pensée éparse dans les six ouvrages fondamentaux, et dans les treize premières années de la *Revue spirite*. (Désormais dans ces ouvrages, rien ne sera modifié.)

*La Magie, du baron du Potet.*

M. le baron du Potet nous remet la préface de son livre tant recherché : *La Magie* qui ne fut tiré qu'à cent exemplaires ; la seconde édition a le même format, elle donnera, en dehors du texte qui est toujours le même, quelques autres particularités intéressantes offertes aux lecteurs par le vénérable et savant magnétiseur savant. A soixante-dix-huit ans, le baron est toujours jeune, vigoureux, animé par le feu sacré de la vérité ; il est un exemple frappant de ce que peut un Esprit viril dans un corps sain, lorsque cet Esprit obéit à la plus noble des aspirations de l'âme, être utile à ses semblables.

Une partie des 100 exemplaires de la seconde édition est déjà demandée ; l'auteur en a mis 20 à notre disposition. - 100 francs, port payé, 1 volume in-4, relié richement, avec gravures et portraits. Paraîtra fin février courant.

#### Préface

Il n'y a qu'une petite peau qui nous sépare des pures essences et des Esprits.

J'ai vu les édifices religieux, et quelquefois les ministres du culte, frappés par le feu du ciel.

J'ai vu les champs et les récoltes saccagés par les orages, comme si le Très-Haut fut resté sourd aux prières des mortels.

J'ai vu le vice triomphant, la vertu méprisée, les guerres les plus injustes donner la gloire et la fortune à qui ne les méritait point.

J'ai vu le mensonge prédominer partout sur la vérité.

J'ai vu ce qui peut rendre athée et faire croire à une aveugle fatalité ; il ne manqua rien à mon éducation pour qu'elle fût complète, et mon sentiment se serait réglé sur ce que mes sens

m'avaient appris, sur ce que la raison générale me dictait, si je n'avais aperçu dans la nature ce que la science ignore, un agent supérieur à la matière, une loi secrète qui prouve l'existence d'un Dieu et d'une autre vie.

Bruit sans voix et sans parole, écho singulier et mystérieux, force puissante, invincible, universelle, d'où viens-tu ? Agent des plus grandes merveilles, source du bien et du mal, principe de maladie et de santé, quelle est ton origine ? Descends-tu d'un Dieu bienfaisant ou terrible, ou bien, essence créée comme tout ce qui existe, ton rôle est-il seulement de concourir à la formation des êtres ? La nature te porte dans ses flancs, les éléments contiennent tous quelques-unes de tes vertus ; l'homme les résume toutes en lui-même ! Tu lui donnes une auréole éblouissante, tu pénètres jusqu'à son âme, illuminant sur ton chemin les sentiers par où doivent passer les messagers de la Divinité. Qui donc oserait espérer remonter jusqu'à la source d'où tu découles, et te donner un nom ?

De toi empruntant son pouvoir, l'homme peut se dire le roi de la nature ; n'est-il point son rival, puisqu'il peut créer et se faire obéir ? Don suprême ! car en éclairant l'esprit il lui donne la prévoyance et l'idée de Dieu. Force magique, te voilà découverte, en vain l'antiquité voulut te dérober à tous les yeux ! Saisie par les penseurs, tu seras le fondement d'une philosophie nouvelle qui s'appuiera sur les faits mystérieux contestés par la science, actuelle, sur cet ordre nouveau de phénomènes que la raison repousse encore et que le temps doit bientôt établir.

La voilà qui revient, cette bannière, avec son même caractère de vérité ; n'est-elle point immortelle ? Que lui importent les opinions des hommes ! Que lui font les martyrs ! Dépend-il de nous qu'elle ne soit point ? Pouvons-nous changer son caractère ? Non ; elle sera aussitôt reconnue ce qu'elle fût jadis. Elle donnera à celui-ci un pouvoir presque sans limite pour opérer le bien ; à cet autre elle livrera le secret des œuvres ténébreuses. Prenant sur son chemin le venin du reptile, elle ira l'infiltrer dans le sang d'innocentes victimes. Se revêtant du germe des plus pures vertus, elle donnera la grandeur et la majesté à ses privilégiés.

Le magnétisme et les effets magiques qui en résultent prouvent, pour tous les hommes de sens, l'existence d'une science nouvelle différant en tout de celle des écoles. En effet, on pourrait caractériser leur dissemblance, eu disant que les connaissances qui forment le faisceau de la science officielle représentent la nature morte ; l'autre, au contraire, connue seulement d'un petit nombre, est la véritable science de la vie. Elles se séparent par des nuances si tranchées, qu'il est impossible de les confondre.

A vous, messieurs des académies, tout ce qui frappe grossièrement les sens et peut être soumis à des analyses, à des mesures de convention et passer par le creuset ; à vous tout ce qui peut être calculé, réglé ; à vous les cadavres, et nous pourrions dire toutes les apparences de la vie, les fausses idées nées dans vos esprits sur tout ce qui est supérieur aux forces mortes. A nous ces brillants phénomènes, résultats de l'agent que vous avez méconnu ; à nous l'étude des facultés de l'âme et la possession des mystères qui étonnèrent le monde ancien

Franchissant la limite tracée aux connaissances humaines, nous pénétrons aujourd'hui dans le domaine moral, et les fruits que nous en rapportons n'ont point parmi vous leurs pareils.

Nous pouvons donc enfin, saisissant l'homme eu lui-même, faire apparaître dans tout son jour la merveilleuse faculté dont la nature l'a doué ; montrer à tous sa divine essence, et révéler un nouveau monde.

Magie ! magie ! viens étonner et confondre tant d'esprits forts, gens pleins d'orgueil et de vanité, qui ont conservé les préjugés de leur enfance, et qui pensent être arrivés dans le vrai des choses, tandis qu'ils n'ont point dépassé la porte du sanctuaire où se trouve renfermée la vérité : ils semblent frappés de vertige, et sont pour nous comme ces aveugles-nés à qui on parle de la lumière du jour, des beautés de la nature qu'elle nous laisse apercevoir et de ses brillantes couleurs qui charment tant la vue ; ils ne peuvent comprendre, et restent froids à la description de

ces beautés. Pour nous le savant est semblable, lorsque nous plaçons sous ses yeux couverts de taies les merveilles de la science nouvelle.

Agir sur une âme ; faire mouvoir le corps d'autrui, l'agiter comme fait l'aquilon du faible roseau ; pénétrer dans un cerveau humain et en faire jaillir les pensées cachées, déterminer un tel mouvement dans les organes les plus profonds, que tout ce qui s'y est accumulé d'images apparaisse à la vue de l'esprit ; rendre sensible ce travail, le montrer, n'est plus qu'un jeu pour nous, et ce n'est aussi que le commencement des œuvres magiques ! Nous savons mettre en fusion le métal humain et le pétrir à notre guise ; rions savons en extraire l'or et les métaux les plus précieux. Nous employons ici ces figures, car nous manquons de mots pour peindre les choses morales.

Plaignez-nous donc de croire aux merveilles et aux principes de leur reproduction ; nous vous pardonnons même le mépris que vous avez pour nous ; car vous êtes bien malheureux, vous, savants, que le monde honore ! Hélas il adore des idoles incapables de rien comprendre à la vie, incapables de répondre à une question sur ce qui la constitue. Jouissez, recevez les tributs que vous paye le vulgaire. Un nouveau germe a été répandu sur la terre, il doit bientôt éclairer l'ignorance. Un Dieu ne sera plus nécessaire pour vous chasser du temple ; nos enfants le feront un jour.

Mais que suis-je moi-même, pour vous parler ainsi ? Rien ou presque rien ; mon intelligence a seulement saisi un rayon de la vérité, et cela me suffit, je n'ai nul besoin d'autre chose. Je ne demande rien et n'envie rien aux hommes. En éclairer quelques-uns est ma seule envie. Jouissant en paix en moi-même et reportant à Dieu seul mes hommages de ce qu'il lui a plu de me faire entrevoir, j'attendrai patiemment le jour où, quittant cette vie, j'en saurai davantage. De disputes, je n'en veux point ; car elles tuent les forces sans profit pour la science. Réservant ma liberté, j'agirai selon qu'il me plaira ou que me dictera cette voix secrète que j'ai toujours écoutée. Sans jamais faire de mal, je me servirai de la force nouvelle pour montrer l'étendue du pouvoir humain. Me croyant insensé, les savants laisseront faire le fou, disant : « Il se saisit de l'imagination ; il agit sur les faibles. » Tandis que je prendrai les plus forts pour sujets de mes épreuves. « Ce n'est rien, diront-ils encore, car tout est prestige, illusion et affaire de compérage. » Mais un jour, la vérité étant connue et répandue, le fou sera réhabilité malgré lui, car il ne demande point à être classé parmi les sages de ce temps.

Que va-t-il advenir maintenant ? Un grand bien, peut-être un grand mal ! car l'habileté de l'être humain consiste surtout à tourner contre lui-même les forces qu'il surprend à la nature ; il fait le bien par exception, le mal par habitude ; la vie paisible ne lui convient point, il recherche ce qui peut le remplir d'inquiétude et de tourment. Fasse le ciel que la vérité dévoilée dans cet écrit, en éclairant l'homme, corrige ou change ses funestes penchants !

Je ne touche qu'un point de cet art divin de la magie, mais il divulgue toute la science ; d'ailleurs, je ne saurais dépeindre ce que je n'ai point vu, ce que je n'ai point voulu voir et peut-être apprendre. Je donne l'outil, l'agent ; je montre le chemin, j'y place le lecteur, afin qu'il n'ait plus qu'à marcher. Je sais que les bons seront timides, que les êtres sans scrupules avanceront hardiment, sans redouter aucune conséquence, sans reculer devant le châtement.

*Dieu, vie et sommeil, providence et justice, mort et résurrection, purification et rémunération.*

Cet assemblage de mots représente toutes les croyances, toutes les espérances de l'humanité ! Otez l'idée qu'ils font naître, il n'y a plus rien en l'homme, il descend au-dessous de la brute, et n'est plus qu'un être abject et méprisable. Mais c'est en vain que l'on a cherché à rendre par des images ce que le cœur sent, ce que la conscience dit exister ; un voile épais dérobaux mortels les lois et les opérations de la nature, la pénétration humaine ne suffisait point pour le percer.

Voici qui fera plus que le raisonnement pour la solution des divins problèmes. L'agent de toutes les merveilles, de tous les miracles, de la vie, de la mort ; le principe de toutes choses, enfin, est désormais à la disposition de l'homme !

Baron Du Potet.

Paris, 15 août 1552.

*Petit Catéchisme psychologique et moral.*

Sous ce titre, M. Augustin Babin fait paraître un petit volume de 112 pages, destiné à expliquer et à propager la philosophie spirite ; il a choisi le format d'un catéchisme, pour le rendre plus facile à lire et à porter ; sous une forme concise, il donne en substance et avec clarté l'énoncé des principes fondamentaux de notre doctrine. M. Augustin Babin est un ancien spirite très convaincu, et comme il le dit : très sincère, il désire que le fruit de ses patientes études puisse inspirer le goût des travaux sérieux et attirer les esprits judicieux et tous ceux que l'épreuve terrestre frappe rudement, vers ce port de refuge : le Spiritisme.

Le prix est de 1 fr., port payé, édité à la Librairie, 7, rue de Lille.

Nous avons fait paraître, il y a deux mois, un ouvrage utile et instructif, qui peut être mis entre toutes les mains et intitulé : *le Petit Dictionnaire de monde*, par madame Méline Coutanceau. Nous le recommandons à nos amis. - Prix, 2,50 frs., 7, rue de Lille.

Se rappeler que M. Bruce, 24, rue des Ecoles, est un lettré, professeur, depuis 33 ans, d'anglais, d'allemand, d'espagnol et de français aux Anglais. C'est un spirite éclairé, un homme très estimable.

Madame Firman ouvre un cours de développement de médiumnité, 14, rue de Castellane ; ces études ont lieu deux fois par semaine.

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. Leymarie.

## Mars 1875.

### **Instruction pastorale de M<sup>gr</sup> l'archevêque de Toulouse sur le spiritisme en l'an de grâce 1875**

*A la société fondée pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, 7 rue de Lille, Paris.*  
Toulouse, 15 février

Frères spirites,

Conformément à la décision du conseil d'administration du Cercle de la Morale spirite de Toulouse, je vous adresse un extrait du procès-verbal de la séance du 13 février.

Veillez agréer, avec mes sentiments fraternels, l'assurance de mon dévouement au Spiritisme.

Le secrétaire, M. Henry.

Extrait du procès-verbal de la séance du conseil d'administration du *Cercle de la Morale Spirite de Toulouse*, tenue le 13 février 1875 sous la présidence de M. Pommiès, assisté de M. Henry, secrétaire.

Etaient présents : MM. Chène, Magat, Crabos, Giroussins, Laforgue, Poueigh, Hébrail, Contresty, Andrieu, Dupuy, Estèbe.

Le président prend la parole :

Messieurs,

J'appelle l'attention du conseil sur la lettre pastorale qui précède le mandement de M<sup>gr</sup> l'archevêque de Toulouse, pour le Carême de l'an de grâce 1875 (se trouve à la Semaine Catholique, 8 rue du Lycée, Toulouse). Il m'est pénible de constater que dans cette lettre pastorale, l'enseignement d'Allan Kardec, celui des Esprits, ont été complètement dénaturés ; des paroles regrettables ont été fulminées du haut d'une chaire d'où ne devait partir que des paroles de paix, de pardon, d'amour fraternel et de charité, et ce système a servi de base à des accusations injustes contre la doctrine, à l'adresse des adeptes d'Allan Kardec ; il y a eu, tout à la fois, anathème, excommunication, réprobation, exécration, car on a voulu les flétrir. Le Spiritisme est donc bien redoutable pour s'attirer de telles aménités ??

Les avocats emploient, au palais, un langage libre et primesautier, nécessaire à la défense des intérêts matériels ; mais, dans une église catholique, la servante de Jésus de Bethléem qui préconisait le *mépris des richesses et chassait les marchands du temple*, est-il besoin de défendre ce qui n'est pas attaqué ? Nous ne le pensons pas, et ces paroles acerbes sont un manque de respect à la liberté de conscience ; elles sont une manifestation haineuse, jalouse, acharnée, infernale, de *l'Eglise dite infaillible*. Heureusement pour l'humanité, ce langage est diamétralement opposé à celui du Christ dont chaque religion veut être le seul mandataire : Christ disait aux pharisiens et aux prêtres du seul vrai Dieu de cette époque, à ceux qui l'ont crucifié : « Aimez-vous les uns les autres » au nom du Dieu juste et miséricordieux.

Ces prédications qui déversent la calomnie sur des honnêtes gens, poussent à la haine les uns contre les autres, les enfants d'un même père, d'un même bienfaiteur et maître, *Dieu*, dont les perfections sont infinies, dont les attributs seraient fictifs et mensongers, s'ils n'étaient liés à l'impartialité la plus stricte. Ce Dieu de bonté, pour plaire à quelques-uns, devient jaloux et vindicatif comme un simple mortel, et c'est ainsi qu'on le présente aux hommes, sans craindre d'humilier leur conscience : oui, ils l'ont armé d'une monstrueuse partialité ; ils veulent le forcer à ne tenir aucun compte de la prière émanant d'un cœur pur, et pour leur obéir, *Dieu* doit

condamner aux tourments de l'enfer les vertus qui se manifestent en dehors des pratiques du culte cérémonial, résumées par cette devise arbitraire : « *Hors l'Eglise catholique, point de salut* »

Ces paroles irréfléchies et contraires la charité seraient, si nous le voulions, faciles à réfuter, grâce aux innombrables documents fournis par l'histoire ; nous pourrions ainsi, anéantir le crédit moral des hommes qui comprennent si mal leur mission.

Quant à nous spirites, n'oublions pas ses paroles du Christ : « *Un jour viendra où l'on adorera Dieu en Esprit et en vérité* » et cet enseignement des Esprits : « *Mieux vaut se résigner aux injustices des hommes que de manquer à la charité, en récriminant.* »

Soyons charitables en ne rendant pas le mal par le mal, en vue de laver un outrage, ce serait méconnaître la devise du Spiritisme : « *Hors la charité point de salut.* » Charitables, soyons-le autant que nos imperfections le comportent ; pardonnons à nos ennemis et prions, pour demander à Dieu qu'il donne à ses messagers spirituels le pouvoir de les inspirer et de les décider à répandre la lumière, à chasser l'ignorance et l'erreur ténébreuse au bénéfice de la science et de la vérité.

Oui, la charité nous ordonne de ne point nous livrer à une polémique, sujet de trouble pour l'harmonie des sentiments fraternels, harmonie indispensable ; elle commande aux spirites, en particulier, de mettre sous les yeux du plus grand nombre, un exposé de leur doctrine philosophique, car il faut que chacun puisse, en connaissance de cause, se faire une opinion au sujet des attaques passionnées d'un prélat, pour juger de quel côté se trouve la vérité.

Malgré la rétractation forcée obtenue par la torture, l'idée de Galilée survit, la terre tourne ; un auto-da-fé des ouvrages spirites peut bien réduire le papier en cendre, mais il ne peut empêcher ni la lumière d'exister parce qu'elle brille, ni les vérités spirites de se faire jour, puisqu'elles sont vieilles comme le monde et qu'on ne peut détruire ce qui est éternel et divin. Aussi, pour faire connaître cette vérité aux hommes qui l'ignorent, je propose au conseil d'ouvrir une souscription volontaire, pour le montant en être employé à l'achat du plus grand nombre possible d'exemplaires de la brochure du Maître Allan Kardec : *Le Spiritisme à sa plus simple expression.*

Le Conseil, après en avoir délibéré, décide à l'unanimité :

1° Une souscription volontaire est ouverte au Cercle pour le montant en être affecté à l'achat de la brochure d'Allan Kardec, pour titre : *Le Spiritisme dans sa plus simple expression* ;

2° Le mandement et la lettre pastorale qui le précède seront déposés aux archives du cercle.

3° La décision du Conseil sera portée à la connaissance de la Société fondée à Paris pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, par l'envoi d'un extrait du présent procès-verbal, conformément à la proposition faite par M. Chène, l'un des membres présents. Tous les membres ont signé la minute.

Collationné et certifié, conforme.

Toulouse, le 15 février 1875.

Le Secrétaire, Henry.

Le Président, Pommiès.

*Remarque* : Divers journaux ayant discuté la teneur du mandement de l'archevêque de Toulouse, nous donnons l'extrait qui résume la pensée de l'instruction pastorale ; elle est tirée du journal le *National*, du 10 février 1875 :

« L'archevêque de Toulouse constate avec douleur que le mysticisme spirite fait au mysticisme catholique une concurrence fâcheuse. Les adeptes de la nouvelle secte, dira plus loin le prélat, se comptent en France par centaines de mille.

M. Desprez établit ensuite que le Spiritisme tombe sous les anathèmes de l'Église :



- 1° Parce que le Spiritisme consulte les âmes des morts au lieu de les invoquer, comme fait le catholicisme, si elles sont en possession du bonheur éternel, de les « secourir » si elles sont dans « les flammes expiatrices » ;
  - 2° Parce que le catholicisme, seul a le monopole du surnaturel et que toute autre doctrine ne peut prétendre qu'au merveilleux, à un « merveilleux d'aventure » ;
  - 3° Parce que l'esprit de Dieu ne se révèle qu'aux seuls catholiques et que, « si les évocations du Spiritisme ne sont pas des séances de prestidigitation, » elles sont des évocations sataniques, des communications avec les démons ;
  - 4° Parce que les révélations privées ne sont valables que si elles sont certifiées par l'Eglise, « garanties par le contrôle infailible de l'Eglise » ;
  - 5° Parce que le Spiritisme confine à l'idolâtrie ;
  - 6° Parce que le Spiritisme mène à l'hallucination et qu'il reste souvent des pratiques spirites une sorte d'étourdissement et d'exaltation mentale ;
  - 7° Parce que les partisans des doctrines spirites n'admettent pas qu'Adam soit le père unique de la race humaine ;
  - 8° Parce que le Spiritisme n'admet pas les peines éternelles de l'enfer, mais croit qu'après la mort, la durée et la sévérité du châtement seront proportionnées aux fautes que l'on aura commises pendant la vie ;
  - 9° Parce que le Spiritisme dit que tous les cultes sont indifférents devant Dieu, qui juge l'homme seulement à la pureté de son cœur ;
  - 10° Parce que le Spiritisme affirme que l'indissolubilité du lien conjugal est une lui contraire à la nature, et que, dans certains cas, le divorce serait nécessaire.
- Et M<sup>gr</sup> l'archevêque de Toulouse conclut : « Brûlons les livres qui traitent de Spiritisme. N'écoutons jamais, sur les questions de foi, la voix d'aucune autre société que l'Église, etc. »

### **Correspondance et faits divers**

*Deuxième réponse à la République française.*

Voir la *Revue* de janvier 1875.

Cher monsieur.

Je suis désolé de n'être pas de votre avis et de me trouver en désaccord avec votre ami M. Tournier. Je n'y puis que faire et, vous savez, à l'impossible nul n'est tenu. A quel propos ? Voici : Dans la *Revue* de janvier dernier, vous annoncez que vous avez reçu plusieurs répliques à un article scientifique publié, le 2 octobre 1874, dans la République française, sous ce titre : *Le passé, le présent et l'avenir du Spiritisme*. De ces réponses, la première dont vous faites part à vos abonnés est signée du nom de votre ami. Je n'ai rien à dire du fond ni de la forme, qui laissent assez voir que, si M. Tournier sait écrire, il sait aussi penser et vit en bonnes relations avec Platon, Leibniz, Jean Reynaud, Allan Kardec et autres... *niais* ou *picaros* de même école (les mots ne sont pas de moi). Je n'ai qu'un reproche à lui faire : il débute en s'inclinant devant l'anonyme auteur de l'article dont il envie l'*érudition* et dont il a l'air de prendre les divagations au sérieux. Je comprends que cette étrange production, - je parle de celle de l'anonyme, - ait provoqué la stupéfaction de plus d'un lecteur, mais je suis encore à m'expliquer, à ce sujet, l'accouplement de ces mots : *article scientifique* ! Erudition enviable !! à moins que certains qualificatifs ne comportent une dose d'ironie dont je les croyais incapables. Toujours est-il que l'envie me prit, à mon tour, de me passer le régal de l'article, coûte que coûte, et que, d'un trait, je l'avalai.

Messieurs, on ne joue pas de ces tours-là à d'honnêtes abonnés, permettez-moi de vous le dire. Si ce n'était qu'une plaisanterie, elle était réussie, je m'y suis laissé prendre et ne suis pas le seul, j'imagine mais convenez qu'elle était... forte. Parliez-vous sérieusement ? Alors, tirez-moi de peine ; aidez-moi à me soulager de ces deux épithètes qui me sont restées sur le cœur. Ce n'est point faute de bonne volonté, je vous jure, si je n'ai pu les digérer : j'ai lu le morceau, je viens de le relire avec la plus scrupuleuse attention et, en toute humilité, je confesse que je n'ai pas su y découvrir l'ombre de science ni d'érudition, - ces mots entendus dans le sens qu'on leur accorde généralement. Il m'a bien paru que l'honorable anonyme ne manquait pas de prétentions, et s'évertuait à jouer de très haut son rôle d'Aristarque ès sciences historiques, philosophiques et ce qui s'ensuit ; que, à ce titre, il tranchait avec un merveilleux sans-gêne et un aplomb transcendant une foule de questions, dont visiblement il n'a entendu parler qu'en l'air. Il m'a bien paru qu'il débutait en promettant au lecteur une étude sur le Spiritisme, - une étude, autrement dit un examen sérieux, réfléchi, autant que possible impartial, - et que, en homme de parole, son premier soin a été de déclarer « qu'il se garderait bien de discuter » une doctrine dont les adeptes « ont d'avance fait le sacrifice de leur raison. » Je n'ai pas été sans m'apercevoir que, usant largement de la dispense qu'il s'était octroyée, il avait dédommagé le lecteur de l'absence de tout argument en entassant pêle-mêle de lourds sarcasmes, des affirmations sans preuves, des insinuations d'une délicatesse plus que problématique, le tout entremêlé de tropes... prodigieux, pour ne pas dire vertigineux, et badigeonné d'érudition à prix fixe. Enfin, je ne disconviens pas qu'il m'ait semblé d'une hauteur épique, incommensurable, quand, enivré des capiteuses vapeurs de sa pensée, je l'ai vu terminer ses exercices philosophiques et historiques en se drapant en prophète et en lâchant, pour bouquet aux amateurs, une prédiction que M. Gagne ne lui pardonnera pas de lui avoir volée. Ce sont là tous procédés de remplissage, vieux, vulgaires, usés, ressassés et généralement mis au rebut pour avoir traîné un peu partout au service de causes équivoques et de systèmes boiteux. Qu'un feuilletoniste en disette d'idées, pressé de fournir sa copie, aux abois, les ramasse au tas des choses hors d'emploi, pour parfaire soit *quantum* de colonnes et fournir à temps sa livraison d'alinéa, je le conçois : certaines habitudes mentales, combinées avec certaines exigences de métier, expliquent bien des choses. Je dis plus ; que, se dupant soi-même et se prenant tout le premier à l'étiquette collée à sa fourniture, il affecte des allures de docteur en Sorbonne et donne des airs de candidat au *quarante-et-unième* fauteuil, je n'en suis qu'à demi surpris : le pédantisme uni au parti pris explique bien des curiosités psychologiques. Mais, pour en revenir à notre différend, je ne vois, en tout cela, rien de scientifique, rien absolument.

Après tout, je n'en fais pas un crime à l'Anonyme ; j'aurais tort. Un reproche au plus, c'est tout ce que je me permets, n'ignorant pas qu'un pédant, de même que la plus belle fille, ne peut donner que ce qu'il a. Mais s'il n'est pas responsable de ce qui manque à son *étude*, il l'est, jusqu'à un certain point, de ce qu'il y a mis de trop. Car enfin, n'eut-il pris que demi-quart d'heure pour réfléchir avant de s'embarquer, il se serait aperçu que promettre et tenir font deux, que mieux vaut s'abstenir et rester coi que de s'aventurer, sans boussole et sans données premières, sous prétexte d'explorer un nouveau monde. Il eût évité le sujet qui, s'offrant à lui comme la sirène antique, l'a fait, d'erreurs en sottises, de pathos en calomnies, d'écueil en écueil, aboutir à une plate diatribe. A cela près ; certains « partisans des vérités démontrées » ne sont pas exigeants ; pourvu qu'ils arrivent à n'importe quoi, n'importe comment, tout est au mieux et leur papier noirci.

A mon tour, si j'affirme, je tiens à fournir mes preuves. Quelques-unes suffiront ; elles sont concluantes : Ainsi notre explorateur commence ses découvertes par reconnaître et signaler, entre les tireurs de cartes et les spirites, des affinités, des analogies, pour ne pas dire des airs de famille, qui lui permettent de les classer sur la même ligne et de les enrégimenter dans la même bande. On voit qu'il prend plaisir et met ses soins à entortiller artistement cette jolie trouvaille dans les replis

de sa phrase tortueuse. Qu'en pensera le lecteur ? Eh ! tout naturellement, il soupçonnera qu'Allan Kardec et ses disciples, en « habiles », n'ont pris enseigne honnête que pour mieux dissimuler la nature de leur industrie interlope. L'éveil est donné, l'insinuation glissée ; patience ! L'anonyme saura bien, en temps et en lieu, changer le soupçon en certitude. N'anticipons pas. Enhardi par le succès et charmé de son exploit, il constate un peu plus loin que le Spiritisme, « cette importante manifestation de la croyance au surnaturel (au surnaturel ??), a un passé plus lointain qu'on ne le suppose (il a découvert ce passé à lui tout seul ; Alexandre Dumas aussi a jadis découvert la Méditerranée,) un présent qui, pour être assez précaire, suffit à affirmer sa vitalité et un avenir qui pourrait bien ne pas manquer d'éclat. »

Poursuivant ses recherches, il avise que cette importante manifestation est un symptôme de ramollissement cérébral en notre pays et à notre époque, qui ne laisse pas que d'être sensible et inquiétant. C'est par millions, s'écrie-t-il, que se comptent les spirites. *On ne s'en doute pas assez.* »

Eh ! mais, ainsi présentée, cette série de découvertes a tout l'air d'un réquisitoire en règle et rappelle, à s'y méprendre, le procédé de M. Veillot, quand il appelle la réprobation publique sur les gens qu'il suspecte d'avoir une opinion ou une croyance différente de la sienne. Pour peu qu'ils soient libres-penseurs, fussent-ils même catholiques, mais légèrement entachés de libéralisme, il les prend au collet, les fourre pêle-mêle et sans barguigner parmi les athées et les révolutionnaires qui lui tombent sous la main, et les traduit à la barre de l'opinion. Voilà la bande ! Les uns vous donnent la mesure des autres. Affaire entendue ; pas de discussion ; tout débat est superflu ; jugez. Qu'une même sentence enveloppe ces réprouvés, et pas de miséricorde. Hésiteriez-vous ? Quelle preuve vous faut-il donc ? N'est-ce pas assez des symptômes d'effroyable perversion morale dont témoignent notre époque et notre pays, et qui ne révèlent que trop les sataniques efforts de ces contempteurs du *Syllabus* pour propager leurs doctrines pestilentielles et hâter le cataclysme social ? Qu'attendez-vous ? Les principes sont sapés, la foi chancelle, les minutes deviennent des siècles, les barbares sont aux portes du sanctuaire et leur nombre s'appelle légion. On ne s'en doute pas assez.

*In caudâ venenum.* Ce pas assez en dit beaucoup, il en dit même assez pour donner à penser que, si le grand-prêtre de *l'Univers*, regrette les beaux jours de l'Inquisition et ne s'en cache pas, le disciple d'Epicure ne serait pas fâché d'avoir à sa dévotion un autre tribunal que les abonnés auxquels il s'adresse. Là-dessus, que l'anonyme se récrie, proteste, je n'ai point de mon côté à discuter s'il a fait ou non d'avance le sacrifice de son libre arbitre. Je n'ai à constater qu'une chose : c'est qu'il a fait du Veillot des plus mauvais jours. Avec cette différence, toutefois qu'il vise un but diamétralement opposé à celui que se propose le tenant de Notre-Dame-de-la-Salette ; que l'un bataille de tout son cœur, poitrine au vent et front découvert, pour l'exaltation du Sacré-Cœur, et que l'autre ferraille à couvert et le visage masqué pour le triomphe de la matière brute et de la force aveugle ; avec cette différence, si le style peint l'homme, que l'un va droit devant lui, ardent, rugissant, fulminant convaincu ; convaincu, qu'il combat pour la vérité, alors qu'il n'obéit qu'à l'idée fixe qui l'obsède, l'enfièvre, parfois l'enflamme et le fait, tel qu'une bombe, éclater dans la mêlée ; tandis que l'autre, mou, boursoufflé, tramant, filandreux, aussi incolore que la lymphe qui doit couler dans sa veine, allonge sournoisement ses bottes secrètes entre un sarcasme mal venu et une platitude réussie, entremêlant le tout... n'insistons pas. Il est bon d'ajouter, - soyons juste envers chacun, - que si M. Veillot, dans ses heures de paroxysme, touche à tel et à travers et sans compter les coups, encore se garde-t-il de violer outrageusement la grammaire dans la bagarre. Et, certes, eût-il affaire au Spiritisme, il briserait sa plume et se retirerait à la Trappe plutôt que de commettre le péché mortel d'une phrase dans ce goût : « Il a un présent... et un avenir qui pourrait bien ne pas manquer d'éclat. »

Il se peut que l'éditeur responsable de ce joyau se croie un présent suffisant pour affirmer la vitalité de son talent, mais il se pourrait bien que ce talent et l'opinion qu'il en a ne suffisent pas à lui assurer un avenir éclatant. En attendant, comme cet ami de la vérité et de Vaugelas, - on n'est jamais mieux trahi que par les siens, - « tient à ne pas se laisser *abuser* par les mots et à bien faire l'histoire du Spiritisme, commençons, dit-il, par le bien définir, » et il définit : « Le Spiritisme est une doctrine qui consiste à admettre que les morts ne sont jamais morts tout entiers, qu'il reste d'eux un simulacre (un simulacre !) de matière tenue (tenue !!), et que ce simulacre ( !!!) peut se communiquer aux vivants, soit par apparition directe, soit par des bruits ou des écritures dont l'auteur est invisible. »

Ouf ! Nous voilà sortis de la définition. Elle est de poids, et M. Littré <sup>7</sup> n'y trouverait rien à reprendre au point de vue grammatical ; peut-être, au point de vue de l'exactitude, serait-ce différent ; peut-être aussi conseillerait-il à l'auteur de ne pas abuser du forceps pour mettre au jour ses idées et estropier ses définitions. Qui dit définition incomplète, dit fausse définition. Il ne manque à la sienne qu'une chose, l'essentiel, rien que cela, l'âme et sa survivance immortelle aux *simulacres*, aux accessoires qu'elle puise successivement dans les divers milieux où elle est appelée à s'individualiser, agir et manifester ses actes.

A la vérité, l'anonyme a une excuse : l'habitude, seconde nature. Accoutumé qu'il est, par devoir d'état, à biffer l'âme partout où il la rencontre, il la retranche net, sans y songer, aux spiritistes assez étonnés de se voir rangés, faute d'un trait de plume, dans « le petit groupe, » autrement pour le latin, *inter porcos Epicuri*.

Que l'Anonyme se glorifie d'être *unus e grege*, le mot est d'Horace, si je ne m'abuse ; qu'il se fasse une joie de mourir tout entier sans qu'il reste de sa personne même un simulacre de matière tenue, ce qui aiderait pourtant, je soupçonne, au dégagement de sa pensée ; qu'il se délecte à l'espoir de partager avec la dépouille du César de Shakespeare <sup>8</sup> l'unique et dernier honneur de servir à boucher quelque crevasse dans un vieux mur, c'est affaire à lui. Tous les goûts sont dans la nature. « Aussi me garderai-je bien de discuter. Allez donc discuter avec un homme qui, d'avance, a fait le sacrifice » de son âme, de ce qui le distingue du premier mammifère venu !

Ce qu'il a voulu seulement faire toucher du doigt, dit-il, c'est le rapport qui existe entre toutes les méthodes propres à développer l'état extatique. Quelles que soient ces méthodes, elles doivent avoir toutes pour effet d'anéantir le sentiment individuel, ce qu'on appelle la conscience, c'est-à-dire le contrôle de la logique, et partant elles rentrent toutes dans le cadre nosologique des actes générateurs de la folie. » (Des méthodes qui rentrent dans un cadre d'actes !) Partant de là aussi, notre homme va loin et, sans autre souci, fait des médiums autant d'extatiques ou d'idiots, et du reste des spiritistes autant d'exploiteurs ou d'exploités.

De même ai-je voulu, de mon côté, vous faire toucher du doigt le rapport qui existe entre la méthode qui lui est personnelle et la conscience qu'il met à défigurer les doctrines qui n'ont pas le don de lui agréer et à vilipender les gens qui les professent, sans sa permission. Ai-je dit vilipender ? Dut l'expression sembler malsonnante au destinataire et, lui faire dresser l'oreille, je la maintiens. Si complètement que j'aie fait le sacrifice de ma raison et si avancé que soit mon ramollissement cérébral, je la maintiendrai jusque-là que l'Honorable aura précisé le sens de ces phrases : « Ces prodiges ne sont pas ce qui nous intéresse le plus (dans le spiritisme). « M. Robin en a répété, dans le temps, quelques-uns (répéter des prodiges !!) et c'est surtout pour les *habiles qui vivent* de cette exploitation du merveilleux qu'a été fait le proverbe espagnol : *Medio de picaro y medio de loco*. Ce qui nous importe, c'est l'immense portée sociale qu'a prise bien vite la

---

<sup>7</sup> L'Anonyme a soin, au début de son *étude*, d'avertir le lecteur qu'il a un Littré sur la planche avec lequel il est en commerce intime.

<sup>8</sup> Imperious Caesar, dead, and turn'd to clay, Might stop a hole to keep the wind away. Shakespeare, Hamlet.

nouvelle doctrine, grâce à l'habileté surprenante avec laquelle son grand homme, Allain Kardec, prophète et contrôleur aux Délassements-Comiques, a su fondre dans un livre, qui a maintenant une vingtaine d'éditions (vingt-deux), tout ce qui est nécessaire pour établir une religion. » (Une religion sans prêtres, sans autels, sans cérémonies, sans rites ! autant de mots, autant d'erreurs ou pis.)

Ici, je laisse de côté l'enchaînement des idées qui est, à lui seul, un prodige supérieur à ceux du Spiritisme et digne d'être *répété* par Jocrisse lui-même. Je tiens seulement à repêcher parmi ces idées celle que l'auteur s'est complu à noyer dans l'eau trouble de sa phraséologie, et je ramène ceci : Allan Kardec était à la fois un pitoyable farceur, un fou et un exploiteur d'une *habileté* surprenante ; quant aux défenseurs ou propagateurs de sa doctrine, picaros, un anglais pickpockets.

Que répondre à cela ? Rien, sinon que l'Anonyme avant d'écrire ces belles choses aurait sagement fait de s'enquérir, près de qui de droit, si son cerveau n'est pas tellement raffermi qu'il n'ait déjà contracté quelque calus sensible et inquiétant ; que, s'il a perdu ce qu'Astolphe allait chercher dans la lune, les spirites n'y sont pour rien, n'ayant que faire de sa logique, non plus que de l'esprit après lequel il court désespérément sans en pouvoir rencontrer même le simulacre ; enfin, que si on lui a volé son argent, ce doit être en Espagne, où il est allé chercher des proverbes et prendre des leçons du maître en calomnie. Du moins Bazile chante-t-il son grand air en virtuose ; l'élève ne sait que l'écorcher piteusement.

J'en aurais bien d'autres à relever ; à quoi bon ? J'ai hâte d'ailleurs de clore ce vilain chapitre pour finir sur une note plus gaie. Quand le *partisan de la vérité* a consciencieusement dilué un grain ou deux de toxique, il éprouve, paraît-il, le besoin de se détendre les nerfs et de se recréer à saisir le premier bon mot qui passe à sa Il attrape ; mais Dieu sait avec grâce il le prend au vol et avec quelle délicatesse il l'étale sur le papier. Un échantillon de son adresse : Satisfait d'avoir travaillé de son mieux, à salir la mémoire d'Allan Kardec, la droiture et le désintéressement personnifiés, il prend pour transition Jean Reynaud, qu'il lui est interdit de comprendre, et passe à l'auteur de *La Pluralité des existences* et à celui de *Dieu dans la nature* et de vingt autres œuvres dont la moindre défie sa critique, par une raison facile à deviner ; il dit : « Il (le Spiritisme) s'est jeté à corps perdu dans l'imagination de MM. Pezzani et Flammarion de la *pluralité des mondes habités*. » Que pensez-vous d'une philosophie qui se jette à corps perdu dans l'imagination de MM. tel et tel de la pluralité des mondes habités ? Pour moi, je l'avoue, cette image fantastique me charme, me ravit ; elle atteint, le sublime du genre. Que dis-je, une image ! c'est tout un tableau, après lequel il faut tirer l'échelle. Pends-toi, ô digne Prudhomme ! te voilà, toi et ton char, ce char de l'État que tu faisais, avec tant de bonheur, naviguer sur un volcan, te voilà... comment, achever la métaphore sans l'endommager ?... Te voilà détrôné, toi et ton char, l'un portant l'autre ! Tel autre, curieux d'apprendre ce qu'on entendait, dans les premiers âges du Spiritisme, par une orgie se déroulant avec impudeur et croyant qu'elle durera toujours, une orgie où se trouvaient mêlés les philosophes qui ont cherché à s'emparer de l'homme en le flattant, depuis Pythagore, Socrate et, Platon, jusqu'à Jean Reynaud et Allan Kardec, en passant par Descartes et Leibniz, tous gens habitués à mettre de l'eau dans leur vin et rien de commun avec Epicure, cet indiscret aussi pourra bien faire quelques questions. Heureusement l'hiérophante sera là, accoudé à sa colonne, pour rendre l'oracle et prononcer le *fiat lux*. En attendant, arrière les profanes, n'approfondissons pas les mystères... et baissions la toile.

N'allais-je pas oublier l'érudition qui a fait faire un péché d'envie à M. Tournier ! Je doute qu'il l'eût commis, si, pour la meilleure part de cette érudition, il eût eu, par hasard, sous les yeux la fable analytique de l'ouvrage que M. A. Maury a publié sous ce titre : *Magie et l'Astronomie*, etc. (Paris, - Didier, - 3,50 frs.). Une encyclopédie quelconque, celle de Larousse, par exemple, l'eût

édifié sur le reste. Je ne mettrais pas ma tête en jeu pour Larousse, mais je gage, oui, six plumes d'oie contre celle du disciple des sciences exactes que je ne me trompe pas de beaucoup.

Maintenant, pour revenir au sujet de notre désaccord, vous comprenez qu'il n'a pas dépendu de moi de trouver dans l'article ce que vous y avez vu. Mais, voyons le bouquet. Peut-être pensez-vous que cette doctrine, cette imagination et ce corps perdu... Eh ! bien, non, oyez ceci pour vous souvenir que nous sommes chez Nicolet :

« Il y a, à l'heure qu'il est, environ trois millions de spirites sur la surface du globe (mettons le double) ... Ces trois millions de spirites sont à leur façon une sorte d'élite. (Dix lignes plus haut, des imbéciles ; au début de l'étude, des idiots ; dans l'intervalle, des chevaliers d'industrie !) Ils luttent avec beaucoup plus de chances de succès que n'en eurent les Apôtres... Il ne se passera pas deux siècles avant, qu'ils aient droit de cité partout et que leur métempsycose ne lutte victorieusement avec celle des indous. » (Et que leur religion ne se substitue au catholicisme ou au christianisme. Auquel des deux ? impossible de s'en rendre compte ; confusion perpétuelle.)

Sur quoi le maestro, se débarrassant des comparses, reste seul en scène, saisit sa lyre et entonne cet hymne orphique :

« Quant à nous, partisans de la vérité démontrée, disciples des sciences exactes, ennemis des rêves et des aspirations niaises vers des mondes utopiques, *nous attendrons. Nous avons le temps.* Démocrite, Epicure, Lucrèce forment un tout petit groupe en dehors de la société si mêlée des philosophes qui ont cherché à s'emparer de l'homme en le flattant ; mais c'est le groupe accoudé aux colonnes de la salle du festin, regardant avec un sourire de pitié l'orgie qui se déroule sans pudeur et croit, que, parce qu'elle a rempli le passé et occupe encore le présent, elle durera toujours.

J'en ai encore le cœur ému. Cependant, comme il faut tout prévoir, je nie demande ce qu'il adviendra, dans les siècles futurs, au cas où quelque indiscret, - il y en aura de tout temps, - s'enquerra par quelle recette le prophète qui n'était plus à la mamelle en 1874 et déjà feuilletonnait dans le sous-sol d'un journal, par quel miracle il a bien pu, durant une centaine de générations, attendre, accoudé à une colonne, le jour prédit de l'apothéose du petit groupe. Tiendrait-il de Cagliostro, par héritage, une fiole d'élixir de longue vie ? Serait-il Elie de retour du septième ciel et converti à la vérité démontrée ? Qui ne le saura jamais ?

Inutile, n'est-ce pas ? de vous recommander la discrétion. Cette lettre est toute confidentielle. S'il vous prenait fantaisie de la communiquer à quelques personnes, obligez-moi d'en limiter le nombre à celui de vos abonnés. Un service pour finir : j'aurais aussi un bout de lettre à adresser directement à l'ennemi des rêves. J'ignore où perche ce phénix de la critique historico-philosophique. En vain ai-je feuilleté toute la collection du Bottin et quantité d'autres dictionnaires, je n'ai recueilli que ce renseignement : Anonyme, pas connu. Êtes-vous mieux informé que moi ? Si oui, faites-moi la galanterie, je vous prie, de lui transmettre mon petit envoi par la voie spirite ordinaire. Ci-joint l'épistole.

Je suis, etc.

T. Tonœph.

*Nota.* Nos abonnés trouveront sans doute la riposte de notre correspondant un peu vive et d'une allure qui ne s'accorde qu'à demi avec celle adoptée par la *Revue*. Qu'ils se rassurent ; notre correspondant n'abusera pas du genre. L'occasion s'est offerte à lui de solder un vieux compte avec certains calomnieurs de la doctrine et de la mémoire d'Allan Kardec, personnifiés par l'anonyme, il l'a saisie en passant. Notre règle est celle-ci : Aux adversaires sérieux et de bonne foi, des réponses courtoises et sérieuses ; par exception aux pédants de mauvaise foi, des sifflets. Cette exception est-elle de trop ? Nous, ne le pensons, pas, et nous espérons que, réflexion faite, nos abonnés seront de notre avis.

*La fausse Katie-King.*

Réponse à nos adversaires.

Dans la *Revue* de 1874, nous avons donné la relation exacte des adieux faits par Katie-King aux hommes de lettres, savants et gens du monde pour lesquels elle éprouvait une sympathie sérieuse ; sa mission, bien déterminée, était accomplie, ce fait était constaté par les membres de la Société royale de Londres,

En Amérique, un Barnum a voulu ressusciter une Katie-King ; il a annoncé cette nouvelle, prônée par tous les ennemis du Spiritisme, ce qui prouve une entente préalable entre eux ; il s'agissait d'infirmier les déclarations d'hommes éminents. Dans plusieurs lettres successives, M. le prince Emile de Sayn Wittgenstein nous avait dit : Tout cela est faux. En effet, la fraude est aujourd'hui reconnue. On avait indignement abusé de tout ce qui est respectable, et les journaux de l'Amérique du Nord réprouvent aujourd'hui ce chantage éhonté.

M. de Wittgenstein nous adresse, à ce sujet, quelques lignes que nous sommes heureux d'insérer dans la *Revue*. Elles sont textuelles.

Je suis aise de voir que, comme moi, vous n'attachez guère d'importance à un fait qui, tout en donnant à nos détracteurs la pâture de quelques jours, ne peut en rien influencer les convictions de ceux qui, sérieusement, recherchent la vérité. Quant à ceux qui, de parti pris, repoussent l'évidence et ferment les yeux, crainte de voir, nous perdrons nos peines en cherchant à les convaincre : leur *jour de Damas* n'est pas arrivé.

Nous ne devons pas dissimuler que nous avons affaire à forte partie, - forte surtout des contrastes dont elle se compose, et qui, par une anomalie étrange, s'allient aujourd'hui quand même, pour nous courir sus. - C'est d'abord la phalange compacte des timorés d'esprit et de conscience, âmes pieuses et de bonne foi pour la plupart, qui, paralysées par la routine d'une dévotion pour ainsi dire rythmée, croient, moyennant telle pratique, telle redevance, s'assurer contre les éventualités de la vie future et ne voient, en dehors du cercle étroit où les relèguent les dispensateurs des grâces divines, que ruine et damnation, nous combattant à outrance en tous lieux où elles nous rencontrent, - y compris Lourdes et la Salette.

Viennent ensuite les sceptiques, les doctrinaires, les indifférents, les peureux, - tous ceux qui dénigrent, calomnient, taisent ou nient : - le docte expérimentateur, qui ne croit qu'à ce qu'il décompose ; le philosophe, décrétant le *non est*, pour tout ce qui dépasse le rayon de sa lampe d'étude ; le psychologue, qui attribue à une aberration de nos sens, à une « hallucination collective, » les phénomènes que nous observons dans nos séances spirites ; le réaliste, qui nous décerne la douche et la camisole de force, l'athée de toute nuance, depuis celui qui nie l'essence divine de notre Seigneur et Maître, jusqu'à celui qui, faisant bon marché de son immortalisé, aspire à redevenir néant, ou se glorifie des ancêtres que lui assigne Darwin ; - toute la foule, enfin, verbeuse et dénigrante des *saint Thomas*, qui ne croiront que ce qu'ils toucheront de la main, grossie de ceux qui, prenant l'outil pour la pensée qui le manie, butent devant l'insuffisance intellectuelle des médiums et refusent d'aller plus loin, - comme si le bois et les cordes dont se composait la harpe de David avaient été pour quelque chose dans les psaumes divins que chantait sur elle ce poète des poètes !

Mais le plus grand obstacle git, à mon avis, dans ceux-là même qui, se disant nos adeptes et emportés par un zèle trop ardent, négligent le travail d'une analyse à tête reposée, pour, en aveugles, s'abandonner à l'entraînement irréfléchi de mirages, qui, souvent, les rendent dupes du charlatan qui viendra les exploiter, du plaisant qui les mystifiera, - voire même de l'Esprit moqueur ou malveillant, qui tâchera de les induire en erreur. - Ce sont eux qui fournissent à nos

détracteurs les projectiles du ridicule et d'une logique objective dont ils nous lapident. C'est à eux que nous devons les succès trop longtemps soutenus de cette « Katey » de contrebande, qui vient de se démasquer et à laquelle, - veuillez vous le rappeler, - j'ai toujours refusé de croire. Ce sont eux, enfin, que citent à tous propos, à l'appui de leurs dénégations, les champions de la partie adverse, confondant les erreurs plaisantes de quelques-uns avec la doctrine elle-même, et mettant en branle contre elle les risées et les sarcasmes d'un public ignorant et instinctivement hostile.

Ce n'est pas à nous, mon cher monsieur Leymarie, qu'est échue la grâce de voir fleurir l'arbre dont à peine nous plantons la semence ! - Nous sommes à l'Alpha de cet ABC gigantesque qui, dans quelques siècles seulement, prendra forme de livre, mais qui, aujourd'hui encore, a besoin d'images coloriées pour le rendre accessible à la foule. Et toutes ces images qu'ont inaugurées et que développent encore avec une si logique persévérance les Américains et les Anglais, tous ces phénomènes étranges qui commencent enfin à émouvoir aussi la France, - en un mot, toutes ces manifestations physiques, déplacements, apports, photographies, matérialisations, etc., etc. (dues ou non à des Esprits inférieurs, mais qui ont, pour nos néophytes, toute l'importance des vignettes attrayantes du livre d'enfant), ont, - disons-nous-le bien, - converti spontanément plus de sceptiques que n'auraient pu le faire les plus splendides enseignements tracés de main de médium.

Quant à nous, qui savons et ne doutons plus, bornons-nous à humblement labourer le lot de terre qui nous est échu ; déracinons, avec une patience constante, l'ivraie destructeur et faisons place au bon grain, qui doit un jour donner à nos arrière-petits-enfants le pain de la vie !

Qui sait, si, dans quelques siècles, nous ne reviendrons point ici-bas pour prendre poste parmi les moissonneurs de cette glorieuse récolte !

Et, sur ce, mon cher monsieur Leymarie, je vous serre bien cordialement la main,

Emile de Wittgenstein.

Vevey, 31 janvier 1875.

### *Les précurseurs d'Allan Kardec.*

Jussy (Moldo-Valachie), le 29 décembre 1874.

Chers messieurs,

Le Spiritisme compte sans doute parmi ses adversaires, pour ne pas dire ses ennemis, des hommes aussi droits de cœur que puissants d'intelligence. Mais c'est une satisfaction pour les croyants en la doctrine de pouvoir se dire les disciples d'hommes d'autant de génie, d'autant d'autorité qu'en peuvent posséder les savants qui croient faire acte de charité envers la secte en bornant l'expression de leur incrédulité à la pitié ou au dédain.

Allan Kardec a des précurseurs. J'en connais un dont le nom brille aux premiers rangs dans la pléiade littéraire de la France moderne ; et j'avoue que cette autorité a décidé de ma foi, ou, si vous le voulez, de ma conversion. Cet écrivain, c'est Lamennais. Je cite sans plus long préambule :

« A l'égard des êtres personnels ou intelligents, la mort, qui ne saurait atteindre la personnalité dans son élément supérieur, la faculté indécomposable de percevoir l'Etre infini, n'atteint non plus qu'en apparence l'individualité qu'elle implique. L'intelligence, en effet, rendant possible pour chacun de ces êtres un progrès auquel on ne saurait assigner de limites, ils possèdent dès lors des conditions de développement indéfini. Sans quoi des puissances radicales inhérentes à leur nature devraient rester en eux perpétuellement inertes, ils auraient à la fois et n'auraient pas une fin, puisqu'elle serait contradictoire aux inflexibles lois de leur durée.

De là l'instinct d'immortalité impérissable dans l'homme, où il subsiste concurremment avec la certitude absolue de mourir. Ce double mystère de la vie et de la mort n'a pas, en notre état



présent, d'éclaircissement complet possible, parce que les conclusions de l'esprit, ne pouvant être vérifiées par l'expérience, renferment toujours forcément quelque chose de conjectural, mais qui se rapporte beaucoup plus, toutefois, au mode de persistance qu'à la persistance même de l'être. En dehors donc de l'expérience ou de l'observation directe impossible pour nous maintenant, voyons où nous conduira la raison guidée par l'analogie des faits et la connaissance de leurs lois les plus générales.

Nulle individualité qu'au moyen de l'organisme, lequel n'est, en chaque être, que le système de l'imitation correspondant au type essentiel qui constitue spécifiquement l'être ; nul organisme déterminé qui ne finisse nécessairement. Les mêmes causes par lesquelles il est, le nécessitent à cesser d'être.

Il existe une corrélation nécessaire aussi et prouvée de fait entre le développement de l'organisme et le développement des facultés, soit instinctives, soit intellectuelles, inhérentes à la nature des êtres divers. Or, tout développement organique a des bornes infranchissables : aucun organisme ne peut se développer indéfiniment, puis qu'il finit nécessairement.

Cependant, la nature des êtres intelligents implique un *développement indéfini*, qui, lui-même, implique une persistance indéfinie de l'individualité. Or, l'un et l'autre, comme on vient de le voir, sont impossibles sous *la condition d'un organisme unique*. Donc, à l'égard des êtres indéfiniment perfectibles, *nécessité d'une suite ascendante de transformations organiques liées l'une à l'autre, s'engendrant l'une l'autre, selon les lois universelles de la création, et selon les lois de chaque nature spéciale*.

Pour les êtres de cet ordre, et pour l'homme en particulier, la mort n'est donc que l'une de ces transformations, le passage d'un état à un autre état, quelque chose de semblable à ce que la naissance est pour le fœtus, l'éclosion d'un germe contenu dans le premier organisme ; et ces *organismes successifs* ne sont eux-mêmes que l'évolution, sous le seul mode où elle soit possible, de l'organisation correspondante aux divers degrés de l'évolution propre de la nature humaine, ou de l'homme typique réalisé, incarné en chaque homme individuel. »

(De *la société première*, pages 168, 169, 170, 171.)

Et ailleurs, pages 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237 :

« Enfin arrive le terme de cette existence fugitive. Tout ce qui vit, meurt, et la mort est une condition, une des faces de la vie. Rien ne serait si les êtres ne se donnaient les uns aux autres, parcourant ainsi un cercle éternel de combinaisons, dans lesquelles les essences, les types demeurent immuables et inaltérables. La mort en chaque être individuel, n'atteint que la limite ; mais en atteignant la limite, elle atteint l'individualité qui a sa cause dans la limite même. Détruisez l'organisme ou le système spécifique de l'imitation de chaque être, il cesse d'exister individuellement. L'organisme est le type incarné ou réalisé physiquement. Ainsi, l'organisme au moyen duquel le type indivisiblement un, passe de l'état idéal à l'état réel ou physique, l'organisme qui le représente dans le monde extérieur, correspond de tout point et nécessairement à la nature de l'être qu'il individualise et qui ne subsiste que par lui. Or, chez les êtres inférieurs à l'homme, chaque nature a des bornes définies qu'elle ne saurait franchir et qui déterminent, celle de l'évolution possible de l'organisme qui l'exprime ; et ces bornes infranchissables, chaque individu les atteint par son propre développement spontané. Pour lui nul progrès ultérieur ; pour lui, dès lors, ce cycle parcouru, nulle raison de continuer d'être, car tout ce qu'il pouvait être, il l'a été déjà ; il a, pour parler ainsi, épuisé la mesure d'être et de perfection d'être que sa nature comporte, s'arrêtant là seulement où elle s'arrête elle-même. Complet désormais, achevé en soi, d'autres le remplacent pour perpétuer le type et participer à leur tour au bien que lui-même, revivant en eux, leur a transmis.

L'homme, au contraire, recèle en soi des facultés dont le terme étant l'infini même, sont toujours susceptibles d'un nouveau développement. Sa nature exclut toute limite, en ce sens que pour elle il n'en est point de dernière. A quelque degré de perfection qu'on le suppose parvenu, sa perfection peut croître encore ; il peut connaître plus, aimer plus, disposer d'une puissance plus grande. Sa nature donc implique un progrès continu, indéfini dans le temps et l'espace. La mort ne saurait donc être pour lui ce qu'elle est pour les êtres enserrés dans des bornes fixes : autrement, incapable d'atteindre sa fin, sa nature renfermerait une contradiction radicale.

Cependant l'homme meurt, son organisme se dissout. Oui, sans doute, et en cela il subit une nécessité inhérente à tout organisme. Mais pourquoi l'organisme présent ne serait-il pas une simple phase de l'évolution d'un germe primitif qui, par une suite de transformations correspondantes à l'évolution de la nature humaine elle-même, la représenterait à tous les degrés de son développement indéfini ? La création n'offre-t-elle pas, parmi les êtres les moins élevés, des exemples nombreux de transformations analogues, où constamment les hommes ont vu, comme par une sorte de révélation instinctive, l'image et l'indice de leur propre transformation<sup>9</sup> ? Obligé de reconnaître une disproportion absolue entre un organisme déterminé et une nature indéfiniment progressive, quoi de plus conforme aux lois d'une induction sévère que de concevoir un enchaînement d'organismes s'engendrant l'un l'autre à mesure que cette nature effectue son progrès et la représentant aux divers degrés de ce progrès ? Cela même n'est qu'une extension de la loi qui préside à l'évolution de tous les organismes, et particulièrement de l'organisme humain. Avant d'être ce qu'il doit devenir, il traverse les états inférieurs, il revêt tous les caractères qui spécifient les différentes classes des êtres animés, depuis le mollusque jusqu'au mammifère. Une simple vésicule, voilà son point de départ ; il avance en se perfectionnant par une progression continue.

Mais, dira-t-on, la mort paraît rompre cette continuité. Nous n'avons ni la connaissance ni le sentiment de ce qui la suit, de l'état supposé où l'homme entre alors.

Il est vrai, et déjà sous la forme de son existence première, il a présenté un phénomène semblable. Figurez-vous, en effet, l'embryon dans le sein de la mère, vivant de sa vie, comme le rameau de la vie de la plante, replié sur lui-même, presque sans mouvement, muet, sourd, aveugle, pour unique sens un tact obtus. Qu'est-ce que cet être enseveli dans sa solitude ténébreuse ? Est-ce là l'homme ? Oui, c'est l'homme, mais l'homme en puissance, le germe de l'homme futur commençant son évolution. Or, que, par hypothèse, cet homme initial, doué de pensée, pût s'interroger lui-même sur ce qu'il est et ce qu'il doit devenir, que se répondrait-il ? Que trouverait-il en soi ? Il y trouverait d'abord une vague aspiration à quelque chose qu'il ne possède pas, à un bien qu'il ignore et pour lequel il se sent fait, à une plus grande perfection d'être. Mais cette perfection, mais ce bien, il ne saurait s'en former d'idée, incapable en cet état de connaître celui qui plus tard sera le sien. Il est et veut être, et dilater son être, voilà ce qu'il sait, rien de plus, et la conservation de cet être étant attachée à certaines conditions organiques actuellement nécessaires, la destruction de ces conditions se confondrait pour lui avec celle de son être même. Cependant, le moment arrive où elles sont détruites en effet. De vives douleurs saisissent la mère, et, selon toutes les vraisemblances, retentissent dans son fruit. Les liens qui l'unissaient à elle se rompent, et ces liens étaient ceux de la vie. Il respirait par elle, se nourrissait par elle, recevait d'elle à chaque instant ce qu'à chaque instant nécessitait son existence. Expulsé du milieu où sa croissance s'était effectuée, hors duquel il eût été impossible qu'il subsistât, qu'éprouverait-il ? Que serait à ses yeux, dans l'invisible sentiment qu'il en aurait, cette crise formidable ? La mort avec tous ses effrois. Et en réalité, c'est la vie qui brise son enveloppe, c'est la sortie de l'obscur prison où l'homme véritable était enfermé, c'est sa glorieuse entrée dans l'univers, dont il va

---

<sup>9</sup> Noi siam vermi, Hati a formar l'angelica farlalla. Dante.

contempler, au moyen de ses sens qui s'ouvrent, l'éclatant spectacle et les divines magnificences ; c'est son entrée plus glorieuse encore dans les sublimes régions de l'intelligence et de l'amour, c'est enfin, sur le rivage où il avait cru naufrager, la prise de possession d'un monde nouveau, de ce vague bien auquel il aspirait sans le connaître !

Quand se termine cette seconde phase du développement indéfini de l'homme, le même phénomène se renouvelle. Le progrès possible à l'individu sous sa forme organique actuelle étant accompli, il rend à la masse élémentaire cet organisme usé, il en revêt un autre plus parfait, et mourir c'est naître. Tous cependant ne renaissent pas dans les mêmes conditions. Ceux qui, abusant de la liberté pour violer leurs lois, ont porté le désordre en eux-mêmes, subissent nécessairement les conséquences de ce désordre, de cette maladie volontaire. La conscience douloureuse qu'ils en ont, car la douleur n'est que la conscience d'un désordre interne, est encore un bienfait divin, puisqu'elle excite en eux le désir de la guérison. Ils étaient tombés, ils se relèvent, et, rentrés dans l'ordre, ils poursuivent leur éternelle évolution. »

Ne croit-on pas lire une démonstration philosophique de la doctrine spirite, abstraction faite de toute preuve matérielle confirmative ? On ne peut pas dire que cela ait été écrit pour le besoin de la cause. Lorsque ce génie burinait sur ses tablettes immortelles, en un style digne de Bossuet, ses principes et ses déductions philosophiques, le Spiritisme n'avait pas encore donné signe de vie, même comme embryon doctrinal. Et cependant peut-on en révéler la substance, en annoncer l'avènement, en faire la démonstration théorique d'une manière plus précise et plus convaincante pour la raison ? Sommes-nous plus fous, plus imbéciles d'esprit et d'enfantine crédulité de suivre de pareils devanciers, de céder à la séduction de telles autorités, que ceux qui prennent pour évangile les creuses divagations d'un baron d'Holbach, qui aurait sagement fait de s'en tenir à la métallurgie, la chimie et la minéralogie ? Sommes-nous plus crédules et plus infirmes de raison que ceux qui fondent leurs espérances de salut sur l'infailibilité du pape, l'Immaculée Conception et le Syllabus ? Pour nous, du moins, les faits matériels contraignent et justifient la croyance. On trouve plus commode de les nier que de les vérifier par soi-même. On les rejette comme trop étranges. Mais quelle découverte, quelle vérité nouvelle n'a pas paru étrange à sa première apparition ? Quel est le corps de savants qui ait fait une découverte ? Tout ce qui aujourd'hui constitue le riche domaine de la civilisation est le produit de conquêtes individuelles. C'est la cellule cérébrale qui a toujours servi et qui servira toujours de foyer d'incubation aux grandes idées qui marquent toutes étapes de progrès de l'humanité. C'est à l'apparition de génies révélateurs que nous devons notre patrimoine moral et scientifique. D'où nous les apportent-ils, ces vérités qui jalonnent la marche ascendante de l'humanité vers la perfection ? Le Spiritisme nous le dit et nous le prouve expérimentalement. Qu'on soumette ses assertions et ses preuves aux expériences qui légitiment et imposent la certitude. Cela seul qui implique contradiction est indigne d'examen. Je ne me mettrai pas l'esprit à la torture pour comprendre un bâton sans bout. Mais lorsqu'on me dit que le passage de vie à trépas n'est qu'une transformation, qu'il y a persistance de l'être humain sous une forme fluïdique après ce phénomène d'extinction de la vie organique, que, de plus, cet être se reproduit sous une forme matérielle ; alors, si étrange, si incroyable même que me paraisse l'assertion, je mettrai à la constatation du fait ou du leurre tout ce que j'ai de sens et de bon sens, et si sens et raison me prouvent qu'il y a dans le fait autre chose que de la *physique amusante*, je ne me trouverai pas plus déraisonnable de croire que les premiers qui ont cru aux découvertes de Galilée et de Newton.

Je vous adresse cette citation dans la pensée que vous pourrez peut-être trouver utile de la publier dans la *Revue*. Quant aux réflexions qui la précèdent et la suivent, elles sont tout intimes, et je vous fais juges de l'opportunité de leur publication, de leur suppression et des modifications à y faire peut-être.

M. Gouverné.

Messieurs et frères en croyance,

Le 8 août 1814, je débarquai à Bordeaux, venant de Montevideo, Uruguay. J'écrivis immédiatement à M. Buguet, médium, boulevard Montmartre, pour lui demander la photographie de mon père, mort en 1828, le jour de la saint Jean ; je le priai de m'envoyer cette épreuve, le 15 août, fête locale de Mirande, mon pays natal.

Au jour demandé, à trois heures de l'après-midi, la poste m'apportait un paquet de photographies, que j'ouvris devant tous mes parents conviés en ce jour de fête ; Dieu nous accordait cette immense joie, de contempler les traits de notre père bien-aimé. Vous êtes autorisés, messieurs, à faire le tirage de cette photographie pour les lecteurs de votre estimable *Revue spirite* ; puisse l'assertion d'un honnête homme, d'un spirite convaincu, porter la lumière dans l'esprit des personnes indécises.

Gabriel Balech, à Mirande (Gers)



Photographie de l'Esprit de Balech père.

Messieurs,

Je viens vous citer, l'un des faits les plus remarquables produits par la photographie spirite. Je vous avais envoyé le portrait d'un incrédule, et ce monsieur, qui avait reconnu son fils dans les épreuves reçues de la maison Buguet, était étonné, car il y avait deux taches noires au front du portrait de ce fils ; il en envoya une à un frère du mort qui écrit à son père : « Ce sont les trous, faits par les deux balles qui ont tué Emile, à la bataille de Saint-Privat, en 1870. » Sur les mêmes épreuves, à côté d'Emile, le père a reconnu sa fille morte loin de lui, à l'âge de quatorze ans. Comment nier l'évidence ; l'Esprit survit au corps ; il conserve sa personnalité.

Mme Thompson, rue Serviez, à Pau (Basses-Pyrénées).

*Apports de fleurs, corps fluidique interceptant la lumière.*

Mon cher monsieur Leymarie,

Le 15 courant, mon esprit familier me pria d'aller chez Buguet, mercredi, à 11 heures, désirant, me dit-il, faire quelque chose pour moi, en plein jour. A l'heure fixée, je me rendis chez Buguet avec le médium, ne sachant pas ce qui devait se passer (mon idée était une matérialisation pour me donner son portrait). Je lui demandai : que devons-nous faire ? Il répondit par l'entremise du médium : « Buguet te placera pour poser comme de coutume. » Avant de commencer, Buguet lui demanda : « Avez-vous quelque chose à me dire ? » Réponse : « Je viendrai aujourd'hui, très bien, et ferai un beau cadeau à mon bon Julien, car je l'aime bien ; je m'orne la tête, afin d'être bien belle. »

Lorsque tout fut prêt, je posai ; l'opération terminée, Buguet et moi, descendîmes pour développer le cliché. Quel ne fut pas notre étonnement en ne voyant rien apparaître sur la plaque ! (de 0.30 + 0.24). Pas d'Esprit, cela pouvait être, mais mon portrait et la table sur laquelle j'étais appuyé, devaient infailliblement ressortir ; par le médium nous en demandâmes la cause ? Réponse : « Parce que, ce que nous voulons offrir à notre bon Julien, Clarita et moi, n'était pas encore assez matérialisé et j'ai obstrué entièrement la lumière devant l'objectif, afin qu'il n'y eût rien. Nous travaillons en ce moment pour finir notre cadeau. - Le cadeau sera-t-il prêt au moment de ma pose ? - Oui. » L'opération eut lieu, et au moment où Buguet ferma l'objectif, il me tomba du toit de la salle vitrée, en m'effleurant la tête, une splendide couronne de fleurs admirables ; elle a un diamètre de 0.50 et pèse 6 hectos ; l'Esprit l'avait jetée sur moi, aussitôt l'opération terminée. Au développement de la plaque, j'ai obtenu une magnifique épreuve de mon Esprit familier ; ses cheveux sont flottants, elle tient sa belle couronne à la main. (J'ai fait photographier le modèle qu'elle m'a laissé.) Ce cas est très intéressant, en ce sens que : 1° Cette belle couronne a été matérialisé par elle, tenue près de ma tête pendant la pose, et pourtant, personne ne l'a vue ; 2° cette couronne n'étant pas prête lors de ma première pose, l'Esprit voila totalement la lumière, de manière à empêcher la reproduction des objets placés devant l'objectif ; ce qui, pour nous, ne peut se concevoir qu'en obstruant la lumière avec un corps opaque. En attendant qu'ils aient bien voulu nous éclairer, contentons-nous d'admirer la puissance que Dieu accorde aux Esprits supérieurs.

J'ai de suite compris que le cadeau était son magnifique portrait, la représentant tenant à la main une superbe couronne de fleurs réelles qu'elle m'a laissée en partant, et que je conserverai toujours.

Persuadé que ce fait vous intéressera, je m'empresse de vous le communiquer, vous laissant la liberté de le publier si vous le désirez.

J'ai l'honneur, monsieur et ami, de vous saluer cordialement.

Comte de Bullet.

Paris, le 19 Février 1875, hôtel d'Athénée, rue Scribe.

*Intelligence et suicide des animaux.*

Avant-hier soir, vers huit heures, les passants des quais entre le pont des Saints-Pères et le Pont-Royal ont assisté à une scène émouvante.

Un petit chien, descendant le cours de l'eau, jappait avec acharnement, du côté du fleuve qu'il semblait interroger avec inquiétude.

En regardant du même côté que lui, on vit un homme qui se débattait et qui ne tarda pas à s'enfoncer.

Lorsqu'il ne vit plus son maître, le pauvre petit chien n'hésita plus, il se jeta à l'eau, se dirigeant vers l'espèce de tourbillonnement dans lequel le corps venait de s'engloutir. Il plongea, reparut, puis replongea..., et ne reparut plus. Il était allé rejoindre son maître.

Madame B..., rentière, rue Sainte-Anne, avait un chien qu'elle affectionnait autant que *Chéri* lui était fidèle et dévoué.

Il y a quelques jours, cette dame mourait presque subitement ; sa nièce, unique héritière, en souvenir de l'attachement que lui portait sa tante, comblait Chéri de soins non moins affectueux ; mais le pauvre animal ne pouvait se consoler de la perte de sa maîtresse. Il poussait des cris plaintifs et refusait toute espèce d'aliments.

Hier, cette jeune personne, étant à la fenêtre à la place qu'occupait sa tante de son vivant, prit sur ses genoux Chéri qui pleurait et se mit à le caresser en lui adressant de douces paroles. A ce moment, le chien, en proie au désespoir, sauta brusquement sur la fenêtre et, de là, dans la rue, où il se tua raide.

Quoique plus rare que les suicides des personnes, la mort volontaire des chiens n'est pas sans précédent. Montaigne en cite deux exemples empruntés à l'antiquité :

« Hircanus, le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeure obstiné sous son lict, sans vouloir boire ni manger, et le jour qu'on breusla le corps, il print sa course et se jacta dans le feu, où il fust breuslé ; comme fait aussi le chien d'un nommé Pyrrhus... »

En mai 1866, un journal anglais racontait le suicide par submersion d'un chien. Il y a quelques années, un chien, qui avait encouru la disgrâce de son maître, se précipitait du haut d'une passerelle dans le canal Saint-Martin, et restait sous l'eau jusqu'à l'asphyxie.

Journaux le *Temps* et le *Rappel*, du 15 juillet 1874.

#### *Un dégagement périsprital.*

Un incident du terrible accident du chemin de fer de Thorpe :

Une jeune femme, nommée Murray, voyageait avec son fiancé. Au moment où arriva le fatal accident, elle en fut quitte pour une jambe cassée, tandis que son compagnon de voyage périssait écrasé par le choc de la locomotive. Elle l'appelait sans cesse en s'écriant :

- Comme il tarde à venir !

On avait tout lieu de craindre que sa raison ne fût dérangée pour toujours ; peu à peu, elle s'est affaiblie, perdant connaissance à chaque instant, puis elle s'est écriée :

- Allons, mes amis, un grand effort...

Elle était morte.

Si les groupes pouvaient faire des études au sujet de cet incident de voyage, la *Revue* insérerait les dictées médianimiques qui présenteraient un enseignement utile à la doctrine.

Journal le *Figaro* du 15 juillet 1874.

## **Quid divinum**

*Organisme et cellule* (Voir janvier 1875, page 19)

J'ai dit que tout organisme, si compliqué soit-il, pouvait être considéré comme une cellule. La cellule en effet, comme l'organisme, naît, croît, secrète, se nourrit, se reproduit et meurt ; de plus, elle a la sensibilité et l'irritabilité, comme lui elle se meut.

Je crois pouvoir affirmer que le phénomène d'endosmose, c'est-à-dire d'absorption, et le phénomène d'exosmose, c'est-à-dire de rejet, en dehors de la cellule, de ce qui a eu vie, est équivalent à la nutrition, à la respiration et aux sécrétions des organismes complexes.

J'ai dit aussi : que les muscles, les nerfs, étaient à l'état liquide dans la cellule, et que c'était par ce liquide ayant les propriétés manifestées par ces tissus, que s'opéraient les perceptions et les mouvements de la cellule. J'en ai donné des exemples. Je crois pouvoir en fournir la preuve anatomique et physiologique.

Okem a exprimé cette pensée en ces termes : « La substance animale a commencé par la masse nerveuse, c'est-à-dire par la chose la plus élevée, par celle que les physiologistes ont considérée comme étant la dernière à se montrer. L'animal tire son origine du nerf, et tous les systèmes anatomiques ne font que se dégager ou se séparer de la masse nerveuse. L'animal n'est que nerf, ce qu'il est de plus, ou lui vient d'ailleurs, ou est une métamorphose de nerf.

La gelée des polypes, des méduses, etc., est la substance nerveuse au plus bas degré, de laquelle n'ont point encore pu s'isoler les autres substances qui sont ou cachées ou fondues avec elle. La masse nerveuse désigne ce qui chez l'animal est dans l'état d'indifférence absolue, et peut en conséquence acquérir la polarité par le moindre souffle, même par une pensée. »

En partant de cette idée, on peut bien dire que le liquide de la cellule est une masse nerveuse, et que l'idée manifestée par les organismes compliqués, tous formés de cellules, était cachée en dehors de la cellule ou fondue avec elle<sup>10</sup>.

S'il en est ainsi, il doit être possible, par l'étude d'une cellule ayant acquis un développement complet dans un organisme élevé, de trouver cette idée exactement rendue, manifeste.

L'étude des glandes va nous en donner un exemple.

Les glandes, si nombreuses et si volumineuses qu'elles soient, se réduisent à trois éléments anatomiques, l'utricule, le tube et la vésicule.

Quel que soit l'élément que nous prenions pour exemple, peu importe, ils se comportent de la même manière pour le développement anatomique. Je prends la vésicule parce qu'elle ressemble mieux à la cellule. Eh bien, chaque vésicule, c'est-à-dire chaque élément de la glande, comme le foie par exemple qui en contient des millions, est munie d'une artère, d'une veine, d'un système lymphatique et de deux systèmes nerveux ; un qui correspond au système nerveux de la vie végétative, le grand sympathique, et un autre qui correspond au système nerveux de la vie animale, dit cérébro-spinal.

Vous voyez donc manifester par la cellule tout ce qui est manifesté par l'organisme entier.

Vous voyez cette cellule qui a sa vie, se rallier pour se nourrir à ce qui nourrit l'organisme.

Par son système nerveux, grand sympathique, porteur de ses sensations vitales, elle concourt à former le fluide vital, le fluide organique, le fluide animal, et par le système, nerveux qui lui revient du centre cérébro-spinal, elle reçoit en réponse sa part de fluide harmonique, la satisfaction à la demande, au désir exprimé par le nerf sympathique.

La cellule est donc une unité vitale, au même titre que l'organisme, et celui-ci avec ses masses nerveuses, son cœur et sa circulation, son système musculaire, osseux, veineux, lymphatique, avec ses sécrétions, ses organes de génération, ne fait, physiologiquement parlant, pas d'autre fonction que la cellule. Toute individualité vitale est donc une cellule, et toute cellule une individualité vitale.

Maintenant, si on suit le développement du système nerveux dans toute la série animale, on constate qu'au plus bas degré de l'échelle, alors que l'animal n'est qu'un tube digestif, et que la masse nerveuse est répandue dans les tissus, il se forme plus tard, autour de l'ouverture buccale, un collier composé d'une masse nerveuse appelée ganglion. En avançant, ce ganglion se sépare en deux, ayant chacun la forme d'un croissant, et reliés entre eux par un filet nerveux. Un de ces croissants est au-dessus et en arrière de l'ouverture buccale, l'autre est au-dessous et également en arrière.

Le ganglion supérieur est dit ganglion de lumière, ganglion tergal, c'est le premier rudiment de ce qui sera plus tard la moelle épinière, par l'adjonction de nouveaux ganglions qui se sépareront encore en deux quand une nouvelle fonction viendra se joindre à celle de la nutrition. Le ganglion

---

<sup>10</sup> C'est pourquoi la cellule possède toutes les fonctions d'un organisme compliqué.

inférieur est dit ganglion de la vie végétative, c'est le premier rudiment de ce qui plus tard sera appelé système nerveux grand sympathique, que concourra à former le ganglion inférieur de la nouvelle fonction qui viendra s'ajouter à la première.

N'est-il pas permis de dire que le ganglion inférieur est l'irritabilité, le fluide animal qui manifeste le besoin, le ganglion supérieur tergal, le ganglion de lumière, et le fluide harmonique qui satisfait le besoin ? Vous les avez vus, cachés, fondus, dans la masse nerveuse, et vous les voyez se dégager peu à peu dans la série animale.

Je ne puis avoir la prétention, et mes lecteurs le comprendront, de faire ici un cours d'anatomie comparée ; il me suffit de les faire assister au développement des deux ganglions nerveux indispensables à une fonction, pour qu'ils comprennent qu'à chaque nouvelle fonction qui s'ajoutera à celle-là, le même phénomène se reproduira, et vous verrez ainsi se développer la série animale, s'accroître le fluide animal, et s'intelligenter le fluide harmonique. Vous verrez apparaître la circulation, la respiration, les sécrétions, les bras, les jambes, les sens. La digestion se compliquera de plusieurs annexes, le foie, le pancréas, les glandes salivaires, les glandes de l'estomac et de l'intestin. Vous verrez apparaître les organes génitaux, et vous pourrez suivre les modifications de chacune de ces fonctions, à travers les séries organiques, modifications qui se compliquent en apparence mais se simplifient en réalité ; car c'est tout simplement la division et la répartition du même travail.

M. Carus, dans son *Traité d'éléments d'anatomie comparée*, traduit par Jourdan, chez Baillière 1835, et auquel je renvoie ceux qui voudraient de plus amples détails, avait donc raison de dire ce que j'ai déjà cité : « Que ce paraît une loi de la nature, qui les formations supérieures admettent en elles les inférieures, et qu'au lieu de revêtir un type nouveau, elles ne font que répéter, plus parfait seulement, celui qui existait au dernier échelon. » Il a encore raison lorsqu'il dit : « Que la spécialité de l'homme tient à la réunion harmonique de tous les organes fonctionnant sous la lumière d'une idée supérieure. »

Cette idée supérieure, je crois l'avoir suffisamment esquissée par le développement de la sensibilité où du fluide harmonique formant d'abord l'instinct, puis l'intelligence, puis s'élevant à des idées de cause et formant le moral, puis les religions ; puis, se sentant vivre d'une vie différente des organismes, elle s'élève aux idées de vie éternelle, auxquelles elle sacrifie son propre organisme.

S'il est vraiment possible de démontrer organiquement la création de la sensibilité ou du fluide harmonique par la cellule et l'organisme, est-il possible de croire que ces développements ultérieurs de la sensibilité et du fluide harmonique soient le résultat de l'organisme ? Non, mille fois non.

L'organisme n'est en rapport qu'avec son milieu, et le milieu a été fait avant lui. Il fallait bien que le milieu ait été fait pour l'organisme et celui-ci pour le milieu.

L'instinct n'est autre chose que l'expression de ce rapport, et ce rapport ne peut s'élever au-dessus de l'instinct.

Il faut saisir une pensée dans ce milieu pour que l'intelligence apparaisse ; et il faut saisir un lien quelconque entre ce milieu et un Créateur, pour que les idées de cause apparaissent, et un rapport attire les créatures et le Créateur pour que les idées de religion et de morale en découlent.

L'idée de Dieu dans la nature ne peut plus se concevoir ; on le voit, au contraire, se dégager de son œuvre et la dominer, on entrevoit le plan qu'il s'est tracé.

Le panthéisme pas plus que le matérialisme n'ont plus leur raison d'être ; l'organisme, le principe vital ne sont plus que des moyens, des agents. Un Dieu personnel, puissant, domine tout parce qu'il a tout créé.

Comment connaître Dieu et ses attributs, quand on le voit s'imposer à nous avec tant de puissance, à nous pauvres créatures sorties du néant ?



Par la loi dévolution de la sensibilité ou du fluide harmonique, - car ce n'est plus l'organisme, mais le fluide harmonique ou la sensibilité qui se trouve en face de Dieu et le contemple, ce n'est plus l'instinct de relation d'un organisme, et de ses besoins avec un milieu dans lequel il trouve ce qui doit le satisfaire, c'est un instinct nouveau, instinct de relation d'intelligence à intelligence, de sentiment à sentiment. Parce qu'au commencement on sent Dieu et on ne le connaît pas, on le recherche d'instinct, et c'est dans cette recherche que la notion s'acquiert et que la conscience se forme.

*A suivre.*

Docteur D. G.

*Discours prononcé sur la tombe de madame Joly.*

Les spirites parisiens, connaissent tous M. Joly, l'un de nos plus anciens et fidèles adeptes. Sa compagne dévouée, que les souffrants ont vu tant de fois auprès de leur couche, a terminé sa mission terrienne le 20 janvier 1875. De nombreux amis, parmi lesquels, madame Allan Kardec, de nombreux spirites et des membres de la Société magnétique de Paris, suivaient la dépouille mortelle.

Au nom de la Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec, dont M. Joly est un des membres actifs, M. Leymarie a prononcé les paroles suivantes :

« Ce que nous appelons vulgairement la mort est venu frapper à la porte de notre ami et brave frère, M. Joly ; elle a demandé sa rente, et la dépouille matérielle lui a été livrée, parce qu'elle doit en faire d'autres principes de vie. Pensée et croyance, vérité, et lumière, tout s'unit pour nous fortifier et nous dire que la nature est un économiste de premier ordre, puisque, du vêtement usé et abandonné à la terre, elle sait faire, par de merveilleuses transformations, des mélanges, des réactions chimiques et des créations nouvelles ; à chaque molécule elle donne la puissance ascensionnelle, la tendance vers un but supérieur. *La résurrection continue des corps ne peut avoir d'arrêt ni dans l'espace, ni dans le temps.* - Mais le principe intelligent qui animait la dépouille déposée ici, que devient-il ? - Peut-être des consciences endolories nous demanderont-elles : Existe-t-il ? - Oui, ce principe existe ; immatériel et éternel ; il survit à toutes les morts, et la philosophie spirite seule peut nous donner cette certitude, que l'Esprit de Marie-Barbe Didier, femme Joly, est près de nous, qu'il nous entend et nous écoute. - C'est que cette humble femme connaissait, la loi ; simple et digne, elle était une élue de Celui qui voit et juge toutes nos actions, elle croyait à l'existence des Esprits ; - elle priait pour ceux qui se figurent que nos tribulations continues et nos épreuves terribles prouvent aussi bien le néant que l'indifférence des forces matérielles qui seules, selon eux, nous gouvernent.

A ces forces réputées aveugles, elle avait adressé des interrogations nombreuses, et leurs réponses l'avaient fortifiée et consolée, en lui disant qu'après la lutte il y avait la vie promise à nos aspirations ; en causant avec ceux qui étaient partis avant elle, elle comprit Dieu, sa bonté, sa justice infinie, et, dès lors, elle fut toute douceur, toute fraternité, tout amour ; elle saisissait fort bien que tout est solidaire, et qu'un lien intime, indestructible, unit les générations qui s'en vont, à celles qui reviennent.

Traduisant ses pensées en actes, elle allait au chevet du souffrant pour lui porter la parole de paix et d'espérance ; en un mot, son dévouement à tous ceux que torture le mal sous ses multiples aspects, furent ses amis ; elle voulait bien pratiquer ce précepte spirite, sublime : « Hors la charité, point de salut ! » Mais elle se détournait avec tristesse de cette maxime impitoyable du vieux monde : « Hors l'Eglise, point de salut ! » - Le premier précepte, c'est la rédemption et l'association de toutes les forces intelligentes, bien en harmonie avec le Dieu des harmonies. - La

seconde maxime, c'est le passé stérile et infécond, celui qui voile nos justes aspirations et fait l'homme ennemi de l'homme.

Oui, madame Joly était spirite, elle s'en glorifiait, et dans son modeste intérieur, il y avait toujours la visite des amis de l'espace ; ils lui disaient de guérir, de panser les plaies, d'être le Médecin de l'âme et du corps, et je vous l'assure, mes amis, cette humble sur la terre est grande dans le ciel, car, sœur de charité ici-bas, dans la mesure de ses forces elle doit aujourd'hui panser de bien cruelles blessures ; à son compagnon de lutte, à son époux, à sa fille bien-aimée qui sont ici, qu'elle chérissait avec une adorable tendresse, elle doit apporter le baume consolateur, celui de nos saines croyances ; comme ils savent que la mort c'est la vie, plus étroitement unis que jamais, le père et la fille marcheront ensemble dans la route plus ardue ; après le travail quotidien, ils remercieront Dieu, béniront la séparation douloureuse, et se diront que tout a sa raison d'être ; ils rendront hommage à ces paroles inscrites sur le piédestal du monument funéraire d'Allan Kardec : « Il n'y a pas d'effet sans causes. »

Oui, séchons nos pleurs, ouvrons notre âme aux espérances sereines et sourions à l'avenir qui nous est promis. – Frère en croyance, monsieur Joly, membre de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, membre de la Société magnétique de Paris, si vos amis sont nombreux ici-bas, dans l'erraticité il y a des légions qui vous convient au bon travail, à celui de notre régénération morale et matérielle. Souriez-donc à ce qui vous sépare de celle qui sut être femme estimable à tous les titres et compagne spirite dans l'acception du mot. En nous aidant à briser les liens qui retiennent les intelligences captives, apprenez à votre courageuse jeune fille qu'il faut s'instruire pour instruire les autres et se dévouer pour eux, que c'est là, le seul et grand enseignement que nous puissions tirer de toutes choses. Dites-lui bien que la mort corporelle est la délivrance de l'Esprit, que la mort, cette grave et sévère leçon, est la sauvegarde des lois universelles ; que ce qui sépare et divise la prison de chair, est la résurrection glorieuse pour qui sut sentir, comprendre et glorifier l'œuvre divine.

Nous attendons vos ordres, Esprit ami, apprenez-nous à mieux aimer. Nos médiums seront heureux d'être les interprètes de vos messages maternels et fraternels. »

### **Dissertations spirites**

*Les enfants qui reprennent le chemin du ciel.*

« Esprits nos guides, nous attendons ce qu'il vous plaira nous donner au nom de Dieu tout-puissant. »

10 novembre 1874. Médium Pierre.

Ne pleurez pas sur nous, chers parents ; pleurez sur vous, car nous sommes heureux. L'enfant qui s'en va a terminé son épreuve, tandis que la vôtre dure encore et vous êtes à plaindre, quand vous êtes attristés, quand notre souvenir vous rappelle des regrets amers, quand tout vêtus de deuil, vous vous livrez à un sombre désespoir.

Les parents sont de grands enfants, et nous, les tout petits, nous sommes seuls des êtres raisonnables, puisque, après avoir rempli notre mission, nous allons dans l'espace jouir de la liberté si vivement convoitée, si chèrement achetée par une longue série d'existences.

Oui, père, j'étais beaucoup plus âgée que toi, et ta petite fille si raisonnable, si sensée, ce petit prodige avait beaucoup vécu comme il savait déjà tout ce que vous pouviez lui apprendre sur la terre, sa présence y devenait inutile, elle a repris le chemin de sa véritable demeure, et là, elle peut te seconder, t'être plus utile que tu ne le penses, sans en excepter ma chère maman et ma sœur.

Si j'étais si vieille, diras-tu, pourquoi n'ai-je pas pensé comme un savant et traité des problèmes au-dessus de mon âge ? Pourquoi n'ai-je pas démontré que je savais sans avoir besoin d'apprendre ?... C'est que, voyez-vous, mes amis, cher papa, en reprenant un nouveau corps, je reprenais un vêtement neuf que j'ai dû consolider peu à peu. Lorsque je suis arrivée au monde en criant, ni mes pieds, ni mes mains, ni mes yeux, mes oreilles, mon nez, mes lèvres, n'étaient habitués à remplir les fonctions auxquelles ces organes étaient destinés ; il m'a fallu les préparer, les ajuster, les habituer, être des instruments de manifestation plus parfaits. Comme mon Esprit savait avant de se réincarner, il a fait résonner son instrument matériel et mieux et plus vite, car, paraît-il, j'étais adroite et intelligente. Il est probable que si j'eusse dû vivre jusqu'à l'âge de vingt ans, mes amis auraient dû me considérer comme une merveille.

Non, cela ne devait pas être, et je suis partie parce qu'il le fallait et que j'avais choisi cette épreuve ; père, tu ne dois plus tant me regretter, tu dois plutôt chercher à causer avec moi, avec maman, cela me ferait tant plaisir, je serais si heureuse !

Tiens, si tu pouvais me voir, je tiens mon petit Georges par la main, mon cher cousin mort à trois mois d'existence, jeudi passé ; cet enfant est plus âgé que moi et je suis plus vieille que toi. Je vais t'expliquer son départ précipité, dû à son dévouement.

Sa mère avait une maladie mortelle ; son père priait, il demandait à recevoir la visite d'un Esprit. Georges est un être très avancé, une grande intelligence qui, pour être utile à ceux qu'il aime, avec lesquels il a vécu, s'est réincarné dans la famille du cousin Paul, et nous l'avons vivement encouragé à cet acte. Sa mère est guérie, mais comme dans le principe elle avait été désolée de la venue d'un enfant, celui-ci, au lieu de partir aussitôt après sa naissance, a dû rester trois mois pour éprouver l'amour maternel de notre parente.

Il avait apporté avec lui le principe de son mal, la cause de sa mort corporelle, et vivement dégagé, il a vu avec bonheur qu'il avait été le bien aimé et que, malgré de bien vifs regrets, chacun remplissait chez lui tous les devoirs imposés par l'inhumation de son petit corps, et cela avec un vrai courage spirite.

Il a fait à l'égard de notre famille, cher et bon père, ce qu'un homme courageux accomplit lorsque, pour sauver des êtres chéris, surpris par les flammes, il se jette à travers le feu sans souci de sa propre existence. Georges a rempli sa mission rapide et indispensable, et son dévouement lui est compté, puisque, tout en faisant progresser ceux qu'il aime, en leur dévoilant l'un des plus beaux côtés de la philosophie spirite, il a pu progresser lui-même. La loi de la réincarnation donne ces résultats sublimes, dévouement, perception, bonté, moralité.

Réunis dans la lumière, Marie et Georges disent à leurs chers papas : « Aimez-vous, soyez toujours unis ; par votre courage, votre exemple et vos conseils, apprenez à vos familles ce qui est juste et bon.

Vous aurez ainsi rendu bien heureux vos chers petits enfants.

A toi, mon cher papa Antony, à maman, à Claire.

Marie Beaune.

Cette communication fut donnée par l'Esprit de Marie, pour son père qui était présent à la séance, et ne connaît pas le Spiritisme ; néanmoins, il pleurait malgré lui, car en effet, sa petite fille était un être plus intelligent et plus raisonnable qu'on ne l'est à son âge ; le petit Hippolyte Georges, son cousin, est le fils de M. P.-G. Leymarie, décédé en novembre 1874.

La séance spirite, rue Fontaine-Molière, a lieu tous les mardis, à huit heures du soir. Elle est présidée par M. Boiste, un ancien et honorable spirite.

*Démoralisation d'autrui.*

Entraîner son prochain au mal a pour conséquence la nécessité de faire des efforts dans le but de l'améliorer. Voici l'exemple d'une femme qui a poussé son mari dans la voie du vice. Elle souffre des douleurs qui résultent de ses propres fautes et de son imperfection, et elle est en outre condamnée à faire faire autant de bien qu'elle fait faire du mal. Pour arriver au repos fluïdique et cesser de souffrir, il lui faudra donc, non-seulement s'améliorer elle-même, mais encore elle devra élever vers le bien des êtres inférieurs à elle. Ce sera une tâche obligatoire, sans laquelle il lui serait impossible de rétablir dans ses fluides l'équilibre nécessaire.

« *Voulet.* Voulez-vous de moi ?

Sans doute ; mais qui êtes-vous ? - Une morte.

Que désirez-vous ? - Des prières.

Vous souffrez ? - Assez.

Quel est le motif de vos souffrances ? - Mon inconduite sur la terre.

Pour qu'il me soit plus facile de vous être utile, il me faudrait connaître vos fautes et la nature des souffrances que vous éprouvez. - Inconduite, légèreté d'esprit ; pas de devoirs de famille accomplis ; un mari livré à lui-même ; des enfants confiés à des étrangers ; en un mot, la vie de bien des femmes de ce siècle. Puntion logique ! Le néant des choses que je recherchais m'apparaît dans toute sa froide et sévère réalité ; l'utilité et le bien de tout ce que j'ai négligé, me frappent la vue et la raison, et cette double pensée me poursuit et s'attache à moi. J'en souffre ! Oh ! J'en souffre !... Si j'avais été une femme honnête et sérieuse, mon mari serait-il devenu ce qu'il est ? Mes enfants ne seraient-ils pas meilleurs qu'ils ne sont ! Oh ! Seigneur, pardonnez-moi le mal que j'ai fait à ces pauvres êtres ; remettez-moi le mal que je me suis fait à moi-même. Seigneur, permettez à une femme repentante, brisée de remords, de réparer ses fautes.

Il faut prier, prions ensemble. (*Après la prière.*) - Merci, tu es bon ; ton cœur est ouvert à toutes les infortunes.

Vous ne souffrez que de vos regrets ? - Oui, et d'autre chose. Mais ne me le demande pas encore. Plus tard, je te le dirai. Prie Dieu et permets-moi de venir ici.

Je prierai très volontiers, soyez-en certaine. Pour vous permettre de venir ici et à mes lecteurs. Mais ces invitations sont toujours subordonnées à la volonté de mon guide, adressez-vous donc à lui. La prière semble vous avoir produit peu de résultat ? - Peu ; mais cela viendra. Mon Esprit est si meurtri, que la prière à moi est difficile.

Voulez-vous essayer de recommencer ? - Oui, si tu veux bien.

Mais vous, mettez-y de l'énergie et de la ferveur. (*Après la prière.*) - Merci. J'ai besoin de bien des prières avant d'être sauvée.

Revenez une autre fois, et en me disant tout ce dont vous souffrez, il me sera peut-être possible de vous être plus utile. - Oui, il m'empêche de vous dire la vérité.

Qui, il ? - Celui qui me possède.

Vous êtes possédée ? - Oui, par un malheureux Esprit qui se venge du mal que je lui ai fait de son vivant.

Il faut prier pour lui, et lui demander pardon. - Oui, j'essayerai. Allons, au revoir. Prie tes Esprits de me permettre de revenir ici. C'est pour moi comme un sanctuaire, j'y échappe en partie à mon bourreau.

Pour prier pour vous, il me faut votre nom ? - Madame Voulet.

*Voulet.* Le mari de cette femme.

Souffrez-vous ? - Si je souffre ! Qui m'a jeté dans le vice, si ce n'est cette femme.

Vous lui en voulez ? - Je la hais.

Est-ce vous-même qui la poursuivez ? - Je fais à ce monstre tout le mal que je peux, et ce n'est pas la millièrme partie du mal qu'elle m'a fait à moi-même.

Par quel moyen la faites-vous souffrir ? - Par le fluide que je lui envoie. Ne m'a-t-elle pas donné des droits contre elle ? J'en use, et sa raison comme sa volonté m'appartiennent. Je les possède, je les fais manœuvrer ; je t'assure que je trouve moyen de lui arracher des grincements de dents et des larmes amères.

Vous avez tort. Croyez-moi, laissez votre femme à son malheureux sort, n'augmentez pas ses douleurs. Jésus, notre maître, rendait le bien pour le mal, imitez-le. Vous seriez bien plus grand ; vous seriez l'objet de l'estime, comme vous seriez pour votre femme l'objet, d'une vénération qui s'imposerait à elle, et lui ferait regretter bien plus sincèrement, sa faute à votre égard, si vous lui pardonniez, comme Dieu le fait, si vous vous appliquiez à la sortir du terrible état dans lequel elle se trouve. Ne souffrez-vous pas vous-même, et n'avez-vous pas besoin de la bonté de Dieu ? Dieu n'est pas implacable, toutes les fautes seront pardonnées à ceux qui pardonneront. Faites le bien à votre femme, et vous trouverez sur votre route des mains secourables. Prions ensemble ; essayez, voulez-vous ? - Essaye. (*Après la prière.*) Merci ; je reviendrai. Prie pour moi. Je crois que tu as raison.

*Le guide.* - Ce que tu viens de voir ou plutôt d'écrire, était plein d'émotions puissantes pour les Esprits qui assistaient à cette séance. Il fallait voir ces deux pauvres êtres luttant l'un contre l'autre, la femme pour t'implorer, l'homme pour l'arracher à une influence qui diminuait sa puissance de possession.

Oh ! Que c'est triste, ces vengeances ! Les Esprits qui les exercent s'abîment dans le mal. Ils se nuisent plus à eux-mêmes qu'à leurs victimes. Leurs victimes, ils les font expier, cruellement sans doute, mais elles expient ; elles souffrent ; elles prient, et, par la prière et le concours des bons Esprits, elles échappent à l'oppresseur, se réhabilitent, réparent et montent vers Dieu.

L'autre, au contraire, s'habitue au mal ; il y prend goût, s'y plonge et alors il devient trop souvent de ces Esprits mauvais, de la pire espèce, faisant le mal pour le mal, de véritables démons infernaux. Alors que de siècles de torture pour eux, lorsque, d'opresseurs, ils deviennent, par la force des lois immuables, opprimés à leur tour, au lendemain d'une incarnation volontaire ou forcée ! Mais passons. Prie pour cette femme, prie pour l'homme. Quant à venir ici, nous verrons ; il faut auparavant que nous soyons certains qu'il n'en résultera aucun inconvénient.

*Au guide.* - L'inconduite, telle que l'a dépeinte madame Voulet, suffit-elle à rendre possible une possession ?

*Le guide.* - Non. D'abord madame Voulet n'est pas une coupable ordinaire. Elle est loin de t'avoir fait concevoir le degré de sa culpabilité et de son infériorité morale. Ensuite, ces facilités de possession résultent de ce que, antérieurement à la dernière incarnation, on a été soi-même, à un degré plus ou moins développé, Esprit possesseur. Ce qu'on a fait, on le subit. Pendant des siècles, comme mauvais Esprits, on a passé son temps à essayer de posséder de pauvres humains à faible cervelle. On s'est constitué de cette façon un fluide spécial, et par une réaction qui est dans la loi naturelle, ce fluide, au sortir d'une réincarnation, devient à son tour facilement possédable. C'est comme une porte ouverte à toutes les influences des mauvais. C'est l'expiation ; après l'expiation, le pardon ; puis la régénération. Au revoir. (Environ deux mois après, madame et M. Voulet, reviennent.)

*Mme Voulet.* - (Merci ; je suis assez bien. Mon mari a renoncé à me poursuivre, il repent et prie. Il vient ici et il s'instruit, tu es notre bienfaiteur à tous deux. Maintenant je ne souffre que de mes remords et de me voir si peu avancée. Mais Dieu m'aidera. »

*Au guide.* - Elle est délivrée de sa possession ? - *Le guide.* - Oui et son mari prie pour elle. Quant à elle, elle remercie celui qui pouvait lui prolonger ses souffrances. Ce sont donc deux êtres retirés du mal ; à eux de continuer pour arriver à obtenir le bonheur des élus.

Voulet. - Merci de tes prières et de tes avis. Tu m'as détourné de la terrible voie dans laquelle je m'étais lancé. Tu m'as empêché de devenir un Esprit démon, merci. Maintenant je m'occupe de mon progrès, et, avec l'aide de Dieu, je pourrai mériter une incarnation qui me mettra à même d'achever de me purifier ; merci. » (Enfin, dix jours après, madame Voulet revient encore.)

*Madame Voulet*, déjà venue.

- Que désirez-vous ? - Te remercier des services que tu m'as rendu et te donner quelques renseignements complémentaires sur mon passé. J'ai négligé mes devoirs de famille, mes devoirs envers mon mari, mes devoirs envers mes enfants. Mais j'ai aussi commis d'autres fautes. Coquette et légère, j'ai été infidèle à mon mari ; j'ai été ce qu'on appelle une lionne pauvre. Je suis bien peu avancée et j'ai beaucoup à faire, mais je suis sur la voie. Ce qu'il me faut surtout, c'est mettre dans mon cerveau un peu de sérieux et le sentiment du devoir ; c'est ce que je cherche à acquérir. Je vais me préparer à me réincarner une autre planète, inférieure à la terre, mais de peu de chose. Au lieu d'y être comme dans cette dernière existence, un élément de démoralisation, je serai là-bas, je l'espère, un être bienfaisant, aidant au progrès et à l'amélioration des autres. Adieu, mon bienfaiteur, adieu ; et fasse le ciel que je me comporte assez bien dans cette incarnation, pour que tu puisses plus tard retrouver ton élève dans les mondes avancés. »

*Le guide*. - Madame Voulet quitte, en effet, cette planète pour passer dans un monde inférieur. Elle a été pendant de longs siècles un de ces Esprits mauvais, entraînant au mal les humains faibles et débiles devant le devoir. Il faut qu'elle répare en faisant le contraire, en cherchant à soutenir et à élever les êtres incertains dans leur marche vers Dieu ; c'est dire que cela dépend de la volonté de Dieu. Mais elle est trop inférieure pour pouvoir remplir une mission dans ce monde. Elle va donc s'incarner dans un milieu où, elle sera relativement avancée. C'est une grande récompense qu'elle vient d'obtenir cette femme ! Elle la doit à ce qu'il y avait chez elle (à côté de sa coupable légèreté) du cœur, et surtout aussi à ce qu'elle a mis un grand courage à se repentir et une grande ferveur à prier.

*Au guide*. - Est-ce que tous les Esprits qui, avant la dernière incarnation, ont été Esprits du mal, ont à renaître dans un monde inférieur ?

*Le guide*. - A moins d'une existence tout à fait bonne, ces êtres doivent renaître dans un monde inférieur à eux. Leur tâche est de tirer de l'abîme des êtres qui leur sont inférieurs, eux qui ont passé des siècles à attirer à leur infériorité ceux qui voulaient s'élever plus haut. Mais cette incarnation peut avoir lieu sur la terre même. Cela dépend des Esprits supérieurs, obéissants à l'inspiration de Dieu ; c'est dire que cela dépend de la volonté de Dieu.

*Remarque*. - Madame Voulet est un mauvais Esprit réincarné. A l'état d'Esprit, elle avait cherché à conduire au mal les incarnés, et elle a donné ainsi à ses pensées et à ses désirs l'habitude de vouloir pousser au mal. Il lui faut maintenant par des efforts considérables et inverses détruire ce mauvais pli de son périsprit, et il lui est nécessaire de s'appliquer d'une façon soutenue à chercher à ramener au bien. Elle va dans ce but partir en exil sur un monde inférieur, ce qui est une très rude épreuve. Ces êtres, qui à l'état d'Esprit, n'ont d'autre but que de puiser dans les fluides les forces nécessaires pour pousser les incarnés au mal, finissent par constituer leur périsprit de telle sorte, qu'à la fin d'une réincarnation perverse (et il en est généralement ainsi, car ces Esprits se réincarnent moins pour progresser que pour satisfaire des passions inassouviées) ils se trouvent avoir un fluide susceptible d'être possédé par les mauvais Esprits. Il paraît logique en effet, que des êtres, à force d'aspirer de mauvais fluides pour les jeter sur d'autres, se trouvent après la mort, et dans le trouble qui suit la désincarnation, avoir en eux cette faculté d'attirer les mauvais fluides, poussée à un tel degré, qu'ils deviennent une proie facile. De bourreaux qu'ils étaient, ils deviennent victimes à leur tour, jusqu'à ce que, sous l'aiguillon d'une douleur plus forte que leur volonté rebelle, ils s'humilient, se repentent et acceptent l'expiation. Il est à croire que tel a été le sort de M. Voulet lui-même, dans un avenir plus ou moins éloigné, s'il eût persisté

dans la voie de vengeance dans laquelle il était entré. Ces exemples qui nous sont donnés se rapportent en général à des êtres profondément coupables dans le sens du défaut qui fait l'objet de l'étude. Le guide a fait ce choix pour mieux nous frapper l'esprit. Mais il faut que nous, de notre côté, nous n'oublions pas de nous appliquer la leçon, en la proportionnant à notre état moral. Ainsi, sans avoir le degré de vice de ces coupables, n'avons-nous pas en nous un germe, fût-ce imperceptible, d'un défaut semblable ? Veillons à cela. Que de fois, pour nous débarrasser de quelqu'un de gênant, n'est-on pas tenté d'encourager mi défaut ! Que de fois, pour obtenir une faveur ou une chose que l'on désire, ne se laisse-t-on pas aller jusqu'à flatter une faiblesse où surexciter une petite imperfection ! Tout cela, ce sont des fautes. Sans doute, ces fautes laissent des traces plus ou moins légères, mais ce sont des fautes qui n'en nécessitent, pas moins une réparation proportionnelle. N'excitons jamais une faiblesse ; ne flattons jamais une mauvaise passion. Cherchons toujours à améliorer, dussions-nous en éprouver des désagréments.  
V...

*Entre deux mondes*, ouvrage remarquable, vient de paraître. La Librairie spirite envoie cette nouvelle œuvre de Mme Antoinette Bourdin, moyennant 3 frs *franco*.

*Le Petit Catéchisme psychologique et moral*, d'Augustin Babin. Une brochure de 108 pages, O frs. 50 c. pris à la librairie ; 0 frs. 60 c. hors Paris, port payé.

*Le Répertoire du Spiritisme*, ouvrage important qui contient une fois et demi au moins la matière d'une *Revue spirite* annuelle, 5 frs port payé. (Voir le compte-rendu, *Revue* de février 1875).

*Le Petit Dictionnaire de morale*, par Méline Coutanceau. Œuvre de mérite, 3 fr. *franco*.

*La Magie*, par le baron du Potet. Ouvrage curieux, instructif et rare, avec figures et grand portrait spirite de l'auteur. Grand papier vélin, richement relié, 100 frs.

### **Poésie, Œuvre nouvelle de l'Esprit frappeur de Carcassonne**

M. T. Jaubert, vice-président du tribunal de Carcassonne, fait imprimer un nouveau livre de poésies dont les improvisations sont obtenues médianimiquement, sous l'influence de l'Esprit frappeur de Carcassonne ; nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le prologue de ce volume qui aidera à la diffusion de la doctrine spirite, car il contient en partie les principes fondamentaux de la philosophie spirite.

Prologue.

*Demandes.*

Que devient l'âme après la mort ?

Va-t-elle, s'engloutir dans le néant ?

Est-elle immortelle ?

Les morts entrent-ils en communication avec les vivants ?

Et toi, mon Esprit familier, aurais-tu vécu sur la terre ?

Serais-tu l'Esprit du mal, le Démon ?

*Réponse de l'Esprit.*

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père »

Le Christ.

Il est vrai que sans défaillance

Exhalant mon dernier soupir,

La suis mort avec l'espérance  
De renaitre pour mieux mourir.  
Flagellé sur cette planète,  
Bien souvent j'ai courbé la tête :  
J'y prêchais l'amour et la foi....  
J'ai toujours porté la bannière  
De celui qui de sa lanterne  
Du vieux temple chassait les marchands de la loi.

Je le confesse encor : Je n'ai jamais flatté  
Des docteurs d'autrefois l'orgueil ou la malice.  
Quand j'exaltais de Dieu l'infailible justice,  
Je n'oubliais pas sa bonté.

Je leur disais : « Mourir... c'est rendre à la poussière  
« Le corps, ce serviteur trop souvent révolté.  
« C'est rouvrir à l'Esprit son immense carrière,  
« C'est renaître..., et grandir dans l'immortalité !

« Priez ; j'aime surtout cette prière intime,  
« Solitaire et suave encens.  
« Seul, dans le repentir quand votre cœur s'abîme,  
« Invisible à vos yeux, près de vous je descends.

« Priez ; pour le bonheur la prière est féconde.  
« Priez par la vertu ; priez par le travail.  
« Au monde abandonnant les vanités du monde,  
« Suivez le bon pasteur qui vous mène au bercail.

« Priez ; on prie encore en portant sa misère.  
« Des trônes d'ici-bas que sont les oripeaux ?  
« Le trône..., c'est la croix brillant sur le calvaire.  
« Le Roi... c'est le Sauveur priant pour ses bourreaux ! »

Mais, longtemps ébranlé, quand le temple s'écroule,  
Quand l'éclair présage la houle,  
Et que de l'horizon descend un crêpe noir...  
Si le ciel nous rend ses merveilles,  
« Sans entendre, ils ont des oreilles,  
« Ils ont des yeux pour ne pas voir. »

Non, l'âme ne meurt pas... dans sa nouvelle course,  
Emportant l'espérance avec sa liberté.  
Toujours vivant, le Mort remonte vers sa source.  
S'élance, de l'éther sonde l'immensité....  
Il adore sou Dieu dans l'insecte sous l'herbe,  
Dans les pleurs du matin, diamants dispersés,  
Dans le manteau des nuits, dans l'éclatante gerbe



De tous les soleils entassés.

Le néant - Insensés !... Nous planons sur vos têtes.  
Tout près de vous, fouillant les replis de vos cœurs,  
Le Mort lit vos tourments sur vos lèvres muettes ;  
Il pèse vos revers, vos futiles splendeurs.  
Instruit par son passé, riche de ses misères,  
Pour vous, touchant encor au calice de fiel,  
Il implore celui qui juge sans colères,  
Le regard tourné vers le ciel.

Sais-tu qui doucement respire sur ta couche,  
Veille sur ton foyer, se berce dans tes fleurs,  
Recueille le soupir expirant sur ta bouche,  
Sourit à ton sourire et pleure dans tes pleurs ?  
Aux nobles sentiments lorsque ton cœur résiste,  
Sais-tu qui vers le bien dirige ton effort.  
Te soutient éperdu, te console, t'assiste ?  
Fils ingrat !... C'est Lui..., c'est le Mort.

Oui les voix t'inspiraient, chaste et noble guerrière  
Interprète des morts, tu sais vaincre et souffrir.  
Pour la dernière fois murmurant ta prière,  
Jeanne... sainte déjà, tu ne pouvais mentir....

O mon Dieu, ton nom seul me transporte et me glace....  
Les siècles écoulés des siècles recouverts,  
Les mondes, les soleils ruisselants dans l'espace....  
C'est ton livre sacré. Ton trône est l'univers....  
Hélas ! J'ignore encor les secrets de ma route ;  
Mais je monte, et j'espère en de meilleurs séjours.  
Auteur de l'infini, tu nous créas, sans doute,  
Pour t'aimer et monter toujours !

L'Esprit frappeur de Carcassonne.

### **Souscription en faveur des écoles régimentaires**

Et pour la fondation de bibliothèques dans les hôpitaux militaires.  
Spirites des quatre parties du monde, lisez attentivement ce qui suit, prêtez-nous un concours actif, soyez cosmopolites ; ce que vous ferez pour la France, la France le fera pour vous. Demandez des listes de souscriptions que vous remettrez à M. Vauchez, secrétaire général de la Ligue de l'enseignement ; le siège social est rue Saint-honoré, 175.  
MM. Jean Macé et Emmanuel Vauchez nous adressent les lignes suivantes :

Monsieur et cher Coopérateur,

Un grand mouvement d'instruction se fait en ce moment dans l'armée française ; avertis par nos désastres, officiers et soldats rivalisent d'ardeur pour étendre le cercle de leurs connaissances. Le ministère de la guerre et les chefs de corps encouragent de tout leur pouvoir ce mouvement régénérateur auquel le Cercle parisien de la Ligue de l'enseignement s'est associé, avec leur assentiment, dans la mesure entière de ses forces. Au mois de février 1873, il avait déjà contribué à la fondation de 70 bibliothèques régimentaires, et le ministre de la guerre, M. de Cissey, adressait une lettre de remerciements à la *Ligue de l'enseignement*, dans laquelle il exprimait l'espoir que, par la continuation de son utile concours, elle rendrait encore de précieux services à l'armée.

Cet espoir n'a pas été déçu. Aujourd'hui, grâce à votre aide généreuse, le chiffre des bibliothèques régimentaires établies avec le concours du Cercle parisien s'élève à environ 150, et les témoignages qui lui arrivent de toutes parts attestent surabondamment les services rendus ainsi à notre armée. L'extrait suivant d'une des nombreuses lettres écrites par les chefs de corps vous fera juger, pour laisser là le reste, de l'effet obtenu dès à présent, au point de vue de la discipline et de la bonne tenue des troupes :

« Les cas d'ivresse devenus de plus en plus rares, les absences illégales presque disparues, les plaintes des cabaretiers et des cantiniers qui ne trouvent plus au régiment qu'une clientèle peu assidue, sont les meilleurs résultats obtenus par l'institution moralisatrice de la bibliothèque de la troupe. »

Ce qui est fait doit nous être un stimulant pour ce qui reste à faire. La bibliothèque du régiment demeure fermée au soldat qui ne sait pas lire, et le développement à donner aux écoles régimentaires, insuffisamment dotées jusqu'à présent, réclame à son tour votre concours. Il y a aussi les hôpitaux militaires qui encore de bibliothèques, et c'est là surtout qu'il importe de mettre des livres à la disposition du soldat. C'est là surtout qu'ils seront un bienfait pour lui ; c'est là, dans les ennuis des longs jours de convalescence, qu'il prendra le plus facilement l'habitude de la lecture et qu'il lira avec le plus de fruit.

Pour ces œuvres vraiment patriotiques, nous nous adressons avec confiance au dévouement de tous. Fidèle à son principe qui plane au-dessus de toutes nos divisions, le Cercle parisien a toujours scrupuleusement travaillé au profit d'un intérêt unique, celui de l'instruction, qui se confond à ses yeux avec l'intérêt suprême, le relèvement de la patrie.

Recevez, monsieur et cher coopérateur, l'assurance de nos meilleurs sentiments.

Pour le Comité,

Le Président, Jean Macé.

Le Secrétaire général, Emmanuel Vauchez.

*Remarque* : Nous tenons des listes à la disposition des groupes qui désireraient recueillir des souscriptions en faveur de cette œuvre patriotique, essentiellement moralisatrice ; les spirites qui ont contribué dans une large part à la création des bibliothèques régimentaires, dont l'initiative fut justement remarquée, ne se refuseront pas, dans cette occasion exceptionnelle, à montrer que leur doctrine les pousse naturellement à seconder les œuvres d'instruction. Nos enfants sont tous appelés par la loi à faire partie d'un contingent militaire, et nous devons leur préparer tous les éléments de récréations intelligentes ; nous devons les mettre à même de s'instruire si l'indifférence fut la règle de leurs parents, ou bien, leur donner le moyen d'être utile en instruisant leurs frères d'armes.

Spirites, secondez-nous ; établissez des souscriptions pour coopérer à cette grande révolution morale, l'introduction de l'école dans le régiment, avec l'initiative de l'élément civil. Que cette généreuse et féconde pensée se généralise, et la fraternité humaine aura fait un pas immense. Le livre doit remplacer le fusil, l'instruction doit rapprocher les peuples et les unir indissolublement ;

le devoir des spirites est d'apporter un utile concours à l'établissement si désirable de cet ordre de choses. Quand l'apaisement se fait dans les esprits, quand la défense de la frontière n'est plus une considération de premier ordre, l'attention se porte vers les grandes études, celles de l'infini dont nous sommes une parcelle ; les sommes prélevées sur les citoyens pour armer les bataillons servent alors à la diffusion de la lumière, à l'apaisement des intérêts matériels, à une juste répartition du bien commun.

L'administrateur-rédacteur : P.-G. Leymarie.

**Avril 1875**

**6<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Allan Kardec**

Le 31 mars, à deux heures précises de l'après-midi, madame Allan Kardec sera au Père-Lachaise, auprès du dolmen qui couvre les restes mortels du fondateur de la doctrine spirite.

Madame Allan Kardec convie les personnes qui ont conservé un bon souvenir des anniversaires précédents à vouloir bien se réunir à elle pour fêter le jour du départ pour la patrie heureuse du vaillant Esprit dont le nom est cher à tous les spirites.

Les groupes parisiens envoient ordinairement leurs délégués pour porter une couronne sur la tombe du Maître ; quelques-uns prononcent des paroles en l'honneur du grand philosophe ; nous serons heureux de les rencontrer au rendez-vous donné par l'honorable veuve du Maître, car la poignée de main fraternelle entre amis est un encouragement et une satisfaction pour mieux continuer l'œuvre de diffusion de notre croyance.

**Réponse au mandement de Mgr l'archevêque de Toulouse**

Nous lisons ce qui suit dans *le Bon Sens*, journal qui paraît à Carcassonne.

« Nous sommes heureux d'ouvrir nos colonnes à la communication suivante de notre ami M. V. Tournier. Il est bon qu'une doctrine attaquée puisse se défendre. »

A Mgr l'archevêque de Toulouse,  
Monseigneur,

Je suis spirite, et je viens de lire, dans le numéro du 9 février d'un journal de votre ville, *l'Echo de la Province*, l'instruction pastorale contre le Spiritisme, que vous avez adressée au clergé et aux fidèles de votre diocèse, à l'occasion du carême de l'an de grâce 1875.

Cette lecture, permettez que je vous le dise avec une respectueuse franchise, m'a plongé dans un douloureux étonnement. Je n'avais jamais vu le Spiritisme attaqué avec tant de violence et d'injustice. Aussi le soupçon est-il né aussitôt dans mon esprit que cette œuvre n'était pas de vous. J'ai pensé qu'un audacieux faussaire avait réédité contre les spirites quelque réquisitoire menaçant, lancé par un des princes des prêtres de Jérusalem où par un grand pontife de Jupiter Olympien contre les premiers chrétiens, et que, pour lui donner plus d'autorité auprès des masses, il l'avait signé de votre nom imposant. Ce soupçon a surgi d'autant plus naturellement en moi que j'étais encore sous l'impression profonde que m'avait fait éprouver la représentation de Polyeucte, cette émouvante tragédie de notre immortel Corneille.

Cependant, en réfléchissant à l'opinion du journal dans les colonnes duquel votre instruction était reproduite, j'ai dû reconnaître que mon soupçon était mal fondé. J'ai pensé alors que, vos nombreuses occupations ne vous permettant pas de vous livrer vous-même aux recherches nécessaires pour traiter le sujet dont vous étiez préoccupé, vous aviez chargé quelqu'un de votre entourage de les faire pour vous, et que c'était d'après les notes fournies par ce quelqu'un que votre écrit avait été rédigé. Cette interprétation, j'en suis sûr, est la vraie, et je m'y attache : rien au monde ne pourrait me faire admettre qu'un homme de votre caractère eût fulminé contre des gens paisibles, chercheurs de bonne foi de la vérité religieuse, un aussi terrible anathème, s'il n'avait été induit en erreur sur leur compte.

Vous êtes un prince de l'Eglise, Monseigneur, archevêque de Toulouse et de Narbonne, primat de la Gaule narbonnaise, prélat assistant au trône pontifical, etc., etc. ; vous êtes assis sur les gradins les plus élevés de notre édifice social ; vous avez la science et l'autorité. Moi, au contraire, je ne suis rien : je ne compte guère plus dans notre société que ne comptaient dans la leur le Christ et ses apôtres ; je suis presque aussi ignorant qu'eux, et j'ai de moins qu'eux cette grandeur morale et cette puissance d'intuition qui, dans les questions philosophiques et religieuses, remplace si avantageusement la science.

Pourquoi donc suis-je assez audacieux pour oser m'adresser à vous et vous dire : Prenez garde, Monseigneur, on vous a trompé et vous avez involontairement, à votre tour, induit votre troupeau en erreur ? D'où me vient une telle assurance ? De la conviction où je suis qu'un homme, quelque petit qu'il soit, a pour devoir d'avertir son prochain, quand il s'égare à quelque condition que son prochain appartienne, haute ou basse, qu'il soit archevêque ou charbonnier, roi ou mendiant. Les saintes Ecritures ne disent-elles pas quelque part : *Unicuique mandavit Dominus de proximo suo.* - Le Seigneur a donné à chacun le mandat de s'occuper de son semblable.

Vous excuserez donc ma hardiesse, Monseigneur, et vous consentirez à ce que nous examinions ensemble votre instruction quadragésimale.

Elle se divise en deux parties principales. Dans la première, qui en est comme l'introduction, vous proclamez les progrès alarmants faits par le Spiritisme dans votre diocèse ; vous dites à quelle cause il a dû sa naissance, et vous en constatez le caractère satanique ou charlatanesque. Dans la seconde, vous l'envisagez comme doctrine, comme procédé pratique, comme société religieuse, et vous finissez par demander que, comme toutes *les institutions malfaisantes*, il soit *l'objet d'une surveillance active et d'une énergique répression.*

D'après vous, c'est aux époques où l'homme *s'émancipe de la vraie foi* et cesse de croire en Dieu qu'il comble le vide qui se fait dans les profondeurs de sa nature, avec des superstitions. Et ces superstitions, ce sont les pratiques spirites, de quelque nom qu'on les ait appelées : manie, sorcellerie, gnose, théurgie. Et vous appuyez votre opinion, Monseigneur, par la citation suivante d'un penseur, Charles Bonnet, dont très certainement vous n'adoptez pas toutes les croyances et qui était loin de partager votre horreur pour les doctrines des vies antérieures : « Les peuples ont besoin d'être croyants pour n'être pas crédules ; il faut laisser des aliments sains à la foi des masses, si on ne veut pas qu'elles se nourrissent de poison. »

Je suis de votre opinion, Monseigneur, et de celle de Charles Bonnet. Comme vous, je crois que quand l'homme abandonne la religion et cesse de croire en Dieu, les pratiques spirites, de quelque nom qu'on les appelle, se multiplient. Seulement, je n'assigne pas à ce fait la même cause. J'y vois un acte de la Providence qui pousse le monde invisible à faire invasion dans le nôtre, afin qu'en se révélant à nous, il nous préserve des maux que les croyances matérialistes ne manqueraient pas de produire, en se généralisant et en s'affermissant. Telle était aussi la manière de voir sur cette intervention d'un homme qui doit avoir quelque autorité à vos yeux, le père Lacordaire. Il écrivait, le 20 juin 1853, à madame Swetchine, à propos des tables parlantes : « Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : le monde des corps et le monde des Esprits. » Telle semble aussi avoir été un moment la vôtre, Monseigneur, quand vous avez dit : « Certes, si les évocations du Spiritisme ne sont pas des séances de prestidigitation, il faut avouer qu'elles constituent un victorieux démenti jeté par Satan lui-même à la face du matérialisme contemporain. » Quel intérêt, eu effet, pourrait avoir Satan, le père de toute ruse, à combattre le matérialisme, en se manifestant, s'il n'y était contraint par Dieu même ?

Comme Charles Bonnet, je crois qu'il faut laisser des aliments sains aux masses, si on ne veut pas qu'elles se nourrissent de poison. Et c'est pourquoi le Spiritisme *prétend purifier la religion de vaines cérémonies et garder de tous les cultes ce qui fait l'essence même de l'hommage à la Divinité*, comme vous le dites très bien.

C'est le travail qu'entreprirent, il y a dix-huit siècles, le Christ et ses disciples, travail dans l'accomplissement duquel ils furent secondés par les manifestations incessantes des Esprits. Le Christ ne déclare-t-il pas à chaque instant, dans les Evangiles, que ce n'est pas lui qui parle, mais l'Esprit ? Saint Paul n'était-il pas toujours guidé par l'Esprit de Jésus ?

Dans chaque groupe chrétien, comme aujourd'hui dans chaque groupe spirite, ne s'occupait-on pas d'évocations ? N'avait-on pas des médiums parlants, guérisseurs, à effets physiques, inspirés, polyglottes, comme il est dit au chap. XII de la l'Épître aux Corinthiens ?

Et ce travail est nécessaire aujourd'hui comme alors, Monseigneur, parce qu'aujourd'hui comme alors on n'offre plus des aliments sains à la foi des masses. On a tellement surchargé la religion de cérémonies vaines, de pratiques puérides, de dogmes inutiles, absurdes et dangereux, que la raison ne peut plus la reconnaître sous ce travestissement et se jette dans les bras du nihilisme. C'est le prêtre qui a tellement grandi qu'il a fini par cacher celui que sa mission est de montrer aux hommes ; c'est le commandement de l'Eglise qui, selon l'expression du Christ, a détruit le commandement de Dieu. Et l'on s'étonne, après cela, que Dieu pousse les habitants du monde invisible à se manifester, afin que nous puissions savoir qu'il existe encore : Non, Monseigneur, daignez y réfléchir, en oubliant un instant que vous êtes archevêque, et vous reconnaîtrez avec moi que le contraire seul aurait droit de nous surprendre.

Voilà pour la première partie. Occupons-nous de la seconde.

Au début je lis : « Comme doctrine, il enseigne qu'il existe naturellement un commerce avec les morts ; qu'en *vertu de certaines formules et de certains actes, nous forçons* les âmes de l'autre monde à revenir sur cette terre et à entrer en communication avec nous ; enfin, qu'interrogées par nous, elles rendent des réponses qui sont *l'expression infaillible de la vérité. Tel est le dogme fondamental du Spiritisme*, sans compter d'autres erreurs que nous aurons à vous exposer. »

Eh bien, Monseigneur, à part l'assertion du début sur le commerce avec les morts, tout le reste est précisément le contraire de la vérité, et vous n'exposez d'autres erreurs, dans cet écrit, que celles que l'on vous fait commettre. Les spirites croient que les âmes de l'autre monde jouissent de leur libre arbitre, absolument comme celles de celui-ci, et qu'il n'est ni formules ni actes capables de les contraindre à se communiquer, si elles ne veulent pas. Ils croient de plus qu'elles sont généralement sur cette terre et le plus souvent auprès des personnes aimées, - qui ne les troublent point en les appelant, mais au contraire les comblent de joie, - la mère, par exemple, auprès de l'enfant qui la pleure, et réciproquement. Quant à leurs réponses, ils se font une loi de ne les accepter comme vraies que tout autant qu'après les avoir soumises au contrôle rigoureux de la raison, elles leur ont paru telles. Les spirites n'accordent l'infaillibilité qu'à Dieu : ils croiraient commettre une impiété en l'attribuant à une créature quelconque, homme ou Esprit. Ils savent qu'il en est des Esprits comme des hommes, qui se montrent d'autant plus disposés à se produire et à dogmatiser, qu'ils sont plus légers et plus ignorants.

Les spirites, Monseigneur, sont avant tout des libres penseurs, des rationalistes, c'est-à-dire des chrétiens : « Les hommes qui font usage de la raison (logos) pour la conduite de leur vie sont chrétiens, êtres forts et « courageux », » disait saint Justin, martyr. Ils ne reconnaissent à personne le droit de leur imposer une doctrine qui ne leur paraîtrait pas raisonnable. C'est vous dire qu'il n'y a pas une orthodoxie spirite. Cependant j'appuierai surtout mes affirmations sur des citations empruntées aux livres d'Allan Kardec, parce qu'il est le vrai fondateur de ce que vous appelez notre secte ; que ses idées sont généralement adoptées par nous, et que c'est du Livre *des*

*Esprits* et du *Livre des Médiûms* que votre secrétaire prétend audacieusement avoir tiré l'exposé qu'il vous a fait des doctrines spirites.

Or, si vous consentez à ouvrir le *Livre des Médiûms*, vous y trouverez, ch. X, n° 133, deuxième alinéa, les lignes suivantes : « Si l'on s'est bien pénétré, d'après l'échelle spirite (*Livre des Esprits*, n° 100), de la variété infinie qui existe entre les esprits sous le double rapport de l'intelligence et de la moralité, on concevra facilement la différence qui doit exister dans leurs communications ; elles doivent refléter l'élévation ou la bassesse de leurs idées, leur savoir et leur ignorance, leurs vices et leurs vertus ; en un mot, elles ne doivent pas plus se ressembler que celles des hommes, depuis le sauvage jusqu'à l'Européen le plus éclairé. Toutes les nuances qu'elles présentent peuvent se grouper en quatre catégories principales :

Selon leurs caractères les plus tranchés, elles sont : *grossières, frivoles, sérieuses ou instructives.* »

Et plus loin, même chapitre, n° 136 : « Les Esprits sérieux ne sont pas tous également éclairés ; il est beaucoup de choses qu'ils ignorent et sur lesquelles ils peuvent se tromper de bonne foi ; c'est pourquoi les Esprits vraiment supérieurs nous recommandent sans cesse de soumettre toutes les communications au contrôle de la raison et de la logique la plus sévère. »

Voilà pour l'infailibilité des Esprits. Vous commencez, n'est-ce pas, Monseigneur, à pouvoir juger de la bonne foi de celui qui a eu l'honneur immérité d'être choisi pour votre collaborateur ?

A-t-il été plus véridique en parlant de la contrainte que les spirites prétendent exercer sur les Esprits au moyen de certaines formules sacramentelles et de certains actes ? Pour vous en assurer, il faut que vous condescendiez, Monseigneur, à passer avec moi au chapitre XVII, numéro 203. Il y est dit : « *Il n'y a point ici de formule sacramentelle ; quiconque prétendrait en donner une peut hardiment être taxé de jonglerie, car pour les Esprits la forme n'est rien.* Toutefois l'évocation doit toujours être faite au nom de Dieu. » Puis, passant à la manière de poser les questions aux Esprits, il indique la suivante : « Es-tu là ? - Veux-tu me répondre ? » Il ajouta « L'essentiel est que la question ne soit pas futile, *qu'elle n'ait point trait à des choses d'intérêt privé, et surtout qu'elle soit l'expression d'un sentiment bienveillant et sympathique pour l'Esprit auquel on s'adresse.* »

C'est encore, vous le voyez, exactement le contraire de ce qu'on vous a dit et fait dire.

Non, Monseigneur, soyez-en bien convaincu, s'il est quelqu'un qui prétende, au moyen d'une formule sacramentelle, faire descendre du ciel sur la terre un Esprit ou Dieu même, ce quelqu'un-là n'est pas un spirite.

Vous croyez, Monseigneur, que le commerce avec les morts est ce qu'il y a de plus contraire à la *loi de Dieu*. « Oui, dites-vous, N. T. C. F., si ce n'est pas le charlatanisme, ce sont les démons ; car, puisqu'il n'est pas permis de consulter les morts, Dieu leur refuse la faculté de satisfaire à nos vaines curiosités. » Il ne refusa pourtant pas, pour ne citer qu'un exemple, à l'Esprit de Samuel la faculté de satisfaire à la curiosité de Saül, par l'entremise de la pythonisse d'Endor. A moins pourtant que le récit de la Bible ne soit faux !

Saint Augustin ne me paraît pas avoir été tout à fait de votre avis à ce sujet. « Pourquoi, dit-il dans son traité *De curâ pro mortuis*, ne pas attribuer ces opérations aux Esprits des défunts et ne pas croire que la divine providence fait un bon usage de tout *pour instruire les hommes, les consoler, les épouvanter ?*

Il est vrai que saint Augustin vivait il y a longtemps et que l'Eglise de Rome a fait bien du chemin depuis lors. Mais le cardinal Bona est moins ancien et a, par conséquent, un peu plus de droit à notre confiance. Or voici ce que dit le Fénelon de l'Italie, dans son *Traité du discernement des Esprits* : « On a sujet de s'étonner qu'il se soit pu trouver des *hommes de bon sens* qui aient osé

nier tout à fait les apparitions et les *communications* des âmes avec les vivants, ou les attribuer à une imagination trompée ou bien à *l'art des démons*. »

Son Eminence est dure, Monseigneur, pour ceux qui croient que Dieu ne permet pas aux âmes des morts de se communiquer à nous et qui pensent que les démons répondent à leur place, quand nous les interrogeons. Mais c'est un cardinal, et il lui est beaucoup permis. D'ailleurs il ne prévoyait pas votre instruction pastorale, quand il écrivait son traité.

Un autre ecclésiastique, moins élevé en dignité, mais enfin un membre de l'Eglise infaillible, l'abbé Marouzeau, écrivait à Allan Kardec sur ce même sujet « Montrez à l'homme qu'il est immortel. Rien ne peut mieux vous seconder dans cette noble tâche *que la constatation des Esprits d'outre-tombe et leur manifestation*... Par là seulement vous viendrez en aide à la religion, en combattant à ses côtés les combats de Dieu. »

Vous comprenez mes perplexités, Monseigneur, quand d'un côté vous me défendez comme abominable et contraire à la loi de Dieu et de l'Eglise l'évocation des morts, et que, d'un autre côté, l'abbé Marouzeau, qui n'est probablement pas encore archevêque, mais qui enfin pourra le devenir, m'y pousse, me montre cette opération comme très utile à la religion et la qualifie de combat de Dieu !

Je continue mes citations, en ne m'attachant qu'aux points les plus importants, pour ne pas m'exposer à être trop long et à abuser de vos instants précieux : « Ecoutez les leçons de cette révélation de Satan ! Quelle est son incarnation ? C'est l'homme passant par une série d'existences pour se purifier. En un mot, Monseigneur, c'est la croyance aux vies antérieures, à la pluralité des existences de l'âme. Et sur ce point vous avez été bien renseigné. Cette révélation de Satan, nous l'adoptons, en effet, comme faisaient le Christ et ses disciples, selon ce qu'en témoignent les Evangiles. Ecoutez plutôt, c'est saint Jean qui parle, chapitre IX, versets 1, 2 et 3. « Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance ; et ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme, ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? Jésus leur répondit : Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu éclatent en lui. » Les disciples croyaient donc qu'on pouvait avoir péché avant de naître et que, par conséquent, on avait déjà vécu. Le Christ partageait leur croyance, puisque, venu pour apporter au monde la vérité, loin de repousser leur question comme contenant une erreur satanique, il y répond comme vous répondriez à celui dont l'interrogation impliquerait la croyance à l'infaillibilité du pape.

Le savant bénédictin dom Calmet confirme ce que j'avance, dans ces quelques lignes que j'emprunte à son commentaire sur ce passage :

« Plusieurs docteurs juifs croient que les âmes d'Adam, d'Abraham, de Phinéas, ont animé successivement plusieurs grands hommes de leur nation. Il n'est donc nullement étrange que les apôtres aient raisonné comme ils semblent raisonner ici, sur l'incommodité de cet aveugle, et qu'ils aient cru que c'était lui, qui par quelque péché secret commis avant sa naissance, s'était attiré cette disgrâce... » Vous savez aussi mieux que moi, Monseigneur, que le Christ, interrogé par ses disciples sur ce qu'était Jean-Baptiste, répond que son précurseur était Dieu lui-même.

Mais voici qui est plus fort, - car l'Evangile semble aujourd'hui avoir peu d'autorité aux yeux de l'Eglise de Rome, - la croyance à la révélation satanique de la pluralité des existences de l'âme a toujours existé au sein de cette Eglise, si j'en crois ce que dit A. Pezzani, dans son bel et savant ouvrage de la *Pluralité des existences de l'âme*. Après avoir cité l'opinion de saint Clément d'Alexandrie et de saint Grégoire de Nysse à ce sujet, il ajoute « Voilà bien la pluralité des existences enseignée clairement et en termes formels. Nous retrouvons même de nos jours la préexistence et partant les réincarnations approuvées dans le mandement d'un évêque de France, M. de Montal, évêque de Chartres, au sujet des négateurs du péché originel, auxquels il oppose la



croyance permise aux vies antérieures de l'âme. Ce mandement est de l'année 1843. » Voici, du reste les propres paroles de Mgr de Montal : « *Puisque l'Eglise ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes, qui peut savoir ce qui a pu se passer dans le lointain des âges, entre des intelligences ?* »

Ainsi donc, Monseigneur, tandis que vous voyez dans la pluralité des existences de l'âme la négation de la doctrine du péché originel, Monseigneur de Montal y trouve sa justification. En présence d'un tel conflit d'opinions entre deux princes de l'Eglise, que pouvons-nous faire, nous, gens du commun ? Nous en rapporter plus que jamais à notre raison.

Arrivons cependant à la morale du Spiritisme, qui, à votre avis, bien différent de celui de saint Justin, n'est pas plus chrétienne que ses dogmes, quoique la raison seule en ait établi les principes.

Ici encore je ne m'attacherai qu'aux choses les plus importantes, bien persuadé que quand je vous aurai démontré encore une fois la perfidie et la mauvaise foi de votre secrétaire, vous voudrez bien lire vous-même les ouvrages spirites et vous convaincre ainsi que cette perfidie et cette mauvaise foi sont les mêmes pour toutes les autres choses.

Poursuivant votre parallèle entre le Décalogue du Sinaï et celui de cette *révélation infernale*, vous dites : « Le premier prescrit aux serviteurs d'honorer les maîtres, le second déclare que *l'inégalité des conditions sociales doit disparaître*. Le premier ordonne de respecter la vie humaine, le second ne reconnaît à cette vie que la dix-millième partie de son importance, puisque nous sommes appelés à vivre dix mille fois ; aussi il traite le suicide comme une faute légère dont la conséquence la plus terrible sera un *simple désappointement*, et le crime de l'avortement comme peu grave, l'âme, suivant le Spiritisme, n'étant réunie au corps qu'au moment de la naissance. »

Vous n'êtes évidemment pas, Monseigneur, le rédacteur de ce paragraphe. Quelqu'un l'aura intercalé à votre insu dans votre œuvre, et vous aurez signé de confiance. Car enfin le Décalogue du Sinaï ne dit pas un mot des devoirs des serviteurs envers leurs maîtres, pas plus qu'il n'ordonne de garder le Dimanche, comme, par inadvertance sans doute, il est dit au paragraphe précédent, l'ancienne loi *gardait le samedi* : Le plus petit enfant qui va au catéchisme sait cela. Par contre, l'Evangile dit, à propos des rapports sociaux à établir entre les chrétiens : « Et Jésus, les ayant appelés à lui, leur dit : Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous : mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous, soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous, soit votre esclave. (S. Matt., chap. XX, v. 25, 26 et 27). » Ne trouvez-vous pas, Monseigneur, qu'il y a là une forte tendance à faire disparaître l'inégalité des conditions sociales ? Ah ! C'est que l'Evangile est quelquefois bien radical !

Maintenant, voici comment traite ce sujet le *Livre des Esprits*, d'où l'on prétend avoir tiré la citation. Il faut l'ouvrir au livre III, ch. IX, n° 806 :

« L'inégalité des conditions sociales est-elle une loi de nature ? - Non, elle est celle de l'homme et non celle de Dieu. - Cette inégalité disparaîtra-t-elle un jour ? - Il n'y a d'éternel que les lois de Dieu. Ne la vois-tu pas s'effacer peu à peu chaque jour ? Cette inégalité disparaîtra avec la prédominance de l'orgueil et de l'égoïsme ; il ne restera que l'inégalité du mérite. Un jour viendra où les membres de la grande famille des enfants de Dieu *ne se regarderont plus comme de sang plus ou moins pur ; il n'y a que l'esprit qui est plus ou moins pur, et cela ne dépend pas de la position sociale.* »

Comme une citation perfidement tronquée change pourtant le sens des choses, Monseigneur !

Pour les spirites, ce qui fait la grandeur, vous le voyez, ce n'est pas le rang, mais la pureté de l'Esprit. Ils considèrent les diverses positions sociales comme indifférentes, étant toutes des épreuves nécessaires, et ne croient pas, comme vous semblez le croire vous-même, qu'un esprit

déchoit quand il renaît esclave après avoir été roi. Ils pensent avec le philosophe Epictète que ce qui importe, c'est de bien jouer le rôle qu'il a plu au souverain Maître de nous donner, que ce rôle soit celui d'un prince ou d'un plébéien. Et l'on ne joue bien son rôle que quand on remplit bien les devoirs de son état, ceux de serviteur comme ceux de maître.

La question du suicide, Monseigneur, est longuement traitée dans le *Livre des Esprits*. Les causes qui peuvent y pousser y sont énumérées avec soin, et il y est dit que la punition est toujours en rapport avec la nature de la cause productrice, ainsi que le veut la justice. Or le désappointement est indiqué comme la conséquence la plus légère, juste le contraire de ce qu'on vous a fait dire. Jugez vous-même : « Quelles sont en général les conséquences du suicide sur l'état de l'Esprit ? - Les conséquences du suicide sont très diverses ; il n'y a pas de peines fixées, et dans tous les cas elles sont toujours relatives aux causes qui l'ont amené ; *mais une conséquence à laquelle le suicidé ne peut échapper, c'est le désappointement.* » Et un peu plus loin : « L'affinité qui existe entre l'Esprit et le corps produit chez quelques suicidés une sorte de répercussion de l'état du corps sur l'Esprit qui ressent ainsi malgré lui les effets de la décomposition, en éprouve une sensation pleine d'angoisse et d'horreur, et cet état peut persister aussi longtemps qu'aurait dû durer la vie qu'ils ont interrompue. » (Liv. IV, ch. I, n° 957). Ceci me paraît un peu plus terrible que le simple désappointement. N'êtes-vous pas de mon avis, Monseigneur ?

Et les dix mille incarnations, pas une de plus, pas une de moins, où cela se trouve-t-il donc ? A coup sûr, ce n'est pas dans le *Livre des Esprits*, qui dit formellement que ce nombre est plus ou moins grand, selon que l'Esprit avance plus ou moins rapidement dans la voie du perfectionnement.

Mais arrivons à l'avortement. « A quel moment l'âme s'unit-elle au corps ? - L'union commence à *la conception*, mais elle n'est complète qu'au moment de la naissance. - L'avortement factice est-il un crime quelle que soit l'époque de la conception ? *Il y a toujours crime* du moment que vous transgressez la loi de Dieu. La mère, ou tout autre, commettra toujours un crime en ôtant la vie à l'enfant avant sa naissance, car c'est empêcher l'âme de supporter les épreuves dont le corps devrait être l'instrument. » (Liv. II, ch. VII, n° 344 et 358.)

L'avortement est donc un crime, d'après le Spiritisme, un crime, dis-je, et non un crime *peu grave* ; et il n'y a pas moyen d'insinuer que les spirites l'excusent ou y poussent. Les raisons que le *Livre des Esprits* en donne sont excellentes. D'abord, la loi de Dieu est violée ; ensuite, un grave dommage est causé à un Esprit. Le Catholicisme, qui croit que l'âme est créée en même temps que le corps, et qu'une seule existence décide à jamais de notre sort, ne peut invoquer cette seconde considération. S'il le faisait, il soulèverait contre lui la conscience et jetterait à la face de Dieu la plus sanglante injure. Comment Dieu, en effet, punirait-il, pour le crime d'autrui, une âme qui n'a pu encore transgresser aucune de ses lois, et l'enverrait-il, pour ce crime, dans l'enfer ou les limbes, tandis que le vrai criminel, confessé et absous, irait prendre place dans le séjour des bienheureux, et selon saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, y verrait son bonheur augmenté par le spectacle des douleurs de sa victime ?

Donc, si l'une des deux doctrines pouvait favoriser l'avortement, ce serait certainement la catholique, - telle du moins qu'elle apparaît dans votre mandement, Monseigneur.

Vous continuez : « Quel est le sixième précepte du Spiritisme ? Le voici écrit de sa main : « *L'indissolubilité du lien conjugal est une loi contraire à la nature. Les jouissances n'ont d'autres bornes que celles qui sont tracées par celle même nature.* » Conséquence, Monseigneur, promiscuité bestiale des sexes. C'est bien ce qu'on a voulu vous faire dire. Eh bien, je vous laisse juge du procédé jésuitique auquel on a recours pour amener un tel résultat. On a cité, en la dénaturant par le retranchement du qualificatif très important absolue, une phrase qui se trouve au ch. IV, liv. III, du *Livre des Esprits*, où l'on traite de *la Loi de reproduction*, et on la fait suivre d'une autre phrase exprimant, de façon à la dénaturer encore, l'opinion émise au ch. V du même

livre, qui traite de la *Loi de conservation*, sur les jouissances des biens matériels. Voici le texte : « Le mariage, c'est-à-dire l'union permanente de deux êtres, est-il contraire à la loi de nature ? - C'est un progrès dans la marche de l'humanité. - Quel serait l'effet de l'abolition du mariage sur la société humaine ? - Le retour à la vie des bêtes. - L'indissolubilité *absolue* du mariage est-elle dans la loi de nature ou seulement dans la loi humaine ? - C'est une loi très contraire à la loi de nature. » Il n'y a rien là, Monseigneur, que puisse réprocher l'Eglise catholique, puisque c'est sa propre doctrine. N'a-t-elle pas autorisé très souvent le divorce ? Le divorce n'était-il pas la loi de la France catholique sous le premier empire ? Mais citons l'autre passage, qui a sans doute servi à former la seconde phrase : « Jouissance des biens terrestres. - Les jouissances ont-elles des bornes tracées par la nature ? - Oui, pour vous indiquer la limite du nécessaire. »

Après cela, Monseigneur, et quand on a, pour combattre ses adversaires, employé de semblables armes, est-on bien venu à dire que ces mêmes adversaires n'ont pas le droit *d'être sévères, ni sur le mensonge, ni sur le faux témoignage*, lorsqu'ils maintiennent au bas des communications les signatures que les Esprits y ont apposées ? Est-on bien venu à parler ainsi, quand on sait que dans les ouvrages spirites on a soin d'avertir que la signature n'est rien et ne peut acquérir de valeur que tout autant qu'en étudiant avec soin la communication, on arrive à se convaincre qu'elle peut bien être, en effet, l'œuvre de celui dont elle porte le nom ? Répondez, Monseigneur, vous dont la religion a été si criminellement surprise.

Continuons. Le Spiritisme, par la doctrine de la réincarnation, menace toute intimité de famille. Il ruine dans les cœurs l'amour de la patrie. Il engendre une folie qui *souvent devient furieuse, et alors les initiés, surexcités par leurs rapports avec les puissances infernales, tournent contre leurs semblables l'ardeur qui les dévore, et vont se réveiller bientôt de leur homicide monomanie sur les échafauds*. Est-ce bien vous, Monseigneur, qui avez écrit cela ? Et faut-il que je défende contre de si horribles accusations une doctrine dont je vous ai déjà fait connaître les principes élevés et que l'abbé Lecanu, dans son *Histoire de Satan*, apprécie en ces termes : « En suivant les maximes du *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, il y a de quoi devenir un saint sur la terre ? » Pour un spirite, Monseigneur, l'enfant qui naît est un devoir qui naît. Qu'importe ce qu'a pu être dans une autre existence l'Esprit qui l'anime ? Plus cet Esprit a été pervers, plus le devoir est grand pour les parents chargés de le diriger dans sa nouvelle incarnation. Pourquoi repousserions-nous l'esprit de *Cain, d'Absalon* ou *d'Hérodiade*, si Dieu nous jugeait dignes de travailler à le rendre meilleur ? Un enfant est-il moins tenu envers ceux qui lui ont prodigué leurs soins, parce qu'il a autrefois vécu ? Et est-ce bien à l'Eglise catholique qui, dans la personne de ses prêtres, nous offre pour modèle le célibat ; qui a canonisé Elisabeth de Hongrie et Alexis ; qui défend comme d'une honte la mère du Christ d'avoir en plusieurs enfants, malgré le texte formel des Evangiles ; est-ce bien à l'Eglise catholique, qui exalte la virginité aux dépens de la maternité, d'accuser le Spiritisme de menacer le lien de la famille ?

Est-ce bien encore à cette Eglise de Rome, dont les évêques tendirent la main aux barbares envahisseurs de la Gaule, et qui plus tard brûlait dans Jeanne D'Arc l'incarnation même de l'âme de la France, de reprocher à notre doctrine d'être contraire à l'amour de la patrie ? Si Dieu en nous faisant naître dans un pays nous indique que c'est celui-là surtout auquel nous devons nous attacher, puisque c'est dans celui-là qu'il veut que nous accomplissions *présentement* notre devoir, en nous faisant connaître que nous avons pu ou que nous pourrions être incarnés dans d'autres pays, il veut empêcher seulement que l'amour de notre patrie ne s'égaré jusqu'au point de nous faire haïr la patrie des autres, parce que la terre entière est à lui et que tous les hommes sont ses enfants. Faut-il apprendre ces choses à des chrétiens ?

Pour ce qui est de la folie furieuse provoquée par les pratiques spirites et conduisant à la monomanie homicide, je n'en connais pas d'exemple, Monseigneur, et vous auriez bien fait d'en

citer au moins un. Mais je sais que dans ces Etats-Unis où le Spiritisme fait tant de mal, d'après vous, la doctrine des peines éternelles, unie à celle du petit nombre des élus, produisit, il y a quelques années, un tel dérangement dans les facultés mentales d'un malheureux père de famille, qu'il égorga ses enfants en bas âge, pour leur procurer les joies du paradis, vu leur état d'innocence. Après cette horrible immolation, le pauvre fou alla se remettre entre les mains du magistrat, heureux d'avoir ainsi, par sa propre damnation, assuré le salut de sa progéniture. Tous les journaux mentionnèrent avec horreur ce lamentable événement, et vous devez en avoir lu le récit, Monseigneur.

Non content de ces accusations contre le Spiritisme, vous lui reprochez, Monseigneur, sa *stérilité* dans toutes les branches du savoir humain. Vous lui imputez à grief de n'avoir apporté au monde aucune vérité, de n'avoir aidé à la découverte d'aucune mine d'or, d'être incapable de donner un plan de bataille à un général placé à la tête de notre armée, etc., etc., etc.

Il y a longtemps, Monseigneur, qu'on a dit : rien de nouveau sous le soleil. Oui, le Spiritisme n'a apporté au monde aucune vérité nouvelle ; mais en étudiant les manifestations des Esprits comme on étudie tous les autres phénomènes de la nature, physiques, chimiques, astronomiques, les spirites ont trouvé le moyen de fonder la religion sur les assises inébranlables de la raison, en la débarrassant des superstitions qui jusqu'ici l'ont souillée et rendue inacceptable à tous les esprits sérieux. Est-ce peu de chose ? et cela ne vaut-il pas mieux que d'indiquer des mines d'or aux pionniers de la Californie, ou de fournir un plan de campagne à un général, comme fit, hélas ! la Sainte Vierge, pendant le siège de Paris, si nous devons nous en rapporter à ce que dirent alors les feuilles catholiques ? Vous savez, Monseigneur, qu'elle envoya une servante, de Lyon, je crois, au général Trochu, avec des instructions pour la conduite de la guerre. Et cette servante ne partit pas, sans doute, sans l'approbation des prêtres, seuls capables de distinguer les bons des mauvais Esprits !

Voici qui est plus grave : « S'il (le Spiritisme) était, dites-vous, ce que prétendent ses propagateurs, quel précieux instrument de découvertes pour les sciences ; quel puissant auxiliaire pour les arts, l'industrie et les mille détails de la vie pratique ? » Eh bien, Monseigneur, les spirites prétendent que l'homme doit progresser en tout par l'effort du travail. Si on me donnait les choses toutes faites, à quoi lui servirait son intelligence ? Il serait comme l'écolier dont un autre ferait le devoir. (*Livre des Médiums*, n° 294). Vous voyez qu'encore une fois on vous a fait calomnier les spirites, en leur attribuant des doctrines absolument contraires à celles qu'ils professent. Celui qui, dans le phénomène spirite, cherche autre chose que la preuve de l'existence d'un monde invisible et de l'immortalité de l'âme, est dans une voie bien périlleuse, Monseigneur, et ne mérite pas le nom de spirite.

Une autre citation, qui sera la dernière : « N'écoutez jamais, sur les questions de foi, la voix d'aucune autre société que l'Eglise, vivant toujours en conformité avec cette parole de l'Apôtre : *S'il arrivait qu'un ange descendit du Ciel pour vous enseigner quelques dogmes en dehors de ceux que nous avons prêchés, vous devriez lui dire anathème.* »

Eh bien, Monseigneur, j'en suis désolé, cette citation n'est pas exacte, et de plus elle est incomplète. La voici telle que je la prends dans le ch. I, v.8, de *l'Épître aux Galates*, traduction de Le Maître de Sacy : « Mais quand nous vous annoncerions *nous-mêmes*, ou quand un ange du ciel vous annoncerait *un Évangile* différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème. » Il s'agit ici de l'Évangile, et non de dogmes, et l'on doit dire anathème, non seulement à l'ange du ciel, mais à l'homme. Vous comprenez la différence, Monseigneur !

Pourquoi l'Apôtre parlait-il ainsi, Monseigneur ? Parce que l'Évangile que les apôtres avaient annoncé n'était autre que l'Évangile de la raison, et que chacun peut le trouver en la consultant. Il l'avait résumé lui-même, au chapitre XIII, versets 8 et 9 de son *Épître aux Romains*, où il dit :

« Car celui qui aime le prochain accomplit la loi ; ... tous ces commandements, dis-je, sont compris en abrégé dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. »

Et vous, Monseigneur, vous diriez anathème à un ange envoyé de Dieu, s'il vous annonçait une doctrine contraire, non à l'Evangile, prêché par saint Paul, que la raison de tous approuve, mais aux dogmes de l'Eglise de Rome, à l'infaillibilité papale, par exemple, que cette raison repoussait, même chez les prélats les plus illustres de la catholicité, Mgr Dupanloup entre autres, qui faisaient partie du concile du Vatican. C'est ainsi qu'ont agi tous les sacerdoce, Monseigneur ; c'est ainsi que les prêtres de Jérusalem en arrivaient à tuer les prophètes, et que le grand prêtre, infaillible aussi, puisque Dieu parlait par sa bouche, prit le Christ pour un envoyé de l'enfer et le fit mettre en croix. Empêcher Dieu de se manifester, telle semble avoir été de tout temps la grande préoccupation des prêtres, aveuglés, permettez-moi de le dire, Monseigneur, par l'orgueil qui, à son insu, s'empare de l'homme quand il se persuade que lui seul est capable de découvrir la vérité et que lui seul a pour mission de la dispenser aux autres.

« Comment pouvez-vous croire, disait le Christ à ceux de son temps, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns les autres, et qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul. » (S. Jean, ch. V, v. 44.)

J'ai fini. Si dans la défense de la doctrine spirite, qui est ma religion, - et ce que l'homme a de plus cher au monde est sa religion, - j'ai mis un peu de vivacité, vous voudrez bien m'en excuser, Monseigneur, en considération de la nature de l'attaque. Bien plus, aujourd'hui que vous êtes mieux éclairé à notre endroit, j'espère que, loin d'appeler contre nous une énergique répression, - que vous n'obtiendriez pas, le temps des persécutions religieuses est passé, - vous vous ferez un devoir d'adresser aux prêtres et aux fidèles de votre diocèse une nouvelle instruction, pour leur dire qu'indignement trompé vous-même sur notre compte, c'est bien involontairement qu'à votre tour, vous les avez trompés. Et au lieu de leur ordonner, comme un autre Omar, de brûler nos livres, vous les engagerez à les lire, afin qu'ils puissent nous juger. Tout honnête homme, dans votre cas, agirait ainsi ; et vous êtes un honnête homme.

Dans cette attente, daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

V. Tournier.

## Correspondance brésilienne

*Création d'une Revue.*

M. A da Silva Netto, président de la Société des études spirites, groupe Confucius à Rio-de-Janeiro, Brésil, nous envoie le premier cahier de la *Revista espirita*. Ce journal mensuel insérera les discussions philosophiques et relatera les phénomènes de l'ordre spirite qui offriront une étude intéressante. Nous saluons fraternellement ce nouveau-né dans le domaine de la publicité, lui désirant longue vie et surtout cette vigueur, cette persistance, cette sagesse qui n'appartiennent qu'aux directions sérieuses, celles qui font passer les questions de principe avant les intérêts personnels. A nos amis et frères du Brésil, le salut cordial de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.

M. Lieutaud, directeur du collège français de Rio-de-Janeiro, l'un des propagateurs les plus zélés, les plus instruits, nous envoie deux articles de la presse brésilienne ; celui du journal le *Commercio* ne répudie pas le Spiritisme ; l'enfant-prodige, Eugène Dengremont lui suggère des pensées judicieuses, dictées par l'esprit de libre examen. Le journal *la Semana*, quelque chose comme *l'Univers* de Rio, dénonce le Spiritisme au bras séculier. Dans tous les pays, la presse

catholique emploie le même langage, elle obéit à un mot d'ordre ; nous constatons simplement la touchante unanimité de ses attaques.

Rio-de-Janeiro, 3 février 1875.

Monsieur Leymarie,

Je viens vous prier d'offrir, de ma part, à nos frères en doctrine de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, le premier numéro de la revue que nous publions dans cette capitale du Brésil. Je connais le peu de valeur de cette offrande, mais elle n'en servira pas moins à prouver matériellement que la doctrine spirite est en bonne voie.

Votre dévoué frère en doctrine,

A. Da Silva Netto.

(Extrait du *Jornal do Commercio* de Rio-de-Janeiro du 15 novembre (1874).)

### *Théâtre Lyrique.*

Une fois de plus, avant-hier, le public a eu l'occasion d'admirer le précoce ou plutôt le merveilleux talent musical de l'enfant Eugène Dengremont. Nous le disons sans exagération, ainsi que c'est notre habitude : nous n'aurions jamais cru que dans un âge aussi tendre une créature humaine pût faire du violon ce qu'en fait cet enfant.

Il y a là quelque secret de la nature qui se rattache à l'ordre des Esprits ; ce que sait cet enfant, personne n'a pu le lui enseigner, et tout habile professeur qu'est son père, il lui revient la gloire de lui avoir donné l'être, mais non celle d'avoir formé un pareil élève ; en effet, on n'apprend point cela l'âge de sept ans. On peut apprendre à exécuter d'une manière plus ou moins correcte, mais le goût, le sentiment, la compréhension de choses inconnues à l'enfance, la formation de sons que l'instrument ne donne pas tout faits, et qu'il faut lui arracher ; cette ampleur et cette vigueur dans les coups d'archet, sans la force musculaire pour les produire, tout cela ne peut s'expliquer que par une intuition en elle-même inexplicable, par une révélation d'un génie puissant qui, avant le temps et comme impatient, s'agite dans le prodigieux enfant.

C'était vraiment curieux de voir, dans la vaste enceinte du Grand-Théâtre, la microscopique figure du blond et charmant enfant, monté sur une estrade, tenant l'archet et le violon avec ses petites mains presque imperceptibles, maîtrisant le nombreux auditoire, le conservant dans un religieux silence, le transportant par la magie de sons tantôt forts et vibrants, tantôt suaves et plaintifs, et ensuite répondant aux bruyantes démonstrations d'enthousiasme par des gestes pleins de grâce et de gentillesse. En vérité, nous voudrions qu'en présence de cette révélation presque palpable de la flamme divine, quelqu'un osât encore soutenir la théorie d'après laquelle l'homme ne serait qu'un singe perfectionné.

Les morceaux exécutés ont été au nombre de trois : une fantaisie sur *Marthe*, un duo avec piano sur des motifs de *Lucie* et le fameux carnaval de *Venise*, genres différents qui peuvent donner la mesure d'une aptitude variée. Nous ne chercherons point à analyser le mérite absolu de l'exécution ; ce serait même absurde à l'égard d'un tel artiste. Ce que tout le monde a pu remarquer, c'est un talent merveilleux relativement à l'âge, et des étincelles de génie jaillissant spontanément soit de ce petit cerveau d'enfant, soit de quelque Esprit puissant qui semble ne point tenir dans cette frêle enveloppe.

On ne saurait prévoir jusqu'à quel point arrivera, dans sa marche progressive, celui qui naquit avec un pareil don. Si l'inspiration et l'art ont des bornes, il y atteindra, pourvu que Dieu le conserve et que le génie ne l'abandonne pas ; s'ils n'en ont point, toute prévision serait inutile.

Laissons donc l'avenir à lui-même et contentons-nous pour le moment de la gloire d'avoir vu une si belle fleur du génie s'épanouir au splendide soleil du Brésil.

Parmi les témoignages d'admiration de la soirée d'avant-hier, nous ne pouvons passer sous silence celui des musiciens de l'orchestre, qui ont offert au jeune et étonnant violoniste une médaille d'or délicatement gravée par l'éminent artiste Valentin.

*Extrait du feuilleton A. Semana, du Jornal do Comercio du 13 décembre 1874.*

Après cette réclamation en faveur de la morale, il convient de passer à un sujet grave et triste à la fois : celui de l'influence du Spiritisme, qui va se propageant d'une manière effrayante. Le Spiritisme conduit à la folie. C'est une épidémie plus dangereuse que la fièvre jaune. De temps en temps, nous apprenons qu'une nouvelle victime est tombée dans l'abîme. Certains fétiches de l'Asie et de l'Afrique exigeaient du sang, Allan Kardec exige la raison. Quelques libraires et quelques désœuvrés ont commencé à répandre le poison, et cette nature brésilienne exubérante de sève et de curiosité se précipite dans le gouffre, avec un courage qui fait frémir. Nous avons vu plus d'un malheureux perdre la raison, ainsi qu'un météore qui s'éteint en plongeant dans l'espace. On a fait un dieu d'Allah Kardec, et c'est un dieu qui enveloppe de ténèbres et de doute tous les principes de la morale et de la religion. - Je dénonce le mal à la police. La nouvelle secte a ses temples et ce sont des antres ; elle a ses prêtres, qui sont tout simplement des spéculateurs, et ses livres, qui sont le plus souvent le moyen d'attraper, d'escamoter l'argent d'autrui. Il y a des *Juca Rosa* (prétendu sorcier, exploiteur de la crédulité publique) de toute espèce et de toutes les couleurs, et autant vaut l'ancre de la place de Saint-Domingue, très connu de la police, que le salon mystérieux des propagandistes spirites.

*Remarque.* - Telles sont les aménités que les intolérants adressent aux hommes les plus instruits du Brésil. Plaignons ces écrivains, prions pour ceux qui se livrent à de telles intempérances de langage, la réincarnation nivellera sous son rouleau tout puissant ces inanités malveillantes. Le temps est un grand guérisseur.

*Histoire du Polonais Razivil.*

*Le mouvement universel, l'éther et l'âme.*

Châteauneuf-les-Martigues, le 31 décembre 1874.

Messieurs et très chers frères spirites,

Avec mes souhaits de bonne et heureuse année pour tous les membres des Sociétés spirites de Paris, je vous adresse ta communication suivante, trouvée à la page 44 de la deuxième édition de *l'Histoire des embaumements*, par M. J.-N. Gannal, ouvrage publié à Paris en 1841 ; elle prouvera, une fois de plus, qu'en tous temps et en tous lieux les Esprits se sont communiqués, que le Spiritisme d'aujourd'hui est aussi ancien que le monde.

A toutes les personnes qui nient les diverses manifestations spirites et nous traitent de fous, parce que nous les croyons véritables, nous pouvons répéter les paroles de Victor Hugo sur les tables tournantes : « Le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier. »

Chavaux,

Médecin consultant, ex-président de la  
Société marseillaise des études spirites.

« Les momies des Egyptiens, qui se distinguent de celles des autres peuples par l'état admirable de conservation dans lequel nous les voyons encore aujourd'hui, ont été pour les savants un sujet d'étude et de recherches intéressantes ; pour les ignorants, une cause d'étonnement et de crainte superstitieuse ; pour les médecins, un remède, une panacée longtemps en vogue. L'histoire du Polonais Razivil prouve tout ce qu'on leur attribuait d'influence maléficiante. Il avait acheté, à Alexandrie, deux *momies d'Egypte*, l'une d'homme, l'autre de femme, pour les emporter en

Europe, et il les avait mises en six pièces qu'il avait enfermées séparément en autant de coffres faits d'écorces d'arbres séchées, et dans un septième coffre il avait mis les idoles qui s'étaient trouvées dans les corps de ces deux momies. Mais comme les Turcs défendent la vente et le transport de ces cadavres, s'imaginant que les chrétiens en pourraient composer quelque sortilège qui causerait du malheur à la nation, ce seigneur polonais s'avisa de gagner, par le vin et par l'argent, un juif qui avait la commission de visiter les ballots et les marchandises ; ce qui réussit, puisque ce commissionnaire fit charger dans le vaisseau tous ces coffres, disant que c'était des coquillages que l'on portait en Europe. - Avant que de monter en mer, je trouvai, dit-il, un prêtre qui revenait de Jérusalem, et qui ne pouvait achever son voyage sans le secours que je lui donnai en cette occasion, en le faisant entrer dans notre navire. Un jour que ce bon homme disait son bréviaire, une furieuse tempête s'éleva, et il nous avertit qu'outre le danger il voyait de grands obstacles à notre voyage par deux spectres qui le fatiguaient continuellement. La tempête finie, je le traitai de visionnaire, parce que je ne me serais jamais imaginé que mes momies en pouvaient être la cause. Mais je fus obligé, dans la suite, de changer de sentiment, quand il s'excita une nouvelle bourrasque plus rude et plus dangereuse que la première, et quand les spectres apparurent derechef à notre prêtre, pendant qu'il faisait ses prières, sous la figure d'un homme et d'une femme vêtus comme étaient mes momies. Quand la tempête fut un peu apaisée, je fis jeter secrètement en mer les sept coffres ; ce qui ne put néanmoins s'exécuter assez adroitement pour que le maître n'en fût pas averti. Alors, tout joyeux, il nous promit que nous n'aurions plus de tempête : ce qui arriva effectivement, et le bon prêtre n'eut plus de visions. »

Je relis en ce moment une petite brochure de 109 pages d'impression, divisée en deux parties, et ayant pour titre : I. *Le mouvement universel*. - II. *L'éther et l'âme*, par P. Grandné, imprimée à Beaune, en 1866, librairie Cessot-Moreau, rue Monge. - Que l'auteur de cette brochure me permette d'en transcrire ici quelques lignes, pour prouver toute l'importance de cet ouvrage que tout spiritiste devrait avoir dans sa bibliothèque :

*Le mouvement et le souvenir*. - Comment, en effet, se persuader que cette âme, cette intelligence si subtile, si invisible par son volume, qu'elle ne laisse jamais d'elle la plus légère trace, quoi qu'elle puisse, comme l'on dit, contenir l'image de l'univers, soit capable de conserver avec une telle persistance la plupart des faits de pensée, une fois qu'elle en a pris possession ? Il n'en est pas moins vrai que souvent une longue liste d'années s'écoule sans que les images de ces faits ne perdent rien de leur netteté, de leur fraîcheur. Les souvenirs de la première enfance semblent même, après plus d'un siècle, n'avoir fait que gagner en persistance et en énergie. Les centaines l'affirment, et, le plus souvent, le prouvent.

Oui, le vieillard à l'âge de cent ans, de cent dix ans même, si vous voulez, verra nettement dessinés et comme tout frais encore à sa pensée, comme ils l'étaient à son premier lustre, le foyer domestique, le grillon avec ses bonds accompagnés de chants joyeux, la chambre témoin de ses premiers rêves, la montagne, antique abri de son village ; les pommiers tout blancs, les prés aux mille couleurs, la haie verte, l'oiseau qui y chante et qu'il est tenté de guetter encore. Il sentira les joies, les chagrins, les colères et les tendresses qui palpitaient en lui dans ces jours lointains. Rien ne manque dans ces tableaux aux mille et mille sujets, où le bonheur et la tristesse créent tour à tour des scènes variées à l'infini ; tout se retrouve : les fronts sévères et les paroles irritées, comme les caresses et les sourires, les douleurs du châtiment, comme le gâteau de fête.

Mais alors, que faisaient donc, pendant cent ans et plus, ces flots, ces trombes éthérées partant du soleil, de la terre, de la lune, de tous les corps, de tous les coins du monde, qui se croisent, se heurtent, poussent et ramènent dans tous les sens, avec la vivacité d'un galop infernal, les atomes, tous les atomes de la création ? Comment, à chaque milliardième de seconde, les rages de cette tempête n'ont-elles pas arraché de ce tableau, successivement, pièce à pièce, la chaumière, la



montagne, le ruisseau, les prés et la haie ? Supposerons-nous donc que chaque atome emporté laisse à l'atome qui lui succède une consigne, un mot d'ordre que recevront ainsi tour à tour des millions d'autres par seconde, pour remplir, l'instant d'un éclair, la fonction de partie intégrante dans ce tableau magique et dans tant de scènes palpantes ?

Mais le corps du vieillard est enfin devenu cadavre. Ses substances qui composent tous ces tableaux sont devenues sans doute fixes, stéréotypées par la mort. Cherchez, anatomistes. Vous allez retrouver toutes ces images. Non, rien, rien. L'âme est partie, emportant avec elle le musée complet de sa vie de vieillard, d'homme fait, de jeune homme et d'enfant. Anatomistes, laissez ce cadavre. Ce que vous cherchez déploie et raconte ailleurs les scènes de la vie parcourue et les choses de la terre. »

*Pour copie conforme* : Chavaux.

### *Phénomène de bicorporité.*

*Lettre extraite de la correspondance inédite de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers 1778-1788, recueillie et publiée par E. de Magnien et Henri Prat.*

Ce 30 avril 1787.

Je vais te conter une petite histoire, puisque je te l'ai promis, et afin que tu ne sois pas trop surpris la première fois qu'il t'en arrivera autant.

Je ne sais si tu connais M. de Catuelan ; il y a environ six mois qu'au sujet de M. Cagliostro, on lui parla d'un homme qui avait le secret de faire revenir *non seulement les morts*, mais les vivants, fussent-ils au bout du monde. Il était fort attaché à une dame anglaise, dont il supportait l'absence avec beaucoup de peine. Il va le trouver, lui demande instamment de la lui faire voir, et lui offre pour cela une partie de ce qu'il possède. Le sorcier se fait beaucoup prier : il allègue la police qui le poursuit, les risques qu'il court pour sa propre vie, car il n'y a rien de moins sûr qu'un commerce avec le diable, les serments qu'il a faits de ne plus faire ces tentatives, etc. Notre pauvre amoureux ne se paye pas de ses raisons ; il le prie de nouveau ; il fait tant et tant qu'à la fin il le détermine. « Monsieur, dit-il à M. de Catuelan, je ne peux pas vous dissimuler que si je me rends à vos instances, vous courrez les plus grands dangers ; mais si cela ne vous intimide pas, suivez-moi : vous allez voir la personne que vous désirez et lui parler, à condition cependant que vous ne resterez pas avec elle plus d'un quart d'heure ; car, passé ce temps, je ne répondrais plus de vous ni de moi. » Effectivement, il le suit dans différentes pièces fort peu éclairées, et ils arrivent, à la porte d'un petit cabinet, où il lui dit d'entrer. « Si vous n'êtes pas sûr de votre courage, ajouta-t-il, et que la peur vous prenne, je vais rester ici ; vous n'aurez qu'à venir bien vite me trouver ; sinon, prenez un marteau que vous trouverez sur la cheminée, frappez-en trois coups, et, cinq minutes après, vous verrez paraître la personne que vous désirez. » Effectivement, il entre, il frappe, il attend, et la voit venir aussitôt à lui de l'air le plus aimable. « Ah ! Chevalier, lui dit-elle, comment êtes-vous dans ce pays-ci ? Voilà une surprise bien agréable (elle le croyait en Angleterre). Vous m'avez écrit dernièrement, et vous ne m'en disiez pas un mot. Que cela me fait de plaisir ! Etc. »

Lui n'en croit pas ses yeux ; il s'approche, il la regarde, lui prend la main et veut lui témoigner son étonnement et ses doutes. Elle le rassure ; il la croit et oublie si bien l'heure, que le quart d'heure était à peu près passé, qu'il ne comptait qu'une minute. « Donnez-moi votre anneau, lui dit-il en la quittant, afin que je sois bien convaincu que tant de bonheur n'est point un songe. » Elle le lui donne ; et, comme il lui disait adieu, il entend des gémissements et des plaintes qui le font frissonner ; il se retire, la dame disparaît, et il voit le sorcier étendu par terre, pouvant à peine respirer. Sa présence le fit revenir ; mais il lui dit qu'un moment plus tard, il serait arrivé les plus grands malheurs ; qu'il lui était impossible d'imaginer le danger qu'ils avaient couru. M. de

Catuelan lui en fit des excuses et le pria de lui procurer quelquefois ces instants de bonheur. « Je le veux bien, répondit-il, mais à condition que vous ne direz à personne ce que vous avez vu. » il lui promit et ne tint pas sa parole. Dès le lendemain il fut conté cette étrange aventure à M. de Malesherbes, qui le crut fou d'abord, mais qui ne sut que répondre quand il lui montra l'anneau qu'il tenait de la personne même qu'il disait avoir vue. On prit des informations ; M. de Catuelan voulut retourner chez cet homme ; il avait disparu ; et telles perquisitions qu'il ait faites depuis, il n'en a point eu de nouvelles ; il a payé la peine de son indiscretion. Il fut curieux ensuite de savoir de son amie ce qu'elle faisait en Angleterre au moment où il l'avait si bien vue en France ; il lui écrivit pour le lui demander, sans lui rien laisser connaître du motif de sa question. Elle lui répondit que ce même jour et à la même heure, elle s'était senti une forte envie de dormir, qu'elle y avait succombé et qu'elle avait rêvé qu'elle le voyait et qu'elle lui parlait, et qu'en la quittant, il lui avait demandé son anneau, qu'elle le lui avait donné, et qu'à son réveil elle avait été saisie d'effroi, ne le retrouvant plus à son doigt ; qu'elle allait lui écrire pour lui faire part de cet étrange rêve au moment où elle avait reçu sa lettre, etc., etc.

Cette histoire, tout invraisemblable qu'elle est, est d'une grande vérité. M. de Catuelan la raconte à tout le monde, et l'on dit qu'il n'a jamais menti. Si je pouvais trouver la demeure de cet habile sorcier, tu viendrais dans peu, je t'assure, me faire une petite visite ; car il n'y a rien que je ne fisse pour cela, et le diable aurait bon marché de moi. Tiens-toi sur tes gardes toujours, et s'il ne t'arrive jamais de me voir en dormant, ne crois plus que ce soit un songe. Adieu, mon enfant ; je te fais là des contes à dormir debout. Aussi fais-je, et je dors si bien que la plume me tombe des mains. Il faut cependant encore que je t'embrasse avant que de te quitter pour me faire rêver moins tristement.

*Une étude intéressante pour les groupes spirites.*

Abscon (Nord), 4 février 1875.

Frères et Amis,

J'expliquais à deux visiteurs les principes fondamentaux de notre chère doctrine. Je leur lus ensuite la biographie d'Allan Kardec dans le dictionnaire de Maurice Lachâtre. Je ne saurais vous décrire leur admiration et leur étonnement en apprenant des choses si neuves pour eux. - Sur leurs prières instantes, il a fallu leur prêter plusieurs ouvrages du Maître. - Ce que j'ai fait avec plaisir, car c'est un trésor que nous voudrions partager avec tout le monde. - Ces messieurs sont aujourd'hui des croyants spirites. - L'un d'eux m'ayant prié d'aller le voir à Douai, - j'ai accepté d'autant plus volontiers que ce monsieur m'avait appris que je trouverais dans sa famille un sujet d'études pouvant m'intéresser. - On m'a présenté une petite fille âgée de onze ans, tout amaigrie et ne mangeant presque pas. - Le père apprit alors que cette enfant était sujette à de fréquents accès de somnambulisme naturel ; elle se lève la nuit, parcourt plusieurs fois sa chambre et finalement, tombe dans un état de prostration complète. - L'un des côtés du corps est alors entièrement agité par des tremblements convulsifs ; les yeux sont égarés. - Elle dit souvent : « Je voudrais bien mourir ». Cela ne m'a pas étonné, l'enfant est dans un état voisin de l'extase, et son âme dégagée voit dans l'espace un état plus heureux qu'ici-bas ; elle y voudrait rester. Ces accès durent parfois pendant plusieurs heures, quelquefois une demi-journée. Les parents sont très inquiets ; plusieurs médecins ont été appelés et aucun n'a pu déterminer la cause du mal. - Détail curieux. - Cette enfant a très souvent dans les bras un petit chat qui, lorsque sa maîtresse le serre contre sa poitrine, dans une crise, est subitement atteint du même mal qu'elle ; il tombe à chaque instant sur le côté ; dès qu'on le pose à terre, il tremble convulsivement.

Voilà une contagion bien étrange. Le chat recevrait-il le contre-coup, pour ainsi dire, des fluides malsains émanant de la partie malade de l'enfant ? Ou bien serait-ce un effet sympathique des fluides animaux des deux êtres réagissant l'un sur l'autre ? En tout cas, voilà une question à

élucider. Le père de la petite patiente m'a prié de la soumettre aux groupes et de vous demander des conseils pouvant soulager son enfant. - En attendant, j'ai conseillé des prières à Dieu et aux bons esprits, nos guides protecteurs. - Je suis certain, amis, que nos frères s'intéresseront à la position de notre petite sœur de Douai et que vous voudrez bien interroger à ce sujet nos frères de l'espace.

A vous de cœur,  
Bonnefont.

*Deuxième réponse à la République Française du 2 octobre 1874.*

(Suite. - Voir la Revue de mars.)

Généreux anonyme, vénérable disciple des sciences exactes,

« Épicure est grand et vous êtes son prophète ; partant vous ne croyez pas aux miracles, - ni moi non plus, - et cependant un miracle vient de s'accomplir. Vous en êtes l'auteur et j'en suis le sujet.

Vous y perdez votre espagnol et moi mon latin. Vous n'y comprenez rien, j'y comprends encore moins, et la chose est vraie, sinon vraisemblable.

Hier j'étais spirite, aujourd'hui je suis matérialiste. Une nuit et votre *étude* ont fait de moi un homme nouveau. Comme saint Paul sur le chemin de Damas, j'ai eu mon coup de foudre et me voilà illuminé. Épicure est grand !

Donc hier au soir, relisant votre *article scientifique* et vous voyant flageller d'une plume impitoyable et pousser d'un pied dédaigneux, en leur criant *raca*, tous les fauteurs du spiritualisme, catholiques, chrétiens, néoplatoniciens, spirites, les spirites surtout, je me disais : Ce prophète est bien sévère. Descendrait-il d'Amos ? Serait-il de la lignée d'Isaïe ? Aurait-il hérité de la verge de Moïse ou de la mâchoire dont le Seigneur arma Samson en l'envoyant contre les Philistins ? Qui jamais le saura ? Nul doute pourtant qu'il n'ait reçu mission de châtier cette foule rebelle à la vérité observée, puisqu'il s'affirme et prophétise.

N'importe, il est bien sévère. Qui aime bien châtie bien, il est vrai. Oui, mais est-il juste ? Ces pauvres gens sont-ils si coupables, qu'il doive les traiter de la sorte ? Encore s'il se contentait de les sangler ! mais non, il faut, par surcroît, qu'il leur attache à tous un écriteau pour que chacun les montre du doigt. Aux uns, celui d'imbéciles ; à d'autres, celui d'idiots ; au reste, celui de filous ou un équivalent ; jusqu'à ce digne Allan Kardec qui, faute de mieux, eût-partagé son manteau avec un pauvre, lui aussi, moqué, hué, noté de ridicule et d'infamie !

Ce prophète est-il juste ? Cette idée me troublait, m'obsédait et, songeant à toutes ces exécutions sans en découvrir la cause, en vain j'invoquais le sommeil qui refusait obstinément de clore ma paupière. Le salut me vint d'en haut..., pardon, du hasard. Votre *étude* était sur ma table de nuit ; l'idée me prit de la relire ; à la quinzième ligne je dormais.

Le lendemain je me réveillai, le cœur allégé et l'esprit... pardon, l'encéphale parfaitement raffermi et radicalement purgé *d'aspirations niaises*. J'étais converti, je voyais clair, les écailles m'étaient tombées et, néophyte improvisé, je brûlais, dans les profondeurs de mon épigastre, du désir d'aller recevoir l'accolade du petit groupe et votre bénédiction, ô mon maître !

Pour moi plus de doute possible : Dieu et la création, l'âme et l'immortalité, le bien et le mal, le juste et l'injuste, le droit et le devoir, le désintéressement et l'égoïsme, l'héroïsme et la lâcheté, la vertu et le vice, le monde moral et ses lois n'étaient plus que des utopies enveloppées dans des mots sonores par les religions et les philosophies, en vue « de s'emparer de l'homme en le flattant. » Permis de conserver, jusqu'à nouvel ordre, ces vocables pour la commodité du discours et pour ne pas rompre trop brusquement avec de vieilles habitudes, mais y attacher un sens déterminé, y voir l'expression de réalités, défense expresse : les sciences exactes s'y refusent et la vérité démontrée s'y oppose formellement.

N'a-t-on jamais obtenu l'un quelconque de ces produits - si peu que peu - au fond d'un creuset ou d'une cornue ? Parmi tous les réactifs connus, en est-il quelqu'un susceptible de provoquer l'apparence seulement d'un précipité de justice ou d'iniquité ? Si profondément que la géologie ait pioché dans les stratifications terrestres, a-t-elle jamais découvert l'ombre d'un désintéressement ou d'une lâcheté ? L'astronomie, depuis son origine, a-t-elle jamais constaté par le calcul ou occulté dans l'espace rien qui ressemble à un droit ou à un devoir ? On tire des étincelles de la machine électrique, à commandement et tant qu'on veut ; on comprime et l'on dilate tous les solides, les liquides, les gaz ; on manipule la matière sous tous les états, oui, mais de quel appareil et par quel procédé a-t-on fait jaillir un vice ou une vertu visible, tangible, compressible, dilatable, etc ? Est-il un théorème géométrique qui démontre l'existence de l'âme ? En quelle formule algébrique la morale est-elle contenue et résumée ? Quelle pesée enfin a fourni jusqu'ici l'équivalent, en kilogrammes et milligrammes, de Dieu et des attributs dont la fourberie des philosophes le gratifie et que la puérité des masses lui suppose sur parole ? Et, certes, nous ne manquons pas de balances de précision ni de savants ayant de bonnes lunettes ou de bons yeux.

Donc tout cela, rêves, hypothèses en l'air, fumées de cerveaux ramollis, piperies ou aspirations niaises, mensonges ou erreurs, chimères, zéros, néant. Il n'est tel que les sciences exactes pour connaître la fin des choses, en extraire l'essence, dormir en repos et faire de bonnes digestions. Elles dissipent les ténèbres, donnent la clef de tous les mystères ; grâce à elles, toutes les solutions coulent de source et en droiture de l'unique et éternelle source des phénomènes, le hasard appliquant les jeux variés de la force aux dispositions plastiques de la matière. Quand les solutions ne se pressent pas d'arriver, on a toujours le temps de les attendre quelques mille ans, accoudé à une colonne.

L'univers, comment s'est-il constitué ? le hasard. Il continue de subsister ! le hasard. La beauté y éclate dans l'infiniment grand avec une splendeur qui nous transporte et nous éblouit ; dans l'infiniment petit elle se révèle avec des délicatesses exquis qui ravissent et confondent la pensée ! le hasard. La règle et l'harmonie président aux évolutions de ce mécanisme formidable, immense, dont les *incalculables* rouages, - depuis l'atome, depuis le microcosme, en passant par la série indéfinie des combinaisons de formes et des manifestations de la vie, jusqu'aux mondes, aux soleils, - se relie entre eux, se combinent, s'engrènent, se commandent avec une précision mathématique ; que dis-je, jusqu'aux mondes, jusqu'aux soleils ! Jusqu'aux systèmes de mondes, jusqu'aux systèmes de systèmes, et ainsi de suite et sans limites ! le hasard. Et cet ensemble dont l'idée seule donne le vertige, cet ensemble va, marche, fonctionne, et chaque détail joue son rôle, remplit sa mission, sans arrêt, sans écart, sans qu'une partie, une parcelle, une particule, une fois usée et hors de service, ne soit immédiatement remplacée pour y maintenir la régularité des mouvements et l'équilibre des existences ! A quoi dû ? au hasard. L'homme, résumé et condensation de toutes les virtualités de l'univers, l'homme sent, pense, veut, agit ! machine aussi, admirable sans doute, d'une perfection merveilleuse, d'une puissance dont les bornes sont encore inconnues, soit ; mais machine et rien de plus, sécrétant du sentiment et de la pensée comme le foie de la bile et les reins de l'urine<sup>11</sup>, machine chauffée et mue par des forces fortuitement combinées, dont la résultante constitue ce que, en langage archaïque, on appelle l'âme. En fin de compte, le hasard partout, en tout, pour tout. Qu'au premier coup d'œil ses opérations semblent témoigner d'une prodigieuse intelligence, ce n'est là qu'une illusion, une apparence bien vite dissipée, lorsqu'on réfléchit qu'il a l'éternité à son service pour faire sortir tous les numéros imaginables de la loterie universelle. *Ecce Deus* ! Voilà l'unique, le vrai Dieu ! C'est clair, évident, limpide, logique, axiomatique comme un effet sans cause, et quiconque soutient le contraire est un sot, s'il n'est pas un charlatan ; Voltaire, tout le premier, avec son argument de

---

<sup>11</sup> Aphorisme de l'école matérialiste, édité par Karl Vogt.

l'horloge, dont l'agencement et la marche calculés prouvent une intelligence qui en a conçu le plan, une main qui a exécuté ce plan. Triple sot ou farceur, le bonhomme de Ferney ; à plus forte raison Platon, Kepler, Pascal, Descartes, Newton, Leibnitz, Jean Reynaud et autres abstracteurs de quintessence qui ont passé le meilleur de leur temps à souffler des bulles de savon, au lieu de se gaudir à table avec leur mie et de s'endormir au rythme ronflant des hexamètres de Lucrèce. Quant à Allan Kardec, moitié fou, moitié filou, n'en parlons pas.

Hasard, force et matière, cette trinité est l'auteur de tout, et tout s'explique par elle. Avec ces trois facteurs nous voilà débarrassés de l'excédent de bagage qui nous empêchait de nous acheminer d'un cœur et d'un pied légers vers nos destinées. Pour ma part, depuis ce matin, je ne me lasse pas de savourer mon bonheur.

Sortir du néant pour rentrer dans le néant ; pouvoir me dire, dans l'intervalle, que je ne suis qu'un agrégat formé, on ne sait comment, d'atomes venus on ne sait d'où, et servant de réceptacle à des forces perpétuellement occupées, on ne sait pourquoi, à se transformer les unes en les autres, le mouvement en chaleur, la chaleur en électricité, celle-ci en idées et ainsi du reste ; penser que je ne suis qu'un appareil organique dont les fonctions sont forcées, inévitables, et les actes fatalement commandés ; me répéter à satiété que Dieu est un mythe, l'âme une utopie, la conscience une chimère, la volonté un mécanisme, le moi une illusion, le devoir un mot, la vertu un nom, le désintéressement une duperie, l'héroïsme une folie, la vie d'un bout à l'autre un jeu de force et de hasard, c'est à pleurer de tendresse en rendant grâce à la bonne aventure à qui je dois cette félicité de rencontre. D'autant que le *trahit sua*<sup>12</sup> a des attraits pour moi, et que me voilà libre de chercher mon plaisir où je le trouverai, sans m'inquiéter des moyens. La fin justifie les accrocs à la morale, si elle ne les raccommode pas. Mais qu'ai-je à faire désormais de la morale, cette friperie tout au plus bonne à couvrir les infirmités cérébrales du dernier des spirites, quand le petit groupe aura provigné et occupera la place qui lui est due. Le passé ne m'appartient plus, l'avenir ne m'appartient pas, je ne possède que la minute présente, unique et réelle affirmation entre deux négations éternelles. Jouissons ! Demain mon corps sera dissous, ma forme évanouie, ma pensée évaporée ; je serai comme si je n'avais jamais été. D'ici là, mon plaisir est de voler, je vole ; de calomnier, je calomnie ; de séduire la femme du voisin, je séduis ; de violer la fille de mon ami, je viole, non plus responsable que la pierre qui roule, l'eau, qui coule, le nuage qui passe, le chien enragé qui mord, l'âne qui rue et que certains feuilletonistes feuilletonnant des insanités. Agglomération de matière ; esclave de la force, je vais où je suis poussé, sans liberté, sans réaction possible, à droite ou à gauche, en ligne directe ou par écarts, roulant régulièrement, sans heurt ni déviation, ou déraillant brusquement, broyant ce que je rencontre, semant les ruines autour de moi, servilement, aveuglément, aussi insouciant du résultat final que de la nuée qui féconde en tombant la moisson prochaine ou que le boulet qui fauche une file d'hommes dans un bataillon.

Périclès disait : « Mon bambin mène sa mère ; sa mère me mène et je mène la Grèce ; au total, la Grèce est menée par un étourneau. » Ainsi de l'univers : le hasard préside à la rencontre et à la combinaison des forces, lesquelles commandent la matière ; les éléments matériels décident de la destinée de chaque être et de chaque chose ; en résumé, le monde est mené par le hasard à qui revient, du bien ou du mal qui s'y opère, tout le mérite ou le blâme. Pour parler correctement, il n'y a ni bien ni mal, il n'y a que des phénomènes ; le monde est une lanterne magique où passent des ombres chinoises. Je sais que des ergoteurs, les spirites en particulier, élèvent des montagnes d'objections contre ces *vérités démontrées*. Qu'importe ? Je me soucie de leur argumentation tout autant que de la quadrature du cercle. Aussi, à votre exemple, « me garderai-je bien de discuter.

---

<sup>12</sup> *Trahit sua quemque voluptas.* (Virgile.)

Allez donc discuter avec des gens dont la méthode rentre dans le cadre nosologique des actes générateurs de la folie, » avec des gens qui vous répondent métaphysique quand vous leur parlez physique, chimie, équations algébriques, théorèmes d'Euclide ! Telle est ma profession de foi, aussi complète que votre définition du Spiritisme et non moins sincère. De tout quoi vous devez conclure que vous me paraissez haut de cent coudées, ô prophète ! et que le système d'Epicure fait ma joie en me colorant, avant le départ pour le néant, l'horizon terrestre des plus douces nuances. Vous l'avouerez-vous ? J'entrevois un point noir dans le lointain. Ce point me tracasse et gêne mon bonheur en menaçant de faire tache sur ce fond tout de rose et d'azur. Une arrière-appréhension me reste ; j'ai hâte de m'en soulager en vous la confiant.

La doctrine matérialiste est admirable, d'un effet calmant sans pareil et nécessairement destinée, de même que Titus et vos études historico-philosophiques, à faire les délices du genre humain. En théorie, en vers, en prose, dans la vôtre surtout, elle ne laisse rien à désirer, et le *post mortem nihil* est le remède à tous les ennuis, le baume à tous les maux. La chose est indiscutable ; oui, mais en fait, en pratique, ne craignez-vous qu'il s'ensuive quelques inconvénients ? Ainsi, permettez-moi une hypothèse, une simple hypothèse, rien plus, et tirons les conséquences des principes en disciples des sciences exactes.

Je suppose donc qu'après avoir fait une station de dix-huit ou vingt siècles, accoudé à la colonne du festin, vous êtes rentré chez vous dans la jubilation de votre cœur. L'orgie spiritualiste est terminée. Démocrite a partout ses autels ; Epicure, ses temples ; Lucrèce, ses basiliques. Le petit groupe occupe le globe ; l'humanité est convertie à la *vérité démontrée* ; vous avez une femme charmante, une fille dans la fleur de ses quinze ans, rayonnante d'attraits, toute parfumée de son innocence ; vous jouissez d'un coffre-fort pourvu de charmes non utopiques ; vous continuez vos études, et suis votre disciple affectionné. A ce titre vous m'admettez dans votre intimité ; non moins soumis que ferré sur les principes, je cède, j'obéis ponctuellement aux impulsions inconscientes qui dominant, maîtrisent, commandent mon assemblage moléculaire, et, comme j'eusse dit hier encore en style suranné, je trahis votre confiance de la façon la plus noire, la plus odieuse, la plus monstrueuse : je séduis et déshonore ceux que vous aimez.

Cette nouvelle vérité parfaitement démontrée. Vous me qualifiez d'affreux coquin et de monstre abominable, en cela peu conséquent avec vous-même. Je vous rappelle aux règles de la logique et des sciences exactes. Vous me répondez à l'aide d'un revolver ; j'en avais un ; je suis nerveux, vous êtes lymphatique : mon coup part avant le vôtre, et je commence votre désagrégation atomistique en vous cassant la tête. Votre fille et votre femme qui accourent, crient, pleurent, appellent à l'aide, subissent le même sort ; leurs phosphates et leurs carbonates sont mis en état d'aller avec les vôtres former de nouveaux composés chimiques, ce dont ils ne se trouveront pas plus mal, j'imagine. Restait votre caisse, que j'adopte en méditant : « sur la diversité de la vie ondoyante et l'uniformité des lois immortelles. » La plus légère atteinte aux axiomes scientifiques ; les mathématiques mêmes n'ont rien à me reprocher et moins encore « *ce qu'on appelle la conscience, c'est-ci-dire le contrôle de la logique* ».

Je sais bien que « dans la société si mêlée des philosophes qui cherchent à s'emparer de l'homme en le flattant, » il s'en peut rencontrer qui me feraient de sottes objections ; assurément, ce ne sera pas vous. Je sais qu'on pourra me riposter que si un viol, un vol, un adultère et trois assassinats n'ont rien à démêler avec les sciences exactes, il n'en va pas de même avec la morale et le Code pénal. Niaiseries ! La réplique est facile : autre temps, autres mœurs ; nous ne sommes plus le petit groupe, nous sommes le grand ; nous sommes en l'an 4000, où nul n'ignore que la force et la fatalité de concert mènent le monde. Que parlez-vous de morale, braves gens ? Il y a beau temps que cette chimère a repris le chemin par où elle était venue. Que vouliez-vous qu'elle devînt sans appui, sans base ? Qu'elle se soutînt en l'air, dans le vide ? Dissipée, évaporée, évanouie, cette dernière utopie !

Plus de morale ! A quoi bon, dès lors, le Code pour lui donner sanction transitoirement, le gendarme pour lui prêter main-forte. Nous avons changé tout cela ; nous ne flattons pas l'homme. Nous laissons ce vil métier aux derniers disciples d'Atlan Kardec, s'il en reste. Où trouver un matérialiste convaincu qui consente à se ravalier jusqu'à mettre la main sur le collet d'une malheureuse victime de la fatalité ? Où ?... A moins de recruter votre gendarmerie dans la lune. Et, encore, vienne votre sélénite pour m'arrêter, je lui conterai mon cas *exactement scientifiquement*.

Eh quoi ! Lui dirai-je avec M. Renan, ignorez-vous « qu'une belle pensée vaut une bonne action ? » J'ai une foule de belles pensées dans la cervelle. Je suis donc un modèle de vertu. N'est-ce pas assez pour ma justification ? Alors, consultez M. Littré. N'a-t-il pas établi que « les deux bouts des choses nous sont inaccessibles et que le milieu seul nous appartient <sup>13</sup> ; » autrement, que toute notion sur l'origine de notre être et sur sa destinée à venir nous étant absolument interdite, nous n'avons, formes passagères, phénomènes d'un jour, produits et jouets de puissances fatales, nous n'avons à nous préoccuper que du présent et à tirer notre épingle du jeu ? Gardez-vous le plus léger doute à ce sujet ? Les articles Ame, Amour, Animation, Arbitre (libre), Entendement, Jugement, Pensée, Perception, Volition, Volonté, teins le dictionnaire de Nysten, achèveront de vous édifier<sup>14</sup>.

Au surplus, M. Taine n'a-t-il pas formulé ces axiomes « que l'air et les aliments font le corps à la longue ; que le climat, son degré et ses contrastes produisent les sensations habituelles et, à la fin, la sensibilité définitive ; que c'est là *tout l'homme, esprit et corps* ; en sorte que du ciel et du sol dépend tout l'homme <sup>15</sup> ? »

N'a-t-il posé en principe « que nous ne sommes, dans le *laboratoire infini*, que des vases divers, les uns éteints et remplis de cendres stériles, les autres *agissants* !!! et rougis de flammes fécondes, manifestant la diversité de la vie ondoyante et l'uniformité des lois immortelles ? <sup>16</sup> » Des vases, rien de plus, où « la chimiste éternelle » fabrique du vice et de la vertu, comme nous fabriquons du vitriol et du sucre <sup>17</sup> ! » Enfin, que « *la cause ne diffère pas de l'effet*... et que toute chose vivante est serrée au cœur par les tenailles d'acier de la nécessité ! <sup>18</sup> »

Je conviens que j'ai été dans le laboratoire infini un vase agissant, où la chimiste éternelle a fabriqué passablement de vitriol. En quoi suis-je responsable, les causes ne différant pas des effets ? En quoi ? Dans mes relations avec mon cher maître, sa femme et sa fille, dans la façon un peu vive dont je m'en suis séparé, n'étais-je pas serré au cœur par les tenailles d'acier de la nécessité ? Je vois que vous goûtez mes raisons, sélénite, en manière de péroraison, prenez la moitié des bank-notes du défunt pour achever de vous convaincre que je suis aussi innocent que l'agneau qui vient de naître ; acceptez, mon cœur débordera d'une sainte allégresse, et j'annoncerai aux frères l'entrée au bercail d'un nouveau néophyte.

J'aime à croire, ô mon maître ! que vous aussi vous goûtez la façon dont je me suis tiré de l'objection en bottes fortes. Quoi qu'il en soit, le point noir reste et m'inquiète pour l'avenir ; si les conséquences rigoureusement déduites des principes du petit groupe déversent, sans distinction et par virement philosophique, vices et vertus, crimes et bonnes œuvres au compte de l'immuable nécessité, qu'adviendra-t-il lorsque le monde sera converti à Epicure ? N'est-il pas à craindre,

---

<sup>13</sup> Paroles de philosophie positive, p. 32.

<sup>14</sup> *Dictionnaire de Nysten*, 10<sup>e</sup> édition, refondue, par E. Littré et Ch. Robin, et dans laquelle le matérialisme s'étale en toute nudité et crudité.

<sup>15</sup> *Étude sur La Fontaine (Journal des Débats* du 28 avril 1860).

<sup>16</sup> *Essai de critique et d'histoire*, p. 409.

<sup>17</sup> *Histoire de la littérature anglaise*, introduction, § 8.

<sup>18</sup> *Étude sur J. Stuart Mill (Revue des deux Mondes*, le 1<sup>er</sup> mars 1861).

l'égoïsme faisant le fond de la nature humaine, que la contagion de l'exemple aidant à la chimiste éternelle, les vases agissants ne se multiplient plus que de raison, qu'il n'y ait bien du vitriol fabriqué, bien des pots volés, filés, cassés, et que, finalement, l'Eden annoncé dans votre prophétie, devenu une immense forêt de Bondy, ne donne lieu aux cruches survivantes de regretter le temps *des aspirations niaises* et la mise à *l'index* des doctrines d'Allan Kardec ? Une vétille, comme vous voyez, un tout petit point noir. Ce point me chagrine dans le ciel matérialiste. Un mot de vous, je n'en doute pas, suffira pour le dissiper. J'attends le mot respectueusement. Les principes le réclament, votre bonnet de docteur l'exige, et l'honneur du petit groupe vous interdit de laisser le droit à tout spirite malappris de se rappeler, en songeant à vous, le refrain que sifflait le vent dans le tuyau des longues oreilles d'un certain roi de Phrygie. Vous qui savez tout, ô mon maître ! et beaucoup d'autres choses en plus, vous devez connaître la ritournelle : Midas, le roi Midas.

T. Tonoeph.

*Erratum.* - Une transposition dans la mise en pages a interverti l'ordre des idées à la fin du dernier article de notre correspondant M. Tonoeph. Les deux paragraphes compris entre les lignes 3 et 24 de la page 84 doivent venir après la ligne 22 de la page 85.

La photographie que nous offrons à nos lecteurs est le résultat d'un phénomène de bi-corporéité ; le 11 janvier dernier, M. Gledstane posait chez M. Buguet devant l'objectif, à 11h.15, heure de Paris, tandis que M. Stainton Moses, médium, était endormi spiritement, à Londres, à l'heure correspondante, soit 11h.5. Au développement du cliché, derrière M. Gledstane, on voyait une physionomie peu distincte, mais reconnaissable, celle du médium de Londres. Sur une deuxième épreuve, obtenue à 11 heures 25, il y avait d'un côté de la plaque les deux amis. Celui de Londres dont le périsprit avait accompagné l'âme, était représenté endormi ; c'était une sanction éclatante de la vérité du phénomène de bi corporéité, si bien décrit par Allan Kardec. Le mois prochain, nous donnerons la relation complète de cette expérience, imprimée à Londres sous la signature de M. Stainton Moses.



M. le comte de Bullet (présent à cette séance) a obtenu plusieurs fois sur de grandes plaques le portrait de sa sœur, qui est à Baltimore ; elle est venue, tenant à la main une pancarte couverte de son écriture originale et de sa signature : elle donnait des conseils fraternels.



Dernièrement, un médium conseillait à M. de Bullet, de se rendre chez le photographe, pour évoquer M. F., qui était parti pour la Hollande. Sur le négatif et au-dessus de M. de Bullet, M. F. s'est présenté, mieux dessiné que la personne placée devant l'objectif.

Ces faits sont la confirmation du phénomène de bi-corporalité relaté par la correspondance de la comtesse de Sabran, éditée par M. Prat, célèbre professeur, cité du Retiro, faubourg Saint-honoré, à Paris.

M. Couillaut, de Madrid, qui avait opéré avec M. Buguet (il connaît la photographie à fond), a obtenu le portrait de son père qui le bénit de sa main droite, et cette main se détache des plis fluidiques qui voilent le bras gauche de M. Couillaut, occupant le premier plan ; ces plis fluidiques qui montent au-dessus de sa tête, sans envahir le visage, occupent le dernier plan et rejettent, comme le dit M. Couillaut, cette allégation mensongère de l'interposition d'un corps opaque, la superposition des plans laissant en défaut la loi de l'impénétrabilité. (Le mois prochain nous insérerons une lettre de M. Couillaut.

A Béziers, M. Laspeyres Étienne nous écrit que la photographie de l'Esprit d'Arthur Cros, de Cuxac, est aussi parfaite que celle qu'il a obtenue de son père, Jean Laspeyres ; Arthur Cros avait une brûlure au menton que sa photographie spirite caractérise on ne peut mieux.

M. Bertrand nous écrit de Seraing (Belgique), que l'un des membres de la société ayant demandé un Esprit, ne l'avait pas reconnu sur les épreuves envoyées ; quelques jours après, un médium reconnaissait sa sœur, morte en 1849 ; toute la famille et la mère de la morte surtout sont dans une émotion inexprimable. Il ne faut plus douter, dit-il, car il n'y a pas d'effets sans causes. M. Bertrand veut essayer encore pour obtenir le premier Esprit demandé. M. Buguet sera heureux de tenter une épreuve, qu'il lui écrive.

Mademoiselle Esnault, 14, rue Gauthey, à Batignolles, l'une des fondatrices du groupe qui se réunit chez elle sous la présidence de M. Duneau, nous annonce qu'elle a obtenu chez M. Buguet le portrait de M. Courcelles, curé de la commune de la Barre, portrait reconnu par plusieurs personnes.

*Avis important.* M. Van Raalte, président de la Société spirite Veritas, à Amsterdam, avait fait venir deux médiums américains. Après diverses investigations (les allures des médiums n'étant pas franches), ils mirent des objets neufs sur la table, et, après la séance noire, ils trouvèrent des empreintes de dents et de la salive sur le manche de la sonnette, les éventails et la boîte à musique ; ils ont déclaré aux deux saltimbanques qu'il était indigne de tromper des spirites éclairés, et que, immédiatement, ils eussent à quitter la Hollande. Pendant la séance noire, quoique étant tenus par les mains, nos deux charlatans avaient l'adresse de se baisser et de saisir les objets avec les dents. La Société Veritas nous écrit une lettre signée de tous les membres, ils avaient tout d'abord voulu annoncer dans les journaux l'infamie des médiums \*\*\*, que nous ne nommons pas par charité ; ils sont avertis.

Des personnes recommandables, qui connaissent la puissance incontestable de ces médiums, ce qui les rend encore plus coupables et insensés, prient les spirites, quand ils voudront avoir une séance, d'imposer les conditions suivantes aux médiums : pieds liés, tête attachée au dossier de la chaise, bande de papier collée sur la bouche, instruments inconnus du médium placés hors de sa portée ; pas de compères, qu'il vienne seul. Voilà pour la séance noire.

Pour la séance derrière le rideau, attacher le médium solidement sur un canapé et collez-lui une bande sur la bouche. Si le médium refuse, ne l'acceptez pas ; cet homme se fait payer, prenez vos précautions contre tout charlatanisme. Le conseil est parfait, nous l'approuvons.  
Paris.

### Dissertations spirites

*Le véritable sacrifice.*

*Groupe Coméra. - Bordeaux, 3 avril 1874. - Vendredi saint. Communication. - Médium, M<sup>me</sup> Krell.*

Là-bas, dans l'immensité, dans les régions heureuses où les esprits marchent sur les soleils comme vous marchez sur la poussière ; dans ces mondes essentiellement spirituels où la matière n'existe plus, il y eut un jour une grande agitation. L'un des bienheureux habitants de ce monde consentait à s'emprisonner pour un temps dans un corps de chair, et les autres bienheureux Esprits l'entouraient et faisaient en quelque sorte affluer sur lui leurs nombreuses et puissantes facultés. Au moment prescrit, un rayon de volonté divine arrive jusqu'au missionnaire, et le grand, le saint, le pur esprit est devenu un homme et a fait son apparition sur terre dans le corps d'un petit enfant. Autour de son pauvre berceau, l'on vit et l'on entendit les anges ; c'est vrai, car ils étaient là entourant et accompagnant leur ami. Ils étaient là le jour où Jésus-Christ, prêchant aux populations réunies, leur disait un mot qui les enchantait et les transformait. « Aimez-vous, vous êtes frères. » Ils étaient là, ces Esprits, modèles de la fraternité la plus complète ! Ces Esprits nombreux jusqu'à l'infini et unis d'aspirations, de facultés ! Ils étaient là, le jour où Jésus-Christ multipliait le pain, doux symbole de la vérité ! Ils étaient là, le jour où, réunissant les apôtres dans une même pensée d'amour, il voulait leur faire comprendre cette union intime et absolue des cœurs, cette fusion des âmes dont il avait le souvenir présent à sa pensée ! « Je désire, leur disait-il, que ma mémoire vous réunisse toujours ; que ma doctrine fasse de vous un seul corps enseignant. Je désire que mon exemple vous aide à la pratique des principes que j'ai posés. Je veux que vos âmes n'en soient qu'une ; en vous donnant mes enseignements, je vous donne plus que ma vie. Enfants, dans la vie spirituelle, vous ne me comprenez pas encore, mais quand vous aurez grandi, vous me retrouverez. Je serai l'Esprit de vérité soufflant sur les mondes. Je serai, nous serons ! Eux et moi, c'est un ! »

Mais, lorsqu'il s'agit d'accomplir le sacrifice ; lorsqu'il s'agit de souffrir ; de donner ce corps, matière cependant ; lorsqu'il s'agit de mourir entre deux malfaiteurs, en posant au nom de la vérité le premier drapeau, en plantant le premier des arbres de la Liberté ; lorsqu'il s'agit de prouver à cette humanité son amour sans bornes, Jésus semble seul ! Seul, au point de supplier son Père d'éloigner le calice ! Seul, au point de demander s'il est abandonné. Pourquoi cela ? Pour vous montrer, humanité souffrante, que lorsqu'on accomplit un sacrifice, la volonté doit suffire. Pour vous montrer aussi que la prière est un soutien ; pour vous prouver, à vous spirites, que le Christ est votre premier maître. Que vous devez, comme lui, apprendre à faire à votre cause tous les sacrifices. Un bon spirite se doit à la doctrine avant tout.

La mort du Christ, la mort après la souffrance, ce fut le bonheur parfait ! Pourquoi donc encore aujourd'hui ces lamentations et ces larmes ? Est-ce parce qu'un homme a souffert, sans maudire ? A ce compte tous les grands hommes seraient des Esprits ! Tous les martyrs auraient leur page dans l'histoire de la Liberté ! Soyez plus vrais, soyez plus grands et sachez apprécier à sa haute et juste valeur le sacrifice fait à l'humanité terrestre par le Christ, personnifiant cette myriade d'Esprits purs, qui sont la Sagesse, la Justice, la Foi, la Liberté, la Vérité et l'Amour.  
Fénelon.

*Aphorismes de madame Cyrano de Bergerac.*

Groupe de Fives-Lille, 20 janvier 1875.

Sois sans crainte, je suis près de toi et les Esprits du mal ne peuvent rien quand le protecteur veille...

Ne dis jamais que tu nous redoutes, nous faisons le bien, et le mal n'est permis que dans la prévision du bien. (Allusion à une petite maladie de mon enfant).

Sois juste, afin qu'à ta mort tu trouves partout la justice.

Dieu est trop grand pour être compris de la petitesse.

Lis dans le livre de la nature, c'est l'œuvre de Dieu.

Lis dans le ciel, c'est l'espoir de ton avenir.

Fouille le cœur humain, tu y trouveras tant de bien et tant de mal que tu ne sauras jamais te prononcer sur la valeur humaine.

Les races humaines sont lentes à progresser ; la légion des esprits est parfois encore plus lente.

L'enfance est l'éveil de l'esprit matière ; Esprit c'est la lutte perpétuelle, l'une obéit, l'autre commande.

L'or s'use, même en ne le touchant guère.

Le diamant disparaîtra pour faire place un jour à une autre composition chimique, mais tes bonnes actions te resteront toujours.

L'homme est souvent si soucieux de son avenir matériel, qu'il en oublie son avenir spirituel.

Bienheureux celui qui, se disant : la voie droite est là, ne cessera jamais d'y marcher malgré les ronces, les épines, les pierres, les précipices ; plus la route est terrible, plus la persévérance sera comptée et plus l'arrivée est brillante.

Ne plaignez point ceux qui ont en vue le bonheur humain sa progression sérieuse, ni ceux qui croient et meurent pour leur idée ceux-là sont heureux.

Malheur au riche qui se croit sûr du résultat ; la vie lui a donné une sécurité menteuse, il sera désespéré s'il a été égoïste et matériel.

Marche sur la route que tu suis, mais marche plus droit et viens toujours avec confiance, nous sommes les amis de tous ceux qui veulent le bien et le bonheur de tous les êtres vivants.

*(A demain.)*

22 octobre 1874.

Quand je chercherai à convaincre, ce sera par des faits que tu pourras montrer aux incrédules.

Le lendemain de la vie est la résurrection que vous nommez la mort.

La beauté de l'esprit, c'est la bonté.

La piété est la charité.

Aime tes frères, tu seras aimé ; si ce n'est sur terre, ce sera au ciel.

Bénis la souffrance, elle te donne la clef de la progression spirituelle.

Ne ris jamais du mal d'autrui ; cent mille Esprits te méprisent quand tu le fais.

Attends pour juger que tu aies compris ; tu ne jugeras jamais.

Ne demande à Dieu que d'améliorer ton sort, car pour le bonheur, l'homme ne peut le connaître. - Cherche sur la terre un homme parfait, tu ne le rencontreras pas, cherche parmi les êtres une bonté complète, tu ne l'auras point, et tu passes ta vie à craindre de la perdre, alors que tu es si mal entouré.

La vie est la folie, la mort la raison.

La sagesse naît de nos incarnations ; elle naît donc de la mort.

L'Esprit est enchaîné à la matière comme le forçat au boulet ; s'il craignait la liberté, il serait fou. Ne l'êtes-vous pas plus vous tous qui craignez la mort ?

Si vous vivez bien, ne craignez jamais.

La vie est si courte, l'étendue immense, l'éternité insondable, et vous l'avez en perspective.

Le repos est un mot vain, l'Esprit ne repose jamais.

Le néant est le plus grand témoignage de l'ineptie humaine qui inventa ce mot.

L'Esprit comme vous l'entendez est peu de chose, la raison vaut mieux et la bonté plus encore.

Rien, est quelque chose, tout est incompréhensible. (Allusion au néant, sans doute. Descartes dit la même chose.)

Demain suivra demain, et cela pendant des milliards de siècles ; l'homme vit quelques saisons de plus que les roses, et il veut tout connaître : Dieu qu'il fait homme, l'éternité qu'il fait inutile, l'esprit qu'il dit mortel et la fatalité qu'il fait diabolique.

Il faut t'instruire vite, l'heure marche, tu ne la rattraperas plus. - Tu dois veiller à éloigner de toi toute mauvaise pensée, elle t'amènerait de mauvais Esprits qui te donneraient de mauvais conseils. Ecoute la voix de ton cœur avant celle de ta raison. Ecoute la voix du temps, elle te dit : A chaque heure la délivrance approche, as-tu travaillé, as-tu expié ?

Vivre pour soi est mauvais, c'est pour faire le bien qu'il faut laisser battre son cœur.

Suivre un nuage au ciel est facile, suivre une légère fumée se peut encore ; mais suivre la pensée humaine, quelle chose difficile !

Que fais-tu lorsque tu souffres ? Tu maudis la vie. La vie, c'est l'échelon étroit et difficile qui conduit au haut de l'édifice où tout est brillant.

Médium, Mme Cyrano de Bergerac.

*La charité morale.*

*Rue de Lille, 7-31 juillet 1874. - Médium, Mme Miel.*

Charité morale, tu es le lien entre tous les hommes ; nier cette vérité, c'est rejeter la solidarité et ne pas comprendre Dieu qui, en créant l'univers et les êtres qui devaient l'habiter, sema dans les âmes les plus rudimentaires les germes de sympathie, d'amour et de dévouement ; l'Eternel relia entre eux, non-seulement tous les peuples d'un même globe, mais encore tous les globes d'un même système.

Et la hiérarchie des êtres créés doit franchir tous les degrés de perfectibilité, car la solidarité, loi complète et immuable, exerce son influence sur tout ce qui a vie ; elle guide les humanités, dont toutes les pensées et tous les actes doivent avoir pour but le bien général. Or, avant tout, on doit considérer le progrès de l'humanité, et ce but ne peut être atteint, si individuellement chacun ne comprend pas le respect qu'il doit à son corps, celui qui est dû à son âme.

Enfants, il vous faut diriger votre pensée et vos actions vers le résultat suivant : éveiller chez les inconscients les pensées de fraternité, ouvrir leurs yeux à la lumière de charité, puisque la cécité morale les détourne de la source pure où viennent puiser à longs traits les cœurs droits et honnêtes ; initiez aussi ceux qui pratiquent la charité physique et ne se soucient point de la charité du cœur, car en unissant ces deux effets, issus du même principe, vous obtiendrez des résultats plus généraux et plus sérieux.

En mettant dans le cœur humain les germes de charité et de dévouement, Dieu voulait, à l'aide de ces germes devenus sentiments par la succession des existences, unir indissolublement tous les hommes et fonder ainsi le principe de l'égalité, en vue du bien et du beau ; l'homme, devenu bon, doit vaincre toutes les tendances d'autrui vers le mal ; celui qui ne comprend pas, bafoue la vérité. Quant aux tièdes et aux inconscients, ceux dont la vie immorale est remplie de joies matérielles, la douleur qui est leur lot assuré épurera en eux la source de charité, troublée et ternie par le

limon humain ; à cette source se puise tout perfectionnement. Dites-leur de passer le seuil du temple de charité, de venir s'abriter sous ces riants portiques, pour y trouver la vie réelle qui est toute consolation, toute joie, tout amour, toute lumière. Sans la charité, il n'y a pas de calme, de bonnes pensées, de repos d'esprit ; seule, elle offre la clef de la vie, peut nous consoler par la pensée du bien qui est accompli, nous fortifier dans l'adversité et nous donner ce courage qui triomphe des épreuves terrestres.

Si, comme on l'a dit, la vie est un baignoire où chacun souffre, gémit et expie, vous devez en faire un lieu de paix, plein de calme et de bonheur, alors que la charité aura fondé la fraternité solidaire et la liberté dans le sens large et élevé de ce mot sublime. Et l'humanité sera dans sa voie divine ; délivrée de ses chaînes matérielles, ne craignant plus les retours malheureux, elle aura conquis sa rédemption entière ; jouissant des faveurs célestes, dans son libre arbitre, elle aura définitivement établi sur ce globe la loi de Dieu résumée en six mots : « Aimez-vous les uns les autres. »

André.

### *Chercher à faire faire le mal.*

Chercher à faire faire le mal et longuement mûrir de mauvais desseins ont pour conséquence l'obsession après la mort. En effet, l'incarné qui applique son intelligence à découvrir les moyens d'accomplir une mauvaise action, se met sous l'inspiration habituelle des mauvais Esprits qui, en l'aidant dans ses projets et en l'entretenant dans ses idées, le saturent en même temps de leurs fluides. Le Mort se trouve alors, relativement à la nature du mal désiré, placé sous l'influence magnétique d'Esprits qui l'obsèdent.

Exercer son intelligence à de mauvaises actions, c'est donc employer sa vie à se mettre sous la puissance des mauvais Esprits pour le jour de la mort.

Mais pousser autrui à faire le mal ; se servir de son intelligence, de son éloquence, de sa beauté, en un mot des moyens que l'on possède pour faire exécuter par un être que l'on détourne de la voie du bien, un acte mauvais, entraîne pour le Mort des conséquences bien autrement pénibles.

L'incarné, dans ce cas, ne s'est pas contenté, par la recherche de l'inspiration pour le mal et par l'appel inconscient du concours des mauvais Esprits, de se mettre sous leur influence ; il a, lui qui a cherché à faire faire le mal, développé sur celui qu'il a voulu déterminer à commettre une mauvaise action, des fluides magnétiques et des efforts de volonté. Dès lors les rapports inconscients établis entre l'incarné et le mauvais Esprit sont d'une nature spéciale. L'incarné ne se met plus seulement sous l'inspiration du mauvais Esprit, il se met sous son action directe, car il devient pour lui un agent de transmission de ses mauvais fluides ; et il se trouve, par le développement d'effort magnétique qu'il accomplit, se faire le canal fluidique d'un Esprit mauvais, en sorte qu'à sa mort, il est dominé, non plus obsédé, mais dominé dans le fluide relatif à la nature du mal qu'il a voulu faire faire.

Si c'est la haine qui est en jeu, nous dirons que celui qui a longtemps nourri des projets inspirés par la haine sera obsédé à sa mort par un Esprit qui fera persister en lui et malgré lui le besoin de haine, et cela jusqu'à ce que l'action de l'obsesseur ait été vaincue par de grands efforts. Mais si l'incarné a cherché à faire naître la haine chez quelqu'un contre un autre, ce n'est plus l'idée de haine qui le poursuivra, mais il sera sous le coup d'accès furieux de besoin de déverser cette haine sur quelqu'un, accès déterminés par l'agglomération des fluides jetés sur lui par l'Esprit qui domine dans ce sens son périsprit. Le mauvais Esprit continue à lui fournir les fluides qu'il appelait de son vivant pour les jeter sur les autres et dont il s'était créé la facilité d'absorption, et comme cette fois ces mauvais fluides restent en lui, ils lui causent des crises terribles.

Le nombre des morts obsédés et dominés dans leurs fluides est plus considérable qu'on ne le suppose généralement, et nous recommandons aux personnes qui cherchent à soulager les âmes souffrantes de porter leur attention sur ce point important. Une fois que l'on a constaté chez un Esprit un état de cette nature, il devient plus facile de le soulager et même de le guérir. Peu d'Esprits inférieurs se rendent compte de leur situation véritable, et il est à remarquer que lorsqu'on est parvenu à expliquer à l'un d'eux l'action qu'un mauvais Esprit a sur lui, et à la lui faire voir en quelque sorte, par une élévation de l'âme vers Dieu, pendant laquelle les bons Esprits entrouvrent, avec le concours des fluides humains, ses perceptions et lui font voir la vérité dans une vision rapide, le malheureux puise une grande force d'âme dans cette révélation.

La communication suivante est l'exemple d'un Mort qui a fait commettre par d'autres des actes mauvais.

Armide, une morte.

« Quelles fautes avez-vous commises ? - J'ai sollicité à mal faire.

« Comment ? - J'ai poussé mes amants au mal.

« A quel mal ? - A chercher des ressources dans le vol.

« Vous aimiez l'argent ? - J'étais une nature vicieuse et vile ; j'aimais les jouissances de la vie, et je haïssais le travail.

« Que souffrez-vous ? - Je pousse au mal et j'en souffre.

« Cela ne vous vient-il pas par crises ? - Oui. Cela commence par les regrets de ces jouissances que j'ai aimées. Puis le souvenir m'entraîne, il devient une réalité. Je me vois telle que j'étais, je vois ceux que j'ai conduits au mal, ils agissent et je souffre.

« Que souffrez-vous, de la peine causée au volé par la perte qu'il éprouve ? - Non, des douleurs qui attendent ceux qui font faire le mal et pervertissent les autres. Je souffre de l'irrésistible désir de voler moi-même ; c'est comme une folie furieuse, je suis la victime des mauvais Esprits.

« Est-ce tout ? - Je ne sais, mais ce que j'éprouve est une douleur atroce ; guéris-moi, guéris-moi.

« Il faut prier Dieu dont la bonté est infinie, et qui a toujours pitié de ceux qui se repentent sincèrement. Il faut réagir contre vos regrets de la vie, qui entraînent les crises douloureuses que vous éprouvez, en vous mettant sous l'action des mauvais Esprits. La prière peut seule vous sauver. Prions ensemble. (Après la prière.) - Merci, je suivrai tes conseils, Dieu aie pitié de moi !

*Le guide.* - Cette femme était un être vicieux et débauché. Elle a vécu dans un milieu vil, et a cherché dans des moyens coupables les ressources qu'elle eût pu acquérir par un travail régulier et honnête. Elle a poussé au vol ceux qui l'ont entourée dans la vie, elle a donc été un élément de perversion pour certaines personnes. Elle a poussé au vol, elle est saisie de l'irrésistible désir de voler. Ce n'est pas la possession proprement dite, c'est quelque chose d'intermédiaire, c'est une domination de ses fluides par les mauvais Esprits, engendrant des effets analogues à ceux de la possession, car, durant sa vie, cette femme a cherché à user de l'influence de sa beauté et de la domination que celle-ci pouvait exercer, pour déterminer à commettre des actes répréhensibles. Pendant sa crise, elle éprouve la rage de l'impuissance de ne pas posséder des choses qu'elle ne peut saisir, et cela d'une façon qui tient de la folie. Cette souffrance qui prédomine chez elle, efface pour le moment toutes les autres ; prie pour elle.

*Remarque.* - Que de gens qui, par respect humain, par faiblesse ou par lâcheté, n'oseraient commettre telle mauvaise action, et qui cependant n'hésitent pas à pousser autrui à l'exécuter à leur place. Eh bien ! ceux-là sont plus punis que s'ils agissaient eux-mêmes, car ils ne se contentent pas d'être mauvais, ils pervertissent des semblables à leur profit.

Il est des personnes qui se figurent que parce que ce n'est pas elles qui ont agi, elles ne seront pas responsables devant Dieu ; pauvres aveugles, la loi des fluides est là et elle viendra vous saisir à votre mort. La douleur fluïdique pour expier le mal est relative à l'effort fluïdique effectué pour

accomplir le mal. L'acte fluidique étant plus considérable pour faire faire le mal que pour le faire soi-même, la conséquence est plus terrible. La justice de Dieu n'a rien d'arbitraire, c'est une loi simple et logique. Le degré de la douleur est en raison du degré de la perversité, c'est-à-dire du degré de volonté dans le mal. Or, comme nous sommes les artisans de notre perversité, nous sommes nous-mêmes les créateurs de nos souffrances. La souffrance, c'est le périsprit tel qu'on se l'est composé, et il n'est pas un acte, quelque minime qu'il puisse être, qui ne laisse sa trace dans le fluide, et ne nécessitera une douleur après la mort, à moins qu'un acte bon et de même valeur ne l'ait purifiée dès la même existence. Oh ! Tremblez, vous qui poussez à faire le mal que vous n'osez faire vous-mêmes ! Tremblez, vous qui cherchez à soulever la haine contre ceux que vous haïssez, l'envie contre ceux que vous enviez, la jalousie contre ceux que vous jalousez ; vous qui, pour suivre vos desseins, séparez les amitiés, divisez les familles, faites naître les soupçons injustes, brisez les sympathies ; vous vous livrez plus ou moins à un Esprit du mal qui vous torturera après la mort. Et vous, amis, qui réconfortez les cœurs, resserrez les amitiés, faites tomber les malentendus ; ne songez qu'à cicatriser les plaies et à convier à l'accomplissement de la loi d'amour et de charité, par l'exemple, les paroles et les prières fluidiques ; préférez souffrir plutôt que de semer la division autour de vous ; allez ! Les Esprits du Seigneur se servent de vous pour déverser les fluides bienfaisants ; et vous serez surpris et heureux, dans le monde des Esprits, de vous retrouver doués de grandes puissances fluidiques.

V...

### Poésies spirites

M. Jaubert nous envoie la fable de *Jupiter*. Les demi-dieux qui foudroient le Spiritisme dans leurs mandements la liront peut-être avec un certain intérêt ; puisse-t-elle les rendre plus doux et plus charitables. L'Esprit frappeur de Carcassonne nous promet une fable pour chaque mois ; pour les lecteurs de la *Revue spirite* ce doit être une bonne nouvelle.

#### *Jupiter.*

Sondant les profondeurs de la voûte azurée,  
Dans sa nacelle d'or de globes entourée,  
Grave, silencieux au milieu de sa cour,  
    Jupiter voyageait un jour.  
Parfois il frémissait. Reine dans l'art de plaire,  
Vénus discrètement cherchait à le distraire.  
Pour le distraire, en vain Apollon radieux  
Confiait aux zéphyrus ses chants mélodieux.  
Hébé versait. Près d'elle, insistant avec grâce,  
Mercure exécutait ses tours de passe-passe.  
« Enfin ! dit Jupiter, j'aperçois l'ennemi,  
L'homme... Je saurai bien corriger les planètes ;  
Tous mes ordres là-bas passent pour des sornettes. »  
- « Sire, reprit Vénus, vous avez mal dormi...  
L'univers rend hommage à votre omnipotence ;  
Et l'homme, s'il s'égare, est encor dans l'enfance.  
    Soyez bon pour le nouveau-né. »

- « Par lui peut-être un jour je serai détrôné !...  
Il commence à connaître, et l'inconnu l'amorce.  
La raison... la vois-tu venir ?  
Ou vieillit même aux cieux ; et par un coup de force  
Je désire me rajeunir.  
Ma foudre !... Trop souvent de ma foudre on se joue ;  
Jupiter plus longtemps ne saurait reculer.  
Et puis, belle Cypris, s'il faut que je l'avoue,  
Ce n'est pas sans orgueil que je l'entends rouler,  
Ma foudre ! » Il la lança, mais sans rien ébranler.

Et le dieu s'irritait... impuissante colère !...  
De bien d'autres encor les foudres passeront.  
Gloire à Dieu !! quand Dieu nous éclaire,  
Les dieux s'en vont.

L'Esprit frappeur.

*A quelques savants.*  
Par quels engins merveilleux l'âme  
Agit-elle sur le cerveau,  
Et maintient-elle en leur niveau  
L'amour sacré, la haine infâme,  
La mathématique raison,  
La vérité, l'erreur confuse,  
La nuit, la lumière diffuse,  
L'étroit où le vaste horizon ?

Quel beau clavier de touches molles  
Où la pensée et l'action,  
Où les gestes et les paroles  
Sont toujours en formation !  
Réflecteur ou miroir magique  
Qui réfléchis un univers,  
Qui fais cent problèmes divers  
Dans leur meilleure arithmétique,  
Des aveugles prétendent voir  
Le néant dans ton grand mystère,  
Prenant leur bêtise sincère  
Pour le plus colossal savoir !

Un futile produit chimique,  
Se combinant, s'amalgamant,  
Me ferait ou sublime amant,  
Ou compositeur de musique,  
Ou peintre, ou poète, ou maçon,  
Idiot, homme de génie,



Muet, comme l'est un poisson,  
Bavard, comme l'est une pie ?  
Et ce phosphore créateur,  
Au sein des cases symétriques,  
Formerait les pensers lubriques  
Et les sentiments de pudeur...  
Suivant son caprice bizarre,  
Je serais bon, doux, généreux,  
Ivrogne, usurier, avare,  
Patient, colère, amoureux !!  
- « Non ! Nous n'avons point trouvé d'âme  
Durant le cours de nos travaux :  
Une phosphorescente flamme,  
Seule, fait vivre les cerveaux. »  
- Qu'est le génie ? - « Une névrose  
Dont sont affectés bien souvent  
Les rêveurs à tête morose  
Et les cervelles à l'évent... »  
- Qu'est l'amour ? - « Une maladie  
Du jeune et de l'âge mur... »  
Le sentiment ? - « Une anémie  
Qui paralyse le fémur... »  
- Dévouement, honneur, foi, courage ?  
- « Forces du sang... Effets nerveux... »  
- La philosophie ? - « ... Effet d'âge...  
Parfois effet de cerveaux creux... »

La matière, seule, est capable...  
Si je vous donne un traître coup,  
Ne vous plaignez donc pas beaucoup :  
La matière est *seule* coupable ! Voulez-vous devenir savant,  
Posséder d'esprit une mine ?  
Faites-vous donc de l'albumine  
Et buvez du *Grave* souvent...

Professeurs, rompez donc vos chaînes,  
Ou débitez vos cours aux bancs ;  
Place au paysan, place aux chênes :  
L'écolier doit manger des glands !  
Prêtres, votre piété s'égaré !  
Engraissez-vous, faites *extra*,  
Car si votre sang devient rare,  
Votre foi se ralentira !

Ces docteurs, avec leur système,  
Nient tout ce que ne peut toucher  
Et scalper leur main de boucher,

Ou voir leur œil de Polyphème...

- « La matière toujours n'a pas  
De l'à-propos, même en ses règles :  
Pourquoi volent si haut les aigles,  
Et l'Homme rampe-t-il si bas ?...

- Vous avez raison. Ces merveilles,  
Messieurs, ont trop de côté noir ;  
A tort l'âne a longues oreilles :  
C'est vous qui devriez les avoir !!

Tarbes, 1875.  
Victor Pujo.

*Le Sonnettiste*, paraissant tous les quinze jours. Envoyer un mandat à M. Victor Pujo, directeur de la *Revue littéraire*, à Tarbes (Hautes-Pyrénées). Abonnement, par an, 9 frs.

### Bibliographie

Nous recevons de plusieurs spirites fort instruits des lettres qui viennent confirmer notre pensée au sujet de : *Entre deux Globes* (et non *Entre deux Mondes*), que vient d'éditer madame Antoinette Bourdin : Ces pages sont merveilleusement écrites, et c'est admirable de vérité jusque dans les plus petits détails ; comme c'est puissant et instructif ! nous dit-on.

Avis aux hommes sérieux qui veulent se rendre compte d'une production littéraire et médianimique, obtenue par la vision au verre d'eau. - 3 frs. 25 franco.

*Les Grands Mystères.*

L'édition in-12 de ce volume n'existe plus ; la Librairie spirite a dû acheter ce qui restait de la grande édition in-8 ; - 100 volumes. Se vend 7 frs. 50 franco.

Dans ces 440 pages (sur papier de luxe), la vie universelle, la vie individuelle, la vie sociale, la naissance, la mort, le passé et l'avenir de l'homme sont des questions résolues par la pluralité des existences, le progrès indéfini, conformément aux principes du spiritisme. Cet ouvrage se recommande par l'élévation des pensées philosophiques, l'élégance et la poésie du style.

*Le Petit Catéchisme psychologique et moral.*

M. Augustin Babin, l'auteur de la *Trilogie spirite*, voulant mettre à la portée de tous son *Petit Catéchisme psychologique*, a décidé qu'il se vendrait au prix de 50 c. pris à Paris. 60 c. port payé.

- Il y a 108 pages instructives qui résument la doctrine et en donnent un rapide aperçu aux hommes qui ne veulent pas se livrer à de longues études. Aux personnes qui prendraient 12 volumes, il sera fait don d'un 13<sup>e</sup> en plus, soit 13 volumes pour 12.

*Le Spiritisme... est-ce vrai ? est-ce faux ?...*

Une brochure in-12 de 80 pages, facile et attrayante à lire, par un homme du monde appartenant à la diplomatie, M. H.-D.-T., qui veut enseigner à autrui comment il est devenu spirite. Ces impressions et ces observations d'un homme qui, jadis, méprisait profondément ce qu'il croit aujourd'hui, sont pleines de vérités lumineuses. Ce petit volume est l'œuvre de conscience d'un

honnête homme qui livre sa pensée à ses contemporains, dans un but fraternel. Prix : 1fr. 25 franco.

*La Magie*, du baron du Potet, est complètement imprimée ; le relieur termine ce beau volume, qui sera envoyé le plus tôt possible à tous les souscripteurs. Nous expédierons *la Magie* à toutes les personnes qui nous ont envoyé le prix convenu : 100 frs.

**Mai 1875**

**Avis**

L'instruction de l'affaire Buguet n'étant pas terminée, nous ne pouvons en parler sans commettre une contravention légale, nous attendons la décision de la justice avec le calme qui convient à des consciences honnêtes. M. Leymarie, retenu à la disposition des commissaires instructeurs pendant quatre semaines, a été mis provisoirement en liberté depuis le 20 mai.

La *Revue* de juin paraîtra en même temps que le numéro de juillet. Si notre correspondance subit un retard, c'est que du 23 avril au 18 ou 19 mai, elle devait être supprimée ; que nos abonnés prennent patience. Quant aux lettres qui nous étaient parvenues avant le 23 avril dernier, il serait utile que nos correspondants nous écrivissent à nouveau, car après ces incidents inattendus, involontairement, nous pourrions faire beaucoup d'omissions.

**Coup d'œil sur le Spiritisme**

Dans le n° du 1<sup>er</sup> janvier 1875 *Annali dello Spiritismo in Italia*, l'éminent directeur de cette revue, Nicero Filalete, adresse aux Spiritistes des conseils pleins de sagesse, qui nous l'espérons, seront entendus.

La fin de ce remarquable article nous a paru surtout digne d'être offerte aux lecteurs de la *Revue Spirite* ; c'est pourquoi nous en avons fait, à leur intention, la traduction suivante :

« Le Spiritisme est la synthèse philosophique de ce siècle, l'harmonie universelle que le plus grand nombre regarde comme irréalisable, mais qui néanmoins existe, le trait d'union entre les sciences morales et physiques, la règle de vie pour acquérir l'aptitude à la future existence dans des mondes meilleurs.

Ses adeptes se divisent en trois classes : ceux qui ne s'occupent que des faits ; ceux qui ne s'occupent que de la philosophie ; ceux qui ne s'occupent que de la morale.

Les premiers, en s'enfermant dans le champ rudimentaire des phénomènes, s'exposent continuellement à l'erreur et à la duperie. Il vaut, mieux espérer et attendre les manifestations physiques des Esprits que de les provoquer. Toutes les fois, en effet, qu'une vérité nouvelle a surgi et qu'un fait naturel inconnu s'est produit, il s'est trouvé des gens de mauvaise foi qui n'ont pas eu honte de l'exploiter à leur profit. Je ne veux pourtant point dire que l'on doive répudier le phénomène physique, attendu qu'il est nécessaire en soi, comme fait naturel et rationnel, et parce que de ce fait est née, et par lui se démontre la doctrine, dans ce siècle positif qui exige la sanction matérielle de la vérité. Mais je nie résolument que dans la plupart des cas il ait la vertu de convaincre les incrédules. Une longue expérience enseigne d'abord que de telles convictions ne pénètrent guère au-delà des sens des sceptiques, et puis, que leur première attente de miracles, déçue, les rive pire qu'avant dans leur incrédulité.

Les seconds que sa philosophie seule intéresse, font certainement un grand bien à l'humanité, à notre époque où une école moribonde, mais pourtant encore forte dans son agonie, cherche à nous imposer le passé au détriment du présent et de l'avenir, et ne recule devant aucun moyen pour livrer sa dernière bataille à la conscience humaine. Mais la seule philosophie, sans la pratique et les expériences, n'est pas non plus exempte de périls et il n'est pas sage, celui qui gaspille sa vie, enfermé dans son cabinet, dans l'unique but d'enrichir son intelligence de stériles vérités. La vraie

sagesse consiste à s'approprier la vérité pour en faire l'application dans l'intérêt de nos semblables. Quiconque s'isole ou se sépare des autres, comme plusieurs le faisaient dans le moyen âge, pour se livrer tranquilles à l'étude et aux pratiques austères, ne fait pas son devoir, parce que le Père veut que la société humaine soit le champ où doivent être semées les vérités conquises.

Les troisièmes négligent également le phénomène et la philosophie, et s'efforcent seulement à devenir meilleurs ; ils méritent de grands éloges, parce que la moralité est le but suprême auquel on doit tendre dans notre monde comme dans les autres, et parce que celui qui ne met pas tous ses soins à diriger son esprit d'après les règles de la justice, ne sera jamais le disciple du Christ, quel que soit le nombre des choses qu'il aura vues et quelles que soient les études qu'il aura faites.

Or laquelle de ces trois classes peut être considérée comme fournissant un type aux Spirites ? Aucune. En vérité, le Spirite de nom est seulement celui qui examine sans passion les phénomènes du Spiritisme, en étudie convenablement la philosophie et en pratique la morale sans exceptions, sans restriction, et en tout lieu et dans tous les actes de sa vie. Celui qui, quelle que soit sa valeur, s'arroge, sans satisfaire à ces trois conditions, le nom de Spirite, l'usurpe, et souvent le profane.

Spirites ! ne cessez pas un moment d'enrichir votre intelligence et d'améliorer votre cœur, parce que notre doctrine n'est pas l'une de ces sectes qui répudient les idées nouvelles, et momifient la charité : travaillons, soyons unis, et, à la lumière du jour, afin que le monde voie qui nous sommes et ce que nous cherchons.

Que Dieu et les bons Esprits nous protègent et nous aident, pour que la vérité resplendisse et soit connue de tous les fils de l'homme. »

Notre ami Niceforo Filalete est dans le vrai ; une longue expérience prouve que les adeptes du Spiritisme ne doivent pas se laisser absorber par l'étude rudimentaire des phénomènes ; s'ils font abstraction de la philosophie et de la morale, ils seront trompés et jetés hors de la bonne voie.

Il est évident que sans la phénoménalité, à toutes les époques, les hommes n'eussent pu faire des études sérieuses et en tirer les conclusions indispensables à la direction de leur conscience. Ce qui frappe les sens, excite toujours la raison à chercher la cause des effets intelligents : ce fut, en tout temps, le mobile des âmes qui voulurent alléger les souffrances morales de l'humanité.

Pour n'avoir pas fait abstraction de la phénoménalité qu'il étudiait depuis 1830, le Maître, cet initiateur hors ligne, put concevoir et nous léguer six ouvrages importants, lus et relus dans toutes les parties du monde. Magnétiseur expérimenté, il s'était rendu un compte exact du pouvoir guérissant que tous les hommes possèdent, à des degrés divers, il avait analysé les phases si intéressantes du dégagement de l'Esprit dans le somnambulisme magnétique et dans l'extase ; ses déductions à ce sujet portent l'empreinte d'une grande vigueur, d'une logique exceptionnelle. Il nous disait : scruter un phénomène devient chose inutile si vous ne savez en saisir la portée utile, morale, acceptable par la raison.

Les peuples anglo-saxons, race positive, se sont épris des faits qui satisfont la vue, qui attirent vivement leur curiosité naturelle ; les spéculations philosophiques sont à l'arrière-plan, leur génie l'exige. De là, tous ces médiums qui exhibent leur pouvoir moyennant une somme fixe, puisque l'Américain et l'Anglais acceptent dans leur rigueur ces trois mots : *Time is money*, le temps, c'est de l'argent. Les curieux affluent, et les médiums, empressés de les satisfaire, font l'impossible, c'est-à-dire que par des moyens factices ils suppléent à leurs facultés réelles. Préalablement, devant un public nouveau, ils se soumettent à de minutieuses investigations, se laissent attacher, au gré des spectateurs, et laissent le phénomène se produire naturellement. Des savants renommés ont suivi ces expériences pendant plusieurs années. En Angleterre, MM. Cox, Crookes Williams,

et d'autres membres savants de la Société royale de Londres, ont nommé force psychique la résultante de la phénoménalité dite spirite avec des médiums honnêtes et sincères.

Après avoir tout accepté, sous un contrôle sévère, mais après avoir laissé émuquer cette sévérité, les Anglo-Saxons, peuples logiques par excellence, ont mis à l'écart les expériences des médiums qui trop souvent ont abusé de leur confiance ; ils trouveront la vérité dans les œuvres du Maître. La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec fait imprimer actuellement les traductions de miss Anna Blackwell, et les clichés de ces volumes seront envoyés à l'administration du *Banner of light*, qui doit faire sur ces moules les tirages nécessaires à la diffusion de la philosophie spirite.

Cette réaction vers le vrai doit aussi s'opérer en France, et voici pourquoi : Allan Kardec a toujours réprouvé la médiumnité payante ; ce qui est donné gratuitement, a-t-il dit, doit être cédé de même. Nous avons cru, dans la *Revue spirite*, pouvoir nous écarter pendant quelque temps de cette sage réserve ; l'expérience, la triste et nécessaire expérience nous y ramène rudement, c'est une leçon dont nous devons tous profiter.

Cette année, comme les années précédentes, les délégués des groupes parisiens, ceux de l'étranger, se sont réunis au Père-Lachaise ; groupés autour du monument funéraire d'Allan Kardec, les chefs de groupes ont prononcé des discours que nous avons imprimés ; ils seront livrés aux sociétés qui désirent conserver souvenir de cette cérémonie intéressante. Avant de se séparer, toutes les personnes présentes ont voulu serrer la main de l'estimable veuve du Maître ; madame Allan Kardec était heureuse de cette manifestation courtoise et fraternelle.

A Lima, Pérou ; au Chili, de nouveaux organes spirites ont été créés : nous leur souhaitons la bienvenue, nous formons des vœux pour leur prospérité. Il faut que le *Fiat lux* devienne une vérité.

Chose profondément morale et consolante, de simples ouvriers de Béziers (Hérault) ne se contentent pas de chercher les phénomènes, ils les produisent ; mais ici, ce ne sont plus des exhibitions qui excitent la curiosité et qui se payent à prix d'or, ce sont des guérisons gratuites par l'imposition des mains, avec l'aide de la prière et de la foi raisonnée. Oui, M. Fouzes Antonin, tonnelier, route d'Espagne, 14, et M. Jean Laspeyres, jardinier, route de Narbonne, et les élèves que ces médiums forment actuellement, guérissent avec le plus grand désintéressement des maladies réputées incurables, abandonnées par la médecine officielle. Ils ont été poursuivis et condamnés à une amende. L'enquête du commissaire central a parfaitement établi leur parfaite honorabilité. Le mois prochain, nous donnerons les détails de ces faits intéressants et consolants. Voilà du vrai Spiritisme.

## Correspondance et faits divers

*Relations de voyage. - Faits spirites.*

Grenoble, 8 février 1875.

Monsieur,

Je viens de lire dans un volume intitulé : *Notes sur Rome et l'Italie*, par Louis Teste, le fait suivant, qui me semble intéressant au point de vue de nos études (édition de 1873).

« Gémito est un statuaire de vingt ans, qui sera bientôt un artiste de génie. C'est une bonne vieille femme qui l'a nourri. Il y a dix-huit ans, la pauvre femme rencontra dans la rue un bambino perdu dans la foule. La compatissante femme la recueillit. On peut toujours faire la charité à plus pauvre que soi. Elle l'appela Gémito en raison de l'indigence dans laquelle elle l'avait trouvé. Jusqu'à dix ans, il partagea avec la vieille les épiluchures de salade qu'ils ramassaient ensemble ; à cet âge on a bon appétit, mais les forces de la vieille s'affaiblissaient. Il fallut aviser.

Une nuit, la santissima Donna apparut en rêve au chevet de la bonne femme. Sa figure était doucement illuminée par un rayon de soleil. Elle bénit Gémito qui dormait sur un paillason dans un lambeau de couverture. Elle sourit à la bonne femme, et lui dit : Dieu te récompensera des soins que tu donnes à l'orphelin. Il fera de Gémito le soutien et l'honneur de ta vieillesse. Confie-le à un tel, mouleur, qui en aura soin. La vision s'évanouit et la vieille s'éveilla en sursaut.

Enfin, la prédiction s'accomplit. Un beau jour, le patron de Gémito posait du papier dans un palais ou un ouvrier moulait des cariatides ; l'enfant profita de l'absence de l'artiste, pour emprunter un peu de terre glaise. Il en pétrit un petit homme, qui n'avait pas un air gauche, et qui émerveilla à son retour le mouleur de cariatides ; il voulut se l'attacher et l'enfant resta chez lui jusqu'à l'âge de treize ans. Un jour, il apporta à l'Académie une statue qu'il avait façonnée sur le pas du réduit de sa mère adoptive ; il l'avait fait cuire lui-même, à renfort de chevilles. C'était un *gaglione* ou gamin jouant à la mora, sorte de jeu en usage chez le peuple. La physionomie du joueur avait une expression si saisissante de réalité, que sa vue provoqua à l'école, parmi les professeurs et les élèves, une explosion d'enthousiasme ; on félicita Gémito, on l'embrassa. Tout Naples est venu admirer le joueur de mora. Le prince Humbert a fait l'acquisition de la terre cuite pour le musée de *Campo di Monte*, et l'a payé 3 600 francs.

Le jeune artiste était fou de joie ; il courut embraser la bonne vieille, se disant : Mon succès va la rajeunir de dix ans ; elle pourra vivre en signora. En l'entendant, la brave femme se signa. Elle ne s'était pas trompée, c'était bien la bonne Mère qui lui était apparue en songe. Gémito travaillait avec ardeur, ses progrès étaient étonnants, quand vint le concours pour le grand prix de Rome (le sujet était *Brutus après le meurtre de César*). Il dormait le jour pour ne pas être distrait et passait ses nuits au cimetière. Là, ce jeune homme de dix-huit ans errait seul devant l'immensité de la mer, à travers les tombeaux, entre les cyprès funèbres, le frisson de la terreur courrait dans ses veines, et son imagination épouvantée évoquait les habitants de ces tombes contre lesquelles il se heurtait. L'ombre de Brutus soulève la pierre de son sépulcre ; une sueur froide inonde le front de Gémito, ses dents claquent sur ses lèvres glacées, ses pieds s'arrêtent immobiles et sa voix ne peut sortir de son gosier desséché. Il voit *Brutus qui entre au Sénat*, ayant le visage pâle, anxieux et farouche. Il est drapé dans sa toge de patricien. Ses bras sont croisés. La main disparaît dans un pli. Sa poitrine est haletante. Son corps est penché. Il hésite. Accomplira-t-il son dessein odieux ? Son regard rencontre le profil dominateur et calme de César, puis le visage menaçant de ses complices. Les draperies de sa toge s'écartent, sa main se lève, un éclair brille, le poignard s'enfonce dans le sein du maître du monde qui s'affaisse sur le marbre. Enivré par la vue du sang et terrifié par son forfait exécrable, le fils de César brandit de ses doigts crispés la lame rougie par les flancs paternels.

Telle est l'attitude sombre que le cerveau de Gémito a enfantée dans ses poignantes rêveries au Camposanto ; vingt fois il a brisé ses épreuves avant de figer dans la pâte la figure du terrible parricide, *qu'il avait vu se lever en chair et en os de la poussière des morts...*

Enfin, le chef-d'œuvre sort de ses mains épuisées ; tout son être est comme anéanti. Il ne retrouve son essor que le jour où le jury du concours lui décerne, à l'unanimité, le grand prix et une pension mensuelle de 300fr. pour aller à Rome étudier les maîtres.

Malgré ses succès, il n'a changé ni ses souliers éculés ni son paletot. Il est resté Gémito. Il est allé vite embrasser la vieille qui balbutiait en sanglotant : O mon Dieu ! Ô sainte Mère, merci mille fois. Aujourd'hui l'orphelin a vingt ans. Il étudie à Rome. Je répète avec la bonne vieille : « Vous verrez mon Gémito.

En passant dernièrement à Genève, j'ai vu notre bonne sœur spirite. Mme Bourdin ; elle m'a donné des preuves nouvelles de sa précieuse faculté au verre d'eau, qui se développe toujours. Je

vous engage à lire et à répandre le nouvel ouvrage que son guide lui a dicté, il est intitulé : *Entre deux Globes*. C'est fort intéressant. Tout en s'instruisant, par l'achat de cet ouvrage on rendra service à ce brave cœur, plein de dévouement, d'abnégation et de délicatesse. Elle est loin d'être privilégiée par la fortune, et ce sera faire acte de bonne confraternité en vendant cet ouvrage instructif, si remarquable par les grandes idées qu'il renferme.

Il y a dans cette ville un docteur étranger qui a parcouru le monde entier ; il est en ce moment auprès de madame Boudin. C'est un médium guérisseur de première force. Il s'appelle Angelo, et opère depuis six mois, à Genève, des cures merveilleuses et *gratis pro Deo* ; sa position le met au-dessus du besoin.

A son savoir éminent, il joint un grand dévouement ; il fera beaucoup de bien à notre doctrine dont il est un des plus dévoués adeptes. Amitiés à tous nos amis.

Nice, le 24 février 1875.

Mon cher monsieur Boiste,

A Toulon, dans mon dernier ouvrage, j'ai constaté ce fait : les adeptes seuls n'ont pas le privilège des phénomènes et de ceci nous devons nous réjouir, puisque ces preuves de médiumnité se trouvent aussi dans le camp de nos adversaires :

1° Avec un docteur de la marine j'ai causé longuement de Spiritisme. Il m'avoua qu'un jour, avec un de ses amis, ils firent tourner la table ; ils se soupçonnaient mutuellement et suspectaient la cause des coups frappés et des soubresauts de cette dernière. Pour se convaincre, en dernier lieu, ils mirent leurs mains au-dessus de la table, sans la toucher, et celle-ci s'élevait pour les rejoindre ; malgré cela, ils ne s'étaient nullement expliqué la cause de ces effets remarquables, et j'ai dû en donner la clef au docteur ; il va lire, et certainement il sera l'un des nôtres ;

2° Une dame, voisine de nos amis Laugier, bons spirites de Toulon, vient de perdre son mari ; il y a quelques jours, ce dernier se présenta dans l'appartement de sa femme qui était plongée dans une grande tristesse ; la mort de son mari et puis des papiers d'affaires disparus concernant son héritage, la préoccupaient beaucoup.

La porte de son appartement s'ouvrit toute grande, et l'Esprit, vêtu comme de son vivant, s'avança directement vers le secrétaire, l'ouvrit et remua des papiers pendant un certain temps ; puis, se tournant vers son épouse, il lui dit de ne pas se tourmenter, de se consoler, qu'il était heureux, et l'embrassa à plusieurs reprises, et avec une telle force, que sa figure en porta l'empreinte une partie de la journée.

Quelques jours après, l'avoué de cette dame lui ayant fait comprendre combien la pièce qu'il réclamait était urgente, elle se remit fouiller une dernière fois ses papiers de famille, et quelle fut sa surprise en voyant la pièce si précieuse placée en tête des autres papiers ! Cet incident lui fit gagner son procès. Cette dame, qui n'est nullement spirite, vint raconter ce qui était arrivé à madame Laugier, car elle avait entendu dire qu'elle s'occupait de Spiritisme. Dans sa famille on l'avait prise pour une folle ; on l'avait forcée à boire des tisanes dont elle n'avait pas besoin ; madame Laugier lui a administré le vrai remède.

Dimanche, nous étions à la campagne de Laugier, sur le bord de la mer ; nous rencontrâmes le curé de la petite paroisse qui, en passant de notre côté, le cher homme, crut faire de l'esprit en apostrophant ainsi mon ami : Eh bien, monsieur Laugier, croyez-vous toujours au Spiritisme ? - J'y croirai toujours, monsieur le curé, riposta mon ami sans se déconcerter.

A bientôt des nouvelles d'Italie, où j'entre demain.

Tout à vous,

Al. Delanne.

7, rue d'Isly, Pont-du-Las.



*Expérience remarquable sur l'électricité qui se dégage des animaux.*

*Notre sœur, le médium Antoinette Bourdin, qui accomplit sa mission de charité à l'aide de la médiumnité guérissante, à Aix en Provence, nous envoie la lettre suivante.*

Au sujet de notre amie, le major D... nous écrivait « qu'il était heureux d'avoir pu lire le beau livre de madame Bourdin : *Entre deux globes*. Il y a là, dit-il, d'admirables pages, pleines de poésie et de vérités saisissantes. Il ne connaît pas de tableau plus sombre que celui qui ouvre le livre ; la mort apparaît là, avec tout son cortège lugubre ; mais, au dernier chapitre, elle se transfigure, elle s'illumine, et, non-seulement, l'âme se réconcilie avec elle, mais malgré l'influence de la matière qui l'enchaîne, elle arrive à la souhaiter vivement comme une promesse. Cette œuvre est destinée, je crois, à ouvrir plus d'une âme aux aspirations que le Spiritisme seul peut satisfaire. »

Aix-en-Provence, 10 avril 1875.

Cher frère et ami,

Je viens de parcourir la *Revue* de ce mois-ci ; c'est un article (avril 1875, page 131) inséré sous le titre de : *Une étude intéressante pour les groupes spirites* ; il m'a vivement impressionnée.

Vous souvient-il que l'an dernier, pendant mon séjour en Italie, je vous parlai dans une lettre d'une petite étude que j'avais faite sur l'électricité ? Le temps m'avait manqué pour vous en faire part, mais l'occasion se présente aujourd'hui, et je ne veux pas tarder davantage ; peut-être trouverez-vous dans cette étude un moyen de calmer les souffrances de cette jeune fille de Douai. Voici le fait :

« Dans la maison où je me trouvais, il y avait un beau petit chat gris, qui faisait toutes les gentillesses qui caractérisent la jeunesse de ces charmants animaux. Dans mes instants de loisirs, je le prenais sur moi et je l'agaçais pour qu'il continuât son amusante gymnastique, cet animal semblait infatigable ; au bout d'un instant, je me sentais prise d'un tremblement nerveux dans les jambes, ce qui me fatiguait beaucoup, et je voyais avec inquiétude que ce mal augmentait chaque jour ; ma tête s'embrouillait, mes nuits étaient sans sommeil. Je priai mes bons guides de me venir en aide, et, un matin, en sortant d'une sorte de somnolence, j'entendis une voix qui me dit : « Ne touche plus le chat. » Ce fut pour moi un trait de lumière ; comme je suis toujours très fatiguée lorsque l'atmosphère est chargée d'électricité, je pensais que, sans aucun doute, j'absorbais une grande quantité de celle que le chat possède. Je me souvins aussi que le petit animal était lui-même excessivement agité lorsque je le posais à terre. Il paraissait comme ivre. Je fis part à l'amie chez laquelle j'étais de l'avertissement qui m'avait été donné, et nous convînmes d'éloigner le chat pendant deux jours ; dès ce moment, je me trouvai complètement guérie.

Pour compléter l'expérience, on fit revenir le chat, et, aussitôt, les anciens symptômes reparurent avec la même intensité ; il n'y avait plus à en douter, il s'accumulait chez moi une dose d'électricité qui au bout d'un certain temps, m'aurait occasionné une grave maladie. Je crois la jeune fille de Douai très sensible, et je conseille aux personnes qui s'intéressent à elle d'éloigner d'elle son petit chat, comme j'ai éloigné le mien.

Recevez, cher frère et ami, mes salutations fraternelles.

Votre toute dévouée,

Antoinette Bourdin.

## Dissertations spirites

*Une grande consolation : médiumnité voyante.*

Messieurs,

Après avoir témoigné du plus profond de mon cœur ma vive reconnaissance aux chers Esprits, qui se sont communiqués à moi par l'intermédiaire de madame X..., médium voyant, je désire adresser à madame L..., ainsi qu'à ce médium aussi bienveillant que sympathique, tous mes remerciements pour le bonheur que j'ai éprouvé dès ma première expérience de médiumnité voyante.

Si je n'avais déjà eu la foi, je me serais rendue à l'évidence de la vérité spirite, en constatant l'exactitude des preuves d'identité, et la précision de certaines situations de ma famille terrestre, exposées par l'Esprit de mon père qui a quitté ce monde depuis trois ans.

J'ai été profondément touchée de la conversation simple et familière que m'a tenue l'auteur de mes jours ; j'ai été frappée de ses appréciations de certains caractères et peu surprise qu'il voulût bien m'avouer *qu'il avait été souvent dupe de la bonhomie PIEUX*, lui qui *pratiquait* par conviction et qui jugeait les hommes meilleurs qu'ils ne sont.

Mais j'abrège, car je désire surtout vous faire une relation des plus intéressantes, celle de la manifestation d'un Esprit que mon cœur évoquait depuis longtemps, parce que, déjà, il m'était apparu dans mon adolescence. Un matin d'alors, une forme fluidique passa devant moi, en me nommant d'une voix aussi caressante qu'harmonieuse ; elle me laissa, sur le mur, près de moi, plusieurs lignes d'écriture directe, en gros caractères, que je ne pus déchiffrer, mais qui ne s'effacèrent que le lendemain.

Ce cher Esprit est venu me faire une longue visite chez madame L... ; et voici comment il a été dépeint par madame X... qui fut son interprète :

C'est une grande jeune femme vêtue de blanc, ayant sur la tête un long voile retombant en arrière et une couronne d'étoiles. La figure est d'un ovale parfait, le teint d'une extrême blancheur, la bouche petite et rosée, et la lèvre inférieure un peu plus grosse que la lèvre supérieure. Le front est un peu bombé et resplendissant, les yeux d'un bleu très clair, les cheveux blonds et bouclés. Cette tête et ce visage sont tellement lumineux que l'on croirait les cils et les cheveux presque blancs et les yeux presque gris-pâle. La main est d'un modelé parfait. Elle tient un album de photographies dans lequel elle regarde. D'après la description de cet album, je reconnais celui que je possède.

Madame X... entend d'abord prononcer confusément un nom, puis elle le voit écrit, avec trois points d'exclamation, c'est le mien : Lucie !!! Ce qui me rappelle comment je fus appelée par une voix mystérieuse, il y a de longues années. A ce souvenir, je prie le médium de demander à l'Esprit présent s'il est bien celui qui m'apparut. - « Oui, répondit-il, je suis une de tes protectrices, l'apparition que tu eus dans ta jeunesse. »

Je désirai l'explication des caractères indéchiffrables dont il est question plus haut. « C'était ta destinée, me dit l'Esprit. Tu étais à ce moment comme égarée dans le carrefour de ton existence, tu ne savais de quel côté guider tes pas. Tu crois que tu n'as pas lu ce que je t'ai écrit, tu te trompes ; tu m'as comprise, car, de ce moment, il y a eu un changement dans ta vie. Tu étais tentée de prendre à droite, tu as pris à gauche : *Quelque fût ton choix, le chemin devait être rempli de pierres.*

- Mais j'étais bien jeune pour faire des réflexions aussi sérieuses !

- Oh ! Ton Esprit n'est pas jeune, reprit-il vivement. Je venais tous les jours près de toi, guidée par l'affection, et pendant quelque temps tu m'as abandonnée. Tu as fait beaucoup de rêves, tu as eu beaucoup d'illusions, puis le poids des chagrins et des peines a pesé lourdement sur ton cœur. Quand tu n'as plus voulu m'écouter, je ne t'ai pas perdue de vue pour cela ; car, je te porte en mon cœur, tu fais partie de moi-même. Intuitivement tu as compris le lien qui nous unissait. Femmes, nous avons vécu ensemble dans plusieurs autres existences. C'est une vie d'expiation que celle

que tu mènes ; tu avais un compte à régler, c'est *le total* que tu payes en ce moment. Dans l'avenir tu ne seras plus seule, je serai ta mère comme je l'ai déjà été deux fois.

La chaumière et le palais nous ont unies, et toujours, tu m'as donné le même souci, par ton caractère fier et indépendant. Oui, je suis ta mère !... Je suis plus que cela, je suis ton ange ! Tu sauras un jour tout ce que ce mot renferme de tendresse ; mais il faut te cacher bien des choses encore, car ton esprit est comme le mineur infatigable, qui recherche curieusement jusqu'au fond des entrailles de la terre, pour y découvrir de nouveaux métaux. Qui peut te connaître mieux que moi ? Ton âme est un élément de la mienne. J'ai été fière, moi aussi... j'ai vaincu ... Si tu savais !... Ne trouve pas étonnant que je sache si bien te comprendre.

- Je demandai à l'Esprit de me donner la force de supporter les épreuves de la vie. - L'Esprit répond : « La force ? Tu la trouveras dans l'oubli de tes propres chagrins, pour ne t'occuper que des chagrins de ceux qui t'entourent. Tu n'as pas d'enfants, parce que tu achèves le règlement d'un compte, mais d'autres devoirs t'incombent. La maternité est chez la femme le premier besoin ; elle doit s'exercer sur des êtres souffrants, à défaut de progéniture... La charité ! ... »

En prononçant ce mot, l'Esprit lève les yeux, ouvre son manteau doublé de bleu céleste, ce qui laisse voir sa longue robe vert lumière avec un crucifix couché sur sa poitrine... Il porte au cou un magnifique collier de perles à plusieurs rangs, qu'il cache aussitôt en disant : « Souvenir du passé ; » il montre une quenouille qu'il tient à la main : « Souvenir du passé ; » un plat d'argent et une écuelle de bois : « Souvenirs du passé ; » un grossier escabeau et une luxueuse chaise grecque : « Souvenirs du passé ; » une gerbe de fraîches fleurs dans les bras, un fagot de bois sec de l'autre côté : « Souvenirs, toujours souvenirs du passé. Il faut passer par bien des tamis pour arriver en poussière assez fine, en laissant des défauts à chaque crible. »

L'Esprit me demande ensuite d'avoir plus de constance, moins de vivacité intime. « Tu ne laisses rien paraître, me dit-il, mais ton âme est un vrai laboratoire d'alchimiste. »

N'es-tu pas heureuse de songer qu'une sœur te chérit, de penser que tu es là, près de son cœur. Oh l'amour !! Comme vous savourez peu, sur la terre, toute la pureté de ce sentiment !... Combien les hommes y mélangent d'éléments matériels !... Ils ne comprennent rien sans les sens. Amour ! Cette chère fleur d'âme ! Nous, nous apprécions ton suave parfum ; nous comprenons que dans ton calice embaumé, Dieu se révèle à nous... car tout est amour... Dieu est amour !...

Lève les yeux, ma Lucie, vers ce monde si plein d'affection !... Ici, je ne suis pas seule à t'aimer... Ceux qui m'aiment t'aiment, et ceux qui t'aiment m'aiment... Comprends-tu cette solidarité ?...

Tu es mon émanation, nous sommes tous enfants de *lumière*, tous issus du même souffle du Père et cependant tous distincts.

Ce que je te dis, le plus clairement possible par la bouche d'un médium, doit te faire comprendre les délices de la société fraternelle dont nous jouissons ici ; toujours préoccupés du bonheur de tous, trouvant notre joie unique dans les satisfactions générales, ne pouvant nous livrer que par la permission du Père à des sympathies particulières, qui, pour vous, sont dans la loi des choses, et dans lesquelles nous trouvons un charme qui comble notre félicité. Cette sympathie particulière n'amointrit pas l'affection qu'on a pour tous ; c'est une préférence qui n'est pas tellement exclusive qu'elle ne puisse rien diminuer de notre amour immense. Ce n'est pas comme sur la terre, où ce que l'on donne d'un côté manque à l'autre. »

L'Esprit ferme l'album qu'il tient entre ses mains et me le rend en disant : « Maintenant, mon portrait est dans ton cœur ; cela vaut mieux que sur une carte, et d'ailleurs tu deviendras voyante. »

Il enlève une étoile de sa couronne et ajoute en la plaçant sur ma tête : « C'est une avance d'hoirie !... » Madame X... voit alors l'Esprit derrière moi ; il me passe les mains dans les cheveux en disant : « Es-tu contente ?... » Moi, je n'avais pas le bonheur d'entendre sa voix, mais

je m'écriai tout heureuse : « Ah ! Je le sens !... » Et, de fait, j'éprouvai au contact, sur le haut de la tête, une sensation inexprimable autant que douce, qui descendit plus lentement sur mon front et s'arrêta délicatement sur mes paupières.

A jouterai-je quelques réflexions à cela, messieurs, je ne le pourrais pas, je vous l'assure, du moins quant à présent ; je suis, je ne dirai pas bouleversée, mais troublée par une joie trop grande. En un mot, je suis heureuse, et les soucis matériels ont été impuissants à me causer la moindre peine, depuis que cette chère protectrice m'a dit d'oublier mes chagrins. Je crois avoir relaté, fidèlement le langage de ma chère apparition. J'ai passé, le 1er mars 1875, quelques-unes des heures les plus agréables de ma vie, et bien certainement les plus profitables. Deux Esprits élevés, représentant chacun des sentiments sublimes, nés de la même flamme, m'ont fait oublier la terre un instant. L'un exaltait en termes éloquentes l'amour de la patrie et de la liberté, c'était *Geneviève*, venue pour une autre personne ; l'autre exaltait l'amour maternel, l'idéal des plus pures amours. Lucie Grange.

*Un Esprit qui désire le bon travail.*

Médium, Mme B..., médium voyant. 22 mars 1875.

J'entends le mot réincarnation. Je vois le petit Georges, il tient une palme à la main, elle est plus grande que lui. Il a un livre ouvert sur la poitrine et dit qu'il viendra pour enseigner la vérité.

« Je reviendrai pour combattre dans une existence dont la longueur ne sera pas fixée à l'avance ; il dépendra de moi, par mon zèle, de l'achever plus tôt. J'ai une tâche à remplir et l'éternité pour l'achever ! Je vous laisse à penser si j'ai hâte de recommencer.

Mon libre arbitre a reçu une grande extension, car j'ai mieux acquis la connaissance du bien, je poserai d'une manière consciente les limites de ma vie terrestre. Mais, croyez-le bien, je ne marchanderai pas à mes frères le plus ou moins de sacrifices, et, s'il faut parmi eux rester encore longtemps, je le ferai, pour imiter le divin Maître, dont la charité n'a pas eu de bornes dans la rédemption. Il est notre modèle à tous, notre but, notre récompense. Nous nourrissons nos âmes des rayons qui partent de son cœur, et c'est rempli de cette chaleur céleste que nous ambitionnons la faveur d'être missionnaires sur les terres de douleur ; c'est animé de cet amour infini du Père que nous courons avec joie sur le champ de bataille de l'épreuve. Nous en sommes les chirurgiens, car nous portons avec nous le baume consolateur qui est *l'amour* ; l'instrument avec lequel on enlève la partie gangrenée du corps, c'est *la vérité* ! Nous avons également des bandages qui arrêtent le sang, qui pansent les plaies, c'est *la charité*. Nous avons le souffle puissant qui ranime les âmes, qui dit au soldat mourant pour l'honneur de son pays : « Tu vas retrouver ta véritable famille et tout ce que tu regrettes ici-bas, nous avons *l'espérance*. »

C'est donc pour aimer, pour soutenir, pour conduire, que nous revenons passer quelques jours au milieu de nos frères en larmes.

Je le sais, ces missions sont pénibles, mais il est si doux de consoler, et puis notre Père, qui est si bon, n'abandonne pas les missionnaires dévoués ; pour eux, la route de la patrie n'est jamais fermée, et dans le dégagement, ainsi que le militaire en congé, nous allons revoir ceux que nous avons quittés volontairement, par amour pour ceux qui souffrent dans l'incarnation.

Tu vois par ceci, Mère, que loin de refuser un nouveau voyage sur la terre, nous le désirons aussi pour notre avancement personnel, tout comme le soldat demande un service actif pour avancer en grade. D'ailleurs, quelques longues que soient les années passées dans l'incarnation, elles sont si peu de chose, jugées au point de vue spirituel, que notre mérite est moins grand qu'on ne le suppose. En revenant dans de nouvelles familles, nous formons de nouveaux liens plus étroits, qui, éternellement, nous étreignent et grandissent nos sensations affectives, et la fraternité est ainsi établie d'une manière, je dirais, presque matérielle.

Je jouis d'une joie bien pure : je caresse l'espoir, mère, père, petite sœur et petit frère, tous chéris, que nous soyons réunis dans un temps moins long peut-être que vous ne croyez, et que de concert nous irons tous à la conquête de nouveaux progrès.

J'unis souvent mes prières aux vôtres, et j'éprouve un plaisir extrême de me sentir confondu avec vous dans la prière adressée à Dieu.

Allons, je vous quitte et je reviendrai ; je voudrais réunir vos deux âmes à la mienne pour aller dans l'espace vous montrer un spectacle bien doux, celui où vous puiserez des forces pour étendre les belles vérités que le Spiritisme met en lumière ; ici, vous jugeriez de la joie de ceux qu'elles régénèrent tous les jours dans le monde spirituel.

Georges.

### *Les devoirs de la puissance.*

La puissance entraîne des devoirs qu'on ne saurait impunément négliger. On doit à ceux sur lesquels la position donne des moyens d'action, de faire servir son influence à les conduire vers le bien.

La puissance est un dépôt sacré de Dieu, elle doit être exercée à son profit, c'est à-dire suivant sa loi de perfectionnement.

Hélas ! Combien de gens ne voient dans leur puissance, qu'un moyen de satisfaire leurs desseins personnels ; combien de gens ne voient dans leur fortune qu'une source de jouissance pour la vanité ou la matière ! Combien de gens ne voient dans les fonctions qu'ils occupent qu'un moyen de lucre !

La puissance, comme la fortune, engendre par elle-même des devoirs. Ces devoirs manqués, il en résulte, après la mort, de grands regrets, un besoin douloureux de réparer, la nécessité d'accomplir dans une autre incarnation des actes bienfaisants qui exigeront cette fois de pénibles efforts et parfois de durs sacrifices.

Tout devoir obligatoire manqué conduit à cette conséquence : est devoir obligatoire l'accomplissement de la mission que l'on tient de la situation que l'on occupe.

« *Un mort* : votre nom ? (Pas de réponse.) Que désirez-vous ? - Rien.

« Pourquoi venez-vous ici ? - Je n'y suis pas venu, on m'y a conduit.

« C'est sans doute pour votre bien. - Il m'importe assez peu. Qui donc a osé me déranger de ma douleur ?

« Des envoyés de Dieu. - Dieu, je n'y crois pas,

« Vous souffrez, je puis peut-être adoucir vos douleurs. - Oui, j'accepterais ton concours pour cela.

« Pour réussir, il me faudrait des renseignements sur votre situation. Quelles fautes avez-vous commises dans votre existence ? - Rebelle.

« Rebelle à quoi ? - A mon devoir.

« Quel devoir ? - Obéir.

« Et que souffrez-vous ? - Je suis abandonné de tous unes inférieurs, aucun ne m'obéit ; Je suis isolé dans la foule.

« Vous occupiez une certaine position sur la terre ? - J'étais chef arabe.

« Et votre faute a été de vous révolter contre la France ? - Oui, car j'avais pour mission d'amener à la civilisation les Arabes de mon commandement.

« Quel a été le mobile de votre rébellion ? - Orgueil froissé, ambition déçue.

« Vous êtes Arabe et vous ne croyez pas en Dieu ? - Si, j'y crois, mais je ne le trouve pas juste. Pourquoi me punir, qu'ai-je fait ? N'ai-je pas été un fidèle croyant sur la terre, et en chassant le chrétien n'étais-je pas dans la voie tracée par le Prophète, qui nous dit d'expulser l'infidèle dès que

nous croyons avoir chance de réussir ? Oui, il y avait chance, et d'ailleurs... Oh ! Je souffre, je souffre !

« Voyons, calmez-vous ; dites-moi bien vos souffrances, et je vous promets que, si vous écoutez bien mes conseils, vous serez mieux. - Je souffre de ce que je t'ai dit ; je souffre du trouble dans lequel je suis ; oh ! je vois bien que ce n'était pas même pour obéir aux prescriptions du Prophète que je me suis révolté. Orgueil, ambition, voilà ce qui m'a guidé et perdu. Dieu est juste, oui, il est juste, je n'ai pas été ce que j'aurais dû être, mais le Prophète n'a pas toujours bien guidé son peuple.

« Il faut prier Dieu, l'unique. Joignez votre prière à la mienne et vous serez soulagé. (Après la prière.) - Merci, je suis mieux ma pensée, et je me rends plus compte de mon état. Je reviendrai, prie pour moi.

« Il me faudrait votre nom ? - Mokrani. »

*Le guide.* - Hamed et son lieutenant Ali <sup>19</sup> nous ont amené, tu le vois, un mort important. Il souffre, la prière le soulagera, et, une fois mieux, il reviendra et sera plus clair et plus explicite, car il est encore dans le brouillard du dégagement. Mokrani n'a pas subi la pression des événements autant qu'on pourrait le croire. La révolte n'est pas venue à lui, il est allé au-devant d'elle, et il n'a été guidé dans cette rébellion par aucune idée capable d'excuser sa faute ; orgueil froissé, ambition démesurée non satisfaite, vengeance particulière inassouvie. Cependant, à côté de cela, de très-hautes vertus. Il faut prier pour lui ; une fois revenu dans la voie droite, il peut avoir une grande influence sur les morts de sa race, et constituer non plus un petit groupe d'Esprits arabes spirites, c'est-à-dire partisans du christianisme et de son introduction par la persuasion, mais une véritable armée capable de faire obtenir d'importants résultats. Par christianisme, il faut entendre la pratique de la loi donnée aux hommes par le Christ, mais non le catholicisme. Il ne s'agit pas ici de conversions, mais d'introduire chez ce peuple l'esprit d'amour, de solidarité, de charité, de bienveillance qui ressort des enseignements de Jésus.

Six jours après Mokrani revient :

« Merci, mon ami, je me suis retrouvé, et retrouvé dans le bien. Je sais désormais quelle est la voie qui m'est tracée, et je vais me préparer à être utile à mes semblables. Dieu a en pitié de moi, il m'a pardonné mes fautes en tenant compte de ma faiblesse, des entraînements et des préjugés de notre éducation. J'ai à réparer, je réparerai ; et je bénis le Seigneur. »

*Remarque.* - Tout homme a des devoirs obligatoires à remplir, car tout homme est doué de puissance. Si cette puissance ne résulte pas de la position, elle vient de la supériorité intellectuelle, de l'âge, de l'affection.

Un frère aimé, un père respecté, etc., doivent faire servir l'affection qu'ils inspirent à conduire dans la bonne voie la personne qui les chérit ; l'expérience doit faire tourner la confiance qu'elle fait naître au profit du bien ; la science doit profiter de l'influence que les connaissances intellectuelles font acquérir sur l'ignorant, pour entraîner celui-ci vers le progrès.

Il n'est donc pas nécessaire d'avoir une position sociale élevée pour être soumis au devoir de la puissance. La puissance existe pour tous et dans toutes les conditions. Si son champ d'action ne s'étend pas sur la société, elle porte toujours sur quelques individualités. Ainsi tout homme a-t-il des devoirs à remplir envers ses semblables, devoirs résultant de moyens d'action possédés, et qui, par ce fait, ne sont pas facultatifs, mais obligatoires. Or, tout devoir obligatoire négligé nécessite une réincarnation réparatrice. Le devoir obligatoire s'étend aux devoirs de la fonction ;

---

<sup>19</sup> Hamed et Ali sont deux Esprits arabes qui cherchent à convertir au Spiritisme les morts de leur religion. Ils ont fondé un groupe d'Esprits partageant et propageant la doctrine.

le médecin se doit à ses malades ; le professeur à ses élèves ; l'époux à son intérieur ; la mère à ses enfants ; l'homme actif à la cause qu'il sert. Pour celui qui aura négligé ces devoirs simples, l'effort dans la réincarnation réparatrice sera proportionné au bien qui devait être fait, et à des devoirs naturels et faciles, qui étaient ceux de l'existence présente, succéderont dans l'incarnation suivante des devoirs exceptionnels qui devront être accomplis au milieu de difficultés et de luttes douloureuses.

Le devoir obligatoire non accompli crée à l'Esprit, après la mort, un besoin d'agir tyrannique. L'Esprit se réincarne avec ce besoin instinctif de produire des résultats, besoin plus ou moins développé, et qui est dévorant chez les puissants de la terre qui ont fait tourner leur puissance à leur profil. Il est une loi générale, ce que l'on n'a pas fait dans une incarnation, on éprouve le besoin irrésistible de l'accomplir dans une vie suivante. C'est comme un vide fluïdique qui éprouve la nécessité de se remplir.

Cet état peut en arriver, à la suite de certaines existences, à des degrés tels, que ce besoin d'accomplir des œuvres peut conduire l'incarné jusqu'à mourir de chagrin de son impuissance.

L'exemple donné dans la communication est celui d'un Esprit élevé et bon ; aussi chez lui le besoin d'agir s'exercera-t-il dans le bien. Un Esprit imparfait eût pu, dans une réincarnation mal préparée, se laisser aller, sous l'influence de ce besoin d'agir, à une coupable existence ; car, si le besoin d'agir est commun au bon ou au mauvais Esprit placé dans le cas de l'exemple cité, ce besoin d'agir s'exercera, suivant la volonté, dans le sens du bien ou du mal.  
V...

### Poésie : Un savant

Quoi ! disait un savant, des voûtes éternelles  
Les trépassés viendraient, t'apporter des nouvelles...  
Toi, qui brillas jadis parmi les esprits forts,  
    Tu prétends évoquer les morts !  
Avec les morts peut-on entrer en conférence ?  
Socrate, Jeanne d'Arc, les livres saints... démence !  
Saül et ses pareils ne sont pas de saison...  
A pareil jeu l'on perd l'honneur ou la raison ;  
« Jongleur ou fou » : voilà ma suprême sentence.  
Est-ce clair ? - Que répond le spirite insulté ?  
Il n'a que sa devise : Amour et charité.

J'ajoute : Il faut en tout une prudence extrême.  
Il faut, pour bien savoir, apprendre... et par soi-même.  
Le fait bien exploré... voilà mon point d'appui ;  
Et je compte pour peu le bagage d'autrui.  
Que d'erreurs !... Je connais l'orgueilleuse science.  
Le *vrai* savant hésite..., il médite en silence...  
    Il observe... et marche en avant.  
    Mon savant, n'était qu'un savant.

L'esprit frappeur.

## Bibliographie

*Mes Causeries avec les Esprits*, par M. Duneau, président du groupe de la rue Gauthey, n° 24 : tel est le titre d'un volume contenant les comptes rendus des réunions hebdomadaires que préside M. Duneau.

Ce groupe s'occupe exclusivement de soulager les morts souffrants. Le mode d'opérer qu'il emploie mérite d'être indiqué ; c'est au moment d'une ou de plusieurs somnambules que M. Duneau se met en rapport avec les Esprits souffrants, cause avec eux, essaye de les instruire et de les décider à prier. Pendant l'évocation, les membres du groupe associent leurs prières mentales, et les bons Esprits, puisant dans ce courant de fluides charitables, agissent magnétiquement sur le mort, l'éclairent, dissipent ses hallucinations et l'amènent enfin à voir la réalité.

On trouvera dans ce livre des effets obtenus sur des Esprits souffrants qui paraîtront bien étranges à ceux qui ne connaissent pas l'action des fluides magnétiques sur l'état somnambulique ; il y a encore des situations d'Esprits en proie à des hallucinations bizarres et tenaces, qui paraîtraient inacceptables, si elles ne se retrouvaient, dans des témoignages venus de divers côtés. Ce sont là des phénomènes qui seront d'intéressants sujets d'études et de vérification pour les spirites chercheurs.

Ce livre contient des enseignements utiles. Il montre d'abord quel bien peuvent accomplir les spirites qui se dévouent à la sainte mission de soulager les morts ; il fait connaître un moyen médianimique peu répandu, atteignant, avec un sujet sincère, une précision toute particulière ; il jette une certaine lumière sur l'état de somnolence et la nature des hallucinations qui frappent les individus qui meurent avec une préoccupation impure.

Sans doute, ce n'est là qu'un côté du monde spirite, car dans d'autres groupes on rencontre d'autres catégories d'Esprits souffrants ; mais ce que nous montre M. Duneau a bien son intérêt.

La spécialité du groupe de la rue Gauthey paraît s'appliquer au réveil des morts qui sont dans l'état de sommeil ; et son président qui opère, avec une grande sagesse et une rare prudence, n'évoque pas. Il laisse aux bons Esprits le soin d'amener les morts qui conviennent à la nature d'influence de son groupe, et qui sont déjà préparés par les Esprits à comprendre la vérité.

Par cette manière d'agir, M. Duneau évite de grandes pertes de temps, d'inutiles tentatives, il se met à l'abri des Esprits trompeurs prêts à prendre tous les noms, et sauvegarde ses médiums des sérieux dangers qui menacent tous ceux qui évoquent à tort et à travers.

Le grand principe qui doit diriger toute personne qui évoque les Esprits, et particulièrement cherche à soulager les âmes souffrantes qui sont des Esprits parfois très arriérés, est de laisser à ses guides la prépondérance dans les évocations. Quand on désire avoir une personne déterminée, on en donne le nom aux bons Esprits, et cela doit suffire ; il faut bien se garder d'insister au-delà d'une certaine mesure. Le guide du médium amènera ou n'amènera pas, il faut se soumettre à ce qu'il décide, car il peut exister des motifs que nous ne pouvons connaître, à ce que l'évocation n'ait pas lieu. Mais alors quand la personne désirée vient spontanément, que ce soit quelques jours ou quelques mois après, on a la presque certitude de ne pas être trompé. La personne est venue quand il a été utile qu'elle vint et dès qu'il lui a été possible de venir. Si nous nous étendons un peu sur ce point, c'est que de bien belles facultés ont sombré devant ces évocations inconsidérées de n'importe qui, et n'importe quand, où la curiosité a plus de part que le désir du bien, qui ouvrent la porte de la médiumnité aux premiers venus parmi les Esprits, rendent le guide impuissant à défendre leur protégé, et fuissent toujours par mal tourner. Combien de belles médiumnités qui se sont terminées par des obsessions, ou ont aboutis à des découragements regrettables, et qui, menées avec sagesse et le respect de la volonté des bons Esprits, eussent grandi au lieu de décroître et de dévoyer !



Il y a dans l'ouvrage de M. Duneau des pages touchantes. La lecture de ce livre développe l'esprit de charité envers les morts, elle détermine les médiums à appliquer leurs facultés à cette sainte mission, inépuisable en émotions douces, en intéressants sujets d'études, en occasions de prières ferventes sous l'influence desquelles le cœur grandit et âme progresse. Les médiums trouveront dans la guérison et la consolation des âmes affligées un vaste champ pour exercer leurs facultés qui se perdent trop souvent dans de futiles expériences.

Après avoir examiné l'ouvrage dans son esprit, nous allons maintenant le considérer au point de vue matériel. Nous serons forcés de dire que c'est un livre imparfaitement conçu et incorrectement écrit. Certes, il y règne une grande simplicité qui n'est pas sans charme, mais à côté de cela il y a des répétitions et des détails inutiles ; il y a des choses qui, au grand intérêt du travail et de l'effet qu'il eût pu produire, auraient dû être éliminées. Le style est d'un négligé qui produira un mauvais effet sur ceux qui s'attacheront à la lettre et ne porteront pas toute leur attention sur le sujet.

Nos écrivains spirites, dont le métier n'est pas d'écrire, devraient toujours soumettre leurs manuscrits à l'appréciation de spirites plus expérimentés dans l'art de dire.

Sous ces réserves, nous engageons nos lecteurs à lire cet ouvrage, et nous félicitons M. Duneau et son groupe de prendre le Spiritisme par son beau côté : la pratique effective de la charité. Dieu bénit ceux qui cherchent sur la terre à devenir les instruments de sa providence bienfaisante, et qui restent humbles et modestes au milieu du bien qu'ils accomplissent.

Pour permettre à nos lecteurs de juger le livre par eux-mêmes, nous en donnons les extraits suivants :

Séance du 13 octobre.

L'Esprit madame Marchand.

*Premier tableau.* (Groupe de la rue Gauthery.)

L'Esprit qui vient de s'emparer des organes de mon sujet dort d'un profond sommeil, j'eus beaucoup de peine à le réveiller. Enfin, il finit par me répondre après au moins cinq minutes d'attente. Mais il est maussade, de mauvaise humeur, cependant il me demanda, en bâillant et en se détirant :

- Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

- Réveillez-vous.

- Vous viendrez demain ; mais qu'est-ce que vous me voulez ?

- Comment, qu'est-ce que je veux, n'est-ce donc point vous qui avez fait demander un docteur ?

- Mais non, je n'ai fait demander personne.

- Cependant, vous me paraissez souffrante ?

- Oh ! oui, j'ai mal là. (Il me montre le creux de son estomac.) On m'a donné un narcotique, une espèce de poudre blanche qu'on met dans ma boisson.

- Quel est le docteur qui vous traite ?

- Je ne connais pas son nom, c'est un docteur homéopathe qui demeure rue de Bondy.

- Savez-vous où vous êtes maintenant ?

- Je suis dans ma chambre.

Je priai mes guides de me laisser lui ouvrir les yeux.

- Oh ! Mon Dieu ! Où sommes-nous ? Ce n'est point une chambre ici.

L'Esprit veut s'en aller. Il déclare ne pas me connaître, me dit que je l'ennuie et se remet à dormir.

Alors, voyant que cet Esprit ne voulait pas m'écouter, je crus urgent, pour arriver à de plus prompts résultats, de provoquer une crise finale<sup>20</sup>. Alors l'Esprit entre en agonie, tombe par terre et meurt. Je le ranime magnétiquement. L'Esprit se réveille et s'écrie :

- Oh ! Là ! Il me semble qu'on m'appelle par ici.

- Souffrez-vous encore ?

- Je ne sens plus de mal : mais je suis anéantie, et, je ne sais pas où je suis.

- Vous ne savez pas où vous êtes, mais j'y pense, avez-vous faim ?

- Je veux d'abord savoir où je me trouve, je n'y vois rien, je vous entends, mais je ne vous vois pas.

Je dirige un jet fluïdique sur ses yeux, en priant mes guides de m'assister.

- Oh ! Je vous vois maintenant. Mais vous me faites peur, vous avez un si drôle d'air !

- Voulez-vous me dire qui vous êtes ?

- Oui, je suis madame Marchand ; j'ai vingt-huit ans ; je suis veuve. Je demeure rue des Moineaux, N° 9.

- Connaissez-vous votre maladie ?

- Oui, monsieur, je suis atteinte d'une maladie du foie. Je souffre depuis longtemps. J'ai commencé à être malade à dix-huit ans. Ainsi voilà dix ans.

- Savez-vous en quelle année nous sommes ?

- Mais oui, nous sommes le 15 février 1868.

- Vous êtes dans l'erreur, madame, nous sommes le 13 octobre 1874.

- Ha, ha..., s'il est permis de plaisanter de la sorte !

- Cela vous fait rire, madame, cependant je vous dis la vérité, mais je vous excuse, car, ne connaissant de la mort aucune notion vraie, vous êtes comme tant d'autres, vous croyez que la mort est l'anéantissement complet de notre être, et qu'après la mort nous ne pouvons ni penser ni agir. Mais il n'en est pas ainsi de la mort. Le principe intelligent appelé âme, c'est nous, nous qui animions notre corps ; mais comme nous sommes sortis de ce corps, nous avons cessé de l'animer ; en nous retirant la vie a cessé chez lui, mais point chez nous, nous ne mourons jamais.

- Ah ! Je voudrais bien connaître ce mystère.

- Cela dépend de vous, madame. Si vous croyez en Dieu, nous allons prier, et j'espère qu'après la prière, il vous sera permis de comprendre.

- Je veux bien prier. (Après la prière.) Je crois que mon cerveau se déränge. Les changements que je vois ne s'opèrent pas ainsi ; je suis dans une inquiétude terrible.

- Eh bien ! Où êtes-vous maintenant ?

- Je suis dans une cour, toujours seule avec vous, tenez, vous m'effrayez, je verrais le diable que je n'en aurais pas plus peur.

L'Esprit prie seule, elle a une grande peur de moi, elle entend une voix.

- Mon Dieu ! Quelle est cette voix ? Oh ! Non, non, je ne suis pas morte. Mon Dieu que se passe-t-il en moi ?

- Nous allons faire une autre prière, madame, pour appeler les bons Esprits à votre aide. (Après la prière, l'Esprit jette un cri.)

- Oh ! Pour le coup, je suis satisfaite, cela a été comme un éclair, j'ai vu mon mari, je l'ai vu passer rapidement.

- Eh bien ! Qu'en pensez-vous maintenant ? Croyez-vous que je vous aie trompée ?

- Je ne me rendais aucun compte de notre situation après la mort.

---

<sup>20</sup> Faire reproduire pour l'Esprit le moment de sa mort.

- Ainsi, madame, voici ce qui arrive après la mort, notre esprit, c'est nous, alors notre esprit est enveloppé d'un corps périspirituel semi-matériel, tout pareil à celui que nous venons de quitter, qui était matière, et voilà ce qui fait l'erreur de beaucoup d'Esprits.
- J'ai besoin de réfléchir, j'étais si loin de m'attendre à cela.
- Prions encore. (Après la prière.)
- Oh ! Oui ! Je vous comprends maintenant, dites-moi ce qu'il faut que je fasse avant de vous quitter ?
- Vous recommander à Dieu et prier vos guides.
- Merci, monsieur, je ferai ce que vous me dites. Ceci dit, elle part en me promettant de revenir.

*Deuxième tableau.*

Cet Esprit en s'emparant de mon sujet, tousse et crache ; je reconnus bientôt que c'était une jeune demoiselle ; je reconnus à divers autres symptômes que cette jeune fille avait dû mourir de la poitrine. En arrivant, elle s'assied très religieusement et attend. Puis, après un instant d'attente, elle prononça ces mots : « Ils sont toujours en retard dans cette église. » Enfin elle voit quelqu'un, elle fait le signe de la croix, puis j'entendis qu'elle disait : « Voici des jeunes filles qui arrivent pour chanter. Ah ! Je ne pourrai jamais les accompagner, je voudrais cependant pouvoir chanter. » Si cet Esprit désirait chanter, je n'étais pas moins désireux que lui, moi, de l'entendre. Car, sachant que mon sujet chante assez bien, sans être musicienne, je me suis dit : « L'Esprit trouvant des organes façonnés pour le chant, si nos amis veulent bien le lui permettre, nous allons pour la première fois entendre chanter un Esprit. »

Tous mes auditeurs n'en étaient pas moins désireux que moi ; alors, connaissant le désir de chacun, je priai mes guides de vouloir bien satisfaire l'Esprit dans son désir. Voici ce que l'on me dit : « ami, nous le voulons, mais l'Esprit étant très faible, actionne sur les poumons pour lui donner de l'haleine, et il va chanter. » On lui apporta un livre, l'Esprit l'ouvre, regarde et dit : « C'est un recueil de cantiques, allons, je vais essayer de chanter aussi. »

Aussitôt l'Esprit d'une voix douce et harmonieuse, quoique faible, entonna le chant suivant :

O Jésus, ô vierge Marie,  
 Je vous donne mon cœur ;  
 Je vous consacre pour la vie  
 Ma pensée et mon amour.  
 Je vous donne mon cœur.  
 Mon cœur et ma vie,  
 Devant Dieu...

La voix de l'Esprit était devenue trop faible ; il ne put continuer. Il éprouva une faiblesse et s'affaissa. Je le ranimai magnétiquement. Revenu à lui, il s'essuya le front, car de grosses perles de sueur inondaient son visage <sup>21</sup>, puis il me dit : « La voix m'a manqué, je n'ai pu continuer, je vais recommencer. »

Doux Jésus, ô vierge Marie,  
 Je vous donne mon cœur ;  
 Je vous consacre pour la vie  
 Ma pensée et mon amour.

---

<sup>21</sup> Cet Esprit étant celui d'une demoiselle, je vais parler au féminin.

Je vo...

Ce fut tout ce qu'elle put chanter, cette fois sa voix étant si faible que je n'ai pu entendre le reste. Comme la première fois, je la ranimai, et elle put parler, et c'est avec effort qu'elle me dit :

- C'est peut-être la dernière fois que je chante.

- Je le regrette, mademoiselle, car je vous ai écoutée avec beaucoup d'intérêt. Vous ne m'aviez donc pas vu ?

- Non, monsieur, quand je suis à l'église, je ne retourne jamais la tête.

- En effet, vous étiez bien recueillie.

- Monsieur, il ne faut pas causer comme cela devant l'autel de la Vierge.

- Encore une question. Dites-moi donc, mademoiselle, dans quelle église sommes-nous ?

- C'est à Notre-Dame des Victoires.

- Ah ! Ah ! Mais quelle cérémonie fête-t-on aujourd'hui ?

- Mais, monsieur, nous sommes au mois de Marie, c'est le mien aussi, car je m'appelle Marie, comme la Vierge.

- Ah ! Et votre nom de famille ?

- Mon nom de famille ? Alberti, rue du Mail, je crois que c'est au n° 30.

- Voulez-vous me dire dans quelle année nous sommes ?

- L'année ?

- Oui.

- Eh bien nous sommes en 1867.

- Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

- J'ai dix-huit ans et je ne voudrais pas mourir. Je quitte la terre avec regret, tous les jours je sens que je m'en vais.

- Mademoiselle Marie, ce que vous dites ressentir tous les jours n'est qu'un effet moral ; l'effet physique est arrivé en 1867. Votre réveil vient d'avoir lieu seulement. Depuis sept ans vous êtes morte, sans le savoir, sans le comprendre, votre expiation est finie, et vous qui croyez en Dieu, j'espère que vous croirez, n'est-ce pas ?

- Ne m'effrayez-pas, laissez-moi comme je suis.

- Je regrette que vous ne croyiez pas à la sincérité de mes paroles quand je vous dis que vous êtes morte depuis sept ans, c'est la vérité.

- Comment cela se fait-il, alors, moi qui souffre tant, l'on m'avait dit que quand je serais morte, je ne souffrirais plus ? et cela doit être vrai, puisque M. le curé me l'a dit.

- M. le curé vous a tenu un langage dogmatique, il a leurré vos croyances, involontairement, car lui-même est loin de la vérité ; voyez-vous, mademoiselle, la mort n'a lieu que pour ce qui est matière ; mais nous qui sommes l'âme, et l'âme étant immortelle, une fois séparés de notre corps, nous vivons de la véritable vie, celle de l'esprit, car une fois morts, nous sommes rentrés dans notre véritable patrie.

- Ces paroles sont pour moi un mystère.

- Et bien ! Voulez-vous prier ?

- Oui, je le veux bien, prions. (Elle se met à genoux pour prier. Après la prière.) Je vois dans cette église de jeunes communiantes. Elles viennent, ces enfants, de faire leur première communion, elles chantent toujours les mêmes cantiques, chant de première communion, du reste. Oh ! Qu'il y a des enfants ici, et des fleurs ! Oh ! Des fleurs, comme il y en a !

- Voyez-vous qui apporte toutes les fleurs ?

- Chut ! Laissez-moi les écouter... Ah que c'est beau ! Tiens, voilà quelque chose d'étrange... Que signifie cela ? Ce que je prenais pour des voiles Blancs, ce sont de légers nuages qui les enveloppent.

- Toutes ces jeunes filles que vous voyez sont autant d'esprits qui ont été comme vous autrefois. Mais, étant délivrés de la matière par la mort, ils jouissent maintenant du bonheur que leur a procuré cette délivrance. Elles aussi, jadis, avaient peur de mourir, parce que, quand nous sommes sur la terre, nous ignorons ce que l'on devient après la mort. Voilà ce qui nous la fait appréhender. Pauvres humains, qui ignorez que la mort est la mise en liberté de nous-mêmes ; que la mort, c'est la vie ; que dans ce monde de l'erraticité, nous y retrouvons parents, amis, que nous avons la faculté de venir voir ceux que nous avons laissés sur la terre, pleurant encore notre départ ! Oh ! Dépêchez-vous de vous éclairer, mademoiselle Marie, pour que vous puissiez aussi aller consoler les vôtres, et partager le bonheur de ces esprits, que vous preniez pour des communiantes !

- Je commence à vous croire, monsieur ; ô mon Dieu ! et moi qui me figurais que quand on était mort, on ne pouvait plus parler, ni chanter ! Mais ce n'est pas une église ici ? Comment ce fait-il donc ? Cependant, j'étais bien dans l'église. Expliquez-moi donc comment ce changement a pu se faire ; car, enfin, cette église a disparu. Vous m'avez dit, monsieur, que j'allais revoir les personnes que j'avais aimées. Ma dernière pensée a été pour Lucien.

Après ces paroles, l'esprit se cacha le visage avec les deux mains.

Mademoiselle Marie, tout ce que l'on peut avoir sur la terre comme bonheur, n'est qu'une illusion bien éphémère, le vrai n'est point ici-bas. Dieu vous a appelée à temps pour que vous ne connaissiez pas l'ingratitude des hommes, les jalousies de tous et la félonie des intrigants. Ici-bas, tout est relatif, rien n'est complet, ni parfait ! Et maintenant que vous n'appartenez plus à la terre, il faut vous en détacher le plus que vous pourrez, pour vous rapprocher de vos amies. C'est avec elles que vous trouverez le bonheur réel, et ce bonheur-là, on ne le rencontre que dans le monde des esprits. Là, toutes nos pensées sont connues, et tous nos sentiments sont à découvert.

- Oh ! Je n'ai pas de peine à vous croire ; car, sur la terre, je n'ai jamais été heureuse.

- Pourriez-vous me dire quelles peuvent être les causes qui ont pu vous retenir dans cette église depuis si longtemps ?

- J'ai été punie parce que j'ai été sotté et orgueilleuse. J'étais fière de bien chanter. Alors les sept années que j'ai passées dans cette église, à chanter, personne ne faisait attention à moi, j'ai été punie. Oh ! je ne le serai plus, je le vois bien maintenant ; voici deux jeunes filles qui me présentent un livre où sont écrites les lois de Dieu, je l'accepte, et je l'étudierai avec soin. Au revoir, monsieur, ces demoiselles m'attendent pour m'emmener.

- Voulez-vous me dire leurs noms ?

- L'une s'appelle Marie et l'autre Henriette. Elles partent toutes les trois.

## Nécrologie

### *Mort de M. Prévost jeune.*

Le 1<sup>er</sup> mai 1875, on a porté au caveau placé dans le parc de l'orphelinat de Cempuis, Oise, la dépouille mortelle du vénérable fondateur de cet établissement. L'administration recevait une dépêche le 30 avril, et nous étions par la force des choses mis dans l'impossibilité d'assister à l'enterrement de notre digne ami, de ce spirite convaincu, dont nous avons su la mort quelques jours après, dans un lieu plein d'affliction ; nous avons promis à l'homme de bien d'accompagner son enveloppe matérielle, mais celui qui nous avait voué une amitié sincère, qui fut un si grand cœur, nous aura pardonné, car il a vu notre peine, notre terrible épreuve et notre quiétude au sujet de l'avenir de notre belle et consolante doctrine.

M. Prévost jeune était né à Cempuis ; il avait travaillé dans la propriété paternelle qu'il voulut quitter pour s'adonner au commerce. Depuis cette époque et après avoir appris le négoce, il voyagea, visita l'Amérique et subit des revers nombreux, puisque travailleur infatigable, homme sobre et consciencieux, il fut obligé de réédifier plusieurs fois sa fortune. En 1848, la maison qu'il avait rendue florissante, à Paris, subit le sort de tant d'autres ; des pertes nombreuses forcèrent l'honnête M. Prévost à déposer son bilan, et Dieu sait les tortures que cet acte lui a imposées ; cela, il nous l'a raconté bien des fois. Quelques années après, avec de l'énergie, une sévère économie, une persistance continue, il put payer intégralement ses créanciers avec les intérêts des intérêts, et le jour de sa réhabilitation fut le plus heureux de sa vie.

Dès lors, tout lui sourit, il créa plusieurs établissements qu'il sut diriger avec une rare habileté ; il put faire une brillante fortune en dix années. Phalanstérien et homme de progrès, il comprit la portée morale et rénovatrice du Spiritisme dont il fut un adepte éclairé et convaincu ; il se lia intimement avec Allan Kardec et fut jusqu'à sa mort un abonné de la *Revue spirite*. M. Prévost, après 1860, se retira à Cempuis, son lieu natal, et seul, après avoir perdu sa femme et son enfant, voyant tous ses proches dans une position heureuse, il résolut de consacrer les richesses que Dieu lui avait données, soit à un asile où les vieillards pussent trouver un refuge, soit à un orphelinat où les enfants en recevant une éducation convenable fussent mis à même d'apprendre un métier.

Ce but, M. Prévost l'a rempli fidèlement, et après avoir fait défricher de vastes terrains devant sa maison de campagne, il a fait construire un édifice pour recueillir les enfants abandonnés ou orphelins, au milieu d'un parc immense fermé par des murs ; là, l'agréable et l'utile sont harmonieusement mélangés. Tout, dans ce superbe établissement voué à la charité, prouve l'inépuisable prévision de ce praticien ; il fut architecte, maçon, agriculteur, économiste, puisqu'il a dirigé lui-même les travaux et édifié son œuvre utile, laissant ainsi un exemple touchant de renoncement aux jouissances terrestres, pour recueillir cette satisfaction morale si douce à tous les hommes de bien, si agréable à l'esprit qui sait comprendre le Spiritisme.

M. Prévost mangeait à la table des vieillards et des orphelins, il découpait les mets et servait son petit peuple ; il pensait à l'avenir et semblait aux yeux de ses parents un homme indigne qui les frustrait au bénéfice des étrangers. La calomnie le poursuivait, et jamais, pour une cause ou pour une autre, on ne voulut reconnaître son établissement comme une œuvre d'utilité publique ; en 1871, il a légué tous ses biens à la ville de Paris, qui, assez forte pour se défendre contre des tentatives de procès, continuera sans doute l'œuvre de ce bienfaiteur, de cet homme énergique, qui a tant souffert, mais qui avait tant à expier (comme il le disait) pour ses vies antérieures. Dieu l'avait comblé de biens, et il a cru devoir rendre intégralement à la société tout ce qu'elle lui avait donné.

Ce juste avait fait préparer son caveau, sa bière, son inscription mortuaire depuis dix ans ; il ne voulait pas laisser au hasard les dispositions de son enterrement, et c'est ce qui a donné un sujet si plaisant à traiter, à, des journalistes facétieux qui, il y a deux ans, trouvaient comique et original qu'ayant tant de biens au soleil, on puisse ainsi penser à une désagréable et dernière aventure. Nous irons faire un pèlerinage à Cempuis, pour rendre hommage à la mémoire du meilleur et du plus bienveillant des hommes, nous la ferons, cette visite, au nom des personnes qui l'ont connu et apprécié.

Le 26 avril 1875, M. Prévost nous écrivait, ce qui suit, il était à sa quatre-vingt-deuxième année. « Monsieur et madame, il me reste encore quelque peu de vie, et je veux l'employer à faire mes adieux aux personnes qui m'ont donné tant de marques bienveillantes dans nos rapports.

Une hydropisie m'appellera d'ici peu dans un autre monde, et j'espère qu'à mon départ, de bons fluides me guideront pour que je ne fasse pas fausse route ; il y a longtemps qu'on m'a promis de venir me recevoir à mon départ pour l'autre vie.

Aujourd'hui, l'excès des souffrances continuelles me prouve que tout est décidé, puisque je n'ai pu comme je l'espérais, en février, me rendre une dernière fois à Paris, pour vous voir et vous embrasser tous encore une fois ; c'était le dernier espoir terrestre, mais je perds la respiration, je n'entends plus rien.

Donc, serrez la main pour moi à tous nos amis que je verrai dans la vie où je vais entrer. Adieu. »  
Prévost jeune

*Consolations des Amis de l'île Ceylan.*

*Paris, le 10 février 1875. Médium, M. Pierre.*

Pour madame de Germonville, dont la fille unique est morte matériellement à l'île Ceylan, après une maladie rapide et cruelle.

« Amie, quand la peine vous visite, soyez forte, et remerciez Dieu ; ah ! pourquoi les jeunes s'en vont-ils ? pourquoi la jeune épouse laisse-t-elle tous ceux qu'elle aime, mari, mère, enfants ? La justice de Dieu est donc frivole pour s'étendre ainsi sur une famille entière, pour la frapper impitoyablement ?? Non, vous le savez, amie, Dieu est juste et impartial ; il a formulé des lois éternelles sur lesquelles reposent les mondes, auxquelles obéissent tout ce qui vit ou s'agite à la surface des globes ; vous seules, pauvres âmes, pouvez-vous dire : C'est ma faute, c'est ma très grande faute.

Dans les existences passées, homme, cherche les causes de tes embarras actuels ; tu fus orgueilleux et parfois implacable dans ta vanité, tu écrasais les humbles ; tu fus mauvais père ou mauvais époux, fils sans cœur, citoyen esclave de la vénalité ; ayant choisi librement tes épreuves, tu es revenu pour te nettoyer de ces impuretés. Puisque tu connais la loi, pourquoi te désespères-tu ? et si ta propre main prépara cette série de déconvenues, ne dois-tu pas t'humilier et reconnaître la cause de ce mal ? Oui, on fait son possible pour être heureux, pour se mettre à l'abri des intempéries et du besoin, et l'on a oublié une chose simple en apparence, mais terrible en réalité ; c'est que, dans son périsprit, on apporte les molécules qui attirent à elles le mal, en raison de la loi des affinités. Faites-vous un corps spirituel bien sain, et vous serez dans une nouvelle existence, délivré de ces obsessions terribles qui abattent les faibles et relèvent les forts.

Priez, amie, priez et dites-vous que votre chère âme a été bien accueillie avant que de quitter son corps. Sa foi et ses vertus l'ont placée parmi nous. Elle m'avait vu, cette chère madame Dina ; elle m'avait bien évoquée pour ses enfants, pour ces êtres auxquels on donne sa vie, mais elle avait pris son espérance pour la réalité. Nous ne pouvons pas arrêter le cours des épreuves, et la sienne était terminée ; elle devait être à jamais guérie d'une terrible appréhension. Je n'étais pas auprès d'elle, mais son âme dégagée s'était élancée jusqu'à nous. L'indien noir, celui qui lui présentait un linceul, était la figure fluidique d'un ennemi du passé, venu pour lui dire : « Prépare-toi ! » Et tandis que ce dernier expie durement, notre amie est un brillant esprit dont vous devez envier l'auréole.

Ami Dina, bonne grand-mère, obéissez à ce que désire votre chérie, - soyez unis et remplacez l'absente ; quant aux soins spirituels, elle les donnera en votre compagnie.

Vos soutiens spirituels seront, comme par le passé, Demeure et celui que vous aimez.

A vous, avec sympathie.

Un ami.

### **La Magie du baron du Potet**

*La Magie* du baron du Potet peut, dès aujourd'hui, être livrée aux personnes qui la demanderont, soit à l'auteur, 90 rue du Bac, soit à la Librairie spirite, 7 rue de Lille. C'est un livre bien curieux ;

rare surtout, tiré à 100 exemplaires, sur papier de choix avec culs de lampe et figures symboliques. Des gravures y sont intercalées, les caractères elzéviens sont assez gros pour être lus avec facilité, et sur la première feuille se trouve une grande photographie du baron du Potet. Le prix, 100fr. est sans doute très élevé, mais le vénérable et savant baron, en tirant un petit nombre de volumes richement reliés, sait parfaitement que son œuvre ne tombera qu'entre de bonnes mains. Magnétiseurs instruits, spirites qui cherchez les grandes vérités, lisez ces pages écrites dans un moment d'inspiration, d'un seul jet, et comme nous, vous honorerez, vous estimerez le novateur généreux qui sacrifia toujours ses intérêts matériels au bénéfice des grandes vérités. A près de 80 ans, M. du Potet est toujours jeune, toujours vert ; comme par le passé, il est prêt à lutter pour la diffusion du bien.

*Entre deux globes*, par Madame Antoinette Gourdin, 3fr. 25 c. franco.

*Le Spiritisme, est-ce vrai, est-ce faux*, par H. D. T. 1fr. 25 franco.

3 dessins, gravures par Victorien Sardou, 9fr. franco.

Un seul, 3fr. franco.

*La Bataille de Constantin*, par le médium Fabre. 1fr. 50 franco.

*Le Répertoire du Spiritisme*, ou table analytique des 6 ouvrages fondamentaux et des 13 premières années de la *Revue*, 5fr. franco. Ouvrage indispensable pour les spirites studieux.

*Nota.* - Prière aux spirites qui auront obtenu une ressemblance chez Buguet, de nous envoyer immédiatement un certificat sur une lettre sous enveloppe, les cachets de la poste prouveront la provenance. Admettre les signatures des parents et des amis qui auront reconnu ces ressemblances. (Très pressé).



**Juin 1875**

**Les épreuves nécessaires**

Quand arrivent les nouveau-nés, chacun entoure le lit des jeunes mères, car on est heureux de les féliciter et de présenter des souhaits aux enfants qui font leur entrée dans la vie ; devant ces jeunes êtres nous sommes vivement impressionnés, nous pensons aux circonstances douloureuses qui vont accompagner leurs pas dans l'épreuve qu'ils ont choisie.

O vous qui recevez des vœux sincères, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Vos plaintes sont continue depuis l'instant où, sous l'impulsion des forces naturelles, au risque d'être écrasés, vous avez malgré votre faiblesse violente la matière et déchiré les flancs maternels, essayant ainsi votre degré de résistance en soumettant le jeu réel de vos organes au contact redoutable de l'air.

Quelle sera votre existence, doux et impatients lutteurs ? Êtes-vous bien armés contre un autre écrasement, celui de la société ?... Nous le savons par dure expérience, une trinité malfaisante la domine, et si vous n'êtes solidement cuirassés, prenez garde à cette trinité, cette royauté moderne : l'égoïsme, l'envie, la vanité ; fuyez ce contact où votre cœur se dessèchera, votre esprit ne distinguera plus la voie sacrée du devoir, et votre intelligence pervertie aura sur le bien et le mal des notions corruptrices.

Fait incontestable : l'humanité marche sur une route semée d'écueils, où les ronces et les épines déchirent l'éternel voyageur. Si le mal est la règle, il est aussi le stimulant énergétique nécessaire, indispensable ; sans lui, le moule de chair, cette pierre de touche de l'Esprit, ne serait pas *broyé pour donner ses parfums*. Pour ne point être trop broyé, que faut-il ? Acquérir cinq moyens certains d'action, nommés : Constance, Persistance, Volonté, Amour d'autrui, Charité ; j'entends par charité, la fille de la mansuétude divine, celle du Christ.

Mais, nous objecte-t-on : « l'enfant ne peut vaincre dans ces conditions désavantageuses ; voyez ces petits êtres, ils ne peuvent faire un geste et leurs doigts sont impuissants, leurs membres fléchissent comme le roseau ; pour ces inconscients qui ont l'instinct de la vie, il faut les pensées d'une femme, les mains actives d'une mère ; infailliblement ils seront vaincus par l'union compacte des intérêts personnels ; ils ont contre eux l'inconnu, *le hasard* qui, au dire de bien des académiciens, créa les mondes et les lois immuables et mathématiques qui les gouvernent ; ce doit être lui, ce hasard, qui au moyen de névroses diverses, engendra l'amour, la maternité, l'intelligence, ce que vous nommez improprement sentiment et solidarité !!! Croyez-le, les jeux de la matière ont aussi bien formé vos organes que votre conscience. Toutes les choses, tous les êtres, sont la solution de problèmes accomplis dans l'espace et dans le temps, c'est une simple question de rencontres moléculaires fortuites ; dans l'avenir, d'autres combinaisons fluidiques pourront, dans un autre sens, troubler de fond en comble les phénomènes connus et analysés. »

Nous l'avouons, ce raisonnement nous a laissé quelques inquiétudes, car nous cherchons vainement à accoupler le mot vague, hasard, avec les qualificatifs maternel, solidaire, consciencieux, amoureux, etc., etc. Notre grammaire française, cette règle vivante du génie de notre langue si précise, si logique, se refusait à cette assimilation ; nous ne savons si nous sommes trop impressionnables ; mais ce fait du profond désaccord, entre le sens de ce qui n'est pas avec le sens de ce qui est, prouve que sur la terre et dans les cieux, ce qui n'a jamais existé ne peut rien perpétuer ni dans l'ordre matériel, ni dans l'ordre spirituel. Dieu seul, si parfait dans son

œuvre universelle, se retrouve toujours en tout et partout, le logicien sublime condamne ce qui est analysé et édifié contrairement à l'éternelle clarté.

Si la rencontre fortuite des forces aveugles peut façonner un nouveau-né, celui-ci doit subir nécessairement leurs fluctuations aventureuses et se fourvoyer, l'inconscient ! chez un riche ou chez un pauvre. Puisque les sensations et les souvenirs s'éteignent par la mort, cette désagrégation des molécules qui, éparpillées en particules infinitésimales, formeront d'autres principes de vies, nous demandons à ceux qui préconisent le hasard, pourquoi tant de soins méticuleux, de compromis avec l'honnêteté la plus élémentaire, pour gagner le pain quotidien et procurer du luxe et des honneurs à des êtres fourvoyés et guidés par cette chose séduisante, le hasard ?? ... Ne devrions-nous pas, au contraire, applaudir à l'indifférence et à la conduite des pères de famille ?... La paresse ne doit-elle pas être leur règle et devons-nous les condamner, s'ils obéissent aux forces qui ont bâti leurs cavités cérébrales et les circonvolutions qui les remplissent ?... Conséquemment, avons-nous le droit de mal considérer le fils dénaturé, débauché, qui trouble les sages combinaisons de sa famille ?... Non, puisque des forces aveugles, les seules vraies, président à tous les intérêts matériels ; dans ce cas, pourquoi la justice humaine et nos temples religieux, s'ils ne sont qu'un simulacre ou une chaîne ? Comment jugerez-vous et enchaînez-vous le hasard, ce produit si inintelligemment mêlé aux combinaisons fluidiques de l'atmosphère, à celles des espaces circum-planétaires ?...

Fort heureusement, ces créations spontanées et fortuites sortent des théories problématiques trouvées par les hommes spéciaux des écoles positivistes et matérialistes ; trop savants dans un sens, ils ont cru résoudre la grande question et ne l'ont qu'effleurée et envisagée sous un point de vue personnel, exclusif. La science joue ces tours-là à ses adeptes bien-aimés, elle leur fait prendre l'ombre pour la proie, un contre-sens pour la vérité.

Il est plus juste, plus rationnel, de déduire que, dans la nature, depuis l'atome jusqu'à l'être humain, et depuis ce dernier jusqu'à Dieu, rien n'échappe à la loi des transformations progressives, ascensionnelles ; qu'un degré dans l'échelle des êtres ne s'obtient qu'à l'aide d'un travail opiniâtre, de longue haleine, auquel une existence ne peut suffire et qui permet enfin à l'animal inférieur de saisir le fil mystérieux qui le fera se transformer en être immédiatement supérieur. La création ainsi comprise, tout s'explique, car nous avons une base certaine, nous voyons clair à travers les ombres séculaires dans lesquelles notre raison fut enfermée.

L'Esprit qui a voulu s'incarner dans un milieu qui répond à ses affinités spirituelles, n'est plus l'esclave des forces aveugles et ne vient pas hériter des vices et des maladies héréditaires, il ne subit pas fatalement des faits inexorables et inconscients ; au nom du père éternellement juste, bon, immuable, impartial, dans toutes les positions sociales, il cherche tour à tour un moyen, le meilleur et le plus vrai pour obtenir un bénéfice moral de ses incarnations ; à chaque étape sur la terre, il apporte les aptitudes morales ou passionnées, les dispositions malades caractérisées, acquises selon le bon ou le mauvais emploi de ses vies antérieures. Quelques remarques générales sur ce sujet nous aideront à mieux expliquer notre pensée, les voici :

Fait presque général : En grandissant, l'enfant ne ressemble pas à ses frères : si tout diffère entre eux, tempérament, conformation, volonté, il n'en est pas moins vrai que, dès le bas âge, sa petite personnalité s'était dessinée en un sens précis, et, phénomène remarquable, aux symptômes généraux du mal qu'il ressentait, on le voyait disposé à un état de santé autre que celui de ses parents directs ; pourquoi cette tendance caractéristique, s'il n'était venu dans ce milieu, pour y trouver en germe le principe qui, indirectement, pouvait produire dans son nouvel organisme l'affection morbide acquise jadis par son périsprit ? Dans une salle d'hôpital, pleine de pneumoniques, présentant tous les mêmes symptômes, il est acquis que la même mixtion ne peut être impunément donnée à chacun des malades, car les résultats, chez eux, seraient dissemblables

et même désastreux ; ce doit être là un grave sujet de réflexions pour les praticiens et les penseurs qui croient à l'hérédité.

Un docteur de nos amis avait noté le fait suivant : dans une famille atteinte d'un mal dit chronique, sur sept enfants, deux avaient échappé à l'invasion du germe paternel ; chez les autres, le germe d'infection s'était caractérisé de telle manière que chacun dut être traité différemment. Nous ne sommes pas étonnés de ce résultat ; on étudie l'être matériel, tandis que l'être moral mis systématiquement hors de compte, dérouté les diagnostics les plus habiles ; ni la vérité ni la logique ne se trouvent dans l'hérédité, cette cause d'erreurs permanentes.

Selon nous, cette vérité et cette logique sont dans la préexistence et la réincarnation, deux termes d'une loi protectrice et conservatrice qui jette une vive lueur sur les phénomènes si intéressants des aptitudes innées, de la conformation corporelle, de la volonté raisonnée ; cette loi prouve que la succession indéfinie de nos existences terrestres, que leur nombre dépend de notre génie ou de notre sottise ; et la doctrine de la réincarnation enseigne qu'elle est due, cette loi, à l'impartialité du Tout-Puissant, au juge des juges qui la donna comme un droit indéniable, nécessaire à la progression de tous les êtres, à leur ascension vers l'état conscient.

Dans le siècle actuel, on a pu formuler une nouvelle science et sanctionner ce que la foule des chercheurs et des académiciens contestaient avec colère et acrimonie ; l'*analogie* fera pour la réincarnation ce qu'elle a accompli pour les *six mille ans de la Bible* qui, il y a 50 ans, représentaient la somme totale de l'âge du monde, tandis que pour les géologues actuels, ils ne sont plus qu'une unité de temps dans la longue succession des époques passées. Nos connaissances géologiques, si incomplètes, ne pourront définir ce qui échappe à nos investigations matérielles, *distinguer le squelette d'un sauvage de celui d'un philosophe* ; mais les conclusions admises, déterminées comme celles de la *zoologie*, de la chimie et des autres sciences exactes, nous font espérer que si cette méthode d'investigation est appliquée à l'histoire de l'homme antéhistorique, à l'aide d'une dent, d'un os, d'une arme, d'une pierre monumentale, elle le sera aussi à l'étude de la réincarnation ; ce que nous avons esquissé plus haut ; trop rapidement sans doute, indique que par analogie, d'après le caractère et les aptitudes innées, on retrouverait la filiation de l'Esprit, on apprécierait les causes du mal ou du bien, par les effets qui résulteraient des frottements entre membres de la même famille.

Pour l'incarné, le but n'est-il pas celui-ci : user les aspérités de son caractère à d'autres contacts ? Tirer un profit moral du choc des idées, de la lutte quotidienne entre parents et amis ? Si du creuset terrien où les passions bouillonnent, l'incarné peut sortir purifié, sans avoir écorné sa conscience, sans avoir porté atteinte à l'honneur ni aux intérêts d'autrui, ne sera-t-il pas une âme héroïque, plus digne, qui aura droit à une ascension dans l'échelle des êtres ? L'avenir de cette âme, ses pérégrinations n'offrent-ils pas un intérêt aussi palpitant qu'un silex, une poterie, une arme ou une mâchoire antéhistorique ??

Autre conséquence : Si l'homme n'a obéi qu'à ses instincts matériels ; s'il a voilé sa conscience pour posséder les honneurs ; si la vanité fut son Dieu et le filon d'or son idole, n'est-ce point-là un être malfaisant qui aura piétiné sur place ? ne doit-il pas à son tour renaître pour se voir abaissé, honni, écrasé ?... L'analogie dont on se sert si bien pour les choses mortes, ne pourrait-elle s'appliquer ici à des choses palpitantes et vivantes ? Nous en avons la certitude, de ces interrogations sortiraient des vérités lumineuses, ce serait un champ nouveau, inexploré par la science, où l'on trouverait une réponse logique pour toutes les demandes sérieuses.

Petits enfants qui souriez aux anges, qui recevez des vœux sincères, pardonnez à vos amis lorsqu'ils vous adressent ces demandes inquiètes : qui êtes-vous ? où allez-vous ? Vous serez secondés par nos guides auxquels, à votre intention, nous demandons chaque jour un appui fraternel. Pour vous, nous voudrions aussi des leçons aimables, instructives, intelligentes,

capables de chasser l'ennui de vos têtes joyeuses, d'exciter en vous la sainte curiosité, cette bonne nourrice de la raison. Doux amis, puissions-nous vous donner de véritables professeurs, sachant bien ce que vaut la lutte ardente du savoir contre l'ignorance ; ce que sont les sourires et les leçons bienveillantes, propres à chasser de vos yeux l'indifférence qui en est le ciel gris et terne, et qui animent vos visages avec le bonheur, ce soleil des enfants.

Quand s'accomplira-t-elle, cette révolution pacifique et civilisatrice de l'école qui initiera la jeunesse aux beautés et aux grandeurs éternelles ? Nos bienvenus ont une place bien distincte entre les deux immensités dont ils sont le point de jonction, et nous le croyons, en développant leurs facultés intellectuelles, ils se rendront compte du mouvement général et formidable, sans fin et sans commencement, qui emporte les mondes vers leurs destinées.

Devenus hommes faits, puissiez-vous, chers petits enfants, avoir acquis la prudence, la sagesse, et appris à pratiquer l'amour du prochain ; sachez-le, chérir son pays, honorer ses parents, s'instruire en instruisant les autres, c'est avoir bien préparé son avenir et accompli *les épreuves nécessaires*.

### Correspondance et faits divers

*Lettre de M. Stecki. - Réminiscence.*

7 juin 1875, Romanov-Russie.

Monsieur,

Ce mois-ci, je reçois seulement les premiers numéros de la *Revue Spirite*. Je trouve dans celui de février, page 48, un article touchant le souvenir d'une existence antérieure, et à la fin de l'article, la rédaction demande que d'autres spirites lui fassent part de faits pareils s'ils en connaissent. Je suis heureux de pouvoir vous en fournir un qui ne manque pas d'intérêt.

Pendant mon séjour à Petersburg, un de mes amis et frères en Spiritisme, M. C., causant avec sa petite fille âgée de 3 à 4 ans, fut surpris de l'entendre lui dire qu'elle était Polonaise. Les parents, étant de la Suisse française, étonnés de cette réponse, car la petite, qui avait une gouvernante russe, n'avait jamais entendu parler de Pologne et de Polonais, lui firent remarquer qu'elle était Française, vu qu'eux-mêmes sont Français. La logique de ce raisonnement ne put convaincre l'enfant.

- Non, dit-elle, vous plaisantez, je suis Polonaise, et je me souviens très bien quand maman est morte.

- Tu ne sais ce que tu dis, objecta la mère, tu vois bien que je ne suis pas morte encore, puisque je te parle.

- Il n'est pas question de toi, répondit l'enfant, je parle de mon autre maman la Polonaise (c'est ainsi qu'elle la nommait toujours). Quand elle est morte, on lui mit une belle toilette, puis, on la coucha entre une quantité de bougies allumées, au milieu d'un grand et beau salon ; des prêtres venaient et chantaient toute la journée. Un jour on la mit dans un grand coffre rouge et on l'emporta. Mon autre maman était riche ; nous avions un très grand et très bel appartement ; nous avions aussi des chevaux et des voitures...

- Qui t'a raconté cette petite histoire ?

- Oh ! Personne ne me l'a racontée, je m'en rappelle très bien, j'étais grande alors.

Monsieur et madame C. ont plusieurs fois questionné leur fille, et ont toujours obtenu les mêmes réponses. Cependant, lorsqu'on insistait trop sur ce sujet, l'enfant se déconcertait, ses idées s'embrouillaient et elle ne donnait plus que des réponses évasives ou bien elle disait en riant : « Je ne sais rien. »

Aujourd'hui c'est une petite fille de 10 à 12 ans et ne se souvient plus de rien.

Il est à remarquer que, à quelques exceptions près, ce genre de souvenir se manifeste le plus souvent dans la plus tendre enfance, lorsque l'Esprit sortant de son trouble et commençant à se dégourdir, n'a pas encore entièrement développé son nouvel instrument que nous appelons corps, et lorsque la matière n'ayant pas tout à fait obscurci les souvenirs de son passé, sa mémoire en a conservé quelques restes.

J'ai vu un autre enfant âgé de 4 ans à peu près, qui, couché dans son berceau, appelait par son nom un personnage invisible également inconnu, et le montrait au doigt, au grand étonnement de son entourage ; l'enfant jouissait d'une parfaite santé, ce n'est donc pas à un état fiévreux qu'on pouvait attribuer ses visions.

Agréer, je vous prie, mes saluts fraternels.

Henri Stecki.

*P. S.* - J'apprends par les journaux une nouvelle qui nous intéresse : on y dit que, s'étant aperçu que Petersburg et les provinces sont remplis de spirites, le gouvernement aurait nommé une commission composée de membres de l'Université pour examiner la doctrine spirite, et pour se convaincre si elle n'est pas dangereuse.

*Quelques faits très remarquables.*

Lille (Nord).

Mon cher rédacteur,

Je tiens à vous mettre au courant de nos études et de nos progrès.

Nous avons fait une trentaine d'adeptes sérieux depuis deux ans ; à leur tour ils propagent nos idées, chacun dans leur cercle d'amis. Je prête mes nombreux ouvrages sur la matière depuis Cyrano jusqu'à Flammarion, Mirville, Gasparin et Allan Kardec.

Quand un journal de la localité se permet une critique qu'il puise souvent dans les feuilles parisiennes, j'y répons sous le voile d'un pseudonyme. - ils se taisent et réfléchissent, car les journalistes parlent bien souvent, hélas ! de choses dont ils ne connaissent pas le premier mot. La bonne foi n'existe que rarement sur ce globe ; de temps à autre on dirait qu'elle y fait une courte apparition, il en est de même de son frère le bon sens. On nous traite de fous, et quels sages, grands dieux !

Du reste, il en est ainsi pour tout, politique, religion, médecine même, je l'observe tous les jours. Défaut de bonne foi et de bon sens... orgueil humain, que de fautes on commet sous ton voile !

Hélas ! Les spirites n'en sont point exempts. Qu'ils songent que c'est la dernière faute dans laquelle ils dussent tomber ; qu'ils soient bien convaincus qu'ils ne possèdent point la vérité absolue, que nous ne connaissons jamais sur notre terre infime et misérable.

Qu'ils ne croient point à la sagesse de tout Esprit paré d'un grand nom terrestre et peut-être fort inférieur là-bas - Le dernier des humains, le plus humble, le plus pauvre, le plus dénué d'intellect, est le plus souvent un Esprit lumineux et sûr, un bon guide. - *Beati humiles* ! Je signale aux amis du cercle de Paris une cure essentiellement spirite à mon avis, où nous avons été l'instrument inconscient, pour ainsi dire.

Un ouvrier reçoit un poids d'environ mille kilos sur le pied, le membre était dissocié, il y avait fracture, multiple déchirure de vaisseaux sanguins, de nerfs et de tendons, les aponévroses lacérées, la peau arrachée, issue d'une notable quantité de synovie liquide qui baigne et facilite le frottement des jointures, - hémorragie considérable. Deux chirurgiens sont appelés, dont un célèbre ; ils se prononcent pour l'amputation immédiate ; refus du patient ; on en appelle un troisième, j'y cours ; jugez de ma perplexité, étant le disciple de l'un d'eux : le patient est prêt à se laisser couper le pied si je me prononce comme les deux premiers. Une idée subite me vient, l'eau froide ; j'installe un appareil le plus simple d'irrigation continue nuit et jour pendant huit

jours ; la gangrène survient, je l'attendais de pied ferme. Ayant questionné le médium, je reçois cette réponse textuelle : Défense d'amputer. Et la gangrène ? Confiance !

- Mais un célèbre chirurgien veut amputer, ma responsabilité est grande, c'est une question de vie ou de mort pour le blessé ? - Confiance ?

Je déclare que, livré à *mes propres ressources*, je n'eusse pas été à l'encontre d'une autorité scientifique et de la majorité. Que d'insomnies, que de craintes pendant deux mois enfin la gangrène se limite, la fièvre diminue, les forces reprennent, la cicatrisation est complète en trois mois ; et cet homme a repris son rude travail sans aucune difficulté, la guérison est radicale.

Autre fait plus grave, plus sûrement mortel. Un coup de couteau dans le ventre ; issue de l'intestin *colon qui est perforé* et permet l'introduction du doigt. Abscess interne consécutif, à 13 centimètres plus bas et profondément ; évacué au moyen d'une sonde. Les matières fécales sortaient par la blessure, fièvre violente, sueurs abondantes. Que faire, je questionne, on ne me répond qu'un seul mot qui était la clef de la situation pour le médecin et j'agis en conséquence, le patient est guéri complètement ; j'ajoute qu'un des notables chirurgiens du pays avait porté un *pronostic fatal* ; bien des exemples pareils à citer, mais je m'arrête.

Je signale quelque chose de très singulier, puisque j'ai le loisir de m'entretenir un instant avec vous. Il y a quelque temps, à *9 heures du soir*, le médium (ma femme), s'apprêtant au sommeil il était dans cet état qui n'est pas le sommeil complet ni les sens éveillés, *voit* une lueur rouge entourée de brouillard, puis un immense bâtiment ; *il réfléchit* : est-ce bien le feu ? N'est-ce pas chez un des miens ? *Il regarde* mieux : Non, je ne connais pas cette maison-là, c'est une fabrique qui brûle. A 11 heures nous sommes éveillés par le tocsin, une filature était en flammes à un kilomètre de nous.

Si pendant le sommeil le corps repose, notre esprit plus libre voyage ; je comprends alors, autrement comment expliquer ?

J'ai lu pareil fait dans la *Revue* et j'ai été témoin de celui-ci, et j'affirme comme médecin que le médium jouit de toutes ses facultés intellectuelles ; je défie bien des confrères apôtres du matérialisme de donner une explication rationnelle de pareils faits. Les sens extérieurs engourdis et calmes laissent le champ libre à l'âme ou à l'esprit, ce dernier ne pourrait-il pas percevoir au-delà de nos sens corporels bornés ?

J'ai été particulièrement heureux de voir une espèce de fusion entre les Sociétés spirites et magnétiques de Paris. Volta et Galvani, observant d'étranges phénomènes, donnèrent tous deux une explication différente convergeant à un but éloigné et inconnu à leur époque : l'électricité avec toutes ses applications a répondu depuis longtemps déjà qu'ils avaient raison tous deux.

Tous les spirites doivent croire au magnétisme, plus tard tous les magnétistes croiront au Spiritisme, question d'étude et de bonne foi.

Je termine et vous prie d'agréer les vœux et les remerciements de notre groupe.

X...

*Phénomènes d'apports, à Sétif (Algérie).*

Sétif, le 29 mars 1875.

Mon cher monsieur Moussard,

A 6 kilomètres de Sétif dans une petite ferme, habitée par une famille espagnole qui fait le jardinage pour être vendu au marché de Sétif, depuis les premiers jours de février des bruits se font entendre la nuit, coups frappés ; les ustensiles de ménage, tels qu'assiettes, soupières, plats, cafetières, couffins, pain, viande, sont décrochés de leurs places et placés autre part ; les harnais des chevaux suspendus au mur sont enlevés et éparés dans les écuries ; des fagots de bois placés dans la cour ont été changés de place ; à quatre heures du soir ils se sont élevés à 2 ou 3 mètres du

sol par une main invisible et sont retombés à quelques mètres de là, en pleine lumière du jour, à la vue de trois personnes présentes.

Le lit a été tout défait, les couvertures placées à cheval sur une chaise, les draps accrochés à des clous, etc., etc.

Bon nombre de ces déplacements ont lieu en l'absence des personnes, la maison étant bien fermée, le propriétaire ayant les clefs dans sa poche. Quand il arrive, tout est bousculé. Un jour, l'on a décroché un couffin rempli de paquets contenant des graines potagères de toutes sortes ; ces paquets ont été sortis du couffin et placés, séparés les uns des autres, dans les pièces ou chambres.

Des œufs qui étaient rangés dans un coin de la chambre ont été dispersés dans l'appartement, et quelques-uns d'entre eux, placés sur des clous plantés dans le mur.

Ces phénomènes ont duré du 3 février au 9 mars, à peu près tous les jours ; du 9 au 22 mars il ne s'est rien produit ; le 22, cela a recommencé à nouveau ; ayant appris cela, j'y suis allé avec un ami, le 25 mars, et le maître de la maison m'a raconté l'histoire dont j'avais déjà entendu parler. Il nous fit visiter la maison. Nous retournions à Sétif et n'étions qu'à 500 mètres, lorsque trois nouveaux phénomènes eurent lieu.

Un jeune homme de dix ans mangeait du fromage avec son camarade, à 4 heures du soir, l'assiette lui a été enlevée, et jetée vers le mur où elle s'est brisée ; entendant du bruit vers un lit qui était à côté, on regarde ; c'était une planche qui venait de se briser ; à l'écurie, les harnais ont été décrochés et jetés par terre ; depuis le 25 l'on n'a plus rien entendu.

Je dois ajouter ce fait : pendant que ces phénomènes se passent, les chiens de garde éprouvent une grande frayeur ; ce phénomène prouve qu'ils voient quelque chose.

Tels sont, cher Monsieur, les faits que je vous raconte à la hâte, vous priant de voir, au moyen de votre *sujet*, ce que cela peut être ; ce matin j'ai vu le fils de la maison hantée, il m'a dit : « Quelqu'un nous veut du mal, cela se fait chez les Espagnols ; c'est de la jalousie, c'est un sort ou maléfice. »

Autrefois, quand j'avais mon *sujet*, je savais de suite ce qui occasionnait ces bruits ; c'étaient presque toujours des Esprits souffrants qui demandaient un appui et des prières.

Je vous serre les mains de bonne amitié.

Votre tout dévoué,

C. Dumas

*Nota.* - Plusieurs autres personnes de Sétif nous ont envoyé la relation de ces faits ; nous les remercions vivement, leurs affirmations ont corroboré le récit de M. Dumas.

### *Le mouvement spirite en Angleterre.*

L'an 1875 s'annonce en Angleterre sous les auspices les plus favorables pour l'avancement du Spiritisme.

Madame Tappan, le célèbre médium américain, familiarise ses nombreux auditeurs avec les vérités du Spiritisme, et les discours qu'elle prononce chaque semaine révèlent l'influence des Esprits élevés qui se servent de ses belles facultés médianimiques.

Un autre médium également remarquable, le docteur Monck, dont les séances sont suivies par un grand nombre de membres du clergé, fait la plus grande et salutaire impression sur leur esprit.

Un ministre, le révérend M. Bryan, a prononcé, à Londres, le jour de Noël, devant un nombreux public, un discours des plus remarquables sur l'Évangile, la morale du Christ et le Spiritisme moderne.

En faire des extraits, serait mutiler une œuvre qu'il faut lire tout entière. Nous engageons vivement nos frères en croyance qui connaissent la langue anglaise de s'abonner au journal « *The*

*Medium* » qui reproduit, toutes les semaines, in extenso, les discours de ces médiums si remarquables. (Voir la couverture de la *Revue*.)

*Le châtement après la mort.*

Les hallucinations auxquelles les coupables sont en proie après leur mort passent pour inexplicables auprès de bien des gens. Que le mort revoie ses victimes ; qu'il soit poursuivi par elles ; que la scène du crime se reproduise incessamment sous ses yeux, à l'instigation des mauvais Esprits, peu importe, cela paraît insensé pour les penseurs qui ne sont pas spirites, ces faits excitent l'hilarité des incroyants.

Et cependant, ce genre de phénomène est un de ceux qui sont les moins contestables, car, tous les médiums et toutes les évocations le confirment.

Qu'y a-t-il donc de si étonnant de voir l'hallucination chez les morts, alors qu'on la rencontre chez les vivants dans nombre de maladies ? Or, voici un fait très frappant, raconté par la *Liberté* et reproduit par tous les autres journaux ; c'est le commencement, dans cette existence même, du châtement qui atteint le criminel après sa mort. On ne pourrait trouver une confirmation plus complète des croyances spirites sur l'état des coupables dans l'autre vie.

On nous signale, dit la *Liberté*, une particularité, fort curieuse, concernant Georges, l'un des trois condamnés à mort de la Roquette.

« Depuis deux ou trois nuits, le condamné a l'air de soutenir, au milieu de ses rêves, une lutte violente ; il fait des efforts pour se lever, il parle, et ce sont toujours les mêmes mots qu'il prononce. Ce phénomène se reproduit maintenant toutes les nuits, à peu près à la même heure.

On se rappelle les détails de l'assassinat commis à Vaugirard : Georges devait frapper la victime. Au moment décisif, il hésita, et Thauvin, pour lui rappeler son engagement, lui dit d'un ton d'autorité, à deux reprises différentes : « Eh bien ! Georges. » Alors il frappa.

Il paraît que cette scène terrible, avec toutes ses circonstances, se présente pendant la nuit à l'esprit du condamné à mort, car les paroles qu'il prononce sont toujours : « Eh bien ! Georges » Puis, faisant un soubresaut, il s'éveille et semble lutter encore pendant quelques instants contre des fantômes sanglants qui viennent troubler son repos. »

Ce que ce malheureux éprouve de son vivant, par exception, tous les autres criminels y sont soumis après la mort.

L. V...

*Singulière façon d'écrire une chronologie.*

*La chronique et M. Chevillard.*

Lyon, 15 avril 1875.

Monsieur,

Il y a une quinzaine de jours, les journaux nous ont appris que M. Chevillard, l'illustre M. Chevillard, avait fait une conférence contre le Spiritisme. - Heureux, trois fois heureux Parisiens, ils ont entendu M. Chevillard ! Mais nous autres, provinciaux, moins bien partagés de la fortune, si nous savons que M. Chevillard a parlé, c'est seulement par la renommée. - Ah ! mais, il faut le dire, elle a pris ses cent trompettes pour nous corner aux oreilles cette belle nouvelle.

M. Chevillard, le grand M. Chevillard (tout à l'heure je vais dire Chevillard tout court, comme s'il s'agissait de Bossuet ou de Lacordaire), en un mot, le savant professeur à l'école des beaux-arts, que tout le monde connaît ou est appelé à connaître, ne dormait pas, étouffé qu'il était toutes les nuits par un cauchemar, un cauchemar horrible. Il croyait avoir anéanti tous les spirites, et voilà qu'il rêvait que leur nombre croissait, croissait en raison directe des efforts inouïs qu'il avait faits pour en purger le genre humain. - N'y pouvant plus tenir, cédant d'ailleurs aux condensations désordonnées de son fluide nerveux, comme il dit si bien, il se décida à frapper le grand coup. - Être un illustre professeur à l'Ecole des beaux-arts, se dit-il, c'est bien, mais être le destructeur de



cette doctrine de fous qu'on appelle le Spiritisme, c'est mieux. - La France, l'Europe, l'Amérique, les cinq parties du monde sont infestées par ce fléau. Mais je suis là, moi : chevillard : je l'arrêterai ; je prêterai ma voix aux évêques ; je ferai conférences sur conférences, et bientôt, j'en ai l'espoir, les mandements et mes conférences feront tomber par leur seul éclat le Spiritisme, comme autrefois l'éclat des trompettes d'Israël fit crouler les murailles de Jéricho.

M. Chevillard, le véhément, le foudroyant M. Chevillard a parlé, et naturellement je me tâte et j'engage tous mes amis à se tâter, au besoin à se faire tâter (deux assurances valant mieux qu'une), pour savoir si eux et moi nous avons bien encore la chance d'exister. Mais, disons-le vite, je parle en étourdi de la conférence de M. Chevillard, car je n'en ai pas entendu ni lu un traître mot. - Les journaux n'en ont pas fait le plus petit compte rendu. Mais, en revanche, ils ont fait des gorges chaudes du Spiritisme et de ses adeptes. Les anecdotes piquantes et plaisantes sont tombées comme pluie sous la plume féconde de nos spirituels chroniqueurs. - Nous avons assisté à un véritable déluge de sottises. Si, comme il est permis de le supposer, M. Chevillard n'a pas fait faute d'en dire, je crois, Dieu me pardonne, que les journalistes, ont tenu à honneur de renchérir sur lui. - J'en ai lu de fortes, et véritablement nous devrions remercier le savant professeur de l'Ecole des beaux-arts et ses fervents admirateurs des bons moments qu'ils nous ont procurés. - Nous nous fâcherions de ces plaisanteries s'il nous était possible de n'en pas rire. - Que voulez-vous, malgré nous, nous sommes désarmés !

Dernièrement, un de vos spirituels correspondants qui signe Tonoeph a fait, de main de maître, justice des Chevillards et de leurs rengaines ; et certainement je ne m'aviserai pas de recommencer après lui une besogne si bien faite, ce serait maladroit. Du reste, rien de nouveau dans les attaques des journaux. - Que M. Chevillard et ses amis tiennent à se battre contre les moulins, c'est leur affaire ; je dirai plus, c'est leur droit ; mais que nous, spiritites, nous cherchions querelle à ces bretteurs en gaieté, nenni, le temps est bien trop précieux pour que nous le perdions dans ces tournois ridicules. - Non, je vous l'avoue, monsieur, je ne pensais pas vous écrire à propos d'articles de journaux, qui m'ont fait hausser les épaules de pitié, mais ne m'ont nullement courroucé. Je n'y aurais jamais pensé, si, aujourd'hui, je n'avais fait une véritable, une miraculeuse trouvaille. Le *Lyon-Journal*, feuille bonapartiste, genre *Figaro-Gaulois*, qui a la prétention d'être très spirituelle, et naturellement très bien informée, annonce dans son numéro du 15 avril 1875 qu'Allan Kardec vient de mourir !!!!! La nouvelle est incroyable, stupéfiante, abracadabrante, mais enfin elle est là imprimée toute vive. - Encore si le numéro était du 1<sup>er</sup> avril, ou pourrait croire à une mystification, mais du 15 !...

Je voulais d'abord vous transcrire cet étonnant article, qui prouve surabondamment l'utilité des reporters, leur sagacité, leur bonne foi et l'étendue de leurs connaissances ; mais je me suis laissé dire que vous aimeriez mieux voir de vos yeux ce que je n'aurais pas cru moi-même, si je ne l'avais vu. - Voilà, pourtant, comme on écrit l'histoire dans les journaux ! - Ah ! Brave M. Chevillard, pensez-vous, vous êtes dépassé ! - Je crois qu'après le tour de force du journal lyonnais, les spiritites peuvent tirer l'échelle, ils ne verront rien de plus fort.

C'est égal, si nos adversaires ne s'aperçoivent pas mieux des vides qui se produisent dans nos rangs, s'ils ne sont pas mieux renseignés sur notre existence, ils ne nous feront pas beaucoup de mal. Pauvres adversaires, plaignons-les !

Voici donc ce fameux article ; voyez, touchez et lisez. Je l'ai découpé délicatement, afin que vous puissiez lui donner une place dans les archives de la Société, et en faire profiter, si vous le jugez à propos, les lecteurs de la *Revue*. Ce sera pour eux une bonne aubaine : ceux que les mauvaises plaisanteries des journaux auraient agacés seront déridés ; ceux qui auraient eu des craintes seront rassurés.

A cette occasion, je me permettrai, monsieur, d'émettre un vœu. Si, dans la prochaine *Revue*, une fine plume comme, par exemple, celle de M. Tonoeph, voulait nous apprendre en deux mots ce qu'a bien pu dire M. Chevillard pour exciter dans la presse cet élan de verve inaccoutumé, nous en serions charmés et on ne peut plus reconnaissants.

Un mot encore. Il y a une chose qui me tracasse singulièrement, c'est qu'à propos de la conférence de M. Chevillard on ait beaucoup causé à tort et à travers du Spiritisme, mais qu'on n'ait pas dit un seul mot de M. Chevillard ? - Il nous a écrasés ou il ne nous a pas écrasés ; s'il a remporté une victoire, c'est bien le moins qu'on parle de lui. - Quel est ce mystère ?...

Mais en voilà assez sur M. Chevillard et sur les journaux qui vont maintenant nous laisser tranquilles jusqu'à la prochaine conférence du docte professeur. - Continuez de railler, messieurs, et de falsifier la vérité, ce n'est pas ainsi que vous convaincrez. Vous pourrez amuser les badauds, mais vous n'empêchez pas le Spiritisme de faire son chemin.

Vous bafouez notre Maître vénéré, vous tournez en ridicule nos croyances ; allez, nous vous pardonnons de grand cœur. - N'avons-nous pas l'exemple du Christ ! Et que sont vos coups d'épingle auprès des humiliations et des tortures qu'il a subies ; cependant, sur le haut de sa croix, sur le point d'expirer, le divin martyr avait encore pour ses bourreaux des paroles de pardon : « O mon Père ! s'écriait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance des sentiments fraternels de votre tout dévoué serviteur.

Algol.

(Extrait de *Lyon-Journal*.)

On annonce la mort du célèbre chef des spirites Allan Kardec (Rivail)...

Un jour qu'il avait évoqué l'Esprit d'Euthydème, il y eut ce dialogue fantaisiste :

- Ah ça ! demanda Rivail, pour qui me prenez-vous ? - Mais pour Allan Kardec, répondit l'Esprit.

- Où prenez-vous Allan Kardec ? - Sur le trône de Bretagne.

- En quelle année ? - Mais voyons donc, fit l'Esprit, en comptant sur ses doigts ; lorsque j'eus le plaisir de vous voir rendre la justice à vos sujets, il y avait tout au plus sept ou huit siècles que Jésus avait quitté la terre.

- Vous me prenez pour un autre, je me nomme Léon-Hippolyte Denizard Rivail, et je suis Lyonnais. L'Esprit se mit à rire, et reprit : - Vous êtes un farceur, et vous ne connaissez pas le premier mot de la *réincarnation*.

- Qu'est-ce que cent que ça ? - Ah ! voilà : quand un Esprit s'ennuie dans l'immensité ou qu'il ennue les autres, on l'envoie sur terre se réincarner.

- Ah ! ah ! - Oui, vous avez été incarné sous l'enveloppe d'Allan Kardec, roi armoricain, et réincarné sous celle de Rivail, de Lyon. C'est simple comme bonjour.

- Tiens ! tiens ! s'écria Rivail, je ne suis pas fâché de savoir ça... Depuis ce temps, il s'appela Allan Kardec, et il est mort convaincu que, durant de longues années, il avait régné, non sans éclat, sur une province armoricaine. 15 avril 1875.

*Remarque.* - Allan Kardec est mort le 30 mars 1869.

Comme notre ami Algol, nous serions bien tentés de hausser les épaules, en voyant des reporters, fils de travailleurs, essayer de jeter le ridicule sur un homme, parce qu'il a dû gagner honorablement sa vie ; ne dirait-on pas que ces messieurs, dont le véritable nom fut toujours caché sous un pseudonyme, sortent tous de la cuisse de Jupiter ? *Quos vult perdere Jupiter dementat.* « Jupiter rend insensés ceux qu'il veut perdre. »

Les hommes célèbres, ceux dont l'humanité se glorifie, sortent des rangs populaires ; leurs parents travaillaient la terre ou bien gagnaient péniblement le nécessaire pour une famille

nombreuse. Cela doit être ; dans les couches géologiques de la terre comme dans les transformations industrielles, artistiques et littéraires, ce sont les petits qui ont fait le rude et bon travail. Dieu, qui se sert des humbles pour faire ce qui est grand, sait qu'eux seuls sont capables de ce travail opiniâtre dont parle Virgile dans ses *Géorgiques* : *Labor omnia vincit improbus*.

Que nous importe le travail manuel quotidien fait par les grands novateurs ? Leur souvenir est d'autant plus cher que leur martyrologe fut plus terrible. Allan Kardec eût-il été simple manouvrier, conduisant la charnue ou cassant des cailloux sur nos chemins vicinaux, son œuvre n'en serait pas moins belle et grandiose, puisqu'elle transforme des millions d'hommes en les rendant plus doux et plus fraternels.

Allez, insulteurs patentés et esprits borgnes, ô vous qui parlez de tout sans rien connaître, qui étalez ingénument votre ignorance, vous subirez la loi commune ; vous vous transformerez ; heureusement pour vous, il vous faudra revivre pour acquérir les premiers éléments de la sagesse et de la vérité.

*Dura lex, sed lex.*

*Avis important.*

La personne qui a copié la lettre de M. Delanne, insérée page 159, *Revue* mai 1875, l'a très mal rédigée ; jamais M. Angelo n'a été auprès de madame Antoinette Bourdin, qui le connaît à peine et qui répudie toute assimilation avec ce personnage ; cela, madame Bourdin l'écrit d'Aix (Provence), où elle a obtenu deux cures remarquables. Madame Bourdin accomplit sa mission et ne se fait pas payer.

Un ami de Genève nous envoie une facture de M. Angelo, qui prouve que ce soi-disant médium guérisseur est bien loin de guérir *gratis pro Deo* ; notre ami Delanne a été induit en erreur, il a cru aux assertions de personnes mal informées.

*L'Union, Société des Etudes spiritualistes, 1, rue Grétry, à Bruxelles.*

Chers frères et amis,

Le Spiritisme vient d'entrer, à Bruxelles, dans une nouvelle phase d'activité ; les résultats acquis sont un heureux augure pour l'avenir de notre doctrine dans la capitale du pays. Quelques spirites ayant constaté que l'œuvre de propagande languissait, parce qu'elle n'avait aucune direction bien définie et que les forces étaient éparpillées dans les divers groupes de la ville, prirent la ferme résolution de fonder une association régulière entre tous les spirites bruxellois, de constituer une fédération entre tous les groupes, d'avoir un lieu de réunion sur un terrain neutre où chacun pût être chez soi, ce qui n'est pas lorsque les réunions ont lieu dans les salons de tel ou tel coreligionnaire. Ce local fut bientôt trouvé au centre de la ville, et des circulaires furent lancées ; de toutes parts arrivèrent les adhésions. Un comité fut constitué, les statuts élaborés et huit jours après (vers fin octobre dernier) eut lieu la première réunion publique.

Il y a deux séances officielles par semaine. Le lundi soir ont lieu les conférences auxquelles ne peuvent assister que les personnes patronnées par des sociétaires et munies d'une carte contrôlée, qui permet à la même personne d'assister à quatre conférences ; pour se faire inscrire comme sociétaire, une demande doit être adressée au comité, et le nouvel inscrit n'est admis qu'après avoir lu les ouvrages du Maître et s'être initié à la doctrine philosophique du Spiritisme. Nous avons pris cette mesure parce que, trop souvent, après avoir assisté à nos réunions, les personnes non initiées sortent plus incrédules que jamais.

Les sujets traités par différents orateurs, depuis l'inauguration de notre Société, sont les suivants : *Le Spiritisme et les religions révélées. Le libre arbitre. L'action de la Providence sur l'univers, et*

en dernier lieu la *Vie de Swedenborg et le Ciel et l'Enfer*. Chaque conférence ne peut se prolonger au-delà de trois quarts d'heure. Puis, s'ouvre la discussion sur le sujet traité. Nous avons eu ainsi, des discussions courtoises auxquelles prenaient part des pasteurs de l'Eglise réformée et des membres matérialistes de la Libre Pensée. Ces conférences sont très suivies, plus de cent personnes y assistent chaque fois. Les discours prononcés sont sténographiés par un membre de la Société.

Tous les vendredis, à 8 heures du soir, séances d'expérimentation auxquelles ne peuvent assister que les membres de la Société. Elles débutent par la prière et la lecture du procès-verbal de la séance précédente ; après, le président donne communication à l'assemblée des nouvelles spirites intéressantes publiées par les journaux, et les médiums écrivains se retirent dans une chambre attendant au local ; en même temps, ont lieu les expériences typtologiques et magnétiques. La séance est close régulièrement vers 10 heures et demie, après la lecture des communications écrites et les observations qu'elles soulèvent sur les questions, à l'ordre du jour. Chaque soir, le local est accessible aux sociétaires désireux de s'y rencontrer. Une bibliothèque (en voie de formation) d'ouvrages spirites et autres est à leur disposition, ainsi que les journaux spirites. Après chaque séance, chacun est libre de passer le reste de la soirée au local plutôt qu'au café.

Grâce à Dieu, ce début est très heureux ; le Spiritisme y gagnera beaucoup d'adeptes. Espérons que ces nouveaux adhérents puiseront dans l'étude sérieuse de cette belle et grande philosophie, de puissantes consolations morales et qu'ils acquerront, par la mise en pratique des préceptes divins, le bonheur qu'éprouve nécessairement tout spirite sincère.

Nous avons eu la joie d'avoir au milieu de nous, à la première réunion, le Maître aimé Allan Kardec, qui nous a chaudement encouragés dans notre œuvre de propagande ; il nous serait très agréable de nous mettre en rapport direct et constant avec la Société spirite de Paris, afin de créer entre nos deux Sociétés, ainsi qu'entre les autres associations constituées en tous pays, et auxquelles nous faisons le même appel, des relations instructives et agréables qui puissent justifier notre devise nationale belge : l'Union fait la force.

A vous l'accolade fraternelle.

Anthelme Fritz.

La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, envoie ses vœux sincères et sa sympathie bien réelle à l'Union, Société des études spiritualistes, et à son honorable président, M. A. Anthelme Fritz ; elle sera heureuse de resserrer les liens confraternels qui nous unissent. Tout effort généreux est un progrès, et nous félicitons nos amis pour leur initiative, pour leur esprit de suite, pour leurs tendances vers l'unité.

### **Dissertations spirites**

*Cherchez et vous trouverez.*

Médium, madame Georges C...

21 novembre 1873.

*Le Livre des Esprits*, qui vous a été donné comme l'opinion la plus générale des Invisibles, n'a jamais prétendu rester le critérium absolu contre lequel doivent se briser toutes les observations nouvelles.

Il vous faut comprendre que, quel que soit le génie d'un incarné, de quelque bonnes inspirations qu'il soit assisté, il ne peut tout embrasser, tout définir, tout limiter. Vous savez que le mot d'ordre du Spiritisme est celui-ci : Progrès ; par conséquent vous ne devez point vous arrêter à ce qui a été dit, mais au contraire chercher toujours au-delà.

Bien des questions sont demeurées dans l'ombre, bien d'autres n'ont été qu'effleurées, qui pourtant touchent à tant de points qu'elles ont une importance des plus grandes.

Allan Kardec agit sagement, lorsqu'il glissa sur des sujets si délicats, que ses adeptes eux-mêmes ne les eussent pas compris ; les niant ou les outrant dans leurs conséquences, deux écueils dont le second était peut-être plus à redouter encore que le premier.

C'est ainsi que l'origine des Esprits, la filiation dans la perfectibilité, l'âme animique et l'âme animale et tant d'autres questions capitales n'ont pas été discutées. - En concluez-vous qu'elles ne doivent l'être jamais ? Ce serait une erreur contre laquelle le Maître a voulu lui-même protester. - Progressez, disait-il, c'est-à-dire étudiez, marchez d'une vérité entrevue à une vérité nouvelle ; surtout combattez la routine.

En lisant l'ouvrage du Maître, que votre appréciation ne soit donc pas servile. - Pénétrez-vous bien de ceci, que le temps, en mûrissant les idées des hommes, les familiarise avec de nouveaux aperçus, qu'il prépare ainsi les Esprits à recevoir une lumière plus intense ; - de même que de l'enfance à la maturité le corps se fortifie en s'assimilant une nourriture plus forte, de même d'une époque à une autre les Esprits, par l'étude et la réflexion, se préparent pour la conquête glorieuse des idées larges et jusque-là incomprises.

#### *Amour universel.*

Groupe Coméra à Bordeaux, médium W. K...

« Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » Pourquoi donc ces différents degrés ? Vous avez dû vous expliquer leur cause par les différents degrés d'élévation des âmes. Dans les premières demeures, sur cette route de progrès qui mène à la perfection, les petites vertus suffisent ; n'être point mauvais, être inoffensif, voilà la première étape. - Être bon, voilà la seconde ; à la troisième, l'esprit a la compréhension des grandes vertus. Il sait que le mot foi ne veut pas dire crédulité ; il sait que le mot charité ne veut pas seulement dire aumône ; mais ces aspirations lui montrent sous le mot foi, vérité, et sous le mot charité, dévouement. C'est déjà quelque chose, mais il y a mieux ; il y a ce moment béni où, après avoir senti les rayons divins, l'âme inondée de clarté achève sa route de progrès et entre pour n'en plus sortir dans celle de la perfection. C'est le moment choisi par l'esprit pour mettre en pratique toutes les vertus comprises ; c'est le moment de Dieu. C'est l'heure où, ayant dépouillé toute attache matérielle, l'esprit sait ce qu'il doit faire ; il acceptera alors dix, vingt, trente incarnations, s'il le faut, pour être à chaque fois l'un des martyrs, l'un des héros, l'un des soutiens de la vérité. Il multipliera son dévouement jusqu'à l'abnégation la plus complète, ne comptant même plus une incarnation triste et sans attrait ; travaillant, donnant sa pensée à toute minute, à toute heure, tous les jours ; répandant l'idée régénératrice par toutes ses paroles et par tous ses actes, semant autour de lui la pensée vraie et plus tard fondant l'avenir par des œuvres de génie. Humble, petit, se mêlant à la foule, mais la dominant par la grandeur du sentiment. - Voilà pour la terre, la dernière étape, et cela n'est que l'aurore, le commencement des grandes vertus. Ne vous plaignez donc point, amis, si pour entrer dans cette voie vous souffrez quelquefois ; les abords en sont difficiles, peut-être ; mais lorsque l'âme y est entrée, elle s'y trouve à l'aise, et plus on va, plus la route est large. Amour universel, voilà votre mot d'ordre. Egmont.

#### *La Revista Espiritista de Barcelone.*

Septembre 1873, N° 9, Calle de Basea.

*Le repentant*, médium F. O...

Chers frères, qui élevez vos prières vers nous et vous réunissez aujourd'hui en mon nom, salut et merci. Lorsque vous me parlerez, faites-le sans ajouter à mon nom une qualification. Je ne

cherche pas la sanction des hommes, mais celle de Dieu. Il est plus doux pour moi d'être appelé *repentant*, et je vous prie de le substituer à celui que vous me donnez sans que je le mérite.

Du repentir parfait à la parfaite sainteté, il y a quelques pas, et mon esprit n'a pas encore fini de les parcourir. Vous ne savez pas ce que pour l'âme est le repentir. Figurez-vous l'allégresse qu'éprouve un aveugle en revoyant la lumière après une opération bien faite ; figurez-vous l'immense satisfaction d'un condamné à mort qui voit son délit pardonné, ou sa peine commuée, ce qui lui donne le temps de réparer sa faute ; malgré ces exemples, vous ne comprendrez pas encore la joie que l'esprit éprouve lorsque, grâce au repentir, sa souffrance est changée en une glorieuse mission de paix et de consolation.

Frères, je vous le dis en vérité, celui qui suivra cet exemple aura la paix sur la terre, il aura une gloire éternelle. - Je viens à vous pour vous prouver ma protection, et je désirerais que dans vos cœurs, prenne asile le plus pur des sentiments, celui de la Charité, accompagné de l'amour de Dieu ; seul il fera germer et fructifier en vous le repentir. - Priez, et l'Être suprême vous aidera à supporter les dures épreuves par lesquelles doit passer le repentant ; il ne suffit pas que les lèvres la murmurent cette prière, que votre pensée la formule, il faut que le cœur la seule, il est nécessaire de la mettre en acte pour aider les hommes, pour honorer Dieu, à qui rien n'est caché, pour qui nos plus secrètes pensées sont à découvert. Aimez-vous et aidez-vous les uns les autres, avertissez-vous spiritement, avec amour et mansuétude, pour vous corriger.

Quelquefois le conseil du plus humble esclave fait plus que le commandement ou l'ordre d'un orgueilleux seigneur ! Agissez ainsi, et Dieu vous en tiendra toujours compte, il vous aidera et dans vos âmes entrera le repentir ; ce sera le premier pas, le plus essentiel pour arriver à la bienveillance...

Richesse, pouvoir, gloire, tout est misère, comparé avec la sublimité de l'Éternel.

Mon Dieu, je t'offre tout en échange du sublime amour que mon cœur repentant te demande ; béni soit ton nom, Seigneur, car je regrette mes offenses à ton égard... j'ai péché... pitié pour moi.

Augustin.

### *Les devoirs de la paternité.*

On doit accomplir les devoirs de la paternité, quelque difficiles qu'ils puissent être rendus par les enfants eux-mêmes. Que la tâche est pénible, lorsque les enfants que Dieu confie sont d'une nature mauvaise et perverse ! Mais il est alors d'autant plus important de ne pas faillir, car d'une part ces êtres ont grand besoin d'être secourus, et parce qu'aussi pareille mission est pour les parents la conséquence et la réparation de fautes commises dans une précédente existence. Le surcroît de charge d'avoir à remplir les devoirs de la paternité envers des êtres vicieux et intraitables résulte de ce que, dans une vie antérieure ou même au début de la vie actuelle, on a perverti des êtres sur lesquels on avait une action, et cela dans un but d'intérêt calculé et sans avoir soi-même l'excuse des entraînements de la passion.

L'épreuve de l'Esprit coupable de cette façon, est, dans son incarnation nouvelle, d'avoir à faire le possible pour élever et améliorer des êtres pervers qui lui sont confiés. Mais l'incarné, s'il ne s'est pas bien préparé à cette tâche, en s'imprégnant des vertus qui lui sont indispensables pour la remplir, court deux périls dans lesquels il pourra tomber, suivant que sa nature le poussera dans un sens ou dans un autre.

Il a en lui le besoin inné de réparer, c'est le souvenir indiscerné des douleurs subies dans le monde spirite, et le besoin le pousse puissamment à vouloir accomplir les œuvres qui sont nécessaires à sa régénération. Sous cette impulsion il veut obtenir des résultats, mais ce qui l'anime, c'est le seul mobile de son intérêt personnel latent ; l'amour du bien n'étant pas en lui, son action s'exerce sans ce guide sauveur, et il risque alors d'être exigeant de progrès pour les êtres pervers qui lui sont confiés, au point d'être dur, méchant et cruel envers eux, alors que la patience et la douceur

devaient tempérer la sévérité ; il se prépare ainsi à l'expiation terrible de la cruauté ; ou bien, ce qui est moins coupable, il se laisse aller à l'impatience et au dégoût, à la révolte contre l'expiation et au rejet par manque d'amour et de résignation, de sa mission si ingrate, mais nécessaire. Dans ce cas la punition sera de se retrouver malheureux après la mort, d'avoir tout à recommencer, mais avec la diminution de puissance morale et l'affaiblissement fluidique qui est la conséquence de chaque incarnation manquée dans un même milieu.

L'exemple suivant est celui d'un père qui, ayant eu des enfants vicieux, s'est découragé de son épreuve.

« Oury, une âme affolée par la douleur.

« Quelle douleur ? - Oh ! par la douleur que me causent mes regrets.

« Quelles fautes avez-vous commises ? - J'ai été cruel avec mes enfants ; j'ai abandonné mes enfants.

« Complètement abandonnés ? - Complètement, livrés à la rue et à la misère.

« Vous regrettez cela, est-ce votre seule souffrance ? - Oui, je regrette, et je vois que mon crime me sépare du bonheur.

« Il faut prier Dieu, lui demander de vous pardonner et de vous donner les moyens de réparer le mal que vous avez causé. Prions (après la prière). Merci je prierai, c'est là que je trouverai le repos à mes angoisses.

« Vous me semblez souffrir plus que vous ne le dites. Quelles sont ces angoisses qui vous affolent de douleur ? - Je vois mes enfants, je les vois sur la pente du vice. C'est moi qui en suis cause. Je sens et je sais que c'est moi qui suis responsable de leur infériorité, coupable du mal qu'ils commettent... Je cherche à les ramener, je suis impuissant ; je cherche à les arrêter dans l'accomplissement d'un mauvais acte, je suis impuissant. Je les vois s'effondrer chaque jour davantage et ils m'entraînent avec eux, puisque c'est moi qui suis la cause de tout cela.

« Priez Dieu pour vous, pour qu'il vous pardonne ; priez Dieu pour vos enfants, pour qu'il les éclaire ; essayez par la prière de les ramener au bien, par amour du bien et non par crainte de ce qui peut vous survenir, Dieu alors aura pitié de vous. - Dieu t'entende ! Prie pour moi. »

Cet esprit a manqué à ses devoirs de père. Il a abandonné ses enfants de la façon la plus cruelle, les laissant livrés à eux-mêmes dès l'âge le plus tendre, ne s'occupant pas de savoir s'ils mourraient de faim, et ce qu'ils deviendraient dans le milieu où il les plongeait les pauvres enfants. Ceux-ci ne sont pas des esprits avancés, ils sont au contraire mauvais, et la conduite de leur père n'a fait que rendre libre chez eux le développement des mauvais instincts. Oury, au lieu de lutter, a abandonné la partie, il a ainsi renié la mission que Dieu lui avait accordée, et il en souffre et en souffrira longtemps. Il ne sera heureux, il le sait, que lorsqu'il aura ramené ses enfants au bien, et il souffre plus du mal qu'ils font qu'ils n'en souffriront eux-mêmes. Ce sont en effet de poignantes angoisses qu'il subit. Il faut prier pour lui afin qu'il se résigne, et tu pourras ainsi lui adoucir l'anxiété de ses peines. Quant à leur durée, cela ne dépend pas de lui pour le moment, mais des progrès des victimes de sa conduite. Il est probable que plus tard tous ces êtres revivront ensemble dans des existences où ce père dénaturé aura pour sa part à racheter des fautes en essayant de ramener ses anciens enfants au bien et au progrès. Quarante jours après, le même esprit revient pour céder à un autre sa place sur la liste de prière.

« Oury, merci de tes prières, prends ma place pour un autre malheureux, je suis mieux, j'ai foi en Dieu, je sais quelle est ma destinée. Je suis plus calme quand je vois mes pauvres enfants mal agir, je sais que ce n'est qu'un retard. Ma douleur n'est plus qu'une amertume tempérée par la certitude de réussir un jour, et ce n'est plus l'angoisse poignante d'autrefois. Je me résigne et je prie ; et une chose qui m'aide au milieu de mon malheur, c'est que je me vois, depuis que j'ai recours à la prière, obtenir quelques résultats sur l'esprit de mes enfants vicieux.

Seigneur, soyez béni ! Qu'ils sont fous ceux qui doutent que vous veniez consoler les coupables, puisqu'il suffit de vous aimer pour trouver la consolation dans cet amour même.

*Remarque.* - L'être, pour s'élever, doit atteindre un degré de développement moral et de pureté fluidique déterminés. Les mauvaises actions éloignent du but et enveloppent d'une atmosphère fluidique mauvaise. On a donc non-seulement, lorsqu'on a manqué à ses devoirs, la vertu et le développement moral à acquérir, mais encore la purification fluidique à opérer.

Tel un homme vicieux a non-seulement à corriger sa nature de ses mauvaises tendances, mais encore à guérir son corps des ravages que ses vices mêmes ont occasionnés. Le malade ne sera pas guéri, s'il renonce à ses vices, il lui faudra encore un traitement spécialement rigoureux, et particulièrement sévère pour expulser de son corps les germes morbides qui le font souffrir. Eh bien, le coupable d'esprit a à guérir son périsprit, comme le vicieux a à guérir son corps ; et cette guérison du périsprit ne peut s'effectuer que par un surcroît de charge qui nécessite un développement d'efforts. C'est ce développement d'efforts vers le bien qui pourra seul rétablir l'équilibre et la santé dans les fluides, et rectifier la sensibilité pervertie, comme la sobriété systématique deviendra le régime nécessaire à celui qui a abusé de son estomac.

Toute charge lourde est une réparation nécessaire, et c'est en même temps une bénédiction du ciel ; puisque c'est le moyen de réhabilitation qui vous est accordé, c'est le retour au bonheur qui est offert.

Il faut bien comprendre que pour que le surcroît de charge n'existât pas pour l'élui qui s'est éloigné du bien, il faudrait que Dieu fît à sa place une partie du chemin, ce qui ne pourrait s'effectuer, puisque ce serait le supprimer de l'individualité. C'est la créature elle-même qui doit développer en elle le bon sentiment ; si, au lieu de cela, elle détermine les mauvais instincts, nul autre qu'elle ne peut détruire ces penchants qu'elle s'est créés et qui constituent son être même ; c'est donc elle, elle seule, qui doit remonter le chemin qu'elle a parcouru dans le mal, et elle doit le reprendre ce chemin pas à pas, pied à pied en détruisant un à un, tous ces mauvais instincts qu'elle s'est développés et qui ont leur représentation dans les fluides, et nul autre ne peut faire ce progrès à sa place.

Le surcroît de charge n'est donc pas une punition de Dieu, c'est la conséquence de nos actes antérieurs, c'est au contraire l'intervention de la providence divine nous montrant le chemin de la réparation que nous sommes toujours libres d'accepter, nous sommes toujours libres de rester esprits souffrants. Quand on a des enfants vicieux, ou lorsqu'on est entouré d'êtres vicieux vis-à-vis desquels on a des devoirs à remplir, il faut donc recevoir ce fardeau sans murmurer, avec une soumission profonde, avec le cœur humble d'un coupable qui remercie le Seigneur de mettre en ses mains l'instrument de sa régénération, et il faut s'écrier : Seigneur, j'ai perverti, il faut que j'améliore, votre loi est sainte, elle est juste, elle est logique ; c'est un effort qu'il m'est nécessaire d'accomplir, car, le progrès étant un degré à atteindre, l'effort doit-être nécessairement une raison de l'éloignement du but dans lequel je me suis placé moi-même. »

Mais il ne suffit pas d'expier et de souffrir avec résignation, il faut encore acquérir la vertu correspondante à l'expiation ; il faut s'élever à l'amour de l'amélioration de l'élui qui est confié à vos soins. Si l'on ne peut arriver à aimer pour eux ces êtres mauvais, il faut les aimer pour le Seigneur par amour du bien ; si l'on ne peut les aimer comme ils sont, il faut les aimer pour ce qu'ils seront un jour, le jour où, comprenant vos efforts, ils viendront vous remercier à genoux des maux que vous avez soufferts pour eux.

Amis éprouvés, ne vous découragez jamais, ne vous fatiguez pas dans cette lutte pénible, restez toujours doux, patients et calmes, même devant l'insuccès. Il peut toujours arriver un moment où le bien pénétrera, et si vous n'amenez pas à faire le bien, savez-vous quel mal vous empêchez de faire, savez-vous si ce degré inférieur où vous voyez ces malheureux se complaire n'est pas déjà



un grand progrès pour les coupables qui, privés de vos soins, fussent tombés tout à fait dans l'abîme ? En supposant la pire des situations, savez-vous si vos efforts, constamment impuissants dans cette vie, ne viendront pas, dans un souvenir, se concentrer dans l'esprit vicieux, le lendemain de sa mort, et fructifier alors, en lui donnant le remords et le désir de réparer ? Chacun de vos efforts est une semence déposée dans l'âme rebelle, et un jour ou l'autre, c'est eux qui deviendront le point de départ de son retour au bien. Et pour vous, ces efforts sont le mouvement fluïdique qui guérit votre périsprit, et vous donne le bonheur, si la tâche est accomplie avec amour de Dieu, si vous avez été jusqu'au bout, y eut-il un insuccès persistant. L.- V.

*Une rencontre.*

Médium, Mme Georges Cochet.

Madame,

Permettez-moi de vous offrir cette humble causerie.

C'est pour vous, Madame, que j'ai traité ce sujet quo la forme rend fugitif, mais dont votre esprit sait découvrir l'importance philosophique.

Cette nouvelle vous appartient à double titre, puisque vous m'en avez inspiré la pensée et que vous avez daigné consentir à devenir mon secrétaire.

22 décembre 1872.

Alexandre D.

J'ai souvent, pendant mes heures de délicieuse paresse, dirigé mes pas distraits à la fortune du hasard, prêt à recueillir tout ce que les choses ou les hommes voudraient bien m'apprendre. Souvent, l'esprit dégagé de toute préoccupation de plaisir ou de peine, je me suis arraché à ma vie tourmentée pour voir, entendre, et faire mon butin d'observations qui, racontées, m'eussent paru invraisemblables et qui, prises sur le vif, m'étonnaient malgré ma science de la vie. C'est ainsi que je suis demeuré persuadé que tout ce que les penseurs ont écrit, tout ce que les observateurs nous ont montré, ne nous donne aucune idée précise sur la nature et la société, tandis qu'un mot, un geste, un regard nous découvrent un mystère de l'âme, et qu'une fleur imperceptible, un insecte méprisé, nous dévoilent un mystère de la création.

Je me souviens qu'un jour, lassé du rôle fatigant qu'il m'avait fallu soutenir pendant de longues heures en fournissant mon contingents de mots sceptiques, d'anecdotes bouffonnes, je m'étais mis en rupture de ban, pour buissonner en liberté, et trouver un moment la faculté d'être moi, c'est-à-dire insouciant, musard, naïf et bon.

J'allais, guidé par le caprice, me gardant sur toute chose de ces deux fléaux du plaisir, le raisonnement et la pensée ; aussi le temps passait-il légèrement et si légèrement que je ne m'aperçus de l'approche du crépuscule que lorsque le soleil était presque entièrement descendu à l'horizon. Alors seulement je songeai à la fatigue qui m'avait gagné, sans que j'y prisse garde ; à l'appétit, qu'une course de collégien justifiait assez, et qui parlait maintenant avec une persistance d'autant plus grande qu'il s'était tu depuis plus longtemps.

La situation demandait une décision prompte, et toutes les ressources me manquaient. Pour la centième fois, mon imprévoyance m'avait égaré dans les sentiers d'un bois (Lequel ? tous les bois se ressemblent) et, pour la centième fois, maugréant un peu contre cette imprévoyance si malicieusement dirigée, m'amusant beaucoup de mon escapade prolongée dans une zone excentrique au confortable, je tâchais de réconcilier mon esprit avec mon estomac. Celui-ci, qui n'entendait pas raillerie, foudroyait dans son éloquence positive les étourdis qui s'en vont les yeux

attachés au ciel, suivent le premier souffle de vent, et ne sont ramenés sur terre que par la force toute-puissante des exigences matérielles du corps qu'ils ont oublié.

Je dois l'avouer, tout en l'exhortant à la patience, mon pauvre esprit pensait tout bas que messire Gaster avait quelque peu raison ; et c'était d'une parole tout adoucie qu'il lui promettait de remédier par son savoir-faire à un oubli, trop prolongé, convenait-il.

Remédier ! et comment ? et dans quel temps ? Les arbres succédaient aux arbres, les sentiers aux sentiers, et mes pas, en réveillant le caquet de quelque merle moqueur, me ramenaient obstinément dans le même périmètre ; aussi l'impatience, quoi que j'en fisse, commençait à me gagner, et je crois que le gouvernement tomba dans mon opinion, pour avoir négligé d'établir, à défaut d'un buffet ou d'une auberge, les obligeants poteaux, désintéressés cicérones du voyageur parisien.

Comme j'interrogeais les allées dont l'uniformité trompeuse me laissait dans une incertitude inquiète, j'entendis les aboiements d'un chien – le chien est le héraut de l'homme. « Allons, dis-je, et, confiant cette fois, je marchai dans la direction des cris discordants de la bête canine. Chose merveilleuse : je les écoutai sans agacement, croyant y trouver le présage d'un prochain itinéraire. Au bout de quelques secondes, je vis la plus piteuse mine que jamais chien eût montrée. Qu'on se figure un pauvre barbet dont le poil entremêlé était souillé par la poussière, l'eau et la boue dont l'oeil fixe et inquiet à la fois, semblait chercher et craindre et qui, moins encore par une misère si apparente que par son attitude découragée, humiliée même, m'inspira aussitôt un triste retour qui me fit dire à mi-voix : « Pauvre homme ! » tandis que mes yeux se portant au loin, cherchaient le misérable maître de ce misérable chien.

C'est qu'en effet ce désintéressement, ce dévouement, cette abnégation tendre que Dieu condensa dans le chien pour que l'homme pût trouver ici-bas un être qui l'aimât uniquement, un compagnon qui le suivit sans hésitation, un serviteur qui se soumit sans peine, cet amour fidèle que rien ne rebute, qui s'accroît des sacrifices qu'il offre, fait que le chien, docile animal, esclave volontaire, abdiquant toute individualité, porte la livrée physique en même temps qu'il reflète le caractère moral du maître qui le nourrit.

Je ne fus pas peu désappointé en voyant cette fois mes observations tombées à faux : le pauvre caniche était seul et libre (libre, pour le chien, n'est-ce pas dire malheureux ?) Ainsi personne pour me renseigner ! Un instant je portai mon ressentiment sur le barbet ; mais mon mouvement de dépit ne put tenir contre la compassion que commandait son apparence souffrante, et, le cœur l'emportant sur l'estomac, j'oubliai un moment mon inquiétude famélique pour m'apitoyer sur l'infortuné que le hasard (grand maître des musards) plaçait sur mon chemin.

« Peut-être, pensai-je, lui aussi attend son souper, et peut-être il l'attend depuis de longues heures ! » Alors, par un de ces retours qui me sont si ordinaires, je voulus réparer l'injustice de ma première impression et, de ma voix la plus caressante : « Viens, Hasard, pauvre chien ! puisque l'homme, dans ses meilleures intentions, ne peut faire le bonheur complet d'un animal qui regrette et qui souffre, que du moins j'adoucisse tes souffrances physiques, les seules qui puissent s'effacer, et que je partage par une caresse les peines que tu ne peux me confier.

Le misérable me comprit sans doute, car son regard se mouilla d'une expression reconnaissante et, sans hésitation, il me suivit, sérieux, calme ; si j'osais, je dirais pensif.

Me voilà donc dans la même perplexité, plus la préoccupation du nouveau compagnon attaché à ma fortune.

Je hâtai le pas dans une impatience croissante quand, pour la vingtième fois peut-être, je me trouvai au centre de trois routes qui par leur uniformité auraient défié le touriste le plus observateur. « Allons ! je recommence le petit Poucet ! pour Dieu qu'au moins je trouve un ogre, un bandit, un sorcier ou le diable... mais que je dîne !

Hasard avait pris le même arrêt quand, voyant à mon attitude que l'hésitai sur la route à suivre, il me regarda comme pour saisir ma pensée, et, après quelques secondes, intervertissant l'ordre d'abord strictement observé par lui, il prit les devants avec une assurance qui se communiqua à mon esprit.

Hasard était un bon guide. Je l'avouai dans l'humilité de ma joie lorsque, au bout de quelques minutes, je vis les premières maisons d'un village. Restait à découvrir le toit hospitalier qui pourrait nous recevoir, et là encore se trouvait un embarras, car nulle part je n'apercevais cette peinture naïve et cette orthographe barbare qui m'auraient plus réjoui, dans leur promesse positive, que le plus idéal tableau ou le plus long discours. Vraiment c'est bien alors que je sentis combien le bonhomme Chrysale avait de bon sens, de faire la part mince au beau langage, devant l'importance de la bonne soupe !

Je suis naturellement pour les partis expéditifs ; aussi, sans perdre mon temps en fatigantes recherches, je frappai à la première porte, invoquant tout bas les dieux hospitaliers propices aux voyageurs. Comme je n'obtins aucune réponse, je mis moins de précaution, et en même temps que je m'annonçai par un bruit à imposer à un fashionable anglais, j'ouvris la porte qui obéissait à un simple ressort et, plein de confiance, je pénétraï dans la place, suivi de mon escorte. Avec l'assurance que me donnait la conviction d'avoir enfin trouvé un gîte, je suivis un assez long corridor et je m'apprêtai à hêler à pleins poumons les maîtres de céans, lorsque, pénétrant dans la cour, je fus étourdi d'aboiements furieux qui ne présageaient rien moins que des intentions amicales. « Serais-je décidément ensorcelé ? et, retranché du commerce des hommes, n'aurai-je plus désormais affaire qu'à des chiens ? » En faisant cette boutade, mes yeux tombaient sur mon compagnon qui, plus mort que vif, tremblait d'une terreur telle que je me formai une triste opinion de son courage. Par ce besoin de supériorité qui n'abandonne jamais l'homme (n'eût-il pour admirateur qu'un chien), je passai sur la pensée qui m'était venue tout d'abord de battre en retraite et, de mon pas le plus dégagé, j'affrontai le cerbère, avec une fierté qui me donna à supposer que je devais avoir un fort bel air herculéen.

La vanité a toujours perdu l'homme ; hélas ! je l'éprouvai. Je n'eus pas à aller au-devant du péril, ce fut le péril qui s'élança sur moi sous la figure d'un féroce bouledogue. Cette fois, il ne s'en tenait plus aux menaces et ne me laissait aucun doute sur sa résolution de pousser les hostilités. J'avoue qu'à cette brusque réception, je perdis contenance ; je reculai instinctivement, ne voyant nul moyen de me mettre sur la défensive, lorsque Hasard, trouvant dans mon danger la fermeté que je perdais, se jeta, par un mouvement plus rapide que la pensée, au-devant de l'ennemi commun et, malgré les morsures, le maintint à la même place, me donnant ainsi le secours que mon manque de présence d'esprit rendait si nécessaire. En semblables occasions, on sait tout ce que quelques secondes prêtent de ressources. L'intervention de Hasard me donna le temps de me remettre ; la première surprise passée, je me saisis d'un râteau qui se trouvait à ma main et je vins à la défense de mon dévoué champion.

Pauvre Hasard ! ses forces ne répondaient pas à son dévouement, et son terrible antagoniste, véritable chien de propriétaire, bien moins pénétré des sentiments d'une généreuse noblesse que de ceux de son droit brutal, ne faisait point de grâce au courage terrassé qui ne pouvait rien contre lui. Mon râteau vint heureusement changer la face du combat, fort à propos pour Hasard que le dogue abandonna dans l'intention de se jeter sur moi.

« Alerte, Hasard, sauvé ! ... » Et, me faisant un moyen défensif de l'instrument pacifique du labourage, je pus ainsi protéger une retraite devenue trop nécessaire. Hasard, formait l'arrière-garde, prêt à me soutenir en cas de besoin, tandis que je faisais face à l'ennemi. Tous deux nous gagnions pas à pas et à reculons la porte inhospitalière qu'heureusement j'avais laissée entrouverte ; au moment de franchir le seuil, d'une brusque charge, je fis reculer le dogue ; et,

lançant vivement sur lui mon arme devenue inutile, je me rejetai en arrière d'un bond rapide et fermai la porte sur l'animal furieux. Je respirai alors à pleins poumons, comme on le doit faire après une rude alerte, et je pensai aussitôt à soulager de mon mieux les blessures de Hasard.

Un filet d'eau, ruisseau ou source, partageait la rue ou plutôt la route ; car l'herbe y croissait, souillée, rude et âpre, entre les crevasses de la terre.

C'est vers cette source que je m'assis et que Hasard, clopin-clopant, vint me trouver.

Bon chien ! douce et courageuse bête ! il boitait, il souffrait, il payait pour ma stupidité présomptueuse, et ne montrait pas pour cela plus de fierté ; au contraire, il s'avancait soumis et tranquille, sans un murmure de plainte, sans un cri de triomphe ; il s'avancait sérieux, timide, obéissant, et moi, me rappelant cette frayeur naturelle que son dévouement avait changée en courage, je me sentais bien petit et bien humble devant ce valeureux poltron, ce héros de la reconnaissance ! Ah ! la bonne intention que son sort m'avait inspirée était plus que payée ! Hasard avait su reconnaître magnifiquement un instant de pitié, la pensée d'un bienfait !

Je mouillai mon mouchoir et improvisai ainsi un premier pansement. Comme je me livrais à ce soin, un paysan passa près de nous, portant un morceau de pain, reste des provisions de la journée. Un appétit aussi ajourné que celui qui me tourmentait ne raisonne pas avec tant de délicatesse ; je pris donc cette rencontre comme une bonne fortune, et j'achetai au paysan ce pain auquel l'attente donnait un aspect si délicieux. Je demandai en même temps quelle route je devais suivre, et, tranquille cette fois sur mon repas et mon chemin, je fis deux parts de l'appétissante miche.

Je passai sans scrupule sur les préparatifs du repas et me mis à mordre à belles dents. Hasard, lui, moins empressé, semblait attendre quelque chose.

Mange, mon chien ! mange, pauvre ami ! » Et, lui présentant de nouveau sa part si bien gagnée, je joignis à ma modeste offrande les caresses qui devaient le rassurer.

Alors Hasard me parut transformé : son attitude gênée, triste, inquiète, fit place à une joie tout intime, et pour ainsi dire, recueillie. Son regard s'attacha sur le mien, si limpide, si rayonnant, si heureux, et empreint de tant de tendresse, que devant cette révélation de tout ce que le sentiment a de plus délicat, de plus profond, je me sentis troublé d'une émotion étrange.

*Le Lecteur.* – Bon Dieu ! ce D... ne saurait-il se réprimer ! Voyez s'il n'a rien perdu de sa manie de bavardage ! En voilà-t-il pas assez sur un personnage si brillant !

*La Lectrice.* – Et faut-il tant s'étendre sur les splendides équipées d'un chien qui n'est pas même de race, d'un chien dont mon king-charles Marquis ne saurait soutenir l'aspect !

– Cher lecteur, aimable lectrice...

*Le Lecteur.* – Non ! ceci ne se peut souffrir. Je vous abandonne ; car, enfin, où voulez-vous en venir ?

Moi ? mais au vrai, à peu de chose, à rien... à ceci peut-être : Cet animal dont vous faites l'auxiliaire intelligent de vos chasses, adroit lecteur ; cette mignonne créature dont vous faites un si gracieux jouet, charmante lectrice ; cet être qui près de vous vit de votre vie, n'avez-vous jamais su apprécier qu'il ressent comme vous, que comme vous il pense, que comme vous il aime ? Or la sensation, la pensée, le sentiment étant les trois modes de l'âme...

*Le Lecteur.* – Ah ! de grâce !... La métaphysique m'assomme ; une page sur ce ton, et me voilà sombre pour trois jours.

*La Lectrice.* – Et puis, en conscience, peut-on entendre parler de l'âme autre part qu'à la Madeleine ? Il n'y a que le père X... qu'on écoute... ou du moins qu'on admire.

– Pardon ! cependant...

*Le Lecteur.* – Oh ! rien !

– Mais encore...

*La Lectrice.* – Eh ! j'aime mieux l'apologie de votre... barbet !

*Le Lecteur.* – Ma chère, prenez-en votre parti. Le Libéralisme nous condamne aux héros populaires. Bucéphale, de valeureuse mémoire, n'est qu'un féodal, un aristocrate ; et les auteurs, toujours courtisans, plaident avant tout la petite cause de la grande masse. Aussi ne doivent-ils rien voir au-dessus du bourriquet à Martin ou du caniche de l'aveugle. Ne vous révoltez donc pas d'un barbet... et, puisque nous avons tant fait que commencer l'aventure, voyons la fin.

La fin ! et où la prendrai-je maintenant ? Est-ce que je puis dire à vous, lecteur sérieux, fier de votre raison positive, de votre supériorité sociale et intellectuelle, est-ce que je puis avouer que je découvris en une minute le problème que nulle religion, nulle philosophie (celle de Pythagore exceptée), n'avait pu résoudre, c'est-à-dire « un même principe en germe et en développement dans l'animalité et dans l'humanité ? » Est-ce que je puis dire à vous, heureuse lectrice, resplendissante de plaisir eu face de ce miroir qui s'illumine d'un nouvel éclat pour réfléchir votre physionomie mutine, que « la forme est un pur accident de matière, » que « le barbet d'aujourd'hui sera le lévrier de demain comme votre main blanche, douce et parfumée, est faite de la même agrégation que la main calleuse du prolétaire et qu'ainsi, littéralement, toutes deux elles sont bien sœurs.

Dirai-je enfin, à vous qui ne comprenez que ce qui se prouve mathématiquement, à vous qui n'appréciez que ce que les yeux admirent, que jamais repas ne me parut si délicieux que celui que je partageai avec Hasard ; que jamais entrée au logis (fût-ce après un succès) ne me donna tant de satisfaction que celle que je fis en compagnie d'un misérable chien perdu ?

Vous ne me comprendriez pas, car vos maximes ne sont pas les miennes. Vous dites, lecteur : « Rien n'est beau que le vrai ! » Vous dites, lectrice : « Rien n'est vrai que le beau ! » Et moi je dis : « Tout est vrai, tout est beau, qui vient du sentiment, qui s'échappe du cœur !

C'est pourquoi, à mes yeux, hasard n'était plus l'animal repoussant, laid, souillé, c'était un bienfaiteur discret, un serviteur fidèle ; une affection désintéressée et touchante : c'était un ami !

Le 22 décembre 1872.

Alexandre D...

**Juillet 1875**

**A nos lecteurs**

Le procès dans lequel nous avons été impliqué s'est terminé par une condamnation que nous ne pouvons accepter sans protestation ; nous avons interjeté appel, parce que nous sommes persuadés que la question débattue n'est qu'imparfaitement étudiée ; en notre âme et conscience, nous n'avons fait aucun acte qui puisse nous attirer une peine aussi inattendue.

Humbles serviteurs de la loi, nous respectons infiniment la magistrature de notre pays, et ce respect nous engage à nous présenter devant une plus haute juridiction. Nous espérons que, mieux éclairés sur le mobile généreux et désintéressé qui guide tous les actes de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, l'appréciation de la justice précisera nos tendances avec impartialité, et qu'elle les approuvera au lieu de les condamner.

Nous devons en appeler du premier jugement, non-seulement parce que, abstraction faite de toute question de personnes, nos principes l'exigent, mais aussi au nom des journalistes spirites de tous pays, au nom des hommes instruits d'Espagne, d'Amérique, d'Angleterre, de Belgique et de tous les points de la France, accourus pour témoigner de notre bonne foi et pour attester leur croyance, au nom des attestations importantes venues de tous les pays. Nous regrettons vivement que les dépositions incomplètes de nos témoins n'aient pas été mieux appréciées. Merci à tous nos amis pour leur aide fraternelle.

Les journaux n'ont pu donner qu'un compte rendu imparfait ; la plupart ont imprimé des récits fantaisistes, passionnés et moqueurs ; ce n'est pas dans leurs colonnes que le lecteur trouvera la vérité.

Chercher à défendre l'honneur de sa famille étant partout un droit sacré, madame Leymarie, aidée par ses amis et frères en croyance, a pensé que le meilleur élément pour se faire une conviction sur le procès nommé par la presse : « *Procès des spirites* », était d'imprimer la sténographie des deux jours d'audiences, mot à mot, et d'y ajouter comme appendice toute la correspondance de Buguet et les lettres les plus remarquables parmi plus de 200 qui attestent une ou plusieurs ressemblances ; dans cette brochure si intéressante pour les amis de la vérité, on lira les plaidoiries *in extenso*. Chacun méditera sur les paroles généreuses et éloquentes prononcées par notre défenseur M<sup>e</sup> Lachaud. Cette brochure, qui aura sans doute 150 à 200 pages, sera envoyée à tous les abonnés de la *Revue* ; ils ne la payeront que le prix de revient, peut-être moins, si nos amis nous aident matériellement, car c'est une question de *fraternité et d'union*. Puisse cet appel être entendu.

**L'homme, son antiquité**

*Opinion de quelques écoles.*

D'où vient l'homme, est-il né sur cette terre ? a-t-il suivi tous les échelons de la série zoologique ? Le principe spirituel qui l'anime, fut-il immédiatement formé pour habiter un corps composé d'organes spéciaux, créé partialement par Dieu et tiré immédiatement du limon de la terre ? Fûmes-nous cet animal rudimentaire qui n'a gagné le titre d'homme civilisé qu'en suivant douloureusement la voie infinie des vies successives ?...

Nous nous sommes adressé bien des interrogations à ce sujet, et pour mieux nous éclairer, nous avons dû réunir les ouvrages spéciaux qui ont traité cette grave question ; nous présentons aujourd'hui très rapidement, et pour ne pas effrayer les lecteurs de la *Revue*, un court exposé des doctrines émises par les hommes éminents qui honorent le monde civilisé ; nous terminerons par notre appréciation, faite au point de vue spirite, et comme réponse aux penseurs qui discutent sagement sur le passé de l'habitant de notre planète.

#### De l'homme.

Nous avons lu les ouvrages de sir John Lubbock, F. R. S., ceux de Tylor, de Zimmermann, de Humboldt, de Bates, de Wallace, de Darwin, de Schoalcraft, de Galton, de Freycinet, de d'Urville, de lord Brougham, de Herbert Spencer, de Lamanon, de Cook, de lord Ross ; nous avons dû méditer les écrits du capitaine Lefroy, de Spix et Martius, d'Engelhart, Schmerling, Nilsson, Wilson ; ceux de notre Lartet ; ceux de MM. l'abbé Audierne, de Desnoyer et Chrysty et enfin, étudier l'ouvrage de M. Bouchers de Perthes qui, à Menchecourt, auprès d'Abbeville, (Somme), trouva les éléments inattendus, pour concilier l'antiquité de l'homme avec les reliques anciennes trouvées dans les vallées de la Seine, de la Tamise, du Waweney, du Périgord ; avec celles des cités Lacustres et des Kjökkenmëddings, ou amas de coquilles danois.

Ces auteurs célèbres à divers titres, ont constaté que les instruments primitifs, toujours identiques, et quant à la forme, et quant à la matière première, avaient été inventés par tous les peuples qui, à des époques diverses et dans les cinq parties du monde, ont précédé l'âge de civilisation. Les moyens employés pour obtenir les outils ou les armes, ont une similitude caractéristique, et les sauvages actuels de l'Océanie, ceux de la Terre-de-Feu, (lisez Falkner, Fitzroy et Byron etc.), les indiens du Paraguay, les Tahitiens, les cannibales des îles Viti dans le pacifique, les tasmaniens de Van-Diémen, les Esquimaux, les Hottentots et les naturels de l'Australie, etc., ont acquis actuellement, et avec les mêmes moyens de défense, toute l'habileté des hommes de l'époque du Diluvium. Ces derniers, il y a 100,000 ans, peut-être plus, luttaient aussi pour vivre, pour se perpétuer selon la loi ; toutefois, ils devaient offrir à la nature les éléments de conservation propres à leurs progrès ultérieurs. En Danemark, les professeurs *Steenstrup* et *Worsaae*, qui discutent au sujet des armes trouvées dans les amas de coquilles, se demandent si ces instruments ont été des engins de pêches ou des armes de combat, des haches, et comment ils ont pu détruire des animaux monstrueux avec ces outils ?? M. Galton déclare que, avec un excellent couteau européen, il ne se chargerait point de découper les bois durs et des morceaux d'écaille comme le font les tribus sauvages avec le tranchant des lames d'obsidienne ou de silex ; ni d'imiter la dextérité des naturels de l'Amérique méridionale, qui, avec leurs lames plates ou un morceau de fer aplati, grossièrement attaché à un manche de bois, peuvent abattre une girafe ou un rhinocéros, et les dépecer prestement, lorsqu'il n'eût pu, lui, M. Galton, avec une lame perfectionnée, entamer la peau de ce redoutable pachyderme. M. Lartet a indiqué qu'avec des aiguilles fabriquées avec un caillou, (il en a fabriqué lui-même), les hommes de l'âge de pierre cousaient aussi solidement que le font aujourd'hui, les Indiens de l'Amérique du Nord, les esquimaux, les Hottentots, etc., il est donc inutile, en 1875, de discuter les pourquoi et les comment, car les œuvres des habitants des cavernes du Périgord, au point de vue de l'art, ne sont pas aujourd'hui dépassées par celles des naturels du Nord-américain. Les Néo-Zélandais trouent le verre avec un fragment de jaspe, et les Brésiliens des pampas, percent des ornements de quartz cristallisé, épais d'un pouce soit en longueur soit en largeur, avec la feuille pointue du grand plantain sauvage, un peu de sable et d'eau (Wallace, *Voyages sur l'Amazone*, p. 278.) Il est incontestable que l'état primitif des civilisations comporte une infinité de nuances ; que la nécessité et la lutte corporelle continue ont rendu les hommes capables de produire des résultats

qui nous semblent impossibles aujourd'hui. Actuellement, le sauvage le plus arriéré n'a que deux armes ; limité à ce qu'il peut emporter dans sa vie errante, il préfère ce qui lui est d'une utilité générale.

Les ustensiles les plus simples, les mêmes, ont été inventés à toutes les époques par les tribus sauvages ; seulement, l'objet manufacturé est différent, selon l'usage auquel il est destiné et selon les conditions extérieures dans lesquelles les races diverses sont placées.

Les savants que nous avons cités, s'accordent aussi pour constater les faits suivants :

L'amour de la vie, la crainte de la mort, sont regardés comme un sentiment instinctif, supérieur, chez les races civilisées ; mais au Japon, on méprise la vie ; en Chine, un condamné trouve un homme qui mourra pour lui, moyennant une faible rémunération ; des peuplades ne connaissent pas le feu ; d'autres, comme dans la plus haute antiquité, brûlent leurs morts ; les Tarianas et les Tucanos du Brésil, déterrent les cadavres un mois après leur enfouissement pour les faire brûler et volatiliser, ils en boivent les cendres pour recueillir les vertus des morts ; d'autres, tels que les Carâibes, ou bien les Chinois du Yunnan occidental et les Arawaks de Surinam, après la naissance d'un enfant, se mettent à la place de l'accouchée qui travaille comme à l'ordinaire ; l'époux se fait soigner par le médecin. Nos Basques actuels, dans quelques vallées, ont conservé cet usage appelé : *la couvade*. Les Ibères, selon Strabon, avaient cette coutume, et Diodore de Sicile l'avait trouvée en Corse.

Dans la Nouvelle-Zélande, la langue ne peut se servir des lettres b. c. d. f. g. j. l. q. s. y. x. y. z., d'après Brown. (*La Nouvelle-Zélande et ses aborigènes.*) Le dialecte de *Somo* rejette le k. Le Rakiraki ne veut pas du t, et l's et le c sont exclus du langage des insulaires des îles de la Société. Il n'y a pas d's chez les Australiens, et selon M. de Lamanon, dans la Colombie, les Indiens du Port-au-Français n'ont pas l'usage des 7 consonnes : b. d. f. j. p. v. x. cette absence de certaines consonnes dans les idiomes de peuples divers, fait que les sons constitutifs de leurs langages se caractérisent diversement ; les Hottentots, avec leurs gutturales, nous offrent une particularité frappante de ce phénomène.

Autres faits : chez ces races, les unes n'ont pas d'expressions pour remercier, ou bien leurs traits n'expriment aucun sentiment, car parmi leurs vertus, il n'y a ni charité, ni foi, ni espérance ; chez d'autres, le baiser est inconnu et l'admiration se témoigne par un sifflement semblable à celui du serpent ; les pleurs caractérisent la gaieté et pour se respecter, on se tire le nez. – La pitié est un leurre et la paix devient le mal chez les Indiens Siaoux ; d'autres trouvent abominable de ne pas manger seul ; en un mot, ce ne sont point des êtres responsables encore ou s'ils le sont, leur règle du bien et du mal est profondément séparée de la nôtre. Le temps paraît à ces peuples (comme aux enfants) plus long qu'il ne l'est pour nous ; ils traitent leurs femmes avec une dureté, une cruauté inintelligente ; ils pleurent comme un enfant de quatre ans et oublient immédiatement le sujet de leur peine.

Aussi ignorants qu'ont dû l'être les hommes antéhistoriques, les sauvages modernes ne savent pas compter ; un Esquimaux ne peut pas aller à 10 ; les Indiens du Brésil et les Dammaras, dans leur numération, atteignent le nombre 3 ; ceux d'Australie ont le nombre 1 et 2 pour règle : *netat, naes*. Beaucoup de peuplades de l'Afrique centrale, d'après Burton, ne connaissent ni diable ni anges, ni Dieu, et les Indiens du Gran Chaco, Amérique méridionale, n'ont aucun culte ; suivant Burchell, il n'y a pas de culte et de religion chez les Bachapins (Cafres), et selon le révérend T. Dove, les Tasmaniens n'ont pas une expression pour le mot Dieu. Hooker affirme qu'il n'y a pas de religion chez les Lepchas de l'Inde septentrionale, et Freycinet en dit autant des Topinambous du Brésil.

D'après ces conditions d'existence inférieure (il en est de plus abjecte), conditions citées par des auteurs les plus estimables, les plus connus et le portrait réel de ces populations n'étant pas une charge mais la réalité, les Lubbock, les Darwin, les Wallace en ont conclu que certains singes



n'agissent pas autrement, car ils se servent également de massues, jettent des pierres ou des branches à qui les tourmente et brisent les cocos avec des pierres rondes et ce sont ces dernières qui, en brisant d'autres pierres, procurent à l'homme des outils tranchants ; le sauvage fait comme le singe, il a cassé et trouvé des outils grossiers, informes, comme les présente M. Boucher de Perthes, il les a aiguisés ensuite, les a obtenus par pression et percussion et enfin, il dut les travailler pour les polir ; il bâtit sa maison sur le modèle de l'abri inventé par le chimpanzé. C'est ainsi, disent ces savants, que les progrès se sont accentués, une acquisition faite ne s'abandonnant pas. Les races actuelles, les plus basses dans la série humaine, ne sont pas moins avancées que ne l'étaient nos ancêtres du Diluvium, car avec des instruments grossiers comme ceux d'autrefois, le sauvage tue le gibier peu défiant et familier des îles ; nos pères, comme lui, ont dû, sous les tropiques, vivre comme les singes ou comme les Indiens Paruates actuels qui, selon Bates, ont les mêmes inclinations et les mêmes coutumes. Dans les climats tempérés ou froids, les sauvages de toutes les époques durent modifier leurs usages selon le milieu : telle est la conclusion.

Comme on a constaté que la distribution géographique des races animales coïncide réellement avec celle des races humaines, et que ce n'est qu'avec un degré organique élevé relativement que les migrations sont possibles, une école puissante en a déduit que, en supposant l'unité de l'espèce humaine, on ne peut douter que dès son origine, l'homme ne se soit répandu sur les divers continents, et cela, d'une manière progressive ; ce fait eut lieu exactement comme pour les plantes parasites de l'Europe autrefois inconnues en Australie, qui, depuis la venue des vaisseaux européens, ont progressivement couvert toute la surface de ce sol vierge. Ajoutons, dit cette école, que pour modifier un type, il faut des milliers d'années et que la nature qui ne procède ni par bonds ni par éclats, put avec le temps, cette monnaie qu'elle dépense par millions de siècles, transformer et régénérer les espèces en les appropriant avec le milieu ; aujourd'hui, l'homme fait lui-même son milieu, car il est parvenu à maîtriser la nature dont il n'est plus l'esclave soumis ; il sait se vêtir et approprier à son usage le milieu où il vit. Autre conclusion : l'homme modifiable autrefois, l'est moins aujourd'hui après avoir à peu près fixé son type par des répétitions à travers les époques millénaires.

Avant de donner notre opinion, au point de vue spirite, opinion que les hommes de la science ne voudront peut-être pas entendre ou admettre (mais qu'ils seront obligés d'accepter, cela est inévitable), permettez-nous chers lecteurs, de vous citer les arguments des deux écoles ou parties adverses qui luttent dans les écoles d'ethnologie avec des opinions arrêtées ; 1° l'une prétend avec hardiesse que toutes les espèces hominales qui appartiennent au seul genre Homo, exclusivement, ne peuvent se modifier, qu'elles ont été toujours aussi distinctes, sinon plus, qu'elles ne le sont actuellement. 2° Si M. Wallace, dans la revue d'anthropologie, mai 1864, dit qu'en apparence, ceux qui soutiennent la diversité primitive de l'homme semblent avoir raison et présentent les meilleurs arguments à l'appui de leurs théories, il n'est pas moins vrai que cette ethnologue éminent appuie la théorie de la sélection naturelle de Darwin, où l'homme est une espèce, *un* essentiellement ; les milieux physiques et, moraux différents, ayant produit chez lui des diversités qui ne peuvent être regardées que sous un point de vue local et temporaire, et l'homme, selon cette donnée, dans son existence purement animale, soumis aux mêmes lois, varia progressivement comme les autres créatures : « par la faculté de se vêtir, de fabriquer des armes, des outils, il a arraché à la nature ce pouvoir qu'elle exerce sur les autres animaux de changer la forme de sa structure. » Il est évident que la sympathie, la sociabilité, ont, dès lors, développé en lui les facultés intellectuelles et morales, jusqu'à ce degré, où, selon Darwin et Wallace, il échappe à l'influence de la sélection naturelle, et dans sa forme et dans sa structure physique ; il reste stationnaire, pour ainsi dire, matériellement, dans les pays civilisés, mais comme son esprit

progresses sous les influences auxquelles l'organisme échappe, il assure mieux ainsi, sa sécurité et celle de ses semblables ; il existe un accord mutuel qui donne à chacun une résistance infinie.

Autre conclusion : Donc parmi les hommes, les races intelligentes doivent s'étendre, maîtriser la situation, tandis que d'une manière graduelle, les êtres brutaux, sans avenir, tendent à disparaître, à céder la place aux organisations intellectuelles avancées ; ces dernières, tout en ayant une structure corporelle ordinaire, ont développé en elles l'être divin, ce merveilleux agent des transformations morales et sociales.

Oui, la sélection naturelle au dire de ces savants, est une espérance qui éclaire l'avenir ; des sectaires l'ont regardée, dans le principe, comme contraire aux intérêts religieux, romains ou chrétiens, les seuls vrais, disent-ils, sans penser que cette théorie qui nous donne la foi pour le présent, l'humilité pour le passé et un but dans l'avenir, est simplement à la biologie ce qu'est pour l'astronomie la glorieuse découverte de la loi de gravitation. Oui, nous prévoyons ce temps où l'homme civilisé et moralisé, aura même supplanté la sélection naturelle pour ne laisser sur la terre que des animaux domestiques utiles et des plantes cultivées, car le bon et l'utile ne se placent progressivement que dans les milieux où les conditions sont devenues le plus favorables ; cela est tellement vrai, que 320 Belges vivent facilement dans un espace de 1 mille carré, grâce à leur travail et leur industrie ; tandis qu'un seul sauvage, libre dans ses allures, qui vit de la pêche ou de la chasse, a besoin de 78 milles carrés dans le Michigan, Amérique du Nord pour subvenir à ses besoins usuels ; le Patagon exige 68 milles carrés, les Australiens 50 milles carrés ; ces faits prouvent que celui qui plante un arbre ou défriche un champ, doit être regardé comme un bienfaiteur de ses frères en épreuves. La faim frappe incessamment à la porte de ces imprévoyants, esclaves de leurs besoins et des rigueurs du froid ou de la chaleur ; sans connaissances agricoles, ils doivent mourir misérablement ou se manger eux-mêmes s'ils ne trouvent les aliments quotidiens ; l'inquiétude constante qui les domine produit le même effet sur toutes les bêtes sauvages, car le danger est constant, et si l'on n'est appuyé par qui que ce soit, personne ne compte sur vous. L'égoïsme et la crainte, l'habitude de s'imposer des souffrances en se torturant pour se défigurer ou se tatouer, telle est la vie horrible des sauvages, et s'ils ont une religion, c'est pour n'y trouver qu'une source de frayeur par la crainte d'ennemis invisibles. (A suivre.)

## Correspondance et faits divers

*Le Spiritisme et les grands penseurs.*

(Thomas Paine et Ralph Waldo Emerson.)

Il peut sembler étrange que nous choissions un exemple de spiritualisme dans les œuvres du septique auteur de *l'Age de raison*, l'épouvantail de tous les sectaires à l'esprit étroit.

Et cependant dans cet ouvrage si odieux aux dogmatiseurs, Paine avoue que ses meilleures pensées ne sont pas dues au labeur de son propre esprit, mais à une source invisible et étrangère, ou à ce que nous nous sentons justifiés à appeler : des exhortations spirites. Paine va même plus loin : il avait été frappé plusieurs fois de ce fait, que sa vie avait été protégée d'un péril imminent (surtout sous le règne de la Terreur) par une intervention *providentielle* selon les uns, *accidentelle* selon d'autres. Paine dit :

« Tous ceux qui ont observé de près l'état de l'esprit humain et qui ont pu juger du développement et des progrès de cet esprit par l'examen consciencieux du leur, ont remarqué qu'il y a deux espèces de pensées ; celles que nous produisons nous-mêmes par la réflexion et celles qui surgissent et jaillissent comme d'elles-mêmes dans notre esprit. Je me suis toujours posé comme règle de traiter avec urbanité ces visiteurs volontaires ; prenant soin toutefois d'examiner s'ils

valaient la peine d'être conservés ; et c'est d'eux que j'ai acquis presque tout le développement que je possède. »

Quoique le nom de Ralph Waldo Emerson, le méditatif et spiritualiste chef du transcendantalisme à Boston, forme un frappant contraste avec celui de l'auteur de *l'Age de raison*, nous les réunissons dans une même idée, car tous deux ils croient à loi de l'inspiration.

« Les bonnes pensées, dit Emerson, viennent d'elles-mêmes comme un rayon de lumière jaillissant dans une chambre obscure, comme un éclair illumine les ténèbres profondes. »

Walter Scott a répété plusieurs fois, alors qu'il écrivait les ouvrages qui lui ont acquis une si juste célébrité :

« Je m'imagine quelquefois que mes doigts travaillent seuls, d'une manière complètement indépendante de ma tête ; vingt fois j'ai commencé un ouvrage avec un certain plan et je n'y ai jamais adhéré une demi-heure. Je suis quelquefois tenté de laisser mes doigts errer à l'aventure ; afin d'essayer s'ils n'écriraient pas aussi bien sans le secours de ma tête. »

(Traduit de l'anglais par mademoiselle E...).

### *Le berger du Plessis.*

(Pierre Houdée.)

Merci, chers messieurs, pour tout le bien que vous me faites, vous le savez, le spiritisme est toute ma fortune ; la Revue et les ouvrages spirites ont tant de charme pour moi, quand je les lis, je suis heureux.

Chers messieurs, j'ai tant de choses à vous dire que je ne sais comment faire pour vous l'écrire en peu de mots ; je ne suis guère savant et cependant, les bons esprits me protègent, car j'obtiens des guérisons par l'eau magnétisée. Enchaîné au Plessis et ne pouvant quitter ma place, les malades viennent me trouver ; chez beaucoup je reconnais une obsession ; dans les campagnes les pauvres gens manquent d'instruction pour se rendre compte des causes de leurs maladies, ils disent : c'est un sort jeté sur nous et sur nos animaux.

Dans le courant du mois de septembre, un fermier nommé Huzeau de la commune d'Embillou prétendait qu'un sort était sur ses animaux ; de huit heures à dix heures du matin, il leur prenait des crises, ils criaient en sautant et tombaient sur le dos en devenant noirs ; cela durait deux heures par jour, depuis plusieurs années sans avoir pu y porter remède.

D'après mes conseils, ils ont frotté les animaux avec de l'eau magnétisée et la maladie a disparu comme par enchantement. Un autre fermier nommé Lucas avait une bête atteinte d'une maladie extraordinaire et le vétérinaire ne connaissait rien à cette maladie étrange, une bouteille d'eau magnétisée a fait disparaître la maladie qui durait depuis longtemps ; ces pauvres gens sont reconnaissants, ils veulent à tout prix me donner de l'argent, mais je ne veux rien accepter car je ne serais plus un vrai spirite, la charité doit guider mon âme.

Dernièrement, un nommé Mitault de la commune d'Embillou est venu me trouver, il avait vu les médecins de bien des pays, et personne n'avait pu le soulager ; il lui prenait des crises affreuses pendant lesquelles il était presque aliéné ; après avoir bu de l'eau magnétisée il fut complètement guéri. Une quantité d'autres personnes, qu'il serait trop long de vous citer, l'ont été de même.

Je vous garantis ces faits et veuillez les porter à la connaissance de nos frères ; l'eau magnétisée a une grande puissance et je désire que beaucoup de nos amis en fassent usage.

Tout cela me console dans mes travaux qui sont si pénibles.

### *Spiritualisme moderne.*

(Article tiré du journal anglais *The Graphic*, publié à Londres).

3th of April 1875.

Nous avons devant nous trois œuvres remarquables sur ce sujet : *Les Phénomènes du Spiritualisme*, par M. W. Crookes, éditeur J. Burns ; les *Miracles du Spiritualisme moderne*, par A. Russell Wallace, ibidem ; *Données pour la preuve du Spiritualisme*, auteur inconnu, éditeur Trübner et C<sup>e</sup>.

Le 1<sup>er</sup> ouvrage ne contient guère que les procès-verbaux des expériences faites par M. Crookes, en compagnie de M. Home et d'autres médiums à effets physiques, plus une réponse aux critiques du *Quarterly Review* : M. Crookes affirmant que c'est à tort qu'on le croit spiritualiste, et insistant sur ce que dans sa première publication il avait déclaré « qu'en une pareille question, plus que tout autre sujette à l'erreur et à la déception, les précautions contre la fraude semblent, en beaucoup de cas, avoir été totalement insuffisantes » et, qu'il avait trouvé que la manière de raisonner de certains spiritualistes justifierait presque la sévère assertion de Faradax, que « bien des chiens concluraient plus logiquement que certains hommes. » En somme, M. Crookes n'a été qu'un investigateur. Il n'avance aucune théorie, mais il nous dit que dans telles conditions parfaitement déterminées, certains phénomènes sont arrivés dont il ne peut rendre compte par l'action des forces connues. Il a vu des livres et d'autres objets se mouvoir sans le moindre agissement visible. Des mains lumineuses et sans attaches, ont caressé son visage, tiré son habit, cueilli des fleurs, joué d'un accordéon. Un crayon s'est mâté sur sa pointe, et après trois essais infructueux pour écrire, une latte secourable passant légèrement sur la table est venue lui porter aide. Le crayon s'appuyant contre, fit de nouveau de non moins vains efforts pour marquer le papier, et c'est alors que le message suivant fut reçu : « Nous avons essayé de faire ce que vous avez demandé, mais notre pouvoir est à bout. » Ces faits, ainsi que d'autres non moins étonnants, telles que l'apparition de figures et de formes spectrales ont eu lieu en présence de M. Crookes lui-même, mais il reconnaît encore qu'il y a dans son esprit, antagonisme entre la raison et la conviction que ses sens (corroborés par ceux de maintes personnes présentes) ne l'ont pas trompé ; il nous permettra de dire que son livre ne nous a nullement convaincu de la réalité des phénomènes en question. Les expériences de M. Crookes avec miss Cook et son « familier, Katie King » sont relatées dans un appendice. Il a obtenu la preuve absolue que « Katie et miss Cook sont deux êtres matériellement distincts. » Tous deux ont été vus ensemble, en pleine lumière, avec cette seule restriction, cependant, que la tête de l'une était couverte d'un châle. Des photographies ont été obtenues de chacune séparément, et une épreuve les a reproduites ensemble, mais comme dans cette dernière Katie se projette sur la tête de miss Cook « nous pensons qu'il est plus difficile, dans le cas, de certifier l'identité du médium. M. Crookes a la plus grande confiance en miss Cook qu'il croit « incapable de tromper, même s'y elle eût essayé de le faire, » il est par suite regrettable qu'a « la suite de quelques imprudences, elle soit dernièrement devenue si énervée que la force nerveuse se soit ainsi immiscée dans un ordre de recherches aussi scientifiques. » Nous lisons dans le journal le *Spiritualiste*, que M. Crookes vient tout récemment de faire d'autres expériences avec madame Anna Eva Fay, expériences reprises par ; MM. Maskelyne et Cooke dans des conditions plus étonnantes encore, et qui ont conduit à la même conclusion que les phénomènes indescriptibles cités plus haut. Il faut rappeler que madame Fay était amarrée avec des lanières de toile, les mains assujetties, immobiles par le passage d'un courant électrique dont le galvanomètre devait infailliblement déceler la moindre interruption. Il faut croire néanmoins, d'après ce qui advient, que quelqu'un se substitua à madame Fay, sans interrompre cependant le passage du courant, en réunissant sans doute les deux électrodes par un mouchoir humide présentant la même conductibilité que le corps humain. C'est pour enlever l'idée de cet artifice possible, que les deux bons messieurs, sus-dénommés retinrent et fixèrent les deux poignées des fils électriques à une distance telle, l'un de l'autre, qu'un mouchoir ne pouvait

les réunir, ne pensant point, sans doute, qu'un tissu quelconque plus long pouvait encore être employé. Autre chose du reste semble avoir été omis par ces investigateurs : c'est que la dame en question pouvait très bien, pendant une aussi courte séance, garder l'une de ses mains libre, en posant l'électrode soit à son cou, soit même sous son bras, et toucher un collier métallique, surtout si son ajustement s'y prêtait. A notre simple avis, l'expérience ne nous semble point concluante, et du reste, nous avons toujours considéré ces recherches soi-disant scientifiques, comme ne satisfaisant nullement, parce qu'en raison même de leur complexité, elles présentent plus matière à la mystification qu'à la moindre conclusion. Dans tous les cas présentés, les poignets du médium ont été liés et joints si près que le relâchement semblait impossible. Si au contraire, madame Fay avait été couchée sur une chaise longue, ses bras étendus, ses pieds liés, et bien surveillée... Nous pensons fortement qu'aucun phénomène n'eût été constaté. En tout cas, jusqu'à ce que quel qu'expérience moins sujette à suspicion que celles présentées par M. Crookes, soit produite, nous refusons d'accepter un certain nombre de tours de prestidigitation, accomplis dans l'obscurité ou derrière un rideau, pour des preuves manifestes de l'existence d'une « nouvelle force. » L'obscurité, sans doute, n'est point une condition nécessaire puisque les plus récentes séances de madame Fay ont eu lieu dans une salle ouverte, aussi éclairée derrière que devant le rideau. Le seul but de ce rideau est-il de cacher le *modus operandi* ?

- L'ouvrage de M. Wallace est plus volumineux et plus raisonné que celui de M. Crookes. Il commence par établir que « les arguments des Hume, Lecky et autres contre les miracles, sont empreints de présomption, d'erreurs, de contradictions et par suite sans valeur ; tandis que la preuve dérivant du témoignage humain augmente constamment d'autorité à mesure que les constatations honnêtes, désintéressées se présentent en nombre ; qu'aucun fait ne doit être rejeté quand il est affirmé par quiconque en a été témoin, attendu qu'il existe beaucoup de faits réputés surnaturels ou miraculeux, et qui tous les jours cependant, arrivent au milieu de nous. » M. Wallace déclare qu'avant d'être initié au spiritualisme il était d'un scepticisme absolu, et qu'il est maintenant arrivé à croire presque tout ce qu'un peuple intelligent - pour ne rien dire des philosophes - rejette communément sans hésiter, à savoir : les enchantements, la force odique, la clairvoyance, les apparitions, le mesmérisme et même le phrénomesmérisme. Il cite, au dire du Dr Edward Clark, une dame de New-York qui entendait de la paume de la main, et lisait avec ses coudes. Il remarque qu'il est singulier que les clairvoyants n'arrivent que par degrés à l'entière perception « ne disant pas d'emblée. - C'est une médaille, - mais, c'est du métal - rond et plat - avec caractères marqués - et ainsi de suite. » Ces faits que la généralité n'admettrait que sous toutes réserves, ou à titre de conjecture, établissent suffisamment pour M. Wallace « l'existence d'un nouveau sens, ou d'une perception rudimentaire. » Il est naturellement un acharné spiritualiste ; à mesure qu'on s'avance dans sa notice, les faits présentés deviennent de plus en plus variés, de plus en plus affirmés et si en contradiction avec ce qu'enseigne la science et ce que traite la philosophie moderne, qu'à la fin il rompt complètement en visière avec ces doctes personnalités. Il dit que les savants qui ont nié le Spiritisme l'ont fait sans un suffisant examen, et conteste le déverni que la découverte de quelques imposteurs reconnus aurait jeté sur le système, attendu que quelque fraude qui ait été tentée par-ci par-là, ces phénomènes pour être inexplicables encore n'en ont pas moins été nombre de fois constatées à l'abri de toute imposture. A cette question capitale : « Quelles notions utiles, lesdits Esprits ont-ils ajoutées au bagage humain ? » il répond que « sans doute leur mission n'est pas de donner à l'homme les renseignements qu'il peut acquérir lui-même, » et comme s'il doutait lui-même de la valeur de cette réponse, il entre incontinent dans d'assez longs détails sur les émissaires, sur les communications obtenues au moyen de médiums extatiques, qu'il présente comme les apôtres inspirés d'une, « nouvelle religion. » Enfin il parle de l'immense diffusion du spiritualisme, du nombre considérable

d'hommes distingués qui le professent et prétend - est-ce vrai ? - qu'aucun d'eux n'a depuis renié sa nouvelle croyance.

- L'auteur des *Données pour la preuve au Spiritualisme* commence par établir un parallèle entre les faits extraordinaires du Spiritisme moderne et les faits miraculeux relatés dans la Bible, et sans donner son avis, prétend que si nous voulons être logiques, nous devons ou admettre les merveilles de nos jours aussi bien que celles des temps passés, ou donner quelque raison pour prouver que ce qui était possible jadis, ne l'est plus aujourd'hui. Il déclare que l'évidence en faveur du Spiritisme moderne est au moins aussi grande que celle qui peut être alléguée au profit de quelque autre croyance admise ; et tel est son mode d'argumentation pour la plupart des points qu'il traite. L'ouvrage se termine par une trentaine d'objections au Spiritisme d'une si insigne faiblesse, qu'elles ne semblent citées que pour les besoins de la cause.

En somme, nous pensons que la cause du spiritualisme n'est pas avantageusement plaidée par les écrits de ce trio d'avocats. Pour traduction conforme, C...

La critique de cet article serait trop facile à faire, nous ne l'entreprenons pas. Sans doute, en écartant M. Crookes qui ne présente que des faits sans y adjoindre la moindre théorie, les deux autres écrivains - à en croire du moins l'exposé de leurs opinions fait par leurs adversaires - ont encore à apprendre ; il est temps que les œuvres du Maître, traduites, pénètrent en Angleterre. Mais de la part du journal, quel pauvre raisonnement ! ... Nous ne voulons cependant pas croire à la mauvaise foi, nous remarquons même que pour des ignorants peu disposés, c'est trop écrire. J'ai pensé que Paris, centre de nos études, devait avoir connaissance de cet article, et se rendre compte des travaux accomplis en d'autres contrées.

#### *A nos frères de France.*

C'est le devoir de tout spirite de faire connaître les phénomènes qui se produisent dans les centres amis et éloignés. Je suis bien heureuse et reconnaissante envers Dieu de pouvoir vous communiquer les manifestations produites chez nous, pendant les derniers jours de l'année qui vient de finir. Nos bons guides m'avaient désigné madame Pachen, comme étant un médium à effets physiques. Bien qu'elle fût tout à fait ignorante en Spiritisme, j'eus le courage d'entamer ce sujet avec elle ; à, mon grand étonnement elle me parla à cœur ouvert, nie confiant que dès son enfance elle avait eu des *visions*, dans *sa cuvette*, en *se lavant* et qu'ainsi, depuis de longues années, elle savait presque tout ce qui lui arriverait ; tantôt c'étaient des tableaux allégoriques, tantôt des prophéties ou des caractères. Elle avait toujours, au moment de la vision, la compréhension de ces tableaux et de leur signification. Passé ce moment elle ne savait plus rien, elle ne voyait rien dans un verre rempli d'eau limpide, jamais elle n'en avait parlé à personne de peur qu'on se moquât d'elle. Ce fait me frappa fortement.

Nous avons eu des séances obscures pendant tout l'hiver de 1874 ; nous avons obtenu quelques petits coups dans la table, pendant l'automne les coups ont augmenté de force sous l'impulsion de l'Esprit *Constanz*, nous avons eu de bonnes réponses au moyen de l'alphabet et même des coups vigoureux, la table tremblait sous nos doigts.

En novembre, madame Pachen se sentit entraînée à prendre un crayon : elle écrivit de suite couramment, elle est médium écrivain. Le 24 décembre, le guide nous dit de mettre le médium dans une sorte de cabinet fermé par une double porte de mon appartement. Le 26, madame Pachen se plaça sur une petite chaise dans ce cabinet, la porte restante entrouverte et la chambre étant amenée à un point d'obscurité qui nous permettait de distinguer tous les objets ; nous étions quatre personnes dans la chambre. Bientôt nous entendîmes madame Pachen soupirer, puis tout devint tranquille, elle devait être entransée. A l'instant, des bras lumineux furent comme jetés hors

du cabinet, des éclairs, des étoiles, des mains. Ces phénomènes surprenants se succédaient avec rapidité, lorsque tout à coup le médium s'écria : - ouvrez-moi la porte, on me pousse hors du cabinet ! - Pendant trois séances consécutives vous avons vu des bras, des étoiles et une ombre noire, comme une forme, tout près de la porte.

Le soir de la Saint-Sylvestre 1874, nous vîmes tous, au même instant, deux grandes mains lumineuses qui nous saluaient à la manière orientale, et se former sous nos yeux l'apparition d'un nègre portant un turban blanc et un costume oriental, nous ne le voyions que jusqu'aux genoux, comme s'il sortait du plancher ; nous le prîmes d'abord pour un nain, mais nous nous aperçûmes bientôt que l'Esprit n'avait pu se matérialiser que jusqu'aux genoux ; nous n'oublierons jamais ce moment. L'apparition dura environ huit minutes, saluant constamment de ses mains lumineuses qui lui servaient à éclairer sa figure entière, son teint noir foncé et son turban blanc.

Cette belle séance fut suivie de deux autres où nous eûmes l'apparition d'une religieuse très nettement accusée, mais elle resta entre les portes tandis que le premier Esprit était venu en dehors du cabinet, tout près de moi, j'aurai voulu lui serrer la main.

Voilà, messieurs et amis, la brève histoire de nos dernières expériences. Acceptez nos meilleurs souhaits, et mes vœux ardents pour le bien de notre cause commune. Voici les noms des personnes présentes à ces séances intéressantes. Ont signé :

La baronne Adelma Vay, née comtesse Wurmbbrand ; le baron Eugène Vay, capitaine ; le professeur Test ; Mesdemoiselles Marie Maslin ; Graz ; Fisch Platz ; MM. Marie Heffer de Ganibatz. Ganoleitz via Graz.

Ganobitz via Graz.

Baronne Adelma.

#### *Conclusion de la brochure intitulée : MES FILS.*

Un jour, bientôt peut-être, l'heure qui a sonné pour les fils sonnera pour le père. La journée du travailleur sera finie. Son tour sera venu ; il aura l'apparence d'un endormi ; on le mettra entre quatre planches, il sera ce quelqu'un d'inconnu qu'on appelle un mort, et on le conduira à la grande ouverture sombre. Là est le seuil impossible à deviner. Celui qui arrive y est attendu par ceux qui sont arrivés. Celui qui arrive est le bienvenu. Ce qui semble la sortie est pour lui l'entrée. Il aperçoit distinctement ce qu'il avait obscurément accepté ; l'œil de la chair se ferme, l'œil de l'esprit s'ouvre, et l'invisible devient visible, ce qui est pour les hommes le monde s'éclipse pour lui. Pendant qu'on fait silence autour de la fosse béante, pendant que des pelletées de terre, poussière jetée à ce qui va être cendre, tombent sur la bière sourde et sonore, l'âme mystérieuse quitte ce vêtement, le corps, et sort lumière, de l'amoncellement des ténèbres. Alors pour cette âme les disparus reparassent, et ces vrais vivants que dans l'ombre terrestre on nomme les trépassés, emplissent l'horizon ignoré, se pressent, rayonnants, dans une profondeur de nuée et d'aurore, appellent doucement le nouveau venu, et se penchent sur sa face éblouie avec ce beau sourire qu'on a dans les étoiles.

Ainsi s'en ira le travailleur chargé d'années, laissant, s'il a bien agi, quelques regrets derrière lui, suivi jusqu'au bord du tombeau par des yeux mouillés, peut-être, et par de graves fronts découverts, et en même temps reçu avec joie dans la clarté éternelle ; et si vous n'êtes pas du deuil ici-bas, vous serez là-haut de la fête, ô mes bien-aimés.

V. Hugo.

*Ce n'est pas toi, c'est donc ton frère ?*

(Réponse à qui condamne sans avoir lu.)

Quand la mauvaise foi aura disparu du reste des journaux, vous la retrouverez, tout entière et triomphante, dans les colonnes de *Paris-Journal*. Elle y siège en permanence, sous le pseudonyme : Impartialité.

*Paris-Journal* voudrait de temps à autre réveiller ses lecteurs ; pour cela, il sent la nécessité d'avoir un peu de finesse. Mais comme il sent bien davantage encore la difficulté d'en montrer miette, il a recours à un moyen ingénieux : C'est de jouer à l'esprit fort, et même au bel esprit (pourquoi pas ?) en ridiculisant la philosophie spirite. Et de fait, ce n'est pas le ridicule qui manque dans ses attaques, *Paris-Journal* dispensant très généreusement tout celui dont il est pourvu. Pour donner plus de sel à sa réplique, il invente le fait ou, s'il n'est pas en veine d'imagination, du moins il le torture ; puis il le commente, le brode. Le tout est absurde ; mais le Spiritisme en fait les frais et... voilà, des lecteurs bien renseignés !

Ne croyez-pas, au moins que ce soit cette petite rouerie de rédacteur aux abois, qui me fasse émettre mon opinion, très arrêtée sur une feuille presque aussi ignorée qu'elle est ignorante. Certes, j'excuse des pauvres gens qui, forcés d'avoir de l'esprit argent comptant, se jettent, en désespérés, sur le Spiritisme... lorsqu'ils n'ont plus rien à mordre. Et puis, pourrait-on en vouloir à de si risibles adversaires, qui ne parviennent à nous parodier qu'en nous prêtant leurs inepties. Devant leurs plaisanteries si fades, devant leur nullité qui s'étale avec l'audace de l'inconscience, on ne saurait avoir de colère ; si même leur incapacité n'était mêlée d'arrogance, on pourrait avoir de la pitié.

Non, nous ne sommes pas irrités d'une opposition tout attendue. Il serait par trop naïf, vraiment, d'espérer un jugement sensé des écrivains éminents qui dînent d'un calembour et soupent d'un raconter ! Aussi ne me serait-il jamais venu à l'esprit de ramasser une de leurs provocations burlesques, quand plusieurs articles me tombèrent sous les yeux, terminés invariablement par cette apostrophe : « Spirités, répondez ! »

Dans le numéro du 5 mai, l'appel était plus pressant encore. Après avoir enveloppé les spirites dans un arrêt qui n'allait à rien moins qu'à en faire des fripons, *Paris-Journal* concluait magistralement, et au nom de *son impartialité*, en adjurant les accusés de se justifier. L'impartialité ! C'est là que je fus prise ! Il y a comme cela de ces mots qui imposent (vu la circonstance, je puis dire qui en imposent). Je ne vis plus le parti pris, l'insulte, la sottise ; l'impartialité couvrit tout.

Comment, me dis-je, voilà la troisième fois, à ma connaissance, qui sait ? La centième fois peut-être ! (Aucun ennemi ne m'ayant abonné à *Paris-Journal*) qu'une conscience de journaliste, dans toute la fleur de ses scrupules, dans toute l'intégrité de sa justice, réclame à grands cris la lumière, et je dors ! A moi, ma bonne plume d'acier ! Le cœur léger, j'écrivis lisiblement et en gros caractère la suscription suivante : A *Paris-Journal* et je lui adressai ce qui suit :

Monsieur le rédacteur,

« Le hasard me met entre les mains un numéro de votre journal. Je relève un article qui commence ainsi : « *Depuis longtemps les spirites exploitent la crédulité du public* » et qui se termine par ces mots : « *Comme nous sommes impartiaux avant tout nous attendons la réponse des spirites.* »

Il serait vraiment fâcheux qu'une opinion si franchement exprimée, une bonne volonté si évidente ne fussent pas satisfaites. Voici la réponse attendue ; non pas celle des spirites ; je parle en mon nom propre ; mais vous pouvez croire que chacun d'eux vous eût parlé comme je vais le faire : une telle attaque ne comporte pas deux réponses. Tout d'abord, laissez-moi admirer la rare bonne foi, la logique merveilleuse qui vous permettent de proclamer en dix lignes cette proposition tout affirmative : « Les spirites sont des fripons, et cette autre toute mitigée : « Nous sommes impartiaux avant tout. »



« Comment donc ! D'un trait de plume vous convainquez quelques millions d'hommes d'exploitation, et puis vous mettez la main sur votre cœur, et vous dites : « Allons, coquins, défendez-vous ! N'est-ce pas bien tourné, et une telle chute n'est-elle pas impayable ? Ce sont là de ces surprises oratoires que de moins exercés chercheraient et que vous savez rencontrer sans effort ; cela se voit de reste.

Si encore vous vous étiez contentés du mot conventionnel ; que vous ayez dit simplement : les spirites sont des imbéciles ! En fait de jugement, de raison, d'esprit, tout est contestable ; aussi l'opinion a carte blanche pour s'exprimer sans même être forcée d'avancer ses preuves. Vous trouvez stupides les spirites qui veulent appuyer leur foi sur les données de la science ; à leur tour, ceux-ci prennent la liberté grande de considérer comme les modèles de la sottise présomptueuse ceux qui, comme vous, raillent la philosophie spirite sans s'être donné la peine de l'examiner.

Ces jugements-là n'ont pas d'importance, et ne valent pas une goutte d'encre consacrée à les défendre. Certainement, si vous étiez resté dans ces limites, je n'aurais pas dit le moindre mot pour vous détromper. Je me serais même bien gardé d'en appeler contre un arrêt qui m'enveloppe dans la même qualification avec tant de noms célèbres. Comment donc ! Être fou sur la même ligne que le savant Crookes, que la spirituelle Delphine de Girardin, mais c'est une bonne fortune !

Par malheur, votre note change ; elle est toujours fautive, c'est justice à lui rendre ; mais elle atteint une gravité intolérable : nous ne sommes plus seulement les dupés, nous sommes les dupeurs !

Avouez, monsieur, qu'un tel mot méritait au moins une explication. Il est regrettable que vous ayez précisément oublié de la donner.

Quant à la question photographique, je n'ai à entreprendre aucune discussion à ce sujet. Je n'ai pas assisté aux opérations du médium ; ainsi je ne me prononcerai pas n'ayant pas le privilège des journalistes, qui peuvent traiter *ex professo* les questions dont ils ignorent le premier mot. Je dirai seulement que, tout en demeurant persuadé de la réalité des phénomènes spirites, j'ai toujours apporté un contrôle sévère à leur examen. Dès que la question d'argent est posée, on a mille chances d'être trompé. En effet, il ne manque pas de misérables en quête d'expédients qui, par circonstance, se feraient spirites comme les loups se feraient bergers : ce sont de faux médiums.

Maintenant, monsieur, si le photographe dont il s'agit appartient à cette classe, je ne vois pas en quoi les spirites sont solidaires de cette exploitation. Si vous tenez à les en faire responsables, par cette seule raison qu'ils auraient dû démasquer l'imposture, je vous avertis de prendre garde que cette accusation doit s'étendre à bon nombre de personnes plus compétentes : je veux dire des savants, *non spirites, sensés par conséquent*, qui, eux non plus, n'ont pas découvert de fraude.

Je citerai entre autres : le chimiste Maxwell, l'ingénieur-chimiste Augustin Boyard, l'ingénieur-astronome Trémeschini, etc.

4 juin 1875. - Eh bien !..., j'ai quelque peine à l'avouer, mais enfin il faut en convenir... Eh bien ! J'avais été dupe ! Jamais *Paris-Journal* n'avait eu l'intention d'insérer une réponse ; son apostrophe n'était qu'une figure de rhétorique. Mais, dites-vous, et cette fière impartialité ? Hélas ! Perdue, évanouie ! C'était encore un tour... oratoire !

Depuis ce moment, *Paris-Journal* garde un silence prudent sur le Spiritisme. Pourtant ne vous y fiez pas : un beau jour vous verrez apparaître un morceau tout étincelant de cette éloquence que vous savez, et qui se terminera par ces mots : « Spirites, répondez ! » Voici la mesure de la justice que nous pouvons attendre de certaine partie de la presse. Après les détours du dénigrement,

l'arrogance des provocations, puis l'hypocrisie du mensonge. Elle parlera faussement et parlera seule : excellent moyen ; mais du reste moyen unique d'avoir raison.

Pendant ce temps que deviendra le Spiritisme ? Il conquerra les intelligences par l'élévation de sa philosophie, il fraternisera avec la science par l'évidence de ses démonstrations, il pénétrera les consciences par la vérité de sa foi.

Si le Spiritisme n'était qu'une philosophie sublime, la raison obstinée pourrait lui dire encore : « Je ne crois pas ! » Mais le Spiritisme est une science, une science positive reposant sur l'expérimentation. C'est à ce titre qu'il s'impose. Par cela seul qu'il est, il devient plus fort que toutes les subtilités de raisonnement. La parole, si acérée soit-elle, s'é mouss e contre le fait.

Toutes les oppositions viendront s'effacer une à une devant cette lumière. C'est parce que nous avons foi dans l'œuvre du temps, dans l'émancipation de la pensée, dans le travail des âmes, que nous sommes tolérants envers les hommes de mauvaise volonté. Ils se soulèvent contre nous, nous injurient, nous calomnient et nous trouvent sans ressentiment et sans colère. Nous comprenons que l'orgueil, le préjugé, la vénalité, l'égoïsme, le fanatisme n'accepteront pas sans combat une doctrine qui suppose le désintéressement, l'abnégation, la justice, le progrès, l'amour de l'humanité.

Les mauvaises passions ont tant d'empire sur notre société arriérée que celui qui soutient la cause du vrai, c'est-à-dire la cause bien (le vrai et le bien étant un même rayonnement de la divinité) doit s'attendre à la lutte. Disons plus ; cette lutte même est nécessaire. Elle grandit les facultés de l'âme pour les équilibrer avec les facultés pensantes ; le caractère s'élève pour soutenir la croyance.

Reconnaître la vérité, c'est bien ; c'est la marque de l'affranchissement de la pensée ; la défendre au prix de son repos, c'est mieux ; c'est la marque de l'affranchissement du caractère. Si le génie lui-même emprunte du malheur un éclat plus pur, c'est qu'il est une grandeur plus admirable encore que celle de l'intelligence et c'est celle de la force d'âme. Le génie semble n'être que du bonheur ; le courage c'est de la vertu.

Je ne prétends pas dire ici que nous ayons à nous fortifier contre la persécution. Nous qui fondons nos espérances sur la perfectibilité, nous qui cherchons dans l'étude de l'histoire les progrès accomplis, nous aimons à reconnaître à l'appui de notre doctrine que la persécution a beaucoup perdu de son omnipotence. Elle ne broie plus la ciguë, elle ne dresse plus le bûcher, la liberté de conscience est acquise : On peut croire à tout, on peut même ne croire à rien et mourir tout tranquillement par ordre seul du médecin. Pourtant je ne répondrais pas que si Socrate, Jean Huss, Ramus, se fiant sur la liberté de penser, revenaient enseigner leur philosophie, ils ne pussent avoir un beau jour quelque démêlé avec la loi. Les choses tiennent à si peu ! Et puis leurs disciples seraient-ils tous irréprochables ?

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Je n'en ai pas. - C'est donc quelqu'un des tiens !

Quoi qu'il en soit, pour n'être ni brûlés, ni tourmentés, les spirites n'en seront pas moins attaqués sous tout prétexte et hors de prétexte. Toutes les armes seront bonnes - armes légales, bien entendu. - La presse les ridiculisera, la médecine les interdiera, l'Église les anathématisera ; les plus modérés les voudront à Charenton, les autres à Mazas, les autres en enfer.

Mais ce n'est pas parce que la routine se joindra à l'ignorance pour crier : Ce fait n'est pas ! que le fait s'anéantira. Le fait n'a aucun de nos préjugés, pas même celui des égards dus aux préjugés. Il est brutal comme chacun sait ; mais au moins il est un appui solide et qui se repose sur lui peut être tranquille. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, il y a une chose inaltérable, incorruptible, invulnérable : c'est la vérité. Quand son heure est venue de féconder une époque, elle trouve partout des auxiliaires : Tout combat pour elle, même ses détracteurs. La contradiction la propage, la discussion l'affermi t.

Or, tout le prouve, l'heure du Spiritisme a sonné, les esprits qui flottent indécis entre un passé devenu impossible et un avenir inconnu, hésitent et s'immobilisent dans le doute ; mais ils pressentent vaguement une réaction qui voudra satisfaire les tendances progressistes : cette réaction marquera l'ère de la philosophie spirite.

### *Les miettes de l'histoire.*

La critique des journaux est violente et acerbe ; sans avoir étudié, ils condamnent et disent : « *Le Tribunal l'a dit, et nous en sommes convaincus.* » Donc, ce sont des exploiters.

A propos d'un journal religieux, de Lourdes, de la Salette, M. A. Vacquerie nous chicane et nous mêle à sa politique, et quant au Spiritisme, nous pouvons lui répéter ses propres paroles adressées à *l'Univers*, le 22 juin 1875 : « Il essaye de s'en tirer par l'aphorisme de Sganarelle : Il y a fagots et fagots. »

Pour croire avec les hommes éminents d'Angleterre, d'Amérique, ceux dont la réputation scientifique est européenne, sommes-nous plus condamnables que ne l'était N. A. Vacquerie lorsqu'il écrivait les pages suivantes, en 1863, dans son livre intitulé *les Miettes de l'Histoire ?* et l'auteur de *Tragaldabas*, se croit-il supérieur aux Crookes, aux Varley, aux Cox, aux Wallace, aux Robert Owen ?...

Écrivain distingué, M. Vacquerie a dit de madame Delphine de Girardin

« Elle se possédait, elle possédait le public, elle était triomphante ; mais toutes les prospérités se font payer plus qu'elles ne valent ; au moment où tous l'enviaient, elle se savait malade, elle est morte l'année suivante, et elle venait de perdre un ami dont elle portait bravement le deuil.

Était-ce deux morts, la récente et la prochaine, qui l'avaient tournée vers la vie extra-terrestre ? Elle était très préoccupée des tables parlantes. Son premier mot fut : Si j'y croyais. Elle y croyait fermement, quant à elle, et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se reflétait à son insu, jusque dans son travail : le sujet de *La joie fait peur*, n'est-ce pas un mort qui revient ? Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, et, le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner, elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le *parloir* où ils tourmentèrent une table, qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table dont la forme carrée contrariait le fluide. Le lendemain elle alla acheter elle-même, dans un magasin de jouets d'enfants, une petite table ronde à un seul pied terminé par trois griffes, qu'elle mit sur la grande, et qui ne s'anima pas plus que la grande. Elle ne se découragea pas, et dit que les Esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure. Le lendemain, même expérience et même silence. Elle s'obstina, la table s'entêta. Elle avait une telle ardeur de propagande qu'un jour, dînant chez des Jersiais, elle leur fit interroger un guéridon, qui prouva son intelligence en ne répondant pas à des Jersiais. Ces insuccès répétés ne l'ébranlèrent pas ; elle resta calme, confiante, souriante, indulgente à l'incrédulité ; l'avant-veille de son départ, elle nous pria de lui accorder pour son adieu, une dernière tentative...

Madame de Girardin et un des assistants, ceux qui voulurent, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien, mais nous avions promis d'être patients, cinq minutes après on entendit un léger craquement du bois ; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées ; mais bientôt ce craquement se répéta, et se fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup une des griffes se souleva. Madame de Girardin dit : - Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup. La griffe retomba avec un bruit sec. - Il y a quelqu'un ! s'écria madame de Girardin, faites vos questions.

On fit des questions et la table répondit. La réponse était brève, un ou deux mots au plus, hésitante, indécise, quelque fois inintelligible. Était-ce nous qui ne la comprenions pas ? Le mode de traduction des réponses prêtait à l'erreur ; voici comment on procédait : on nommait une lettre de l'alphabet, a, b, c, etc., à chaque coup de pied de table ; quand la table s'arrêtait, on marquait la dernière lettre nommée. Mais souvent la table ne s'arrêtait pas nettement sur une lettre ; on se trompait on notait la précédente ou la suivante, l'inexpérience s'en mêlant, et madame de Girardin intervenant le moins possible pour que le résultat fût moins suspect, tout s'embrouillait. A Paris, madame de Girardin employait, nous avait-elle dit, un procédé plus sûr et plus expéditif ; elle avait fait faire exprès une table avec un alphabet à cadran et une aiguille qui désignait elle-même la lettre. - Malgré l'imperfection du moyen, la table, parmi des réponses troubles, en fit qui me frappèrent.

Je n'avais encore été que témoin ; il me fallut être acteur à mon tour, j'étais si peu convaincu, que je traitai le miracle comme un âne savant à qui l'on fait deviner « la fille la plus sage de la société, » je dis à la table : devine le mot que je pense. Pour surveiller la réponse de plus près, je me mis à la table moi-même, avec madame de Girardin. La table dit un mot ; c'était le mien. Ma coriacité n'en fut pas entamée. Je me dis que le hasard avait pu souffler le mot à madame de Girardin, et madame de Girardin le souffler à la table.... J'avais très bien pu, au passage des lettres du mot, avoir malgré moi dans les yeux ou dans les doigts un tressaillement qui les avait dénoncées. Je recommençai l'épreuve, mais, pour être certain de ne trahir le passage des lettres ni par une pression machinale, ni par un regard involontaire, je quittai la table et je lui demandai, non le mot que je pensais, mais sa traduction. La table dit : « Tu veux dire *souffrance*. » Je pensais amour.

Je ne fus pas encore persuadé. En supposant qu'on aidât la table, la souffrance est tellement le fond de tout que la traduction pouvait s'appliquer à n'importe quel mot que j'aurais pensé. Souffrance aurait traduit *grandeur, maternité, poésie, patriotisme*, etc., aussi bien qu'*amour*. Je pouvais encore être dupe, à la seule condition que madame de Girardin, si sérieuse, si généreuse, si amie, en deuil, mourante, eût passé la mer pour mystifier l'exil.

Bien des *impossibles* étaient croyables avant celui-là ; mais j'étais déterminé à douter jusqu'à l'injure. D'autres interrogèrent la table et leur firent deviner leur pensée ou des incidents connus d'eux seuls, soudain elle sembla s'impatienter à ces questions puérides, elle refusa de répondre, et cependant elle continua de s'agiter comme si elle avait quelque chose à dire. Son mouvement devint brusque et volontaire comme un ordre. - Est-ce toujours le même Esprit qui est là ? demanda madame de Girardin. La table frappa deux coups, ce qui dans le langage convenu, signifiait non. - Qui es-tu, toi ? La table répondit le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là.

Ici la défiance renonçait, personne n'aurait eu le cœur, ni le front de se faire devant nous un tréteau de cette tombe. Une mystification était déjà bien difficile à admettre, mais une infamie. Le soupçon se serait méprisé lui-même. Le frère questionna la sœur qui sortait de la mort pour consoler l'exil, la mère pleurait, une inexprimable émotion étreignit toutes les poitrines ; je sentais distinctement la présence de celle qu'avait arrachée le dur coup de vent. Où était-elle ? Nous aimait-elle toujours ? Était-elle heureuse ? Elle répondait à toutes les questions, ou répondait qu'il lui était interdit de répondre. La nuit s'écoulait et nous restions là, l'âme clouée sur l'invisible apparition. Enfin, elle nous dit : Adieu ! Et la table ne bougea plus.

Le jour se levait, je montai dans ma chambre, et avant de me coucher, j'écrivis ce qui venait de se passer, comme si ces choses-là pouvaient-être oubliées ! - Le lendemain madame de Girardin n'eut plus besoin de me solliciter, c'est moi qui l'entraînai vers la table. La nuit encore y passa. Madame de Girardin partait au jour, je l'accompagnai au bateau, et, lorsqu'on lâcha les amarres, elle me cria : Au revoir ! Je ne l'ai pas revue. *Mais je la reverrai...*

Le départ de madame de Girardin ne ralentit pas mon élan vers les tables. Je me précipitai éperdument dans cette grande curiosité de la mort entrouverte.

Je n'attendais plus le soir, dès midi je commençais, et je ne finissais que le matin, je m'interrompais tout au plus pour dîner. Personnellement, je n'avais aucune action sur la table, et je ne la touchais pas, mais je l'interrogeais. Le mode de communication était toujours le même, je m'y étais fait. Madame de Girardin m'envoya de Paris deux tables : une petite dont un pied était un crayon qui devait écrire et deviner ; elle fut essayée une ou deux fois, dessina médiocrement et écrivit mal ; l'autre était plus grande, c'était cette table à cadran d'alphabet dont une aiguille marquait les lettres, elle fut rejetée également après un essai qui n'avait pas réussi, et je m'en tins définitivement au procédé primitif, lequel, simplifié par l'habitude, et par quelques abréviations convenues, eut bientôt toute la rapidité désirable. Je causais couramment avec la table, le bruit de la mer se mêlait à ces dialogues, dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. Ce n'étaient plus des mots que répondait la table, mais des phrases et des pages. Elle était, le plus souvent, grave et magistrale, mais par moment spirituelle, et même comique. Elle avait des accès de colère ; je me suis fait insulter plus d'une fois pour lui avoir parlé avec irrévérence, et j'avoue que je n'étais pas très tranquille avant d'avoir obtenu mon pardon. Elle avait des exigences, elle choisissait son interlocuteur, elle voulait être interrogée en vers, et on lui obéissait, et alors elle répondait elle-même en vers. Toutes ces conversations ont été recueillies, non plus au sortir de la séance, mais sur place et sous la dictée de la table ; *elles seront publiées un jour, et proposeront un problème impérieux à toutes les intelligences avides de vérités nouvelles.*

Si l'on me demandait ma solution, j'hésiterais. Je n'aurais pas hésité à Jersey, j'aurais affirmé la présence des Esprits. Ce n'est pas le regard de Paris qui me retient, je sais tout le respect qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé, si pratique et si positif, qui ne croit, lui, qu'au maillot des danseuses et au carnet des agents de change. Mais son haussement d'épaules ne me ferait pas baisser la voix. Je suis même heureux d'avoir à lui dire que, quant à *l'existence de ce qu'on appelle les Esprits, je n'en doute pas* ; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme, je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux Esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail, pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table ? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière ? Mais qui vous dit que ce soient des êtres immatériels ? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumière l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. *Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste.* Je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du phénomène des tables. »

Tiré d'un livre intitulé : *Les Miettes de l'histoire*, par Auguste Vacquerie, 1863.

## Dissertations spirites

*La vérité, religion universelle.*

16 juin. - Médium, Mme Krell.

Mes frères, tout passe, les humanités disparaissent, les sociétés s'écroulent, les vieux mondes se perdent dans l'immensité, tout passe, excepté la vérité. La vérité, cette éternelle lumière, cette

radieuse pensée de Dieu, la vérité cette bienfaitrice universelle, ce soleil planant sur tout. Tout passe quand elle reste ! C'est elle aujourd'hui qui vient à vous, elle qui viendra toujours malgré tout. N'entendez-vous pas, mes frères, ce frémissement divin qui agite aujourd'hui les pensées, ne sentez-vous pas cette influence souveraine qui, coûte que coûte fait tomber le préjugé et imprime à l'intelligence humaine, cette sublime direction vers le progrès. Oui, mes frères, oui l'humanité est mauvaise généralement parlant ; oui penchée vers la terre elle respire encore volontiers l'odeur de la boue ; mais dans l'universalité des mondes, votre humanité n'est qu'un enfant, enfant avec tous ses défauts, mais enfant que l'éducation va redresser, que le progrès va perfectionner ; oui, le bonheur l'attend votre humanité, car voici le jour où la vérité vient à elle les bras ouverts, voici le jour des enseignements sérieux, voici le jour de la foi, de la paix, de la pratique du bien, voici le jour de la religion unique, des croyances inattaquables, voici ce jour malgré tous les orages, malgré les haineuses tempêtes ; car souvenez-vous-en mes frères, rien n'entrave la vérité, elle franchit les barrières, elle envahit les digues les mieux construites, elle atteint les montagnes, rien ne lui résiste, car c'est Dieu qui l'envoie.

Qui s'opposera à sa divine manifestation ? Qui empêchera la fusion des cœurs et l'union des pensées ? Qui diminuera les forces naturelles, réelles, les forces spirituelles ? Personne. Qui viendra mettre un frein à la volonté de ceux à qui Dieu permet la communication sur terre ? Qui viendra prendre l'astre au ciel, qui fera tomber l'étoile ? Personne. Qui nous empêchera ce soir de venir à vous, à vous mes frères, unis d'une même pensée de fraternel dévouement, et de vous dire comme au jour d'expansion, Christ disait à ses disciples : « Allez, répandez la vérité sur les mondes, donnez-leur la foi, donnez-leur la charité et baptisez-les au nom de la religion universelle, la vérité.

Bernard.

## Bibliographie

*Esprit, force, matière.*

Par Adelma (médiuim).

Yèvres, 2 décembre 1874.

Ami,

J'ai à m'acquitter de ma promesse de vous donner une analyse succincte du livre : *Esprit, force, matière*, par Adelma.

Quant à la brochure : *Etudes sur le monde des Esprits*, par cette même Dame, je crois vous avoir dit que la partie ayant trait à ses cures par la médication fluidique, me paraît très remarquable, mais que j'eusse préféré que celle touchant aux descriptions des autres mondes habités, restât oubliée. Mais arrivons à la Genèse dictée par les guides d'Adelma.

C'est un système grandiose, bien étudié, bien exposé et si bien dit, qu'il faudrait une traduction bien soignée pour s'en faire une idée exacte.

La difficulté de condenser dans une courte analyse tous les faits qui se déroulent et s'enchevêtrent dans ce livre bizarre, qui fournirait amplement matière pour deux volumes in-4°, m'a fait reculer jusqu'à ce jour ; mais comme il faut une fin à tout, même aux ajournements, je vais essayer de vous donner ci-après un aperçu du contenu d'un livre qui a valu à son auteur la critique de bien des gens.

A l'origine des temps, Dieu, Esprit, force, matière, anima de son souffle vivifiant la masse des atomes inertes, inanimés, comparables à des zéros, à cause de leur nullité dans l'univers. Le néant n'était pas autre chose. Dieu, en vivifiant ainsi le chaos, lui communiqua le principe vital et le germe primitif des mondes et des êtres destinés à les habiter. Il communiqua à chaque molécule

une partie de cette triple qualité, Esprit, force, matière. Il créa de cette manière des Esprits, émanés de son Esprit, de sa force, de sa matière. Il leur accorda le libre arbitre. Ces Esprits dits primitifs étaient relatifs à Dieu, dont ils recevaient la vie, l'intelligence, l'amour. Ils recevaient leurs qualités de Dieu et devaient les communiquer à la création à laquelle ils devaient concourir sous l'œil et la direction de Dieu. Ils étaient créés perfectibles et doués de la double qualité, recevant et donnant ; ou plutôt, c'étaient deux Esprits entourés d'un même fluide, en d'autres termes, des Esprits d'une double nature réunis par une enveloppe commune. On les appelle Esprits dualiques.

Dieu avait créé une loi d'après laquelle l'univers entier devait se féconder, se mouvoir, se développer. Tout devait rester dans cette loi.

Cet état dura des millions de milliers de siècles ; Dieu n'était plus seul, il était entouré des Esprits primitifs ; au milieu de la création, tout était harmonie.

*Première rupture.* - Mais cette harmonie fut troublée par l'orgueil qui se glissa parmi les Esprits. Une partie de ceux-ci voulurent sortir de la loi. Ils se croyaient les égaux de Dieu. Ils voulurent créer sans son concours, et se soustraire à sa suprématie.

A partir de ce moment ils perdirent la double nature, leur fluide, d'abord magnétique, devint électrique, se condensa et communiqua la condensation à toutes leurs œuvres, contrairement aux Esprits restés fidèles et travaillant selon la loi. Le fluide de ces derniers demeura magnétique ainsi que tout ce qu'ils touchaient. Ils agissaient par attraction et rassemblèrent atomes et molécules restés purs, ils les groupèrent, en formèrent des embryons de mondes auxquels ils imprimèrent le mouvement de rotation. Les Esprits opposants au contraire, agirent répulsivement, condensèrent tout ce qu'ils touchaient, et finirent par s'engourdir au milieu du chaos qu'ils venaient de faire naître ; en voulant s'opposer au mouvement selon la loi, leur force se perdit et ils restèrent comme en léthargie au milieu des fluides épaissis.

*Loi de conciliation.* - Les Esprits restés fidèles formèrent des mondes appelés soleils primitifs, les masses moléculaires impures et animées par des fluides répulsifs s'en détachèrent et formèrent un vaste cercle tournant autour des soleils primitifs. Ce cercle, cette atmosphère éliminée et contenant les esprits rebelles, contenait aussi les embryons de mondes nouveaux qui, en se développant, devinrent des planètes tournant autour de leurs soleils.

Les Esprits opposants se réveillèrent de leur léthargie, reconnurent leur faute et comme une partie manifesta du repentir et désira rentrer dans la loi, tandis que les autres demeurèrent endurcis dans leur orgueil, il se fit une seconde rupture, une seconde élimination.

Les Esprits opposés furent expulsés avec le fluide électrique dont ils étaient entourés sous forme d'un cercle de feu qui finit par se perdre, dans l'espace. Mais comme les fluides expulsés trouvèrent un point d'arrêt dans les Esprits d'opposition et dans l'attraction des mondes auxquels ils demeurèrent attachés comme planètes, les germes de nouveaux mondes contenus dans ces cercles, se développèrent et donnèrent naissance à des mondes nouveaux. Il en résulta un second ordre de soleils entourés de planètes. Ces nouveaux soleils appelés Paradis, furent habités par des Esprits repentants, après la seconde rupture, tandis que les esprits endurcis furent relégués dans les mondes inférieurs.

Tandis que les Esprits demeurés fidèles à la loi s'étaient perfectionnés par l'épreuve, les opposants endurcis étaient devenus plus méchants et reçurent le nom de démons, par opposition aux premiers.

*Esprits embryoniques.* - Entre les esprits fidèles et les démons régnait un abîme qu'il fallait combler. Dieu créa donc une seconde classe d'esprits, appelés Esprits embryoniques. Cette

seconde classe fut créée par l'émanation de l'esprit de Dieu uni au principe vital, qui, en traversant la création, s'était perfectionné et (*avait acquis les qualités animiques*) spiritualisé.

Ce sont ces Esprits appelés paradisiens qui reçurent pour habitation les soleils de seconde classe, appelés Paradis. Des millions d'Esprits embryonniques furent créés par la fusion de l'Esprit divin et du principe vital perfectionné, formant un tout entouré d'un fluide. Amenés dans les soleils primitifs, ils y reçurent la double nature ; ils furent instruits par les messies, Esprits primitifs, puis ramenés dans les soleils de second ordre où se fit leur réveil où incarnation qui ici sont synonymes, parce que le développement de ces mondes leur était adéquat. Des anges, Esprits convertis, vinrent à eux pour leur servir de gardiens ; ces derniers accomplirent ainsi de petites missions.

Dans ces soleils de seconde formation il n'y avait rien de mauvais, il y régnait un printemps éternel. Leurs habitants ne connaissaient ni la mort, ni le péché. La voie du progrès leur était ouverte.

Ils recevaient la lumière, la vie, l'instruction d'en haut, tandis que la tentation leur venait d'en bas.

*Troisième rupture ou chute.* - Les démons habitants les mondes inférieurs, jaloux de la création d'esprits nouveaux et honteux de leur propre impuissance à créer quelque chose de spirituel, stimulèrent d'abord la curiosité, puis les désirs des Esprits de seconde création afin de les entraîner à la désobéissance. Ils lancèrent des étincelles électriques, des jeux de lumière, jusqu'aux limites des mondes inférieurs, leur empire, sachant que les regards de ces jeunes Esprits étaient dirigés de leur côté. Les démons se trouvèrent au milieu de la lumière électrique en remplissant l'espace par leurs explosions et leurs secousses.

Une partie des Esprits paradisiens trouvèrent ces manifestations dégradantes et s'attachèrent fermement à leurs anges gardiens.

Les autres virent avec plaisir ces phénomènes nouveaux pour eux, et se lancèrent dans l'espace à la rencontre des Esprits d'opposition ce qui occasionna une nouvelle séparation de fluides impurs, sous forme de cercles de feu, décrivant à leur tour des mouvements rotatoires autour des soleils de troisième classe qui les attiraient et les maintenaient en équilibre au moyen de la force centripète dont ils étaient doués.

Les démons en agissant par leur péréspirit sur les Esprits tombés, produisirent chez ces derniers des appétits sensuels. La partie *recevant* des Esprits dualiques goûta la première au fruit défendu. Ce contact non spirituel avec les Esprits d'opposition produisit une commotion électrique sur la dualité des Esprits et en détermina la séparation. Il en résulta deux ordres d'Esprits, Esprits mâles et Esprits femelles, auparavant réunis en un seul, recevant et donnant.

Une nouvelle séparation a lieu. Les Esprits repentants restent dans les mondes où ils se trouvent actuellement. Les Esprits endurcis, au contraire, se sont éloignés (enveloppés de leurs fluides), sous forme de cercles de feu, donnant naissance à de nouveaux mondes tournant autour de soleils de quatrième classe.

Cette décadence des Esprits continue et forme un cinquième puis un sixième système solaire. C'est à ce dernier que notre terre et ses joyeux habitants ont l'honneur et le bonheur d'appartenir. Il est à remarquer que les mondes et leurs habitants deviennent d'autant plus matériels qu'ils s'éloignent davantage de leur point de départ. Les soleils se forment d'abord, puis, par l'élimination des principes mauvais, se forment, comètes, planètes, satellites, qui deviennent des soleils à leur tour.

Les premières incarnations des Esprits tombés si bas, et relégués dans des planètes tournant autour des milliers de soleils de la sixième classe, ont eu lieu d'abord dans des organismes tout formés, pour s'élever ensuite par la descendance des races, en se perfectionnant jusqu'à l'homme civilisé.



Les Esprits se matérialisant de plus en plus par leurs chutes successives ont perdu le souvenir de leur passé et l'idée de Dieu, au point, que chacun se créa une divinité selon son idéal. Leurs relations avec les mondes supérieurs et les désincarnés n'ont lieu que pendant le sommeil, par le somnambulisme et la médiumnité. Les relations avec les Esprits primitifs, supérieurs, seraient même entièrement rompues, si des Esprits primitifs ne se sacrifiaient en venant remplir des missions dans ce sixième cercle solaire. Mais ces missions n'ont lieu qu'à de longs intervalles et sont de courte durée. Des Esprits des quatrième et cinquième système solaire viennent fréquemment par groupes nombreux s'incarner parmi les Esprits tombés plus bas, pour leur servir d'exemples et remplir auprès d'eux des missions civilisatrices.

C'est là l'image générale et fidèle du sixième cercle solaire et de ses gradations parmi lesquelles se trouve votre terre.

Telle est l'histoire de la création des mondes et des Esprits, et celle de la décadence de ces derniers. L'orgueil et la désobéissance des Esprits tombés fut cause de leur chute. Le repentir et le retour vers la loi naturelle créée par Dieu dès l'origine de la création sera le moyen de retour, pour ces Esprits, à leur point de départ.

De même que la décadence des Esprits tombés de si haut à eu lieu en les matérialisant de plus en plus, de même aussi leur élévation ou retour doit avoir lieu dans le même ordre, en passant par les mêmes phases, mais en les purifiant et en les spiritualisant de plus en plus. La connaissance de leur faute, le repentir, leur amélioration morale provoquée par l'exemple et l'enseignement des Messies, aidés par leur volonté et leur libre arbitre, seront les moyens de leur retour aux sphères supérieures. Ce double mouvement est représenté par une double spirale, car toute la création est animée d'un mouvement rotatoire en spirale, afin que chaque chose ait lieu à son tour, en passant par les mêmes phases. On suppose un point central occupé par Dieu, entouré des Esprits primitifs, lesquels occupent les soleils de première création, formant un premier cercle ; autour de ce cercle viennent se ranger en se multipliant toujours, les systèmes de soleils suivants, lesquels sont entourés de leurs satellites et ainsi de suite. Tout est en mouvement, et ce mouvement amène chaque chose à son degré de développement avec un ordre régulier et constant.

Le manque d'espace et de temps m'empêche de m'étendre davantage dans l'exposé de ce système grandiose et admirablement écrit.

Je ne veux pas clore cette description sans vous dire que c'est surtout à l'influence de la mission du Christ sur terre, que nous devons notre retour vers les sphères heureuses. Jésus était le seul des messies qui fût un Esprit primitif resté pur, c'est à dire fidèle à la loi de Dieu. Il fut le véritable et seul rédempteur de tous les Esprits tombés et repentants de notre système solaire. On voit que les auteurs de ce livre étaient chrétiens. J'aurais bien des choses vous signaler dans cet ouvrage qui mérite le suffrage des philosophes, des moralistes et des savants, car, à côté d'une erreur manifeste, au point de vue de la création, il y a de grandes vérités.

Je ne vous parlerai pas de la loi des nombres et des figures géométriques destinés à la démonstration des faits. Cette partie du livre me paraît très secondaire. Mais comme il est probable qu'il existe dans les nombreux faits omis par moi des points qui pourraient vous intéresser, je me mets à votre disposition,

Là se termine ce que j'avais à vous dire de la Genèse : Esprit force, matière ; j'y ajoute une lettre d'Irma contenant une communication de l'Esprit de notre ami Demeure, ayant trait au livre dont je viens de parler.

Dr Fis.

**Appel à tous les hommes de progrès**

La Société l'*Union*, Société d'études spiritualistes, à Bruxelles, adresse l'appel suivant à tous les chercheurs consciencieux, non ceux qui nient *à priori* et de parti pris, mais aux penseurs qui *doutent*, ce qui est scientifique au premier chef. Nous souhaitons que ce chaleureux appel soit entendu.

Bruxelles, le 27 juin 1875.

Monsieur le rédacteur en chef,

La Société l'*Union* s'étant donné pour mission d'étudier les phénomènes dits spirites, nous faisons un loyal appel aux lumières des savants et des journalistes, quelles que soient leurs opinions, pour nous aider à élucider consciencieusement cette question tant controversée en ce moment.

Ceux qui voudront bien participer à cette étude du plus haut intérêt scientifique sont instamment priés de se faire inscrire chez M. Ch. Fritz, secrétaire de la Société, 12, rue de Louvain.

Nous voulons la lumière pleine et entière contre nous comme pour nous.

Ayez l'obligeance, monsieur le rédacteur en chef, d'insérer cette lettre dans votre estimable journal, et agréez nos civilités les plus distinguées.

Pour le comité :

Le Secrétaire,

Signé : Ch. Fritz,

*Le Gérant* : P.-G. Leymarie.

**Août 1875**

**L'homme, son antiquité**

*Opinion de quelques écoles.*

(Voir la *Revue* de juillet 1875).

Dans la première partie de cette étude, nous avons rapidement synthétisé les opinions de diverses écoles au sujet de l'antiquité de l'homme ; dans un autre ordre d'idées, nous donnons aujourd'hui des déductions qui se rattachent intimement à toutes les recherches scientifiques dont nous avons parlé. Si des hommes éminents, dont le savoir incontestable est universellement reconnu, s'arrêtent à certaines limites indéfinies, ne faut-il pas les aider à franchir ces obstacles ? Nous le croyons fermement, le Spiritisme doit leur rendre cette tâche facile, car il apporte de nouveaux éléments d'investigations.

(Note du rédacteur).

*(Suite).*

Comme conséquence de ce qui précède, l'école de Darwin déduit ceci : - Plus nous descendons dans l'échelle des êtres organisés, et plus nous trouvons caractérisées l'existence végétative, l'insensibilité devant la souffrance ; l'acquisition d'un sens nouveau ou la sensibilisation de ce sens offre toujours une nouvelle source de jouissance ; cette impression progressive doit augmenter insensiblement depuis l'algue marine jusqu'aux grands chênes, depuis ces derniers jusqu'à l'homme. Sur cette terre on ne peut, vu notre système nerveux si clairement défini, prévoir que nous nous ajouterons un sixième sens, mais nous découvrons des forces nouvelles puisque avec le microscope, le télescope, la télégraphie, la loi spectrale, nous obtenons un accroissement considérable de toutes nos perceptions, en décuplant nos plaisirs intelligents et en questionnant la nature par d'ingénieuses inventions. En réalité, le magnétisme, la chimie, l'électricité, sont pour nous des sens nouveaux ; les découvertes des savants et les pensées généreuses de nos philosophes ont accru nos facultés intellectuelles. A mesure que nos satisfactions morales augmentent, le mal diminue, la souffrance s'oublie.

Réfléchissons bien à ce fait : les criminels et les voleurs, 1 sur 20 sont des ignorants, des sauvages sur lesquels agit la tentation ; le jour où ce fait sera bien compris, que le mal, la mauvaise action ne peuvent nous rendre heureux, que la faute implique la souffrance, l'humanité aura fait un grand pas en avant, car on aura détruit la tentation, cette mauvaise herbe sur laquelle se greffe le crime. Comme le sage Brougham, répétons que la science rend la vie meilleure, plus agréable, que l'être raisonnable pour aller sûrement à la vertu et au bonheur, doit, par des motifs de devoir, d'intérêt, diriger son esprit vers les grandes choses préparées par le Créateur ; avec Newton regardons-nous comme des êtres semblables à ces enfants qui, ayant devant eux un océan de vérités lumineuses, s'amuse à réunir sur le rivage la pierre ou le coquillage qui flatte leur vue.

Après cette revue générale, des recherches faites par tant d'hommes savants qui, à des points de vue divers, cherchent à nous faire comprendre ce que nos ancêtres ignoraient ; après avoir synthétisé leurs déductions, dites rigoureuses, théories qui tendent à établir ce qui est évident, que l'ignorance diminue par le progrès des sciences, conséquemment que tous nos maux proviennent de la tentation et du péché, nous n'avons pu avec Sir John Lubbock, Wallace et Darwin, trouver

dans ces arguments généraux la preuve certaine que l'homme est *essentiellement un, une espèce*, avec différentes variétés locales et temporaires, produite par des milieux physiques et moraux différents (sélection naturelle). Avec l'école adverse nous n'admettons pas que l'homme est *un genre divisé en plusieurs espèces très distinctes*, qui jadis l'ont été plus qu'aujourd'hui et, en fait, *incapables de se modifier*. Des deux côtés on est vaillant, généreux, studieux, mais nous restons indécis entre les deux camps (pourtant nous serions du côté de Darwin), et nous devons chercher la vérité à côté de ces écoles estimables et savantes.

Comme l'a dit Allan Kardec et tant qu'il en puisse coûter à son orgueil « l'homme doit se résigner à ne voir dans son *corps matériel* que le dernier anneau de l'animalité sur *la terre*. L'inexorable argument des faits est là, contre lequel il protesterait en vain. - Mais plus le corps diminue de valeur à ses yeux, plus le principe spirituel grandit en importance ; si le premier le met au niveau de la brute, le second l'élève à une hauteur incommensurable, Nous voyons le cercle où s'arrête l'animal : nous ne voyons pas la limite où peut atteindre l'esprit de l'homme. - Le matérialisme peut voir par-là que le Spiritisme, loin de redouter les découvertes de la science et son positivisme, va au-devant et les provoque, parce qu'il est certain que le principe spirituel qui a son existence propre, n'en peut souffrir aucune atteinte. » (*Genèse*, 8, 218.) Oui, nous en avons la conviction profonde, l'espèce humaine n'a pu exister qu'avec des conditions climatologiques propres à son existence ; elle avait dû précédemment s'essayer à la vie animale, à tous les degrés, pour développer ses premières facultés par un temps d'incubation ; c'est la filiation corporelle engendrant la filiation spirituelle, système qui répond à la bonté, à la justice du Créateur et préside à la grande loi d'unité ; dans ce cas, l'homme fait ne doit point mépriser son passé, il n'est pas moins un être admirablement organisé pour avoir été germe, fœtus, et avoir chacun de ses membres formé par l'herbe, le fruit ou la chair qui l'ont substanté.

Mais nous le savons, tous les êtres étant les fils de Dieu, sont l'objet de sa sollicitude infinie ; son impartialité leur impose à tous le même travail et le même point de départ avec l'aptitude à la progression vers le même but, avec la liberté d'user de leur libre arbitre ; quand l'Esprit s'incarne et prend une enveloppe humaine comme instrument de manifestation, c'est pour l'intelligenter, lui faire rendre les sons qui s'harmonisent avec l'être pensant. Le corps ne manifeste que les accords dont l'Esprit a pu acquérir la composition plus ou moins compliquée.

Mais Dieu de toute éternité, créa des mondes matériels et des Esprits pour les habiter ; ces terres incultes couvertes de ronces, sont les ateliers où les fils de l'Eternel développent leurs facultés innées à l'aide du travail matériel et spirituel ; sans habitants, quel but pourraient atteindre ces myriades de voies lactées et leur infinité de systèmes stellaires et solaires ?... A quoi pourraient servir la solidarité universelle, l'attraction, la pompe luxuriante des cieux, si l'idée éminemment juste de l'habitation des sphères n'était qu'un leurre ?? Non, la fraternité divine unit tous les faisceaux de la famille universelle ; la grande communion qui marie tous les systèmes ne peut le faire qu'au nom de l'intelligence suprême ; et, fussions-nous placés à des distances incommensurables les uns des autres, il n'est pas moins vrai que, marqués au front par la volonté de l'Esprit divin, les êtres pensants se rencontrent, se séparent et se retrouvent suivant leurs sympathies mutuelles, suivant le bon travail bravement accompli. Lorsque des éléments en fusion la terre naissait à la vie radieuse, d'autres terres, par milliards, étaient nées avant elle pour vivre et mourir, la science le constate, la révélation spirite le prouve ; d'autres êtres, qui avaient peuplé ces mondes, avaient dû atteindre tous les degrés d'avancement, ils étaient devenus de purs Esprits ; d'autres, au contraire, avaient piétiné sur place en vertu de leur libre arbitre, ils n'avaient accompli qu'une partie de leur œuvre. Dans ce cas les Esprits avancés qui n'ont plus besoin d'un corps matériel, vivent de la vie spirituelle, tandis que leurs frères attardés s'incarnent dans un monde qui répond à leur avancement.

La terre par sa situation sur l'écliptique, est une sphère d'épreuves pour les intelligences rétives, il en est encore de plus malheureuses ; mais, nous l'avons dit, tous les êtres ont leur attribut dans le grand mécanisme cosmique où l'activité est la règle universelle.

Il nous a été dit (cela est) qu'aux êtres nés sur cette terre et qui se sont essayés aux plus bas degrés de l'échelle animale, sont venus se joindre à plusieurs époques indéterminées mais propices, des légions d'Esprits qui, n'ayant pas accompli le bon travail sur les sphères sur lesquelles ils avaient vécu, s'incarnaient parmi les races humaines pour leur apporter d'autres éléments de savoir et de progression ; de là, la diversité significative de l'avancement des peuples, leurs aptitudes innées, leur couleur et leurs types caractéristiques. Les sauvages de notre époque qui représentent, au dire des savants que nous avons cités, les coutumes des anciennes peuplades du Diluvium (il y a mille siècles), sont des Esprits inférieurs qui doivent aussi, dans l'avenir, atteindre le niveau actuel des vieilles races européennes, soit par émigration sur des terres propices à leur avancement, soit par la bienvenue de races intermédiaires qui développeront leur industrie et toutes leurs facultés industrielles et morales. Pour Dieu, le temps ne compte pas ; une minute ou un million de siècles sont une goutte d'eau dans l'océan des âges.

Ce que nous savons bien, c'est que, barbares jadis, nous avons à la suite d'épreuves et de vies continuelles, acquis plus de perfection, nos progrès sociaux en sont la preuve ; que la masse des populations européennes, à l'aide de guerres et de fléaux terribles, a reçu des impulsions violentes qui l'ont remaniée, et lui ont transfusé un nouveau sang par l'addition de nouvelles races, par l'apport de connaissances acquises jadis lui donnant l'intuition d'un état de choses toujours, plus avancé ; les nouveaux venus choisissent simplement un corps capable de répondre à leur acquis antérieur. Pour perpétuer les existences humaines, il n'est point nécessaire d'en appeler à la création spontanée de nouveaux organismes matériels.

La race adamique (cela n'implique pas que nous la regardions comme créée spécialement selon les six mille ans de la Bible mosaïque), venue à l'époque où la terre était peuplée de temps immémorial, doit être l'une de ces immigrations ; ce sont les bienvenus, c'est la colonie d'Esprits partie d'autres sphères ; elle a toujours été industrielle cette race, et les faits anthropologiques et géologiques tendent à confirmer la théorie spirite, car à l'analyse de son crâne, de ses larges mains, de ses pieds longs et plats, on ne reconnaît pas l'ancien sauvage du diluvium et des siècles suivants, dont toutes les armes, à poignées menues, devaient être fabriquées pour de petites mains. Au point de vue physiologique, la différence entre cette race et les autres est encore bien plus réelle et évidente, car les nègres ne deviennent pas blancs, et réciproquement. On a retrouvé sur les monuments égyptiens qui datent de huit à dix mille ans avant notre ère, des types identiques aux habitants actuels des bords du Nil. Il y a eu des croisements qui ont produit des races intermédiaires, mais le type adamique a son caractère propre, bien à lui, franchement déterminé ; c'est une race proscrire, exilée sur notre terre d'où elle a dû tirer sa nourriture à la sueur de son front, et que le Christ a visitée pour lui donner le sentiment de la loi. Les Esprits supérieurs ont souvent la mission de venir purifier ces immigrations d'âmes de leur péché originel, celui de n'avoir pas accompli leur devoir sur les autres sphères où Dieu les avait placées dans le principe. Il n'y a pas eu pour elles déchéance vers un état primitif, mais un simple changement de milieu, mieux approprié à leur développement moral et intellectuel.

Notre raisonnement est conforme à la justice de Dieu ; cette logique rigoureuse est corroborée par des faits tels que celui-ci : « l'homme est sur la terre depuis un temps indéterminé, qui a précédé sans doute la grande période diluvienne », devient rationnelle, quand on la voit confirmée par la généralité des instructions données par les Esprits aux spirites et spiritualistes de notre monde. Pour les expulsés d'une sphère, il y a le souvenir d'un *paradis perdu*, et cette légende que nous retrouvons chez les anciens peuples civilisés comme chez les sauvages de l'Océanie, prouve que

l'homme, par tradition, conserve le souvenir d'un mirage lointain, celui *des biens perdus par sa faute*. La mission du Christ était celle-ci : Éclairer les âmes pour les guider vers le bien, pour leur indiquer la relation qui existe entre toutes les âmes depuis Adam jusqu'à lui ; si ces âmes étaient nouvelles, elles ne pourraient être entachées de la faute du premier *père charnel* (et non spirituel). La réincarnation est la conséquence du rapport entre les âmes du temps du Christ et celles des temps adamiques ; c'est ce qui implique le *péché originel*, cette doctrine vulgaire. Les Esprits renaissent à diverses reprises sur la terre, ils viennent s'y épurer en progressant et ne sont pas soumis à la responsabilité des fautes d'un personnage qu'ils n'ont pas connu ; Dieu, en les créant à cet effet, les aurait entachés pour un acte qu'ils n'ont pas commis. Il y a réincarnation, parce qu'il y a relation entre l'homme nouveau et l'ancien qui se perpétuent par les épreuves successives ; ce sont des multitudes de vies, qui notent les étapes parcourues par un être dans l'espace et le temps. Le Spiritisme établit solidement cette salutaire et magnifique vérité.

De la jeunesse à l'âge mûr, on peut dire des diverses époques d'une vie, c'est une ascension vers la lumière ; le souvenir de ce qui est beau et bien ne s'efface jamais, il apparaît toujours tel qu'on le vit dans l'heure radieuse du passé, et dans la vie spirituelle, le passé est présent pour nous. Oh ! cette terre n'est pas un monde d'illusions ; le rayon solaire est toujours le même, la goutte de rosée ou l'étoile ne mentent pas ; aussi n'accusons que nous-mêmes, car nous cherchons à nous illusionner sur les grandes vérités ; l'homme seul a le don de mentir.

Oui, ennoblissons la vie par de fortes et salutaires études et répétons-nous ces paroles d'Edgar-Quinet : « Un Esprit qui s'avance vers la lumière, s'avance vers la félicité. » Fuyons cette philosophie morose qui battrait le flot si telle était sa puissance, qui a le délire du moucheron contre les grands fauves du désert et qui, devant sa mauvaise humeur briserait la nature si elle était un simple vase d'argile. Ce n'est pas avec de vieux fétiches que l'on refait un monde ; nous devons, sous leurs débris, retrouver le sol vierge de l'âme humaine. Comme la vie morale qui semble tarie tend à faire disparaître le sentiment de l'immortalité, cette puissance accumulée par le passé, ce fleuve immortel que nous devons faire déborder dans l'avenir, unissons-nous, spirites mes frères ; si l'étude de l'âme ne peut absorber les heures inoccupées de notre société affairée et inquiète, travaillons avec fruit, semons pour donner la bonne récolte aux générations qui viennent ; que l'étude de l'homme devienne la grande et consolante préoccupation du siècle futur.

P.-G. Leymarie,

### **Correspondance et faits divers**

*La Société Espiritista Española, de Madrid.*

Nos frères de Madrid nous adressent les deux circulaires qui suivent ; nous prions les journaux spirites étrangers de vouloir bien les reproduire in-extenso, car elles tendent à unir en faisceau les spirites de tous les pays. La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec donne son adhésion entière au projet de ses frères Espagnols.

A Messieurs les membres de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, 7 rue de Lille, Paris.

J'ai l'honneur de vous faire savoir que la Société spirite espagnole qui se consacre depuis quelques années aux études psychologiques ainsi qu'à la propagande du Spiritisme, a vu couronner ses efforts par le nombre toujours croissant des adeptes à cette sublime doctrine ; elle a mis au jour plusieurs ouvrages, et se propose d'en publier d'autres obtenus de ses Esprits protecteurs. Mais, afin de donner plus de fécondité à ses études et de rendre plus efficace sa propagande, elle a compris que le meilleur moyen pour atteindre ce but était de se mettre en

rapport avec les principaux centres spirites étrangers, complétant ainsi ses relations déjà obtenues avec les centres espagnols.

C'est pour arriver à ce résultat que je vous écris cette lettre, espérant de votre bonté de vouloir bien nous mettre au courant des progrès fait par le Spiritisme dans votre pays.

Nous vous enverrons les numéros de notre journal *El Criterio Espiritista*, organe officiel de la Société, espérant de votre part que vous nous enverrez aussi vos publications pour les faire connaître en Espagne, et que vous nous initierez, en même temps, aux progrès que fait partout le Spiritisme.

J'ai bien l'honneur d'être votre dévoué frère,

El vizconde de Torres-Solanot.

#### Circulaire.

La grade Exposition internationale de Philadelphie appelle à concourir *tous les efforts ayant pour objet : l'amélioration des conditions physiques, intellectuelles et morales de l'homme en général.* Parmi ces efforts, aucun n'est aussi puissant et efficace que le Spiritisme ; nous croyons que faire exposition de toutes ses phases, de tout son développement providentiel, pour le semer sur le terrain des connaissances humaines, c'est répondre à une nécessité, c'est accomplir un devoir. Afin qu'il ait dans la capitale de la Pennsylvanie une représentation digne de son importance et de l'influence qu'il exerce et doit exercer dans l'humanité, il est indispensable que nous ayons *les efforts, l'activité et le concours absolu de tous les spirites de notre planète.*

Animés par cette idée, nous venons appeler votre bienveillante attention sur ce projet transcendant, lequel, mis à exécution selon nos intentions, doit préparer le triomphe de la vérité pour laquelle nous combattons. Les temps sont arrivés et nous devons nous grouper pour constituer l'unité de doctrine, l'unité de son enseignement. Nous devons la présenter à cette génération altérée de vérité, qui se voue aux plus gigantesques entreprises pour améliorer et rendre la vie plus agréable ; nous devons l'exposer parmi ses produits manufacturés, ses machines et ses productions dues à l'intelligence et au travail, pour que notre humanité médite un instant sur nos communications avec ce monde invisible, si rempli d'espérances pour l'avenir, de séduisantes promesses pour les travailleurs comme d'intérêt immédiat pour la science et la vertu. Nous exposerons nos livres nombreux, nos opuscules multiples, nos journaux mis au jour sous les efforts de nos presses créées et réparties dans le monde entier ; nous appellerons à ce concours de puissants médiums, les grands orateurs, nous répandrons la lumière telle qu'elle doit être, l'élevant bien haut avec foi et enthousiasme afin qu'elle soit en vue de tous et pour augmenter son irradiation.

Afin d'arriver à ce résultat et que notre pensée ait son application opportune, nous nous sommes déjà adressés aux spirites de Philadelphie, de qui, principalement, doit venir l'initiative. Nous espérons que toutes les sociétés spirites seconderont nos intentions, celles de pouvoir marcher, unis par la même pensée, au grand concours pour lequel nous sommes appelés au nom des intelligences supérieures qui, dans l'erraticité, veillent sur nous pour le progrès moral et intellectuel de la planète que nous habitons.

La commission de notre Société, chargée d'arrêter le concours espagnol à l'Exposition spirite Philadelphie, prie ses frères de tous pays de bien accueillir son idée ; unis dans nos efforts, nous montrerons les progrès acquis par notre consolante et sublime doctrine qui, aujourd'hui, offre la plus puissante des impulsions pour réaliser l'amélioration physique, intellectuelle et morale de notre humanité.

*Allons vers Dieu par la Charité et la Science.*

Madrid, 1875.

Le vicomte de Torrès-Solanot. - Manuel Corchado. - Dr. Huelbes Temprado. - Guillaume Martorell. - Daniel Suarez. - François Migueles. - Paul Gonzâlvo. - Thomas Sanchez Escribano. - Eugène Couillaut. - Joseph Agramonte.

*Procès de mademoiselle de Beauvau-Craon.*

La princesse Isabeau de Beauvau-Craon, est, dit-on, une nature ardente ; elle est excentrique, dit sa mère, madame la princesse de Beauvau-Craon, qui après lui avoir fait nommer un conseil judiciaire, le 12 mai 1869, par un jugement du tribunal de la Seine, voulait la faire interdire, puisque ces jours-ci elle lui intentait une action judiciaire, et voulait prouver que sa fille n'avait plus son libre arbitre, que chez elle les facultés mentales troublées frisaient la folie. Cette mère voulait, paraît-il, atteindre ce but : devenir maîtresse de la grande fortune de sa fille ; c'est ce que prouve l'interrogatoire et la correspondance de cette dernière.

Mademoiselle la princesse Isabeau est parfaitement saine d'esprit, ce que prouvent la rectitude de son jugement, sa correspondance et ses réponses ; être ardent, poursuivre un idéal quand on croit trouver la vérité en lui, est toujours pour le vulgaire une preuve d'excentricité. Ce qui ressort de ces débats, c'est que cette jeune personne, qui est du plus grand monde, après s'être abaissée à étudier des choses bien futiles, telles que la physique, la chimie, l'astronomie, etc., est devenue assez savante pour n'attacher qu'une légère importance à l'article chiffon et aux frivolités des salons.

Question bien grave, et qui prouve l'abaissement définitif du caractère de mademoiselle de Beauvau-Craon ; en 1868 elle s'est occupée de magnétisme dont elle connaît la valeur et la puissance, enfin elle est devenue spirite et donne une importance capitale à cette doctrine condamnée par tous les *hommes spirituels, supérieurs*, qui n'en connaissent pas la portée, qui n'ont jamais lu une page des volumes traitant la matière. Le peuple qui se prévaut de ce titre : *le plus spirituel du monde*, est le plus ignorant en science pratique, en science psychologique. Quelle triste réalité !

Dans ce fait, le tribunal n'a pas vu qu'une personne aimant les sciences exactes fût un cerveau fêlé ; trouvant madame la princesse de Beauvau-Craon mère mal fondée dans sa demande, il l'a condamnée aux dépens.

*La Famille Caxton.*

Par Bulwer. II<sup>e</sup> volume, page 93.

Dans les villages primitifs des comtés occidentaux de l'Angleterre, c'était et c'est peut-être encore une *superstition* assez commune de croire qu'on peut voir les absents dans un morceau de cristal. J'ai eu dans les mains quelques-uns de ces miroirs magiques que Spencer a décrits si poétiquement.

Ils sont de la forme et de la grosseur d'un œuf de cygne ; cependant tout le monde ne voit point dans ces cristaux, et il faut pour cela avoir un *don* particulier, même celui de *seconde vue* des voyants d'Écosse.

(*Note de l'auteur*).

*Le prince des conférenciers. - Une guérison par le magnétisme.*

(Voir *Solution définitive*, Revue de novembre 1874, et *Singulière façon d'écrire une chronologie*, Revue de juin dernier.

Certes je m'explique on ne peut mieux que, après s'être délecté à la lecture des *Études expérimentales sur le fluide de nerveux*, ou n'ait plus qu'une pensée, on n'ambitionne plus qu'une satisfaction, celle de voir, avant de quitter ce bas monde, de voir de ses yeux l'auteur de la



*solution définitive* et de l'entendre de ses oreilles, une fois, ne fût-ce qu'une simple fois, développer son immortelle découverte en ce style ineffable dont il a le secret.

Vraiment oui, je conçois parfaitement qu'ouïr et contempler en plein épanouissement l'inventeur du *mouvement vibratoire propagatif particulier*, après l'avoir lu, devienne le *desideratum*, pour ne pas dire l'idée fixe de tout citoyen français qui sent le besoin de s'approvisionner de quelques grains de santé et de gaieté pour se prémunir contre « *les intégrations de sa propre pensée* » par ce temps d'averses et de *Syllabus*.

Je comprends même que, privé par le destin, ou empêché par un nombre démesuré de kilomètres, d'aller se repaître de la vue du grand homme et se désaltérer au robinet de son éloquence ; on souhaite pour le moins que quelque mortel ayant joui de ce bonheur veuille bien vous en faire passer, par ricochet et comme fiche de consolation, un aperçu quelconque, un résumé si léger soit-il, une réminiscence, un reflet, quelque chose enfin, si peu que peu.

C'est le cas, paraît-il, de votre correspondant M. Algol. Retenu à Lyon par des attaches qu'il ne peut rompre, tandis que l'homme « *aux étincelles nerveuses et invisibles* », convie Paris et l'univers à la démonstration sur table de « *l'intégration des vibrations de la pensée des médiums concordants ou non* », M. Algol semble inconsolable, et il y a de quoi, de ne pouvoir prendre part à ce festival patriotique et thérapeutique. En raison de quoi il s'adresse à moi pour lui transmettre un arrière-goût de cette régala - en cela bien mal renseigné ou bien mal inspiré, je le regrette autant que lui.

Hélas ! ainsi qu'à lui force m'est de m'en tenir aux souhaits et de faire contre fortune bon cœur. Ne va pas qui veut à Corinthe, *id est* à Paris, et, je suis malheureusement de ceux qui ne se peuvent payer ce voyage même dans les circonstances solennelles.

Si M. Algol est à 112 lieues de la salle où le prince des conférenciers, par des procédés aussi nouveaux qu'inattendus, malaxe conjointement la grammaire de l'Académie, la logique de Port-Royal et les cervelles affectées de Spiritisme, j'en suis moi-même à 262 kilomètres d'après le livret Chaix - distance respectable, partant trajet dispendieux. Or, mes heures ne m'appartiennent qu'à demi, ma bourse est d'une rotondité plus modeste que l'abdomen de M. Chevillard, la Compagnie de l'Est ne délivre ses billets qu'argent compté et je n'ai pas encore trouvé d'aérostater assez philanthrope pour me transporter à temps et à prix réduits au pied de la chaire de l'éminent professeur de perspective et de spiritophobie. La vie est ainsi faite de vœux évaporés dans le vide, de désirs inassouvis et d'ambitions rentrées. *Dura lex*. Il faut savoir en prendre son parti ; on n'est philosophe qu'à ce prix. C'est ce que je fais coûte que coûte. Je conseille à M. Algol de suivre mon exemple. La résignation est le commencement de la sagesse.

D'ailleurs ne sait-il pas que tout vient à point à qui sait attendre ? Tout espoir n'est donc pas perdu pour lui de voir un jour son *desideratum* réalisé. Si acharné que soit M. Chevillard contre la syntaxe, le sens commun et le Spiritisme, ce grand homme est patriote et même humanitaire ; le début et la finale de sa brochure (1<sup>ère</sup> et unique édition) le démontrent surabondamment. Nul doute donc que, un jour à venir, alors qu'il aura convenablement égayé et purifié de leurs miasmes spiritiques les vingt-deux arrondissements de Paris et la banlieue, il ne sente l'urgence de faire en province une tournée sanitaire et triomphale pour y vulgariser sa gloire et sa solution, à commencer par la cité lyonnaise.

Les hautes curiosités et les grandes découvertes sont faites pour être livrées à l'administration publique et mises à la portée de chacun, surtout quand, combinées, elles doivent avoir pour double résultat de tenir en joie et de sauver de Charenton tout un peuple. C'est de règle élémentaire en esthétique et en pharmacologie ; et M. Chevillard est trop professeur de perspective et autres pour l'ignorer.

N'est-ce point lui d'ailleurs, lui-même en personne, qui, la main gauche sur le cœur et la droite sur sa plume d'aigle, a tracé ces lignes dignes d'être incrustées en escarboucles sur le socle de la statue que lui réserve la postérité reconnaissante ?

« Je m'estimerai trop récompensé de ma persévérance, si je réussis à mettre quelque obstacle à l'invasion des nouvelles maladies mentales que les pratiques du Spiritisme *tendent à amener AU MILIEU* (!!!) de mes concitoyens. »

Il est indubitable, dis-je, qu'un pareil désintéressement doublé d'une telle persévérance, *tendra à l'amener* un beau matin, muni de sa cacographie et de sa solution définitive *au milieu* des Lyonnais auxquels il fera certainement oublier les plus beaux entrechats de Millie-Christine. A moins pourtant (tout est possible), que, dans leur égoïste admiration, l'École des Beaux-arts et les parisiens désenspirités ne se liguent en vue de l'accaparer définitivement et d'en user comme intermède dans leurs jours de mélancolie. Eh bien, même en ce cas, j'augure que le reste de la France ne serait pas compromis. L'administration, comprenant ses devoirs sociaux, ne voudrait pas laisser aux administrés d'une seule préfecture le privilège de se faire réjouir et traiter par la méthode Chevillard et organiserait des trains de plaisir et de santé afin de mettre tout Français, non assuré contre le Spiritisme, en mesure de se faire, sans bourse délier, purger le cerveau et désopiler la rate par le Michel-Ange-Purgon dont les cieux cléments ont doté notre patrie.

M'est avis donc que M. Algol peut prendre patience. Il a chance de toute façon de voir un peu plus tôt, un peu plus tard, son souhait accompli et *in extenso*, ce qui vaudra beaucoup mieux qu'un simple compte-rendu qu'il serait nécessairement impossible d'élever à la hauteur du sujet.

En attendant, que n'ai-je l'heur et l'honneur d'approcher le prince des conférenciers ! J'aurais, je l'avoue, grand-peine à me retenir de lui demander comment sa solution définitive lui semble applicable au fait suivant dont je garantis l'authenticité - on ne peut plus facile du reste à vérifier.

Je confesse en outre que je m'estimerai à mon tour trop récompensé de l'avoir livré aux méditations du grand homme, s'il daignait me révéler à quelle variété *d'intégration du mouvement vibratoire propagatif particulier* ce fait doit de s'être produit.

A tout hasard en voici la relation, sans plus et sans moins, dans toute sa simplicité, bref, en langue vulgaire et.... saisissable *à priori*, comme dirait M. le professeur à l'école des Beaux-arts ; ce dont je lui fais mes excuses, si d'aventure mon humble prose tombe sous ses yeux, toutes mes excuses - je n'ai point encore su me familiariser avec l'idiome pittoresque et transcendant qu'il a mis au jour.

Dans l'après-midi du dimanche, 7 février dernier, vers cinq heures (je précise), j'étais chez mon ami M. J. Umang, en train de lui gagner une partie d'échecs, lorsqu'un coup de sonnette sec et net me fit bondir sur ma chaise et manquer un mat superbe. Un facteur seul était capable de sonner de la sorte. En effet, c'était celui du télégraphe. Il apportait un pli à mon ami qui de suite en fit sauter le cachet, lut et devint pâle comme un mort.

Qu'avez-vous, lui dis-je ? Pour toute réponse, il me tendit le télégramme. Je lus à mon tour et compris. Ce télégramme était ainsi conçu :

« Troyes - Votre mère est au plus mal. Venez par le plus prochain train et descendez chez moi. Votre confrère et ami L.... »

Mon ami me reprit la feuille des mains, la parcourut de nouveau, ne trouvant d'autres mots que ceux-ci : Descendre chez lui... ma mère est morte ! Et il éclata en sanglots. Voyons, lui dis-je, êtes-vous spirite ? oui ; alors qu'avez-vous fait de vos croyances et de votre courage ?

- Vous avez raison, me répondit-il, j'oubliais. Que la volonté de Dieu soit faite.

A sept heures et demie il était en route pour Troyes. Quatre jours plus tard je recevais de lui cette nouvelle : « Ma mère va à merveille, jouit d'un appétit excellent et n'a rien perdu de son activité accoutumée. » Cette fois je ne compris pas du tout, et il y a tout à parier que je serais encore à

chercher l'explication de l'énigme, si de retour à la fin de la semaine, mon ami n'était venu lui-même me la donner, celle-ci :

A son arrivée, au lieu d'aller chez son confrère, il s'était rendu droit chez sa mère qu'il avait trouvée mourante sinon morte. A peine l'avait-elle reconnu et avait-elle eu la force d'échanger avec lui quelques mots d'adieu. Depuis la veille le médecin qui la soignait l'avait condamnée, non sans avoir, justice à lui rendre, épuisé pour la sauver tous les remèdes à sa disposition. De quoi mourait-elle ! de cinquante années de fatigues non interrompues, compliquées de la gestation de treize enfants dont dix survivants, élevés la plupart sans autre ressource que son travail manuel (veuve depuis plusieurs années), le tout aggravé pour le moment, au dire du médecin, d'une double congestion pulmonaire et cérébrale.

La science avait prononcé son arrêt ; il ne restait au fils qu'à prier Dieu d'adoucir les derniers instants de cette mère succombant ; au devoir accompli et à la peine vaillamment supportée, il était agenouillé depuis quelques instants lorsqu'une inspiration lui traversa l'esprit comme un éclair. Quelques années auparavant, alors qu'il habitait Troyes, il avait fait partie d'un groupe spirite dont le docteur Demeure s'était constitué le *guide Spirituel*. A diverses reprises et pour des affections d'une gravité exceptionnelle, l'excellent docteur avait donné par l'intermédiaire de M. X..., médium somnambule<sup>22</sup> des prescriptions qui, ponctuellement exécutées, avaient toujours produit d'heureux résultats.

Tous ces souvenirs revinrent d'un trait, en une seconde, à mon ami. Il était près d'une heure alors. Jusqu'au jour il n'eût plus qu'une idée, savoir du docteur Demeure si tout espoir était perdu. Le reste de la nuit lui parut un siècle.

Le lendemain, à sa demande, le groupe dont il avait fait partie se réunissait et il obtenait la consultation suivante :

« Je sais pourquoi vous venez ; je vous ai précédé et je, vous attendais. Le médecin qui soigne votre mère depuis dix jours a dit vrai, la maladie dont elle est atteinte est de celles qui le plus souvent sont mortelles.

- Ainsi, plus d'espoir ?

- Je l'ignore, Dieu seul le sait. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce qu'il est possible de tenter pour sauver votre mère, je vais vous l'indiquer. Seulement notez bien exactement ce que je vous prescrirai et exécutez-le de point en point. Dieu fera le reste, si l'heure où elle doit laisser son corps à la terre n'est point encore venue.

D'abord établissons le diagnostic : Depuis le début du mal, accès de fièvre fréquents et très vifs ; oppression continue et allant toujours en croissant ; toux continue aussi dénotant une grande inflammation des organes respiratoires ; douleurs de tête intolérables, conséquence de l'afflux du sang au cerveau ; douleurs à l'épigastre et dans le bas-ventre ; palpitations de cœur fréquentes ne durant que quelques secondes mais d'une violence extrême ; rétention d'urine ; diarrhée peu

---

<sup>22</sup> Nous ne croyons pas devoir donner le nom de ce médium, et les lecteurs de la Revue comprendront de reste le motif de notre réserve. Du moins nous pouvons ajouter que, une fois sous l'influence magnétique des Esprits qui l'endorment et surtout du docteur Demeure, M. X... devient un instrument absolument passif dont ils usent à leur gré pour transmettre leurs instructions ou rendre palpables leurs démonstrations. Ainsi, s'agit-il d'établir le diagnostic d'une maladie, l'organisme du médium présente tous les symptômes de la maladie décrite, tels qu'accélération désordonnée du pouls et des battements du cœur, contractions ou rétractions des muscles, etc., jusqu'à des grosseurs à tel membre ou à l'enflure démesurée de tels autres, s'il s'agit de tumeurs ou d'hydropisie. Nous parlons de visu, heureux de pouvoir ajouter aussi que M. X..., bien que dans une position de fortune des plus modiques, remplit la mission qui lui a été donnée avec le plus complet désintéressement. Et pourtant, après chaque séance de ce genre, il s'éveille brisé de fatigue. Et que la bande des « Chevillard » ne vienne pas nous dire que ce n'est là qu'un rôle plus ou moins bien joué. Nous demanderions alors à ces messieurs de nous expliquer comment il a pu se faire que M. X... nous ait à nous-mêmes, et à une personne qui nous touche de près, décrit dans les plus intimes détails le genre d'affection dont nous souffrions ainsi que la maladie de cette personne ; cela sans renseignements possibles de sa part, à 30 lieues de distance, par correspondance. Enfin qu'il nous ait signalé plus tard, au nom du docteur Demeure, un oubli de notre part dans l'exécution de l'ordonnance prescrite, ce qui était parfaitement exact. T. T.

abondante mais persistante ; impossibilité d'absorber par vingt-quatre heures au-delà de quelques cuillerées de boisson et sans une répugnance extrême.

C'est bien cela, n'est-ce pas ? Résumons : la cause ? Votre mère n'a plus à son service qu'une pauvre vieille machine corporelle usée par l'excès du travail et de longues privations. Y reste-t-il encore assez de vitalité pour la remettre sur pied et la faire fonctionner quelques années de plus ? Je vous le répète, je l'ignore. Seulement ce dont je suis sûr, c'est que son médecin s'est mépris sur le siège de la maladie et l'a cru dans la poitrine et dans la tête lorsqu'il était dans l'appareil digestif, pas ailleurs. La congestion pulmonaire et la congestion cérébrale n'étaient que des accidents consécutifs, secondaires. Se trompant sur la cause, naturellement il s'est trompé aussi sur la médication à suivre,

Dès lors qu'avez-vous à faire ?

1° Prier la sœur, à votre retour, de vous laisser seul avec votre mère.

- Ma sœur ? laquelle ?

- Je ne vous dis pas votre sœur, je vous dis la sœur garde-malade que vous trouverez en rentrant<sup>23</sup>.

2° Jeter par la fenêtre et sans hésiter le reste des loochs, potions, poudres pharmaceutiques qui ont été ordonnés et ont produit l'effet d'huile sur le feu.

3° Administrer l'unique remède dont pour le moment l'emploi ait chance de succès. Ce remède est des plus simples ; vous le possédez en abondance, mais gardez-vous d'oublier qu'il ne saurait être supporté par la malade, en l'état d'anémie où elle est, qu'à doses progressives et réglées ainsi :

Avant tout, vous magnétiserez une tasse de bouillon en faisant appel à toute votre puissance de volonté et priant les bons Esprits de vous seconder, puis vous la donnerez à boire à votre mère. Aussitôt après vous lui ferez des passes sur la plante des pieds, sans aller au-delà, retenez ce point ; autrement vous risqueriez de la tuer net. Alors seulement qu'elle accusera un soulagement sensible au bas des jambes, vous allongerez les passes à partir des genoux ; puis de l'épigastre, puis de la poitrine, puis enfin des tempes. Ensuite vous la ferez coucher sur le ventre et vous reprendrez les passes largement, énergiquement de l'occiput à l'extrémité de la colonne vertébrale. Le tout pendant trois quarts d'heure environ, en ayant, autre point à noter, grand soin de rejeter à chaque passe, à trente ou quarante centimètres derrière vous, les fluides délétères dont vous la débarrasserez en agissant de la sorte.

Cela fait, vous lui donnerez à boire une seconde tasse de boisson saturée, de votre fluide et vous attendrez l'effet.

Allez ; vous n'avez que le temps d'agir, je vous accompagnerai et j'unirai pour ma part toute ma bonne volonté à la vôtre. »

Qu'eût fait en tel cas, en présence d'une mère abandonnée par la médecine diplômée, qu'eût fait l'illustre Chevillard lui-même ? J'aime à le croire, ce que fit mon ami J. Umang. En cinq minutes il fut au chevet de la malade qui but d'un trait et trouva excellent un bol, - magnétisé, il est vrai, - un plein bol de ce même bouillon dont précédemment elle ne pouvait qu'à grand-peine absorber une gorgée de temps à autre.

Les premières passes ordonnées étaient au plus commencées depuis sept à huit minutes, qu'elle disait à son fils attendant avec une anxiété un mot d'elle : « Il me semble que j'ai les jambes dans un bain rafraîchissant. »

Aux dernières passes, la tête, la poitrine, l'estomac étaient dégagés et la malade réclamait elle-même un second bol de bouillon.

---

<sup>23</sup> Mon ami ne comprenait pas, ignorant complètement qu'une sœur garde-malade avait été appelée au chevet de sa mère.

A peine l'avait-elle pris que... eh ! mon Dieu, appelons les choses par leur nom, qu'une évacuation surabondante de la vessie et des intestins eut lieu avec production de matières ayant tous les caractères qui se présentent dans les affections typhoïdes.

Après quoi et presque immédiatement, elle qui depuis près de dix jours n'avait pas eu un instant de repos, elle s'endormit paisiblement pour ne s'éveiller qu'aux bout de six heures et demander une tasse de chocolat dont l'idée lui trottait en tête. Le chocolat digéré, une cuisse de poulet, et je crois bien un bout d'aile avec, lui succéda, sans préjudice de quelques doigts de vin vieux. Le surlendemain, Mme J. Umang vaquait à ses occupations habituelles.

Depuis lors elle est venue plusieurs fois passer quelques jours chez son fils et, à l'heure où j'écris ces lignes, elle y est encore. Pas n'est besoin de dire si je l'ai fait causer sur sa maladie et sa guérison. De sa maladie, tout ce que l'excellente femme a pu m'en dire, c'est qu'après de cruelles souffrances, elle se sentait mourir. De sa guérison, c'est qu'elle s'est sentie tout à coup rappelée à la vie par son « cher enfant. » Comment ? elle ne se l'explique pas et n'y comprend rien. Ce qui ne l'empêche pas de remercier Dieu de tout son cœur et de manger de bon appétit.

Je conviens qu'un fait de ce genre, auquel j'en pourrais joindre d'autres et de *personnels*, est de nature à dérouter la théorie de M. Chevillard et à compromettre son infaillibilité scientifique, et que, en conséquence, M. Chevillard n'est pas forcé de me croire. En conséquence aussi, comme M. Chevillard a posé en principe (début de sa brochure) que « la meilleure manière d'étudier les faits nouveaux, c'est de se donner la peine de les vérifier », je me plais à lui dire que rien ne lui est plus facile que de vérifier celui que je viens de raconter en toute sincérité.

Troyes n'est qu'à trois heures quarante et une minute de Paris. Madame J. Umang habite Troyes, où elle a quatre filles et quatre gendres, un fils et une bru, bon nombre d'amis et de voisins. De tout ce monde, monsieur le professeur de perspective, qui a le flair et les grâces d'état d'un commissaire-enquêteur, saura bien extraire la vérité, la pure vérité à laquelle il s'est voué, corps et âme... s'il faut l'en croire sur parole.

Chaumont, 16 juillet 1875.

T. Toncéph.

### *Le Spiritisme partout.*

(Traductions des œuvres d'Allan Kardec, en espagnol et en portugais).

Nous lisons dans le *Messenger de Liège*, du 15 juillet, les lignes suivantes :

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* nous apprend que la Société de physique de Saint-Pétersbourg a nommé, sur la proposition de M. Mendeleïev, une commission chargée d'étudier scientifiquement les phénomènes spirites. *La Voix* nous donne le texte de cette proposition.

Bien que la proposition de M. Mendeleïev soit faite avec l'intention partielle et préconçue de démontrer que les phénomènes spirites sont du domaine de la fiction, de l'hallucination, voire même de la fraude et de l'imposture, nous devons nous féliciter de voir enfin la science se réveiller et sortir de l'apathie dans laquelle elle est demeurée jusqu'à présent à ce sujet ; il y a assez longtemps que nous sollicitons le concours de ses lumières.

« Si, contre toute attente, dit M. Mendeleïev, les phénomènes spirites présentaient, effectivement, un côté vraiment nouveau, ce côté devrait rentrer dans l'ordre des choses réelles, et devenir l'objet d'études scientifiques. »

Qui prétend le contraire ? Jamais le Spiritisme n'a attribué ses phénomènes au merveilleux ; il dit et il répète sans cesse que ceux-ci découlent de lois naturelles : de celles qui régissent les rapports entre le monde visible et le monde invisible ; il reconnaît que ce dernier est une des forces de la nature, dont la connaissance doit jeter la lumière sur une foule de problèmes réputés insolubles.

Nous attendrons avec la plus entière confiance les résultats des recherches de la Société de physique de Saint-Petersbourg, et nous formons des vœux pour qu'elle ait de nombreux imitateurs.

*Proposition de M. Mendeleïev.*

« Il me paraît que le moment est venu de considérer attentivement la préoccupation qu'excitent dans certains esprits les phénomènes dits *spirites* ou *médiamniques*, auxquels semblent s'intéresser certaines familles et même quelques savants. La pratique des tables tournantes, les entretiens avec des êtres invisibles au moyen de coups frappés par une main invisible, les expériences sur la diminution du poids des corps et les évolutions de figures humaines par l'entremise des médiums, nous menacent d'un mysticisme qui peut fausser chez beaucoup de monde la saine appréciation des choses et augmentent le nombre des superstitions, car il s'est formé déjà une hypothèse d'après laquelle tous ces phénomènes seraient produits par des Esprits. Pour combattre la propagation d'une doctrine erronée et prévenir les exercices spirites, jusqu'ici parfaitement infructueux, il ne faut point paraître ignorer ces phénomènes, il faut, au contraire, selon moi, les étudier attentivement et définir ce qui est du domaine de faits physiques compréhensibles à tous et ce qui rentre dans le domaine de la fiction et de l'hallucination - ce qui doit être considéré comme le résultat de l'imposture - et chercher s'il y a, dans tout cela, quelque chose qui appartienne à l'ordre des phénomènes inexplicables produits par des lois de la nature qui ne nous sont pas encore connues.

Je crois qu'après un examen de ce genre, les phénomènes en question perdront ce caractère mystérieux qui attire actuellement tant de monde et que le mysticisme n'aura désormais aucune prise, même si l'on arrivait à constater une certaine régularité naturelle dans certains phénomènes spirites, en admettant qu'ils restent moitié inexplicables.

Mais des études de ce genre ne pourront porter leurs fruits que quand les phénomènes spirites d'un caractère douteux seront constatés et étudiés par beaucoup de personnes munies d'appareils qui puissent indiquer la nature des phénomènes et en mesurer la force et l'intensité, en servant ainsi de contrôle aux impressions personnelles des expérimentateurs. Une étude de ce genre ne saurait être accessible qu'à une société savante,

Les corps scientifiques depuis longtemps établis, tels que, par exemple, les académies, ayant reconnu depuis longtemps la stérilité de l'examen des innombrables projets de « mouvement perpétuel » et de la « quadrature du cercle, » refusent de s'occuper de ces choses-là, quoique des savants tels qu'Arago et Faraday n'aient pas dédaigné des phénomènes rentrant dans le même ordre d'idées que les phénomènes spirites. Je crois donc que notre jeune Société de physique rendrait un service considérable à la société en nommant une commission spéciale chargée de l'examen des phénomènes spirites, et, s'il y a lieu, de l'étude sérieuse de leurs causes. Cela priverait du moins les spirites d'un argument qui leur vaut beaucoup d'adeptes et d'après lequel, les phénomènes en question effrayeraient les savants par leur nouveauté.

Essayons de chercher s'il y a dans les expériences des spirites quelque chose qui puisse indiquer l'existence d'une force de la nature encore inconnue, ou si toute la pratique des tables tournantes et autres faits du même genre ne s'explique pas simplement comme nous le croyons, par la pression des mains et des autres parties de notre corps, et l'apparition des figures par une simple fraude. Les spirites croyant à l'existence d'une force nouvelle encore inconnue et se produisant par l'intermédiaire des médiums, ne refuseront probablement point de fournir à la commission les moyens de voir, d'expérimenter et de rechercher la fraude, si fraude il y a, dans les phénomènes qui troublent tant d'esprits.

En consacrant à cette étude une partie de notre temps, nous éviterons des pertes de temps à beaucoup d'autres, entraînés par le caractère original des phénomènes et la hardiesse de

l'hypothèse qui a été inventée pour les expliquer, et en publiant les résultats de nos expériences, nous aurons dans tous les cas fait ce qui dépendait de nous pour opposer une barrière à la nouvelle superstition qui est en train de se propager.

Si, contre toute attente, les phénomènes spirites présentaient effectivement un côté vraiment nouveau, ce côté devrait dans tous les cas rentrer dans l'ordre des choses réelles et devenir l'objet d'études scientifiques et non d'une croyance nouvelle. »

La proposition de M. Mendeleïev a été adoptée presque à l'unanimité, et la Société a nommé séance tenante une commission qui a élu pour son président M. le professeur Ewald.

La commission a invité à une de ses premières séances un adepte très convaincu du Spiritisme ; M. Alexandre Aksakov, et lui a proposé d'entrer en relations avec les médiums étrangers et russes qui consentiraient à fournir à la commission les moyens d'examiner les phénomènes qui se passent en leur présence. La commission voudrait commencer ses travaux par l'étude des phénomènes relatifs au mouvement spontané des objets inanimés, avec ou sans attouchement des mains, mais sans application d'aucune force mécanique.

Les expériences doivent commencer en septembre et continuer jusqu'au mois de mai 1876. Les résultats seront publiés.

La Société spirite l'*Union* de Bruxelles voit ses efforts couronnés de succès ; en dehors de ses séances d'étude et de consultations pour malades, elle tient tous les jeudis son local à la disposition d'un conférencier de bonne volonté, que celui-ci soit spirite, protestant, matérialiste ou catholique. Le Spiritisme ne doit-il pas prouver que, bien loin de craindre la lumière, il la recherche ? La discussion y est donc admise, et les frères spirites de Bruxelles n'ont pas à s'en plaindre ?

Il y a quelque temps, à la suite d'une conférence très applaudie de notre frère, M. de Meckenheim, un matérialiste, M. d'Hont, exprima le désir d'y répondre ; on accéda naturellement à sa proposition, et le jeudi suivant, spirites et libres-penseurs eurent l'occasion d'entendre M. d'Hont exposer une doctrine... (je me trompe, car il a eu soin de dire : que les réalistes n'en ont pas) disons une négation complète de Dieu et de l'immortalité de l'âme comme résultat des découvertes scientifiques modernes.

La semaine suivante, M. Aerts prit la parole pour répondre à cette conférence ; il exposa à l'auditoire nombreux qui se pressait au local, ce qu'est la doctrine, puis il chercha à démontrer par les faits et par la science l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, comme résultat des découvertes scientifiques modernes. M. d'Hont lui fit séance tenante une courte réplique qu'il s'est proposé de compléter ultérieurement. Il donna ensuite un témoignage public d'estime et d'amitié aux membres de la Société spirite de Bruxelles.

Au début de cette discussion, M. le président de l'*Union* invita les auditeurs étrangers et les membres de la Société à s'abstenir pendant les discours de tout applaudissement ou interruption ; nous devons chercher à convaincre, a-t-il dit, et non pas à triompher d'un contradicteur.

*La Chronique* a bien voulu à plusieurs reprises annoncer les conférences de controverse tenues au local de l'*Union* spirite de Bruxelles ; nous en remercions son rédacteur en chef ; cela dénote un esprit d'indépendance que l'on rencontre rarement dans la presse.

De Mexico nous recevons une nouvelle traduction de l'*Évangile selon le Spiritisme*, par Allan Kardec. Les Espagnols auxquels nous l'avons soumise prétendent que M. Refugio Gonzalez a bien traduit la pensée du Maître. Merci à nos amis du Mexique ; avec l'esprit de conduite qui les dirige dans la propagation de la doctrine, nous ne pouvons attendre que des résultats intelligents, qui auront une immense portée dans ce beau pays. Aux bons semeurs, Dieu promet la récolte.

*On nous écrit de Rio-de-Janeiro :*

Cher monsieur Leymarie,

Sans doute le nom obscur de celui qui prend la liberté de vous écrire aujourd'hui ne vous est pas tout à fait inconnu.

Notre Père céleste ayant permis que je fusse avec notre ami M. C. Lieutaud, l'un des propagateurs du Spiritisme, dans ce coin du monde appelé Brésil, j'ai entrepris de traduire, en langue nationale, les œuvres du Maître. Grâce au secours des bons Esprits, ces œuvres immortelles sont en train d'être publiées, malgré les difficultés et la résistance que rencontrent ordinairement les grandes idées, et surtout une philosophie qui a pour but de déraciner les vices d'une société égoïste, qui fait consister tout son bien-être dans les plaisirs matériels.

Par l'entremise de M. Morin, l'un des membres de notre groupe, qui se rend à Paris, je vous envoie deux exemplaires ; un du *Livre des Esprits*, en langue portugaise, édité par la maison Garnier de Rio-de-Janeiro, et qui a été mis en vente au mois de janvier de cette année ; une brochure : *Comment et pourquoi je suis spirite*, que j'ai jugée bien propre à faire comprendre le magnétisme auquel les profanes attribuent les phénomènes spirites.

J'espère que vers la fin de juin toutes les œuvres seront traduites en portugais.

Notre ami et collègue le docteur Netto, rédacteur de la *Revue spirite* brésilienne, vous envoie, par la même occasion, les numéros faisant suite au premier qu'il vous a adressé précédemment.

Je fais publier en ce moment, par les journaux, la brochure de M. Crookes.

En attendant de vos bonnes nouvelles et celles de nos frères de la Société de Paris, je vous prie, cher monsieur, d'agréer pour vous et tous ces messieurs les bien sincères et fraternelles salutations de votre dévoué frère en croyance.

J. Carlos

Travassos.

*Où se trouve le principe des choses.*

Messieurs et frères en la sainte doctrine du spiritisme

On s'est contenté d'apposer à mes articles (*Quid divinum*), des Esprits qui prétendent qu'on ne doit pas chercher à pénétrer le principe des choses.

Je suis de cet avis ; mais pourrait-on me dire où se trouve le principe des choses ? est-il dans la chose créée ou dans le créateur ?

Quand l'humanité arriverait à savoir comment tout se fait sur la terre, aurait-elle la prétention d'avoir trouvé le principe de toute chose ?

Celui qui fait une machine, si compliquée qu'elle soit, a-t-il une idée du principe qui préside à l'invention ? Il lui suffit de connaître les propriétés de la matière et les lois du mouvement. Ce ne sont point-là les principes des choses.

Pourriez-vous me dire de quels matériaux s'est servi celui qui a fait la vie ? quel rapport il y a entre un œuf et un poulet, entre un œuf et un aigle, entre un œuf et une autruche ?

Pourriez-vous me dire seulement le rapport qu'il y a entre un homme et l'idée du chaud et du froid, de douleur ou de joie, de justice ou d'injustice, d'égoïsme et de charité. Jamais l'étude de l'œuf et de ce qui peut en dériver, et l'étude de l'homme ne vous donneront une idée du principe de ces choses. Rassurez-vous, l'humanité a encore longtemps à travailler avant de se heurter aux principes.

Avant Lavoisier l'air et l'eau étaient considérés comme des éléments, c'est-à-dire presque comme des principes, tout autant qu'un axiome en géométrie.

Quand Lavoisier les décomposa, il trouva derrière l'air de l'oxygène et de l'azote et derrière l'eau de l'oxygène et de l'hydrogène. Il avait détruit deux éléments et il se trouva en présence de trois.



Ce fut toujours un grand progrès, mais il n'est pas moins vrai que l'humanité se heurte aujourd'hui contre l'oxygène, l'hydrogène et l'azote, au lieu de se heurter contre l'air et l'eau. De principes, il n'est pas encore question.

Quant à l'infaillibilité des Esprits, nous savons tous à quoi nous en tenir. Le docteur Demeure les déclare faillibles. Le bon Dieu nous préserve de laisser pénétrer le dogme de l'infaillibilité dans notre doctrine, nous serions perdus.

Au reste, depuis le plus bas degré de l'échelle jusqu'au plus élevé, tout être, inconsciemment ou sciemment, est libre devant Dieu. Par quelle aberration d'esprit, un être peut-il arriver à se croire appelé à dominer un autre être ?

On me fait le reproche de citer souvent saint Paul, et de changer le sens admis, jusqu'à ce jour, des passages que je cite.

Je distingue dans saint Paul comme dans tous les livres sacrés, ou autres, les vérités d'ordre éternel, de celles qui ne s'appliquent qu'à l'époque et à l'esprit des populations auxquelles les auteurs s'adressent.

Laissant de côté les choses propres à un temps, je crois que dans l'étude des vérités éternelles, il est non-seulement permis, mais qu'il est sage de dégager ces vérités de la forme qu'elles ont revêtu suivant l'époque et suivant l'esprit de la langue employée.

La création n'est pas le résultat d'un seul acte de volonté, mais une œuvre progressive continue de Dieu.

Le devoir de tout homme sérieux consiste donc à saisir dans son époque l'ordre actuel de l'action divine.

Il doit de plus, par prudence, de peur de s'égarer, rattacher cet ordre, avec celui mentionné par les hommes sérieux qui l'ont précédé.

Cette deuxième étude constitue la tradition, c'est la partie scientifique qu'il ne faut pas dédaigner. Mais elle est sujette à de obscurités, car la science n'est pas la même à chaque époque. C'est cette science de chaque époque qui lui donne sa forme, son vêtement. Il ne faut s'attacher à aucune forme, quelque puissance qu'elle ait eue sur les masses.

C'est se passionner pour le côté humanitaire de la question.

Mon avis est qu'il faut viser plus haut, et voir cet esprit vivant d'amour, cet esprit de dévouement sans réserve à Dieu qu'ont montré ces hommes. C'est avec ce feu sacré qu'il faut toujours et sans cesse étudier toutes les questions, leur donner une forme nouvelle, qu'elles quitteront encore pour en reprendre une mieux en rapport avec la science, la civilisation et la langue du moment.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit un dicton populaire. En effet, ce sont toujours les mêmes questions, que les mêmes esprits étudient avec les mêmes organes, les mêmes facultés, armés des découvertes qu'ils ont faites, des progrès qu'ils ont réalisés, jusqu'à ce qu'ils aient écrit dans leurs cœurs <sup>24</sup> les vérités écrites au dehors.

Dieu, dit saint Paul, n'écrit plus la loi sur les tables de pierre, il veut l'écrire dans vos cœurs.

Je n'ai jamais réclamé le mérite d'avoir résolu la question si difficile et si compliquée que je traite, et encore moins la prétention de convertir personne à mon sentiment ; mais je crois avoir le droit, comme tout le monde, d'exposer mes vues, d'autant plus que si je rencontre des oppositions, je rencontre aussi des sympathies.

Toute mon ambition, dans cette étude, est de me conformer de plus en plus au précepte de Condorcet dans ses Tableaux historiques des progrès de l'Esprit humain : « Une des premières bases de toute bonne philosophie est de former une langue exacte et précise, où chaque signe

---

<sup>24</sup> Vulgairement on dit : apprendre par cœur.

présente une idée bien déterminée, bien circonscrite, et de parvenir à bien déterminer et bien circonscire les idées par une analyse rigoureuse. » C'est ce que j'ai entrepris, pour moi, depuis longtemps, pour l'étude des fluides qui constituent notre esprit et notre périsprit.

Avouez que notre doctrine est encore très vague là-dessus. Je vous sou mets les résultats de mes recherches, non pour la gloire de les voir imprimer dans la *Revue*, mais comme centre de la grande famille spirite.

Vous seuls êtes placés pour juger de l'opportunité d'une publication, vous seuls connaissez les groupes et leurs aptitudes, ainsi que celle des spirites isolés qui peuvent étudier ces questions.

Je ne puis donc m'adresser qu'à vous. Du reste, mes guides me l'ont toujours recommandé et m'ont toujours défendu d'agir dans mon milieu.

C'est donc avec la plus grande franchise et la plus vive et plus sincère fraternité que je viens à vous.

Docteur D. G.

*Un guérisseur à Fleury.*

Messieurs,

Le groupe l'Espérance me prie de vous remercier pour le bon accueil qu'au nom de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, vous avez daigné lui faire.

J'ai prié M. G... de se procurer les signatures de quelques-uns des malades qu'il a guéris, afin de pouvoir vous les envoyer en même temps que le récit de leurs guérisons.

En attendant, je vous citerai celles dont j'ai été témoin :

Il y aura bientôt deux ans, M. R..., emmenait à Fleury notre médium guérisseur pour nous le faire connaître. En notre présence, il guérit par la seule imposition des mains une jeune femme, Marie Andrieu d'une douleur à l'épaule droite dont elle souffrait depuis longtemps, la douleur n'a plus reparu depuis. Nous avons veillé très tard ce jour-là ; le lendemain, en m'éveillant, j'éprouvais une grande irritation au gosier, j'avais les amygdales excessivement enflées, je respirais très difficilement ; bref, je fus obligée de garder le lit. M. G... vint dans la matinée pour nous faire sa visite d'adieu, ma mère lui raconta dans quel état je me trouvais, il demanda un mouchoir de coton, se recueillit un instant, le garda quelques minutes dans ses mains et pria ma mère de me le mettre autour du cou. Une heure après je me levais bien soulagée, le soir j'étais tout à fait guérie. Quelques temps après j'envoyais chez M. G... un individu, pour le prier de soulager son fils, Martin David de Fleury, qui avait les fièvres depuis six mois et gardait le lit ; notre guérisseur s'occupa de lui, et quatre jours après il reprenait ses travaux.

Notre médium n'a pas besoin de voir le malade, parfois, son nom lui suffit. Voici encore un fait analogue au précédent : M. Soucaille, membre de notre groupe, avait les fièvres, nous demandons un conseil à l'Esprit Sirien, il répondit : Soumettez votre cas à M. G... ; dès que celui-ci put agir pour lui, il se trouva soulagé ; trois jours après il était guéri. Quelques jours après, son fils, âgé de six ans, se trouve malade ; nous demandons à notre guide ses conseils, il nous indique quelques légers remèdes et ajoute : Si demain l'enfant ne se trouve point soulagé, partez pour Ventenac, le médium vous fera une bouteille d'eau magnétisée qui contiendra la santé de ce malade. Le lendemain l'enfant allait beaucoup mieux, avec cette eau merveilleuse l'enfant fut guéri.

Les faits que je viens de vous citer suffiront pour vous faire connaître la faculté guérissante et gratuite de M. G.... Nous demandons à Dieu de nous conserver longtemps un tel secours.

Je vais essayer maintenant de vous donner un faible aperçu des faits spirites qui se sont accomplis chez notre médium guérisseur. Je sais bien qu'ils ne contiennent rien d'anormal à la doctrine, que le cas présent a été parfaitement décrit par le Maître, dans la Genèse, chapitre des fluides, page 327, et c'est pour cette raison que je les trouve doublement intéressants, puisqu'ils viennent sanctionner une fois de plus les vérités soutenues par Allan Kardec.

M. G.... avait pour compagne une digne et intelligente femme nommée Apollonie, leur ménage était des mieux assortis, ils vivaient aussi heureux que possible ; mais une grande épreuve leur était réservée ; madame G.... devait mourir d'une maladie terrible, incurable, un cancer lui rongea la figure... Après avoir vainement essayé de tous les moyens indiqués par la science en pareil cas, ils eurent recours au traitement magnétique. La guérison était impossible, mais la situation devint supportable. L'eau magnétisée servait pour le pansement des plaies, et prise en boisson elle procurait à la malade un doux repos. Madame G.... supporta cette épreuve avec une résignation toute chrétienne, et parfois, à bout de forces, son mari absent, elle l'appelait par la pensée ; la télégraphie humaine était dès lors découverte pour ces deux Esprits, M. G.... sentait l'appel de sa chère malade, et se rendait avec empressement auprès d'elle, pour la consoler et lui donner ses soins. Enfin les organes essentiels à la vie furent atteints, et cette dame mourut après plusieurs années de souffrances, et deux années de cécité complète.

Plus tard M. G.... s'est remarié. Un jour inspiré par l'esprit de sa première compagne, il veut essayer de magnétiser sa nouvelle épouse qui s'endormit du sommeil magnétique ; questionnée, elle ouvrit la bouche pour répondre, mais, ô surprise extrême c'est la voix de sa première femme ; ce sont ses gestes, et les mêmes expressions de physionomie. Presque effrayé, M. G.... ne peut se faire à l'idée que l'Esprit Apollonie est là, à ses côtés, il le questionne, et ses réponses ne peuvent plus laisser de doute ; l'Esprit lui fournit des preuves, lui cite des faits connus d'eux seulement, auxquels la voyante est complètement étrangère.

La possession était complète ; plus tard cet Esprit lui donnait les indications nécessaires pour l'appeler auprès de lui et pour éveiller son médium ; ces scènes se répétèrent souvent, et M. G.... rassuré désormais, posait à cet Esprit des questions qui l'instruisaient sur sa vie d'outre-tombe, et l'initiaient aux occupations des Esprits ; il recevait des avis sur l'emploi de sa faculté, et cet Esprit était heureux de pouvoir seconder son mari dans sa mission. Aujourd'hui, tous ses rapports spirituels sont finis, car M. G.... a perdu sa nouvelle femme ; cependant l'Esprit Apollonie ne l'a point quitté, sa présence auprès de lui lui a été prouvée plusieurs fois. Dans une communication cet Esprit nous dit : « Une attraction matérielle m'appelait alors auprès de mon époux, je sens aujourd'hui que je ne pourrais me servir de ce moyen, quand même aurais-je à ma disposition l'instrument précieux que j'avais fait découvrir à mon mari. »

Agréez, messieurs, notre sympathie fraternelle et respectueuse,  
Votre sœur en croyance,

Élise A.

*Quelques avis à l'Union de Bruxelles.*

Marseille, le 14 juillet 1875.

Un mot en passant sur l'appel que nous fait le frère M. Fritz, président de la Société l'Union de Bruxelles.

Puisqu'on nous a prévenus que notre maître A. K. n'avait fait que planter les premiers jalons de la doctrine, il nous appartient de les consolider et d'en augmenter le nombre ; il nous faut les faire prospérer et travailler activement à la recherche des sublimes vérités.

Notre frère M. Fritz fait un appel aux savants et aux journalistes, et je ne suis ni instruit ni écrivain ; vieillard et sous peu octogénaire, convaincu de la sublimité de notre belle doctrine, je viens communiquer mes idées à notre honorable frère et ami M. Leymarie, car je désire qu'il en fasse part à nos frères s'il le juge convenable.

A la Société l'Union de Bruxelles, qui se propose d'étudier les phénomènes dits spirites, j'adresse les réflexions suivantes :

« Puisque dans la création les effets sont variés à l'infini, il est certain que les fluides qui servent à la manifestation des phénomènes spirites sont également variés et innombrables.

- Je crois aussi que la combinaison de ces fluides est diverse à l'extrême ; pour donner une explication sur cette manipulation des fluides, il faudrait en posséder la nomenclature, ce qui doit être impossible à l'homme, vu leurs masses incalculables.

- Pour préciser plus exactement la manifestation d'un phénomène spirite, il faudrait aussi, dans toutes sortes de manifestations, pouvoir expliquer sous quelles conditions fluidiques se trouvent les médiums à effets physiques ou autres ; nous le savons, les fluides qui émanent de l'homme se combinent avec ceux de l'esprit qui peut produire un phénomène.

Je crois que ces réflexions, si élémentaires qu'elles puissent paraître, permettent de penser que nous trouverons la vérité si nous la cherchons avec une foi vive, capable d'affronter les erreurs accumulées ; ces erreurs, nous devons les renverser pour en faire sortir cette lumière qui doit éclairer tous nos actes, toutes nos pensées, afin que le règne de Dieu arrive parmi les enfants de la terre.

- Les raisons que j'ai émises aideront bien à affirmer l'existence des phénomènes spirites, mais elles n'empêcheront pas, de temps à autre, le charlatanisme de certains médiums, qui produiront des effets pour ou contre la vérité moyennant argent comptant.

- Si, comme le dit le *Livre des Esprits*, notre monde n'est que le reflet bien pâle du monde spirituel, c'est que dans l'erraticité on peut admirer des œuvres physiques et morales qui n'existent pas ici-bas ; néanmoins, parmi nous on voit poindre çà et là des hommes de génie, réincarnés sans doute pour nous aider à progresser et nous défendre contre ces ennemis communs : les préjugés et l'ignorance. Mais des merveilles de l'autre monde, nous ne serons pas de suite mis en jouissance car il est dit : « A chacun selon ses œuvres. » Ces merveilles nous sont signalées sans cesse, soit par les Esprits amis et bienveillants, soit par l'intermédiaire des médiums extatiques, soit par les sujets placés sous l'action du sommeil somnambulique ; ces faits démontrent que certains phénomènes tant admirés ne sont pas inexplicables mais très difficiles à analyser. Voir la *Revue* de juillet 1875, page 230 et 231 et tous les autres cas remarquables depuis 1858.

- Je conclus donc, que la source de tous les phénomènes spirites se trouve dans les fluides et que de leurs qualités, de leurs combinaisons multiples combinées par les Esprits, sortent tous les effets produits avec l'aide des médiums plus ou moins bien pourvus, et comme organisme et comme fluides humains ; toute phénoménalité spirite sortant de là, il nous faut y puiser. De ces études approfondies sortiront les solutions demandées, celles qui donneront la vérité plus complète ; néanmoins, nous serons longtemps encore éloignés de la perfection.

Mes vœux bien sympathiques à nos frères de la société l'Union de Bruxelles.

Votre bien dévoué,

A. Couzinet.

### **Dissertation spirite**

*Une séance à Saint-Pierre-d'Albigny.*

Étaient présents : M. Adolphe Bertet, avocat, M. Michelier, madame Bourdin et sa fille, le dimanche 6 septembre 1874. Ils forment une chaîne et après quelques minutes, madame Bourdin dort et tombe en extase. La séance se divise en deux parties. Dans la première, M. Bertet, en imposant ses mains sur madame Bourdin, prononce cette évocation :

« Apollonius, au nom du Dieu suprême, en qui nous avons une foi commune, en vertu de l'amitié sainte et solidaire qui nous unit, je vous conjure et je vous prie de vous rendre visible à madame Bourdin. »

Immédiatement, le médium interrogé, répondit :

« Je vois apparaître un Esprit brun de cheveux et de barbe, sa figure est austère, mais extrêmement sympathique. Il y a bien longtemps qu'il ne s'est réincarné sur notre globe. Il

s'approche de vous et paraît âgé de trente ans, vêtu d'une grande robe blanche serrée par une ceinture ; il a une riche écharpe en sautoir. Quel costume riche et brillant !

*D.* - Apollonius, n'est-ce pas à vous que je suis redevable d'un fait remarquable de guérison ?

L'Esprit sourit et répond avec bienveillance.

*R.* - Tu sais bien que je n'ai par moi-même aucune action sur vos fluides terrestres ; je ne puis rien à l'aide de ces fluides, si je n'empruntais les fluides de personnes vivantes. Si je n'ai fait que diriger ton propre fluide, tu m'as singulièrement aidé par la sincérité de ta foi ardente, par ton évocation et par la puissance de ton action magnétique ; donc la gloire et le mérite de ta guérison ne me reviennent pas exclusivement, etc., etc.

*D.* - Mes ouvrages vous conviennent-ils ?

*R.* - Oui, ils sont pleins de bonnes pensées, mais je ne te promets pas le succès. Comme moi tu te heurteras contre l'incrédulité de ton siècle. Je t'ai dicté, dans ta philosophie, plusieurs systèmes qui furent l'âme de manuscrits que je n'ai jamais publiés et qui ont été brûlés avec moi, adieu.

*Nota.* - M. Adolphe Bertet, avocat, est l'auteur de deux remarquables ouvrages dont il nous a envoyé un exemplaire, ils sont intitulés : *L'Apocalypse dévoilée, le Papisme et la Civilisation* ; le premier à deux volumes ; le second à trois. Dans ces livres, il y a de quoi glaner, car l'auteur qui est érudit, a fait de longues et minutieuses recherches pour s'appuyer sur l'histoire, sur des faits certains. Si quelques-uns de nos lecteurs désiraient ces cinq volumes, ils pourraient s'adresser directement à M. Bertet, avocat, à Saint-Pierre-d'Albigny (Savoie), ou bien à la librairie spirite, 7, rue de Lille.

M. Bertet termine une autre œuvre, synthèse d'une haute philosophie spiritualiste.

Dans la seconde partie de la séance, madame Bourdin, abandonnée à elle-même s'écrie :

« Je vois un tableau se dessiner devant moi. En face, sur une montagne lumineuse et sur un rocher conique, dont le sommet représente une plate-forme, je vois descendre et apparaître trois Esprits supérieurs.

L'un extrait de terre, sous ses pieds, une quantité prodigieuse de diamants enfouis, d'une eau et d'une pureté merveilleuses. Il les met en réserve dans un vaste écrin qu'il ferme, c'est l'Esprit qui est à gauche, devant moi.

Celui qui est à droite a du feu dans une cassolette ; il le répand autour de lui, et dépassant la montagne, il envahit la plaine, allumant partout un immense incendie.

Le troisième placé au milieu, fait jaillir de la terre et sous ses pieds, une source d'eau limpide comme du cristal.

L'une forme d'abord un petit ruisseau qui découle de la montagne et se répand dans la plaine. Ce ruisseau semble suivre le feu, il cherche en vain à l'éteindre.

Le premier de ces Esprits est le symbole du Spiritisme, le second celui de la divine Vérité, le troisième est celui de la philosophie.

Le monde est comme affolé et saisi d'épouvante, il a le pressentiment de sa fin prochaine.

A ma droite, en face de moi et de la gauche de la montagne resplendissante, le feu descend toujours ; il embrase tout et du sein des forêts de l'ancien monde, je vois surgir des monstres horribles et d'énormes serpents qui fuient le feu.

A ma gauche, au contraire et de la droite de la montagne lumineuse, le petit ruisseau d'eau vive et transparente comme le cristal le plus pur a déjà considérablement grossi, il fertilise et féconde tout ce qu'il arrose ; les classes privilégiées semblent s'en effrayer ; elles cherchent à lui opposer des barrages, à dominer son cours, à s'en emparer, pour s'en faire une propriété privée et l'utiliser à leur seul profit. Mais l'eau s'accumule, elle détruit les barrages, se divise à droite, à gauche et se

trace à elle-même des routes naturelles ; elle arrose, féconde la terre et fait germer et pousser partout une luxuriante végétation de plantes, de fleurs et de fruits nouveaux.

Du pied de la montagne s'élève une séparation immense semblable à l'ancienne muraille qui séparait la Chine du vieux monde. Avec les hommes qui sans guide se sont sauvés devant le feu, les monstres et les reptiles qui fuyaient songent à reprendre des formes humaines, ces épaves du vieux monde cherchent à se constituer un monde nouveau à part. Mais là, il n'y a que misère, pauvreté et stérilité du sol ; tandis que de l'autre côté de la muraille, dans le monde nouveau où il n'y a plus la guerre et le noir préjugé, tout le monde est dans la joie et l'abondance, le sol est couvert de la plus riante et de la plus riche végétation.

Or la Vérité prend un compas et une équerre. Elle trace quatre carrés magiques et les envoie se placer d'eux-mêmes dans l'espace laissé aux débris du vieux monde ; ils sont destinés à devenir le lieu de punition des méchants.

De trois carrés ressuscitent, comme de leurs sépulcres, les débris du passé à faces horribles et caricaturales, transformation et transfiguration des monstres que nous avons vu fuir avec des reptiles.

Du quatrième carré, s'élève l'image du dieu qu'ils doivent adorer. C'est le Temps qui, appuyé sur sa faux, regarde tout ce qui l'entoure avec un dédaigneux mépris ; il fait naître devant lui le mythe destiné à symboliser la roue ou la règle de la vie. Ce mythe, composé d'un enfant et d'un vieillard, s'identifie et se confond dans un seul être à deux faces, tournant éternellement sur lui-même, pour exprimer que dans ces mondes, la vie doit éternellement se passer et se renouveler dans l'enfance et la décrépitude, sans adolescence ni âge viril.

Du haut de la montagne, le Spiritisme se met à dessiner le monde nouveau qui lui est ouvert et qui va être confié à son empire. Il ouvre son vaste écrin et en retire les diamants qu'il y tenait en réserve. Il forme au-dessus de la tête de la Vérité comme une étoile flamboyante, c'est l'étoile matinale qui devra annoncer le premier jour de l'avènement prochain. Dans cette étoile les rayons du soleil décomposent les sept couleurs de l'arc-en-ciel avec un éclat que l'œil a peine à supporter.

Et le Spiritisme s'unit à la philosophie, pour ne faire qu'un avec elle ; et ils répandent ensemble sur la terre une foule de diamants ; ces diamants sont les Esprits des sages ou des philosophes renvoyés en mission sur notre sphère, ils tracent, semblable à une nouvelle voie lactée, le chemin de communication directe entre le ciel et la terre ; arrivés au pied de la montagne, ils créent une coupe sacrée sur laquelle viendront se dessiner les pensées que les Esprits supérieurs voudront communiquer à la terre ; les philosophes ou sages, réincarnés et envoyés en mission en seront les dépositaires et les interprètes.

Après avoir créé ces deux moyens de communication permanente entre le ciel et notre planète, le Spiritisme trace sur sa propre tête une banderole avec son nom, emblème de charité et de solidarité universelles.

Bertet.

P. Michelier, A.

### Nécrologie

Ces jours-ci, un cortège très nombreux composé de personnes les plus estimables de Cadix (Espagne) conduisait au cimetière la dépouille mortelle d'un spirite convaincu et sincère, du célèbre jurisconsulte du collège de Cadix, M. D. Francisco Fernandez de Haro.

Le journal si recommandable et si intelligemment rédigé *El Espiritismo* (de Séville), raconte l'existence de cet homme de bien qui, à Cadix, était le président honoraire de la Société spirite *Dieu et Charité* ; les membres de ce groupe n'ont pas voulu terminer cette cérémonie funèbre sans

lui donner la sanction spirite ; pour honorer la mémoire de l'Esprit qui s'était dégagé de la matière, pour rendre hommage à la devise du Maître : « Hors la charité point de salut, » ils ont nommé une commission chargée de recueillir les dons volontaires de tous les assistants, pour les distribuer aux nécessiteux qui cachent leurs misères.

Cette action méritante, pourtant si simple et si naturelle, a produit de bons résultats matériels et moraux ; les pauvres ont pu se dire que, après la mort de M. D. Francisco Fernandez de Haro, son nom suffisait pour exciter les plus nobles sentiments ; les habitants de Cadix ont justement pensé que la doctrine d'Allan Kardec réveillait dans les âmes les principes les plus purs de la solidarité.

Nous remercions nos confrères du *El Espiritismo*, non-seulement pour avoir relaté la bonne pensée des membres de la Société : *Dieu et Charité*, mais aussi pour avoir rendu hommage à un savant juriste qui ne dédaignait pas de présider une assemblée, dont le but avoué est la croyance en Dieu et la possibilité des communications entre les vivants et les morts.

Nous avons cité plusieurs fois dans la *Revue spirite* le journal de Mexico, *La Illustration Espiritista* (bi-mensuel), fondé par le général *Refugio Gonzalez*. Chaque mois, nous lisons avec un intérêt bien naturel les articles si bien écrits, si logiques et si rationnels des honorables rédacteurs de cette feuille spirite, qui soutiennent avec tant de vaillance nos principes. Notre ami, M. Refugio Gonzalez, nous écrivait ces jours-ci que le Spiritisme fait des progrès inattendus dans cette région de l'Amérique ; son compte-rendu est plein d'intérêt, de bonnes espérances pour l'avenir de notre doctrine ; au nom de leurs amis de France, salut à ces hommes courageux et instruits, à ces serviteurs de la vérité.

Une société de dames a fondé un cercle spirite à Mexico, et nos amis nous disent le plus grand bien de ces réunions ; les questions futiles sont écartées pour laisser la place aux discussions qui élèvent l'âme et fortifient le cœur.

Madame la comtesse d'Obomandariz, ex-présidente de cette Société, est morte dernièrement ; tous les spirites de Mexico ont voulu accompagner à sa dernière demeure l'enveloppe corporelle de cette bonne, digne et courageuse dame, qui professait hardiment sa croyance, qui avait su mériter le respect de tous.

## Septembre 1875

### A nos lecteurs

La Cour d'appel a confirmé le jugement du 17 août, à l'égard de M. Leymarie, dont la bonne foi a été prouvée à cette audience par deux employés de confiance de M. Buguet ; l'audition, avant le prononcé du jugement, de M. Jacolliot, ancien magistrat et homme de lettres, de M. Hugué, docteur, et de madame Hugué, qui voulaient affirmer l'honnêteté de notre administrateur et le but de ses recherches, nous faisaient espérer un acquittement.

M. Leymarie m'a prié, à titre d'actionnaire de la Société, de le suppléer en acceptant la co-gérance de l'administration et celle de la *Revue spirite*, si la Cour de cassation laisse toute sa valeur à la décision de la Cour d'appel ; disciple d'Allan Kardec depuis quinze ans, j'accepte cette mission avec bonheur. Par ce temps d'épreuves pénibles, unissons-nous d'intention pour élever notre cœur vers Dieu et attirer les secours spirituels sur les rédacteurs désintéressés et fidèles de la *Revue spirite*, car ils soutiendront avec fermeté les principes qui sont notre force, qui inspirent à nos lecteurs les idées de morale et de charité. Les groupes ne doivent pas oublier que leurs communications ou articles sont soumis au contrôle du comité de lecture, seul juge de l'opportunité de leur publication.

Je viens seconder un ami estimé aimé, dont l'absence est momentanée, qui est toujours digne de la considération des adeptes, et possède toute la confiance de la Société dont il reste l'administrateur responsable. Il se peut aussi que le recours en cassation n'éloigne pas M. Leymarie de son travail et lui épargne la rude épreuve qu'il est prêt à supporter avec courage.

Désormais, toutes les visites de nos amis devront être remises au *mercredi et vendredi de chaque semaine, d'une heure à cinq heures de l'après-midi* ; ils seront reçus avec la bienveillance fraternelle recommandée par Allan Kardec. Cette mesure est imposée par les occupations multiples de l'administration, à laquelle madame Leymarie prête son concours ; la correspondance exige des journées pleines de calme et doit toujours être en règle.

Les lettres doivent, comme par le passé, être adressées à la *Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec*. - Les mandats et billets à ordre seront faits au nom de M. P.-G. Leymarie.

En un mot, rien n'est modifié, sauf la coopération de votre dévoué frère en croyance.

A. Bourguès,

Capitaine commandant de cavalerie en retraite.

### Réfutation du discours de M. Littré

*Prononcé à l'occasion de sa réception dans la Franc-maçonnerie.*

M. Littré, membre de l'Académie française et député à l'Assemblée nationale, a prononcé, à l'occasion de sa réception dans la franc-maçonnerie, le 9 juillet 1875, un discours qui est un exposé sommaire de la philosophie positive qu'il professe dans ses écrits. Nous reproduisons le discours tel que l'a donné la République française dans son numéro du 10 juillet, et nous le faisons suivre d'une réfutation.

« Messieurs,



J'ai à exposer quels sont les devoirs de l'homme envers Dieu. Un sage de l'antiquité, qu'un roi interrogeait sur la notion de Dieu, lui demanda un délai qu'il prolongea de jour en jour, reculant ainsi une réponse qu'il ne se sentit jamais en mesure de donner. Ma réponse, à moi, ne tardera pas aussi longtemps ; réponse que j'ai tort de dire mienne, car elle est celle d'une philosophie dont je suis disciple, et qui a élaboré pour moi, comme pour tous ceux qui voudront en user, le jugement à porter sur les doctrines de cause première et d'origine.

Ceux qui connaissent la philosophie positive, ceux qui ont lu quelques pages venues de ma plume, savent d'avance ce que je vais dire, et n'attendent ni une affirmation ni une négation. Quoi donc ! diront ceux en bien plus grand nombre à qui les principes de cette philosophie sont demeurés inconnus, est-il possible de n'affirmer ni de nier ? Oui, cela est possible, et, à notre point de vue, cela est sage, cela est salutaire.

Permettez-moi donc d'entrer dans le sens de la question, non sans ménagements, mais sans réticences et avec la plénitude de la liberté philosophique.

On a accusé la franc-maçonnerie de je ne sais quelles clandestines et mauvaises conspirations. Je lui en connais une dont je la loue sans réserve ; c'est, au milieu des aigreurs ou des violences du fanatisme, la conspiration de la tolérance.

Il est clair que la question proposée, remise à la doctrine que je nomme positive, va changer d'aspect. Du moment que l'un des termes est reculé dans les régions inaccessibles à notre intelligence, et que l'autre subsiste, vu que l'homme est un être essentiellement relatif, il reste à déterminer où sont placées les relations souveraines qui décident de la destinée morale. La notion des dieux ou de Dieu nous vient des anciens temps. Ce que les hommes ont pensé là-dessus dans les époques préhistoriques, nous ne le savons ; mais les livres primitifs, ceux qui contiennent ou les plus vieilles annales, ou les plus vieux préceptes, ou les chants les plus vieux, sont consacrés à informer les hommes de la grande et mystérieuse souveraineté qui les gouverne.

En se simplifiant et s'épurant de plus en plus, cette notion est arrivée jusqu'à nous, et aujourd'hui elle s'impose aux intelligences sous deux formes, l'une historique, l'autre philosophique. Sous la forme historique, Dieu a parlé aux hommes, il s'est révélé, c'est un fait. Sous la forme Philosophique, le monde est un effet, un ouvrage ; il a une cause, un ouvrier.

Que faut-il penser du fait historique ? La critique, qui pèse les documents et qui compare les cas semblables, a trouvé, en parcourant les annales de l'humanité, plusieurs révélations ; et, pour aucune, les témoignages qui la certifient ne lui ont paru, dans leur antique innocence, capables de contrebalancer la doctrine expérimentale de la stabilité des lois naturelles. Une révélation est un miracle ; or, il n'est pas de science qui, dans le domaine qu'elle cultive, reçoive le miracle, ni l'astronomie dans les cieux, ni la physique sur la terre, ni la chimie dans les combinaisons élémentaires, ni la biologie dans les phénomènes vitaux. Non pas qu'aucune science le nie en principe ; mais aucune ne l'a jamais rencontré en fait.

Derechef, que faut-il penser, quittant l'ordre historique pour l'ordre philosophique, de la notion de cause première, de causalité suprême ? Aucune science ne nie une cause première, n'ayant jamais rien rencontré qui la lui démentît ; mais aucune ne l'affirme, n'ayant jamais rien rencontré qui la lui montrât. Toute science est enfermée dans le relatif ; partout on arrive à des existences et des lois irréductibles, dont on ne connaît pas l'essence. On ne nie pas qu'une cause ultérieure ne soit derrière ; mais on n'a jamais passé de l'autre côté. L'expérience n'y atteignant pas, chaque science, quelque créance qu'un savant en particulier puisse accorder au fait historique ou au dogme philosophique, chaque science, dis-je, se refuse à introduire, dans l'enchaînement des lois et des théories qui lui sont propres, rien qui soit emprunté à la conception d'une causalité première. Cela est toujours laissé à la théologie et à la métaphysique.

A ce point, chacun voit, et j'ai à peine besoin de l'indiquer, ce qu'a fait la philosophie positive. Ces absences d'affirmation et de négation, fragmentaires, il est vrai, et que personne n'avait songé à réunir, elle les a rangées en un ordre hiérarchique ; et, quand elle les eut tenues ainsi sous son regard, dans leur ensemble, qui embrasse la connaissance du monde, de l'homme et des sociétés, elle a énoncé que la doctrine totale, résultant de leurs doctrines partielles, n'affirmait rien, ne niait rien sur une cause première et sur un surnaturel ; mais elle a déclaré en même temps que cette doctrine, par cela même qu'elle est totale, exclut rigoureusement de la trame des choses une cause première, qui ne se montre plus, si elle s'est jamais montrée, et un surnaturel qui fuit devant l'observation sérieuse et précise.

Quoi que je fasse, je ne peux, tel que je suis, me mouvoir dans le cercle de la question qui m'est proposée, sans m'appuyer sur les dogmes essentiels de la philosophie positive. Depuis près de quarante ans, je la prends pour guide de mon intelligence et de ma conduite. Vous me pardonneriez donc mon langage convaincu ; mais ce que vous ne me pardonneriez pas, ce que je ne me pardonnerais pas non plus, ce serait de ne pas rappeler le nom d'Auguste Comte, qui a inauguré le mouvement philosophique politique. La reconnaissance, d'accord en ceci avec la vraie sagesse et la saine ambition, veut que le disciple ne se montre que derrière le maître.

Entre les mains de la philosophie positive, la notion de cause suprême se transforme, et d'absolue qu'elle était, devient relative. Mais cette transformation ne change rien à l'ordre de nos devoirs et à leur rapport. Ils restent aussi liés à la conception substituée qu'ils l'étaient à la conception primitive. Le mode de penser que suit cette philosophie l'oblige à reconnaître que les opinions qui ont dirigé le monde jusqu'à nos jours ont été, en somme, hautement favorables à l'évolution morale de l'humanité ; mais le même mode de penser l'oblige à reconnaître, par connexité historique, que le régime scientifique ajoute une nouvelle force à cette impulsion, et que nos devoirs y gagnent en affermissement et en étendue.

Les faire dépendre de ce que l'on ne connaît point, comme il fallut dans les différentes périodes de l'humanité, est efficace, tant que l'on croit connaître. Mais, dès que cette croyance faiblit, tout ce qui s'y rattache faiblit aussi. Alors, dans cet état des intelligences et des cœurs, qui est celui de beaucoup parmi les hommes de notre temps, où chercher la règle des devoirs si ce n'est dans la règle des choses ? et où apprendre la règle des choses, si ce n'est dans les sciences expérimentales, positives, qui nous enseignent ce qu'est l'univers et ses lois, je veux dire la portion d'univers et de lois qui nous est accessible ?

Les choses nous parleront sévèrement sans doute, selon leur nature rigide et indifférente. Mais elles ne nous laisseront pas ignorer ce qui nous concerne, et elles nous diront en quoi elles nous seront obéissantes et en quoi elles nous opposeront une résistance insurmontable. C'est une des plus précieuses instructions que nous puissions recevoir.

Un mot sur les choses. Nous sommes placés dans une nébuleuse composée de millions de soleils. Le nôtre, même avec son cortège, y occupe un très petit coin. Un coin encore plus petit est tenu par la terre qui nous porte. Sur cette terre, à un certain moment de sa durée, la vie apparut en mille formes, toutes enchaînées par une série de types, depuis le végétal jusqu'au vertébré le plus compliqué. Au sein de cette vie, à un moment différent de production des organismes plus simples, l'homme, sans que, jusqu'aujourd'hui, on n'ait rien que des hypothèses sur son origine, comme au reste sur celle des autres animaux et des végétaux, l'homme, dis-je, vint prendre sa place aux rayons du soleil et sa part aux fruits de la terre.

Un être ainsi lié à toute sorte d'existences et assujéti à un mode organique qu'il partage avec les autres habitants de la planète, n'est point un être abandonné. Seulement, les rapports qui le maintiennent et le dirigent ne se découvrent, sauf en ce qu'ils ont d'élémentaire et de spontané, qu'avec lenteur et par le travail assidu. Les devoirs découlent de ce qu'il est en tant que créature appartenant à un ensemble. Là est la force vive qui les fait prévaloir à travers toutes les mutations

sociales et malgré tous les assauts. Elle a été revêtue de bien des noms et de bien des formes, tant qu'on la connut mal : mais cela ne l'a point empêchée d'être toujours la même et toujours présente, et d'imprimer à son œuvre le caractère de la continuité et du développement.

Il importe d'indiquer quelques linéaments très généraux de cette réaction du monde sur l'homme, laquelle, de plus en plus, détermine la vie collective et individuelle.

Le monde désormais est ouvert devant nous, ciel et terre. Une curiosité active, que rien n'arrête plus, nous porte à le sonder dans ses lointains, dans ses profondeurs, dans son passé. En même temps, la nécessité impérieuse nous force à lui demander non-seulement notre pain quotidien, mais encore une multitude de satisfactions qui se perfectionnent tous les jours. Étude et travail, savoir et exploitation, voilà les deux grandes directions où nous sommes engagés, sans pouvoir ni vouloir rebrousser chemin.

Une autre face du monde, je veux dire une autre face de ces choses que nous ne faisons pas, mais qui nous font, se montre dans le groupement des sociétés et le dynamisme qui les travaille. Il s'est trouvé que des annales recueillies d'abord sans aucune vue d'assurer la continuité de l'Histoire, ont fourni des documents qui révèlent le développement social, le progrès des civilisations et l'idée de l'humanité. Tandis que les chrétiens damnent leurs aïeux païens et que les révolutionnaires méprisent leurs aïeux chrétiens, une reconnaissance plus éclairée et meilleure embrasse tout le passé humain. Rien n'est à scinder dans l'immense héritage qui nous a été transmis. Il n'est point de piété profonde pour les ancêtres ni de souci sérieux pour les descendants, quand des préjugés dogmatiques classent les hommes, non selon leurs services, mais selon leurs croyances.

Si, d'un côté, ce que les lois naturelles ont de modifiable excite l'activité de l'homme par le profit qu'il tire de ces modifications, de l'autre, ce qu'elles ont d'immuable, pleinement reconnu, lui enseigne la résignation consciente et voulue, grande vertu pour un être aussi chétif et aussi assailli. Le juste balancement entre l'activité et la résignation est l'attribut de la conception positive du monde.

L'extension de la tolérance, non pas seulement de cette tolérance passive qui se contente de souffrir les autres, mais de cette tolérance active qui rend pleine justice à toutes les forces sociales dans le passé, cette extension grandiose est due à la philosophie positive montrant que l'évolution humaine est un enchaînement sans solution de continuité. Et cela n'a pu être conçu et ratifié que parce que, dans toutes les constructions intellectuelles et morales, un contingent a toujours été fourni, sans que nous en eussions conscience, par l'ensemble des conditions qui nous régissent au dehors et au dedans ; contingent d'autant plus petit que cet ensemble est moins connu, d'autant plus considérable que cet ensemble est connu davantage.

C'est en cette sorte que l'évolution morale est si étroitement liée à l'évolution scientifique. Le fait a été nié par plusieurs, qui, arguant, ce qui est vrai, que savoir et moralité sont choses distinctes, n'ont voulu voir qu'une simple coïncidence dans le rapport dont l'histoire témoigne entre ces deux développements. La vérité est que l'homme ne pénètre avant dans les devoirs réels qu'à mesure qu'il écarte davantage les faux milieux que la nature a mis autour de lui.

Ces faux milieux, l'expression est du fabuliste, sont partout. Ils courbent le bâton mis dans l'eau, que *la raison redresse*, dit au même endroit La Fontaine. Ils nous montrent obstinément le soleil se levant à l'orient et se couchant à l'occident. Soyez-en sûrs, il n'y a pas moins de faux milieux dans l'ordre moral que dans l'ordre physique, nous imposant certains devoirs imaginaires ou mauvais, et nous masquant d'autres devoirs réels et salutaires. Ainsi le veulent les combinaisons entre les choses et notre sensibilité.

Quiconque déclare avec fermeté qu'il n'est ni déiste ni athée fait aveu de son ignorance sur l'origine des choses et sur leur fin, et en même temps il humilie toute superbe. Aucune humilité

ne peut être assez profonde devant l'immensité du temps, d'espace et de substance qui s'offre à notre regard et à notre esprit, devant nous et derrière nous. En présence de ces horizons lointains découverts par la science, je n'hésite pas à répéter les fortes paroles de Bossuet qui, ravi dans une contemplation illimitée, bien que tout autre, s'écriait : Taisez-vous, mes pensées !

La sanction, non plus, ne fait pas défaut. Comment en pourrait-il être autrement, puisque la règle morale émane de cela même qui constitue notre vie individuelle et collective ? Et comment celui qui la viole ne se trouverait-il pas exposé à toutes sortes de punitions ? Mais, comme ces punitions visibles n'atteignent pas tous les coupables, et que des maux semblables à des punitions frappent des innocents, il faut s'élever plus haut et arriver au tribunal du juge qui condamne et qui absout. Ce juge est la conscience. Elle résulte de la somme de règles morales que chaque civilisation, chaque époque fait prévaloir dans les milieux sociaux. Elle est nécessairement transformable et perfectible. Mais, à chaque étape, elle exerce sur les hommes une action puissante. Elle ne manque son efficacité que sur quelques organisations malheureuses, qui, d'ailleurs, ne sont pas moins réfractaires à la doctrine des peines et des récompenses après la mort, comme le montrent et le passé et le présent. Que si l'on demande davantage, c'est-à-dire une pénalité effective après que l'homme a subi le trépas, nous n'avons rien à répondre, rien à nier, rien à affirmer, ignorant absolument et ce qui est après le tombeau et ce qui est avant la vie ; mais nous constatons que la conscience développée selon le degré de culture collective et individuelle, est l'œil vigilant toujours ouvert, même sur les actes les plus secrets.

Homère représente les vieillards troyens assis aux portes Scées, pendant que les guerriers vaillants soutiennent le poids du combat, et il les compare, s'entretenant des prouesses passées, à des cigales oisives dont la voix grêle résonne dans la forêt touffue. En effet, les vieillards, touchant au terme de la carrière, se reposent ; leur voix faible ne se fait pas entendre au loin, et ils laissent aux jeunes les grands travaux et les vastes pensées. Mais, quand l'inévitable vieillir ne les a pas trop atteints, et qu'ils gardent, sinon le feu, du moins la lumière, alors il leur reste, pour les accompagner jusqu'au bout, la satisfaction de prêter leur parole et leur expérience à ce qui peut être utile ; satisfaction d'autant mieux ressentie qu'il ne s'y mêle plus d'autre souci que celui qui occupait le vieillard de La Fontaine. »

M. Littré, se déclare disciple d'Auguste Comte, mais il oublie de dire qu'il n'est qu'un disciple schismatique. Sur les questions de Dieu et de l'âme, M. Littré est sceptique ; il n'affirme rien et il ne nie rien, il n'est ni théiste ni athée, il n'est ni pour ni contre l'immortalité de l'âme. Auguste Comte, lui, sur ces mêmes questions, est dogmatique ; il nie formellement l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, il est athée et matérialiste. Le passage suivant de son Catéchisme positiviste le prouve :

« *La Femme*. Encouragée par votre préambule, je vous prie, mon père, de commencer l'exposition systématique du dogme positif par une explication plus directe et plus complète de son principe universel. J'ai déjà compris que votre conception du vrai Grand-Etre résume nécessairement l'ensemble de l'ordre réel, non-seulement humain, mais aussi extérieur. C'est pourquoi j'éprouve le besoin d'une détermination plus nette et plus précise envers cette unité fondamentale du positivisme.

*Le Prêtre*. Pour y parvenir, vous devez, ma fille, définir d'abord l'Humanité comme *l'ensemble* des êtres humains, passés, futurs, et présents. Ce mot ensemble vous indique assez qu'il n'y faut pas comprendre tous les hommes, mais ceux-là seuls qui sont réellement assimilables, d'après une vraie coopération à l'existence commune. Quoique tous naissent nécessairement enfants de l'Humanité, tous ne deviennent pas ses serviteurs, et beaucoup restent à l'état parasite qui ne fut excusable que pendant leur éducation. Les temps anarchiques font surtout pulluler, et trop

souvent fleurir, ces tristes fardeaux du véritable Grand-Être. Plus d'un vous a rappelé l'énergique flétrissure d'Arioste après Horace :

*Venuto al mondo sol per far letame* et, mieux encore, l'admirable réprobation de Dante :

*Che visser senza infamia e senza lodo.*

*Cacciarli i ciel per non esser men belli,*

*Nè lo profondo inferno li receve,*

*Ch' alcuna gloria i rei avrebber d'elli.*

*Non ragionam di lor, ma guarda e passa.*

Vous voyez ainsi que, à cet égard comme à tout autre, l'inspiration poétique devança beaucoup la systématisation philosophique. Quoi qu'il en soit, si ces producteurs de fumier ne font vraiment point partie de l'Humanité, une juste compensation vous prescrit de joindre au nouvel Être-Suprême tous ses dignes auxiliaires animaux. Toute utile coopération habituelle aux destinées humaines, quand elle s'exerce volontairement, érige l'être correspondant en élément réel de cette existence composée, avec un degré d'importance proportionné à la dignité de l'espèce et à l'efficacité de l'individu. Pour apprécier cet indispensable complément, nous n'avons qu'à supposer qu'il nous manque. On n'hésite point alors à regarder tels chevaux, chiens, bœufs, etc., comme plus estimables que certains hommes.

Dans cette première conception du concours humain, l'attention concerne naturellement la solidarité, de préférence à la continuité. Mais, quoique celle-ci soit d'abord moins sentie, parce qu'elle exige un examen plus profond, sa notion doit finalement prévaloir. Car, l'essor social ne tarde guère à dépendre davantage du temps que de l'espace. Ce n'est pas seulement aujourd'hui que chaque homme, en s'efforçant d'apprécier ce qu'il doit aux autres, reconnaît une participation beaucoup plus grande chez l'ensemble de ses prédécesseurs que chez celui de ses contemporains. Une telle supériorité se manifeste, à de moindres degrés, aux époques les plus lointaines ; comme l'indique le culte touchant qu'on y rendit toujours aux morts, suivant la belle remarque de Vico.

Ainsi, la vraie sociabilité consiste davantage dans la continuité successive que dans la solidarité actuelle. Les vivants sont toujours et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts : telle est la loi fondamentale de l'ordre humain.

Pour mieux la concevoir, il faut distinguer, chez chaque vrai serviteur de l'Humanité, deux existences successives : l'une, temporaire mais directe, constitue la vie proprement dite ; l'autre, indirecte mais permanente, ne commence qu'après la mort. La première étant toujours corporelle, elle peut être qualifiée d'*objective* ; surtout par contraste envers la seconde, qui, ne laissant subsister chacun que dans le cœur et l'esprit d'autrui, mérite le nom de *subjective*. Telle est la noble immortalité, nécessairement immatérielle, que le positivisme reconnaît à notre *âme*, en conservant ce terme précieux pour désigner l'ensemble des fonctions intellectuelles et morales, sans aucune allusion à l'entité correspondante. »

Voici d'ailleurs en quels termes les disciples orthodoxes d'Auguste Comte renient M. Littré dans une brochure intitulée : M. Littré et le Positivisme :

« Cette note a pour but de mettre un terme à une mystification qui se prolonge au-delà du possible.

Ce sont les gens de lettres qui ont fait cette situation singulière, par la façon dont ils ont placé leur confrère, M. Littré, en face du Positivisme.

Du vivant d'Auguste Comte déjà, quand le rédacteur du *National*, membre de l'Institut, semblait professer la doctrine (l'a-t-il jamais fait sincèrement ?), ses collègues, en Sorbonne et dans le

journalisme, trouvaient que c'était « un rare bonheur » que de compter un pareil adhérent, auquel on n'avait à reprocher que « de s'être fait disciple, lorsqu'il pouvait être maître ».

Bonheur médiocre et de courte durée, car, en 1857, le jour de la mort d'Auguste Comte, M. Littré proclamait sa rupture ; ce qui n'empêchait point la presse de le déclarer seul héritier de celui qu'il venait attaquer et renier si audacieusement.

Ainsi fut édifiée sa renommée de philosophe.

Mais, absolument incapable de soutenir un rôle autant au-dessus de ses forces qu'en dehors de ses dispositions, il fut bien obligé de se conformer à sa nature, qui ne l'avait fait ni chef d'École, ni homme d'État, et de soigner ses intérêts ; c'est pourquoi il ne cessa, dès ce moment, de s'enfoncer dans la négation du Positivisme et dans la détraction de son fondateur. Il remonta bien au-delà...

Or la presse, cent fois avertie et toujours sourde à la vérité, veut continuer sa tactique.

Elle impute aujourd'hui à la doctrine les derniers revirements de son protégé et, prétend l'intéresser à la rétrogradation de celui qu'elle a si inconsidérément exalté.

Cela n'est plus possible.

Que ceux, donc, qui ont fait ce grand homme le gardent à leur compte ! Nous ne pouvons nous en charger. Nous l'avons depuis longtemps reconnu, écarté ; il n'est pas des nôtres. Qu'il continue à vendre en volumes ce qu'il attaque en feuilletons et à trahir le Positivisme dans une revue soi-disant positive, les disciples d'Auguste Comte n'ont avec lui aucune solidarité.

Les pièces ci-jointes, en attendant une histoire plus complète, justifieront, assez leur dire. »

Parmi les pièces dont il est parlé ci-dessus, se trouve la lettre suivante de M. Littré :

« Versailles, 31 mars 1871.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DE Paris-Journal.

Monsieur le Rédacteur,

Quand j'étais disciple particulier de M. Comte, j'ai écrit, en effet, dans les années 1849-1850, sous son inspiration directe et presque sous sa dictée, les passages que vous rapportez. Ils tiennent à un ensemble de doctrines dont je me suis depuis longtemps séparé. Cette séparation, je l'ai publiquement consignée dans mon livre sur la vie d'Auguste Comte et dans un numéro de la Revue *la Philosophie positive*. Je le rappelle, non pour écarter de moi le reproche de les avoir écrits (il est juste que j'en porte la peine, et, dans les rétractations auxquelles je me réfère, je n'ai pas manqué de reconnaître cette justice), mais pour déclarer que depuis bien des années, je ne les écrirais plus.

Agréé, etc.

É. Littré,  
Député de la Seine.

Du moment que sur les questions de Dieu et de l'âme, M. Littré se borne à être sceptique par méthode scientifique, il est plutôt un disciple de Kant que d'Auguste Comte. C'est Kant qui, dans sa *Critique de la raison pure*, a prouvé que l'esprit humain est radicalement impropre à affirmer ou à nier légitimement quoi que ce soit touchant l'existence et la nature de Dieu et touchant l'existence et l'immortalité de l'âme ; et c'est après Kant et en vertu des doctrines de Kant, que l'*École critique* affirme que l'homme ne sait rien et ne peut rien savoir sur Dieu, sur l'âme et son immortalité.

Cela dit, examinons si la méthode expérimentale que M. Littré invoque dans son discours, autorise le scepticisme qu'il professe sur Dieu, sur l'âme et, sur l'immortalité.

La règle fondamentale de la méthode expérimentale peut être formulée ainsi :

« Constatez tous les faits que fournit l'expérience ; observez-les dans toutes leurs variétés ; n'en omettez aucun, n'en ajoutez aucun, n'en altérez aucun ; dégagez les lois des faits ainsi étudiés et coordonnez-les en corps de doctrine scientifique. »

Si M. Littré pratiquait, la méthode expérimentale aussi bien qu'il la préconise, il n'ignorerait pas qu'il existe une classe de faits parfaitement constatés et avérés, connue sous le nom de phénoménalité spirite qui renverse de fond en comble et son scepticisme et le matérialisme d'Auguste Comte. La philosophie ne peut démontrer rigoureusement l'existence et l'immortalité de l'âme, ni par la voie métaphysique, ni par la voie psychologique ; la phénoménalité spirite les prouve d'une manière invincible par la voie expérimentale, par la manifestation spontanée ou provoquée des esprits désincarnés. Nous savons que M. Littré, sans s'être donné la peine d'étudier sérieusement les faits spirites conformément aux prescriptions de la méthode expérimentale, nous dira, comme tous les positivistes, que la phénoménalité spirite est purement subjective, c'est-à-dire une simple hallucination chez ceux qui l'éprouvent et l'affirment. Mais que peut valoir son dire en présence du témoignage de millions de personnes de tout rang et de toutes les parties du monde, affirmant, après expérimentation et examen, que cette phénoménalité est objective, c'est-à-dire une manifestation réelle d'esprits désincarnés. Le clergé catholique est aussi hostile que les positivistes au Spiritisme, et il le combat de toutes ses forces parce qu'il le considère comme une œuvre du démon dirigée contre la religion du Christ ; mais on doit lui rendre cette justice, qu'au lieu de se livrer, comme les positivistes, à des dénégations ignorantes ou de mauvaise foi sur la réalité de la phénoménalité spirite, il la reconnaît parfaitement et franchement. M. Littré pense-t-il que le clergé catholique est aussi halluciné ?

Nous voudrions pouvoir citer une foule de documents émanant du clergé catholique et où la phénoménalité spirite, tout en étant présentée comme démoniaque et pernicieuse, est néanmoins mise hors de doute et hautement affirmée. Le cadre restreint de cet écrit ne nous le permet pas. Nous nous contenterons de donner un extrait du mandement de Mgr le cardinal Gousset, archevêque de Reims, pour le carême de 1865, et un extrait d'une lettre du R. P. Ventura.

« Dans leur intervention extérieure, les démons ne sont pas moins attentifs à dissimuler leur présence, pour écarter les soupçons. Toujours rusés et perfides, ils attirent l'homme dans leurs embûches avant de lui imposer les chaînes de l'oppression et de la servitude. Ici, ils éveillent la curiosité par des phénomènes et des jeux puérils ; là, ils frappent d'étonnement et subjuguent par l'attrait du merveilleux. Si le surnaturel apparaît, si leur puissance les démasque, ils calment et apaisent les appréhensions, ils sollicitent la confiance, ils provoquent la familiarité. Tantôt, ils se font passer pour des divinités et de bons génies ; tantôt ils empruntent les noms et même les traits des morts qui ont laissé une mémoire parmi les vivants. A la faveur de ces fraudes dignes de l'ancien serpent, ils parlent, et on les écoute ; ils dogmatisent, et on les croit ; ils mêlent leurs mensonges de quelques vérités, et ils font accepter l'erreur sous toutes les formes. C'est là qu'aboutissent les prétendues révélations d'outre-tombe ; c'est pour obtenir ce résultat que le bois, la pierre, les forêts et les fontaines, le sanctuaire des idoles, le pied des tables, la main des enfants, rendent des oracles ; c'est pour cela que la pythonisse prophétise dans son délire, et que l'ignorant, dans un mystérieux sommeil, devient tout à coup le docteur de la science. Tromper et pervertir, tel est, partout, et dans tous les temps, le but final de ces étranges manifestations.

Les résultats surprenants de ces observances ou de ces actes, pour la plupart bizarres et ridicules, ne pouvant procéder de leur vertu intrinsèque, ni de *l'ordre établi par Dieu*, on ne peut les attendre que du concours des puissances occultes. Tels sont, notamment, les phénomènes extraordinaires obtenus de nos jours, par les procédés, en apparence inoffensifs, du magnétisme,

et l'organe intelligent des tables parlantes. Au moyen de ces opérations de la magie moderne, nous voyons se reproduire parmi nous les évocations et les oracles, les consultations, les guérisons et les prestiges qui ont illustré les temples des idoles et les antres des sibylles. Comme autrefois, on commande au bois et le bois obéit ; on l'interroge, et il répond dans toutes les langues et sur toutes les questions ; on se trouve en présence d'êtres invisibles qui usurpent les noms des morts, et dont les prétendues révélations sont marquées au coin de la contradiction et du mensonge ; des formes légères et sans consistance apparaissent tout à coup, et se montrent douées d'une force surhumaine.

Quels sont les agents secrets de ces phénomènes, et les vrais acteurs de ces scènes inexplicables ? Les anges n'accepteraient point ces rôles indignes, et ne se prêteraient point à tous les caprices d'une vaine curiosité. Les âmes des morts, que Dieu défend de consulter, demeurent au séjour que leur a assigné sa justice, et elles ne peuvent, sans sa permission, se mettre aux ordres des vivants. Les êtres mystérieux qui se rendent ainsi au premier appel de *l'hérétique et de l'impie comme du fidèle*, du crime aussi bien que de l'innocence, ne sont ni les envoyés de Dieu, ni les apôtres de la vérité et du salut, mais les suppôts de l'erreur et de l'enfer. Malgré le soin qu'ils prennent de se cacher sous les noms les plus vénérables, ils se trahissent par le néant de leurs doctrines, non moins que par la bassesse de leurs actes et l'incohérence de leurs paroles. Ils s'efforcent d'effacer du symbole religieux les dogmes du péché originel, de la résurrection des corps, de *l'éternité des peines*, et toute la révélation divine, afin d'ôter aux lois leur véritable sanction, et d'ouvrir au vice toutes les barrières. Si leurs suggestions pouvaient prévaloir, elles formeraient une religion commode, à l'usage du socialisme et de tous ceux qu'importune la notion du devoir et de la conscience. L'incrédulité de notre siècle leur a préparé les voies. Puissent les sociétés chrétiennes, par un retour sincère à la foi catholique, échapper au danger de cette nouvelle et redoutable invasion ! »

La seconde édition du livre de M. de Mirville offre, en tête, une lettre fort remarquable du R. P. Ventura de Raulica, ancien général des théatins, examinateur des évêques et du clergé romain. Nous en extrayons ces lignes :

« Lorsque vous vîntes me consulter sur le mérite et l'*à-propos* de votre travail, je balançai d'autant moins à en encourager la publication que, moi-même, j'avais été plusieurs fois au moment de la développer dans la chaire sacrée.

Je ne disais pas assez, mon cher monsieur, en appelant votre travail utile ; je l'eusse appelé indispensable si j'avais su, ce que nous ignorions l'un et l'autre, la prochaine invasion de *ce fléau* que vous appelez si bien une épidémie spirituelle : fléau dont la propagation universelle et subite constitue, selon moi, malgré ses apparences de puérité, un des plus grands événements de notre siècle. »

En quoi donc consiste la divergence qui existe entre les spirites et le clergé catholique ? Simplement dans une question de méthode. Le clergé catholique, prenant pour point d'appui les Écritures et les dogmes de l'Église, affirme que la phénoménalité spirite est l'œuvre du démon qui se sert de ce moyen pour tromper, séduire et perdre les hommes ; il conseille de l'éviter. Les spirites pensent que cette phénoménalité est un fait providentiel dans l'intérêt du progrès de l'humanité, et que, fût-elle une œuvre du démon, il faut l'étudier d'après les procédés de la méthode expérimentale et en dégager les lois. Ils pensent que, bien loin de battre en retraite devant le démon, il faut lui faire face et l'inonder de lumière. Le prince des ténèbres a horreur de la lumière, et il reculera !!! Le clergé catholique ne peut ignorer que sous l'influence de l'école positiviste, tant orthodoxe que schismatique, le matérialisme a envahi la classe des gens de lettres et a profondément pénétré dans le peuple. Le spiritisme confond cette école par une



démonstration de fait. Pourquoi donc, pour en finir une fois pour toutes avec le scepticisme et le matérialisme, le clergé catholique, tout en se tenant à son point de vue, quant à la nature de la phénoménalité spirite, ne ferait-il pas affirmer du haut de toutes les chaires sacrées et ne ferait-il pas démontrer par les milliers d'organes de publicité dont il dispose, la réalité incontestable de cette phénoménalité ? Après tout, le vrai, quel que soit son objet, est un attribut de Dieu !

M. Littré dit qu'il n'est pas de science qui, dans le domaine qu'elle cultive, reçoive le miracle. Il a raison sur ce point. Aussi nous gardons-nous de considérer la phénoménalité spirite comme miraculeuse ou surnaturelle en quoi que ce soit. Par cela seul qu'elle se produit au sein de la nature, cette phénoménalité est aussi naturelle que celle de n'importe quelle science expérimentale, et elle implique des lois naturelles correspondantes encore inconnues qu'il s'agit de dégager et de coordonner en science positive. Les spirites, plus fidèles que M. Littré à la méthode expérimentale, ont commencé et poursuivent la construction de cette science. Allan Kardec en a jeté les bases dans ses livres.

Renucci,

Capitaine en retraite.

Cette réponse, imprimée en brochure, est vendue 0 fr. 25 c par M. Renucci, au bénéfice du compte-rendu du procès des spirites.

### Faits divers et phénoménalité

*Effet mécanique direct, produit par la lumière.*

Nous lisons dans le journal *The Commercial Age*, New-York City :

Le savant William Crookes, membre de la Société royale de Londres, a fait, relativement à l'action de la lumière, une des plus grandes découvertes qui n'ait jamais paru dans le monde depuis que l'analyse spectrale a été trouvée. Il a démontré qu'on peut produire un effet mécanique direct par la lumière, en laissant tomber des rayons lumineux sur l'extrémité du bras d'un levier, balancé avec une extrême délicatesse et suspendu dans le vide. On avait toujours affirmé le contraire jusqu'à présent.

Cette grande découverte, pleine de richesses inconnues pour l'avenir de la société, a été donnée au monde au moyen du Spiritisme ; c'est en essayant d'obtenir l'évidence matérielle (au moyen d'un instrument) de l'existence de cette soi-disant *force psychique*, et pour éprouver le pouvoir médianimique qui faisait remuer quelques graines dans un tube vide, en verre, que William Crookes découvrit ce mouvement produit par une cause inconnue, mais qu'il a attribué finalement à la radiation de la chaleur. En continuant ses observations relativement à cette nouvelle découverte, M. Crookes a pu faire d'autres révélations au monde par rapport à la lumière.

*Remarque.* - Allan Kardec a dit, il y a longtemps, que dans l'examen de la loi spirite, les hommes de science trouveraient une source intarissable de nouvelles découvertes utiles à l'humanité ; c'est un champ inexploré, fécond en surprises, où chacun trouvera la bonne moisson. M. Crookes, positiviste et chimiste, qui dans le principe niait les phénomènes spirites, était surpris de voir des hommes de valeur tels que M. Wallace s'occuper activement de cet ordre de choses ; il voulut consacrer trois mois à cette étude. Trois mois c'était peu, et depuis plusieurs années notre chercheur fait comme Allan Kardec, à un autre point de vue ; il scrute ce monde de l'invisible et trouve des déductions nouvelles et l'application de forces qui, si elles donnent ce que la pensée

d'un savant prévoit, peuvent modifier de fond en comble la manière de voir sur la puissance des rayons lumineux, sur leur puissance mécanique incalculable.

M. William Crookes, l'homme persévérant et judicieux, n'aura pas perdu son temps pour s'être adonné à l'analyse des phénomènes spirites ; cet halluciné, comme on l'appelle au palais, pourrait bien avoir trouvé la gloire et l'immortalité dans ces recherches suivies, tant dédaignées par les beaux parleurs du journalisme qui n'ont pas étudié, et par les académiciens oisifs et satisfaits.

*Robert Dale Owen.*

(Article traduit du *Banner of light*, par M. Bruce, professeur de langues.)

La liberté de la presse publique est un privilège glorieux, mais son caractère mensonger et son effronterie sont déplorables à l'extrême. Non-seulement elle souille les intelligences, mais elle corrompt la morale publique à un tel degré, que des personnes irréfléchies arrivent à penser qu'elles ont la liberté de faire et de dire ce qu'elles veulent. La presse semi-religieuse, dans certaines questions, ne se préserve pas de cette gangrène qui corrompt la société.

Les observations précédentes nous sont suggérées en lisant les affirmations suivantes d'un journal *La Tribune* de Chicago, intitulé : *Robert Dale Owen est devenu fou.*

« La cause ne date pas de quelques mois : à l'occasion de la découverte de l'imposture des médiums Holmes, de Philadelphie, avec Katie-King, le choc fut trop violent pour M. Owen, etc., etc. » - Le journal *The Leader*, de Cleveland, du 6 juillet, dit aussi : « La conviction qu'il s'était exposé au ridicule dans la fraude de Katie-King était trop forte pour M. Owen et compléta la destruction de son organisation mentale. » Or, le fait est qu'il n'y a pas la moindre vérité dans ces deux affirmations ; M. Owen, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, avait été malade pendant quelque temps et probablement avait eu une rechute parce qu'il était sorti trop tôt. Nous savons maintenant de bonne autorité, que son dérangement mental est le résultat d'une fièvre qu'il a eue il y a cinq semaines, et que sa maladie n'avait rien à faire avec sa croyance spiritualiste ni avec l'affaire de Katie-King.

Un excès d'application du cerveau dans ses travaux littéraires, scientifiques, de tous ordres, et dans ses conférences publiques, augmenté par la fièvre survenue, est la simple explication de sa folie donnée par le docteur Jackson, son médecin, à Dansville, N.-Y., où M. Owen résidait au moment de son attaque. La nouvelle d'un héritage augmenta son excitation, et dans l'état de débilité physique où il se trouvait, ce fut la dernière goutte qui fit déborder le vase. Le *docteur Jackson* n'est pas spiritualiste, mais il affirme d'une manière certaine que le spiritualisme n'a rien à faire avec la folie de son malade.

Un architecte de cette ville, il y a quelques années, devint tout à fait fou, d'un excès de travail mental, il est aujourd'hui dans une maison d'aliénés ; il était membre de l'église et très dévot, et participait à toutes les conférences et réunions pour les prières, etc., etc. Personne ne pensa à attribuer sa folie à sa croyance religieuse ; cependant., s'il avait été un spiritualiste au lieu d'être un dévot fervent, la presse, comme dans le cas de M. Owen, n'aurait pas manqué de répandre partout qu'il était devenu fou à cause de sa croyance au spiritualisme ; mais une presse mercenaire est capable de tout. Cependant, toutes les personnes de bon sens, et il y en a des millions parmi les spiritualistes, traitent avec raison, avec mépris, les allégations comme celles des deux journaux cités plus haut.

Comme supplément à nos observations et pour les confirmer, nous donnons la lettre suivante du docteur Willis à l'éditeur du *Banner of light* :

« Ayez la bonté de me concéder assez d'espace pour dire quelques mots à l'égard de M. Owen, dont l'état a rempli de profonde tristesse le cœur de milliers de personnes qui le connaissent et qui l'aiment. J'ai lu avec indignation les insinuations odieuses de la presse périodique ; elle induit le

public en erreur, en disant que la folie de M. Owen est causée par l'ébranlement de sa foi dans le spiritualisme, par rapport à l'affaire de Katie-King à Philadelphie. Rien n'est plus loin de la vérité. Le spiritualisme de M. Owen n'était pas chez lui une affaire de croyance, mais une certitude basée sur des faits démontrés, que nulle fraude de la part des médiums de profession, ne pouvait ébranler le moins du monde.

Sa foi n'a jamais été plus forte qu'après l'affaire de Katie-King. Elle ébranla sa confiance dans l'intégrité des médiums Holmes, mais elle ne pouvait en rien toucher la multitude de faits qu'il avait constatés pendant de longues années d'investigation, soit avec l'aide de ses amis intimes, qui avaient le don de la médiumnité, soit avec de petits enfants qui étaient aussi purs et innocents que ceux que Jésus prenait dans ses bras, les bénissant parce qu'ils représentaient l'innocence et la pureté du royaume du ciel.

Ceci, je le sais de sa propre bouche, et je sais aussi professionnellement la cause de sa maladie actuelle. Déjà, depuis le mois de novembre 1873, quand j'étais en Connecticut, M. Owen m'envoya chercher parce qu'il devait me consulter pour sa santé. - il était alors à l'hôtel Branting, à New-York, ayant grande confiance dans mon savoir médical pour la découverte des causes cachées de certaines maladies ; il me demanda un examen très sérieux. De mon diagnostic, je déduisis qu'il souffrait d'une inflammation suraiguë de la membrane muqueuse gastro-intestinale et, spécialement, dans la colonne vertébrale ; il y avait déjà un grand dérangement des centres nerveux et son état me causa une telle inquiétude, que je lui ordonnai de prendre beaucoup de précautions, de ne pas fatiguer son cerveau par ses occupations littéraires. Je lui dis positivement que s'il ne trouvait pas de soulagement par la médication et le repos, sa maladie finirait ou par la folie, ou par un ramollissement du cerveau.

Les résultats ont confirmé l'exactitude de mon diagnostic ; je crois que dans la plupart des cas la folie résulte d'une lésion intestinale, et je n'hésite pas à dire que dans celui-ci, le Spiritisme n'a pas été une cause de folie ; n'a-t-on pas dit, il y a cinq ans, que j'étais devenu fou, tandis que j'avais eu simplement une attaque d'hémorragie pulmonaire.

Tout à vous,

Frédéric L.-H. Willis.

*Les maisons des Esprits à Vicence et à Pecetto-Torinese.*

(Extrait du journal de Vérone, *l'Alliance*, n° 138, 26 mai 1875, par les *Annali del Spiritismo*, de Turin)

Lettre d'un demi-savant à un autre.

Tu me demandes des informations sur le fait désormais fameux de la porte Padova, et qui, depuis plusieurs semaines, occupe la curiosité du public de Vicence et de beaucoup d'étrangers. Je te fais part de ce que j'ai pu apprendre par moi-même et par l'intermédiaire de personnes intelligentes, très compétentes dans la matière, qui ne sont certes pas suspectes de vulgaires préjugés. Voici ce dont il s'agit :

Dans une petite maison à deux étages habite un pauvre prêtre étranger aux affaires de ce monde ; il y passe sa vie pacifique en compagnie de sa vieille Perpétue. Il entendait depuis quelques mois des bruits insolites qui, en se répercutant dans les bases de l'édifice, en ébranlaient les murs comme s'ils étaient frappés par de violents coups de marteau ou de masse. Le prêtre ne fut pas dès l'abord préoccupé de ces bruits et de ces coups, il les croyait produits par le travail de quelque ouvrier dans les maisons adjacentes.

Mais il s'alarma, sérieusement quand il s'aperçut que ce jeu durait trop longtemps et surtout, quand après s'en être plaint aux voisins, il fut avéré que personne ne se donnait le barbare plaisir de troubler son repos et son sommeil, soit pendant le jour, soit pendant la nuit.

Dès lors, craignant que quelque malfaiteur ne cherchât à enfoncer les murs de sa maison, il fit son rapport aux autorités ; aussitôt, il fut pris de sérieuses mesures pour attraper le drôle qui, avec si peu de gêne, attentait à la propriété du prochain. Les gardes de la questure n'obtinrent d'autre résultat, dans leur entreprise, que celui de confirmer davantage la réalité des bruits dont se plaignait le prêtre.

De là une foule de curieux se rendant sur les lieux pour assister à cet étrange phénomène ; de là le bavardage de commères et de la masse ignorante, qui voient la queue et les cornes du diable dans tout fait qui frappe leur imagination et dont ils ne savent pas se rendre compte ; de là les tentatives des spirites et de leurs médiums ; ils prétendirent trouver dans ces coups violents qui faisaient trembler une maison, l'intervention mystérieuse de quelques Esprits souffrants qui, par ce moyen peu courtois, imploraient les prière du ministre de l'autel.

Le fait est que le phénomène était sensible pour tout le monde et qu'il l'est encore ; chacun attendait avec anxiété une explication. Elle ne pouvait venir que des investigations de la science.

Avec l'autorisation du préfet de la province, on forma une commission composée d'ingénieurs, de professeurs de physique et d'autres citoyens intelligents et savants, lesquels se mirent avec la meilleure bonne volonté à étudier un phénomène qui, selon eux, ne pouvait être que le fait d'œuvres humaines ou de forces naturelles occultes. Cependant, la science et le bon vouloir de la Commission furent plus d'une fois dérouterés ; quand elle croyait tenir en main des données suffisantes pour une explication raisonnable, elle avait de nouveaux doutes à cause des faits qui surgissant à tout instant, détruisaient tout à coup les preuves sur lesquelles on s'était appuyé.

Dans le premier jour des recherches, les coups se scindant avec des cadences égales et constantes dans un des angles du rez-de-chaussée de la maison, on pensa qu'il pourrait bien exister une galerie souterraine dans laquelle un plaisant pourrait frapper ces coups terribles pour s'amuser aux dépens des investigateurs illustres. Après avoir appliqué des appareils d'exploration aux principaux murs de la maison et constaté le point où les vibrations étaient le plus sensibles et même visibles à l'œil, on exécuta des excavations et des sondages jusqu'à la profondeur des fondations sans trouver un indice de ce que l'on avait supposé.

Une personne ayant prétendu que la constitution souterraine du sol pouvait se prêter à l'existence d'un cours d'eau, lequel, en se heurtant sans discontinuité contre un point donné, produirait le phénomène, on exécuta des sondages plus profonds jusqu'à 5 mètres ; on ne rencontra que de l'eau d'infiltration bien paisible, sans agitation ni secousses, et cependant les murs étaient ébranlés.

Bien mieux, ces bruits changèrent tout à coup de caractère et d'intensité, ils ne se faisaient plus entendre au rez-de-chaussée, mais bien dans une chambre du premier étage, où ils agitaient les poutres du plancher, au point de faire craindre qu'elles ne sortissent de l'encastrement du mur principal où elles étaient fixées.

La Commission perdait la tête ; à moitié découragée, elle remit à plus tard la poursuite des investigations.

Deux jours après, elle reprit sa laborieuse besogne et fut témoin d'une longue série de coups de plus en plus forts, d'une intensité encore plus extraordinaire que celle des jours précédents ; les supports d'une fenêtre qui donnait dans un cabinet obscur furent rompus, et une alcôve fut assez profondément lézardée ; le crépissage des murs du rez-de-chaussée et du premier étage tombait sans cesse. En définitive, comme résultat ou ne savait rien. Abandonnant les premières idées, on se dit : le phénomène est produit par des forces élémentaires et des fluides comprimés semblables à ceux que produisent les tremblements de terre ; ils se développent par des voies souterraines inconnues et agissent dans un lieu donné. Vu le rayonnement restreint des coups et des oscillations à l'endroit où ils se constatent, les nouvelles études des savants ne pourront être qu'infructueuses.

Ami, si à l'égard de cette affaire obscure il nous venait un peu de lumière, je t'écrirais.

*Remarque.* Cette solution scientifique était attendue ; Sa Seigneurie la Commission n'a pas fait autre chose que ses sœurs passées, présentes et futures, et le demi-savant fera comme les ingénieurs et les professeurs de physique, il attendra longtemps sous l'orme.

Le Spiritisme a donné depuis longtemps la clef de cet ordre de phénomènes, de ces faits si intéressants et si gros d'avenir. Avertir les hommes de science qu'en dehors des forces connues, il existe une loi psychique, la plus essentielle, dont l'application doit être une source de progrès matériels et moraux, tel est le but de ces manifestations brutales mais intelligentes. Pendant des périodes millénaires, l'humanité n'a-t-elle pas été comme aujourd'hui plongée pour ainsi dire dans un océan aérien et baignée dans l'électricité ; la Grenouille de Galvani, dont les académies ont fait gorge-chaude, ne nous a-t-elle pas conduit à la télégraphie et à des applications chimiques et physiques merveilleuses ; demain, cette force qui secoue une maison et se déplace au nez des savants officiels, se mettra au service des hommes de vérité ; la loi spirite sera la sauvegarde des sociétés futures.

Il y a dans ces bruits la démonstration complète, pour qui veut la chercher consciemment, et d'une manière irréfutable, de la survivance de l'âme à la destruction des organes matériels. Comme ces phénomènes ont lieu en tous pays, qu'ils se présentent à certaines périodes, pourquoi ne pas les étudier à un autre point de vue que celui qui est invariablement fixé par la coutume et les préjugés ? Si les commissions se sont toujours déclarées impuissantes à bien déduire la nature de cet ordre de phénomènes, c'est que, partant de données erronées, elles ne pouvaient que donner des solutions similaires.

A choses nouvelles, hommes nouveaux et pensées libres et indépendantes ; tout critérium est menteur, quand la passion et le parti-pris le dénaturent.

(Extrait du journal la *Gazette piémontaise*, n°148, 31 mai 1875)

On nous écrit de Pecetto-Torinese :

Écoute la belle farce qui m'arrive. J'ai ici une maison isolée que j'ai louée, et voici mon locataire qui arrive tout épouvanté me raconter que depuis plus d'une semaine, dans la maison que je lui ai louée, il y a des Esprits qui s'amuse à lancer des pierres et des briques dans la cour et sur le toit. Je me mis rire ; mais, comme il insistait, j'allai voir. Le fait est que dans la cour il y a déjà une masse de débris envoyés de la sorte, que le toit est considérablement endommagé ; et cependant, on n'a pas encore pu découvrir d'où viennent ces projectiles et qui les lance.

Mais je suis persuadé que les Esprits seront pris si la police veut y mettre un peu de bonne volonté. Je crois que ces Esprits doivent être les mêmes qui, il y a quelque temps, dans un de mes biens, m'ont déraciné environ une cinquantaine de nouveaux ceps de vigne ; c'est-à-dire que ce sont des Esprits qui, loin d'être spirituels, ont fort peu d'esprit et encore moins d'honnêteté.

(*Suit la signature*).

## Correspondance

*Réflexions d'un docteur philosophe.*

Amis et frères,

Pour vous faire comprendre ma pensée, permettez-moi d'emprunter une image à un souvenir de lecture de ma jeunesse, quand je lisais la *Jérusalem délivrée*. Nos grands guerriers étaient parfois le jouet d'une vision fantastique qui au milieu de la mêlée, venait les défier, et ces nobles

spadassins se lançant à leur poursuite, étaient ainsi entraînés loin du champ de bataille ; leur grande valeur était annulée, car ils avaient couru après une apparition. Je crains que notre ami soit dans ses communications en train d'être capté ; on dirige son intelligence si vive et si nette, vers des problèmes impossibles à vérifier, un peu en dehors du vrai Spiritisme ; pendant ce temps, il ne s'occupe pas de ce dont nous ne devrions jamais nous départir.

Pour moi, le Spiritisme se résume tout entier dans une phrase :

Relier le passé et le présent par la réincarnation.

Relier tous les habitants de notre planète, incarnés ou désincarnés par la solidarité.

Relier les habitants de tous les mondes passés, présents et futurs par l'amour.

Tous s'acheminant sous l'œil de Dieu, vers lui, le saint des saints.

Je ne prétends pas faire une religion du Spiritisme, le temps des religions est passé. Jésus lui-même a dit : « Le temps est venu qu'on ne sera plus obligé d'aller à Jérusalem pour adorer Dieu le Père. »

Le Spiritisme est la religion de chaque individualité ; par cela seul il ne peut être la religion d'une réunion d'hommes.

Tant qu'une religion est objective, tous ceux qui la comprennent d'une autre façon font encore secte. Mais ici, c'est Dieu qui parle à notre cœur, à notre âme, à notre conscience, dans notre foi intérieure nous sommes nous-mêmes le temple de Dieu et Dieu vient nous trouver dans son temple. Nous n'avons qu'à le recevoir, à être heureux de sa visite, il ne s'agit plus de faire des dogmes, des confessions de foi ; il ne s'agit plus de croire, il faut sentir, il faut aimer. Aimer n'est pas faire une religion, la religion est toute faite, vous êtes ralliés par l'amour.

La science a une grande valeur, mais elle ne doit pas être la nourriture de ceux qui aiment ; quand ils la possèdent, elle doit leur servir à vérifier par elle ce qu'ils aiment ; mais ce n'est pas elle qui leur montre ce qu'ils doivent aimer.

Exemple : Croyez-vous réellement à la réalité du diable, qui existerait d'après la théorie de notre ami ? Le voyez-vous s'incarnant, obligé de laisser son périsprit et les Esprits à l'affût pour venir le détruire et le transformer ? Ne croyez-vous pas ensuite qu'un fluide, quel qu'il soit, est mû par ses propriétés physiques et chimiques, et qu'il n'a pas besoin d'être dirigé par les Esprits pour aller à sa destination, quoique je ne nie pas la puissance des Esprits, sur les fluides bien entendu ? Il en est de même des divers rayons de la lumière. Je crois que les bons Esprits ont des occupations plus élevées que celles-là. Un fluide est un instrument physique qui, comme le bras, tend une main amie ou donne un soufflet. Je comprends que le fluide harmonique qui a commis l'un de ces actes, s'il venait à être séparé brusquement de son corps, conserve dans l'erraticité la dernière impression de la dernière volonté ; mais il ne resterait rien dans le bras. Les fluides sont inconscients, ils ne sont que des instruments, ils ne doivent pas garder l'empreinte du sentiment qui les fait agir, pas plus que la trace du gibier ne reste indéfiniment perceptible au nez du chien le plus exercé.

Si quelque chose persiste indéfiniment jusqu'à ce qu'il ait pu se transformer, c'est un acte de volonté ; mais son empreinte ne persiste-t-elle que sur le fluide d'où sa volonté émane et non dans le fluide ? ou sur le fluide qui accomplit l'acte voulu, parce que ce fluide ne doit pas tarder à rentrer, en dehors de l'acte de volonté, sous l'empire de ses lois physiques et chimiques ?

La médiumnité de madame Adelma de Vay<sup>25</sup> semblerait donner raison à la théorie dictée à nos amis ; mais si vous réfléchissez, vous verrez qu'il n'en est rien. Que voit en effet madame de Vay ? des scènes entières de la vie d'individus qui ont vécu. Croyez-vous que ces scènes soient manifestées par l'oxygène, ou l'hydrogène, ou le carbone ou l'azote ? Bien sûr que non. Elles sont

---

<sup>25</sup> Médium qui, les yeux bandés, fait l'historique d'un objet quelconque quand on le met sur son front.

manifestées par le fluide harmonique. Vous avez là un problème spirite qui peut vous faire juger de la valeur de la conception du fluide harmonique, si par elle vous parvenez à l'expliquer mieux qu'avec une autre.

Qu'est-ce que le fluide harmonique ? C'est un fluide qui a pour propriété de saisir les impulsions qui viennent du dedans par le fluide animal et de choisir au dehors, dans le milieu, ce qui doit satisfaire ces impulsions et les faire taire. Le fluide harmonique est donc instinct par nos impulsions, il est intelligence par la propriété qu'il possède de choisir ce qui satisfait l'instinct. Cette intelligence est toujours en rapport avec l'impulsion dans toute la série animale, jusqu'à l'homme inclusivement. Mais à partir de l'homme, cette intelligence capable de sentir son Créateur s'applique à d'autres études, bien qu'elle soit toujours obligée de satisfaire à l'instinct animal. C'est une éducation nouvelle qui s'ébauche, mais la passion animale lui donne toujours son impulsion, son énergie. Est-il surprenant que tous les objets aimés et possédés, pénétrés de ce fluide harmonique si animalisé et pas encore divinisé, ne reflètent que les scènes passionnelles ? Est-il surprenant qu'elles soient plus visibles que les autres, d'un sentiment plus élevé, puisque le fluide périsprital est d'autant plus grossier, matériel, que le fluide harmonique est moins intelligent et par ses nouvelles études moins divinisées ? Je ne trouve là rien d'impossible, rien d'étonnant, sinon la durée de la persistance de cette impression. Mais je ne saurais admettre que ces éléments émanés du fluide harmonique, qu'ils soient hydrogène ou autres, une fois séparés de l'unité vitale qui les animait, conservent une portée quelconque de la passion qui animait l'être entier.

La médiumnité si envieuse à première vue de madame de Vay, devient ainsi une médiumnité très facile à expliquer. Elle est en sens inverse de l'extase, le même phénomène de seconde vue ; seulement, l'extatique regarde en haut, si je puis m'exprimer ainsi, et l'autre regarde en bas. L'un regarde les choses du fluide divin, l'autre les choses du fluide animal, mais les deux phénomènes se passent dans le fluide harmonique et sont visibles par le fluide harmonique du médium.

Le fluide harmonique commençant avec les photo-organismes et se développant jusqu'à devenir un Esprit pur, un médium tel que madame de Vay pourrait suivre sur le globe le développement de cet Esprit, raconter les différentes phases de ses existences : il lui suffirait d'avoir la série des lieux habités et des objets touchés.

Il lui serait très facile de voir, par la série des faits, comment l'instinct a sollicité l'intelligence, comment l'intelligence a modifié l'instinct, comment la passion sollicite l'intelligence et comment l'intelligence modifie les passions. On verrait la différence apportée à chaque incarnation par le séjour dans l'erraticité, dans ce lieu où les bonnes résolutions se prennent, où des directions différentes vous sont données, où vous comprenez vous-même vos erreurs et modifiez vos sentiments, ceux qui vous donnent des aspirations nouvelles. On verrait ensuite ces aspirations devenir des intuitions, puis des idées innées, puis l'Esprit arrivé à la pleine conscience de lui-même, sacrifier tout ce monde plutôt que de faillir à sa destinée future, celle que Dieu le Père promet à tous ceux qui l'aiment et le servent. N'est-ce pas là le vrai Spiritisme, la science de l'Esprit ?

Vous remarquerez que je ne cherche pas à vous donner la composition chimique du fluide harmonique, pas plus que celle du fluide animal ni du fluide périsprital. Il me suffit pour le moment de comprendre qu'ils existent, qu'ils forment chacun une individualité et que les trois forment une individualité complexe.

Il me suffit également, pour le moment, d'étudier leurs rapports par ce que je connais de la science de l'Esprit.

Plus tard, arriverai-je à connaître les éléments constitutifs de chacun de ces fluides ? Je n'en sais rien, mais il me semble pouvoir déjà dire que, quels que soient ces éléments constitutifs, que ce

soit de l'hydrogène, de l'azote, de l'oxygène, ces derniers ne sont pas ces fluides susnommés ; ils ne jouissent pas des propriétés de ces fluides, propriétés qui leur appartiennent comme corps nouveau composé et non comme une résultante des propriétés de chacun d'eux. Le carbonate de chaux n'a ni les propriétés de la chaux ni les propriétés de l'acide carbonique ; le carbonate de chaux a ses propriétés qui lui sont propres ; est-il décomposé, le carbonate de chaux est détruit, et ni la chaux ni l'acide carbonique ne refléteraient les propriétés du carbonate de chaux. Supposez même que ce carbonate de chaux ait vécu, qu'il ait été retiré des os d'un animal quelconque, ni l'acide carbonique ni la chaux ne vous rediront la vie de l'animal dont le carbonate a été extrait.

C'est du moins mon opinion, jusqu'à plus ample informé, et supposé qu'il restait quelque chose, il n'est pas besoin d'Esprits préparés à cette transformation. Cela doit se passer comme dans une épidémie ; tous ceux qui vivent dans le milieu infecté ne la prennent pas, et de même, tous ceux qui absorberont de ces gaz infectés n'en seront pas malades ; s'ils le deviennent, c'est probablement en vertu d'une loi dont j'ai voulu donner une idée par le *Quid divinum*, sans avoir la prétention de la formuler.

Docteur D. G.

### **Poésie spirite : La Ilustracion Espirita, n° 38. (Mexico)**

Précocité extraordinaire. - Un enfant de dix ans, élève de l'Institution de M. Ph. Lopez, est l'auteur des vers suivants, qui non-seulement démontrent un grand talent poétique, mais qui sont une preuve de l'avancement intellectuel de son esprit ; cet enfant, qui s'appelle Manuel Perez Bibbins, donne, par cette poésie, une preuve que ces vers ne sont pas les premiers qu'il a faits, puisque tous les hommes intelligents les qualifient d'œuvre de maître. - Seul, le spiritisme peut expliquer cette classe de phénomènes, avec l'aide de la pluralité des existences et les réminiscences inconscientes des autres vies.

Laus Deo !

Tiré de la *Revista Esperitista*

Élevez-vous, voix de mon âme,  
Avec l'aurore, avec la nuit !  
Élancez-vous comme une flamme,  
Répandez-vous comme le bruit  
Flottez sur l'aile des nuages,  
Mêlez-vous aux vents, aux orages,  
Au tonnerre, au fracas des flots :  
L'homme en vain fermera sa paupière,  
L'hymne éternel de la prière  
Trouvera partout des échos !...

(Traduction.)

### **Dissertations spirites**

*Toute consolation vient du spiritisme.*

Médium, Marc Baptiste.



31 mars 1875.

La consolation suprême et permanente, d'où vient-elle ? Du Spiritisme. On doit donc être heureux et fier d'être et de se dire spirite ; non pas de cette fierté orgueilleuse qui fait croire à ceux qui en sont atteints qu'ils sont au-dessus des autres, mais de ce contentement qui demande à déborder pour faire sentir à tous ses bienfaitantes effluves. Cette joie pure qui se communique à tous les hommes de cœur éclatera bientôt librement, sans entraves, au sein des populations heureuses d'adopter notre doctrine. Ce moment n'est pas éloigné, et les vrais spirites recevront sur la terre, au milieu de leurs travaux, une récompense morale au-dessus de tout ce qu'ils peuvent espérer. Les masses ont encore besoin d'être soigneusement et longuement pénétrées des vérités spirites par l'action fluidique. Il faut semer en elles silencieusement ; quand le moment sera venu de parler, quand le terrain sera suffisamment préparé, un signal, parti de l'espace et donné partout à la fois, avertira tous les ouvriers de la régénération. Une propagande publique échouerait encore aujourd'hui pour plusieurs raisons. D'abord, on ne la permettrait pas, et les propagateurs de l'idée s'exposeraient de gaieté de cœur et sans profit pour personne à des persécutions inutiles. En second lieu, le terrain n'est pas suffisamment préparé ; enfin, on trouverait encore dans l'espace une opposition formidable qui ne laisserait pas que d'être très difficile à vaincre, qui rendrait même la victoire impossible pour le moment.

« Toute puissance est faible à moins que d'être unie. »

Rappelez-vous la fable. Il s'agit aujourd'hui de détacher de l'armée spirite du passé le plus grand nombre d'esprits neutres ou mal intentionnés ; c'est l'œuvre de chaque jour, c'est le travail fluidique, permanent de tous les esprits amis de la vérité.

« Une maille rompue emporta tout l'ouvrage. »

Cette maille est rompue sans retour. Mais que d'efforts pour la rattacher ! que de luttes infructueuses pour les adversaires de l'idée et devant lesquelles il ne faut pas s'endormir ! Ces désincarnés, vous le savez, sont en communication constante avec leurs frères de la terre ; consciemment ou inconsciemment ils agissent sur eux sans relâche, c'est dans leur nature. Ceux mêmes qui sont dans le trouble ou le marasme ne cessent pas d'agir sans s'en douter, et ce fluide est constamment absorbé par les incarnés qui leur sont le plus sympathiques. Si ce phénomène cessait un instant de se produire, l'humanité cesserait d'exister, et les savants rougiraient un jour d'avoir mis en doute cette vérité essentielle. Ces fluides étant un composé de pensées en harmonie avec la nature de celui qui les émet, il importe de les modifier dans le sens du bien, car elles sont généralement acceptées par celui qui les perçoit comme un effet de son propre travail intellectuel ; croyant les avoir récoltées dans son bien, il les traite comme sa chose propre, c'est-à-dire avec la plus grande déférence, souvent avec respect, quand il ne va pas jusqu'à l'adoration. Le moyen de modifier ces pensées c'est d'en épurer la source, d'aider à la transformation des Esprits qui leur donnent naissance. Pour cela l'évocation est nécessaire. Mais quelle évocation ? Une évocation particulière pour chacun serait impraticable, quel que soit le nombre de médiums qu'on puisse supposer en activité. Il s'agit donc, tout d'abord, d'une évocation mentale universelle faite par tous les spirites. C'est un fait qui se produit tous les jours et à chaque instant, même à l'insu de beaucoup de spirites participants ? Voici alors ce qui se passe pour les désincarnés. Tous sans exception se sentent appelés. Les adversaires du parti-pris, les éternels ennemis de l'œuvre frémissent et se contractent en quelque sorte pour ne pas laisser pénétrer dans leur péricrânium le bon fluide qui vient de la terre. Ceux qui ne sont pas tout à fait endurcis se sentent émus, ils ont un bon mouvement que quelques-uns regrettent ensuite. Ceux qui sont dans le trouble ou le marasme sentent un contre-coup et se réveillent en sursaut, mais l'apathie reprenant le dessus, ils retombent

dans l'inaction. Alors, les Esprits bons et valides s'emparent du fluide humain venu de la terre, le combinant avec le leur propre, ce qui lui donne une force irrésistible et d'une efficacité à toute épreuve, sur la plupart de leurs frères qui n'ont pas atteint le point d'élévation où ils sont parvenus. Pour ne pas diminuer trop la force fluidique dont ils disposent, ils choisissent les Esprits qu'ils croient les plus aptes à les comprendre et à les seconder. Ceux-ci ayant accepté la tâche qui leur est offerte et mis leur fluide à la disposition de l'œuvre commune, choisissent à leur tour d'autres auxiliaires dans la masse. Avec le concours de ceux dont ils sont en quelque sorte les mandataires, ils portent leur choix sur d'autres Esprits, libres d'accepter le bon travail ou de refuser en acceptant les conséquences de leur refus. Ces conséquences sont, dans un temps donné, un travail imposé, plus pénible, à la place du travail libre qu'on refuse d'accomplir, et comme la liberté est toujours complète, si on se révolte contre cette loi de nécessité, si on refuse pleinement à lui obéir, on se voit forcé, dès que le progrès a atteint un degré incompatible avec l'abaissement dans lequel on se complaît, à s'exiler dans un milieu en harmonie avec les goûts et les aspirations auxquels on se livre. De là des migrations à peu près constantes d'un monde dans un autre. Mais il est des moments solennels dans la vie des humanités où ces changements sont beaucoup plus tranchés, les migrations naturellement beaucoup plus nombreuses ; l'un de ces moments se prépare pour l'humanité terrestre tant fluidique que corporelle, et cette propagande dont nous parlons, n'est autre chose qu'un avertissement fluidiquement donné d'abord, en attendant que les circonstances permettent de lui donner une forme plus matérielle. Cet avertissement se transmet d'homme à homme par l'action de la pensée, mais aussi et surtout avec ce concours des Esprits dévoués dont nous nous occupons. C'est une chaîne continue formée d'éléments divers pour la forme, en vertu des circonstances dans lesquelles ils se trouvent, mais identiques au fond ; c'est une sorte de pile électrique dans laquelle un incarné est toujours en contact avec un désincarné. Les Esprits directeurs du mouvement et instructeurs suprêmes en quelque sorte, puisqu'ils possèdent les plus hautes vérités qui puissent nous être enseignées, s'adressent aux médiums et leur donnent des instructions qu'ils sont chargés de transmettre. Ceux-ci, sous l'impulsion de leurs guides, non-seulement communiquent à leurs frères spirites incarnés le résultat de leur action médiumnique, mais encore, consciemment ou inconsciemment, ils font appel à des désincarnés qu'ils ont connus quelquefois pendant leur vie, mais qui, le plus souvent, leur sont totalement inconnus dans cette existence.

C'est ainsi que se font les choix dont nous avons parlé. Les Esprits nouvellement choisis s'adressent à leurs médiums pour faire appel à d'autres désincarnés, de manière à former une chaîne sans fin, dont les anneaux doivent être unis par les liens d'une solidarité indissoluble et d'une charité ardente. Tel est le puissant moteur du progrès, le levier qui seul peut soulever le monde. De cette union fraternelle on peut tout attendre, même une diminution considérable dans le nombre de ceux qui, sans cette action bienfaisante, se seraient vus dans l'obligation de quitter la terre régénérée ; parmi eux, il en est qui durent jadis s'exiler de mondes supérieurs et ce serait le paradis perdu une seconde fois. Cette vérité tout le monde doit la connaître et tous les spirites, ces médiums intuitifs, doivent faire leur possible, par les moyens fluidiques d'abord, et publiquement ensuite par la parole, pour la répandre au moment voulu. A l'œuvre donc, mes amis, mes frères, mes enfants ! la moisson sera belle et les greniers du Père de famille regorgeront de bon grain.

Un Esprit guide.

### *Jeu et rôle des perceptions et des idées.*

Nos sensations sont l'origine de toutes nos connaissances. Sans les sens, nous ne pourrions avoir aucune perception, par conséquent aucune idée. Sans idées, il ne peut y avoir de science.

Au commencement, l'être intelligent ne peut avoir des idées antérieures, puisque jusque-là il n'a pu posséder les perceptions qui pouvaient les faire naître en lui. Avec l'aide des sens dont il est doué, il perçoit, compare et juge, et réunit ainsi pièce à pièce les éléments de son progrès à venir. Les facultés qui lui permettront d'arriver à la perfection sont bien en lui à l'état latent comme le chêne est dans le gland, mais elles ne se développent qu'à mesure que sa conscience s'élève. Ce développement graduel est le résultat du travail et de l'expérience. Il ne peut donc y avoir d'idées innées dans le sens propre du mot, mais il y a des idées intuitives.

A chaque existence, l'homme accroît la somme de ses idées ; mais à chaque incarnation nouvelle, un nuage épais s'étend sur sa mémoire, et il ne conserve du passé qu'un souvenir confus. Il n'en retrouvera la perception raisonnée et claire qu'à son retour à la vie spirituelle. Alors il reverra les horizons oubliés, il jouira de ceux que lui aura mérités sa conduite et qu'il ne connaissait pas encore ; il ajoutera aux connaissances antérieures celles qu'il aura acquises pendant son incarnation et pourra exactement en apprécier la valeur. Il pourra faire ainsi avec discernement le choix des épreuves qui doivent le mener plus loin dans le bien et le rapprocher de Dieu. On peut donc dire qu'il n'est possible de se rendre bien compte du progrès accompli qu'après la mort, état où on peut formuler les résolutions les plus fécondes.

Si le souvenir des idées acquises antérieurement est confus, vague et indéterminé, il n'est pas moins vrai que par elles l'homme a progressé ; il indique quel était l'élévation actuelle de sa conscience. Il n'aura aucun souvenir de ces idées, mais elles sont imprimées en lui et font partie de lui-même. Il lui sera impossible de les nommer, mais il est bien certain que c'est elles qui l'ont moulé intellectuellement et moralement et qui l'ont fait ce qu'il est. Il ne saura ni le comment ni le pourquoi de ce qui est en lui, mais il sentira ce qui est en lui ; il est semblable à l'enfant qui, soumis à certains exercices spéciaux, dans le but de développer ses forces musculaires, ne saurait apprécier les moyens employés pour obtenir ce résultat, tout en connaissant la puissance dont il dispose.

Il est très facile à l'homme de se rendre compte de sa puissance actuelle ; s'il s'observe lui-même, il appréciera sûrement le chemin parcouru et le point où il est arrivé. Pour cela, il doit comparer ses perceptions et ses sensations avec celles des autres. Plus il aura progressé moralement, et plus sera puissante en lui la propension au bien. Si le mal qui répugne aux autres le laisse indifférent, c'est une preuve qu'il leur est inférieur ; il leur est égal si l'impression est semblable, et supérieur si elle est plus forte ; il est supérieur à tous si, naturellement, sans apprêt, il saisit des nuances des rapports qui échappent à tout le monde. Pour le progrès intellectuel, la même comparaison offrira des résultats semblables.

Par la connaissance de ce qu'il a, il peut comprendre une grande partie de ce qui lui manque et sentir le besoin de l'acquérir. Connaissant ce qu'il peut, il est porté à appliquer cette puissance. Il n'a pas besoin de se préoccuper de ce qu'il sent lui appartenir ; mais il doit employer les éléments qu'il possède pour les développer encore par de nouvelles assimilations, et marcher vers le but. Étant toujours libre d'agir selon sa volonté, il est responsable. La conscience est pour lui un grand secours ; s'il veut s'en servir, elle l'empêchera de dévier et le maintiendra dans la bonne voie. Il ne verra par distinctement la route au loin devant lui, mais il sera toujours averti qu'il se trompe, si la direction prise tend à le faire dévier de la bonne voie.

Les diverses modifications de la conscience donnent à l'homme ce que nous appelons le naturel, la caractère, l'aptitude, le talent, la capacité. Le goût (inné) intuitif de certaines études, de certaines occupations, de certains travaux, est le plus souvent le résultat des résolutions prises par l'homme avant son incarnation, alors que, pouvant juger en connaissance de cause, il a choisi les épreuves et les études les plus propres à le guider. Ces résolutions agissent sur lui à son insu, mais d'une façon tellement forte chez quelques-uns, qu'elle est pour ainsi dire invincible. Remarque :

ceux qui peuvent suivre ces inclinations font dans les études qu'ils entreprennent des progrès étonnants, tant ils sont rapides, et le plus souvent ils se rappellent ce qu'ils savaient déjà. Leur travail réel d'investigation ne commence que lorsqu'ils sont arrivés au point où ils étaient parvenus antérieurement. N'a-t-on pas dit depuis des siècles que l'on naît poète ?

Si avant l'incarnation l'homme n'avait pas fait de choix, il serait classé selon son élévation et soumis malgré lui aux épreuves et aux études qui conviennent le mieux à son avancement.

Si nous examinons l'humanité dans son ensemble, nous la trouvons composée d'individus semblables, mais nous chercherions en vain deux hommes égaux. Quelle que soit leur similitude apparente, nous trouvons toujours des différences entre eux ; ni l'intelligence, ni la moralité, ni le talent, ni la capacité, ni la propension ne sont égales. D'où peuvent venir ces dissemblances ?

Si l'existence actuelle était la première, nous n'aurions pu faire antérieurement ni bien ni mal ; par conséquent, nous ne pourrions mériter ni un châtiment ni une faveur quelconque. Nous serions tous aussi ignorants, aussi bornés, aussi ineptes, aussi stupides les uns que les autres, puisque nous n'aurions pu rien apprendre qui nous développât plus ou moins. Les différences ne pourraient se produire que par l'usage de la vie, par l'emploi plus ou moins bon de nos facultés ; mais, dans le principe, nous serions nécessairement tous égaux.

Cependant il n'en est pas ainsi ; nous voyons à chaque instant des enfants mieux doués les uns que les autres. Les uns apprennent facilement ce que d'autres ne peuvent comprendre malgré leur application opiniâtre ; tel apprend à lire en six mois ce que son frère ne peut savoir en deux ans celui-ci est naturellement doux, bienveillant, soumis, intelligent, tandis que l'autre est revêche, cruel, indocile et borné. Si le naturel et le caractère diffèrent ainsi, quelle en est donc la cause ?

Celui qui n'a rien à répondre répète : *Dieu l'a voulu !* Mais Dieu ne peut être injuste, Dieu ne peut punir l'innocent, Dieu ne peut être méchant ! Cette théorie est monstrueuse ; elle offense Dieu et ne prouve rien autre que l'ignorance ou la mauvaise foi de ceux qui l'emploient. Non, Dieu n'est pas injuste ; non, Dieu n'est pas partial ; non, Dieu n'est pas cruel. Dieu est bon et équitable en toutes choses ; il donne à chacun selon ses œuvres et n'impose jamais à l'homme un fardeau au-dessus de ses forces, ni une épreuve qu'il ne puisse accomplir. Il ne nous a pas créés pour nous perdre, mais pour nous sauver en nous rapprochant de lui. Il dépend de nous de nous en rapprocher plus ou moins vite.

Quoi qu'on fasse, si la pluralité des existences n'est pas admise, la question demeurera sans solution. Avec le dogme de la réincarnation, tout s'explique aisément ; la lumière se fait partout, et d'insoluble qu'il était, le problème se résout de lui-même.

Carret, à Wisker.

### **Avis à nos amis**

Nous prions mademoiselle Anna Boltine, que nous remercions de sa bonne lettre, de vouloir bien nous envoyer son adresse, afin que nous puissions lui répondre directement. - Nos papiers ayant été assez bouleversés depuis plusieurs mois, nous n'avons pu retrouver son adresse.

Madame Leymarie remercie les personnes qui ont bien voulu et veulent encore l'aider matériellement pour les frais de publication du compte rendu du procès. - Elle remercie aussi tous les spirites amis de France et de l'étranger ; il y en a des milliers qui lui prêtent en ce moment pénible un aide moral bien utile ; les lettres si sympathiques qui lui sont adressées de tous côtés, lui donneront le courage nécessaire pour supporter la condamnation que chacun sait apprécier.

Le procès des spirites a produit un effet moral considérable ; prière de propager la lecture de ce volume, que nous devons tous avoir dans nos archives ; on nous écrit aussi que les non spirites

impartiaux estiment le condamné. Mais, comme il y a toujours un point noir, même dans les satisfactions les plus entières, nous avons eu le retour de deux volumes sur trois mille envoyés à nos correspondants ; sur la bande du premier, il y avait la signature d'un spirite éclairé et instruit, qui, *à priori*, et sans doute très satisfait des comptes rendus des journaux hostiles, a jugé inutile d'ouvrir ce volume ; il a protesté, c'est son droit, mais croit-il avoir été juste ?... Le deuxième a écrit une lettre à madame Leymarie ; plus terrible que le premier, il est très étonné qu'on ait imprimé ce procès et désire que M. Leymarie disparaisse, que son nom soit rayé... Est-il spirite ???

Il nous est impossible de répondre à plus de mille lettres reçues ; nous présentons à nos amis et nos excuses et notre reconnaissance pour leurs bienveillantes paroles ; il est doux d'être éprouvé quand on a pour soutien moral l'unanimité des lecteurs de la *Revue*.

M. O. Sullivan nous écrit ce qui suit :

Parmi les spirites de Paris, beaucoup lisent l'anglais ; comme ils doivent s'intéresser aux publications des spiritualistes anglais, ils seront satisfaits de savoir que tous les vendredis ils trouveront au kiosque n° 246, placé devant la porte du grand hôtel des Capucines, le *Spisritualist*, journal hebdomadaire de Londres, qui est rempli d'articles intéressants sur le Spiritisme en Angleterre et aux États-Unis. M. O. Sullivan y relate des phénomènes intéressants qu'il lui a été permis d'étudier dernièrement avec M. le comte de Bullet. - Ne pas oublier le kiosque 246.

*Industries maritimes et fluviales.*

Paris, le 1er août 1875.

Monsieur le rédacteur en chef,

L'œuvre dont nous poursuivons la réalisation se recommande d'elle-même, nous n'hésitons donc pas à solliciter votre bienveillant appui.

Persuadés que la publicité dont vous disposez deviendra pour notre œuvre de bienfaisance une garantie de succès, permettez-nous de compter, dès aujourd'hui, sur votre gracieux concours.

En signalant à vos lecteurs le but que nous cherchons à atteindre, vous vous serez associé à un acte de charité sur l'importance duquel on ne saurait trop insister.

Veillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, nos remerciements anticipés et nos bien cordiales salutations.

G. Dorville,

Délégué du Comité, Palais de l'industrie, n°4.

Cette œuvre est l'exposition des industries maritimes et fluviales, d'où est sorti un comité composé d'hommes éminents, sous le patronage de madame la maréchale de Mac-Mahon, l'amirale Fourichon, madame Dufaure, etc., etc.

Le but est celui-ci : développement de grands intérêts généraux et venir en aide aux sociétés de sauvetage, institutions des pupilles de la marine et autres institutions de secours, spécialement créées pour les marins et les pêcheurs. Il y a plus d'un million de Français voués aux rudes labeurs de la mer ; et que de veuves et d'orphelins !!!

Si les dons répondaient à l'attente du comité, une fête serait organisée au Palais de l'industrie, moyennant 5 frs d'entrée ; le montant brut des recettes serait versé pour l'œuvre.

Octobre 1875

### Un Extrait du Manuel de Photographie

(De la collection de manuels Roret).

Par E. DE Valicourt, édition de 1851.

Monsieur Leymarie,

La question ci-dessous, si importante au point de vue de la possibilité de la photographie spirite, est traitée aussi dans les éditions antérieures à celle-ci ; nous engageons vivement les spirites et tous ceux qui étudient la question, de faire comme moi : apporter un grain de sable pour bâtir le sublime édifice, celui de la vérité.

Le chapitre XVIII, page 201, est intitulé : *Des Images de Moser*. Il commence ainsi :

M. Regnault a communiqué à l'Académie des résultats très curieux obtenus par M. Moser, de Königsberg, sur la formation des images daguerriennes, et qui lui ont été adressés par M. de Humboldt<sup>26</sup>.

« On sait maintenant que, lorsqu'une plaque iodée, etc., etc. »

Cette communication arrive à traiter la question des images produites au contact en posant un objet sur la plaque iodée, soit assez longtemps pour que l'image se forme d'elle-même, soit pendant une dizaine de minutes, après quoi on la fait paraître au moyen des vapeurs mercurielles.

- Il est dit ensuite, page 205 : « Cette expérience réussit tout aussi bien dans une *obscurité complète*. » Mais j'arrive à la partie la plus importante, soit aux pages 206 et 207, que je copie en entier :

« Les expériences précédentes montrent qu'au contact, il se forme à la surface des corps polis, des modifications analogues à celles que ces corps éprouvent sous l'influence de la lumière » ; mais voici un résultat bien plus extraordinaire de M. Moser, c'est que le même phénomène se produit dans *l'obscurité la plus complète*, par les corps placés à distance. M. Moser énonce ce fait de la manière suivante : « Lorsque deux corps sont suffisamment rapprochés, ils impriment leur image l'un sur l'autre. »

Les expériences ont été faites dans une obscurité complète, la nuit ; les plaques et les corps, produisant image, étaient placés dans une boîte fermée, située elle-même dans une chambre complètement obscure. Les images paraissaient quelquefois au bout de dix minutes d'action.

M. Moser a cherché si la phosphorescence jouait un rôle dans ce phénomène ; il n'a pu observer aucune différence entre l'action d'un corps laissé depuis plusieurs jours dans une obscurité complète et celui qui venait d'être exposé à l'action des rayons solaires. Ce résultat fut très net pour une plaque d'agate qui fut exposée au soleil, la moitié de sa surface étant garantie des rayons solaires, il fut impossible de distinguer sur l'image obtenue, au moyen de cette agate, sur une plaque d'argent polie, la partie soumise à l'insolation de la partie qui était restée couverte.

Les vapeurs ne sont pas essentielles pour manifester ces phénomènes. Ainsi, une plaque d'argent iodée étant soumise, dans l'obscurité complète, à l'action d'un corps placé à petite distance, pendant un temps suffisant, on voit paraître l'image ; les parties qui ont été le plus influencées sont noircies d'une manière très sensible.

---

<sup>26</sup> Je n'ai pas la date de cette communication ni celle des travaux de Moser ; mais le tout remonte à environ 30 ans de cette époque actuelle, septembre 1875.

La seule manière d'expliquer la formation d'images distinctes dans ces circonstances, si on l'attribue à des radiations, consiste évidemment à admettre que ces radiations diminuent très rapidement d'intensité avec l'obliquité. C'est, en effet, ce qu'admet M. Moser.

M. de Humboldt annonce dans sa lettre que les expériences de M. Moser sur la formation des images dans l'obscurité, en contact et à petite distance, ont été répétées avec plein succès à Berlin, par M. Aschersohn, en sa présence et en celle de l'astronome, M. Enck.

Une vignette, gravée en creux dans une plaque d'alliage métallique, a été placée sur une plaque d'argent parfaitement polie et non iodée, et laissée pendant vingt minutes : l'image était peu marquée, mais elle est devenue plus nette en iodant la plaque et en la passant ensuite au mercure. Dans une autre expérience, on a placé sur la plaque d'argent polie un camée en cornaline portant une souscription ; les lettres étaient parfaitement lisibles sur l'image.

M. Aschersohn a obtenu des traces d'images très distinctes, en plaçant la plaque d'alliage gravée à une distance d'environ un millimètre de la plaque d'argent.

Aussitôt la publication des phénomènes curieux observés par M. Moser, les savants de tous les pays se mirent à l'œuvre et se livrèrent à une foule d'expériences, soit pour reproduire les résultats connus, soit enfin pour trouver une application pratique à cette nouvelle branche de la photographie. Parmi les personnes qui s'en sont occupées, nous citerons : MM. Fizeau, Bertot, Masson, Knorr, Morren, Karsten, H. Prater. Les résultats de leurs observations ont été consignés dans le *Technologiste* ; mais encore, bien que ces observations présentent le plus grand intérêt sous le rapport scientifique, nous n'avons pas cru devoir les insérer dans ce manuel, parce qu'elles sont encore pour la plupart à l'état de théories, sans application utile.

Nous renverrons donc au *Technologiste* ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir l'étude des phénomènes de Moser.

*Remarque.* M. Van Monckoven, dans la sixième édition de son ouvrage intitulé *Traité général de photographie*, 1873, indique qu'il a exécuté sur verre collodionné une partie des expériences de Moser ; mais il ne s'est pas appesanti sur cette question (page 28 de son ouvrage).

Il résulte de tout ce qui précède, combiné avec tout ce que Van Monckoven dit de diverses lumières artificielles employées pour la photographie (pages 101 et suivantes de son ouvrage) que :

1° En outre de la lumière solaire, les lumières chimiques, artificielles, permettent aussi de photographier ; 2° qu'elles diffèrent beaucoup entre elles d'intensité, de puissance chimique à ce point de vue ; 3° que ladite puissance chimique (photographiante si l'on peut dire ainsi) est très loin d'être proportionnelle à leur intensité lumineuse, éclairante ; puisque la lumière rouge de l'acide *chloro chromique*, et celle bleu-pâle donnée par le *sulfure de carbone*, qui sont très puissantes pour photographier, ont un pouvoir éclairant bien plus faible que la lumière électrique, la lumière Drummond et la lumière Philips, qui cependant ont un pouvoir chimique photographiant beaucoup plus faible que la première, malgré leur éblouissante puissance éclairante ; 4° que par suite les rayons *actiniques* qui agissent sur les substances photographiques, qui produisent en un mot l'image photographique, ne sont pas uniquement dépendants des rayons lumineux, d'où l'on sait d'ailleurs que le prisme peut les isoler en grande partie ; qu'ils ne procèdent donc pas uniquement des rayons lumineux, quoiqu'ils s'y associent en plus grande quantité ; 5° enfin et surtout le fait des expériences de Moser démontre que les rayons *actiniques* émanent de tous les corps à l'état normal, et même en l'absence de toute lumière, dans l'obscurité la plus profonde, et qu'ils reproduisent l'image des objets, non-seulement sur des plaques iodées ou collodionnées, mais même sur des plaques métalliques simplement polies.- Et ces résultats

peuvent être obtenus en pleine obscurité, et sans que lesdits objets aient été préalablement exposés à la lumière.

M. Millet, le président de la 7<sup>e</sup> Chambre, disait qu'on ne pouvait recevoir l'empreinte photographique d'un corps que s'il était éclairé par le soleil.

M. le conseiller Chevillotte, un peu plus prudent, supprime le mot de soleil et emploie le mot général de lumière. Il dit dans son rapport du 4 août.... « Or, une plaque de verre enduite de collodion *ne pouvant recevoir d'autre empreinte* que celle d'objets matériels *exposés la lumière*, il est évident, pour tout homme raisonnant de sang-froid, qu'il ne saurait être possible d'obtenir des reproductions photographiques par des moyens de l'ordre purement intellectuel avec ou sans pratiques *spirites* ou *magnétiques*. »

En parlant ainsi, M. le conseiller Chevillotte démontre jusqu'à l'évidence qu'on peut être profond juriconsulte, mais très faible sur la chimie et la physique appliquées. Il nie fermement la possibilité de faire des images photographiques sans lumière. On eût pu lui répondre : Et pourtant le fait est possible ! Et depuis trente ans Moser et tous les savants, même les savants officiels, l'ont prouvé. Et l'étude qu'ils ont faite de ces faits vraiment étonnants a établi au su de tous et d'une manière irréfragable : Que les corps rayonnent, dans l'obscurité même, un fluide invisible, impalpable, impondérable, qui reproduit leur image, *même sans contact*, et dans l'obscurité la plus profonde, sur les plaques photographiques sensibilisées, et même sur de simples plaques métalliques polies.

Puisque les corps inertes ont ce pouvoir de rayonner des fluides invisibles, capables de produire de pareils effets, le corps humain le possède aussi. - Mais le corps humain est bien supérieur aux corps inertes, et de plus il est dirigé par son être immatériel et par sa volonté. Pourquoi donc l'Esprit invisible ne pourrait-il pas, en associant sa volonté à celle de l'homme, rayonner sur l'objectif de la chambre noire des fluides invisibles capables de produire une image photographique conforme à sa conception, à sa volonté dirigeante ? L'expérience seule peut répondre à cette question, car la science est forcée de suspendre son arrêt et d'attendre. - Mais M. Chevillotte n'attend pas ; ses travaux, ses études de droit et de jurisprudence ne lui ont pas permis de faire connaissance avec Moser et la chimie. Il ne sait pas, il ne croit pas, donc le fait ne peut pas exister : c'est simple comme bonjour. - Et pour tout homme raisonnant de sang-froid, il est évident qu'il n'est pas possible de raisonner et de conclure d'une manière plus logique.

Il serait utile, je pense, que cette question des images de Moser fût reprise par les personnes compétentes à Paris et à Londres, et spécialement par MM. Trémeschini, Maxwell, Crookes, Varley, Wallace, Lubbock, Devoluet, Gledstanes, Boyard, seuls ou avec le concours de vos amis photographes. - J'entrevois là, dans des études faites avec persistance, avec le concours des Esprits, le moyen de relier la photographie terrestre ordinaire avec ce que l'on peut appeler la photographie céleste. Il y aurait peut-être ainsi moyen de partir de faits déjà admis par nos immortels de l'Académie, pour les amener peu à peu à la conception (que Moser prouve matériellement) de l'existence des fluides invisibles et actifs ; et pour, d'anneau en anneau, les amener à saisir ce fait, que ces fluides pourraient bien aussi quelquefois se plier à la volonté de l'homme et lui servir d'instrument pour produire des faits matériels.

*Remarque.* - Nous remercions vivement M. S.... pour les recherches qu'il a bien voulu faire ; espérons-le, la solution scientifique sera bientôt trouvée, et nul ne s'étonnera désormais de ce que nous affirmions avec tant d'hommes de mérite, la possibilité de la photographie des êtres invisibles.

P.-G.L.



## Correspondance et faits divers

*Association nationale Britannique des spiritualistes.*

Déclarations de principes et débuts.

Le spiritualisme reconnaît une nature intérieure à l'homme. Il s'occupe des faits qui concernent cette nature intérieure dont l'existence donna lieu aux spéculations et disputes des penseurs et fut niée par plusieurs philosophes anciens et modernes ; il s'occupe aussi, spécialement, de certaines manifestations de cette nature intérieure observées chez des personnes douées d'une organisation spéciale et qui, appelées médiums ou sensitifs dans les temps reculés, furent des prophètes et des prêtres voyants.

Le spiritualisme prétend avoir établi sur une solide base scientifique l'immortalité de l'homme, la permanence de son individualité et **la communication ouverte**, sous des conditions appropriées, des vivants avec les soi-disant morts ; il donne des raisons plausibles pour croire à une progression spirituelle dans de nouvelles sphères d'existence.

Le spiritualisme donne une connaissance plus éclairée de toutes les religions anciennes et modernes, et à la place de la notion ordinaire du miracle, la révélation de lois restées inconnues jusqu'ici ; il tend à abroger les distinctions exagérées des classes sociales ; à réunir ceux que divisent trop souvent des intérêts matériels qui paraissent opposés les uns aux autres, à encourager la coopération des hommes et des femmes pour l'élaboration d'idées et d'actions nouvelles, à concilier la liberté et les droits de chaque individu, mais en maintenant, par-dessus tout, la sainteté de la vie de famille.

Finalement, l'influence générale du spiritualisme sur l'individu est de lui inspirer le respect de soi-même, l'amour de la justice et de la vérité, la vénération de la loi divine et la perception d'une harmonie entre l'homme, l'univers et Dieu.

L'Association nationale Britannique des spiritualistes est formée pour unir les spiritualistes de toutes les opinions, afin de se donner aide mutuel et mieux étudier la pneumatologie et la psychologie ; elle veut seconder les recherches des chercheurs en leur fournissant les moyens d'étudier avec système, les faits maintenant reconnus vrais, que l'on appelle spirituels ou psychiques.

Pour donner la publicité aux résultats positifs auxquels on est arrivé par des recherches sérieuses et scientifiques ; pour appeler l'attention sur l'influence heureuse que ces résultats doivent exercer sur les rapports sociaux et la conduite individuelle, l'Association veut réunir les spiritualistes de toutes sortes, qu'ils soient oui ou non membres d'autres sociétés locales ou départementales, et elle fait appel à tous ceux qui voudraient faire des investigations dans le domaine des phénomènes psychologiques, ou tous autres, de nature similaire.

L'Association, tout en sympathisant cordialement avec les enseignements du Christ, n'aura rien à faire ni pour ni contre les dogmes, soit en religion, soit en philosophie ; elle se contentera d'établir et élucider les faits bien avérés, comme étant la seule base sur laquelle il sera possible d'établir une vraie religion, une vraie philosophie.

L'Association se propose, aussitôt que cela se pourra, d'établir une Institution centrale, comprenant une grande salle, des salles de conférences générales et de séances particulières, ainsi qu'une bibliothèque à l'usage des membres et de tous ceux qui veulent s'enquérir des phénomènes psychiques et spirituels ; il y aura un registre de médiums ou psychiques, dans un but d'utilité pour ceux qui veulent se livrer aux investigations. Enfin, elle veut pousser à la coopération et aux rapports incessants entre les spiritualistes de toutes les parties du monde.

L'Association désirant unir les avantages d'une centralisation vigoureuse avec l'indépendance locale et la direction locale (des sociétés locales), déclare avec force ne pas avoir la prétention de

régler ou gouverner les sociétés locales déjà établies ; mais elle espère qu'elles voudront bien s'affilier à elle, et nommer un de leurs membres pour les représenter dans le concile.

Traduction de Miss Anna Blackwell.

Miss Emily Kislingsbury, secrétaire de l'Association, qui réside au siège social, 38, Great Russell Street, Bloomsbury W. C., nous prie d'annoncer que la British national association of spiritualist aura sa réunion annuelle et ses conférences la première semaine de novembre 1875, à Londres, à l'adresse citée plus haut. La réincarnation y sera discutée.

#### *Concours.*

Le conseil administratif de l'Association offre comme premier prix, la médaille d'or de l'Association ou une prime de 20 livres en argent pour le meilleur essai sur le sujet suivant : « L'influence probable du spiritualisme sur la situation sociale, morale et religieuse de l'humanité. » Second prix, 10 livres.

Pour être admis au concours, l'auteur doit être ou sujet britannique ou, du moins, membre de l'Association.

Les manuscrits destinés au concours doivent se trouver entre les mains du secrétaire de l'Association avant le 1er octobre 1875.

Pour demande d'admission, pour l'obtention des statuts et règlements de l'Association ainsi que pour tous renseignements, on est prié de s'adresser à Miss Emily Kislingsbury, secrétaire, résidant au bureau de l'Association.

#### *Persécution spirite en Espagne.*

Nos honorables correspondants, MM. Couillaud, de Madrid, et José de Fernandez, de Barcelone, nous écrivent que nos frères et amis de Séville sont persécutés par les ennemis de la doctrine ; le journal spirite de Séville a été suspendu pour quelques mois, parce que les articles philosophiques qu'il donnait mensuellement avaient une signification marquée qui troublait les préjugés et le parti-pris des sectes religieuses. Nous envoyons à nos frères d'Espagne l'accolade bien sympathique et nos vœux bien sincères ; comme eux, nous avons bonne part d'épreuves.

A Lérida, deux employés du gouvernement, hommes honorables, ont été destitués parce qu'ils sont spirites.

#### *L'Union, Société d'études spiritualistes, à Bruxelles.*

Monsieur Leymarie,

Notre Société, après votre jugement, a institué une commission à l'effet de prononcer sur cette affaire au nom de la Société et lire le volume : *Procès des Spirites*. Nous avons envoyé au *Messenger de Liège* le compte rendu de nos séances et des conclusions qui ont été prises ; nous l'espérons, ce compte rendu sera publié dans le numéro du 1 octobre.

Voici le texte des conclusions qui ont été votées à l'unanimité ; quatre séances ont été consacrées à l'étude et à la discussion de cette affaire.

1° La commission ne doute aucunement qu'une grande partie des épreuves de photographies représentant des Esprits ont été dues à la supercherie ; mais, les nombreux témoignages de personnes honorables qui attestent la parfaite ressemblance d'Esprits photographiés, ainsi que les expériences par lesquelles des savants tels que Crookes, Wallace, Boyard et autres affirment avoir obtenu également des reproductions d'Esprits au moyen de la photographie, nous obligent à admettre que Buguet a pu être médium.

2° Concernant Leymarie, la Commission déclare qu'après un sérieux examen de toutes les pièces du débat, l'honorabilité et la parfaite bonne foi de Leymarie n'ont subi aucune atteinte.

Elle déclare en outre que Leymarie, ainsi que les actionnaires de la Société pour la continuation des Œuvres d'Allan Kardec, ont droit à toutes nos sympathies ; nous croyons devoir les remercier publiquement pour leur courage et leur désintéressement continu.

Pour le comité :

10 septembre 1875.

Le Secrétaire, Ch. FRITZ.

*Nota.* M. Buguet est à Bruxelles ; il veut faire des déclarations importantes à ces Messieurs, pour dégager complètement M. Leymarie ; il devra prouver que la peur seule et la pression exercée sur lui l'ont forcé à mentir. - Attendons ces déclarations tardives, auxquelles nous n'attacherons aucune importance, si elles ne sont pas l'expression de la vérité. M. Leymarie est réhabilité dans l'esprit des spirites, et les rétractations de Buguet ne peuvent avoir de portée que sur le parti-pris et la mauvaise foi des écrivains de la presse.

#### *Solidarité spirite.*

Un abonné de la *Revue*, M. Boivinet, nous écrit du département de l'Aisne : « Je manifeste ici, de nouveau, le désir que j'ai exprimé à M. Leymarie. Si la Cour suprême ne casse pas l'arrêt rendu, notre ami expiera en prison un crime qui est le nôtre comme le sien. A cela nous ne pouvons rien ; mais, ce que nous pouvons faire nous le devons faire.

Par exemple, nous inclinant devant le respect dû à la chose jugée (attitude légale), témoigner les égards profonds et complets que, nonobstant, nous conservons pour le caractère et la personne de M. Leymarie. Puis, la *Revue* devrait publier les noms des spirites qui tiendraient à honneur de donner cette preuve d'estime et de sympathie à celui qui doit, paraît-il, expier le péché d'Israël.

Cette affaire étant la nôtre, nous devons faire le nécessaire pour que M. Leymarie en sorte, pécuniairement, absolument indemne. A cet effet, il faudrait répartir le montant des frais qui ne seraient pas couverts (et le chiffre en restera élevé), entre tous les partisans de cette idée ; je réclame ma part dans cette répartition. »

Cette idée est partagée par la majorité des groupes, et jusqu'ici nous n'avons pas voulu en parler dans la *Revue* ; mais à présent, il est utile que nos amis soient prévenus. Les trois juridictions dévorent les billets de mille francs, et c'est ce que plusieurs amis comprennent on ne peut mieux. Nous remercions les personnes qui ont déjà bien voulu nous seconder dans ces pénibles circonstances.

#### *Le quadruple assassinat de Toulouse.*

Le 25 août 1875, le *Précurseur* d'Anvers a reçu de Spa (Belgique) la lettre suivante :

Notre ami, M. V..., nous en envoie le *duplicata* avec prière d'insertion.

« Dans votre *chronique judiciaire* d'hier, il est rendu compte des débats de l'affaire Bergès, le puisatier de Toulouse qui, en octobre dernier, s'est rendu coupable de quatre assassinats.

A cette époque, la presse s'est beaucoup occupée de ce crime, dont elle faisait, avec une grande légèreté, remonter la responsabilité au Spiritisme. Le *Précurseur* me paraît encore être sous l'influence de cette prévention, lorsqu'à propos de cette même affaire il dit dans sa chronique : « On est autorisé à croire que Bergès ne jouit pas complètement de sa raison, et que *le spiritisme a détraqué profondément cette pauvre cervelle.* »

Il n'y a pas bien longtemps, à propos d'un fait divers intitulé : *Les Victimes du Spiritisme*, je me suis déjà inscrit en faux contre cette dernière assertion, et je ne crois pas m'être trop avancé en agissant de la sorte. Je me plais à reconnaître que ma lettre a été insérée loyalement dans votre n° du 18 juillet et j'ose espérer, Monsieur le rédacteur, que vous accueillerez avec la même impartialité les notes rectificatives suivantes :

En effet, que résulte-t-il du compte rendu détaillé publié par la *Gazette des Tribunaux* du 24 août et que j'ai en ce moment sous les yeux ?

D'abord, si ce procès est venu si tardivement devant la Cour d'assises de la *Haute-Garonne*, c'est que les experts nommés pour examiner l'état mental de l'accusé ont émis des opinions contradictoires ; une deuxième commission a été unanime pour déclarer que Bergès est atteint d'aliénation mentale, et qu'il n'est pas, au point de vue criminel, responsable du crime dont il est accusé. Quoi qu'il en soit, que l'intelligence de ce malheureux soit perturbée, par une cause purement physiologique, ou qu'un cauchemar, *une obsession*, comme le dit le docteur Noguès, l'ait poussé à ce quadruple assassinat, il n'en ressort pas moins avec une entière évidence que le Spiritisme a été incriminé à tort dans cette affaire.

M. Raymond Vergnes, épicier à Toulouse, une des victimes dont les blessures n'ont pas entraîné la mort, reconnaît que l'accusé n'est pas fou, mais d'un caractère sombre, jaloux et vindicatif ; il déclare en même temps, formellement, que dans ses conversations avec lui, Bergès n'a jamais parlé des Esprits et du Spiritisme. « S'il s'en était occupé, ajouta-t-il, il m'en aurait parlé. » Interrogé, l'accusé confirme cette déclaration ; « il ne sait ce que c'est que le Spiritisme ; il ne s'en est pas occupé. »

Quelques jours avant le crime, il éprouvait, surtout pendant la nuit, des souffrances tellement violentes, que des gouttes de sueur coulaient de son visage. Mêmes symptômes se manifestaient chez M. Fort, en creusant un puits ; en sortant de là, il vit deux femmes, dont l'une était grande et brillante comme une princesse ; elle le regarda beaucoup. Cette femme, croit-il, lui avait jeté un sort, car, en rentrant chez lui, son fils, qui n'a que quatre ans, lui serra la jambe comme le ferait un véritable étoupe ; ensuite il entendit toute la nuit un bruit effrayant, puis son fils tomba malade. Ce qui acheva de *m'ensorceler*, dit-il (on voit que cet homme est tout à fait sous l'empire des idées superstitieuses du moyen âge), c'est une lettre que me remit M. Aillaux pour la porter à son frère. Dès que je la touchai, je ne pus plus m'en défaire ; elle était comme collée à moi, et j'éprouvais une chaleur excessive.

J'imaginai pour me guérir de toucher la main de toutes les personnes de ma connaissance que je rencontrerais. De cette façon, j'allais leur passer une partie de mon venin et me débarrasser d'autant. Or, quand je serais la main à mes amis, je les voyais changer de couleur et devenir rouges comme du feu.

Bergès accuse aussi le cantonnier Naudy, qu'il prend pour le chef du Spiritisme, de lui avoir envoyé des Esprits surnaturels ; c'est en partie pour cela qu'il l'a tué. Sur une interpellation du président, il déclare en outre à l'audience, que, s'il était acquitté et que les femmes de ses victimes lui jetassent un sort, il les tuerait comme les autres.

Le verdict du jury ayant été affirmatif sur toutes les questions et muet sur les circonstances atténuantes, la Cour a condamné Bergès à la peine de mort. Il est probable qu'il ne sera pas exécuté.

Mais si ce malheureux est fou comme on le dit, ou sous le coup d'une obsession, on peut se demander, d'un autre côté, si le régime de la prison ou d'une maison de santé est bien de nature à le guérir de son mal ? « Les obsédés sont, pour la plupart, dit le *Nouveau Dictionnaire universel* de Maurice Lachâtre, des esprits incarnés d'un ordre inférieur, qui subissent le joug ou l'autorité de mauvais Esprits du monde invisible. » Et tel est, ni plus ni moins, à mon avis, le cas de Louise Lateau dont on fait tant de bruit en ce moment. D'après la doctrine d'Allan Kardec, dont j'ai l'honneur d'être un adepte convaincu, il faut, pour guérir ces sortes d'affections, avoir recours à la prière, à un traitement magnétique convenable qui puisse dégager le sujet des mauvais fluides. On recommande surtout de moraliser l'Esprit obsesseur, en se mettant en rapport avec lui au moyen d'un médium qui l'évoque à cette fin.

De ce qui précède, je me permettrai de conclure que, si Bergès en tant qu'obsédé, eût été réellement initié au Spiritisme, c'eût été pour trouver dans cette belle Doctrine les moyens de chasser les suggestions des mauvais Esprits, comprendre sa position et faire avec intelligence l'emploi des moyens curatifs enseignés par nos guides et l'expérience ; c'était conserver sa raison, son libre arbitre et ne pas venir échouer misérablement à la Cour d'assises.  
Agrérez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée. V...

### *Photographie spirite.*

Le procès dit des photographies spirites a donné lieu à des choses vraiment *extraordinaires*. Il y aurait à faire à ce sujet une curieuse étude philosophique, tout au moins un compte rendu annoté des plus instructifs. La matière surabonde ; malheureusement le format de la *Revue* ne s'y prête pas, et je soupçonne que la 7<sup>e</sup> Chambre ne s'y prêterait pas de bonne grâce. *Noli tangere...* gardez-vous de toucher à certains points réglés par sentence et inclinez-vous devant l'autorité de la chose jugée. Je n'ai garde... je m'incline...

Je m'incline en attendant que la lumière se fasse, et elle se fera, s'il plaît à Dieu, sur divers points décidément *extraordinaires* entre bon nombre qui sont fort nébuleux.

Je comparerais volontiers ce procès à une boîte à surprises remplie de compartiments imprévus, d'où vous sauteraient aux yeux, les uns après les autres, une foule de sujets d'incertitude ou de stupéfaction.

Pour la minute, je désire seulement soumettre à cet égard, en passant, deux petites remarques aux lecteurs de la *Revue* et aux adversaires du Spiritisme, aux adversaires de bonne foi, j'entends. J'aime à croire qu'ils ne m'en sauront pas mauvais gré.

1<sup>o</sup> remarque. - M. Buguet est un .... Inutile de mâcher le mot ou de l'édulcorer par un euphémisme : M. Buguet est un ..... dans la plénitude de l'expression, Si ce n'était chose *arrêtée* et publiée que sur indices, présomptions, créance personnelle de la majorité de ses juges, établie que par décision de deux tribunaux, je m'abstiendrais, certes, d'accoler à son nom même un diminutif de ce vocable assez malsonnant. A M. Buguet seul appartiendrait, selon moi, le droit de faire, en sa conscience, choix du véritable qualificatif qui lui convient. Pour tout autre que lui, exception faite des magistrats obligés par état et de par la loi de marquer au front chaque condamné d'un signe déterminé, pour tout autre, user de ce droit, ce serait abuser, usurper, chose toujours peu charitable, inique quelquefois.

Car enfin, si respectable et clairvoyante que soit la justice humaine en principe, elle n'est point parfaite, elle n'est point infaillible, et peut-être est-ce bien un peu pour cela que, de temps immémorial, on la représente avec un bandeau sur les yeux. Si respectées que doivent être ses décisions, si bien fondées qu'elles soient en général, il n'en est pas moins vrai que l'histoire a enregistré le souvenir d'une foule de victimes judiciaires, condamnées à la ciguë, à la croix, au bûcher, à la potence, à l'estrapade, à l'échafaud, aux galères, à la prison, à l'amende, qui ne l'auraient non plus que vous mérité, ô lecteur, que je tiens nécessairement pour la vertu même.

Ceci revient à dire que, de toutes les institutions terrestres, la justice est la plus haute et à ce titre vise un but si élevé qu'il ne lui est pas toujours permis de l'atteindre. Comme cette institution est plus ou moins notre œuvre à tous, n'en soyons donc pas plus fiers qu'il ne faut et, chaque fois qu'elle a frappé, ne nous hâtons pas de jeter au condamné une dernière pierre.

Mais ici le doute n'est pas possible et force est de croire que le moindre scrupule à son égard contrarierait M. Buguet, tant il a mis de bonne volonté à fournir lui-même à ses juges les éléments d'une condamnation dûment motivée. Je suis un..., a-t-il avoué à messieurs de la police ; je suis un..., a-t-il répété à M. le juge d'instruction, ainsi de suite à messieurs de la 7<sup>e</sup> Chambre,

de la Cour d'appel, et de façon que personne n'en ignore, ni les avocats, ni les huissiers, ni le public.

Il est donc manifeste, incontestable, qu'il a usé de moyens frauduleux et plus d'une fois pour faire passer des pièces de 20 francs de la poche d'autrui dans la sienne. L'extraordinaire n'est ni dans le fait, ni dans l'aveu. Cela s'est vu avant M. Buguet et se verra encore après lui. La 7<sup>e</sup> Chambre n'est pas la première qui ait pu dire : *Habemus reum confitentem*, l'accusé avoue et nous simplifie la besogne. Il se rencontre de temps en temps, dis-je, des inculpés qui, touchés de la grâce efficace ou de la mise au secret, ou bien encore perdant la tête et s'enferrant à certaines questions inattendues, finissent par décharger le trop-plein de leur cœur dans sein paternel de leurs confesseurs judiciaires. C'est presque de l'ordinaire. L'*extra* est que M. Buguet, du commencement à la fin, semble avoir pris à tâche de mettre en évidence et sous son plus beau jour la nouvelle qualité qui lui est désormais acquise, trouvant à cela une satisfaction difficile à comprendre. Ses supercheries dénoncées, découvertes et avouées, il lui restait à se recommander à l'indulgence du tribunal et de ses clients, en invoquant certaines circonstances atténuantes, s'entend de celles qui pudiquement peuvent être invoquées. Point : il a renoncé à ce bénéfice très licite et tout naturel, il l'a repoussé avec une constance qui, par ce qu'elle avait d'exceptionnel, a dû charmer le ministère public peu accoutumé à entendre des confessions ne laissant rien à désirer.

Que d'autres, assis sur la sellette pour l'emploi de procédés réprouvés par la morale et poursuivis par la loi, s'efforcent d'attendrir le juge en démontrant que, s'ils ont oublié les règles de la probité et les prescriptions du Code, ça n'a pas été d'une façon continue et toujours préméditée, et que, en conséquence, il est équitable de ne pas oublier non plus que :

La faim, l'occasion, l'herbe tendre....

Quelque diable....

M. Buguet n'a pas de ces faiblesses. D'emblée il a renoncé à cette ressource qui d'elle-même s'offrait à lui, il a rejeté ce moyen. Serait-ce qu'il lui semblait vulgaire ? L'aurait-il jugé déplaisant à l'accusation ? Le problème reste à résoudre. Toujours est-il qu'il n'a point voulu donner à la justice et à la réprobation générale la peine d'hésiter une minute sur le degré de sa culpabilité. A toute question posée sur la mesure de ses supercheries, il a répondu : mesure comble, aussi comble que l'accusation peut le souhaiter. Du premier au dernier jour où il a livré des photographies spirites, il a, affirme-t-il avec une fermeté inébranlable, filouté la confiance et l'argent de ses clients ; c'est pourquoi, ayant agi avec cette candeur industrielle, il réclame par l'organe de ses défenseurs absolution plénière.

Cependant, vingt-cinq témoins affirment, d'autre part, sous la foi du serment, que les photographies que Buguet leur a livrées sont exemptes de supercherie et qu'ils en ont la certitude. Plus de cent personnes de France, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, de Grèce, d'Amérique, de tous les coins du monde ; magistrats, officiers supérieurs de l'armée, savants, princes, comtes, bourgeois, que sais-je encore ? anti-spirites aussi bien que spirites ; bref, tous gens d'honneur, ajoutent leurs attestations aux témoignages des premiers ; ils énumèrent les preuves qui garantissent la sincérité de ces attestations, ils les donnent à tête reposée, après réflexion, par écrit, les signent et les paraphent de leur main pour enlever tout prétexte à de fausses interprétations.

Naturellement, on s'attendait que M. Buguet s'abriterait sous l'ensemble de ces déclarations et se ferait une égide ou de l'autorité scientifique, ou de l'honorabilité de leurs auteurs. S'il ne devait pas y trouver le salut, l'acquiescement, il devait y gagner à coup sûr une sentence adoucie.

Erreur ! il repousse tous les témoignages, toutes les affirmations qui peuvent lui être favorables. Annulez, biffez, déchirez, tout cela est non avenue, il n'en a que faire. Non avenues toutes les expériences photographiques faites sous le contrôle d'hommes de science, de chercheurs, de

sceptiques même (laissons de côté les croyants) en quête des causes du phénomène contesté. Non avenues les nombreuses ressemblances d'Esprits qu'assurément il n'avait pas pu connaître de leur vivant ; non avenues les particularités, les signes caractéristiques qui, marquant d'un cachet tout spécial bon nombre de ces ressemblances, leur imprimait, s'il est permis de dire, la garantie d'une authenticité irrécusable.

Pour M. Buguet, rien de tout cela n'a de signification. Loin de faire preuve, cela n'équivaut pas même à une présomption et doit être imputé à la fraude, et quand il est démontré que la fraude n'a rien à y réclamer, imputé au hasard transformé ainsi en opérateur doué d'une intelligence et d'une habileté aussi inconnues jusque-là qu'admirables désormais. Ce hasard n'était rien de plus qu'un mot imaginé pour pallier notre ignorance de certaines causes en présence de certains faits ; le voilà, monté en grade et devenu un agent capable des combinaisons les plus compliquées, les plus délicates, les plus étonnantes. Cette transformation du hasard en auxiliaire éminemment intelligent était, paraît-il, nécessaire à M. Buguet décidé à ne pas permettre qu'on le soupçonnât de n'avoir fait de la supercherie qu'à demi, par intermittence, sous l'empire de mobiles qui ont fait accidentellement trébucher et choir ce qu'il y avait d'honnête homme en lui. Besoins urgents, traites à payer, appas séducteurs de la divine pièce de cent sous combinés avec l'affaiblissement ou l'absence en certains jours de sa médiumnité, autant de circonstances atténuantes. M. Buguet n'en veut pas, il se montrerait au-dessous de son rôle en les invoquant, et, en fait de circonstances, il n'admet que celles qui sont susceptibles d'aggraver son improbité.

Toutes ses réponses tendent à établir qu'il a prémédité, combiné, exécuté une succession ininterrompue de supercheries, sans la plus petite lacune, sans la moindre parcelle de sincérité, mais avec toute l'ingéniosité dont la bonne nature l'a pourvu.

A cette ingéniosité étaient joints, il faut le croire, un sang-froid et une présence d'esprit qui ne se sont jamais démentis - jusqu'au jour où la police a découvert la boîte à malice et lui le fond de son cœur à M. le juge d'instruction. Jusque-là, dans le rôle compliqué qu'il s'était imposé, il n'a pas commis le plus léger oubli, la plus petite faute. Selon le besoin, pris même à l'improviste, il joint au naturel la fatigue, l'épuisement, le découragement et simule en plus d'un cas la défaillance complète avec un art tel que les plus clairvoyants y sont trompés.

Enfin, il s'est si bien identifié avec le Buguet artificiel qu'il a créé de toutes pièces que, parmi ses clients, ceux-là surtout, qui, piqués par le soupçon, s'étaient donné pour mission d'étudier l'homme, de contrôler sa façon de procéder, d'analyser ses productions, demeurent plus que jamais convaincus que, s'il a fait de l'escamotage avec les naïfs pour doubler ses recettes, il n'a pu en faire avec eux-mêmes. Ils en donnent trois preuves pour une :

1° Plaques nettoyées soigneusement par eux ou devant eux, marquées par eux pour empêcher toute substitution, sensibilisées par eux ou devant eux, mises par eux ou devant eux dans le châssis préalablement examiné, du châssis dans la chambre noire soigneusement inspectée aussi, la pose faite, soumises immédiatement par eux ou devant eux à l'opération du développement de l'image.

2° Sans désespérer les ressemblances constatées d'Esprits que M. Buguet n'avait jamais été à même de connaître de leur vivant.

3° Des particularités confirmatives de ces ressemblances et dont il lui était impossible d'avoir l'idée avant d'opérer.

De même dans sa correspondance, pas un mot révélateur ne trahit le faux Buguet et ne laisse entrevoir le vrai.

Un comédien consommé, un .... accompli, un homme complet en son genre, c'est bien ainsi que ce photographe spirite hier, anti-spirite aujourd'hui, s'est posé au cours du procès, n'ayant pas l'air de douter que cette attitude ne lui vaille un bill d'acquiescement et l'approbation publique. La 7<sup>me</sup>

Chambre et la Cour d'appel ont déçu son espoir et l'approbation publique attend pour se manifester quelques éclaircissements qui lui manquent. J'ai ouï dire de ci de là que cette attitude cachait un mystère et, à ce propos, entendu faire diverses hypothèses. Que ne dit-on pas ? Caquetages : le monde est bavard.

Pour ma part, j'aime peu les hypothèses, ou risque de s'égarer en poursuivant l'une plutôt que l'autre. Je leur préfère les faits et je m'en tiens à celui-ci, que l'attitude de M. Buguet a été *extraordinaire*. Je regrette de ne pas trouver de mot qui rende mieux l'impression qu'elle m'a produite, ayant là, en photographie, sur la table où j'écris ces lignes, la certitude que personnellement je n'ai point été dupé par M. Buguet et qu'il n'a pu me duper. T. Tonœph.

P. S. Il arrive de temps en temps à votre compositeur de me faire parler une langue qui n'est pas la mienne. Ainsi, dans la brochure intitulée : *Procès des Spirités*, il me fait écrire page 195, lignes 16 et 17 « .... sous cette réserve qu'un air de sévère tristesse *saillit de sa* physionomie... » au lieu de *assombrit* sa physionomie. Je ne lui en fais pas un reproche : seulement je profite de l'occasion, une fois en passant, pour prier vos lecteurs de ne pas penser que j'ai volé à M. Chevillard sa cacographie. *Cuique suum*.

M. Trémeschini, ingénieur et astronome, prévient les lecteurs du *Procès des Spirités*, qu'il faut lire page 52, ligne 14 : *Et, il m'a encore dit*, au lieu de : *Et, je lui ai encore dit* ; la sténographie lui faisant prononcer les paroles de M. Leymarie.

*Nouvelle preuve pour la réincarnation.*

27 août, 1875.

Monsieur Leymarie,

C'est avec satisfaction que je viens porter à votre connaissance une nouvelle preuve, bien évidente, de la loi sublime de la réincarnation.

Le lundi 23 courant, j'étais dans l'omnibus qui conduit de la Chaussée du Maine à Ménilmontant, avec madame Fagard. Son mari, notre ami, n'avait pu trouver place que sur l'impériale.

Une dame jeune et distinguée était placée auprès de nous ; elle tenait sur ses genoux une charmante petite fille âgée de quinze mois, gaie et tout enjouée, qui me tendait ses beaux petits bras roses. J'hésitais à la prendre, car je craignais de déplaire à la jeune mère ; mais, voyant son sourire approbateur, je pris la charmante fillette.

Elle était gentille et gracieuse ; à cet âge les enfants sont adorables, et celle-ci surtout, avait un petit air si enjoué, si aimable, qu'on se sentait disposé à l'aimer. Je dis à cette dame : ce serait une injure de demander si vous l'adorez ; il ne peut y avoir de doute à cet égard.

Oui monsieur, je l'aime bien tendrement ; elle est douce et aimable, puis elle a un double titre à mon amour... Vous seriez bien étonné si je vous disais que c'est la deuxième fois que je suis mère ; mes paroles étranges ne sont que l'expression de l'exacte vérité, car je ne suis ni folle, ni hallucinée, je n'avance rien sans preuves certaines. Je vais m'expliquer et vous jugerez si mon dire erroné.

J'avais une délicieuse petite fille que la mort m'a ravie à cinq ans et demi ; dans ses derniers moments, ce petit ange, voyant mes larmes, mon profond désespoir, me dit ces paroles remarquables : Bonne petite mère, ne te déssole pas ainsi, prends courage. je ne pars pas pour toujours, je reviendrai au mois d'avril, un dimanche. Eh bien, au mois d'avril, et, un dimanche, je mis au monde cette petite Ninie que vous avez la bonté de caresser. Tous ceux qui ont connu la première Ninie la reconnaissent dans la seconde. Elle ne dit encore que ces mots : Papa, Maman, et cependant la semaine dernière, jugez de mon bonheur ! de ma grande surprise ! je l'embrassais



en pensant à l'autre et lui disais : Oh ! oui, tu es bien Ninie ? Elle me répondit : c'est moi.... Puis-je douter, monsieur ?

- Non, madame, il faudrait être de parti-pris pour ne pas comprendre que c'est le même Esprit qui est revenu dans ce petit corps charmant ; Dieu a eu la bonté de vous en instruire, voilà tout. Si les hommes étudiaient, ils comprendraient ces faits bien naturels et leur valeur incontestable.

Je n'ai pu donner à cette dame d'autres explications, car elle descendit au carrefour Buci ; je regrette vivement de ne lui avoir pas demandé son nom et sa demeure. Espérons que ces quelques lignes lui parviendront et qu'elle voudra bien venir confirmer mon dire, que, sur mon honneur, j'affirme être la vérité.

Je suis, avec respect, votre serviteur.

Femme Fagard, à Plailly (Oise).

Floux Mary, 5 rue Vauvilliers.

*Dieu, l'Âme, M. Littré.*

Je venais de relire encore une fois le discours prononcé par M. Littré, dans la salle du Grand-Orient, à Paris. Je gémissais de me trouver, moi chétif, en opposition complète d'idées et de croyances avec un savant aussi illustre.

Je professe pour les savants un respect d'autant plus profond que plus grand est mon regret de n'avoir pas pu m'instruire. Cependant ce sentiment ne peut aller jusqu'à me faire adopter aveuglément leurs opinions, car je m'exposerais à en adopter de tout à fait contraires.

Je me disais donc que je ne pouvais admettre avec M. Littré qu'il soit *sage et salutaire* de ne rien affirmer et de ne rien nier sur Dieu et sur l'âme. En supposant que les solutions qu'on a jusqu'à ce jour données à ce sujet soient puérides, le progrès ne peut pas consister à abandonner le problème, mais à l'étudier encore, de façon à le résoudre d'une manière de plus en plus sérieuse. Comment ne pas voir que ces questions sont celles qui importent le plus à l'humanité, et qu'elle ne pourra marcher d'un pas ferme et assuré dans la voie de ses destinées que lorsqu'elle les aura définitivement résolues ? Comment connaître notre destinée, si nous ne connaissons pas le monde dans lequel nous vivons et auquel nous sommes indissolublement liés ? Comment connaître le monde, si nous n'en étudions qu'un seul côté, le moins important, celui des phénomènes, des effets, du relatif, du contingent, de ce qui n'est pas, en négligeant volontairement celui des substances, des causes, de l'absolu, du nécessaire, en un mot, de ce qui est ?

M. Littré croit qu'on ne peut pas passer de l'autre côté. Mais alors, à quoi sert la raison ? N'est-elle pas le sens de l'invisible, l'œil destiné à percer le voile qui nous cache l'autre monde ?

Et maintenant, nos devoirs ne découlent-ils pas nécessairement de notre destinée ?

Dans notre société, la destinée d'un soldat étant de combattre pour la défense de son pays, son devoir est d'étudier l'art de la guerre. La destinée d'un médecin étant de soigner les malades, son devoir est d'étudier les causes des maladies et les moyens de les guérir.

Et qui ne sent combien nos destinées générales seront différentes, et, par conséquent, nos devoirs différents, selon que Dieu existera ou n'existera pas et selon que l'âme sera ou ne sera pas immortelle ?

M. Littré a certainement raison de dire qu'il ne faut pas faire dépendre ses devoirs de ce que l'on ne connaît pas ; et voilà pourquoi il faut étudier l'âme et Dieu et s'efforcer de les connaître de plus en plus. Et cette étude est aussi possible que les autres, quoiqu'elle soit peut-être plus difficile, et conduise à des résultats aussi certains. L'expérience n'est pas la seule voie pour arriver à la vérité : les mathématiques pures sont des sciences toute de spéculation, et pourtant on les appelle, par excellence, les sciences exactes. Que la chimie, la physique, l'astronomie et les autres sciences expérimentales ne nous donnent ni Dieu ni l'âme, il n'y a rien-là qui doive nous surprendre,

puisque Dieu et l'âme ne sont pas leur objet. C'est à la philosophie, à la métaphysique qu'il faut les demander. Et la métaphysique est une science au même titre que les autres et repose sur des bases aussi sûres. Seulement tout le monde, sur notre terre, n'est pas encore métaphysicien, comme tout le monde n'est pas encore sculpteur ou poète. Je veux dire que la faculté métaphysique n'est pas développée chez tous, comme ne l'est pas non plus la faculté artistique ou poétique : nous sommes des êtres diversement développés.

Oui, je reconnais avec M. Littré que la conscience est le juge suprême de nos actions, et que, chez les esprits élevés, mais chez ceux-ci seulement, elle est l'unique rémunérateur et l'unique vengeur. Mais la conscience n'est pas la science : la science relève de l'intelligence, tandis que la conscience relève de la raison. La conscience est à la raison ce que le capital est au travail ; elle est de la raison accumulée. Le travail de la raison, c'est le travail métaphysique ; et je le répète, on procède ici avec autant de certitude que dans le travail scientifique.

Pour toute raison suffisamment développée et que n'aveuglent pas les préjugés de la science, aussi dangereux pour le moins que les préjugés de l'ignorance, cette proposition : *l'inintelligent ne peut pas produire l'intelligent*, est aussi évidente que cette autre : La ligne droite est la plus courte que l'on puisse mener entre deux points donnés.

Donc, au début, je ne dirai pas chronologique mais logique des choses, il y a l'intelligence ; et cette intelligence, quelle qu'elle soit, je l'appelle Dieu. Dieu est le point de départ de la série des évolutions que les êtres accomplissent ; il est probablement aussi le point d'arrivée, l'alpha et l'oméga de la création : le monde vient de lui et retourne à lui.

*Le néant n'étant rien ne peut rien donner ; - Le tout est plus grand que sa partie*, sont encore deux propositions d'une évidence égale.

Donc les éléments qui composent le monde existent de toute éternité, et les lois qui le régissent étant l'expression des rapports nécessaires de ces éléments entre eux, Dieu n'a pas fait ces lois, mais a créé et crée en s'y conformant. Il est évident qu'il n'a pas plus fait que trahir soit un crime qu'il n'a fait que les trois angles d'un triangle égalent deux droits. Lui demander de changer ces lois, c'est lui demander l'impossible : il est tout puissant parce qu'il peut tout ce qu'il veut ; mais il ne peut tout ce qu'il veut que parce qu'il ne veut que ce qui est possible.

Il est facile de voir les conséquences morales qui découlent de tels principes : nos devoirs envers Dieu sont de le seconder dans son œuvre, en l'imitant, c'est-à-dire en nous conformant aux lois, à la règle des choses, pour me servir de l'expression de M. Littré. Mais nous ne pouvons nous conformer aux lois qu'en les connaissant toutes : d'où l'obligation incessante pour nous de cultiver à la fois notre intelligence et notre raison, pour acquérir en même temps et la science et la conscience.

Quant à l'âme, elle existe distincte du corps qui, matériel et inintelligent, ne peut la produire, d'après ce que nous avons vu plus haut. Elle n'est pas une harmonie, une résultante, une combinaison fortuite d'atomes, qui se forma hier et qui se dissoudra demain elle est un être, et, en cette qualité, elle est éternelle. Elle a vécu et elle vivra, le néant ne pouvant pas plus recevoir que donner. Je suis pour l'éternité citoyen du monde ; j'appartiens à l'humanité passée comme à l'humanité future. Je puis donc, patient et résigné, supporter les douleurs qui accompagnent souvent l'accomplissement du devoir, parce que je sais qu'elles sont une semence féconde d'où sortiront dans l'avenir les meilleurs fruits pour les autres et pour moi.

Que s'il en était autrement, si je n'étais qu'un être éphémère, sorti du néant pour y rentrer aussitôt, ce qui est absurde, sans lien avec le passé, sans lien avec l'avenir, où la conscience puiserait-elle son autorité pour me commander le sacrifice ? Comment pourrait-elle justifier cette loi qui ne m'imposerait que des peines, sans aucune compensation ? Car enfin, pour se faire obéir, il faut que la loi soit juste.

Nous avons, du reste, et c'est heureux, un moyen pratique pour nous assurer de la survivance de l'âme au corps. Seulement, il ne faut pas, après avoir proclamé la méthode expérimentale comme le seul moyen d'arriver la découverte de la vérité, se donner un démenti à soi-même, en déclarant *a priori* la chose impossible, et en traitant de fous et d'hallucinés ceux qui vous proposent ce moyen comme leur ayant réussi. Il faut se livrer à *l'observation sérieuse et précise* de ces phénomènes qu'on nomme spirites et qui ont la vertu d'égayer tous les jours nos pauvres esprits forts de la presse périodique.

Cependant, braves gens qui riez si fort, vous devriez savoir que Socrate, le Christ, saint Paul, tous les philosophes de l'école d'Alexandrie, Mahomet, Jeanne D'arc, Luther, Benjamin Franklin ont affirmé, dans le passé, qu'ils avaient des communications avec le monde invisible. Sans doute, ils n'étaient pas journalistes ; mais enfin ils avaient quelque valeur. Aujourd'hui des hommes de toutes les conditions et de tous les degrés de culture intellectuelle, et je suis du nombre, donnent la même assurance. « Enfin Bacon – c'est M. Cousin qui parle - ne voulait pas même qu'on abandonnât entièrement la magie ; il espérait que sur ce chemin il n'était pas impossible de trouver des faits qui ne se trouvent pas ailleurs, *faits obscurs, mais réels, dans lesquels il importe à la science de porter la lumière et l'analyse, au lieu de les abandonner aux extravagants qui les exagèrent et les falsifient.* »

Mais ce ne serait pas observer sérieusement que de vouloir imposer au phénomène un programme tracé d'avance. Notre devoir est d'accepter ses conditions et non de lui imposer les nôtres. N'est-ce pas ainsi que l'on agit dans toutes les expériences scientifiques ?

En suivant cette marche, il est à peu près certain que tout homme sérieux qui voudra y mettre un peu de persévérance, arrivera.

J'en étais là de mes réflexions, quand tout à coup je tombai dans un profond sommeil.

Je fis un rêve.

J'étais sur le pont d'un navire, au milieu du grand Océan. Un vieillard se trouvait à côté de moi. Sa physionomie respirait la bonté et inspirait la confiance. Chose étrange ! en le regardant bien, je reconnus en lui M. Littré, que pourtant je n'ai jamais vu. Nous causâmes, et, je n'ai pas besoin de le dire, notre conversation roula sur la philosophie. Il m'exposa longuement et éloquemment les principes du positivisme. Je l'avoue à ma confusion, je ne le compris pas toujours très bien.

Au moment où nous nous y attendions le moins, survint une furieuse tempête qui, après avoir fait parcourir à notre navire d'immenses distances, le jeta sur une côte et l'y brisa.

Par une espèce de miracle, M. Littré et moi nous échappâmes seuls au naufrage.

Nous avancions tout mouillés et tout moulus dans les terres, moi, quoique moins avancé en âge, beaucoup plus découragé que lui.

- C'en est fait de nous, lui disais-je ; nous n'avons échappé à la tempête que pour mourir ici de faim et de désespoir. Cette terre doit être déserte.

- Pas le moins du monde, me dit-il ; elle est habitée par des hommes, sinon plus, du moins aussi avancés en civilisation que les Européens. Regardez dans le lointain, à votre gauche, ce vaste édifice. Il ne s'est pas évidemment fait tout seul ; il ne peut être que l'œuvre d'hommes très intelligents.

Je poussai un cri de joie, et nous nous hâtâmes vers l'édifice.

Arrivés, nous entrâmes. C'était une immense manufacture, où les machines les plus admirables, mues par une force que nous ne pouvions découvrir, exécutaient les ouvrages les plus beaux et les plus compliqués. Les matières premières tombaient d'un étage supérieur, et, après avoir subi les plus nombreuses transformations, devenaient des objets d'un fini merveilleux et d'une utilité saisissable au premier coup d'œil.

Mais d'ouvriers, point.

Qu'importe, disait M. Littré, ils se montreront. Les matières premières ne peuvent arriver indéfiniment ; il faut bien que la provision se renouvelle et que les objets manufacturés soient enlevés.

Spectacle nouveau ! nous voyons venir à nous, glissant, sur le sol, un bloc de bois brut.

- Pour le coup, m'écriai-je, nous sommes au pays des fées !

- Pas si loin, mon ami. Si ce bloc glisse ainsi, c'est qu'il est creux et qu'un animal caché dans son intérieur le fait mouvoir. Le bois étant matière ne peut se mouvoir de lui-même.

- Mais alors, dis-je à mon tour, le monde qui est un édifice incomparablement plus beau et plus compliqué que celui-ci, doit avoir pour architecte un être incomparablement plus intelligent ; et celui qui a fait ces prodigieuses machines qu'on appelle végétaux et animaux doit être un mécanicien infiniment supérieur à celui qui a fait celles que nous voyons fonctionner sous nos yeux et que nous reconnaissons de beaucoup inférieures, tout en les admirant.

Et le bloc de bois, notre corps n'est-il pas matériel comme lui ? Et si, à cause de sa nature, vous jugez qu'il ne peut se mouvoir de lui-même ; qu'il faut nécessairement qu'il soit mis en mouvement par quelqu'un caché dans son intérieur, pourquoi n'en diriez-vous pas autant du corps ? Pourquoi n'affirmeriez-vous pas l'âme ? Il n'y a pas plus de raison de suspendre son jugement dans ce cas que dans l'autre.

- Hum ! Hum ! fit M. Littré. Et au moment où il ouvrait la bouche pour me répondre, à mon très grand déplaisir, je m'éveillai.

V. Tournier.

### *Le Spiritisme à Rome.*

Dans la ville de Rome, il y a des spirites nombreux et éclairés, avec lesquels nous sommes heureux d'avoir des relations suivies ; nous publions, avec plaisir, la lettre d'un homme estimé pour rendre hommage à des travaux suivis et intéressants.

Rome, 20 avril 1875.

A Monsieur Leymarie.

Je vous remercie pour le livre intitulé *Procès des spirites*. Nous l'avons lu en entier, avec beaucoup d'attention, et nous vous félicitons d'être sorti de cette épreuve d'une façon aussi honorable et aussi digne. Du reste, nous étions déjà parfaitement bien persuadés que les continuateurs du savant directeur de la *Revue spirite* (A. Kardec) n'auraient jamais agi différemment qu'il ne l'eût fait lui-même.

Au travers de tant de calomnies, de faux témoignages, de tromperies et de lâchetés, nous croyons reconnaître l'œuvre de la Providence, qui emploie de tels moyens, afin que la doctrine spirite, en général, et les phénomènes de la photographie spirite, en particulier, soient mis en évidence d'une manière nette et éclatante. Que voyons-nous ? Un grand nombre d'hommes courageux, gardiens jaloux de la vérité, s'empressent d'apporter leur témoignage devant le public, sans le vain souci de livrer leurs noms aux sarcasmes de ceux qui prétendent avoir le privilège exclusif du savoir et du bon sens, et bien sûrs d'avance de subir leurs dédains. Mais en même temps ils apportent la tranquillité et la confiance dans les âmes de leurs frères en croyance, disséminés partout sur le globe. Qu'ils reçoivent donc les remerciements de tous ceux qui, louant la sagesse divine, reconnaissent combien parfois, d'un petit mal peut sortir un grand bien.

Espérons, cher Monsieur, que les erreurs de l'homme faillible seront réparées aussi par l'homme. Dans tous les cas, la lecture du procès et de son Appendice ne peut faire autrement que de confirmer la haute opinion que l'on s'était déjà faite sur vous et sur les travaux auxquels vous participez : les témoignages parlent bien haut en votre faveur.

A Rome, le Spiritisme fait des progrès, mais il est encore dans les premières phases de son développement ; les phénomènes physiques du Spiritisme, la réclame, comme vous diriez en France, y tiennent le premier rang. Il est vrai de dire aussi que, si nous parlons de la doctrine, on demande aussitôt à *voir*, à *entendre*, à *toucher avec les mains* ; il en est fort peu qui deviennent croyants par la simple lecture des livres de philosophie spirite. Donc, pour obtempérer aux désirs du plus grand nombre, nous cherchons à produire des effets physiques, et nous pouvons dire que nous avons déjà obtenu des résultats assez satisfaisants, tels que : le soulèvement de terre des corps pesants contre la loi connue de la gravité ; l'apport des objets les plus variés, des fleurs, des livres, des bonbons, des friandises, des parfums, des pièces de monnaie, antiques et modernes (de la valeur d'une livre sterling) ; même, certains de nos amis ont été transportés de leur domicile à l'endroit où moi et quatre ou cinq de mes confrères étions réunis, et cela, sans que les moindres plis de leurs vêtements fussent dérangés, sans que les attitudes dans lesquelles ils se tenaient un instant auparavant eussent changé, lorsque nous priâmes les Esprits d'effectuer le transport. Nous avons obtenu ces phénomènes, non-seulement à l'intérieur de nos maisons, mais aussi dans les rues les plus fréquentées de la ville. Nous avons entendu des voix inimitables, des bruits étranges et des sons mélodieux. Des mains invisibles nous ont caressés, elles prenaient nos cheveux et même elles nous frappaient et nous barbouillaient avec des matières colorantes ; parfois, nous prenant sous les aisselles, elles nous ont soulevés et ensuite déposés sur la table autour de laquelle nos confrères étaient assis ; généralement, on nous plaçait ainsi, avec la chaise sur laquelle nous nous trouvions, et pendant que nos mains formant la chaîne, étaient fortement serrées dans celle de nos amis ; nous nous tenions solidement les mains autour de la table, et les esprits *enfilaient* des chaises sur nos bras, de sorte que plusieurs d'entre nous en avaient deux qui pendaient de leurs épaules, l'une à droite, l'autre à gauche, nous donnant ainsi une variante du phénomène si bien connu de l'anneau, de sa pénétration à travers la matière.

Nous avons vu plusieurs chaises entrelacées de la façon la plus ingénieuse, transportées de l'autre extrémité de la chambre et placées au milieu de la table après avoir passé par-dessus nos têtes. Nos habits ont été retournés sans être défaits, ou retirés sans avoir été déboutonnés, et cela en pleine lumière, sur les chemins publics. Des objets que l'un de nous avait dans la poche se trouvaient portés dans les poches d'autrui et pendus derrière le dos ou placés sur la tête. Nous avons eu nos portraits faits par les mêmes Esprits ; ces portraits ressemblent à des photographies, mais ne sont pourtant pas tout à fait identiques. Nous les avons montrés à des artistes peintres et photographes qui n'ont pu en expliquer la nature. En dernier lieu, nous avons obtenu l'apparition spectrale, matérialisée, etc., et nous avons conversé avec ces Esprits absolument comme nous l'aurions fait avec des personnes vivantes.

Ces phénomènes, nous les avons obtenus en grande partie par l'entremise de l'Esprit bon et jovial qui s'appelle *John King*, nous cherchons à les faire connaître toujours et partout, et nous savons qu'il y a plusieurs cercles en voie de formation, qui, à l'instar du nôtre, essayent de les obtenir.

Je l'ai déjà dit et je le répète, tous ces phénomènes ne sont que les prodromes de la propagande spirite dans la ville éternelle : Dieu veuille que la plante qui pousse déjà si bien arrive à parfaite maturité.

De tous les côtés, j'entends décrier les manifestations physiques. Je comprends qu'on désire les exclure des centres où le spiritisme a déjà pris racine depuis un grand nombre d'années, où plusieurs journaux répandent la lumière, où se trouvent des réunions nombreuses et bien organisées ; là, en effet, le moment est venu pour que la partie doctrinale soit développée de préférence ; mais ici, le matérialisme et la superstition comptent de nombreux adhérents, le mot *Spiritisme* est encore mal connu ou mal compris, et je crois qu'il ne faudrait pas suivre la même route et chercher le même ordre de phénomènes préconisés par les peuples chez qui la doctrine a

déjà pris pied. Donc, vouloir exclure les effets physiques au début, serait, à mon avis, une imprudence, néanmoins j'élèverai toujours la voix contre les médiums vénals : le spirite, dans exercice de sa mission devant donner et non-recevoir. Rappelons-nous que le drapeau sous lequel nous marchons porte ces deux mots : *Dieu la Charité*, mots purs et lumineux qui doivent éclairer notre voie dans le présent et dans l'avenir. Veuillez recevoir, Monsieur, les respectueux hommages de votre serviteur dévoué.

Enrico Mannucci, à Rome.

(Traduction de Miss Hembry, professeur de langues).

*Affirmation de MM, Locander et O'Sullivan pour le jugement en Cour d'appel. (Procès des Spirités)*

1<sup>er</sup> août 1875.

Monsieur Lachaud,

Je me mets à votre disposition pour témoigner devant la Cour d'appel, à l'effet suivant :

Je suis Suédois de naissance, quoique citoyen des États-Unis par naturalisation. Je suis docteur en médecine, et j'ai été médecin du département de la police à New-York.

Je résidais à New-York en 1868, à l'époque du fameux procès qui fut intenté au photographe Mumler, accusé d'escroquerie parce qu'il produisait des photographies d'Esprits de la personne qui posait. Ma profession ne me laissa pas le temps d'assister aux débats qui durèrent plusieurs jours, mais je les suivis, dans tous les rapports détaillés reproduits par les journaux. Les preuves, abondantes et concluantes, démontraient la réalité des phénomènes et les ressemblances exactes des portraits ainsi obtenus de personnes passées dans une autre vie depuis longtemps, dont le photographe ne pouvait avoir aucune connaissance.

Il fut prouvé que Mumler était toujours prêt, non-seulement à laisser faire chez lui toutes les manipulations par d'autres photographes qui apportaient leurs propres instruments, plaques et matériaux chimiques, mais encore à se rendre chez eux, où il ne contribuait à l'opération que par la seule influence de sa présence comme médium.

Il fut honorablement acquitté à l'unanimité du jury, après un résumé tout en sa faveur, par le Juge président ; une sorte d'ovation lui fut faite à sa sortie du tribunal.

Depuis, il a continué la photographie spirite sans être inquiété. Parmi les témoins en sa faveur, était l'éminent juge Edmond, Président de la Cour suprême du district ; ce haut personnage, quoique spirite déclaré, était justement respecté et des magistrats et du public, comme étant un des jurisconsultes les plus capables et les plus éclairés des États-Unis.

Je fis la connaissance de votre client, M. Leymarie, il y a huit mois et lui communiquai ces détails dont il avait eu déjà connaissance ; mes assertions devaient bien le confirmer dans cette conviction, la réalité des photographes spirites.

Il se peut bien qu'il y ait des photographes charlatans en Amérique comme en France ; mais il fut judiciairement établi que Mumler ne l'était pas ; l'ignorance seule peut se permettre des contestations à cet égard ; à côté de la fausse monnaie, il y a la bonne ; la fausse n'est qu'une imitation frauduleuse.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon plus profond respect.

U. U. Locander, 14, rue Monge, Paris.

1<sup>er</sup> août 1875.

Monsieur Lachaud,

Ayant lu la lettre qui précède, je puis la confirmer dans sa substance ; j'ai le souvenir des rapports publiés dans les journaux, de ce procès qui fit beaucoup de bruit. Récemment, j'ai lu dans un

discours public fait par une personne hautement autorisée, que depuis ce temps, les ressemblances ont été reconnues exactes dans 15 000 (quinze mille) photographies spirites obtenues par Mumler. Parmi ceux qui ont porté leur témoignage à l'effet de la réalité vraie de ces photographies, sans possibilité de supercherie, est M. Garney, bien connu et grandement respecté, comme un des premiers photographes non spirites, aux États-Unis.

A Londres, il y a à peu près deux ans, j'ai vu beaucoup de photographies dans le même genre, obtenues par le photographe Hudson ; un nombre considérable de personnes de ma connaissance m'ont affirmé l'exactitude des ressemblances de leurs parents ou amis décédés. Je sais, par les renseignements publiés dans les journaux spirites à Londres (et non controuvés) que d'autres personnes de parfaite respectabilité ont aussi réussi à produire des photographies analogues, chez eux, assistés de médiums de leur propre famille, et notamment M. Beattie, photographe retiré, et M. Slater, opticien et fabricant d'instruments de précision. Ces choses constatées dans les journaux, devaient nécessairement inspirer et entretenir la confiance de M. Leymarie dans la puissance du médium Buguet.

J.-L. O'Sullivan,  
Ancien ministre des États-Unis à Lisbonne,  
ancien régent de l'Université de l'État de New-York,  
ancien membre de la législature de l'État.

Au jugement en Cour d'appel, deux employés de Buguet ont voulu témoigner pour la complète honorabilité de M. Leymarie.

Après la confirmation de la peine, M. le colonel d'artillerie Devoluet s'est approché de M. Leymarie, lui disant à haute voix et devant, la Cour « Je veux avoir l'honneur d'embrasser un escroc que j'estime et que j'aime, qui est honoré par tous les spirites » : l'acte suivit la parole.

### *Intelligence du chien Quiqui*

Récit donné par M. Schlooser.

« Sur le port de la Halle aux vins se trouve actuellement un chien perdu qu'on a surnommé : *Quiqui*, et qui est l'ami des habitués du port et des personnes qui habitent le voisinage.

Il exerce seul le métier qui lui procure sa nourriture de chaque jour ; ce métier est la mendicité.

Quand, aux allures d'un passant, il pense qu'il obtiendra de lui une aumône, il le suit à la façon de ces enfants qui demandent opiniâtement un petit sou ; s'il parvient à se faire comprendre, il remercie par des sauts et des gambades, et s'empresse d'aller porter dans sa cachette le sou qu'il enterre à côté de ceux qu'il peut avoir en réserve ; puis il retourne guetter un autre passant ou l'un de ses habitués, pour recommencer le même manège.

Quand l'heure du déjeuner ou du dîner arrive, il va chercher un sou dans sa cachette et se dirige vers son fournisseur habituel qui demeure sur le quai.

C'est une marchande de pain et gâteaux qui, contre son sou, lui remet un petit pain ou un gâteau. - *Comme elle ne le trompe jamais*, il l'attend quand elle est absente, car le mari lui a fait plusieurs fois le mauvais tour de garder le sou et de ne lui rien donner. *Maintenant il se méfie et ne s'y laisse plus prendre.*

Quelquefois de mauvais plaisants ou des enfants lui volent son argent ; mais cela arrive assez rarement, car son intelligence lui a valu quelques protecteurs, employés du port, qui surveillent les maraudeurs.

Il est parmi les tribus sauvages, des êtres moins raisonnables que Quiqui, auquel nos philosophes refuseraient non-seulement une âme, mais aussi l'intelligence !!!

*Lettre d'un ouvrier à un jeune docteur sur le Spiritisme et le magnétisme.*

Je suis spirite. Vous le serez bientôt vous-même, car je le sais, ce que vous cherchez dans nos entretiens, ce n'est pas une satisfaction de curiosité vaine : vous voulez de bonne foi arriver à la vérité que vous poursuivez à travers tous les faits ; demander à toutes les intelligences.

Longtemps vous avez interrogé les philosophies et les religions. Vous avez écouté, sans enthousiasme et sans dédain, le spiritualisme qui dit : « Crois ! » et le matérialisme qui dit : « Vois ! » Mais vous n'avez pas pensé, avec le positivisme, qu'entre l'affirmative et la négative, il est bon de ne pas conclure. Un sentiment de votre conscience a protesté contre ce moyen terme qui, s'il était sincère, érigerait en système le doute avec tous ses tourments, et le doute n'admet pas le calme, la quiétude, la liberté d'esprit dont se targuent les disciples d'Auguste Comte : le doute est un état violent qui se débat entre l'erreur et la vérité, mais qui, écrasé dans ce combat de toutes les facultés pensantes, est inévitablement forcé de se fixer. Vous avez compris tout d'abord qu'étant donnée cette question capitale : « Dieu et l'immortalité de l'âme, ne pas conclure c'est se prononcer ; ne pas affirmer, c'est démentir. Aussi, les positivistes sont demeurés à vos yeux de timides matérialistes, ayant moins de conviction peut-être, ayant à coup sûr moins de courage que leurs devanciers, puisqu'ils rejettent la responsabilité d'une négation qui fait le fond de leur doctrine. Quant à l'indifférence religieuse, elle vous a toujours paru une faiblesse de caractère : indifférence, euphémisme qui couvre deux mots trop révoltants, égoïsme et lâcheté. Vous avez dû, en effet, mépriser cet engourdissement de l'âme, vous qui possédez l'énergie, qualité essentielle, sans laquelle toutes les autres sont impuissantes. Vous vous êtes mis à l'œuvre courageusement, patiemment. Il vous fallait la solution du grand problème divin duquel découle la solution de tous nos problèmes humains : Vous cherchâtes. C'est alors que nous nous sommes rencontrés.

Vous, intelligence éclairée et forte dont la science a grandi les facultés ; moi, homme de labeur qui, dans mes luttes contre les nécessités de la vie, n'ai pu trouver de loisirs pour l'étude, nous nous sommes réunis sur la même limite. Nous avons entendu au même moment un même nom ; la science vous l'avait fait épeler lettre par lettre, tandis que la nature l'avait écrit d'un trait dans ma conscience. Tous deux nous lûmes « Dieu ! »

Devant cet incommensurable, les distances se fondent et s'effacent ; nous nous comprîmes bien vite. Considérant les tendances modernes, les aspirations d'une société en voie de transformation, vous pressentiez une philosophie nouvelle qui dégagait la liberté de l'homme, sa responsabilité, en établissant la loi de solidarité universelle, qui guidait l'humanité dans la route sans fin qui se déroule vers l'absolu, route lumineuse qu'on nomme perfectibilité. Vous vouliez que cette philosophie, loin d'entraver le progrès, le préparât sans cesse ; aussi vous la spiritualisiez, vous la dégagiez des dogmes, ces entraves qui oppressent la pensée, jusqu'au jour où la pensée vivace s'en dégage, pour les étouffer à son tour.

Mais cette doctrine, que nous complétions l'un par l'autre, n'était pour vous que l'idéal ; elle était pour moi réalisée. Vous étiez l'espérance, j'étais la foi. Quand, dans nos longues causeries, vous encouragez mon enthousiasme sans oser le partager, quand vous me remerciez de caresser ainsi notre beau rêve, et que vous ajoutiez en soupirant qu'il faudrait au progrès bien des siècles encore pour formuler nos croyances en un système philosophique, bien souvent je fus sur le point de m'écrier : « Ce système, il existe ! Mais il eût fallu vous le nommer, et... qui sait ?... Ce que vous considérez comme la vérité sous le nom de religion naturelle, n'auriez-vous pas pu le regarder comme une folie sous le nom de Spiritisme ?

Je pouvais le supposer alors, j'en avais vu tant d'exemples ! Aujourd'hui je vous connais mieux, et je ne le crains plus. Vous êtes loyal dans vos recherches, vous vous êtes engagé dans une voie que sans doute vous n'auriez pas choisie : vous la poursuivrez sans arrière-pensée. Ce n'est pas un



mot, d'ailleurs mal défini, qui vous arrêtera. Vous êtes dans l'âge où les préjugés n'ont encore jeté dans l'intelligence que de faibles racines ; vous les repousserez. L'habitude ne vous les a pas encore rendus chers en vous les faisant adopter, vous saurez vous en affranchir.

C'est pourquoi, lorsque vous me demandez à moi, Esprit simple et ignorant, de vous aider dans vos recherches, je crois devoir vous répondre sans humilité orgueilleuse : « Je le veux bien » Du reste, l'heure des vains ménagements est passée ; je vous parlerai sans restriction, sans contrainte. Nous voulons tous deux la vérité ; de quelque côté qu'elle brille, nous devons l'accueillir avec bonheur ; c'est parce que je l'ai jugé ainsi que j'ai tout d'abord voulu donner un nom à ma profession de foi, si souvent approuvée par vous, en vous disant dès la première ligne : « Je suis spirite. »

Vous pensez sans doute que nous voilà rejetés bien loin hors du sujet que vous m'avez indiqué ; vous me demandez mon opinion sur les phénomènes magnétiques que nous avons observés, et je vous parle de mes convictions philosophiques. Eh bien ! précisément, nous sommes au cœur même de la question.

Il faut bien le dire, jusqu'ici le magnétisme n'a pas été compris. On a vu des effets qu'on peut appeler merveilleux ; mais les causes n'ont pas été cherchées ou du moins n'ont pas été découvertes. C'est que, pour les saisir, il eût fallu admettre les rapports spirites qui, à l'époque des premières expérimentations, n'étaient pas encore connus.

Aujourd'hui deux sciences nouvelles s'affirment et s'éclairent l'une l'autre : le Spiritisme et le magnétisme viennent briller sur le monde pour le guider dans sa marche vers la perfectibilité. La foule des esprits routiniers qui ne veut admettre un fait que lorsqu'il a été proclamé par toute la terre, s'écrie : « Comment donc ! nous ne pouvons pas croire à une révélation récente ! Si le Spiritisme et le magnétisme étaient des faits, ils seraient admis depuis un temps plus reculé. »

Cette objection repose sur une équivoque. Si le mot révélation est pris dans le sens théologique, si l'on entend qu'il s'agit d'une manifestation divine, on ne prouve qu'une chose : c'est la parfaite ignorance où l'on est resté touchant les sciences qu'on condamne. La philosophie spirite n'admet pas la révélation : elle ne reconnaît que la loi de progrès, c'est-à-dire l'initiation graduelle de l'esprit humain s'élevant vers la vérité à force de travail et de volonté persévérante. Ainsi considérée, l'objection se réfute d'elle-même. En effet, tout progrès se prépare lentement, d'autant plus lentement qu'il crée une rénovation plus importante. Dans tout ordre d'idées, qu'il s'agisse de morale, de science, de philosophie, de politique, les vérités se font jour peu à peu en surmontant la multitude des obstacles qui se dressent devant elles. C'est pourquoi les missionnaires de la pensée en sont le plus souvent les martyrs. Pour moi je ne suis pas surpris que Mesmer, Puysegur, Fourier, Kardec, soient traités tour à tour d'utopistes et d'impies, puisque Servet, c'est-à-dire la science, Jean Huss, c'est-à-dire la philosophie, ont été sacrifiés au fanatisme du moyen âge comme Socrate l'a été à celui de l'antiquité. L'humanité rétive au perfectionnement a toujours écrasé ceux qui voulaient entraver sa marche routinière. Les savants qui font aujourd'hui la gloire des nations qui les ont possédés ont vu mépriser leur génie, nier leurs découvertes ; les philosophes à la pensée lumineuse qui ont entrevu les lois harmoniques des mondes ont été persécutés. Devant la révélation de justice, le monde dit : Non ! Devant l'évidence des faits, il ferme les yeux et répète : Non ! avec plus de force ou de dédain. Il faut rendre pourtant cette justice à la louange du siècle : c'est que s'il a l'indifférence du scepticisme, il n'a plus le fanatisme religieux. Il ne se dresse plus furieux pour tuer les penseurs par le bâcher : il se distrait, s'amuse, babille et tue les idées par le ridicule.

Heureusement l'idée vraie possède la qualité de l'Esprit impérissable de qui elle émane ; elle ne meurt pas : on peut la confirmer pour un temps ; mais bientôt elle apparaît mieux développée, plus forte, et c'est alors qu'elle s'impose.

Le magnétisme, aujourd'hui damné par le clergé, condamné par la science officielle qui ne veut pas plus reconnaître la circulation d'un fluide, qu'elle voulait autrefois reconnaître avec Harvey le système de la circulation du sang, sera bientôt proclamé par tous. Le magnétisme expérimenté, démontre, et, par contre, il ne peut être démenti : il demeure forcément admis en principe ; mais tandis qu'individuellement les membres des corps savants sont convaincus que cette force existe, ils se refusent à l'examiner officiellement pour ne pas être contraints de la reconnaître. C'est une question de puérité qui met dans tout son jour l'impuissance de la Faculté.

Ce n'est pas sa décision suprême qui vous imposera une conviction : vous savez trop bien quel est le rôle de cette institution qui semble n'avoir qu'un but : couvrir de ses respects, protéger de son autorité un amas d'erreurs qu'elle se croit obligée de consacrer, parce qu'elle les a une fois admises et qu'elle ne veut plus se rétracter. Quand le progrès tue une de ses idoles, elle l'embaume et défend cette momie avec l'acharnement d'une infaillibilité en danger de mort.

Pour le Spiritisme, dont vous connaissez la philosophie, il s'affirme comme fait par des phénomènes physiques et tombe ainsi dans le domaine expérimental des sciences positives. A ce titre il appelle l'attention des savants ; car enfin, par état, ceux-ci sont tenus d'expliquer tout effet par une cause. Si les tables se meuvent (et nous n'en sommes plus au doute), elles le font en vertu d'une force ; mais si, obéissant à certaines conventions, elles répondent intelligemment, cette force est capable d'intelligence.

Ceci paraît tout d'abord incontestable, et pourtant c'est ici que s'élèvent les contradictions. Le fait en lui-même ne peut être nié que par ceux qui se refusent à contrôler les phénomènes spirites, mais qui croient avoir le droit de proclamer que ces phénomènes ne se produisent pas, attendu que « il est impossible qu'ils puissent exister ». La raison est foudroyante ; pour moi, je trouve qu'il n'y a rien à répondre à de tels négateurs. Quelles preuves prévaudraient contre l'assurance de ces esprits forts qui peuvent mettre, sans hésitation, une démarcation certaine entre le possible et l'impossible ? Autrefois, un de ces arbitres suprêmes s'avisait de nier le mouvement. Quelle réponse lui fit un philosophe ? Aucune ; mais il marcha aussitôt devant lui. Ainsi font les Spirites : ils démontrent.

Nos véritables contradicteurs sont ceux qui ont à défendre un système préconçu : or, disent-ils que les phénomènes n'existent pas ? non ! mais ils attribuent les manifestations à des causes diverses pour rejeter la cause réelle. « Intervention de Satan ! » disent les catholiques ; « Farce naturelle, » disent les matérialistes, « Effets du fluide nerveux, » disent certains magnétiseurs.

Il ne vous sera pas difficile, lorsque vous aurez expérimenté par vous-même, de juger combien ces explications qui visent à être simples, naturelles, claires, sont pourtant invraisemblables. Nous en reparlerons alors à loisir. Faut-il nous arrêter à discuter l'opposition dogmatique et religieuse... A quoi bon ? certes, elle eût été à craindre à une époque où elle se traduisait par une condamnation qui, ordonnée au nom du Dieu d'amour et de paix, était exécutée par le bourreau... Les églises ont vu se rouiller ses foudres, elles sont reléguées dans le musée des antiques comme un précieux souvenir du moyen âge offert au jugement de la philosophie contemporaine.

Je termine et ne vous demande qu'une seule chose : c'est d'expérimenter par vous-même ; je suis persuadé que la vérité se démontrera elle-même dans toute son évidence : les phénomènes dont vous serez témoin sont une solution qui préparera l'affranchissement de l'humanité. Il est une force que vous avez entre les mains ; on peut l'appeler la force universelle, c'est le magnétisme. La comprendre, la diriger, c'est pénétrer la nature elle-même pour la diriger dans son principe. Avec le Spiritisme vous saisirez l'harmonie simple et sublime des choses et des êtres. Vous si généreux, si progressiste, qui remplissez votre tâche de médecin comme étant un mandat d'humanité, que de bienfaits nouveaux vous pourrez répandre que de soulagement vous pourrez apporter aux maux qui accablent vos frères malades ! Pensez-y donc, observez, étudiez, chaque

nouvelle découverte que vous ferez est un pas dans la science divine.  
Georges Cochet.

### Dissertations spirites

*La génération spontanée.*

Médium, madame Georges.

La question de la génération spontanée est aussi brûlante que l'étais au quinzième siècle la question du mouvement translatif de la terre : ici la religion se croit encore attaquée dans sa base, et elle proteste. - Quoi donc ! la matière susceptible de vie ! une loi créatrice, infinie et permanente au lieu d'un caprice de la volonté divine ! Quoi donc, la nature intelligente et multiple, au lieu du travail d'un Dieu pétrissant de ses mains (?) la souche de la race humaine ! Hérésie et blasphème ! la nature est une boue, et Dieu est une manœuvre !

Et pourtant elle tourne, dit Galilée.

Et pourtant elle crée, disons-nous.

Oui, le principe créateur, essence de vie, moteur unique, se manifeste infiniment et en tout lieu et à toute heure dans le globule d'air, dans la gouttelette d'eau, dans la pincée de terre. Il est vie ; il donne la vie. Qui donc parle de matière inerte, inanimée ? Tout se meut, tout agit. La pierre s'agrège, donc, action ; l'air se peuple d'éphémérides, animalcules imperceptibles, donc, vie. Et c'est pour cela que Dieu est grand, c'est pour cela que nous tombons à genoux, abîmés devant sa puissance, quand, faibles êtres que nous sommes, nous voyons sur un humble brin d'herbe des myriades de petits insectes agiles, ornés, brillants, splendides ! Oui, Dieu, infini dans l'extrême grandeur comme dans l'extrême petitesse, se révèle partout dans son principe : mouvement et vie. Ah ! Nous pouvons le dire, pauvres et faibles savants que nous sommes, qui n'avons pénétré qu'un point, de la nature et soulevé qu'un brin de paille pour arriver au mystère, nous pouvons dire à la religion lorsqu'elle travestit la majesté divine en bornant sa puissance, en démentant son action adorable : hérésie et blasphème ! vous niez le vrai Dieu !

*Tout est un et tout contient tout* ; tout vient de Dieu, tout rayonne Dieu, tout tient en germe les propriétés qu'on peut appeler divines par rapport à leur origine et à leur fin. Or Dieu immuable, Dieu unique n'a qu'une loi immuable, unique, qui agit en lui, par lui, sur lui et sur tout ce qui est ; qui prend l'être à son début et le dirige immuablement à sa fin ; ou plutôt, retranchons ce dernier mot que l'homme emploie pour satisfaire son esprit trop faible et, disons-le, quoique nous ne puissions le concevoir : *qui le dirige immuablement vers l'infini !*

Grandeur sublime du Père de la nature, abaissement splendide de l'être créé ! je ne suis rien, Seigneur, et vous êtes en moi ! De quelque côté que se porte ma vue, alors qu'elle s'abaisse sur la poussière du chemin, alors qu'elle s'élève dans les profondeurs de l'éther pour y cueillir du regard la plus petite étoile, c'est toujours vous que je trouve, ô Être infini ; et c'est toujours vous dans votre essence visible ; moi dans un des modes de ma transformation ascendante. Aussi, je n'ai jamais méprisé la faiblesse, ô petite plante, ma sœur ; ô soleil, mon frère, je n'ai jamais contemplé sans espoir ta splendide clarté.

Je le reconnais, non comme une négation de l'existence de Dieu, mais comme un hommage rendu à sa puissance : *Tout contient tout*. La génération animale peut être spontanée, et ce qu'on ne saurait nier dans les deux premiers règnes, d'après l'analogie, ne saurait se nier dans le troisième ; la nature ne laisse rien stérile : elle renouvelle et elle crée.

Un jour bien proche (le progrès marche vite depuis qu'il a pour moteurs la vapeur et l'électricité), nous serons bien abaissés, misérables orgueilleux, pour avoir nié cet agent universel, créateur, qui

tient en germe embryonnaire aussi bien l'œuf que la graine, aussi bien les êtres organisés que la matière inorganique. La lumière s'est faite pour moi, je ne sens plus l'humiliation de mon erreur, je ne sens que la beauté des lois éternelles, je m'humilie et j'adore Dieu que je voulais aimer, mais que je n'avais pas compris.

Un Esprit.

*La science et la morale.*

Médium, monsieur N...

Mon Esprit, heureux dans sa demeure, souffre en venant sur la terre. Oui, mes bons amis, mon cœur saigne encore en voyant s'accumuler sur cette pauvre terre les fautes et les crimes les uns sur les autres. Je prie pourtant le Dieu bon qu'il atténue les effets terribles de sa justice, et même en priant, je suis toujours inquiet parce que je ne sais qui me dit sans cesse que les desseins de Dieu doivent s'accomplir. Ah ! je ne prétends point, par-là, qu'il ne faut pas prier, car ce n'est pas lorsque le mal fait de rapides progrès que le médecin doit négliger celui qui souffre et réclame ses soins. Je l'avoue, mes amis ; si le mal est intense, que votre soumission à la volonté divine soit entière ! Fuyez le découragement, l'apathie. La faiblesse est une faute et peut dégénérer en crime. Depuis longtemps déjà je songe aux maux qui vous assiègent, et je me suis demandé sincèrement qu'elles pouvaient en être les causes. Je vous donne la réponse que j'ai obtenue ; est-ce une révélation ? je viens vous la confier.

De bons Esprits, des Esprits supérieurs vous ont répété souvent que de graves événements devaient s'accomplir et se poursuivre de par la permission divine. Ces événements sont relégués à mes yeux sur un plan secondaire, ils doivent être les auxiliaires des projets conçus par la sagesse infaillible du Créateur.

Tous les fléaux ont peut-être été infligés à la terre afin de montrer aux hommes la route qu'ils ont suivie et celle qu'ils ont laissée ; peut-être aussi serviront-ils à mettre en parallèle la toute-puissance divine et la faiblesse humaine ; si cette réflexion sincère prenait racine, n'est-il pas vrai que l'homme ne verrait dans la science purement et simplement qu'un don, qu'un apanage à lui délivré par la divinité créatrice au lieu de la considérer comme la force motrice première, destinée à mettre en jeu et jusqu'à l'infini les ressorts de l'intelligence humaine, de la pensée ?...

Toute pensée qui ne fouille que la matière est matérielle. Le premier mouvement de l'intelligence doit s'élever vers Dieu ; il doit, dans son éloquence muette, supplier ce digne Maître de permettre à l'âme de s'élancer de temps en temps vers lui, afin qu'il lui soit accordé de rechercher sous l'inspiration divine les découvertes qui peuvent être la cause de bien-être et de perfectionnement dans l'œuvre sublime de la création. Que la pensée alors descende tranquillement sur la terre et qu'elle travaille, les résultats seront bons et profitables aussi bien à l'individualité qu'elle anime, qu'à celle des autres.

Fait incontestable, les hommes possèdent et cultivent le défaut de la présomption. La science, au lieu de les aider à considérer et à honorer le Créateur, ne leur a servi qu'à l'insulter avec mépris, et s'il leur a été permis de faire quelques découvertes, au premier abord surprenantes et même surnaturelles, ils en sont arrivés à cette croyance absurde qu'ils sont *tout*, que posséder tous les secrets de la science, au suprême degré, est une question de temps.

Si tout à coup, au lieu de progresser, ils semblent reculer ? C'est que, au lieu de s'améliorer, ils deviennent de jour en jour plus mauvais. Le perfectionnement moral est la seule base véritable indispensable aux progrès de tous genres, c'est sur lui que tous les travaux en général doivent s'ériger ; cette base n'était pas assez solide et les hommes, au lieu de la réparer, l'ont laissée se dégrader, et l'édifice croule. La science de l'homme est bonne, mais elle doit s'appuyer sur la science de Dieu qui est infaillible.

L'édifice croule parce que depuis longtemps il ne repose que sur la matière ; tout ce qui est né de l'homme matériel périra, de même que tout ce qui vient de l'Esprit survivra.

Un chef dirige, dans le modeste atelier comme dans le plus grand établissement. L'œuvre de la création immense, unie à celle du progrès, est présidée par le créateur unique, Dieu. Il est donc notre maître, nous sommes ses ouvriers ; celui qui est relégué aux derniers échelons de la vie sociale et ceux qui en occupent le sommet, doivent se considérer comme de simples artisans.

L'œuvre de la création appartient à Dieu seul ; bien fou est celui qui serait tenté d'en découvrir les secrets impénétrables.

Les hommes peuvent, à la vérité, trouver certains moyens d'union ou de séparation dans la matière (les chimistes appellent cette opération : analyse), mais ils ne créent pas, ils assimilent un corps à un autre, mais ces produits composés ne sont que la réunion de produits façonnés par l'Éternel.

Je ne veux point vous parler davantage de la création qui n'appartient qu'à Dieu, nous ne nous occuperons donc du progrès de la création secondaire par les hommes.

Tout ouvrier, afin de progresser dans son art, ayant besoin d'outils, Dieu a créé l'homme matériel et spirituel. Le corps est l'outil, l'Esprit est le surveillant ou bien le contre-maître attaché à chaque établissement individuel. La grande famille humaine n'est qu'un vaste atelier composé de personnalités individuelles, toutes responsables de travaux qui doivent se perfectionner dans leur ensemble ; c'est le principe véritable de la solidarité qui doit unir tous les hommes.

Chacun doit apporter une pierre à l'édifice commun, le perfectionnement moral et matériel de la terre. Et de même que vous voyez les montagnes se percer par la main des hommes, de même que des pays déserts et inconnus deviennent fertiles et accessibles aux voyageurs, de même aussi l'Esprit doit se débarrasser du mensonge, de la superstition et de l'hypocrisie ; il doit quitter et jeter au loin ces vêtements sordides dont il est affublé pour ne revêtir que la simple parure de la vérité.

Tel le but pour lequel nous avons tous été créés. Chacun pour soi, chacun pour tous. En suivant cette devise : Chaque homme accomplirait sa tâche, l'édifice s'élèverait comme par enchantement, et il serait solide, parce que son ciment serait fait avec la sincérité et la charité. Si la création appartient à Dieu, l'homme lui appartient. Il y aura beaucoup d'appelés, tous appelés, mais peu d'élus, le nombre de ceux qui travaillent sérieusement étant restreint ! Placez-vous de suite au nombre des élus, marquez bien votre place, occupez-la, par les moyens indiqués et ne la quittez jamais, tel est mon souhait ; dans ce travail unique et sublime, le premier effort est toujours plus coûteux que les autres, mais les apprentis deviendront maîtres. C'est notre commune destinée.

A. M...

*Avarice.*

Voici deux exemples d'avarice :

« Sula, un pauvre malheureux médecin.

- Pourquoi malheureux ? - Parce que je suis pauvre.

- Que vous manque-t-il ? - La fortune.

- Qu'en feriez-vous ? - Je la placerais à intérêt.

- Vous ignorez que vous êtes mort ? - Quelle bêtise tu me dis-là !

- Mangez-vous ? Buvez-vous ? parlez-vous avec vos connaissances ? en êtes-vous entendu ? sinon, comment vous expliquez-vous votre situation ? - Je serais mort ! Dieu ! Dieu, est-ce vrai ?

- Oui, vous êtes mort, vous êtes dans le monde où nous allons tous un jour, vous êtes Esprit. - Esprit ! je sais ce que c'est. Il y a des Esprits, j'ai fait des pactes avec eux pour avoir la fortune.

Ils me l'avaient promise, et je suis mort !! oui, je suis mort... je le vois... je le sens... et ils ne m'ont pas tenu parole... Ils m'ont trompé... que Dieu les maudisse !

- De quoi êtes-vous mort ? - De faiblesse lente.

- Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que vous étiez mort ? - Je n'en sais rien.

- Êtes-vous dégagé de votre corps, souffrez-vous physiquement ? - Non, je suis libre, mais je suis très faible, je ressens ce qui résulte d'une faiblesse extrême.

- Que regrettez-vous ? - L'argent et la fortune..., mais alors qu'est devenu mon petit avoir ?

- Il a dû passer dans les mains de vos héritiers. - Ho ! Ho ! je suis joué.

- Écoutez-moi : la fortune ne doit plus avoir d'intérêt pour vous. Il faut rompre avec ce désir de thésauriser qui vous domine l'esprit et vous fait souffrir. Il faut prier Dieu de vous guérir de ce défaut, de vous rendre charitable et de vous inspirer le détachement des biens de la terre... alors vous serez guéri. Voulez-vous prier avec moi ? - Je le veux bien.

(Après la prière). - Que ressentez-vous ? - Je suis plus calme. Je prierai Dieu qu'il me détache des biens de la terre ; je le prierai de me pardonner mon égoïsme ; je vois que j'ai fait fausse route, merci et prie pour moi. »

« Mallet - Un mort, moi, je le sais.

- Souffrez-vous ? - Du regret de mes fautes, avarice et égoïsme.

- Regrettez-vous la fortune ? - Non, moi je suis plus avancé que l'autre. D'ailleurs, j'ai été moins complet comme avare ; moi je sais que je suis mort ; j'ai surmonté mon goût pour l'argent ; je souffre seulement d'avoir manqué une existence dans laquelle je pouvais faire des progrès au lieu de rester en place. J'appelle avec instance une réincarnation qui me permette d'expier et de réparer le temps perdu.

- Il faut bien vous garder de vous réincarner trop tôt, vous risqueriez de succomber encore. Il faut vous préparer d'avance à cette incarnation, et pour cela il faut prier Dieu et le prier avec ferveur. Il faut ensuite, et en attendant, rechercher sur la terre des avares et des égoïstes et tâcher, par la prière et l'inspiration, de les ramener au bien, Faites cela sans vous décourager des insuccès. - l'idée est bonne, cela peut m'être utile et m'occuper à quelque chose.

- Prions ensemble.

(Après la prière). Merci, je prierai. La prière, c'est l'éclair qui déchire les nuées épaisses et sombres, et jette une vive clarté au milieu des ténèbres.

*Le guide.* - Le médecin italien est le type de l'avare sordide, de l'avare devenu fou à force d'avarice, il en est mort. Il faut prier pour lui, il est possédé en quelque sorte par sa passion, et, plus tard, il aura à subir les assauts d'Esprits mauvais.

*Au guide.* - Ces attaques d'Esprits mauvais résulteront-elles des contrats qu'il dit avoir faits avec eux sur la terre ?

*Le guide.* - Pas exclusivement. Elles résulteront du mal qu'il a causé autour de lui à cause de son avarice sordide. Néanmoins, les sottises conventions qu'il a faites avec des Esprits mauvais, qui lui ont bien fait ce qu'il méritait, aggravent sa situation, en ce qu'il va, le malheureux, devenir l'objet de leurs amusements. Il faut prier pour lui. Mallet a aussi besoin de prières. Il a été moins complet, comme il le dit, mais peut-être plus coupable, car il avait en lui, et dans le milieu de son existence, plus de moyens de sortir vainqueur de sa passion. Aujourd'hui, après avoir passé par bien des douleurs, le voilà convaincu de sa faute. C'est beaucoup, mais cela ne suffit pas. Il faut l'extirper cette faute, jusque dans ses racines, avant de se réincarner ; autrement, au contact de la vie humaine, il risquerait de succomber encore, ou tout au moins de ne faire qu'un progrès insignifiant. Il faut donc prier. Lui, ce qu'il a à faire, c'est de prier aussi et de suivre ton conseil ; en attendant sa réincarnation, s'appliquer à améliorer des hommes qui ont les mêmes défauts. Il s'habituerà par-là à combattre ce qu'il faut vaincre en lui, et, en voyant commettre à autrui le mal

qu'il a commis lui-même, il en ressentira, je l'espère, une horreur qui lui sera essentiellement utile.

*(A suivre.)*

**Novembre 1875**

**Lettre au congrès spirituel de Bruxelles**

(Par M. Y. V...)

25 Septembre 1875.

Messieurs, amis,

Il est des questions profondes, dit un auteur aimé <sup>27</sup> qui, dans le cours de la vie humaine, aux heures de solitude et de silence, se posent devant nous comme autant de points d'interrogation inquiétants et mystérieux. Tels sont les problèmes de l'existence de l'âme, de notre destinée dans l'avenir, de l'existence de Dieu, de ses rapports avec la création. - Ces vastes et importants problèmes nous enveloppent et nous dominent de leur immensité, car nous sentons qu'ils nous attendent, et, dans notre ignorance à leur égard, nous ne pouvons raisonnablement nous affranchir d'une certaine crainte de l'inconnu. Comme l'écrivait Pascal, l'un de ces problèmes, celui de l'immortalité de l'âme, est une chose si importante, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qu'il peut être. Nous pouvons être grands seigneurs ou ouvriers, riches ou pauvres, mais, quels que soient nos occupations et nos entraînements, nous sommes tous intéressés à la solution de cette question. Voltaire l'a dit :

Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort

Vont tous également des douleurs à la mort.

A ce sujet, de grands Esprits, tels que M. Littré, n'affirment rien, ne nient rien. Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, en 1849, par conséquent dans toute la maturité de l'âge et la force de son esprit, écrivait ces paroles matérialistes et désespérées :

« Tout est-il vide et absence dans la région des sépulcres ? N'y a-t-il rien dans ce rien ? N'est-il point d'existences de néant, des pensées de poussière ? Ces ossements n'ont-ils point des modes de vie qu'on ignore ? Qui sait les passions, les plaisirs, les embrassements de ces morts ? Les choses qu'ils ont rêvées, crues, attendues, sont-elles aussi comme eux des idéalités engouffrées pêle-mêle avec eux ? Songes, avenir, joies, douleurs, libertés et esclavages, puissances et faiblesses, crimes et vertus, honneurs et infamies, richesses et misères, talents, génies, intelligences, gloires, illusions, amours, êtes-vous des perceptions d'un moment, perceptions passées avec les crânes détruits dans lesquels elles s'engendrèrent, avec le sein anéanti où jadis battait un cœur ? Dans votre éternel silence, ô tombeaux, si vous êtes des tombeaux, n'entend-on qu'un rire moqueur et éternel ? Ce rire est-il de Dieu, la seule réalité dérisoire, qui survivra à l'imposture de cet univers ? Fermons les yeux, remplissons l'abîme désespéré de la vie par ces grandes et mystérieuses paroles du martyr : « Je suis chrétien. »

Dans la réalité des choses, les positivistes ajouteront à ces tristes pensées de Chateaubriand les preuves apportées par la science ; diront avec le docteur Lancaster (*Revue britannique* de mai 1875) que l'analyse complète du corps d'un homme pesant 76 kilogrammes a donné le résultat suivant : 55 kg d'eau, 7. 1/2 kg de gélatine, 6 kg de graisse, 4 kg de fibrine et d'albumine, 3. 1/2 de phosphate de chaux et d'autres sels minéraux ; ils ajouteront l'axiome suivant : que la substance matérielle qui forme le corps de l'homme se décompose et se transforme, les éléments minéraux retournant à la terre, les corps gazeux rentrant dans la masse atmosphérique. Mais, dans toutes ces recherches multiples, le chirurgien avec son scalpel, le chimiste avec ses récipients,

---

<sup>27</sup> Flammarion.



n'ont pas trouvé l'âme, il n'y a aucun équivalent qui puisse la représenter, rien qui la constate avec les yeux, les mains ou les balances. Cette âme, elle existe pourtant.

Il y a 250 ans que Descartes, proclamant la nécessité du doute et l'autorité de la raison, lança son célèbre enthymème : « *Je pense, donc je suis.* » Nous sommes, en effet, parce que nous pensons, et nous pensons parce que nous avons une âme. Sur les rapports de l'âme et du corps, ou de l'esprit et de la matière, ou plus généralement encore de Dieu et de la création, trois questions qui au fond n'en sont qu'une, la philosophie cartésienne est hypothétique et négative.

La science, qui a fait d'immenses progrès depuis Descartes, admet aujourd'hui que tous les phénomènes de la nature, en dehors des faits biologiques, ne relèvent en définitive que de deux éléments : la *matière* et la *force*, éléments soumis à deux grandes lois fondamentales : 1° *l'indestructibilité de la matière* ; 2° *le principe de forces vives*, qui est en dynamique ce que la première loi est en chimie ; elle établit que la force vive et le travail mécanique ne sauraient jamais disparaître, et que ces quantités peuvent seulement se transformer.

Des physiciens modernes les plus distingués, entre autres M. Grove<sup>28</sup>, veulent que la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme et le mouvement soient dans une dépendance mutuelle et réciproque l'un de l'autre ; la chaleur pourrait, médiatement ou immédiatement, produire l'électricité, et l'électricité engendrerait la chaleur, etc. ; la forme première de chaque agent disparaîtrait, pour ainsi dire, à mesure que l'action nouvelle sous laquelle il transforme son mode ordinaire se développe et grandit rapidement. Cette grande et belle thèse, qui n'a qu'à puiser dans les phénomènes de la nature et de l'expérimentation, acquiert un degré de probabilité de plus depuis que le savant W. Crookes a démontré que la lumière est une force motrice (découverte obtenue par des recherches sur la réalité des phénomènes spirites.) Ainsi, ce savant, membre de la Société royale de Londres, montre à qui veut le voir un petit moulin formé de quatre disques de moelle de sureau placés au bout de deux brins de paille mis en croix et suspendus dans le vide. Cet appareil se met à tourner quand il est soumis à l'influence de la lumière, soit artificielle, soit naturelle. Nul doute qu'on ne parvienne bientôt à tirer parti de cette découverte, qui ouvre une nouvelle voie aux recherches scientifiques et qui, peut-être, est appelée à changer la face du monde. Pour notre part, nous ne désespérons pas de voir un jour la lumière détrôner la vapeur d'eau, le soleil faire la besogne des locomotives, et de nous voir donner prochainement la démonstration de cette proposition : une seule substance matérielle, simple, qu'elle s'appelle hydrogène, éther, fluide cosmique, peu importe, qui, par sa condensation, par le groupement divers de ses atomes, produise tous les corps variés que nous connaissons. C'est l'opinion du célèbre chimiste M. Dumas.

La science, c'est indiscutable, messieurs, nous donne la clef d'une foule de problèmes qui ressortent de l'élément matériel ; mais, quelque grande et importante que soit cette science nouvelle, il y a tout un ordre de phénomènes où l'élément spirituel a une part prépondérante, phénomènes appelés psychiques, qui reposent sur les propriétés et les attributs de l'âme, ou, pour mieux dire, sur des fluides périspritaux qui sont inséparables de l'âme.

« Lorsque la science veut embrasser toutes les manifestations de la vie, dit C. Henricy, non-seulement chez l'homme, mais chez les animaux supérieurs, il est évident que le scalpel, l'analyse et la comparaison ne lui suffisent plus. En effet, ce n'est pas avec ces moyens que l'on explique la mémoire, la réflexion, le jugement, la volonté, la diversité des caractères moraux et surtout les phénomènes sublimes de la pensée, de l'intuition, des pressentiments, des aspirations, de la

---

28 Corrélation des forces physiques, par W. R. Grove, membre de la Société royale de Londres, ouvrage traduit en français par M. L'abbé Moigno.

D'après l'Unité des forces physiques, du R. P. Secchi, la force unique de laquelle dérivent toutes les autres résiderait dans le mouvement que le Créateur aurait primitivement imprimé à l'éther.

conscience et de la religiosité. D'ailleurs, la vie ne se borne pas à la faible partie qui tombe sous nos sens physiques ; avant et après, c'est encore la vie, dans d'autres conditions, sous d'autres aspects. Par la raison que l'on ne voit ou comprend qu'une de ces phases, dont on fait un sujet exclusif d'études, il serait absurde de croire que cette phase est sans lien, sans rapport, sans solidarité avec celles qui l'ont précédée et celles qui doivent la suivre. C'est pourquoi les adeptes de la science matérialiste, dont Littré est un des champions les plus éminents, ressemblent à cet observateur naïf et à courte vue pour qui l'insecte est tout entier dans la chenille et qui ne soupçonne même pas l'œuf, la chrysalide et le papillon. La biologie, sous peine de rester à l'état embryonnaire ou de présenter un cas de tératologie scientifique par arrêt de développement, doit élargir ses bases en s'appuyant sur la psychologie et sur la morale et s'inspirer de la philosophie la plus vivifiante, en s'aidant de toutes les lumières qui peuvent jaillir du Spiritisme. » Ces considérations nous amènent tout naturellement à parler du magnétisme et du Spiritisme, qu'on appelle improprement sciences occultes et qui font plus particulièrement l'objet de notre réunion.

Si le problème redoutable de la vie future fut la préoccupation des plus illustres penseurs qui le déclarèrent insoluble, il n'est pas un de nous qui ne sache par le magnétisme et par le Spiritisme à quoi s'en tenir à cet égard ; avec le dégagement de l'esprit par le sommeil somnambulique, à l'aide de nos médiums de tous ordres et la phénoménalité constatée par une foule de savants positivistes, considérée par eux comme un fait essentiel, la mort, dépouillée de ce qu'elle avait d'effrayant, n'est plus pour nous l'impitoyable énigme pleine de terreur ; nous le savons avec une entière certitude, le principe du sentiment, ce qui pense, aime, souffre, prie, ce qui a pratiqué le bien n'est pas anéanti et ne rentre pas dans le grand réservoir imaginé par le panthéisme. La mort, comme l'avait prévu le grand génie de Socrate, n'est pas une fin, mais un commencement, un réveil, une métamorphose. Non-seulement l'âme survit à la matière et conserve son individualité, mais elle peut établir des rapports avec les êtres aimés de ce monde, c'est un fait désormais acquis par l'observation et par la méthode expérimentale ; le sentiment et le raisonnement ne nous imposent pas cette grande vérité, car notre psychologie spiritualiste, telle que l'a comprise Allan Kardec, loin de nier le principe de l'observation, le veut absolu.

Nous pouvons affirmer que nous suivons plus rigoureusement la méthode baconienne que Bacon et les positivistes qui, par système, refusent de s'occuper des phénomènes médianimiques parce que nous ne pouvons pas démontrer et donner la formule suivant laquelle ces forces se développent ou agissent ; comme elles dépendent de certaines conditions et de l'organisation propre de certaines personnes ayant cette faculté spéciale, appelée *médiumnité*, ils les relèguent dans le domaine du surnaturel et les nient *à priori*. « Supercherie ou miracle », nous disait dernièrement M. Virchow à propos du cas de Louise Lateau.

Permettez-moi une courte digression pour prouver à quelles préoccupations le monde savant est livré. La *Gazette médicale* de Bordeaux, dans une étude sur les mystiques, écarte les deux termes de ce dilemme « supercherie ou miracle » en tant qu'ils s'appliquent aux extases et aux stigmates, mais elle ajoute : « Louise Lateau travaille et dépense du calorique : elle perd tous les vendredis une certaine quantité de sang par les stigmates ; les gaz qu'elle expire renferment de la vapeur d'eau et de l'acide carbonique ; son poids n'a guère varié depuis qu'elle est en observation ; donc elle brûle du carbone, et ce n'est pas à son propre organisme qu'elle l'emprunte. Où le prend-elle ? La physiologie répond : *Elle mange*. L'abstinence de Louise Lateau, dans les termes où elle est posée, étant contraire aux lois de la physiologie, il n'y a point dès lors à prouver qu'elle est controuvée. »

M. Assezat, dans le *Journal des Débats* du 30 mai, critique vertement M. Jacolliot, ancien magistrat et homme de lettres, l'auteur de *Spiritisme dans le monde*, d'avoir cru aux phénomènes de même ordre, qu'il avait de ses yeux vus et minutieusement constatés dans l'Inde avant d'avoir la moindre notion sur la science spirite. « De même qu'un jour, disait ce critique, lors d'une quête

où un avare reconnu avait donné une somme assez forte pour que le voisin de droite étonné s'écriât : « Je ne le croirais pas si je ne l'avais pas vu », de même on sera en droit de dire comme le voisin de gauche. « Je l'ai vu, mais je ne le crois pas. »

Nous lisons dans le même journal, un des organes les plus sérieux du journalisme français, numéro du 2 septembre, une longue dissertation sur le *Génie et la Folie*. M. Richet, brochant sur thèse du docteur Lélut et de M. Moreau, veut établir avec une absence de logique et une désinvolture sans pareilles cet axiome scientifique : les hommes les plus éminents qui depuis Socrate ont conversé avec leur Esprit familier jusqu'à Jeanne d'Arc, Walter Scott, Biron, Goethe, etc., tous entachés de spiritisme, ne sont que des fous, des hallucinés !!!

Des faits qui précèdent, auxquels nous pourrions ajouter une foule d'autres citations, il ressort pour nous cette preuve : les positivistes, qui s'attribuent exclusivement le monopole du bon sens, qui croient connaître toutes les lois de la nature, ne suivent pas la méthode expérimentale, puisque, esprits exclusifs et dogmatiques, ils se placent constamment en dehors des faits, planant dans l'absolu et mutilant leur système, qu'ils étouffent en le bornant.

Le Spiritisme, au contraire, le refait complet, ce système, en lui ouvrant toutes les sphères d'examen, en lui donnant dans le champ sans limites qu'il nous offre les plus sérieuses études, et conséquemment les vérités essentielles qui doivent être pour la science ce que l'air est à nos poumons.

Oui, nous sommes la vie nouvelle ; nous venons relier le passé à l'avenir et féconder le domaine des intelligences, ce domaine que la charrue des dogmatiques et des fanatiques ne laboure que pour y laisser la plus large place à ces deux plantes parasites : l'ignorance et les préjugés.

Nous attendrons patiemment l'époque, plus rapprochée que le vulgaire ne le croit, où la science sera obligée de déclarer que notre doctrine est la propriété nécessaire à tout être qui pense ; verrons-nous ce mariage intelligent et rationnel ? Oui, puisque nous avons devant nous l'avenir par la perpétuité de notre existence individuelle ; c'est pour ce motif que j'approuve ce premier congrès, l'embryon du congrès général des spirites ; je salue l'aurore nouvelle, celle de la fraternité et de la solidarité. Croyez-le, ensemble nous fêterons l'anniversaire et même le centenaire de ce jour mémorable.

Nous lisons dans le *Banner of Light* :

« Depuis neuf mois déjà, un médium, madame Blake, avait reçu de ses Esprits familiers la promesse d'obtenir des portraits photographiques, avec cette seule recommandation de placer sur la table quelques morceaux de papier albuminé pendant la séance d'évocations. Chaque soir, on trouvait des essais plus ou moins réussis et presque toujours rougeâtres ; mais depuis un mois elle obtient de véritables photographies spirites. C'est le fait le plus remarquable obtenu jusqu'à ce jour.

## Correspondance et faits divers

*Un récit musulman.*

M. L. Brest nous envoie de Port-Saïd (Égypte) la relation exacte de ce qui lui a été raconté ; c'est un cas de dédoublement remarquable, une preuve nouvelle que dans tous les pays les phénomènes spirites se présentent avec le même caractère, ce qui implique une loi constante et uniforme. De Damiette à la Canée, il faut plusieurs jours de navigation, car la distance est très grande entre ces deux cités. Il y a donc dans ce récit un fait de bicorporité. Voici le récit musulman ;

« Natif de Damiette, j'avais dix-huit ans, me dit l'Égyptien, quand (c'était en 1855) je quittai mon pays pour m'embarquer en qualité de second à bord d'un bateau à voiles des côtes de la Syrie. Après plusieurs voyages plus ou moins heureux, j'eus un jour le malheur d'exciter la colère du capitaine en refusant formellement de souscrire à un acte injuste qu'il avait commis au préjudice de ses chargeurs. C'est pourquoi, débarqué à la Canée (Crète), je me réfugiai auprès d'un ancien ami de ma famille, nommé Hassan, qui remplissait en ce moment les fonctions de capitaine de port.

Cependant le navire part et arrive à Damiette. Le capitaine, qui avait ruminé un projet de vengeance, voulut l'exécuter, et voici comment il en usa : il se rendit chez mes parents, le malheureux ! après avoir pris un faux air de tristesse ; sans ménagements aucuns pour la nouvelle qu'il veut leur donner, il annonce ma mort et, pour preuve convaincante, il jette devant eux un paquet de vieux habits que j'avais laissés à son bord, que mes parents ne reconnurent que trop bien ; cette nouvelle se répandit bientôt dans tout le pays, et chacun venait à son tour consoler mes parents.

Quant à moi, étranger à tout ce qui s'était passé sur mon compte, je reposais tranquillement un soir, étendu sur le divan de mon ami, ne pensant à rien, quand, je ne sais comment (étais-je endormi, étais-je éveillé ?) un personnage qu'il me sembla connaître se présenta soudain devant moi. Je tressaillis. « Ne me reconnais-tu pas ? me dit-il ; je suis le cheikh Ali. » Ce nom traversa mon esprit comme un éclair. J'ai connu le cheikh Ali il y a de longues années, et je m'en souvenais à peine. Je pris sa main et la baisai respectueusement. « Qui est ce qui vous amène en ces lieux, lui dis-je, et d'où venez-vous ? - Sache, mon fils, me répondit-il, que des méchants sont allés aujourd'hui effrayer tes parents en leur annonçant que tu étais mort. Ceux-ci m'ont fait appeler pour leur faire savoir la vérité. Je tâchai de les consoler, leur promettant de leur donner demain de tes nouvelles ; c'est pour cela que tu me vois devant toi. Que t'est-il donc arrivé, pourquoi te trouves-tu en ces lieux et penses-tu y rester encore longtemps ? » Je lui racontai brièvement par quel esprit de vengeance le capitaine s'était porté à un acte pareil, je lui dis auprès de qui je me trouvais, et lui promis que dans peu de semaines je me mettrais en route pour Damiette. Je lui demandai si mes parents avaient reçu deux vases, l'un d'huile, l'autre de miel, que je leur avais envoyés, mais il ne sut que me dire. Après m'avoir témoigné encore une fois la satisfaction qu'il avait eue de me voir vivant et bien portant, il disparut aussitôt.

En ce moment, il m'a semblé m'être réveillé en sursaut ; je regardai autour de moi, personne. Je me rendis auprès de mon ami Hassan, et, tout tremblant, je lui racontai ce qui m'était arrivé. « Sois tranquille, me dit-il, celui qui est venu te voir est bien réellement le cheikh Ali que tu connais. Cet homme me rendit aussi un immense service lorsque j'étais à Damiette, où je fus le consulter. Il m'avait promis que, rentré à Constantinople, j'obtiendrais facilement et mon admission à la retraite et un poste paisible où je puisse passer le reste de mes jours, et comme tu vois il ne s'était pas trompé à mon égard, ce bon cheikh Ali. »

Je ne veux pas prolonger le récit, mais, arrivé sous le toit paternel, je fus heureux de suivre détail par détail tout ce qui s'était passé juste exactement comme je l'avais appris de la bouche du cheikh, et surtout de constater que celui-ci n'a mis qu'une nuit pour venir me trouver en la Canée et retourner à Damiette. Mes parents vinrent de leur côté confirmer les paroles du cheikh, et deux ou trois jours après les deux jarres d'huile et de miel arrivèrent avec un navire qui avait passé vingt jours en mer. »

Nous remercions notre honorable correspondant, et nous le prions de nous relater parfois tous les faits qui peuvent être utiles à notre enseignement. Même prière est faite à tous nos lecteurs.

*Jugement du photographe spirite Mumler, à New-York.*  
(Extrait du *Spiritual Magazine*, juin 1869.)

Nos amis d'Angleterre nous ayant envoyé le volume du *Spiritual Magazine*, contenant le résumé du procès de Mumler par les journaux de New-York, nous l'avons traduit, espérant que la lecture de ces débats intéressera les lecteurs de la *Revue spirite* ; ils remarqueront le fait suivant : le procès américain a bien les allures de l'accusation dans laquelle M. Leymarie a été impliqué, mais on écouta avec intérêt les témoignages de personnes honorables, et l'accusé fut acquitté sans avoir subi une prévention d'un mois et la mise au secret ; prémisses et conclusions, tout est dissemblable. M. Edmonds, un témoin, était grand-juge aux États-Unis ; son savoir immense, son caractère, ses écrits si remarquables l'avaient placé au premier rang parmi ses compatriotes ; il était universellement estimé et respecté.

« Les annales de la jurisprudence renferment des crimes de toutes espèces, mais il ne s'est jamais rencontré une cause semblable à celle qui est appelée aujourd'hui devant le tribunal. M. Mumler, demeurant n°30, Broadway, est accusé d'avoir, par le moyen de ce qu'il appelle des photographies spirites, persuadé à quelques personnes crédules que, non-seulement il était possible de communiquer avec les morts, mais encore qu'on pourrait photographier leurs formes spirituelles. Combien de personnes ont été ainsi trompées ? il est difficile d'en dire le nombre, mais il y en a eu une assez grande quantité pour assurer la prospérité de l'établissement de Mumler. M. Mumler a pris ses témoins parmi les personnes qui croient à ce que la majorité des personnes sensées refusent d'admettre.

L'examen de cette cause avait attiré un grand nombre d'assistants parmi lesquels se trouvaient les croyants les plus distingués et les propagateurs de la doctrine spiritualiste ; bon nombre d'hommes de loi, désireux de suivre les débats, et une certaine quantité de dames croyantes sincères, tous suivaient avec un intérêt extrême les différentes phases du procès. L'accusé Mumler est un homme d'une quarantaine d'années, sa barbe, ses cheveux, ses yeux sont noirs, son teint mat, il est assis auprès de son avocat et paraît très calme et d'un grand sang-froid.

Le ministère public est représenté par M. Eldrige Greary. Le premier témoin à charge appelé est le commissaire Joseph H. Tooker. Il dépose que, d'après l'ordre du maire, M. P. V. Hickey, il a dû se rendre compte de la manière d'agir du photographe ; il se présenta chez ce dernier, ayant pris un faux nom et demandant à ce qu'on lui fit son portrait. Après l'opération, la plaque lui fut montrée représentant une forme qu'il déclara ne représenter aucun de ses parents ni personne de sa connaissance. La *Tribune* ayant publié les autres parties du témoignage de Tooker, nous croyons inutile de le récapituler. Pour la défense, le premier témoin est Wm. P. Slée, photographe de Poughkeepsie. Il a, dit-il, sérieusement examiné les procédés de Mumler, et déclare qu'il n'a pu découvrir aucune supercherie. Mumler a obtenu en sa présence des photographies spirites en se servant des plaques apportées de Poughkeepsie, et il lui a été impossible de comprendre comment la chose a pu être faite. Il pense, cependant, que le même résultat peut être produit par des moyens naturels, mais il n'en a jamais essayé.

William W. Guay, employé de Mumler, intéressé dans les affaires, témoigne ainsi : il y a huit ans, je fus envoyé auprès de M. Mumler par Andrew Jackson Davis pour étudier sérieusement sa manière de procéder. Avec le consentement de Mumler, je poursuivis mes recherches par tous les moyens possibles, et non-seulement je m'assurai qu'il n'y avait aucune ruse, mais encore je devins convaincu de la réalité des photographies spirites. Je connais trois manières de produire des apparitions qui imitent ces photographies ; l'une consiste à faire poser pour quelques secondes une personne derrière celle qui est placée pour son portrait ; l'autre par un arrangement particulier de réflecteurs et la troisième par un procédé chimique. Quand le commissaire Tooker vint, je me rappelle parfaitement qu'il me demanda si je pouvais lui faire une photographie spirite et quel était le prix. Je reçus de lui la moitié du prix habituel. Madame Mumler était généralement avec nous quand il venait des clients, car elle est médium. Je suis un adepte du système philosophique

d'Andrew Jackson Davis. J'aurais préféré ne pas dire si oui ou non je crois aux manifestations spirites.

Le juge Edmonds, un des avocats les plus distingués des doctrines spirites témoigne : qu'il a eu deux photographies représentant deux femmes ; qu'il a parfaitement reconnu l'une d'elles ; plusieurs personnes de sa connaissance ont obtenu aussi des photographies d'Esprits évoqués ; il cite particulièrement une photographie, celle de M. Levermore de Walesheet, qu'il présente aux juges. Il ajoute qu'il n'est pas encore préparé à exprimer son opinion d'une façon définitive, croit que la vérité des photographies spirites sera un jour démontrée comme l'est la vérité du spiritualisme, et qu'il serait prudent d'attendre et de voir ; du reste, il croit sincèrement à la possibilité du phénomène, car les Esprits peuvent se matérialiser assez pour être visibles à l'œil humain ; il a vu des Esprits et cite deux de ces apparitions : l'une se présenta quelques jours auparavant, dans une audience où il assistait. Le mort au sujet duquel avait lieu le procès lui apparut, lui donnant des renseignements qu'il communiqua aux juges et qui furent confirmés exactement par les aveux des coupables. Une autre fois, il a vu le juge Talmare ; la transparence du corps était si grande, qu'il percevait au travers tous les détails de la fenêtre devant laquelle il se trouvait. - On lui demande : Comment sont habillés les Esprits ? - R. J'ai vu les Esprits habillés avec leurs vêtements habituels, d'autres entourés de leur suaire, mais je n'en ai jamais vu sans vêtement. - On lui demanda encore comment parlent les Esprits ? - R. Je ne sais pas comment ils parlent, mais je sais qu'ils déposent dans l'esprit les impressions qu'ils désirent laisser.

M. Jérémie Gurner, n° 77, Broadway, dit : Je suis photographe depuis vingt-huit ans. J'ai examiné le procédé de Mumler, et n'ai rien pu découvrir de frauduleux. Je ne crois pas aux émanations spirituelles de ces photographies, au contraire ; je crois, bien que je ne puisse pas l'assurer ni le prouver, qu'elles sont le produit de moyens purement naturels.

M. James R. Gilmore, auteur dont le nom de plume est Edmond Kirk, dépose ensuite : Le mois dernier, l'auteur du *Harper Sweekly* me demanda de prendre de sérieuses informations sur l'affaire du photographe spirite et d'écrire un article à ce sujet. Je me rendis chez Mumler et j'eus trois portraits ; peu avant le troisième essai, madame Mumler, qui était présente, me dit qu'elle voyait un Esprit auprès de moi ; elle me le dépeignit, et d'après sa description je reconnus d'une façon positive un de mes amis que j'ai perdu il y a quelques années. Elle me dit que j'aurais le portrait de cet ami sur la photographie suivante, mais l'Esprit représenté dessus m'était complètement inconnu. J'ai suivi Mumler partout, jusque dans la chambre noire, et j'atteste que je n'ai pu découvrir de fraude. J'allai ensuite chez un autre photographe, M. Rakwood, qui prétendit obtenir des figures de spectres par des moyens très naturels. Il essaya devant moi, différentes fois, mais il me fut toujours aisé de découvrir la supercherie.

M. Elmer Terry atteste que sur son portrait, fait par Mumler, il a eu la photographie de son fils, mort dix ans auparavant ; sa ressemblance était parfaite ; son fils n'a jamais eu de portrait fait pendant sa vie. - Il exprime ensuite sa croyance dans la possibilité du phénomène. - Le ministère public, qui est très dur pour le témoin, essaye de prouver que, le fils étant mort depuis dix ans, le père ne peut avoir qu'un vague souvenir ; il reconnaît beaucoup plus, dit-il, avec son imagination qu'avec sa mémoire.

Jacob Kingsley dépose : J'ai vu ces photographies ; j'allai chez M. Terry, qui me les montra ; en regardant la forme de l'enfant qui est sur l'une d'elles, je m'écriai : « Mais c'est un de vos enfants. » - Sur l'autre, je vis l'image d'une de mes parentes, morte depuis longtemps. Je ne suis pas spirite, et j'atteste que ces ressemblances existent.

Paul Bremond témoigne : J'allai chez Mumler le mois de janvier dernier ; mon portrait fut fait, et je reconnus l'Esprit que représente cette photographie. Je croyais aux photographies spirites avant d'avoir vu Mumler et j'avais emmené avec moi madame Statz, car elle est bon médium. La photographie prise avec madame Statz est celle de mademoiselle Twang ; sa sœur l'a reconnue

aussitôt qu'elle lui fut montrée. J'ai eu la ressemblance de ma sœur, décédée en août 1863. Elle m'avait dit, quand elle mourut : « Je reviendrai près de toi s'il m'est permis de le faire dans le monde des Esprits. Par cette photographie, j'ai vu qu'elle avait tenu sa promesse. Elle m'apparaît dans ce portrait juste comme elle était avant sa mort. Ma famille l'a parfaitement reconnue ; le témoin déclare être un citoyen honorable et indépendant ; il a placé 250,000 livres sur un chemin de fer dans le Texas ; il est directeur de ce chemin de fer.

David A. Hopkins : Je suis un manufacturier de machines pour chemins de fer ; j'ai connu l'accusé Mumler chez lui, où j'allai faire faire mon portrait ; M. Guay, auquel je demandai si j'étais assuré, en posant, d'obtenir une photographie spirite, me répondit qu'il ne garantissait jamais cette chose à qui que ce soit ; un instant après je fis la même question à Mumler, qui me répondit dans le même sens. Je posai et j'obtins la photographie d'une dame que je reconnus pour une personne de ma connaissance morte il y a quelque temps. Je croyais Mumler un filou et je le surveillais en conséquence, mais rien ne put me faire découvrir la moindre fraude. J'ai montré le portrait que j'ai obtenu à ma famille, à celle de cette dame, à ses amis, à ses voisins, et tous l'ont reconnue parfaitement. - *D.* Croyez-vous au spiritualisme ? - *R.* J'ai été élevé dans les principes préconisés par la Bible, livre qui est rempli de spiritualisme ; si après ce que j'ai obtenu je n'y croyais pas, je n'aurais qu'à jeter ma Bible.

W. M. Silver : Je demeure 182, Smith-street Brooklyn ; je suis photographe. J'ai été complètement sceptique, et je voulus poser par plaisanterie ; quelle ne fut pas ma surprise lorsque, en développant la plaque, je reconnus ma mère ; ceci avait lieu chez moi, Mumler se servait de mes propres instruments, et j'avais tout préparé. Depuis ce temps, j'ai eu l'occasion de voir se répéter souvent devant moi le même phénomène ; j'ai pris toutes les précautions possibles, et je puis jurer que jamais je n'ai pu rien découvrir de frauduleux. Je ne suis pas spirite, et je ne sais à quoi attribuer la production de cette merveille.

Madame Southera C. Reves a reconnu le portrait de l'un de ses enfants, âgé de quatre ans, et un autre de onze ans, qui est venu sous deux différentes poses ; l'une le représentait en bonne santé et l'autre quelque temps avant sa mort.

Samuel R. Fanshaw est un artiste peintre. Il dit qu'il avait entendu parler des phénomènes opérés par Mumler ; très sceptique, il a voulu vérifier une identité ; il a posé, accompagnant Mumler dans toutes ses opérations ; quand la plaque a été développée, il a reconnu un artiste de sa connaissance. Deux autres poses lui ont donné le portrait de sa mère, qui a été reconnue par toute la famille, et celui d'une dame dont il avait fait précédemment le portrait de souvenir.

M. Charles F. Livermore : Je demeure n° 227, 5° avenue. J'ai été membre de la maison de commerce *Livermore Clew et C<sup>e</sup>*. Je connais Mumler depuis le mois de mars dernier. J'allai cher lui à la prière de mes amis d'Angleterre, qui m'avaient chargé de prendre des renseignements sérieux au sujet des manifestations spirites. - *D.* Allâtes-vous comme un sceptique ? - *R.* Oui ; je dis à Mumler que je désirais avoir une photographie spirite, afin de voir par moi-même s'il y avait quelque chose de réel. Le témoin raconte les expériences qu'il a faites, les précautions dont il s'est entouré ; comme il a étudié la physique et la chimie, il est capable de se rendre un compte exact. Il n'a rien découvert de frauduleux et a obtenu sa femme dans différentes poses : l'une la représente tenant une branche de fleurs au-dessus de la tête de son mari.

Madame Anne R. Ingalls demeure 143, West Seventeenth Street ; connaît M. Mumler ; elle est allée le trouver pour obtenir une photographie spirite. Elle a vu madame Mumler, qui ne lui a rien promis ; elle a posé et obtenu sur la même photographie deux têtes qui n'étaient pas très bien accentuées, mais dans lesquelles elle a pu cependant reconnaître sa mère et son frère. Elle est revenue six mois après, et dans une nouvelle pose elle a obtenu son fils mort un an et quelques mois auparavant. - Ces photographies l'ont rendue spirite.

Puis viennent d'autres témoignages qui finissent les séances interrogatoires.

L'avocat de l'accusé dit qu'il serait possible de faire venir un grand nombre d'autres témoins, mais qu'il a pensé qu'avec ceux-ci la preuve de l'innocence de son client serait suffisamment établie.

A l'audience suivante, Mumler lit ce qui suit : En 1861, j'étais graveur à Boston, et j'avais l'habitude d'aller voir un jeune homme employé dans la photographie de madame Stewart, où je m'amusais en essayant de faire de la photographie ; un dimanche, j'étais seul, et, ayant voulu faire mon portrait, quelle ne fut pas ma surprise en apercevant deux images sur la plaque ! Je pensai d'abord, et mes amis le pensèrent aussi, que la plaque dont je m'étais servi n'avait pas été bien nettoyée et qu'elle avait conservé l'empreinte d'une autre image. Quoiqu'un peu initié aux vérités spiritualistes, je n'avais pas la moindre idée des photographies d'Esprits. Je recommençai donc mon opération avec une plaque qui n'avait pas servi, et le même phénomène se reproduisit. J'étais complètement novice dans l'art de la photographie, et par conséquent je ne connaissais rien dans la composition des produits chimiques ; j'agissais d'après ce que j'avais vu faire à mon ami. Les essais que je fis depuis, à la prière de mes amis, ayant toujours été couronnés de succès, je quittai ma profession et je fis de la photographie. En peu de temps, la photographie spirite et mes succès étant devenus le thème de toutes les conversations, je me vis entouré de personnes qui, sous prétexte de recherches, me faisaient sans relâche répéter mes expériences. J'ai pendant très longtemps donné, satisfaction à tous, mais cependant je me suis aperçu à la fin que je devais cesser, car tous ces savants, qui venaient chez moi nourrir leur esprit d'une substance intellectuelle, semblaient complètement oublier que moi-même j'avais à nourrir mon enveloppe matérielle. (Rires.) Cependant, je puis dire en vérité que je n'ai jamais refusé à une personne venant faire sa photographie la possibilité de se livrer à toutes les investigations désirables ; au contraire, j'ai toujours montré la plus grande bonne volonté. Je puis donner des preuves signées par les hommes de science les plus compétents, prouvant qu'ils ont fait chez moi, pendant que j'étais occupé à mon travail, les recherches les plus minutieuses. Je déclare devant Dieu que je n'ai qu'une connaissance extrêmement bornée des produits chimiques, je sais juste ce qu'il me faut pour faire mon métier ; je jure que les formes ont apparu sur les photographies sans la moindre ruse ou supercherie et sans le moindre effort de ma part, excepté le désir que j'avais qu'elles apparussent. Mon refus de faire des photographies, depuis mon arrestation, pour des personnes envoyées par le comité des photographes, est le conseil de mon avocat, qui m'a bien recommandé, pendant l'examen de ma cause, de ne point toucher à mes appareils, qui n'ont point été saisis. Ici, le juge Dowling dit : On devait les saisir, mais j'ai empêché qu'on le fit, car ces procédés déplaisent à la justice américaine. M. Mumler continue : Si j'avais fait ce qu'on m'accuse de ne pas avoir voulu faire, mes appareils seraient contre moi la plus grande des preuves ; mais ils n'ont pas été touchés, ils occupent dans ma galerie la même place, et pour la sûreté d'autres personnes qui pourraient après moi comparaître ici, je désire vivement qu'on agisse autrement qu'on ne l'a fait à mon égard.

Un des avocats de l'accusé, M. Townsend, prend ensuite la parole. Après une introduction très habile, et après avoir dépeint l'aspect de la cause au point de vue de la loi, il se rattache aux preuves fournies par la défense. M. Mumler a obtenu des photographies d'Esprits chez les étrangers, se servant des appareils, des plaques, des produits des autres photographes. Ces photographies ont été reconnues par les personnes qui posaient pour être leurs parents, leurs amis décédés. Cinq cents personnes peuvent l'attester. Il a obtenu des portraits de personnes mortes sans jamais avoir fait faire leur portrait ; il n'y a aucune preuve établissant que Mumler prétendit faire ce qu'il savait être faux, par conséquent, le principal élément manque à l'accusation. Mumler peut avoir tort de dire qu'il est sûr de donner une photographie spirite, mais cela ne constitue un crime qu'autant qu'il saura qu'il ne peut pas le faire, et cette chose n'existant pas, cette cause doit être renvoyée. Une condamnation n'empêchera pas de croire au spiritualisme, au contraire. Le cas



doit donc être examiné simplement au point de vue légal, et nous prions la Cour de considérer : 1° que les photographies d'Esprits peuvent être faites, nous avons assez de preuves établissant cette certitude ; 2° Que ces photographies ont été faites quand il n'existait aucun portrait de la personne morte. Maintenant on nous oppose que des photographies représentant des formes fluidiques comme celles qui ont été obtenues par Mumler ont été faites par d'autres photographes. C'est très possible, Mumler le dit lui-même dans sa circulaire. Mais la question reste (et c'est la question réelle) : ces formes fluidiques représentent-elles les parents, les amis reconnus par leurs familles, etc., etc. M. Townsend remarque alors qu'on accuse les spirites d'être hallucinés, et dit que le nombre en est immense en Amérique, et surtout dans les États-Unis, puisque les statistiques démontrent que sur 21 millions d'habitants il y a 11 millions de spiritualistes. M. Gréary prend alors la parole au nom du ministère public ; après avoir démontré combien cette cause était dépourvue de tout esprit de parti ou de haine personnelle, puisqu'elle n'a été portée devant la justice qu'à la demande de certains journaux, il critique les témoignages et continue ainsi : Maintenant qu'est-ce que cela prouve ? Que le truc est si habilement combiné que les photographes mêmes et les savants ne peuvent rien y découvrir, que beaucoup de personnes, dont l'intelligence ne doit pas dépasser assurément les bornes de la vie ordinaire, sont allées trouver l'accusé, l'ont payé, ont reçu des photographies et se sont convaincues qu'elles représentaient leurs parents, leurs amis décédés. Il n'y a aucune preuve d'une intervention spirituelle, il n'y a que le témoignage de certaines gens qui croient que cela existe. L'homme est naturellement superstitieux, et dans tous les âges du monde les imposteurs et les fripons ont toujours tiré parti de la crédulité des personnes moins rusées qu'eux. M. Gréary compare alors le genre d'hallucination des témoins à celle que durent éprouver lord Byron, Cowper, Goethe. Il termine en disant que la cause, à son point de vue, peut être renvoyée, ainsi que l'avocat de Mumler l'a demandé.

Les juges, après un examen sérieux de la cause, décident que le prisonnier sera acquitté, et qu'ils ne voient pas la nécessité du renvoi au Grand-Jury, attendu qu'il n'y a pas de preuves sérieuses pour établir la culpabilité de Mumler.

### *Congrès spirite de Bruxelles.*

1<sup>re</sup> séance, 25 septembre 1875.

A dix heures du matin, le local de la Société spirite l'*Union* était envahi par les nombreux délégués des provinces belges, accourus de toutes parts à notre appel ; nous y remarquons avec satisfaction MM. Leymarie, Côte et Stiévenard, délégués des groupes de France et de Paris. Pendant qu'au bureau l'on procédait à la vérification des pouvoirs, quelques membres du Comité recevaient les nouveaux arrivants et leur présentaient, en même temps qu'une main fraternelle, le vin d'honneur traditionnel.

A onze heures le Comité et les sociétaires de l'*Union* conduisirent tous les délégués de province dans la grande salle de la rue de la Régence, offerte gracieusement au Comité organisateur, qui avait craint, vu l'affluence considérable des adhésions, que le local de l'*Union* ne fût trop petit.

Preennent place au bureau : MM. A. Fritz, président ; Longprez (Chênée) et A. Decreus (Ostende), vice-président ; A. de Bassompierre, membre du Comité de l'*Union* ; Em. Valschaerts (Ostende), Martin (groupe Vincent de Paul) et Ch. Fritz, secrétaires de l'*Union*.

Le président ouvre la séance par le discours suivant :

« Comme président de l'Union, spirite et magnétique organisatrice du Congrès actuel, je suis appelé à l'honneur d'adresser quelques paroles de bienvenue à vous tous, chers amis, qui avez bien voulu répondre à notre invitation.

La lutte suprême engagée par les matérialistes coalisés avec les ultramontains contre les spirites et les adeptes du christianisme libéral et progressif a eu pour résultat heureux de grouper ces derniers, de les pousser à l'organisation de toutes les volontés et de toutes les forces jadis encore isolées.

A vous donc, chers coreligionnaires, notre salut le plus fraternel, à vous notre meilleur accueil. Veillent Dieu et nos chers Esprits protecteurs nous accorder, dans nos travaux et nos études, leur bienveillant appui. Avec ce concours nous arriverons à ajouter quelques pierres solides à l'édifice que nous élevons à la plus grande gloire du Tout-Puissant.

Apportons dans nos travaux le plus grand esprit de charité réciproque, le plus grand amour de la vérité scientifique basée sur des faits indéniables, l'esprit d'humilité qui convient si bien aux hommes studieux en même temps que l'horreur invincible du mensonge, des superstitions et des préjugés dogmatiques.

Que les personnalités s'effacent de nos cœurs, et n'ayons qu'un seul but : asseoir le Spiritisme, cet esprit consolateur prédit par le Christ, sur les bases de l'union fraternelle la plus complète.

Ce contact entre les divers groupes spirites du pays apprendra à mieux nous faire connaître, et vous redirez, en retournant dans vos cercles respectifs, que nous n'avons eu qu'un seul regret, celui de n'avoir pu serrer cordialement la main à tous les membres qui les composent.

A vous aussi, amis venus de France, - ce beau pays tant éprouvé par la lutte des partis, - à vous nos remerciements les plus sincères pour la sympathie que vous nous témoignez en venant assister à nos modestes travaux. Pour vous, monsieur Leymarie, nous espérons que l'accueil amical que vous recevez ici vous dédommagera de vos tribulations passées et à venir.

Amis, prêtez-nous tous votre bienveillant concours, et nul doute que ce premier Congrès, exclusivement belge, ne soit suivi, l'année prochaine d'un Congrès européen.

Et maintenant, frères et amis, commençons nos travaux sous l'invocation de Dieu... Nous déclarons le Congrès ouvert. « *Applaudissements unanimes.* »

L'Assemblée ayant décidé que le bureau était bien tel qu'il était constitué, le président accorde la parole à M. le docteur Conrad, chargé de traiter la question relative au magnétisme.

L'orateur, avec l'autorité que lui assurent les longues et consciencieuses études qu'il a faites en cette science, et avant d'entrer en matière, cite les autorités imposantes qui ont proclamé la gloire du magnétisme. Le grand Arago a dit ces paroles remarquables : « Quiconque, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, est un imprudent. » Lafontaine, de Genève, affirme que le magnétisme est la science des sciences. Maxwell, dès 1675, déclarait à Paracelse et à l'illustre Van Helmont que le fluide magnétique se trouve dans la nature ; celui qui sait l'unir avec un corps qui lui convient possède un trésor inestimable. Obmer et Monin et proclament que le magnétisme est le grand médecin des âmes et des corps ; qu'un jour viendra où le magnétisme, devenu populaire, sera le régénérateur du genre humain ; « il aura, dit-il, plus de peine à se défendre de l'adoration de ses détracteurs qu'à bien faire saisir sa nature. »

Pénétrant ensuite dans le fond du sujet, l'orateur s'est demandé s'il existe un fluide universel. A l'appui de sa thèse, il invoque l'autorité de Mesmer, de Puységur, de Paracelse, de Van Helmont, de Maxwell, de Descartes et de Newton, qui tous reconnaissent et constatent l'existence d'un fluide universel.

Sa nature nous échappe, mais nous savons que, matière subtile au-delà de toute expression, il envahit et pénètre tous les corps. Newton et plusieurs autres savants lui ont donné le nom *d'Esprit Universel*.

Principe du mouvement, force motrice, ce fluide est le principe de la vie dans toute la nature : fluide minéral, dans les minéraux, végétal dans les végétaux, animal dans tout ce qui a vie animale, il se modifie suivant les êtres avec lesquels il est en rapport et se perfectionne au contact d'organismes plus parfaits.

S'emparant ensuite de ces sublimes paroles sorties de la bouche de la Sagesse éternelle : « L'Éternel m'a toujours possédé ; exécuteur de ses lois, j'étais avec Lui avant la création des mondes, et c'est par moi qu'ils ont tous été faits », l'orateur en fait une application vraie et ingénieuse au fluide universel, auquel, sans nul doute, faisait allusion le prophète.

Le fluide universel a été plus ou moins connu de tous les temps, sous les dénominations les plus variées. Le magnétisme a été pratiqué dès la plus haute antiquité ; dans l'Inde par les brahmanes, en Égypte par les prêtres et les magiciens de Pharaon. C'est à l'aide de ce fluide que Moïse a opéré dans le désert tous les prodiges sur lesquels s'étayait la haute autorité qu'il s'était acquise et dont il avait besoin pour conduire son peuple ; c'est par lui que s'expliquent les guérisons et autres prodiges que le Christ et ses apôtres ont opérés.

L'orateur passe ensuite en revue tous les auteurs qui ont traité cette matière, et de cette foule de témoignages il tire un argument sans réplique en faveur de l'exigence du fluide magnétique. Le magnétisme est la science des sciences ; comme un vaste océan, il touche à tous les rivages scientifiques pour les fertiliser : à l'astronomie, à l'histoire, à la philosophie, à la chimie, à la médecine, il éclaire comme un phare lumineux, puisqu'il est la lumière qui enfante le génie.

L'orateur examine ensuite la communicabilité directe et indirecte du fluide magnétique.

Il trouve la démonstration de sa proposition dans les guérisons obtenues de tous temps par le magnétisme. Cette preuve est sans réplique. Rien n'est brutal comme un fait, dit un vieil axiome. Voilà pour la communication directe.

Le baquet de Mesmer, l'arbre de Puységur, les faits typtologiques que nous offre le Spiritisme, voilà la communication indirecte.

Pénétrant plus avant dans son sujet, l'orateur nous décrit l'effet du fluide magnétique sur l'individu qui en est saturé, son sommeil artificiel, son insensibilité, sa double vue, la faculté avec laquelle l'esprit du magnétisé se transporte suivant la pensée du magnétiseur d'un bout de l'univers à l'autre ; il décrit avec une précision admirable les faits qui se passent à distance.

Le docteur Conrad aborde ensuite la question du miracle. Est-il des faits, se demande-t-il, appartenant à l'ordre surnaturel ? Longtemps on l'a cru, et dans certaines régions on le croit encore, mais la science nous apprend que l'ordre surnaturel n'existe pas ; tous les grands phénomènes qu'on a appelés miracles, sont de l'ordre purement naturel et s'expliquent par la science.

L'importance philosophique du magnétisme est considérable ; sa gloire est de nous prouver directement l'existence de l'âme.

Après avoir donné de l'âme les diverses définitions clos philosophes de l'antiquité, l'orateur nous donne celle que le Spiritisme nous a révélée, par laquelle s'expliquent et se résolvent les problèmes les plus ardues et les plus inextricables de la psychologie. L'âme est un composé de deux substances, l'une spirituelle, l'autre matérielle, mais tellement subtile, tellement purifiée, vaporisée, éthérée, qu'elle semble se confondre avec l'esprit et sert de trait d'union entre l'esprit et la matière essentielle. Cette matière constitue l'enveloppe fluide, que le Spiritisme appelle *périsprit*.

Par cette définition s'expliquent tous les phénomènes magnétiques de l'ubiquité, du somnambulisme naturel et artificiel, du Spiritisme et de ses diverses manifestations. L'orateur fait ici la comparaison suivante, pour expliquer les différentes évolutions de l'âme à l'état somnambulique. « L'âme, dit-il, peut être comparée à l'araignée au milieu de la toile qu'elle a tissée ; qu'un danger la menace, elle quitte rapidement le centre qu'elle occupait, et par un fil invisible, elle se transporte là où elle se croit en sûreté, sans cesser d'être liée à cette dernière, qu'elle s'est elle-même façonnée. De même l'âme, qui momentanément, à la volonté de son

magnétiseur et sous son influence puissante, se transporte à des distances incommensurables, se dégage de son corps et y reste attachée par un fil invisible qui est le fluide périsprital. »

L'orateur termine la démonstration de sa thèse par un exposé succinct de l'importance médicale du magnétisme. – Importance sous le rapport chirurgical : le magnétisme produit un état cataleptique qui permet à l'homme de l'art de pratiquer sur le sujet les opérations les plus douloureuses, sans que celui-ci éprouve la moindre sensation. – Importance médicale : toutes les maladies, toutes les infirmités qui affligent l'espèce humaine peuvent être guéries par l'application du magnétisme ; cette affirmation est appuyée par des faits sans nombre.

« Nous ne craignons pas d'affirmer, dit l'orateur en terminant, que si le magnétisme était popularisé, vulgarisé, mis en pratique au foyer domestique, l'espèce humaine serait bientôt régénérée. »

Ce discours, écouté avec une attention soutenue, a été chaleureusement applaudi par toute l'assemblée.

Le président donne lecture d'un télégramme parvenu au bureau pendant le discours de M. le docteur Conrad ; il est ainsi conçu : « Bruxelles, de Imola ; M. le président Congrès spiritiste, Bruxelles. – société spiritiste Imola s'associe avec ardeur, vous faisant vœux, heureux succès. – Le président. »

La lecture de ce télégramme de nos frères d'Italie a été accueillie par une salve d'applaudissements.

(Tiré du *Messenger*.)

(*A suivre.*)

### *Bouddha.*

(Sa naissance, sa doctrine, ses disciples.)

La plupart des journaux ont rapporté ces jours derniers le fait suivant :

Un des plus puissants potentats du monde vient de mourir. Il s'agit du chef d'une religion qui compte 405,600,000 adeptes, plus du double de ceux de la religion catholique. Le grand Lama, le chef de la religion bouddhiste, vient de rendre le dernier soupir.

Ce qui explique le peu de bruit qu'a fait cette mort, c'est que, lorsque Sa Sainteté bouddhiste meurt, on se garde bien d'ébruiter cette nouvelle.

Le grand Lama habite au fond du Thibet un monastère vénéré, dont le profane ne franchit l'enceinte qu'après avoir versé entre les mains du portier force offrandes.

Quand il est mort, les prêtres se hâtent de le remplacer, il ne faut pas que la nouvelle transmigration de l'âme de Bouddha se fasse trop lentement.

La religion de Bouddha est celle qui compte le plus d'adeptes dans le monde.

Les bouddhistes sont, comme nous le disions plus haut, 405,600,000. Les chrétiens ne sont que 399,000,000, dont 200,000,000 de catholiques ; les brahmanistes 174,200,000, les musulmans 96,000,000, les juifs ne sont que 5,000,000.

Le bouddhisme, comme réformation du brahmanisme, consiste essentiellement à nier que le sacerdoce soit inhérent à la caste des brahmanes et à prêcher une morale ascétique dont le but est de délivrer l'être vivant de la nécessité de la transmigration.

Il n'y a eu qu'un seul Bouddha, qui naquit l'an 1029 avant Jésus-Christ ; mais dès l'origine, au dire des prêtres, qui de nos jours ont dénaturé la doctrine du fondateur, il reparait toujours par la réincarnation dans le chef visible de leur religion, qui trône au Thibet sous le nom de dalaï-lama. Bouddha, dont le nom signifie sage, n'a lui-même, comme Socrate, comme Jésus, laissé rien d'écrit, et ce n'est que dix ans après sa mort que ses disciples ont recueilli les doctrines de leur maître.

Il n'y a pas longtemps, dit Eugène Nus dans les *Grands Mystères*, que le nom de Bouddha ne représentait pour nous qu'une idole grotesque, taillée par le ciseau dégénéré d'un artiste chinois.

Les études modernes ont dégagé cette belle personnalité des brouillards qui l'enveloppaient. Le grand réformateur indou, Sakyamouny, adoré depuis bientôt trois mille ans, sous le nom de Bouddha, par un quart de la population du globe, commence à prendre rang en Europe parmi les gloires qui ont élevé l'idéal de l'humanité.

Son véritable nom est Siddarata. Au temps où il vécut, et depuis bien des siècles déjà, l'Inde était divisée en royaumes, courbée la fois sous le joug intellectuel des Brahmanes et sous le sceptre brutal de despotes absolus qui se dévoraient entre eux.

Des révolutions fréquentes changeaient ces dynasties. Un parricide mettait sur le trône du père un fils, que son fils détrônait à son tour. Le plus faible devenait le tributaire du fort et l'assistait dans ses luttes.

Telle fut plus tard l'Europe, quand les barbares se furent partagé les tronçons de l'empire romain, et pendant des siècles, au jeu sanglant des trahisons et des guerres, s'en disputèrent les dépouilles. Siddarata était fils d'un de ces rois. Sa mère, que l'Inde idolâtre n'a pas divinisée, s'appelait, Maya, un doux nom qui ressemble à Marie. Son père, Souddohana, était roi de la province de Kapila.

D'après la légende indoue, il fut conçu sans péché et enfanté sans douleur. Dès son enfance, il étonnait les docteurs de la loi brahmanique par ses réflexions profondes. Des sages et des rois, avertis de sa naissance miraculeuse, étaient venus adorer son berceau. Ces ressemblances dans la partie merveilleuse de l'histoire des deux réformateurs divinisés font supposer que quelques points des traditions bouddhistes furent appliqués à Jésus par les auteurs chrétiens des premiers siècles<sup>29</sup>.

Comment ce prince, élevé au milieu des splendeurs d'une cour orientale, par des guerriers orgueilleux et des prêtres plus orgueilleux encore ; habitué, dès l'enfance, à regarder comme vile et impure la foule passive des castes serviles qui se prosternait sur son passage ; comment ce fils de roi, héritier du trône, se prit-il tout à coup d'un tel mépris pour sa grandeur, d'une si profonde pitié pour ces races avilies que, à l'âge où les passions étouffent la raison naissante, il renonça à la couronne qui devait lui appartenir et quitta la demeure royale pour aller méditer, dans la solitude, sur le moyen de guérir ces plaies et de sauver ces âmes ?

Celui qu'il interrogeait lui parla-t-il dans le désert ? Le souvenir d'un monde où il avait vécu dans la justice se révéla-t-il peu à peu dans les méditations de son esprit ? – Qui peut savoir comment s'élaborent, comment s'éclairent ces grands cœurs ?

A trente-cinq ans, la phase de recueillement était accomplie, la lumière était faite, l'idée était mûre. Il reparut au milieu des hommes. Mais ce n'était plus Siddarata, ce n'était plus le fils de roi, c'était Sakya-Mouny, l'anachorète inspiré, le réformateur doux et austère, relevant, au nom du Créateur, la dignité de la créature, et proclamant l'égalité des âmes devant Dieu et la prééminence de la vertu sur les distinctions humaines.

La foule des déshérités s'empressa autour de lui pour recueillir sa parole. Par conviction ou par politique, des rois se firent ses protecteurs. Cette protection empêcha-t-elle les brahmanes d'arrêter, au début la secte naissante ? Leur puissance s'était-elle affaiblie au milieu des discordes

---

<sup>29</sup> La légende de Christna ou Christnen, huitième incarnation de Vischnou, a des rapports encore plus frappants avec celle du Christ. – Christna naquit, pendant la nuit dans une grotte où il y avait une ânesse. Sa mère était une vierge, et, aussitôt après sa naissance, il fut adoré par les esprits célestes et par les bergers du voisinage. Le roi du pays, qui voulait le faire périr, le chercha de tous côtés ; mais le père et la mère de Christna le dérobèrent à ces violences en prenant la fuite. – C'est ainsi que sont transmises de peuple à peuple les traditions du passé.

publiques ou méprisèrent-ils ce mouvement, dont ils ne comprirent pas d'abord l'importance ? Le novateur n'attaquait pas l'autorité des Védas, mais il ébranlait l'édifice brahmanique en détruisant les barrières qui séparaient les castes. Il admettait jusqu'aux races étrangères dans la grande famille dont il était le créateur, et recrutait dans tous les rangs et chez tous les peuples les ministres de son culte, en n'exigeant d'eux que la supériorité du cœur.

Sakya-Mouny parvint à une vieillesse avancée et continua ses prédications jusqu'à sa mort. Chassés de l'Inde après des luttes séculaires, ses adorateurs répandirent leur foi parmi les tribus farouches de la haute Asie, dont ils adoucirent les mœurs. Ils convertirent à leur culte presque toute la race jaune. La Chine accepta, sous le nom de Foë, ce Dieu fait homme, ce Bouddha, dernière incarnation de la divinité indoue.

Le fondateur du bouddhisme n'a rien écrit. Après sa mort, ses disciples rédigèrent un corps de doctrine ; mais, en traversant ces intelligences diverses, la parole du Maître dut subir des altérations. Des sectaires fanatiques exagèrent ses principes ; des enthousiasmes déréglés en faussèrent l'application.

Pour réagir contre l'appétit des jouissances, il avait prêché le désintéressement et le sacrifice ; le mysticisme oriental poussa cette prescription jusqu'à la folie, et les Siméon-Stylite du bouddhisme affluèrent partout. La doctrine de renoncement fut poussée à un tel excès, que le vrai croyant n'aspira plus qu'à se dépouiller de sa personnalité même.

L'absorption complète en Dieu, l'anéantissement absolu du *moi* humain dans l'unité divine fut lue suprême idéal de ces ascètes qui se détachaient de l'humanité pour s'abimer à l'avance dans une contemplation stérile, sans songer que celui qu'ils prenaient pour modèle et pour guide avait eu une vie toute de travail, de dévouement actif et de sublimes efforts.

Le bouddhisme a été impuissant à empêcher la dégradation morale de la Chine. Depuis longtemps, ceux qui l'enseignent ont perdu la chaleur et le rayonnement ; la foi leur manque. Le sensualisme le plus abject corrompt les âmes autour d'eux, et les psalmodies n'arrêtent pas la gangrène. La vie s'est retirée du leur culte ; ils n'en ont conservé que les superstitions et les pratiques matérielles, qu'ils matérialisent encore. Dans les lamaseries du Thibet, qui est la Rome chinoise, les prêtres ont inventé une machine à prières. Un engrenage déroule le chapelet sacré aux heures prescrites par la discipline ; les litanies se débitant, toutes seules, pour le compte de l'indolent béat, qui regarde les versets passer. Mais que demande Bouddha ? – Que le chapelet s'égrène.

O réformateurs divins, est-ce là ce que vous avez demandé ?

*Appel pour M. W. Harrison.*

Depuis l'année 1869, M. W. Harrison dirige l'excellent journal dont il est l'éditeur ; comme sous tous les rapports, ce journal est un pouvoir et une force pour le mouvement spiritualiste, que son impression est irréprochable, que la rédaction en est habile, courageuse et intelligente, nous devons tous être très reconnaissants à l'homme estimable qui est l'âme du journal le *Spiritualist* ; pendant les trois premières années, il a supporté seul toutes les dépenses d'impression et de publication, pertes aggravées par le fait suivant, qui est tout à l'honneur de M. Harrison

Pour se consacrer plus complètement à la propagation de notre cause, il abandonna volontairement sa collaboration au journal *l'Ingénieur* et à celle d'autres feuilles qui lui rapportaient annuellement plus de 5,000 francs de revenus ; pendant huit années, à partir de 1867, il a toujours consacré deux soirées par semaine à l'étude pratique de la phénoménalité spirite, et ses investigations infatigables, ses observations nombreuses, lui ont créé une base certaine et donné la science de l'expérimentation ; les faits qu'il possède et les principes dont ils procèdent sont d'une très grande valeur. M. Harrison est ainsi préparé tout spécialement à être l'éditeur d'un journal qui défend une cause religieuse et scientifique.

Le *Medium and Daybreak*, qui fut créé un an après le *Spiritualist*, a toujours été soutenu par de nombreuses souscriptions annuelles que, fort justement, N. Burns, son éditeur, a toujours demandées comme étant dues à ses efforts. Comme nulle demande pareille n'a paru dans les colonnes du *Spiritualist*, excepté une fois, pour un projet spécial ; que le travail et toute la dépense ont été supportés par M. Harrison ; que, pendant 1873, 1874, 1875, quelques amis ont voulu alléger le fardeau si pesant qu'il s'est mis sur les épaules, en lui souscrivant 200 livres sterling (5,000 fr.) ;

Les dames et les messieurs soussignés ont émis cette opinion, qu'il n'est pas digne pour les Spiritualistes de faire supporter à un seul homme une perte annuelle de plus de 5,000 fr. ; aussi, une souscription qui viendra s'ajouter à la garantie du fonds du journal est-elle ouverte actuellement pour être offerte fraternellement à M. Harrison comme juste compensation de ses travaux.

Les Spiritualistes qui veulent coopérer à cet acte de réparation sont priés d'envoyer leur don, avec leur nom et leur adresse, à M. R. Smith, Esquire, aux soins de Miss Kislingsbury, 38, great Russell street, London. W. C. Angleterre.

M. Mylne écrit de l'Inde qu'il veut contribuer largement à cette œuvre.

M. Martin R. Smith	1,250 fr.
M. Charles Blackburn	1,250
M. J. N. T. Marthèse.	1,250
M. Alexandre Calder	500
M. A. Friend	500
M. Alexandre Tod	500
M. N. F. Dawe	375
Sir. Chas. Isham, Bart	250
Prince Emile Sayn-Wittgenstein	150
M. R. Hannah.	125
M. C. F. Warley F.R.S.	125
Docteur Eugène Crowell	125
M. Louisa Lowe	125
M. Charles Massey	125
Mira. Honywood	50
Mrs. Makdougall Gregory, etc., etc.	50

*Remarque.* – Cette circulaire, adressée à M. Leymarie par Miss Emily Kislingsbury, est publiée par tous les journaux d'Angleterre. Nous engageons les partisans de notre cause à s'adresser directement à Miss Kislingsbury. Nos frères d'Angleterre sont dignes de cette marque de sympathie ; les donateurs voudraient bien nous signaler leur don si, toutefois, ils désirent le voir figurer ici.

### Nécrologie

*MM. Louis Auffinger et Veistroffer.*

Paris, 14 octobre 1875.

Messieurs,

Si le Spiritisme constate parfois le dégagement de quelques-uns de ses membres les plus dévoués, le magnétisme paye largement son tribut à la loi commune ; je le constate sans douteur, avec résignation.

Un vide bien grand s'est fait parmi les nôtres ; ceux dont je vais parler étaient deux représentants dévoués de l'École magnétique qui sacrifièrent leur jeunesse et chaque jour de leur existence, si éprouvée, à l'étude constante d'une science qui symbolise la sympathie universelle et la fraternité humaine.

Mou père bien-aimé, M. Louis Auffinger, est décédé le 1er octobre 1875, M. Veistroffer est mort la même semaine ; ces deux hommes étaient des cœurs d'élite qui ont soutenu la lutte du nain contre le géant, celle du magnétisme contre les dédains de la médecine officielle, celle de la science inconnue, incomprise, qui sut exciter les fous rires du préjugé, celui des incrédules et de tous ceux qui peuvent être excusés pour cause d'ignorance.

Nous devons honorer ceux qui eurent le courage de leur opinion et la défendirent avec abnégation, en suivant la ligne inflexible du devoir ; ceux qui, en eux, sentaient qu'une loi divine obéissait à la puissance infinie du Créateur ; de cette loi ils furent toujours les serviteurs fidèles. Leur croyance et leur foi inébranlables attiraient auprès d'eux un monde d'Esprits invisibles qui les soutenaient et les encourageaient dans leur noble tâche ; ils avaient aussi devant eux l'avenir auquel ils se devaient ; l'homme juste se doit à l'humanité.

Si l'héritage du célèbre Mesmer est transmis successivement d'adeptes à adeptes, comme un dépôt sacré sur lequel ils doivent tous veiller avec zèle, sachons, avec son souvenir, rappeler le nom de ceux que nous avons aimés, qui honorèrent leur profession ; cet héritage est sacré, c'est celui du devoir, de la conservation des êtres, de la glorification du Père si bon et si glorieux qui règne sur les mondes et qui nous récompensera lorsque sera venue la délivrance, la fin de notre épreuve.

Veistroffer, l'homme humble qui fuyait le bruit, était un magnétiseur par excellence ; lauréat au banquet mesmérisme de 1874, il avait obtenu un diplôme de première classe qui lui conférait le titre de membre honoraire de la Société magnétique de Paris. Pour notre science, il était l'instrument sur lequel on doit compter ; les invisibles se servaient de lui pour arriver à leur but, comme le chirurgien se sert du scalpel pour ses opérations délicates. Dévoué, il donnait gratuitement ce qu'il recevait de même ; la fatigue ne pouvait l'arrêter, car, la nuit ou le jour, on le voyait partout, dans ce grand Paris, porter la guérison et l'espérance.

Louis Auffinger, mon père, dont le nom me paraît si doux à prononcer, était l'homme de savoir timide et doux ; il entra dans la carrière magnétique à vingt-sept ans, après avoir suivi les cours de M. le docteur Pennoyer ; comme M. le baron du Potet, président de la société magnétique, et le docteur Louyet, vice-président, il était résolu bien franchement ; il savait, mais il n'avait pas l'initiative des maîtres que nous venons de citer. Imbu des idées progressives de Jacotot, grand philosophe et publiciste, lequel disait : « Connais-toi toi-même, vouloir, c'est pouvoir », ses goûts le portèrent vers le magnétisme et le somnambulisme et lui firent émettre ce vœu : n'épouser qu'une somnambule ; il voyait là le moyen réel d'exercer son intelligence rare, sa capacité de magnétiseur, et le pouvoir d'alléger les souffrances d'autrui. Je suivrai son exemple et, nourri à son école, je rendrai hommage à son souvenir en cherchant comme lui à faire le bien sans bruit, à guérir pour remplir le devoir de charité fraternelle dont il s'était fait une règle absolue.

Ma mère, madame Louis, vous présente ses vœux.

Louis Auffinger fils,  
Membre titulaire et ancien secrétaire de la Société magnétique.

M. le baron du Potet donne des séances théoriques et pratiques, le jeudi soir, à huit heures et demie, 27, rue Molière.



Vendredi, 8 octobre dernier, deux cents personnes accompagnaient à sa demeure dernière Joseph Servais, qui avait voulu être enterré civilement, à Seraing (Belgique). Notre frère en croyance travaillait depuis l'âge de onze ans et ne connaissait que son alphabet ; en 1865 il fit une chute malheureuse, qu'un sentiment louable lui fit cacher à sa mère, et plus tard, de ce fait, il devint difforme et incapable de travailler. Il devint spirite et médium ; sculpteur sur bois, avec la pointe d'un couteau il produisait des merveilles d'élégance et de style. A son lit de souffrance et de mort, il consolait et encourageait ses parents et ses amis, car sa résignation et sa volonté lui faisaient surmonter les atteintes du mal ; il dicta ses dernières volontés, qui ont été suivies scrupuleusement. Profondément religieux, il croyait en la puissance, la sagesse de la bonté divine, et cela, sans mysticisme et sans système ; son intelligence supérieure avait su comprendre les lois universelles qui ont régi et régiront toujours l'ensemble des systèmes solaires, il aimait la suave et grande figure de Christ. Il y a quelques mois, à Herstal, à l'enterrement du spirite Castadot, il y eut une manifestation hostile de la part de quelques ignorants poussés par une main occulte ; mais sur la tombe de Joseph Servais, ce juste, tous les assistants, appartenant à diverses communions, ont écouté attentivement les deux remarquables discours prononcés par nos amis de Liège ; ils se sont unis à la prière récitée pour cette cérémonie touchante.

*Le Messager* du 15 octobre 1875, si intéressant, contient les deux discours.

### **A nos lecteurs**

Il y a quelques années, des calomnies absurdes étaient répandues contre Allan Kardec qui avait pensé fort justement ne pas devoir les relever, d'autant plus qu'elles ne pouvaient nuire au Spiritisme ; notre cause était pour lui le sujet unique de ses préoccupations, et peu lui importaient les attaques contre sa personne, puisqu'il pardonnait aux agents de ces perfides menées ; de quelque part qu'elle vienne, la calomnie est chose honteuse.

Aujourd'hui, ces mêmes calomnies sont de nouveau lancées dans le public, et principalement dans les journaux d'Angleterre, depuis l'apparition du *Livre des Esprits*, traduit en anglais par miss Anna Blackwell. Madame Allan Kardec, suivant en cela l'exemple de son mari, croit de sa dignité et pour la mémoire de celui qui se plaçait au-dessus des sots propos, qu'il est sage de ne point leur donner une valeur qu'ils ne méritent pas ; elle ne relèvera pas l'impuissance de ces injures.

Le Spiritisme, qui émane de Dieu, est indépendant de toutes questions de vanité et d'envie, et ce que les hommes feront pour essayer de l'anéantir ne servira qu'à mieux le répandre. La loi de la réincarnation étant mieux appréciée, il y aura union intime entre spirites et spiritualistes ; les adversaires de la cause n'ont qu'un objectif : opposer des obstacles à ce fait que tous les hommes de cœur préparent en vue du progrès et du bonheur des hommes.

La question de mots fut toujours une source intarissable de disputes et de scandales, et nous espérons, pour l'honneur des écrivains et des philosophes spirites et spiritualistes, qu'il n'y aura pas une réédition de la vieille exégèse chrétienne, au nom de laquelle les commentaires des livres saints devinrent la cause de luttes sanglantes ; le temps des Origène, des Chrysostome, des Théodoret, des Diodore de Tarse et des saint Jérôme est bel et bien passé ; ne réveillons pas ces morts et leurs antiques coutumes.

Que penser différemment ne soit pas un titre d'exclusion ; chacun a son génie, et la diversité des recherches a créé le savoir humain ; cette diversité est l'harmonie universelle.

Nous demandons à nos abonnés de renouveler leur abonnement avant le mois de janvier ; ils n'éprouveront pas d'interruption dans l'envoi mensuel de la *Revue*.

M. Leymarie a fait un voyage en Belgique et en Normandie ; dans les villes qu'il a visitées, il a été reçu cordialement, et tous les spirites, si nombreux dans les cités belges, s'étaient réunis pour l'entendre et lui exprimer verbalement leur fraternelle sympathie ; au nom de la Société, M. Leymarie les remercie pour leur témoignage d'affection, regrettant de n'avoir pu se rendre à l'appel qui lui était fait de toutes parts ; l'année prochaine, il espère remplir sa promesse en donnant des conférences dans chaque cité. Après la rude épreuve est venue la récompense, aussi, comment ne se dévouerait-on pas pour une cause qui, moralement, donne à ses serviteurs les plus humbles tant de satisfactions. M. Leymarie remercie MM. Fritz et de Bassompierre, de Bruxelles, MM. V... et Nappius, de Liège, M. Mertian, d'Ostende, M. Morisse et M<sup>e</sup> Lejeune, de Rouen, etc., etc., pour leur fraternelle hospitalité.

### Dissertations spirites

*Lequel voulez-vous que je délivre ?*

Médium, madame Krell.

Bordeaux, 21 juin 1875.381

« Lequel voulez-vous que je délivre, de Barrabas ou de Jésus appelé Christ ? – Donnez-nous Barrabas, nous voulons Barrabas ! – Et que ferai-je de celui-ci ? – Otez-le, crucifiez-le ... »

Mes frères, de tout temps les hommes sont injustes, et ce n'est pas aujourd'hui seulement qu'ils préfèrent à la vérité l'erreur et le mensonge. Aujourd'hui donc, relevez vos courages et, prenant en main vos armes, marchez vers Dieu par la confession de la vérité

« Donnez-nous Barrabas » ! disaient autrefois les peuples aveuglés, les peuples ignorants et grossiers. « Laissez-nous sous l'influence de nos lois arbitraires, de nos croyances absurdes, laissez-nous la jouissance de nos vices, et ne nous montrez pas sans cesse cette vérité qui enseigne le bien, qui fait entrevoir le beau et pousse au bonheur. La vérité, nous ne la voulons pas encore, car nous n'avons pas encore assez abjuré l'égoïsme pour qu'elle trouve place parmi nous. Laissez-nous, et quant au modèle qui s'offre à nos yeux, ôtez-le bien vite ; crucifiez-le, anéantissez-le, si vous le pouvez, car il nous fait peur ! »

Les nations civilisées d'aujourd'hui hésiteraient *peut-être* à demander Barrabas, mais elles ne reculeraient certainement pas s'il fallait rejeter la vérité, et les quelques pensées qui précèdent sont bien à elles.

Quelques-uns s'efforcent d'élever la lumière bien au-dessus du niveau ordinaire, afin qu'elle soit aperçue au loin, ils veulent prouver, confesser leur foi, être utile à tous, mais ils sont rejetés, combattus, accablés, parce que l'homme, imparfait, n'achète son bonheur et son perfectionnement qu'au prix de rudes combats et de travaux sans nombre ; parce que la loi du progrès est telle qu'elle ne peut apparaître que lentement, et en laissant après elle une trace que rien ne saurait effacer ! Après les angoisses, après les tortures, après la mort, Christ a ressuscité. Mes frères, il est sorti du tombeau plus grand, plus vivant, plus lumineux que jamais. Le christianisme a passé par des persécutions douloureuses et injustes, on a essayé par tous les moyens d'étouffer sa doctrine, et pourtant, comme la graine semée dans le champ fertile, les chrétiens ont couvert le globe !

Le Spiritisme, cet enfant chrétien destiné à rendre aux croyances leur véritable éclat, sortira, comme son père, victorieux de la lutte et passera en améliorant les hommes. Mais le Spiritisme n'est encore, ô mes frères, que le prédécesseur de la religion des mondes, de la religion universelle, de la religion vraie en ce sens qu'elle n'admettra plus et ne connaîtra plus d'erreurs.

Les hommes ne sont rien que des ouvriers qui paraissent et disparaissent, souvenez-vous-en, spirites ; mais ils doivent, passant sur la terre, creuser aussi profondément qu'ils peuvent le sillon du progrès.

Dans la destinée de l'humanité, votre âge est une époque de bouleversement et de quelque côté que vous tourniez vos regards vous ne voyez que lutte et abus ; mais souvenez-vous, mes frères, que l'abus amène toujours la réforme et la réforme c'est le progrès ! Soyez clairvoyants et ne maudissez pas l'abus qui vous achemine, plus ou moins durement, mais toujours sûrement vers les éternelles destinées.

On ne veut pas vous entendre à présent, spirites, mais un jour viendra où l'on vous suppliera de parler. En vérité, je vous le dis, le vent du progrès soufflera sur la terre et l'humanité sera transformée !

Religion, nationalité, législation, société, tout sera vigoureusement relevé par l'influence de la grande idée : la vie éternelle de l'esprit et le but de ses destinées : la perfection !

Un jour, il n'y aura plus pour l'humanité qu'une seule religion, une seule patrie, et elle formera une immense famille ! Songez, spirites, que vos douleurs actuelles préparent cet avenir heureux, car la douleur féconde les pensées, elle améliore toujours et elle force l'esprit au travail qui agrandit et fortifie.

Lacordaire.

#### *Opinions remarquables des Esprits.*

(Tiré du *Banner of light*).

Réponses faites par des Esprits aux questions suivantes dans une séance tenue à L'Institut Spirite de Boston.

1° Quelle est l'opinion des Esprits sur l'Ancien Testament ?

Nous regardons l'Ancien Testament comme l'histoire fragmentaire des diverses peuplades qui vivaient alors sur cette partie de la terre. Il a reçu le baptême de la Sainteté, grâce à l'influence des *sectaires* et dans des vues d'intérêt personnel.

Les Écritures de Dieu n'ont pas besoin d'être circonscrites dans les limites d'un livre quelconque. Il les grave dans toutes ses œuvres ! Il vous les donne jour par jour, heure par heure, atome par atome, à mesure que vous parcourez le pèlerinage de la vie. Il faut l'éternité pour connaître les Écritures de Dieu !

2° Quelle est votre opinion sur l'enseignement de Christ ?

Christ était un *médium d'un ordre exclusivement élevé, inspiré par Dieu* ! Il était le lien entre le ciel et la terre.

3° La terre a-t-elle progressé depuis cette époque ?

Certainement. Mais si Vous pouviez comparer son état physique et moral dans mille ans avec celui d'aujourd'hui, vous seriez forcés de reconnaître que vous êtes des nations barbares, plongées presque entièrement dans les ténèbres !

4° Christ était-il revenu en Esprit sur cette terre ?

Ce fait est de toute évidence ; Christ porte un très grand intérêt aux manifestations de ce que vous appelez le Spiritualisme moderne, et qu'il serait plus convenable de nommer « *Christianisme moderne ou Christ-isme.* »

5° Christ s'est-il adressé à une assemblée par l'intermédiaire d'un médium ?

Il serait bien étrange qu'avec son humilité, sa puissance et sa connaissance de ces choses, il ne l'eût pas fait. N'a-t-il pas dit qu'il reviendrait avec des légions d'anges ?

N'a-t-il pas tenu sa promesse ?

Christ a dit aussi : « Je ne serai pas connu, je reviendrai au milieu des miens, mais ils ne me connaîtront pas. Je serai comme un étranger errant sur une terre étrangère, et je m'occuperai encore des publicains et des pêcheurs ! »

6° On croit communément que les Eglises suivent les préceptes de Christ. Cette supposition est-elle vraie ?

Toutes les Eglises le prétendent, mais leurs actes prouvent le contraire ; *ces préceptes*, elles ne les ont jamais suivis. Christ n'a fondé ni Eglise, ni temple. Son temple était la forêt, non faite par la main des hommes. Il ne s'asseyait pas sur des coussins. Christ était un esprit humble, et il disait : « Si vous êtes de moi, vous ferez ce que je fais, et de plus grandes choses. » Ces choses se font-elles dans l'église ? – Non. Mais les pauvres, les petits les font tous les jours, ils prouvent ainsi que Christ est revenu sur cette terre pour y exercer son pouvoir et son amour infini !

*L'épreuve donne ce qui est pur et bon.*

Médium, M. Krell.

A H. P. G. L. Bordeaux, 21 juin 1875.

« Il est nécessaire, avant que le grain de blé devienne farine et pain, qu'il soit broyé sous la meule, afin que de lui se dégage le son, qui est inutile et moins bon. Il faut que la grappe de raisin, avant qu'elle rende la fortifiante boisson, soit écrasée par le pressoir. Rien ne reste alors et de la grappe et du grain de blé que ce qui est pur et utile.

La douleur, l'épreuve, voilà la meule et le pressoir de l'esprit, il faut la bénir, puisqu'elle seule purifie, il faut l'accepter, et, après avoir dit à Dieu : « Seigneur, que le calice s'éloigne ! » ajouter aussitôt : « Que votre volonté soit faite ! » Nous ne laissons jamais sans force celui qui a travaillé pour tous, celui qui a pensé et prié avec nous. Aujourd'hui et toujours, nous serons là pour le soutenir et l'aider. »

### **Poésie spirite : La Guerre civile des lapins**

Les lapins étaient en fureur.

Eux si calmes jadis, quelle mouche les pique ?

Ivres de liberté, pour une république.

Auraient-ils secoué le joug d'un empereur ?

Je n'en crois rien ; leur race est timide et légère.

Que leur fait le cerveau quand l'estomac digère ?

Un brin d'herbe est tout leur souci.

Pourquoi donc s'irriter ainsi ?

Pourquoi !... Dame Discorde en ruses est fertile.

Qui n'a pas quelque peu de place pour la bile ?

Le plus grand saint, dit-on, pêche sept fois par jour.

En écrivant ces vers si je pêche à mon tour,

Daignez me pardonner, car j'ai peine à le dire :

C'était un vieux lapin qui poussait au délire !

Il avait pour exorde et pour péroraison :

« Frappez !... Toute faiblesse est une trahison. »

« Pourquoi ?... C'est qu'il voulait des pattes de derrière

Saluer le soleil entrant dans la carrière,

Et maudire, en les proscrivant,

Tous ceux qui saluaient des pattes de devant.

Le soleil, disait-il, exige qu'on l'adore.  
« Sans soleil tout se décolore. »  
« Tout nous vient du soleil ; gloire à son disque d'or ! »  
« Sur ce point, il est vrai, nous sommes tous d'accord.  
« Mais peut-on l'adorer de l'une ou l'autre patte ?  
« Non ! non !... Seul je sais lire au livre de la loi.  
« Je le tiens du soleil lui-même ; et je m'en flatte.  
« Aux armes ! il est beau de s'armer pour la foi. »

Et la guerre allait de plus belle.  
Le sang coulait à flots... de la secte rebelle  
Généraux et soldats, mères et nouveau-nés,  
Dans de vastes pays furent exterminés.

Cependant les lapins finirent par s'entendre,  
Et dès ce jour, unis par l'amour le plus tendre,  
Ils n'ont pour le soleil qu'un seul et même encens.

Les hommes auront-ils jamais tant de bon sens ?

L'Esprit frappeur.

### **APPEL : L'inondation à Béziers**

9 octobre 1875.

Messieurs,

Vous savez quels malheurs accablent notre France ; aujourd'hui, de nouveaux désastres viennent d'avoir lieu par suite des inondations du département de l'Hérault. A Saint-Chinian, tout près de Béziers, tout est bouleversé.

Nous venons, nous, membres du groupe Laspeyres, implorer votre secours ainsi que ceux des groupes de France ; pour les malheureux inondés, daignez messieurs, insérer cet appel dans votre *Revue* et nous faire parvenir les sommes qui auront été souscrites ; comme président du groupe, je me porterai sur les lieux du désastre pour les distribuer aux malheureux éprouvés dont les souffrances sont inexprimables. J'envoie la liste du groupe, 74 fr.

Veuillez, messieurs, seconder notre appel.

Recevez de vos frères en croyances les salutations fraternelles.

Laspeyres Etienne.

Nos amis pourront envoyer directement leur souscription au président, M. Laspeyres (Etienne), jardinier, route de Narbonne, à la Maladrerie, à Béziers, Hérault ; c'est un homme des plus estimables, bienfaisant, médium guérisseur désintéressé, qui soutient fermement avec les membres de son groupe les principes de notre doctrine ; on épargnerait ainsi des frais de poste et un temps précieux. M. Laspeyres nous fera connaître les souscriptions et leur emploi, ce dont il sera rendu compte dans la *Revue*.

### **Bibliographie**

*La photographie spirite et l'analyse spectrale.*

Tel est le titre d'un ouvrage intéressant et instructif que nous adresse M. L. Legas, président du groupe spirite *la Vérité*.

Un simple alinéa nous avait un peu impressionné ; aussi avons-nous exprimé très franchement notre opinion, sans toutefois lui donner une trop grande importance. Notre ami M. Legas, au nom de son groupe, nous adresse la lettre qui suit, lettre éloquente, dont la teneur supprime notre appréciation sur ledit alinéa ; on ne saurait mieux s'exprimer en quelques lignes et développer avec plus de justice l'idée qui a vivifié les pages d'un petit volume que tous nos lecteurs doivent posséder pour le faire lire aux spirites et à nos contradicteurs.

Monsieur Leymarie,

Mes occupations journalières me laissent si peu de liberté, qu'il ne m'a pas été possible de trouver un moment pour aller moi-même vous entretenir. Je ne vous en suis que plus reconnaissant de l'accueil plein d'aménité que vous avez fait à l'ami que j'avais chargé d'être, auprès de vous, l'interprète de ma pensée.

J'ai hâte, cher monsieur, de dissiper entre nous un malentendu au sujet de certains passages de ma brochure : la *Photographie spirite et l'Analyse spectrale comparées*, lesquels pourraient être interprétés dans un sens contraire à ma conviction la plus profonde. Vous vous en êtes naturellement ému, ainsi que madame Leymarie, si courageuse et si dévouée.

Permettez-moi de vous citer d'abord deux faits : Plus d'un mois avant l'ouverture des débats, nous connaissions, par nos amis de l'espace, et les péripéties de l'instruction et l'issue du procès. Bien que mon livre ne soit en rien une œuvre médianimique, je l'ai soumis de tous points aux amis qui nous dirigent. Leur première parole a été celle-ci : « Fais tout ton possible pour faire ressortir la non-culpabilité de Leymarie. »

Le jour même où mon livre a paru, dans une lettre j'ai exprimé très franchement mon avis sur toute cette affaire. Le destinataire de la lettre peut vous la communiquer.

N'ayant jamais rien publié, et fort peu versé, d'ailleurs, dans la connaissance des lois multiples qui régissent la presse, je croyais interdit de discuter en aucune façon le verdict de la justice, aussi n'ai-je pu disjoindre formellement votre cause de celle des autres accusés. Espérant qu'on ne se tromperait pas au sens général du livre et qu'on saurait lire entre les lignes, je me suis arrêté au parti de ne pas prononcer votre nom, et de parler comme s'il n'avait jamais existé pour moi qu'un seul accusé.

Un seul passage de ma brochure pourrait donner lieu à une interprétation malveillante : c'est celui où, après avoir constaté le *fait* de la condamnation *des* accusés, j'applaudis immédiatement au verdict de la justice, mais ma pensée ne visait que Buguet.

Croyez bien, d'ailleurs, cher monsieur, que point n'est besoin d'être spirite pour remarquer, comme l'ont fait les ennemis d'Allan Kardec, que ce procès se résume tout entier dans le mot du docteur Huguet : « Procès en partie double. » – Attendons, et espérons que la justice n'a pas dit son dernier mot !... Est-ce que ces paroles qui terminent la photographie spirite : « Rira bien qui rira le dernier, » et qui nous ont été adressées par un de nos amis invisibles à notre première réunion, dès votre arrestation, seraient déjà si près de se vérifier ?...

Et puis, lors même que la justice des hommes vous condamnerait définitivement, est-ce que vous ne garderiez pas toujours, cher monsieur, l'estime, le respect et l'affection de tous les hommes impartiaux ?... Laissez faire, si besoin est, puisque tout a son but, mais soyez fier et levez la tête. Il est de ces condamnations qui honorent un homme, et vous n'avez pas à craindre, que jamais une main se détourne de la vôtre.

Le public ratifiera-t-il l'appréciation favorable que vous avez émise sur mon travail ? Je le désire. Assurément, je n'ai pas la prétention d'avoir fait une œuvre parfaite, – ni même une œuvre

complète, car la matière est loin d'être épuisée, – mais telle qu'elle est, elle peut, je crois, servir utilement la cause du Spiritisme.

Le Spiritisme a son avenir assuré. Il est la vérité, et les efforts de ses adversaires ne feront que l'enraciner davantage. C'est la règle. Toutefois, on pourrait s'étonner qu'il pénètre si lentement dans les masses qui, trouvant dans sa doctrine une certitude et une consolation qu'elles ne rencontrent dans aucune autre, sembleraient devoir se porter vers lui de préférence. Les causes de ce retard momentané sont nombreuses. L'ignorance, la force des préjugés, l'intérêt personnel, la mauvaise foi et d'autres encore, contribuent, chacune pour leur part, à enrayer sa marche ; mais il est permis d'avancer qu'une des causes qui s'opposent le plus puissamment à l'extension du Spiritisme, c'est ce caractère de merveilleux et de surnaturel qu'à tort on s'obstine à prêter à ses phénomènes, comme si le mot surnaturel n'était pas un non-sens, comme s'il pouvait exister quelque chose en dehors des lois de la nature, qui sont les lois de Dieu même, éternelles et immuables comme lui, comme si un fait une fois avéré, quelque étrange qu'il paraisse d'abord, ne devait pas forcément être rattaché à une loi générale.

Parmi les phénomènes spirites qui ont le plus excité l'incrédulité, la photographie des Esprits se place au premier rang, et en démontrer la possibilité et la vraisemblance, la simplicité et le naturel, c'était, du même coup, prouver la possibilité de tous les autres phénomènes, et c'est ce que j'ai essayé de faire.

Mais je me trouvais immédiatement en face du passé, en face des erreurs des siècles, en face de préjugés dont les plus instruits et les meilleurs sont imbus, aussi bien que tous nos adversaires, de quelque nom qu'ils s'appellent.

La lumière peut-elle reproduire l'Esprit comme elle reproduit la matière ? Telle était la question à résoudre. Pour nous, la solution est fort peu de chose, mais demandez à n'importe quelle école philosophique, à n'importe quelle religion ce que c'est que l'Esprit ; toutes vous répondront : « Nous ne savons pas. Ce sera tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit le contraire de la matière. » Et tous les systèmes, toutes les écoles ont, pour ainsi dire, résumé, leur définition dans ce syllogisme, qui nous a été opposé comme un argument victorieux, invincible : « La lumière ne reproduit que la matière. Or, l'Esprit n'est point matière ; donc, la lumière ne peut reproduire l'Esprit. »

J'ai donc, d'abord, essayé de bien préciser, de bien accentuer l'enseignement spirite. Nous disons, nous, et nous ne saurions trop le répéter : « Tout est matière. » Et c'est logique. Comment une chose pourrait-elle exister et n'être rien ? L'esprit humain se refuse à concevoir cette contradiction.

Développer cette vérité première n'était pas difficile. Où donc a-t-on trouvé cette différence si grande, cette distinction d'essence entre l'Esprit et la matière ? Le passé a aussi mal défini la matière que l'Esprit, et il ne faut qu'une attention, même superficielle, pour reconnaître que la matière est, de sa nature, de son essence, fluide et invisible. La matière n'est pas du fluide concrété ; son élément (élément unique) est fluide et échappe à nos sens et à nos investigations, exactement comme l'Esprit, qui n'est lui-même qu'un fluide plus fin, plus éthéré, en un mot, la quintessence de la matière. Sommes-nous, pour cela, des matérialistes au sens vulgaire du mot ? Non ! car nous ajoutons : « Toute matière est intelligente, à des degrés divers. » Et c'est là seulement que gît le mystère.

Or, la lumière peut-elle reproduire une matière fluide ?... La science a répondu pour moi, et je n'ai eu qu'à consigner, dans la limite du cadre que je m'étais tracé, les résultats désormais indiscutables de cette branche nouvelle de la science astronomique qu'on appelle l'analyse spectrale ; et celui qui les aura compris arrivera, je pense, sans efforts à cette conclusion : Oui, la

photographie spirite est possible, elle est vraisemblable, elle n'a rien qui choque la raison ni qui soit une dérogation aux lois naturelles.

Je n'ai pas voulu, toutefois, m'arrêter là, car il est bien évident que la loi de l'analyse spectrale n'est pas la loi de la photographie spirite. Il y a seulement entre les deux lois des rapports assez étroits et une analogie assez frappante.

Pour nous, qui savons et qui enseignons que l'Esprit est matière, la Photographie spirite ne relève pas d'une loi spéciale, mais simplement de la loi qui régit la photographie ordinaire. J'ai donc rappelé ce qu'est l'Esprit au sens spirite du mot, un Être double, une âme revêtue d'une enveloppe semi-matérielle, laquelle peut, à la volonté de l'Esprit, être assez condensée pour être saisie par la lumière. J'ai fait un peu pour le pèrisprit ce que j'avais fait pour l'analyse spectrale, j'ai tâché d'en répandre la notion ; j'ai dit quelle était sa nature, sa forme et son rôle dans les phénomènes spirites, – dans la photographie, dans les apparitions, dans les rêves ; – j'ai expliqué le pourquoi et le comment de cette forme humaine qui se présente dans la production de ces divers phénomènes, et prouvé qu'ici encore, au lieu d'un fait merveilleux, miraculeux, incompréhensible, nous nous trouvons en présence d'une loi naturelle, tellement naturelle, tellement simple, qu'un enfant peut la saisir et l'expliquer à son tour.

Je ne me fais, monsieur, aucune illusion ni sur le mérite de mon travail ni sur ses résultats possibles ; – mais, dans le nombre de ceux qui le liront, quelques-uns, peut-être, verront se dissiper en eux d'injustes préjugés et croiront. Cela suffit amplement à mon ambition.

Veillez agréer, cher monsieur, l'expression de mes sentiments de profonde estime et de sincère affection.

Paris, le 7 octobre 1875.

L. Legas,

Président du groupe spirite la Vérité.

### *De la démonialité.*

Nous venons de lire un ouvrage très curieux intitulé : *De la démonialité et des animaux incubes et succubes*, par le R. P. Louis-Marie Sinistrari d'Ameno, de l'ordre des Mineurs réformés de l'étroite Observance de Saint-François (dix-septième siècle) ; il prouve qu'il existe sur terre des créatures raisonnables autres que l'homme, ayant comme lui un corps et une âme, naissant et mourant comme lui, rachetés par Notre-Seigneur Jésus-Christ et capables de salut et de damnation. – Cet ouvrage inédit est publié d'après le manuscrit original et traduit du latin par *Isidore Liseux*.

Il est certain que ce volume ne doit être mis qu'entre les mains de personnes sérieuses et qui ont déjà lu quelques ouvrages du même genre ; il ne peut être ouvert par tout le monde. Cependant, nous le recommandons à ceux de nos lecteurs qui veulent se rendre compte de ce que pense l'Eglise catholique à propos des Esprits qui nous entourent, qui nous obsèdent parfois, et qu'elle reconnaît exister en dehors de nous.

Dans cette brochure, le R. P. Sinistrari affirme donc, en s'appuyant, sur les conciles et sur les Pères de l'Église, qu'il existe dans l'espace des êtres subtils, invisibles à nos yeux, mais pour lesquels *il est impossible de dire qu'ils sont incorporels puisqu'ils sont apparus nombre de fois, revêtus de leur propre corps à ceux dont le Seigneur a daigné ouvrir les yeux*. Il reconnaît que ces êtres nous sont supérieurs parce qu'ils sont formés de la partie la plus subtile de tous les éléments ou de l'un deux, tandis que l'homme a été formé de la partie la plus épaisse de tous les éléments, mais qu'ils ne sont ni *anges* ni *démons*, puisqu'ils naissent, vivent, et meurent comme nous. « Il faut bien convenir, dit-il, que l'on n'a pas encore scruté l'existence ni la nature des *choses naturelles* de ce monde pour qu'il soit permis de nier un fait par cela seul que d'autres n'en ont jamais rien dit ou écrit... Persifler une doctrine parce qu'on n'en trouve mention dans aucun



auteur ancien est donc une chose inepte, surtout si l'on veut bien tenir compte de cet axiome de logique : *locus ab auctoritate negative non tenet...*

La Foi nous enseigne que Dieu a créé des choses visibles et invisibles ; maintenant, que dans ce monde que nous habitons il y ait des créatures raisonnables indépendamment des hommes et des Esprits angéliques, lesquelles créatures nous sont généralement invisibles et ne se découvrent à l'homme que par accident, par un acte de leur propre puissance : tout cela n'a rien à faire avec la Foi, et le savoir ou l'ignorer n'est pas plus nécessaire au salut de l'homme que de savoir le nombre ou la nature de toutes les choses physiques.

Le R. P. Sinistrari prouve l'existence de ces créatures par les récits qui ont été faits de tout temps touchant le commerce des incubes et des succubes avec les hommes, récits tellement nombreux que ce serait imprudence de nier le fait, ranime le dit saint Augustin. C'est principalement la partie qui traite de ces faits qu'il est impossible de mettre sous tous les yeux, ainsi que celle qui traite des sorciers et des sorcières, de leurs rapports avec le diable et des cérémonies de leur profession.

Le R. P. dit aussi que, pour mettre en fuite l'Esprit malin, pour le faire trembler et frémir, il suffit du nom de Jésus et de Marie ou du signe de la croix, des exorcismes, etc. Mais les incubes, au contraire, soumis à ces épreuves, ne prennent nullement la fuite, ne manifestent aucune frayeur, parfois même c'est par des ricanements qu'ils accueillent les exorcismes.

Il termine, en racontant plusieurs faits d'obsession, qui tous se passent dans des couvents.

Ce volume, petit in-8°, de XVI-224 pages, imprimé en caractères antiques sur papier de Hollande teint, titre en rouge et noir sur couverture parchemin, n'a été tiré qu'à 590 exemplaires numérotés, et ne sera pas réimprimé, quoique cette édition soit presque épuisée. Si quelques-uns de nos lecteurs le désirent, qu'ils n'attendent pas trop pour nous le demander. – Prix : 10 frs ; *franco*, 10 fr. 50.

### *Spiritomanes et Spiritophobes.*

Tel est le titre d'une étude sur le Spiritisme par M. le docteur Huguet, de la faculté de Paris, qui vient de paraître chez Dentu, libraire-éditeur. Le dépôt de cette brochure, de 48 pages, petit in-8, est consenti pour la librairie spirite, 7 rue de Lille.

Elle résume d'une manière sommaire le procès du 6 juin ; la *Revue* étant terminée à l'apparition de ce travail, d'autant plus intéressant pour nous que le docteur Huguet avoue ne pas être spirite, nous avons cru bien faire en envoyant une circulaire à tous nos abonnés pour les prévenir de son importance au point de vue de notre défense.

Cette brochure répond, par des faits, à ces paroles de l'avocat général : « Le Spiritisme n'est qu'une colossale mystification exercée par un nombre restreint de fripons sur un grand nombre de dupes. »

Il y a une introduction, exposé fidèle de la pensée du docteur. Puis vient une relation succincte du procès du 16 juin avec des appréciations qui séparent complètement M. Leymarie de la question Buguet ; finalement, il espère que la Cour de cassation prononcera la révision de ce procès et qu'un nouveau jugement établira nettement qu'une solidarité ne peut pas exister entre Leymarie, trompé par Buguet, et Buguet trompant Leymarie.

Dans une deuxième partie, le Spiritisme dans ses rapports avec le dogme, l'histoire, la science, il parle de la marche ascendante du mouvement spirite et expose que partout des commissions spéciales scientifiques sont créées pour l'étudier, que les trucs de quelques imposteurs de bas étage ne sauraient attaquer sa vitalité, car il s'appuie sur tout ce qui a été enseigné, pratiqué par les différents peuples dans les périodes successives et si diverses de l'histoire. En un mot, il faut lire attentivement ces 48 pages écrites à l'emporte-pièce, avec talent, où chaque alinéa donne un

enseignement, une leçon, bien propres à chasser la monotonie et l'ennui. Suivent ensuite les déductions données à ce sujet par des hommes éminents, déductions qui tiennent en haleine le lecteur et le forcent à étudier la question qui préoccupe M. Huguet.

Comme le dit justement l'auteur : « Un devoir nouveau incombe aux chercheurs devant cet horizon inconnu ouvert devant eux, et les veilles laborieuses qui enrichissent la science ne doivent pas prendre fin. » A propos du Spiritisme, il ajoute : « Si le fait est là, une théorie, une loi nouvelle sont à trouver ; cherchons !

L'auteur conclut ainsi : « Après le procès du 16 juin et le prétendu naufrage juridique qu'on a voulu lui faire subir, le Spiritisme se dresse debout, défiant nos Instituts et nos Académies. »

Georges Sexton a dit, à la célèbre Société dialectique de Londres : « Ne pas déclarer ses opinions parce qu'elles sont impopulaires est le signe d'une grande faiblesse morale. » (*Moral Covardice*).

M. Huguet émet au sujet de la doctrine des opinions que beaucoup parmi nous ne partagent pas.

*Nouvelle œuvre du médium madame Bourdin.*

Madame Antoinette Bourdin est retirée à Marseille, chemin d Andoume, n° 266.

Des hommes sérieux ont entendu la lecture d'une nouvelle œuvre médianimique de notre sœur en croyance, résultat des remarques et des enseignements des Esprits pendant le long voyage que madame Bourdin a fait pour aller de Genève à Aix, Béziers, Carcassonne, Toulouse, Bordeaux, Marennes, Ile-d'Oléron, Tours, Paris, etc. Cet ouvrage traitera de la folie et de phénomènes ignorés par la science, qui donneront à la psychologie un caractère nouveau.

Ce volume paraîtra en décembre. Nos amis lui reconnaissent une haute valeur. Nos lecteurs doivent envoyer à madame Bourdin la somme de trois francs pour recevoir l'ouvrage franco.

Le gérant : A. Bourgès.

## Décembre 1875

### Avis important

Nos lecteurs qui ne voudraient pas éprouver de retard dans l'envoi de leurs *Revue*s mensuelles pour 1876, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 1<sup>er</sup> janvier prochain ; ils nous épargneraient ainsi un long travail de classement, et nous permettraient de consacrer les heures perdues à notre correspondance, toujours plus nombreuse, et à l'étude des faits psychologiques offerts à nos méditations.

Nous rappelons à nos lecteurs que le mercredi et le vendredi de chaque semaine, de 1 heure à 6 heures, ils seront toujours les bienvenus au siège de la Société, 7, rue de Lille ; les visites faites les autres jours, à des heures irrégulières, mettent l'administration dans l'impossibilité matérielle d'expédier sa correspondance et de faire face à des intérêts multiples qui exigent des soins spéciaux.

Sauf les communications essentielles qui devraient nous être faites sans retard, il est plus rationnel de se rencontrer dans un salon, à heure fixe, et de pouvoir entre adeptes d'une même cause, échanger des idées et mieux connaître le mouvement général du spiritisme dans le monde.

Que ce soit bien entendu : au siège social de la Société, il y aura réception le mercredi et le vendredi de chaque semaine, de 1 heure à 6 heures du soir.

Tous les mandats et valeurs doivent toujours être au nom de M. Leymarie, administrateur, 7, rue de Lille.

### Réflexions sur l'article de M. Richet

(Journal des Débats du 2 septembre 1875.)

*Le génie et la folie.*

Richet, pour donner son assentiment à M. Lélut, qui, il y a trois ans, voulut prouver dans ses deux ouvrages : *Le Démon de Socrate* et *l'Amulette de Pascal*, que les hommes de génie doivent être « considérés comme présentant quelques-uns des caractères de la folie, » a repris dans le *Journal des Débats* la thèse de cet auteur et celle de M. Moreau de Tours qui avait voulu généraliser la même théorie.

Appliquant la science à l'étude de la conscience et de l'intelligence humaines, il reconnaît qu'un Aristote, un Platon, un Socrate, un Shakespeare, un Molière, un Pascal, etc., etc., ont un génie (*quid divinum* ??) qui embrasse tout avec une profondeur et une vigueur extrême, mais cet *exceptionnel* échappe à la définition ; et, avec facilité, dit-il, il va démontrer que les aptitudes extraordinaires qui leur procurèrent la gloire sont une preuve *d'aliénation mentale* ; ces hommes-prodiges appartiennent à la catégorie des aliénés.

Après ses travaux considérables, Pascal se plongea dans le mysticisme ; de trente à trente-neuf ans, époque de sa mort si cruelle, il ne produisit rien. Il avait, dit Maine de Biron, « une de ces organisations nerveuses, surexcitées, qui ont le funeste privilège d'entendre crier à toute heure les ressorts de leur machine. » Donc, c'était une intelligence *mal équilibrée, un fou*, tandis qu'un homme ordinaire, satisfait d'idées banales, est un être *bien équilibré* qui aura le droit, en se

comparant à Newton ou Pascal, « de trouver que la saine raison est plutôt dans son intelligence que dans celle de ces grands hommes, etc.... »

Puis viennent des considérations par lesquelles M. Richet veut prouver que les pensées fougueuses qui animent les hommes de génie, les empêchent de s'occuper de leurs affaires personnelles et des événements journaliers qui nous environnent. Goethe était un halluciné qui voyait venir à lui sa propre image ; il évoquait les Esprits et voyait des fleurs comme nos médiums voyants. Socrate croyait converser réellement avec son Esprit familier, son démon ; Descartes et Pope ont constaté des phénomènes de tangibilité spirite ; lord Byron et Cromwell, Bernadotte et lord Castlereagh, Mozart, Mahomet, sainte Thérèse, Ignace de Loyola, Luther, sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, etc., n'étaient que des hallucinés semblables à ceux que nous a révélés le jugement de la 7<sup>e</sup> chambre. Oui, comme les spirites, ces personnages historiques, l'honneur du genre humain, qui avaient *l'âme dominée par une petite maîtresse*, devant laquelle tout disparaissait en s'évanouissant, concevaient ce phénomène, une apparition confuse et indéterminée qui prenait une existence individuelle, un corps, sous l'apparence « d'une forme, d'une image qui semble être en dehors de nous, mais qui n'est pas autre chose que notre *pensée extériorisée*. »

Le mot *extériorisée* est impayable, mais puisque le *Journal des Débats* affirme le fait, inclinons-nous. 30 millions de spirites qui ont *une pensée extériorisée*, comme tous les hommes de génie, ne se savaient point en aussi noble compagnie. – Jean-Jacques Rousseau, Richelieu, Camoëns, Cervantes, le Tasse sont des maniaques, des fous et Linné, Swammerdam, Haller, César, Mahomet, ne peuvent échapper à cette contagion, M. Richet l'affirme. Puis il démontre avec la science (ce que la science n'a nullement démontré, car elle *présume* que cela peut être) que, en pathologie générale, par le fait de *l'hérédité morbide*, il existe des névropathes ou famille d'aliénés, chez lesquels se perpétuent la folie, l'épilepsie, le rachitisme ou l'idiotisme, on ne sait pourquoi !! et précisément ces névropathes donnent naissance aux génies, ces hommes phénomènes : « C'est là que se développent et croissent, comme dans leur terrain naturel, les affections nerveuses les plus variées. »

Aristote a dit : *Nullum et magnum ingenium sine quadam mixtura dementiae* : il n'y a pas de grand esprit sans un grain de folie ; si les grands hommes célèbres, ces névropathes, furent taxés de folie pour avoir observé ce que les grands savants constatent aujourd'hui, la possibilité de voir, de toucher, de causer avec les Esprits de nos morts, et même de les photographier, comme l'ont fait Wallace, Cox, William Crookes, Eggens, Varley, les spirites doivent être fiers d'être à bonne école ; en vertu de l'hérédité ils veulent tous être des névropathes et conserver ce grain de folie, cette originalité qui fait les grandes et sublimes découvertes ; aux idées banales qui équilibrent si bien l'homme ordinaire (selon MM. Richet, Lelut et Moreau), ils préfèrent un doux commerce avec leurs chers disparus et l'enseignement moral si cher aux intelligences *mal équilibrées*, celles qui ont élevé la science, les arts, l'industrie à des hauteurs peu communes. Galilée, Kepler, comme Newton, furent des fous glorieux.

Ce court, préliminaire, qui donne une notion précise de la thèse soutenue par le *Journal des Débats*, explique l'article suivant de M. le docteur D. G. :

Réponse du docteur D. G. à M. Richet.

Premier alinéa, parfait ; dans ce sens qu'*une vérité, quelque brillante qu'elle soit, ne confond pas l'erreur et n'est pas acceptée tout de suite. Il faut longtemps avant qu'elle fasse son chemin dans les esprits*. Seulement, il faut observer que la résistance à la vérité se montre plutôt chez les savants que chez les illettrés. Elle est toujours opiniâtre chez les premiers et non chez les derniers ; ce sont même les savants seuls qui font de l'opposition, les illettrés n'en font point généralement ; ceux-ci vivent dans un milieu et d'une vie à laquelle les grandes découvertes importent peu, ils y

sont plutôt indifférents, parce que ces phénomènes se passent dans une sphère plus élevée que la leur. Leur vie est toute pratique et il faut très longtemps pour que ces découvertes éclairent leur pratique.

S'il y a donc une classe qui vit sous *l'empire d'un préjugé qui porte en lui un charme qui retient les esprits et les empêche de comprendre une vérité inattendue*, c'est celle des savants. Cela se comprend ; car n'est pas savant qui veut. Il ne suffit pas d'être docteur ou membre d'une Académie pour être un vrai savant. M. Flourens dénonce dans ses cours *la craniologie de Gall comme « une des élucubrations les plus funestes de la science moderne, »* et M. Auguste Comte considère Gall comme un génie, parce qu'il a construit la physiologie du cerveau et que *cette œuvre écarte la dénomination injurieuse de cranionomie qu'un critique sans pudeur est parvenu à imposer aux travaux de Gall, malgré ses protestations les plus précises et les plus légitimes.* »

Si donc M. Flourens dit non et Auguste Comte oui, lequel croire, quel est le savant des deux ?

Si vous voulez formuler vous-même votre opinion sur ces deux savants, vous êtes obligé de vous demander : qu'est-ce qu'un savant ? quelles sont les conditions qu'il doit remplir ? Or, première condition, il faut qu'un savant ait une synthèse bonne ou mauvaise. Un esprit qui possède beaucoup de faits scientifiques et qui n'a pas de synthèse qui forme un tout de ces faits, peut être très érudit, mais n'est pas ce qu'on appelle un savant.

Un esprit qui excelle dans une science et lui fait faire des progrès, s'il ne possède à fond que cette science, est incapable de se former une synthèse, il n'est pas un savant tout en étant un esprit très remarquable.

A ce point de vue, Auguste Comte n'est comparable à aucun autre. Personne n'a poussé plus loin que lui l'esprit de synthèse. L'influence qu'il exerce encore aujourd'hui et qui domine le mouvement scientifique dans le monde entier, parle en sa faveur.

L'influence de Flourens a été plus brillante que réelle, elle était due à sa haute position officielle et n'a pas persisté après sa mort.

Dès lors on peut déjà douter de la valeur de l'assertion de M. Flourens relativement à Gall, on peut également douter de son opinion sur les livres de Lélut et de Moreau de Tours, ainsi que sur la sélection de Darwin.

Mais il ne suffit pas d'avoir une synthèse, il faut qu'elle soit complète, il faut qu'elle renferme dans son cadre tous les faits scientifiques connus. Si elle en exclut un seul, parce qu'il ne rentre pas dans le cadre qu'on s'est tracé, il y a tout lieu de croire que la synthèse n'est pas bonne.

La synthèse de M. Auguste Comte, très bonne pour les faits scientifiques qui découlent de nos rapports avec le milieu, n'est pas complète, puisqu'elle rejette hors de son cadre tous les faits psychiques. Pour lui, l'âme n'existe pas. Il n'est pas étonnant, alors que toutes les fois qu'un phénomène vital est complexe, que l'âme et le corps interviennent, les positivistes soient très embarrassés et que leurs explications choquent le sentiment de ceux qui croient à l'existence de l'âme. C'est le cas de M. Lélut et de M. Moreau de Tours comme de M. Darwin.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait rien de bon dans les travaux de ces savants, je dis seulement qu'ils exagèrent leurs conclusions, parce qu'ils ne tiennent pas compte de tous les phénomènes.

Les services réels que la science a rendus, les progrès immenses qu'elle fait chaque jour dans les classes pratiques, ont entouré les savants d'une auréole de gloire bien méritée sous ce rapport ; mais de là à se renier soi-même, à trahir son sentiment intime qui vous dit *j'existe*, pour accepter le néant qu'ils vous promettent, il y a loin. Ce ne m'est pas sans effroi que l'on considère le gouffre dans lequel ils veulent vous précipiter. Est-ce qu'il ne serait pas possible d'accepter, avec l'âme, les faits scientifiques tels que le positivisme les comprend ? Ne sont-ils réellement possibles que sans elle ?

Parce que Socrate prêchant l'immortalité de l'âme, a séparé en deux branches distinctes les sciences dont elle s'occupait jusqu'alors sans les séparer ; parce qu'il a mis d'un côté les sciences physiques, nées des rapports de l'âme liée par son corps avec le milieu et dont Aristote est le premier représentant, et de l'autre la science métaphysique née des rapports de l'âme avec Dieu, et dont Platon est le premier représentant ; parce que depuis cette époque l'histoire a consacré cette séparation par la création des deux pouvoirs temporel et spirituel, il n'en est pas moins vrai que les phénomènes sont étudiés par une seule et même intelligence, que les mêmes phénomènes psychiques qui existaient avant et au temps de Socrate existent encore aujourd'hui, et que les deux sciences doivent intervenir dans l'explication des phénomènes complexes où les deux facteurs interne et externe sont intervenus.

Cette séparation des deux pouvoirs, qui peut avoir eu son utilité (ce n'est pas le lieu de discuter ce fait), a donné des résultats qui prouvent qu'elle n'est pas vraie en fait, car elle a abouti à créer deux forces rivales qui, arrivées au point où nous en sommes, ont atteint un haut degré de puissance et que ni l'une ni l'autre ne veulent céder le pas. Et c'est là la cause vraie des malentendus scientifiques, et, chose plus grave, de bien des périls dont nous sommes menacés. Ces malentendus sont aussi incompréhensibles que déplorables à une époque où la science exégétique règne.

L'exégèse a été d'abord appliquée à l'étude des livres sacrés. Elle a pour but de rechercher la véritable signification des termes employés par les auteurs dits sacrés. Depuis on a pu transporter cette étude à toute science ancienne et faire l'exégèse du droit, de l'histoire, des sciences. Comme cette science est née de nos jours, on peut dire qu'elle s'occupe de relier la science moderne avec la science ancienne, n'importe son antiquité ; d'en faire un corps homogène, un enseignement vrai, sérieux, la même idée étant poursuivie à travers les siècles.

L'exégèse n'est donc pas une science comme les autres, qui sont nées de nos rapports avec notre milieu ou avec Dieu ; c'est le rapport des connaissances d'aujourd'hui avec les connaissances d'autrefois, de l'idée d'aujourd'hui avec l'idée d'autrefois ; c'est en quelque sorte un inventaire dans lequel sont intervenus les acquis des siècles parcourus pour en faire une science unique.

Pourquoi alors la séparation des acquis de l'âme en deux branches ? Pourquoi Aristote ou Platon, pourquoi pas tous les deux ensembles s'éclairant mutuellement ? Platon ne peut-il connaître la science d'Aristote et celui-ci celle de Platon ? On aurait ainsi, par l'exégèse, le spectacle de l'âme s'étudiant elle-même, aux différentes manifestations de son existence, car Platon croyait à la réincarnation.

L'exégèse renouant ainsi le fil des existences de l'âme lui permettrait de faire la conquête de son autonomie, d'en déduire la preuve certaine de sa loi de progrès et de son immortalité.

Si nous revenons aux faits signalés dans cet article sur l'hérédité, quelle lumière la réincarnation ne jetterait elle pas sur eux ? Comment expliquer sans elle les faits d'atavisme ou d'hérédité (les aïeux, des grands-oncles, des grand-tantes ?

Si l'hérédité des corps produit réellement tout le phénomène, comment expliquer encore ces différences entre frères et sœurs, les uns idiots, les autres hommes ou femmes de génie. Car enfin, ou le principe d'hérédité est vrai ou il est faux. S'il est vrai entre les enfants nés du même père et de la même mère, il ne peut jamais y avoir entre un corps et un autre une différence assez grande pour rendre compte de la différence qu'il y a entre l'homme de génie et l'idiot ou le fou. Tandis que c'est si facile en admettant l'âme différente l'une de l'autre. Et puis, quelle loi scientifique peut rendre compte de la loi d'hérédité et satisfaire en même temps notre sentiment de justice et d'équité ! tandis que par la réincarnation chacun vient supporter les conséquences organiques de ses vies antérieures jusqu'à ce que tout soit payé.

Quant à l'idée exprimée par le fait que les hommes de génie présentent des phénomènes qui se retrouvent chez les aliénés, elle est tout aussi facile à expliquer par la réincarnation, leur esprit étant venu dans un corps malade.

Pour nous, alors, le génie est une âme puissante, intelligente, consciente, qui vient manifester ce qu'elle a acquis ; elle le manifeste envers et contre tout, même avec un instrument malade.

Là, il n'y a pas contradiction, tandis que pour Moreau de Tours le génie étant le cerveau le mieux conformé, il est difficile de comprendre qu'il donne en même temps des symptômes de folie.

Quant au pourquoi les génies viennent habiter des corps malades, cette démonstration exigerait une étude complète de la réincarnation et de l'hérédité ; on peut pourtant en donner une raison très probable et très admissible, c'est qu'un corps malade est un stimulant pour l'esprit.

Auguste Comte lui-même, dans ses conversations intimes, disait qu'il n'y avait pas un homme supérieur possible sans au moins une gastrite.

Quant à la médiocrité, *aurea mediocritas*, elle consiste dans le *contentus sua sorte*, dans l'acceptation de la place que Dieu, non pas le Dieu humanité, mais le Dieu vivant a donnée dans le monde. Elle y déploie son activité selon ses facultés affectives et intellectuelles et suivant son caractère, comprenant que chacun a un rôle ici-bas, une fonction à remplir et concourt ainsi pour sa part à l'édifice social et à l'harmonie humanitaire.

Sans la comparer au génie ou à la folie, nous lui accordons toute notre sympathie, sachant qu'il y a dans ces positions appelées, mal à propos, inférieures, souvent plus de dépenses de cœur et moins de satisfaction que dans les positions dites supérieures.

M. Ch. Ribot termine son livre de l'hérédité par cette phrase remarquable : « Parfois on incline à croire que cette antithèse suprême (l'antagonisme de l'esprit et de l'organisme) pourrait se résoudre sans sacrifier ni la liberté au mécanisme, ni le mécanisme à la liberté ; que, placé à un point de vue supérieur, nous pourrions voir que ce qui nous est donné extérieurement et comme science, sous forme du mécanisme, nous est donné intérieurement comme esthétique ou morale sous forme de la liberté. A notre avis, le progrès des sciences nées ou à naître permettra de poser de mieux en mieux cette antinomie, serait téméraire d'espérer la résoudre. »

Je l'ai déjà dit, cette antithèse, cette antinomie, c'est nous qui la créons par notre division des sciences, en sciences physique et métaphysique, et par l'antagonisme qui s'est établi entre les savants qui ont pris l'une ou l'autre de ces branches de nos connaissances Cette division n'existe pas dans la nature.

Quant aux sciences à naître, je ne sais ce qu'elles donneront, mais celles qui sont nées me paraissent suffisantes pour démontrer l'existence de l'âme, sa persistance, sa pluralité d'existence et sa loi de progrès. Lorsque l'exégèse aura donné tout ce qu'elle peut donner, un grand jour se fera, et je suis certain qu'on arrivera démontrer que la science n'est qu'une des formes nombreuses de manifestation de la puissance de l'âme. J'essaierai plus tard de vous démontrer ce fait.

Pour moi, les savants qui prennent leurs travaux pour point de départ d'une synthèse générale, et nient tout ce qu'ils ne comprennent pas, sont absolument comme l'enfant prodigue qui, ayant obtenu du père la part qui lui est dévolue, croit pouvoir marcher seul et sans appui. S'il y a quelqu'un qui soit dans l'illusion, c'est bien certainement cette catégorie de savants qui, avec quelques bribes scientifiques, croient pouvoir donner la synthèse humanitaire et même la synthèse du monde.

Docteur D. G.

Je suis heureux de pouvoir annoncer aux lecteurs de la *Revue* que madame Antoinette Bourdin, qui habite actuellement Marseille (Bouches-du-Rhône), chemin d'Endoume, enverra un volume

qu'elle vient de publier, écrit sous la dictée de l'Esprit de Goethe, où l'étude des différentes formes de la folie, est faite de la manière la plus attrayante et en même temps la plus claire.

Tous ceux qui ont su apprécier les qualités aimables de ses premières productions, ainsi que leur côté sérieux, élevé et éminemment spirite, doivent s'inscrire à l'adresse de notre sœur en croyance  
Docteur D. G.

### Correspondance et faits divers

*Explication d'un passage de l'Écriture sainte.*

Pour interpréter cette expression bien connue du Nouveau Testament : « *Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu* »

Matth. : chap. XIX, v. 24), on a proposé de lire à la place du mot « *camælos* » (chameau) celui de « *camilos* » (câble), car, disait-on, un câble et le trou d'une aiguille sont plus compatibles l'un avec l'autre que le trou d'une aiguille et un chameau ! Mais d'après une lettre écrite à « *Allgemeine Zeitung* » par le professeur Sepp, lors de son séjour dans l'Orient, il paraît que les expressions chameau » et « trou d'aiguille » furent vraiment celles dont le Christ fit usage. Pour expliquer cet apparent paradoxe, M. Sepp rapporte que l'entrée des maisons, en Syrie, en Palestine et dans presque tout l'Orient, était, il y a deux mille ans, tout aussi basse qu'elle l'est aujourd'hui, et que, dans les portes de dimensions plus grandes, on disposait encore de nos jours de petites ouvertures par lesquels un homme ne pouvait passer sans se courber, ni un chameau, à plus forte raison, même déchargé, sans beaucoup de peine et sans se mettre à genoux. Or, ces ouvertures sont appelées aujourd'hui par les Arabes : « *trous d'aiguilles* » appellation qu'on leur donnait aussi, il y a deux mille ans. Par conséquent, ces paroles de Jésus : « *Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu* » d'inexplicables qu'elles étaient pour nous, deviennent claires et faciles à comprendre.

Stockholm, le 8 novembre 1875.

*Remarque.* M Edward Stall, notre correspondant, ajoute que jusqu'à ce jour, cette anomalie des paroles d'un grand Esprit laissait un doute sur leur véracité, car Jésus qui prêchait toujours la charité, semblait dans ce cas nier la possibilité pour le riche d'entrer dans le royaume des cieux. A l'aide de l'interprétation du professeur Sepp, non-seulement cette possibilité est dans l'ordre des choses naturelles, mais on peut prendre à la lettre les paroles de Jésus. Le royaume de Dieu n'est plus irrévocablement clos pour celui qui possède, mais il aura de rudes épreuves pour y parvenir, ce qui est, il faut l'avouer hardiment, autrement compatible avec la justice divine.

Nous adressons l'appel suivant à nos frères de Suède, de Norvège et de Danemark : que, désormais, leurs relations avec nous soient plus suivies, notre union plus intime.

*Inhumation de M. Fichter, à Rouen.*

4 novembre 1875.

Monsieur Leymarie,

C'est un devoir pour nous de porter à votre connaissance un fait qui fait grand honneur à la doctrine et dont nous sommes en droit d'attendre de bons résultats,

Vendredi dernier, à Sotteville-lès-Rouen, avait lieu l'inhumation de M. Fichter, mari de la Présidente du groupe de cette localité. Les spirites de Rouen avaient été convoqués, et, à mon arrivée, on a bien voulu, par déférence pour notre Société, me charger de faire les prières d'usage.



Tout s'est passé avec dignité, avec simplicité ; d'après nos renseignements particuliers, la population qui était nombreuse sur le parcours du cortège, fut frappée par ces incidents divers et nous n'avons vu sur tous les visages que de la sympathie. Il est vrai que la famille Fichter est universellement estimée à Sotteville pour son honnêteté.

Je vous adresse le compte rendu très exact de la cérémonie publiée par le *Nouvelliste de Rouen* du 31 octobre 1875, journal catholique de la ville ; remarquez-le, aucun commentaire n'accompagne le récit. Qu'aurait-on pu dire, d'ailleurs ?

« Après les enterrements des libres-penseurs, ceux des spirites : vendredi dernier, à trois heures de l'après-midi, le commissaire de police de Sotteville procédait à l'inhumation d'un disciple d'*Armand Kardec*, le nommé Jean Fichter, ouvrier de fabrique, décédé à l'âge de quarante-neuf ans. Fichter avait manifesté en mourant le désir d'être enterré civilement. 120 personnes des deux sexes, tous adeptes du Spiritisme, étaient réunies à son domicile pour lui faire cortège, les hommes portant à la boutonnière, les femmes à la main, une branche d'immortelles. Avant la levée du corps une prière a été récitée par l'un des assistants, puis le cortège s'est mis en marche. Après la descente du cercueil dans la fosse, une seconde prière a été récitée par le même qui, en terminant, a lancé sur la bière sa branche d'immortelles ; les autres assistants ont suivi son exemple. Quelques femmes ont déposé de gros bouquets de diverses fleurs. Chacun s'est ensuite retiré. Un discours préparé à la dernière heure n'ayant pu être soumis à temps à l'autorité, n'a pu être prononcé. »

Les beaux esprits du journalisme, qui prétendent nous faire la leçon, n'ont jamais étudié une page des œuvres du Maître dont ils ne savent même pas le nom ; ils l'appellent Armand Kardec !!!

Je suis heureux, monsieur Leymarie, d'avoir une occasion pour vous remercier, au nom de tous nos amis et personnellement, pour la bonne visite que vous avez faite à notre Société le 24 octobre dernier ; le souvenir en est resté bien vivace, et nous formons vœux pour que nous ayons le grand plaisir de vous avoir parmi nous pour causer familièrement sur tout ce qui nous intéresse. Je lis dans la *Revue*, que l'année prochaine vous vous proposez de donner, si vous le pouvez, des conférences dans les principales villes. Rien ne pouvait nous être plus agréable et nous espérons bien que vous n'oublierez pas notre vieux Rouen.

Au nom de notre Société,

Le vice-président, Bolt.

*Rapport sur les travaux de la Société l'Union spirite et magnétique de Bruxelles  
Présenté à l'assemblée générale du 1<sup>er</sup> novembre, par le secrétaire C. Fritz.*

Vous m'avez demandé un rapport sur les travaux accomplis par notre Société, pendant l'année sociale 1874 à 1875, et je le crois, il ne sera pas inutile de résumer brièvement ce qui est encore présent à notre mémoire.

Etablie provisoirement le 30 octobre 1874, la Société l'Union ne fut fondée définitivement que le 6 novembre ; elle débuta dans un petit local, rue Grétry, et c'est avec regret que les fondateurs se résignèrent à le quitter pour venir s'installer ici. Cette fondation répondait à une véritable nécessité, car, antérieurement, les adeptes du Spiritisme à Bruxelles se trouvaient obligés par la force des choses à demander une entrée dans les groupes particuliers, où, malgré le dévouement, la bienveillance et la tolérance que l'on est en droit d'attendre des adeptes du Spiritisme, l'on ne pouvait être chez soi plutôt que de blesser des convictions sincères, non partagées sur un point secondaire de la doctrine, on préférait s'abstenir et l'on ne fréquentait plus certains groupes ; naturellement, la liberté de discussion qui doit faire partie du programme spirite souffrait de cet abandon.

Pour remédier à ce fâcheux état de choses, on a fondé la Société l'Union, qui, dès le principe, invita les contradicteurs de la doctrine spirite à des conférences libres organisées à cet effet. M. Aerts qui ouvrit ces conférences, eut en cette circonstance, comme contradicteur, M. le pasteur protestant Rochedieu ; cet orateur attaqua un point de notre doctrine, – la réincarnation ; – M. Rochedieu par la suite nous donna encore une conférence sur la Positivisme.

Par M. le docteur Charbonnier, nous eûmes ensuite une étude sur la vie de Swedenborg ; il nous prouva par la vie de ce savant, que le mysticisme n'oppose pas une barrière insurmontable à la science ; MM. les doct. J. et M. de Meckenheim nous donnèrent des conférences remarquables sur la religion et autres sujets philosophiques ; plus tard, M. Aerts rencontra un nouvel adversaire, matérialiste cette fois, M. d'Hont, journaliste.

Nous eûmes aussi le plaisir d'entendre M. le docteur Conrad traiter en plusieurs séances l'histoire et la théorie du magnétisme. Toutes ces conférences ont été suivies ; cet hiver, nous espérons pouvoir les reprendre pour notre instruction et la fusion d'idées adverses.

Ces séances d'études généralement suivies pendant l'hiver, le sont moins pendant les belles soirées d'été ; cet abandon est regrettable, car le spirite convaincu doit être assez dévoué pour ne pas craindre de perdre une soirée de plaisirs matériels au détriment des jouissances de l'esprit. Nous savons tous que l'étude et la propagande de la doctrine sont un devoir personnel que nous ne pouvons fuir sans danger pour notre bonheur futur, les voix d'outre-tombe nous le répètent assez souvent ; il est vraiment déplorable de constater ce fait.

Le manque de médium est le motif donné par plusieurs sociétaires ; c'est une vérité, mais le médium parfait ne semble pas être de ce monde. Soyons justes, et quand nous voyons la critique, malveillante parfois, à laquelle s'exposent les médiums, il est assez facile de constater leur timidité ; du reste, à Bruxelles il y a peu de médiums, on a fait peu d'efforts pour en accroître le nombre, pour développer cette faculté latente en nous : Cherchez et vous trouverez, dit la sagesse antique.

Malgré des critiques amères, nous avons eu le bonheur, grâce la bienveillance de M. et de madame Bouvier, de pouvoir offrir à nos sociétaires, à tour de rôle, des séances où l'on obtient chez ces honorables personnes, la preuve de la matérialisation possible d'un Esprit et d'autres phénomènes dus à la médiumnité physique ; la gratuité de ces séances est une garantie précieuse, et nous nous associerons pour remercier publiquement ici M. et madame Bouvier, M. le colonel Jacoby et leur jeune et dévoué médium.

Dans son discours d'inauguration, notre sympathique et dévoué président nous disait : « Nous essayerons de centraliser d'abord à Bruxelles tout le mouvement spirite de la Belgique, pour le faire rayonner ensuite dans toutes les provinces.... C'est par l'Union que nous serons forts, c'est par la fédération de tous les spirites que nous parviendrons à fonder une association utile et prospère. »

Cette fédération des spirites de province est chose faite, messieurs ; notre président, en prononçant son discours d'inauguration, n'avait pas l'espoir d'obtenir cette réalisation d'une idée dans le courant de notre première année d'existence ; le succès obtenu par le premier Congrès spirite nous fait un devoir de ne pas abandonner cette œuvre. Ayant besoin du concours de tous, espérons ; nos frères ne nous feront pas défaut.

Nous devons aussi, messieurs, un remerciement tout spécial au comité de rédaction du *Messenger de Liège* ; sans la publicité de cet organe du Spiritisme, il nous eût été impossible de réunir nos amis de la province ; à nos frères de Liège revient le grand mérite de la réussite du Congrès ; grâce à eux, nous avons trouvé dès notre début, une publicité qui en aucune circonstance ne nous a fait défaut ; aux soldats de la nouvelle révélation, les premiers au combat, il est juste que nous rendions un hommage de vive gratitude.

Des rapports suivis et bienveillants ont pu être établis entre notre Société, différents autres organes de publicité et des groupes spirites étrangers. Grâce à notre organisation, le rédacteur si éprouvé de la *Revue spirite* de Paris a pu trouver parmi nous un dévouement sincère et profond ; son accusateur Buguet nous a donné des rétractations complètes faites librement et comme expression de l'exacte vérité et qui auront un immense résultat moral ; nous croyons à la vérité des phénomènes de la photographie spirite. L'épreuve courageusement supportée par notre frère Leymarie prouve sa foi et sa confiance en notre doctrine, car elle fortifie et soutient ses serviteurs les plus humbles.

Dans le nouveau journal spirite, en langue flamande, édité à Ostende, nous avons aussi trouvé un appui sincère, absolu, car ses rédacteurs se sont dévoués à notre belle et grande cause. Espérons-le, messieurs, nos vœux seront entendus ; un succès durable sera la récompense des efforts accomplis par nos frères flamands en vue de la propagation de la bonne nouvelle, c'est-à-dire de la certitude de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme.

Je termine, messieurs, par cette espérance : que Dieu, dans sa bonté, bénisse les travaux de notre année sociale 1875-1876 ; luttons avec une ardeur virile et que nul parmi nous n'abandonne le champ de bataille. Soyons unis, sachons être solidaires et rien au monde ne pourra compenser le bonheur attendu par l'esprit qui aura rempli son devoir et sa modeste mission sur cette terre d'épreuves.

En cette assemblée générale, M. Anthelme Fritz a été réélu président, à l'unanimité des membres présents.

Le bureau administratif de la Fédération spirite belge a été nommé en la même séance, voici les noms : – *Trésorier général*, M. de Colombier ; *Secrétaire général*, M. Ch. Fritz ; *Secrétaires adjoints*, MM. Martin et de Meckenheim.

#### *A nos frères en croyance.*

L'absence peut-être prochaine, si douloureuse de notre bien-aimé Rédacteur en chef, impose à ses collaborateurs des devoirs nouveaux qu'ils s'efforceront d'accomplir. Lorsque notre ami viendra reprendre la place si dignement occupée par lui, celle que lui conserve la confiance si bien méritée de la Société, il ne faudrait pas que la *Revue* se trouvât au-dessous du rang qu'elle tient aujourd'hui. Espérons-le, les Esprits protecteurs de l'œuvre voudront bien nous accorder leur bienveillant concours. Peu important les ouvriers qui travaillent à l'érection de l'édifice, le but et les matériaux employés étant toujours les mêmes.

Les idées d'amour et de charité sont les seules qui doivent avoir accès parmi nous, et le pardon des injures ne doit pas être un vain mot ; aux outrages dont nous pouvons encore être l'objet, comme nous l'avons été souvent, notre devoir, si nous sommes réellement spirites, est de répondre par le silence ainsi que le faisait le Maître. Je ne préconise pas ce silence dédaigneux auquel se résigne l'orgueil lorsqu'il se trouve à bout de raisons pour combattre ses adversaires, mais bien ce silence actif qui met en action des pensées pleines de mansuétude, *celui* de la douce prière, aussi fécond en résultats heureux pour celui qui le fait que pour ceux auxquels il est destiné. Cette arme digne de nous est notre bouclier contre toutes les attaques, elle est notre force dans toutes les luttes, rien ne saurait prévaloir contre elle.

Ceux qui déversent leurs injures sur une doctrine qu'ils ne connaissent pas et sur ses adeptes, seront frappés plus tôt qu'ils ne le pensent peut-être, par les éclatantes vérités qu'ils méprisent aujourd'hui. Ils feront appel au repentir ; la pensée charitable, la parole consolante des spirites sincères viendront les aider dans cette évolution vers le bien. Alors, ils sauront qui nous sommes et les pensées hostiles ou méprisantes feront place dans leurs cœurs à des sentiments nouveaux

qui ont la vraie fraternité pour base et que nous avons pour devoir de faire naître. Ces moyens, la connaissance du spiritisme les met en notre pouvoir ; avant tout nous devons être l'exemple. Soyons unis et qu'un réseau de liens fraternel nous enlace de ses mailles indestructibles ; aimons-nous comme doivent s'aimer des frères et notre puissance d'attraction s'augmentera d'autant. Fortifions surtout cette communion de pensées, si féconde, tant recommandée par le Maître et la force ne nous manquera jamais, soit pour résister aux maux qui pourraient nous assaillir, soit pour supporter les attaques injustes dont nous pouvons être l'objet.

Marc Baptiste,  
Membre de la Société pour la continuation  
des œuvres spirites d'Allan Kardec.

(A suivre)

*Phénomènes de bi-corporéité.*

Paris, 23 octobre 1875.

Monsieur le Rédacteur,

Le fait suivant confirme encore une fois le phénomène de bi-corporéité dont on s'est tant moqué en haut lieu :

Madame D... m'ayant rendu visite dans la journée et croyant avoir perdu sa bague chez moi, m'avait écrit de vouloir bien la mettre de côté pour la lui rendre.

Malgré toutes mes recherches, il me fut impossible de la retrouver.

Le surlendemain, vers six heures du matin, comme je m'éveillais, je vis apparaître distinctement cette dame.

Très étonné, je lui dis mentalement

– Comme je suis ennuyé de la disparition de cette bague !

– Pas d'inquiétudes, répondit-elle en me montrant son doigt, la voici, je l'ai retrouvée.

Si bizarre que fut la chose, je n'y attachai pas d'importance, je croyais à la suite d'un rêve, et peut-être à la réalité, car je suis coutumier de faits similaires.

Le jour même, je rencontrai madame D... sur le boulevard ; elle m'aborda et me montra sa bague, me disant :

– Vous voyez que je l'ai retrouvée.

– Je le savais, madame.

– Comment cela ? fit-elle tout étonnée.

– Mais oui, vous êtes venue me le dire cette nuit. Et je lui racontai ce qui est écrit plus haut.

Les détracteurs du Spiritisme, au lieu de hausser dédaigneusement les épaules, feraient mieux, lorsque nous leur opposons des faits, de nous en donner une explication plausible.

Agréez, Monsieur, l'expression d'une véritable sympathie.

Michel Rosen,  
43, rue de la victoire.

*Extrait d'une lettre de madame Lafarge adressée à un ami pendant le cours de son procès.*

Tout ce qui a été créé, l'a été dans un but. Dans la nature tout a servi, tout sert et doit servir...

Il faut donc attendre que la volonté providentielle, qui préside à toutes nos destinées, retourne l'humble sablier de ma vie. – Vous appelez ce sentiment qui me soutient la *confiance de mes forces* ? Je l'appelle, moi, une confiance absolue dans cette suprême cause : *Vérité, intelligence, amour*, dont les effets sont la *création, l'univers, la vie*, qui anime toutes les argiles des mondes et des êtres, l'*âme* qui spiritualise toutes les intelligences de toutes humanités.

Pourquoi la *souffrance inutile* existerait-elle pour l'homme, quand nulle part, dans les œuvres de la nature, on ne voit le martyr de sa malédiction ? Si les hivers succèdent aux étés, n'est-ce point

parce qu'il faut à la sève épuisée une phase de repos, pour qu'elle puisse ressusciter à la vie toutes les plantes mortes après avoir produit une fleur, un parfum, un fruit ?

La mort est comme le sommeil, un repos, une halte, durant lesquels la vie usée *par l'action* se retrempe *pour l'action*.

Non, point de souffrances inutiles ! aussi pas de *stériles résignations*, mais des souffrances expiatoires, des souffrances régénératrices, qui élèvent la créature en l'attachant à la croix, qui la font communier par le dévouement, par l'abnégation, par l'amour avec l'humanité tout entière.

Tenez, ami, si mon procès sauvait la vie à un seul innocent ne croyez-vous pas que la Providence n'ait acquitté envers moi sa dette ? Si mon procès obtenait à tous les prévenus le bénéfice des mêmes garanties scientifiques qui lui sont assurées par les lois, ne serai-je pas généreusement, magnifiquement payée de toutes mes angoisses ? N'aurai-je pas gagné ma vie ? Voilà la croyance qui m'a sauvée de l'anéantissement du désespoir.

*Photographies spirites.*

(Suite) – Voir la *Revue* d'octobre 1875.

*Deuxième remarque.* – Si l'attitude de M. Buguet du commencement à la fin du procès nous a semblé extraordinaire (nous n'avons pas dit inexplicable), il n'en a point été de même des conclusions que la plupart des journaux (français, spécifions) en ont tirées et se sont empressés d'offrir à leurs lecteurs. Ces conclusions, naturellement, tendaient à la condamnation sans réserve ni rémission des spirites et du Spiritisme. La chose allait de soi, étant habitude prise ; le contraire seul nous eût grandement étonné. « *L'accoutumance*, dit Montaigne, *n'est pas peu de chose.* » Non, certes, surtout quand ce n'est pas d'hier qu'elle nous a passé le licou. Elle nous tire, nous commande, nous mène, et nous allons. Il en coûte quelque effort pour « *nous r'avoir de sa prinse et rentrer en nous-mêmes.* »

Il s'agissait ici, rompant un instant avec le préjugé, l'idée préconçue, de prendre la peine d'étudier la question débattue, pour peu qu'on voulût, impartialement et en connaissance de cause, émettre son avis, porter son jugement. Un effort ! un essai d'impartialité ! songez-donc ; l'occasion était si belle d'éviter des frais de copie et l'ennui de réfléchir en rééditant la kyrielle des vieilles railleries à l'adresse du Spiritisme ! N'avait-on pas les clichés sous la main, tout prêts, passablement usés, c'est vrai, mais encore en état de servir moyennant quelques retouches ? On a réédité, – cinquantième tirage depuis vingt ans, si je ne me trompe. L'abonné n'est-il pas le plus accommodant des bipèdes connus ? S'aviserait-il jamais de se plaindre qu'on lui réchauffe trop souvent les mêmes ana, assaisonnées de plaisanteries rances ? Toujours l'accoutumance ! demandez à ces messieurs qui se chargent de lui cuisiner, à prix fixe, des opinions et des formules sur toute matière. S'ils sont francs...

Donc, un sieur Buguet ayant abusé de la faculté dont il était doué, tous les spirites, fripons ou fous, doivent être expédiés à Mazas ou à Charenton. Quant à la doctrine, ridicule assemblage de chimères, de rêves insensés, le dernier coup lui est porté ; elle ne s'en relèvera pas. Admirable logique ! Que répliquer ? Rien, absolument rien, sinon peut-être que prétendre établir sur une particularité, sur un détail, sur une individualité une règle universelle, et, dans la circonstance, une condamnation générale, c'est montrer un peu long le bout de l'oreille, à moins que... n'approfondissons pas.

Si cette façon de juger les gens et d'apprécier les idées n'est pas des plus méthodiques, elle est à coup sûr aussi commode qu'expéditive. A ce compte, un Wermesch ayant poussé dans le *Père Duchesne* au massacre des otages et à l'incendie de nos monuments, tous les publicistes sont des promoteurs d'assassinat et des pétroleurs d'intention.

Le journalisme est l'école du crime.

L'abbé X.... et le frère Z.... ont été condamnés dernièrement à quinze ans de travaux forcés : il s'ensuit que le clergé en masse, y compris ses supérieurs hiérarchiques, méritent les galères.

Un de la Pommeraië s'est rencontré qui a pensé trouver dans les arcanes de la médecine un prompt moyen de se faire des rentes en empoisonnant sa maîtresse. L'étude combinée de la thérapeutique et de la toxicologie ne saurait aboutir qu'à préparer d'affreux gredins et d'infortunées victimes.

M. Achille Dubuc s'est échauffé la cervelle et battu les flancs, évoquant tous ses souvenirs de bachelier et jusqu'à Teutatès et Platon, pour entasser en deux colonnes (*National* du 7 août 1875) le plus de niaiseries et d'injures possible au sujet du Spiritisme. Tous les reporters sont taillés sur le patron de ce naïf et bouillant Achille.

Dom Chevillard a fini par recueillir le fruit de ses *Recherches sur le fluide nerveux* et toucher le prix de ses conférences anti spirites ; il s'est vu peinturlurer de pied en cap dans un journal d'enluminures et figurer triomphalement dans un considérant de jugement en Cour d'appel. Tous les conférenciers sont nécessairement rongés au cœur par l'ambition de se contempler en si glorieux équipage.

M. Auguste Vacquerie, en lâchant dans le *Rappel* du 22 juin dernier cette petite phrase accompagnée de plusieurs autres de même facture : « *L'Univers* ne croit pas plus à ses apparitions que les spirites ne croient aux leurs, » M. Vacquerie a oublié que des savants, voire des positivistes, qui n'ont de commun avec les spirites que d'avoir cherché de bonne foi à constater la réalité de ces apparitions, l'ont constatée et l'affirment ; que d'autres savants, sans distinction d'écoles, aux Etats-Unis, en Angleterre, en Belgique, en Russie, ont nommé des commissions pour contrôler ces affirmations. M. Vacquerie a oublié, que M. Vacquerie est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Miettes de l'Histoire* (Voir la *Revue* de juillet 1875, p. 237), oublié enfin que, s'il est avantageux de faire chorus en certaines circonstances avec la meute des aboyeurs, il est mieux de ne pas s'inscrire en faux contre soi-même. Il est notoire d'après cela que quiconque, ainsi que le père de *Tragaldabas*, sait affiler sa plume et affiner sa phrase à la case aux souvenirs construite à clairevoie, est sujet à des fuites de mémoire inattendues et par suite à d'étranges inadvertances.

Poussons le raisonnement : un homme divague ou trompe, tous les hommes ont le cerveau mal équilibré ou la conscience tarée. La règle est sans exception, et il y aurait mauvaise grâce pour ne pas dire sot entêtement à ne pas s'y soumettre. Pour ma part, je passe condamnation, sachant de reste que dès qu'un apprenti-rédacteur est reconnu capable d'aligner quotidiennement un nombre déterminé *d'alinéas*, dès qu'il a été toisé, jaugé, vérifié par un entrepreneur en journalisme, bref, déclaré bon pour le service, il est, à partir de là, investi d'un sacerdoce. Toute question lui devient limpide, tout problème soluble à premier examen, toute science lui est infuse, toute compétence dévolue ; il a mission de séparer la lumière des ténèbres, d'éclairer, juger et guider le monde. Mettre en doute son infaillibilité, c'est aller au-devant de l'anathème. Va pour l'infaillibilité.

Je m'incline donc et je reconnais que nul spirite ne saurait jouir du libre usage de sa raison ; ses sens sont faussés, dévoyés, ses sens ou sa conscience. Pas de moyen terme, il est halluciné ou fripon. Ainsi, quand témoin de certains faits condamnés par la haute justice de la presse, j'ai cru voir, je n'ai pas vu ; cru entendre, je n'ai pas entendu ; cru sentir, je n'ai pas senti ; – senti, dis-je, entendu et vu de lourds objets vibrer, se mouvoir, aller, venir d'un point éloigné à un autre, se soulever et se maintenir suspendus dans l'espace sans cause apparente. Erreur complète ; j'ai été dupe de sensations illusoire dues à la persuasion où j'étais que les choses se passeraient de la sorte. Quand, assisté d'autres personnes prévenues ou non prévenues, au courant ou dans l'ignorance des données du Spiritisme, j'ai, à travers tous ces faits et d'autres du même ordre, constaté ainsi que ces personnes, des actes aussi manifestement intelligents qu'étrangers à ma volonté et à celle de mes coassistants, je n'ai rien constaté que mon aberration et celle de ces derniers.

Lorsque, d'accord avec quelques millions d'autres personnes, je suis forcément amené, après expériences cent fois renouvelées, à confesser la vérité de cet axiome : tout effet intelligent suppose une cause intelligente, fût-elle pour moi absolument invisible, impalpable, impondérable, je déraisonne.

Lorsque, sur la parole réitérée et signée de chercheurs tels que MM. Crookes, Cox, Varley, Maxwell, Boyard et autres, j'incline à croire que cette cause peut, sous certaines conditions, devenir visible, tangible, et prendre forme humaine, j'extravague. Hélas, oui, et je ne tenterais d'échapper à la classe des hallucinés que pour me voir aussitôt embrigadé dans l'autre, celle des Buguet. Je préfère le premier désagrément, d'autant que, si halluciné qu'on soit, on garde la chance de retrouver un jour ou l'autre quelques moments de lucidité. Vienne ce jour par la grâce de Dieu, messieurs nos hauts barons de la plume m'autoriseront peut-être à leur adresser diverses questions, dont celles-ci par exemple :

Messieurs, vous condamnez le Spiritisme, ayant autorité pour cela, je n'en doute pas. – Assurément. – Votre sentence frappe-t-elle sur les faits plutôt que sur la doctrine, ou sur la doctrine plutôt... – Sur la doctrine et les faits conjointement, en bloc et au même titre. – Sur ouï-dire, sans autre enquête ? – A quoi bon ? à *priori* la raison rejette les uns et répudie l'autre. – *Votre* raison, voulez-vous dire : je comprends. Néanmoins, permettez-moi d'essayer de peser la valeur de ces deux gros mots : *impossible* et *absurde*, ainsi appliqués.

Les faits sont impossibles, affirmez-vous, parce qu'ils sont en contradiction avec toutes les lois scientifiques et ne sauraient exister que dans l'imagination de pauvres hères imbus de l'idée qu'ils doivent se produire. C'est bien là, n'est-ce pas, le motif de votre réprobation, décompte opéré des quolibets et des sarcasmes plus ou moins réussis dont il vous plaît de l'envelopper ?

Eh ! messieurs, ne remarquez-vous pas que ce motif pêche tant soit peu par la base, étayé qu'il est sur une équivoque ?

Ainsi, quand vous invoquez l'autorité des lois scientifiques, comment faut-il interpréter l'expression ? S'agit-il, sans exception, de toutes les lois qui régissent notre monde ? Si oui, c'est donc qu'il n'en reste plus à déterminer. La science est faite. Ce chapitre est clos. La recherche des causes est désormais superflue, et l'esprit humain, enfermé dans le cercle défini de ses conquêtes n'a plus jusqu'à la consommation des siècles qu'à ressasser les criblures de ses moissons antérieures, à reprendre les choses par le menu, à tourner sur place, à chinoiser, – agréable et glorieuse perspective.

Ne l'entendez-vous point ainsi et voulez-vous parler des lois scientifiques connues ? Connues ! messieurs, il en reste donc encore à découvrir quelques-unes échappées à votre sagacité et à vos laborieuses investigations ? Dès lors ne songez-vous pas que, déclarer impossibles des faits, sous prétexte qu'on ne les a pas rencontrés sur son chemin, ou que les ayant rencontrés on n'y a pas prêté attention, ou qu'ils contrarient quelque petite théorie personnelle caressée en secret, ou que d'emblée on n'en a pas deviné la cause, ou que tels et tels gros bonnets de l'Institut ne leur ont point encore délivré d'*exeat*, c'est, comme disait Arago, une imprudence, ou plutôt... mais il faut être poli avec les oracles.

Je conviens que cette façon de trancher les questions d'un coup de plume ne laisse pas que de poser un homme et de lui donner du relief aux yeux des bonnes gens. Impossible, absurde ! deux mots ne coûtent guère et il est si facile de monter sur des échasses pour les lancer de plus haut et donner à penser qu'on dépasse de plusieurs têtes le commun des mortels.

Au reste, vous avez pour vous l'exemple de nombreux devanciers dans le passé et la certitude d'avoir plus d'un imitateur dans l'avenir. N'a-t-on pas vu à toute époque la race des Chevillard et des Dubuc s'efforcer de noyer dans l'injure quiconque, soupçonnant une vérité nouvelle, osait en

souffler mot. Ainsi pour Copernic, pour Galilée, Salomon de Caus, Galvani, Papin, Moitrel d'Elément, Fulton, Cugnot et tant d'autres. Et pourtant...

Laissons le passé ; le chapitre serait trop long. Supposons-nous seulement vivant au commencement du siècle, et vous feuilletonnant. Quel déluge d'épigrammes n'auriez-vous pas fait pleuvoir sur la tête du premier qui aurait parlé de transmettre, au moyen d'un simple fil conducteur, des idées d'un antipode à l'autre avec la rapidité de l'éclair ! Et pourtant...

Supposons maintenant que Kirkhoff et Bunsen, ayant gardé en poche leur méthode d'analyse spectrale, vous prient aujourd'hui d'annoncer à vos lecteurs qu'il existe pour sûr du fer, de la magnésie, etc., dans le soleil, du nickel dans Saturne, du sodium dans Sirius, et ainsi de suite, pour deux ou trois cents étoiles ou planètes. Pour sûr aussi, vous hausseriez les épaules, en engageant ces maîtres fous à prendre un grain d'ellébore. Et pourtant...

Durant combien d'années le Mesmérisme n'a-t-il pas servi de cible à vos railleries, et qui vous eût dit mot naguère et sans préparation, du résultat des expériences de Moser, n'aurait-il pas éveillé votre verve et provoqué vos sarcasmes ? Et pourtant, à l'heure qu'il est, vous trouvez ces faits aussi naturels que la lumière du soleil en plein midi. Il est vrai qu'elle vous crève les yeux.

Cela me rappelle certaines impossibilités en matière *spectrographique* – pardon du néologisme un peu hybride – solennellement proclamées en 1875 par un président de tribunal et un conseiller. Certes elles étaient de poids, tombant de bouches aussi magistrales ; je serais curieux de savoir ce qu'en pensent aujourd'hui ces messieurs, s'ils ont lu le premier article de la *Revue* d'octobre, et comment désormais, se rencontrant, ils s'y prendront pour se regarder sans rire.

Autre souvenir : Il y a quelques années, l'un des vôtres, M. Emile Deschanel, s'amusa fort du *Livre des Esprits* dans une suite d'articles dont il régala les lecteurs des *Débats*. M. Deschanel n'est pas le premier venu, et, justice à lui rendre, il porte crânement ses chevrons dans le bataillon d'élite des tirailleurs de la presse. Mais le tout n'est pas d'avoir la plume alerte, la riposte vive et l'ironie facile. Quand on bataille sur un terrain inconnu, encore faut-il prendre le temps de réfléchir avant d'engager l'action. M. Deschanel paraît avoir oublié ce précepte élémentaire avant de commencer le massacre des médiums et des Esprits. Autrement il se serait dispensé de porter tant de coups à faux. Les noter tous serait superflu. Un exemple suffira :

A propos de cette définition : « Le *périsprit*, substance *semi-matérielle*, est le principe intermédiaire qui sert de première enveloppe à l'Esprit et unit l'âme et le corps. »

Semi, disait-il, il n'y a semi qui tienne, la matière est la matière. L'électricité elle-même n'est que matière. Vous avez beau quintessencier, vous n'en tirerez pas de l'esprit ni du semi-esprit, et c'est *pure* matière que votre périsprit. – Eh ! non, assurément, on n'en tirera pas de l'esprit, pas même l'ombre, et je ne sache point qu'Allan Kardec n'ait jamais perdu son temps à cette puérile besogne.

En revanche, qu'est-ce donc au fond que cette *pure* matière dont M. Deschanel parle si à son aise ? Serait-il plus heureux que tout le monde ? En aurait-il déterré quelque part un fragment, en aurait-il découvert ici ou là, je ne dis pas une parcelle, une particule, mais un atome, un simple atome ? S'il a fait cette merveilleuse trouvaille, que ne la met-il en lumière, lorsque toutes les recherches des sciences expérimentales sur ce point n'ont encore abouti qu'à cette conclusion : à savoir que partout et toujours, et sous quelque état qu'elle se présente à nous, la matière est unie à une autre substance de nature essentiellement différente, à la force qui l'enveloppe, la pénètre dans ses plus secrètes profondeurs et s'en sert, comme d'instrument passif, pour déployer son incessante activité et manifester ses multiples énergies. De l'indissoluble association de ces deux agents découle l'universalité des phénomènes du monde physique, et il ne nous est permis de les séparer l'un de l'autre que par une opération mentale ; rien de plus. A l'un le rôle actif, à l'autre le rôle d'esclave aveuglément soumis aux divers mouvements et aux innombrables changements et transformations qui lui sont imposés.



L'inertie, l'étendue, la divisibilité, voilà, ce qui appartient en propre à cette dernière. Les autres qualités que, par ignorance ou abus de langage, nous lui attribuons, elle ne fait que les détenir transitoirement. Et, j'en suis fâché pour M. Deschanel, l'électricité n'est ni une substance matérielle ni une propriété de la pure matière, pas plus que la chaleur, la lumière, la pesanteur, l'affinité qui ne sont des modes d'action du même agent, la force, – modes d'action qui demeureraient indéterminés pour nous si l'élément matériel, en en limitant les effets, ne les rendaient perceptibles à nos sens. Scientifiquement la démonstration n'est plus à faire <sup>30</sup>. Supprimez par la pensée l'agent dynamique, toute forme disparaît, l'ensemble des choses s'évanouit, l'univers se fond, se résout en poussière atomique pour faire place au chaos.

Si donc l'action de la force est nécessaire pour constituer toute espèce de corps sans exception, si sa permanence en eux est non moins indispensable au maintien de leur constitution ; en un mot, si la matière coordonnée ne peut exister qu'avec le concours de cette puissance, si de plus, à l'état fluïdique, elle nous apparaît plus facilement impressionnable aux influences variées de l'élément immatériel qui lui est associé, était-il donc absolument déraisonnable, ayant à caractériser la nature du périsprit, de lui appliquer l'expression de semi-matériel ? Nul doute qu'en tel cas M. Deschanel n'eût trouvé mieux. Mais est-ce bien là une raison pour croire qu'il n'est problème qui ne puisse être résolu au courant de la plume, pourvu que la phrase file agréablement en faisant pétiller des étincelles au nez du lecteur ? Votre spirituel confrère, avant de mettre en quartiers le *Livre des Esprits* et son auteur, n'aurait peut-être pas mal fait de se poser l'interrogation. Noblesse oblige, qu'elle vienne de l'écritoire ou d'ailleurs. Sur quoi, messieurs, *ab uno disce omnes*.

Passons à l'absurdité de la doctrine.

(A suivre).

T. Tonœph.

### *Le Spiritisme dans la littérature.*

(Extraits du livre, intitulé : *Le Roman d'un Héritier*, par M. Xavier Marnier.)

Maintenant les inhumations sont interdites et elles ne doivent même plus se faire qu'en dehors des villages et des villes. Pourquoi ? Par une raison de salubrité, dit-on. Combien d'autres raisons de salubrité sont plus positives et cependant plus négligées ? Il est bon de vivre dans le voisinage des morts. Nous pouvons y trouver un utile enseignement dans nos vanités, une consolation dans nos peines, un nouvel élan de cœur dans nos découragements. J'ai une conviction que nulle doctrine matérialiste ne peut ébranler, c'est que ceux que nous avons aimés ne sont point séparés de nous par la mort. Ils se réjouissent du souvenir que nous leur conservons, et s'affligent de notre oubli. Ils nous suivent dans les diverses péripéties de notre existence et nous guident à notre insu dans les moments difficiles. Ces singuliers pressentiments, ces appréhensions indéfinissables qui, parfois, nous saisissent tout à coup ; ces mouvements de sympathie et de répulsion que nous éprouvons à la vue de certaines personnes, et que nous ne pouvons expliquer, n'est-ce pas un avertissement de ceux qui ont quitté ce monde, sans pourtant nous quitter, qui nous voient sans que nous les voyions, qui ne peuvent plus nous faire entendre l'accent de leur voix humaine, mais qui nous préviennent, par une de ces mystérieuses impulsions d'un danger qui nous menace, d'une liaison que nous devons éviter ? Et vraiment ceux que nous appelons les morts ne sont-ils pas les vivants, puisqu'ils sont dans la vie sans fin, dans la vie éternelle, tandis que nous, dès l'heure de notre naissance, nous portons en nous le germe de la mort ?

---

<sup>30</sup> Voir entre autres G.-A. Hirn, Conséquences philosophiques et métaphysiques de la thermodynamique.

*Remarque.* – Si M. Xavier Marmier n'est pas spirite, comme la plupart des écrivains il le devient, sans le savoir. Si les pages inspirées de nos auteurs favoris portent toujours l'empreinte d'une tendance vers notre croyance bien-aimée, c'est bien le cas de le dire : chassez le naturel, il revient au galop.

*Un ouvrier à un jeune docteur.*

(Entretiens sur le spiritisme et le magnétisme. *Deuxième lettre.*)

Votre lettre m'a causé beaucoup de joie et nul étonnement ; lorsque je vous engageai à entrer dans la voie des recherches, je savais que vous ne l'abandonneriez pas avant d'avoir obtenu une solution. Votre esprit, indépendant parce qu'il sent sa puissance, devait mépriser les opinions vulgaires et poursuivre, au milieu même des risées, les faits inexplicables qui s'imposent par leur évidence. Vous deviez effectivement être attiré par cet inconnu si invraisemblable et si vrai pourtant, par cet invisible se faisant palpable ; peut-être ce mystère est-il la clef de tout mystère... Qui sait s'il n'est pas plus qu'une science... s'il n'est pas la science ?

Vos impressions, je les devinais ; et même... vos objections je les attendais.

Car vous n'êtes pas de ceux que la découverte exalte jusqu'à l'illusion : dans l'instant même où vous constatiez le fait, vous vous réserviez le droit d'en discuter les conséquences. C'est ainsi que, bien souvent, un phénomène vous trouvait convaincu tandis qu'un point de doctrine vous trouvait indécis : prêt à approuver, mais aussi tout prêt à combattre. Vous reconnaissez au moins que jusqu'ici nulle philosophie n'a brillé d'une clarté plus pure sur l'humanité. Cependant vous ajoutez :

« J'ai beaucoup regretté que le Spiritisme n'ait pas su se dégager entièrement des légendes catholiques. – Le pouvoir de la prière, le rôle des anges gardiens et d'autres points de la doctrine m'ont prouvé que cette philosophie si progressiste, le plus souvent, tient pourtant encore au passé. »

Ces quelques lignes seraient grosses de discordes si le Spiritisme s'était érigé en religion. On a discouru, disputé, tonné, foudroyé pour des propositions moindres que celle que vous émettez si librement. La foi ne badine point : beaucoup de braves gens se sont mal trouvés d'avoir prétendu à une opinion personnelle touchant les dogmes sacrés, ils étaient au reste vite ramenés à l'ordre, et il n'y avait pas d'obstination qui y tint : on commençait par la persécution crescendo jusqu'au massacre... inclusivement : le tout par amour pour Dieu !

Quoi que vous en disiez, la philosophie spirite a décidément rompu avec la tradition. Un seul mot le prouve : elle n'est pas dogmatique. Elle souffre la discussion, ne prétend point juger en dernier ressort et se contente de chercher toujours, donnant seulement comme probable le résultat de ses recherches. Elle admet (et c'est là qu'est sa force) qu'elle peut se tromper. Sa foi suprême, c'est la foi au progrès ; elle sait que les intelligences, en acquérant de nouvelles lumières, iront au-devant de nouvelles vérités ; elle s'en réjouit. Loin d'entraver la pensée en la resserrant dans la sphère de certaines croyances déterminées, elle l'engage au contraire à se fortifier par l'étude, à s'élever sans cesse vers de plus hautes conceptions.

D'après cela, qu'importe qu'elle touche au passé par un point si elle est toute prête à se dégager de ces faibles entraves pour s'élancer dans l'avenir ? Puisqu'elle se renouvelle sans cesse pour devenir plus parfaite à mesure que l'homme est moins imparfait, n'a-t-elle pas en elle les deux éléments de la vérité absolue : le progrès et l'éternité.

Vous ajoutez : « J'ai trouvé dans les adeptes du Spiritisme une étroitesse de vue qui m'a frappé. Ceux-ci se respectent et s'honorent comme étant les vases d'élection du Seigneur. Ils sentent le souffle de l'Esprit qui les a marqués pour une mission rénovatrice ; ces rédempteurs méprisent la science... qu'ils connaissent par oui-dire, ne l'ayant jamais fréquentée. Ceux-là, crédules jusqu'au

délire, avides de duperies, ne voient dans les phénomènes qu'un spectacle merveilleux qui les enchante d'autant plus qu'ils n'en veulent chercher aucune explication ; d'autres, se reposant sur les invisibles du soin de diriger leur vie, s'abandonnent à un fatalisme digne de l'Orient. D'autres encore considèrent le Spiritisme au point de vue d'une religiosité exaltée... Les malheureux ! le catholicisme ne leur suffit plus !

Je m'arrête : vous continuez longtemps ainsi, et, forçant le ton, vous arrivez à faire une critique très animée, beaucoup trop animée même pour être rigoureusement exacte. Je ne doute pas que ce soit votre raison qui ait pris la plume pour dévoiler nos travers : à coup sûr ce n'est pas elle qui l'a toujours conduite. Sans que vous y prissiez garde, votre esprit s'est mêlé de la partie... et vous savez, monsieur, que l'esprit est bien injuste quand la verve l'excite.

Mon Dieu ! ne vous excusez pas. Nous sommes habitués à pareils assauts. C'est une petite guerre journalière par laquelle les publicistes s'exercent, seulement pour s'entretenir la main. Jusqu'ici personne ne s'en est plaint ; il n'y a pas de blessés, le Spiritisme vit encore... et laisse vivre sans lui ses aimables ennemis.

Ma défense sera courte (je n'aurai point d'esprit, moi, ainsi rassurez-vous).

Si vous avez trouvé si peu de spirites supérieurs par leurs capacités et par leur science, ce n'est pas que le nombre n'en soit grand ; mais c'est que la voix de l'opinion parle plus haut à leur intérêt que la voix de la vérité ne parle à leur conscience. La vérité ! ils ne demandent pas mieux que de l'adorer au grand jour, mais quand elle aura un temple ; jusque-là ils se contentent de l'honorer dans le mystère et de faire tout bas des vœux pour son triomphe. Oh ! quant aux vœux, certes, ils en sont prodigieux... dans leur salon, bien fermé, et entre quelques intimes... convaincus, cela va sans dire. Ce sont là de fervents adorateurs du progrès ; mais à huis-clos, de sorte que toute leur science, toute leur éloquence et leurs hautes facultés se stérilisent et n'avancent pas d'une minute l'aube de la vérité.

Cependant que font les humbles pendant ce temps ? que font les ignorants qui ont épelé dans la doctrine spirite les premières lettres d'une philosophie accessible aux simples, profitable aux génies ?

Ils s'efforcent d'atteindre à l'idéal qu'ils ont entrevu. Y parviennent-ils tout d'abord ? Ces intelligences, arrivées à différents degrés d'avancement, imbues d'erreurs, de préjugés (tous nous avons les nôtres), se transformeront-elles pour s'élever de niveau à la science infuse ? S'illumineront-elles tout à coup de toutes les clartés ?

Le Spiritisme n'a jamais prétendu aux miracles, et celui-ci serait de tous le plus surprenant... et le plus inutile aussi, convendez-en ; car s'il est vrai que nous devons tous arriver au même point de perfection, c'est par nos efforts persévérants et non point par un privilège gratuit.

Je l'avouerai donc avec vous : Oui, certains spirites sont tels que vous les montrez ; oui, nous comptons dans nos rangs des intelligences qui n'ont saisi l'importance du Spiritisme ni dans sa partie métaphysique, ni dans sa partie scientifique, ni dans sa partie humanitaire ; mais tous en ont compris le but moral ; tous, satisfaits d'en avoir obtenu un code de justice, une assurance d'immortalité, sont prêts à lui donner en échange de ses consolations et de ses promesses leur cœur, leur abnégation, leur courage. Ils souffrent patiemment qu'on les raille, qu'on persifle leurs recherches, qu'on méprise leur raison. Ils sont fidèles à leur conviction et croient de leur devoir de lui sacrifier l'aveugle considération du monde. Vous le voyez, comme toujours, ce sont les moins éclairés qui sont le plus désintéressés. Ces âmes simples sont les âmes faites. Ne vous semble-t-il pas, monsieur, qu'on peut donner sinon son admiration, du moins son estime à ces hommes de bonne volonté ?

Voici bien des paroles sans doute ; mais aussi reconnaissez que votre jugement a été bien sévère ; du reste, il est entaché du défaut commun à la plupart des jugements : il a trop généralisé. Pour

moi, je m'honore de connaître un certain nombre d'hommes supérieurs qui ont vivifié au foyer du Spiritisme les plus éminentes qualités. Ces hommes-là, passionnés pour le progrès, sont d'accord avec eux-mêmes en ne trouvant rien de plus grand que la science, après la vertu, ou plutôt persuadés que c'est en agrandissant le cercle de nos connaissances que nous parvenons à saisir les lois harmoniques qui sont toute la morale ; ils ont adopté le mot de Platon : « La vertu c'est la science, le vice c'est l'ignorance. »

J'arrive enfin à votre question principale. Vous dites :

« Puisque vous n'appuyez pas votre doctrine sur la révélation, c'est-à-dire sur une parole divine au-dessus de toute compréhension humaine, vous vous soumettez à l'examen de la science, vous vous engagez à tenir compte de ses objections. Quelles sont donc vos réfutations au système matérialiste ?

Le matérialisme ne reconnaît aucun principe divin ; selon lui tout est matière et doit retourner à la matière, qu'il voit éternelle, car il nie une cause première.

Voici comment il est arrivé à ces conclusions : Il a étudié les trois règnes de la nature, et dans les minéraux, dans les végétaux, dans les animaux il a trouvé trois formes différentes du même mode. Il les a vus se constituer, se conserver, se renouveler, se propager suivant les mêmes lois ; il a découvert dans chacun d'eux les mêmes manifestations progressives, enfin il est demeuré convaincu que tout ce qui est, depuis la pierre jusqu'à l'arbre, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, mieux doué d'une espèce à une autre, offre une chaîne d'êtres reliés entre eux par des rapports constants, résultat de leur assimilation aux forces de la nature. Il a étudié l'homme et ne lui a laissé sur les animaux que l'avantage d'un mécanisme plus parfait qui lui procure des sensations plus vives et lui permet des manifestations plus conscientes. Entre l'instinct animal et l'intelligence humaine, il n'a reconnu qu'une différence du moins au plus. Alors il a proclamé la grande loi universelle d'unité. »

Nous admettons jusqu'ici toutes ces propositions. Mais quand le matérialisme arrive à cette conséquence : « l'âme n'est nulle part, » nous disons au contraire : « l'âme est partout. » Nous croyons que toute matière est dirigée par un principe spirituel qui lui-même se développe, se perfectionne en passant successivement par chacune des espèces. Latent dans le premier règne, ce principe se manifeste en sensations dans le deuxième, en instinct dans le troisième ; chez l'homme il brille en intelligence. Mais il s'en faut bien qu'il ait atteint alors son dernier degré de perfectionnement. Il doit s'éthérer encore animant un organisme de plus en plus parfait et accomplissant sa gravitation universelle vers l'absolu, vers Dieu.

Nous ne reconnaissons dans la création qu'un seul agent qui renferme en lui les principes de tout ce qui est. Cet agent, qui se présente à nous sous toute forme créée, subit des éliminations successives : se dépouillant progressivement de ses principes les plus grossiers, il devient à l'état de fluide spirituel ; de matière dirigée, il devient force dirigeante ; il sort de la matière pour s'élever à l'Esprit.

Or, quand le matérialisme dit : « Les manifestations physiques sont dues à des causes physiques ; la force est une propriété de la matière, » il a raison en fait, mais il a tort lorsqu'il croit que la force reste inconsciente et stationnaire. Une fois agissante, elle devient capable de perfection en tant que principe spirituel comme elle était capable de progrès de son état primitif en tant que matière.

Voici en substance ce que nous pouvons répondre à la doctrine matérialiste. Ces quelques idées que je vous donne éparses auraient besoin de longs développements. Telles qu'elles sont, elles vous suffiront pour remarquer que nous ne prenons pas notre point de départ dans des principes opposés à ceux de la science. Pourtant, je dois ajouter que si nous nous accordons avec elle quant aux faits démontrés, nous croyons pouvoir discuter et repousser même les déductions qui, n'étant pas du domaine expérimental, n'ont pas d'autre valeur que celle d'une opinion hypothétique.

Vous verrez bientôt, en poursuivant cette étude, que pour démontrer le principe spirituel, nous avons plus que le raisonnement, et que nous possédons encore la voie expérimentale. Le Spiritisme et le magnétisme répondent par des faits qui combattent victorieusement tous les doutes.

(A suivre.)

G. Cochet.

### Dissertations spirites

*A ceux qui pleurent sans espoir.*

Sieurs le membres du comité spirite à Paris.

Marseille, 5 novembre 1875.

Le jour de la Toussaint, quelques membres du groupe Vincent de Paul et Brunat, 27 rue des Petits-Pères, à Marseille, s'étant réunis à Endoume, banlieue de Marseille ; plusieurs communications furent obtenues et quelques-unes offrirent un intérêt tout à fait intime et familial ; mais l'une d'elles nous a paru être bonne à transcrire, la conciliation à laquelle elle invite si chaleureusement les spirites marseillais pouvant être mise à profit dans d'autres centres spirites. Si dans bien des groupes, la concorde et la véritable fraternité ne sont pas toujours la règle, c'est que les Esprits brouillons de l'un et de l'autre monde se donnent beaucoup de mal pour réussir à semer la discorde, à retarder momentanément le progrès d'une philosophie qui les contredit. Les Esprits supérieurs, comme nous pouvons le constater, ne sont pas moins ardents à réparer cette œuvre dissolvante, à préparer des éléments pour l'union générale prochaine, contre lesquels les Esprits inférieurs auront d'autant moins de prise que leur action première aura été plus funeste.

Médium madame George.

« Mon fils et mes amis,

Combien vous devez être heureux, comparativement à ceux qui sans espérance, pleurent leurs morts. Ils sont malheureux en effet, car à genoux sur de froides tombes, ils ne reçoivent pour réponse que le triste silence. Ils sont aussi non moins à plaindre, ces morts aimés qui ne peuvent ni se faire voir ni se faire entendre ! Si vous pouviez observer les scènes navrantes auxquelles nous assistons en ce jour !!!

Esprits dégagés de la matière et incarnés qui avons cru, qui avons vu et touché, soyons heureux de ce grand pas fait en avant et montrons-nous dignes de ce bienfait, en progressant sans cesse ; par tous les moyens en notre pouvoir, travaillons à répandre la lumière, pour que beaucoup pussent la voir et être certains comme nous des grandes vérités et participer aux consolations que seule peut donner une assurance pareille. Cette belle et sublime doctrine, ne doit pas seulement être aimée du bout des lèvres, mais aussi du fond du cœur ; non avec la foi seule, mais par des actes.

Ce ne seront pas ceux qui répètent « Seigneur, Seigneur, a dit le Maître, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui feront la volonté de mon Père. » Malheureusement ces mêmes paroles sont encore applicables à bon nombre de spirites, car il ne suffit pas de croire aux manifestations et de se dire spirite pour jouir des bienfaits de la terre promise ; vous n'en goûterez les délices qu'en vous aimant bien les uns les autres, en vous supportant mutuellement malgré vos imperfections, en dominant tout à la fois vos *antipathies* et vos *sympathies*.

Comprenez bien ; en disant : « et vos sympathies » il ne faut pas que les trop grandes attractions sympathiques nous aveuglent et nous portent à négliger et à blesser quelquefois les personnes vers lesquelles, à tort ou à raison, nous nous sentons moins attirés. Mes exhortations sont aussi

celles de vos autres protecteurs, affligés par les tiraillements qui vous divisent et ne devraient pas exister entre frères professant la même foi.

Ici, dans ce village, avec un peu de bonne volonté, vous pourriez créer un milieu fraternel, un milieu modèle, mais chacun aime l'isolement et ne cherche pas à ressouder la chaîne brisée !!! Qui essaiera de rompre la glace amoncelée par l'indifférence, cette cause de futures expiations ??? Si vous êtes spirites sérieux, chassez de votre cœur tous les petits faux dieux qui l'encombrent encore, y vivant dans une dangereuse promiscuité, semblable à celle des admirateurs du vieux monde et des vieilles idées ; affranchissez-vous de ces terribles entraves qui, au lieu de porter en vous la lumière et la vérité, y perpétuent les ténèbres et l'erreur.

Vous sacrifiez à ces faux dieux lorsque vous manquez d'indulgence, de bienveillance et de véritable charité ; ce sont eux qui vous subjuguent et vous dominent. N'abandonnez-vous pas une fois pour toutes ces vieilles idoles, pour marcher en avant les rangs serrés, la main dans la main, humbles devant Dieu, sympathiques pour tous ? apprenez à vous supporter et à vous aimer au moins entre adeptes des mêmes croyances.

En attendant qu'il nous soit donné d'aimer comme le Père le fait, sans exception, le pardon est le premier progrès de l'âme, celui qui nous ouvre toutes grandes les portes de la perfection ; cette vertu nous conduit insensiblement vers Dieu. Que ce premier pas soit fait et les chaînons épars d'une même chaîne se ressouderont pour ne plus être rompus. Ayant l'espoir en ce fait qu'il se trouvera un spirite convaincu et assez fort pour entreprendre l'œuvre méritoire de cette alliance, je vous salue, amis, et toi mon fils Eugène ; plus tard nous pourrons visiblement nous serrer de nouveau dans les bras l'un de l'autre, et travailler de concert à l'instruction des ignorants, à la consolation des mortels qui pleurent sans espoir leurs chers absents. Donner à qui souffre la conviction d'une vie future et meilleure, telle est la voie à suivre, telle est la loi. »

Esprit Camouin.

Le fils de cet Esprit, notre frère Eugène, présent à la séance, doyen du groupe, a 72 ans ; l'on ne s'en douterait pas tant il est vrai que les saines idées rajeunissent ou tout au moins empêchent la décrépitude.

Les habitués du groupe *Vincent de Paul et Brunat* adressent l'expression de leur fraternelle sympathie à tous les membres de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec ; ils félicitent particulièrement leur frère éprouvé. M. P.-G. Leymarie, pour les aveux faits par Buguet, qui bien que tardifs n'en pèsent pas moins leur poids, espérons-le dans la décision prochaine des nouveaux juges.

*Pour le Groupe, George.*

*Réunissez-vous en faisceau.*

Séance pour l'anniversaire des morts.

1<sup>er</sup> novembre 1875, Médium, madame Dufaure.

Mes Amis,

Nous sommes heureux, après une si longue et si douloureuse interruption, de vous retrouver ici, unis de pensées ; ce jour doit marquer dans vos âmes comme une halte au milieu des agitations de la vie et vous faire lever les yeux vers la Patrie lumineuse, où vous ont déjà précédés tant de frères, en particulier Allan Kardec notre bien-aimé à tous. Soyez bénis au nom de Dieu, comme en celui de cet apôtre dévoué, recevez au sein de vos âmes la douce impression de sa présence et poursuivez vos travaux sous son égide.

Amis, comme on vient de vous le dire, une pensée doit désormais dominer dans vos groupes, individuellement et collectivement, comme vous êtes les enfants d'un même Dieu, les adeptes d'une même vérité, souvent les martyrs d'une même foi, vous devez être frères au nom de la

même charité ; à ce titre, on pourra vous reconnaître comme véritablement éclairés, inspirés des hautes lumières. Oh ! chers amis et frères, n'oubliez pas que vous poursuivez ensemble et jusqu'à la consommation des siècles un voyage vers la perfection à travers les temps infinis ; donnez-vous la main afin de ne jamais trébucher en route ; que vos cœurs ouverts à toutes les douleurs de l'humanité, le soient d'autant plus à celles de vos frères en croyance.

De quelle lumière ne brilleriez-vous point sur le monde endormi dans son ignorance ou son endurcissement, si vous vous réunissiez en faisceau ? Sans doute, chaque groupe et chaque spirite possède des tendances particulières dont l'ensemble forme un tout, destiné, dans les desseins de Dieu, à remplir un mandat déterminé pour le triomphe de la doctrine ; mais quel profit les hommes pourraient-ils tirer de ces données disséminées et par cela même sans force et sans action ? Oubliez, enfants de Dieu, oubliez que vous êtes plusieurs ; ne formez-vous pas un corps dont tous les membres sont également et nécessairement solidaires ? Que dès ce jour, en se livrant à leurs travaux spéciaux, chaque groupe fraternise avec les autres ; communiquez-vous, dans l'amour même de la cause, vos impressions, vos expériences, que les uns participent aux grâces et aux épreuves des autres et vos moyens d'action en seront augmentés d'autant.

Que surtout, mes amis, votre charité soit agissante, efficace ; ne craignez point, selon la parole de l'Apôtre, de vous employer pour autrui. Voilà les vœux que vous expriment en ce jour ceux qui désirent ardemment qu'à votre désincarnation à tous, nous n'ayons qu'à nous réjouir et à vous ouvrir les bras pour accueillir des frères bienheureux, dans cette nouvelle phase de leur erraticité.

Votre ami, Demeure.

*Nous sommes la force, nous sommes la vie.*

Toussaint 1875. Médium, M. P.-G. Leymarie.

Nous sommes la force, nous sommes la vie.

Ne prenez pas ces paroles dans un sens absolu ni trop restreint ; prenez-en ce qui est préférable, l'esprit, et notre citation aura sa valeur réelle. Lorsque vous êtes découragés, lorsque vous fléchissez sous le poids de vos épreuves, ce ne sont ni les mets succulents, ni les vins capiteux qui réveilleront en vous les forces latentes, car ils endorment tout au plus le corps, cette enveloppe si faible en venant d'une manière passagère annihiler ses sensations et fausser l'instrument par lequel l'esprit se manifeste.

Mais si les plaisirs des sens ne peuvent ranimer la statue de chair, les effluves que nous apportons, que nous échangeons à votre contact, suffisent à régénérer les forces spirituelles et corporelles : nous sommes les agents de l'influx divin.

Oui, tout vient de Dieu, de la souveraine bonté que nul de nous n'a pu assez étudier pour bien la connaître ; car il y a des ressorts si puissants dans cette force incalculable. Du haut des cieux, d'un point inconnu, le grand architecte domine l'ensemble formidable et majestueux des voies lactées, et ce point qui est partout n'est nulle part ; Dieu répand ses bienfaits, comme un prodige judiciaire, comme un père supérieurement intelligent.

Tout vient à l'homme, à tous les êtres de la création, au moyen d'effluves magnétiques qui agissent avec une puissance inouïe, soit dans l'ombre, soit en pleine lumière ; par des rayonnements projetés dans l'espace, chacun recueille une partie de ces forces disséminées dans l'éther. A ce chef suprême, il faut des agents qui puissent avec intelligence obéir à sa volonté et répartir judicieusement ses bienfaits.

Aussi, l'homme, ce ver perfectionné, arrivé, cette âme qui a pu acquérir le sentiment et la conscience, devient-il plus tard, après avoir conquis le titre d'Esprit avancé, d'Esprit moral, l'un

de ces serviteurs judicieux et ingénieux qui, vivant dans votre atmosphère, dispensent à leur tour et la force et la vie.

L'homme, ce résumé de la création, possède une circulation vitale merveilleuse, identique à celle des mers, à celle des artères terrestres et célestes ; car, si un seul principe a coordonné le mouvement des mondes, une seule idée a fixé la vie sur un moule inimitable, toujours le même malgré la dissemblance apparente de tout ce qui se meut et vit.

Et nous avons de même dans l'immense cosmos, une circulation fluidique qui est à celle de la terre ce que le flux et reflux des océans est au flux et reflux du sang humain. Par ces artères invisibles nous agissons, et c'est le mouvement perpétuel de ces forces mécaniques si admirablement combinées, que nous parvenons à mieux définir afin que nous puissions mieux en diriger l'action bienfaisante. Oui, Dieu est partout mes enfants, et comme il vous a été dit et prouvé que la mort c'est la vie, Dieu est sans cesse auprès de ceux qui partent où qui reviennent.

Autour de vous, il y a une multitude d'Esprits de divers ordres venus à votre appel ; tous ceux que vous aimez cherchent évidemment tout ce qui est lumière. Aidés par vos guides, offrez-leur les premières fleurs de vos pensées, ce qui nourrit l'âme ; aidés par nous, à tous ces chers disparus vous donnez l'espérance, la consolation, vous êtes des organes bien préparés qui nous servez intelligemment à donner la force et la vie.

Amis, recueillez-vous, aimez-vous, soutenez-vous ; les épreuves que vous subissez sont un détail dans l'ensemble des choses que nous avons coordonnées en vue du progrès ; si vous souffrez, soyez heureux, car le miel avant d'être liqueur, fut dévoré cent fois et c'est par cet écrasement qui paraît immérité, même aux plus humbles, que l'atome devient plante et fleur et fruit ; l'abeille après avoir butiné ces richesses, les tamise dans son alambic, pour les rendre à l'état de fluide nourrissant et parfumé.

Vous êtes broyés pour rendre vos parfums ; c'est pour cette cause que toute souffrance devient la force et la vie.

Spirites mes frères, vos épreuves actuelles sont ce qu'elles doivent être, c'est à-dire la base certaine de toute ascension vers le vrai ; au Spiritisme il fallait un baptême, il l'a reçu. Autrefois, cette cause eût été noyée dans le sang, mais aujourd'hui son baptême c'est l'épreuve morale, cette force de la vie.

Un  
ami sincère.

### **Poésie spirite : Les candidats**

J'ai vu le cerf-volant monter... et de bien-bas.  
Sa gloire est un peu d'air, et beaucoup de ficelle.  
On prétend, électeurs, qu'il servit de modèle  
A certains de vos candidats.  
Mais le siècle a marché !... Les hommes sont plus sages ;  
Tout progresse ; le gaz vogue sur l'aquilon.  
Et l'on dit qu'aujourd'hui les mêmes personnages  
Prônés, gonflés d'orgueil, perdus dans les nuages  
Pour modèle... ont pris le ballon.

L'Esprit frappeur.

Cette fable fut distinguée, puisqu'elle a fait donner au médium un prix dans l'un des concours poétiques de Bordeaux ; nous le remercions et nous lui adressons notre meilleur souvenir.



## Bibliographie

*Spiritomanes et spiritophobes*, étude par le docteur Huguet, de la Faculté de Paris. – 1 fr. *franco*. Déductions très intéressantes au point de vue de la science et de l'appel en Cassation de M. Leymarie.

*La photographie spirite et l'analyse spectrale*, par M. Legas. – 1 fr. *franco*.

M. Ginoux de Bellême (Orne), ancien et fidèle spirite, nous a adressé des critiques bienveillantes au sujet de la brochure de M. Legas, car il tient à élucider une question qui lui paraît grave, celle de savoir si, selon l'assertion de M. Legas, l'Esprit et Dieu lui-même, sont des êtres formés de matière, proposition qui lui semble être une hérésie spirite.

A cette lettre critique, M. Legas a répondu par des arguments qui ont une grande valeur, qui intéresseront vivement nos lecteurs et les exciteront à nous envoyer leurs remarques.

Nous avons mis, ce mois-ci, encore 8 pages de plus, et nous insérons la table générale des matières du 18<sup>e</sup> volume de la *Revue spirite* ; la critique et la réponse prenant douze pages, nous avons remis ce débat au mois prochain ; nos abonnés le liront dans la *Revue* de janvier 1876, chacun étant appelé à donner son avis sur cette question soulevée à propos de l'un des problèmes les plus palpitants de notre époque, celui de la photographie spirite.

La *Revue* de janvier contiendra aussi un article médianimique remarquable intitulé : *Le Matérialisme sous la forme (pos...e ?)*.

*Mes causeries avec les Esprits*, par M. Duneau, volume de 500 pages, consacré à des études intéressantes sur la psychologie spirite et la phénoménalité, obtenues par des médiums qui, endormis sous l'influx spirituel ou la volonté de M. Duneau, représentent à tour de rôle des scènes palpitantes d'intérêt, produites par des Esprits désincarnés qui s'emparent des organes des médiums. prix 3 fr. 50 *franco*.

*Le Spiritisme est-ce vrai, est-ce faux ?* Brochure remarquable par M. de T..., ancien représentant diplomatique de la Belgique. 1 fr. 25 *franco*.

*La Magie*, par le baron du Potet. Ouvrage rare et curieux dont il ne reste que quelques volumes. Grand in-4<sup>e</sup>. Belle reliure. Gravures. 100 francs *franco*.

*Le petit Dictionnaire de Morale*, par Meline Coutanceau. 2 fr. 50, *franco*. Ouvrage remarquable et instructif, qui enseigne la morale vraie.

*La Démonialité* est complètement épuisée.

*Le sorcier malgré lui !*

Par G. Edard de la Société du magnétisme de Paris.

M. Edard est un magnétiseur, doué d'une grande puissance, qui donne ses soins gratuitement ; il est aussi inventeur breveté de divers appareils électro-magnétiques.

Poursuivi par la justice, il a gagné son procès, devant le tribunal de Lesparre, dans la Gironde. La cause vient à appel, sur la demande du ministère public.

L'ouvrage, véritable manuel des poursuites contre le magnétiseur, est dédié à M. le baron du Potet, qui a répondu par une lettre d'acceptation, fort spirituelle.

Après le récit de son procès, l'auteur reproduit les deux plaidoyers de M. du Potet devant la Cour de Montpellier, et donne l'analyse du procès Ricard.

L'élévation des pensées dans certaines pages, le piquant des récits, les guérisons remarquables et authentiquement attestées, une bonne dose de malice toujours de bon aloi, rendent très intéressante la lecture de ce travail.

Le dépôt est consenti pour la Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Se trouve chez l'auteur, 09, rue des Feuillantines ; Guérin, libraire-éditeur, 5, rue Bonaparte, et les principaux libraires. Un vol. in-12. 2 fr. *franco*.

### **Erratum**

*Revue* de novembre 1875, page 387 (vingt-septième ligne), lire : « Comme l'ont fait les amis d'Allan Kardec. »

*Revue* de novembre 1875, page 389 (neuvième ligne), lire : « La matière n'est que du fluide concrété. »

*Le gérant* : A. Bourgès.

## Table des matières

Janvier 1875 .....	2
Partout on travaille .....	2
Correspondance et faits divers .....	4
Quid divinum.....	13
Dissertation Spirites .....	18
Poésie : Après la mort, la chute des anges.....	20
Bibliographie.....	22
Avis importants.....	23
Février 1875 .....	25
Un fait spirite à l'île de Java, infaillibilité de la science .....	25
Correspondance et faits divers .....	33
Dissertations spirites .....	42
Bibliographie.....	47
Mars 1875.....	55
Correspondance et faits divers .....	57
Quid divinum.....	70
Dissertations spirites .....	74
Poésie, Œuvre nouvelle de l'Esprit frappeur de Carcassonne .....	79
Souscription en faveur des écoles régimentaires.....	81
Avril 1875.....	84
6 <sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Allan Kardec.....	84
Réponse au mandement de Mgr l'archevêque de Toulouse.....	84
Correspondance brésilienne .....	93
Dissertations spirites .....	106
Poésies spirites .....	111
Bibliographie.....	114
Mai 1875 .....	116
Avis.....	116
Coup d'œil sur le Spiritisme .....	116
Correspondance et faits divers .....	118
Dissertations spirites .....	121
Poésie : Un savant .....	127

Bibliographie.....	128
Nécrologie .....	133
La Magie du baron du Potet .....	135
Juin 1875 .....	137
Les épreuves nécessaires .....	137
Correspondance et faits divers .....	140
Dissertations spirites .....	148
Juillet 1875 .....	158
A nos lecteurs .....	158
L'homme, son antiquité .....	158
Correspondance et faits divers .....	162
Dissertations spirites .....	173
Bibliographie.....	174
Appel à tous les hommes de progrès.....	177
Août 1875.....	179
L'homme, son antiquité .....	179
Correspondance et faits divers .....	182
Dissertation spirite.....	196
Nécrologie .....	198
Septembre 1875.....	200
A nos lecteurs .....	200
Réfutation du discours de M. Littré.....	200
Faits divers et phénoménalité.....	209
Correspondance.....	213
Poésie spirite : La Ilustracion Espirita, n° 38. (Mexico).....	216
Dissertations spirites .....	216
Avis à nos amis.....	220
Octobre 1875 .....	222
Un Extrait du Manuel de Photographie.....	222
Correspondance et faits divers .....	225
Dissertations spirites .....	243
Novembre 1875 .....	248
Lettre au congrès spirituel de Bruxelles.....	248
Correspondance et faits divers .....	251
Nécrologie .....	263

A nos lecteurs .....	265
Dissertations spirites .....	266
Poésie spirite : La Guerre civile des lapins .....	268
APPEL : L'inondation à Béziers .....	269
Bibliographie .....	269
Décembre 1875 .....	275
Avis important .....	275
Réflexions sur l'article de M. Richet .....	275
Correspondance et faits divers .....	280
Dissertations spirites .....	293
Poésie spirite : Les candidats .....	296
Bibliographie .....	297
Erratum .....	298